






nº 2460 Ménard 8-5.

LES OEVVRES
& Meslanges Poetiques
D'ESTIENNE IODELLE
SIEVR DV LYMODIN.

Premier Volume.

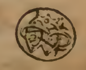


A PARIS,

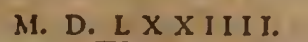
Chez Nicolas Chesneau, rue sainct Iacques
à l'enseigne du Chesne verd:

ET

Mamert Patisson, rue sainct Iean de Beauuais,
deuant les Escholes de Decret.



M. D. LXXIIII.



AVEC PRIVILEGE DV ROY.



DE LA POESIE FRANCOISE, ET DES OEUVRES D'ESTIENNE IODELLE, *sieur du Lymodin.*





Nos vieux Gaulois faisoyent grand cas de la Poësie: & entretenoyent les Poëtes, non pour la volupté, mais pour la police, & pour l'erudition, les estimans les vrais & premiers Philosophes. Ceux qu'ils appelloyent Bards, louoyent, ou blasmoyent en vers Gaulois les personnages illustres, viuans ou trespassez (ainsi que Diodore, Strabon, & Lucain tesmoignent celà auoir duré en Gaule iusqués en leur temps) & les Semnothees mettoyent en vers les cantiques de leur Religion, & les Druides leurs loix. Pource l'histoire de Louhier, & de Betit (que les Romains appelloyent Rois des Auuergnats) n'est remerquee par Strabon, & Athenee (qui l'ont extraite de Possidoine) que pour le grand accueil, & pour l'honneur qu'ils faisoyent au Poëte, suruenant en leurs festins tant renommez. Et non seulement Diodore fait cas (pour le plaisir) de la melodie inuentee dés lors par ces Bards, de chanter leurs



poëmes auec l'instrument (que le fragment que nous auons d'vn des liures des Origines, lequel on attribue à Caton, dit auoir esté imitee par les Romains long temps depuis en leurs jeux & banquets) mais aussi, pour la police, il asseure que quand vn Poëte Gaulois suruenoit au milieu de deux armees aduersaires, & au fort du combat, il auoit bien ceste authorité de faire arrester les vns & les autres, & de iuger leurs querelles, Tãt (dit-il) le Mars Gaulois respectoit les Muses. Cõme aussi, pour l'erudition, les historiens ont noté que tous les enfans des Gaulois, principalement les nobles, estoyent premierement instituez à la Poësie, & par icelle aux autres sciences. Or puis que la renommee de ces Bards, & Semnothees, a precedé l'aage des plus vieux Poëtes Grecs, & par consequent aussi des Latins: mesme que les autheurs Latins n'ont peu taire que Stace Cecile Poëte Gaulois, precepteur d'Ennius, porta premierement la Comedie à Rome, & que luy, & Valere Caton aussi Gaulois, firent les premiers Poëtes que Rome a euz: On peut donc presumer que les Grecs, & les Latins ont appris des Gaulois (domteurs alors des vns, & des autres) ce qu'ils ont sceu de poësie: aussi bien que de la Philosophie, que les Grecs receurent des Semnothees, comme Aristote a confessé au Magiq, ainsi que Laërce a bien noté. Mais l'ancienne haine, & l'enuie des Romains contre les Gaulois furent si extremes, que rauageans les Gaules ils supprimerent les liures, & quasi toute la me-

moire de ces Semnothees, Bards, & Druides. Et Tibere sous feintise de deffendre les sacrifices des Druides; & pour abolir le reste de l'honneur Gaulois, voulut chasser tous ces Poëtes, qu'il appelloit Deuineurs, & sorciers. Toutesfois pour cela, luy ny les autres Empereurs suiuans, ne peurent en venir à bout, voire ne peurent oster les Colleges rentez, qui estoyent de l'ancien establissement des Bards, en aucunes principales villes de Gaule, c'est à sçauoir, à Treues, Authun, Besançon, Tholose, Marseille, & Lyon l'ancienne: seulement ils les adapterent à leurs louanges, principalement les Ieux-Meslez de Lyon, que Auguste premieremēt, & Caligule apres, auoyent tournez en leur adoration. Si est-ce que tant par la continuelle oppression Romaine, que par le changement de la Religion, ayans esté la langue & les mœurs des Frāçois latinisez, se perdit quasi l'vsage de poëtiser en Gaulois: & les Colleges tomberent en ruine: comme lon en voit vne plainte en vne oraison dicte par le Rheteur Eumene, à vn gouuerneur de la Gaule, sous l'Empereur Constāce, pour le College d'Authun (que Rhenā par erreur a expliqué de celuy de Treues, lisant *Augustoclinięnsiū*, pour *Augustodunensium*.) Aussi les Gaulois estoyent tant addonnez à leur grand' ligue de la Franchise, pour s'affrahchir du ioug Romain, qu'ils laisserēt quasi tous les Muses, pour les armes: Exceptez quelques Euesques, comme sainct Hilaire, qui est remerqué le premier entre les Catholiques d'auoir composé en

vers, des Cantiques, & des Hymnes de l'Eglise. Prosper aussi, & plusieurs autres, qui affectans la façon de la Poësie Gauloise, rymoyent la plus part leurs vers Latins: mesme nostre sainct Remy (à qui les François doiuent tant) en son testament recueilli par l'historien Floard, fait mention de ses Epigrammes. Et dés lors reuindrent encor en vsage les vers rymez, tát en Latin qu'en François (que les autres nations voisines ont long temps depuis appris d'eux) principalement lors que les François furent paisibles de leur Monarchie: car la Poësie retourna en si grand credit, que les Rois & les Princes s'y estudioyent, & employoyent. Haudry troisieme du nom, Roy de France (que par corruption lon appelle Childeric) composa plusieurs liures en vers, qui ne plaisoyent gueres à Gregoire Archeuesque de Tours; par ce qu'ils n'estoyent mesurez par pieds à la Latine, mais rymez à la Françoise. Fortunatus en louë aussi le Roy Cherbert, ou Herbert: Charles le grand s'y adonnoit beaucoup, & y auoit fait instruire aucunes de ses filles: & fit faire à Alcuin vn liure de vers Morauls rymez, dont Loup Abbé de Ferrieres fait mention en vne de ses Epistres. Son fils l'Empereur Loys, s'en delectoit tant, qu'il pardonna à Angers à l'Euesque d'Orleans Thiedouil, vne offense irremissible, seulement pour l'auoir ouy châter des vers Latins rymez, qu'il auoit composez; ores que ce Loys fust d'vn naturel trescruel y quelque tiltre de Debonnaire ou de Pieteux, que faulsemét Guetard, histo-

rien de son fils Charles, & son cousin germain, luy aye le premier donné : car le liuret d'Eghinard a esté corrompu par les Alemans ; si du tout il n'a esté supposé. Pareillement le Roy Robert se plaisoit fort en ceste science, comme en toutes autres esquelles il auoit bien estudié ; ainsi que ses Chroniqueurs Glaber & Odoran ont escrit. Thiebaut quatrieme Roy de Nauarre, & Comte de Champaigne, estoit tresbon Poëte François : & de luy, pour vne Duchesse de Lorraine, & de Gilles Chastelain de Coucy, pour la dame du Fayet, se treuue encor vn gros volume de diuers poëmes Frãçois. Geoffroy Plãtegenet Comte d'Anjou pardonna à plusieurs seigneurs Poicteuins qu'il auoit prins en la bataille de Chef-boutonne, & les deliura de prison à Tours, pour vn seul present de vers frãçois rymez qu'ils luy enuoyerẽt. Philippe Auguste fit mettre en vers François & Latins, sa victoire de Bouuines, par maistre Guillaume le Breton precepteur de son fils Charles, Euesque de Noyon. Et depuis ce temps là eurent grand bruit Guy de Lorris, Iean Clopinel de Meun, Pierre d'Auuergne, Geraud, Floquet, Raimbaud, Geoffroy Rudel, Emery, Bernard, Hugues, Anseaume, & plusieurs autres Poëtes de siecle en siecle, tant qu'aucun aage ne s'est passé depourueu de Poëtes François, qui tousiours de mieux en mieux ont enrichi nostre langue de maints bons escrits. Mais depuis que la chiquanerie Italienne eut abusé les François par la curiosité de la Comtesse Mahaut, & de son Er-

nier, ou Garnier, les bons esprits se corrompirent, & les bonnes sciences, mesme nostre Poësie Françoise, tomberent en abiection, n'osans les doctes plus escrire qu'en Latin: & n'estant decent à aucun (fors qu'aux farceurs du peuple) de rymer en François: Si voyoit-on toutesfois entre les Nobles cet amour de la Poesie Françoise tousiours durer. Car il y auoit bien peu de seigneurs aisez qui n'eust vn Clerc, qui mettoit en ryme Françoise la plus part de leurs Romans, desquels on en voit encore plusieurs escrits de ce temps là en aucunes maisons de France. Certainement cet abus nuisit plus à la Poësie, que n'auoyét fait les oppressions des Romains, & le changement de la Religion: Et en France elle eust esté du tout abolie, si en cet aage dernier le Roy FRANÇOIS premier, restablissant les bonnes lettres, n'eust incité plusieurs esprits excellents qui sourdirent en la fin de son regne, & au commencement de celuy de son fils HENRY: lesquels reprenans ceste ancienne vigueur Françoise, remirent sus la docte Poësie en leur langue. De ceux là le premier & le plus hardy fut Pierre de Ronsard, gentilhomme Vandomois, qui se fit autheur & chef de ceste braue entreprise, contre l'ignorance & rudesse de ne sçay quels Chartiers, Villons, Cretins, Ceues, Bouchets, & Marots, qui auoyét escrit aux regnes precedés: & a tracé le chemin aux autres qui l'ont suiuy. Le premier qui apres Ronsard se fit cognoistre en ceste nouuelle façon d'escrire, ce fut Estienne Iodelle, noble Parisien: car dés l'an 1549.

lon

lon a veu de luy plusieurs Sonnets, Odes, & Charontides: & 1552. mit en auant, & le premier de tous les François donna en sa langue la Tragedie, & la Comedie, en la forme ancienne. En ce těps là aussi apparurent Baïf, & du Bellay, tresdoctes Poëtes, & autres en grand nombre, lesquels ont de leur viuant publié leurs escrits, ce que Iodelle ne voulut oncq faire: mais apres sa mort, ses amis plus soucieux de sa memoire que luy mesme, & pour l'honneur de la France, ont recueilly ce qu'ils ont peü de ses œuures égarees, & de partie d'icelles ils ont fait imprimer ce premier volume de Meslanges, pendant que lon preparera autres volumes de choses mieux choisies & ordonnees. Car expressément lon a meslé en ce volume plusieurs pieces faites par l'autheur aux plus tendres ans de sa ieunesse, comme la Tragedie de la Cleopatre, & la Comedie d'Eugene, & quelques Chansons, Sonnets, & Odes que lon pourra discerner plus foibles que plusieurs autres faites depuis, affin que lon cognoisse quel a esté l'autheur en ses escrits, & en son adolescence, & en la suite de son aage plus viril. On y a mis aussi aucuns poëmes imparfaicts, parce que lon n'en a encore peu recouurer le reste: Et a lon pensé (quelques imparfaits qu'ils soyent) que ce qui y est ne laissera de plaire, & proffiter aux Lecteurs: De ceux-là sont les Contr'Amours, qui doiuent contenir plus de trois cens Sonnets: les Discours de César au passage du Rubicon, qui se doiuent monter à dix mille vers pour le moins,

la Chasse qui n'est ici a moitié, & contre la Riere-Venus, que l'autheur pour sa maladie ne peut parfaire. Au recueil de ses œuures nous ont aidé Messire Charles Archeuesque de Dol, de l'illustre maison d'Espinay, qui estant en Bretagne comme vn Phare eclairant par ses vertus ceste coste de la France, a fait tousiours cas des poësies de cet autheur, iusqu'à faire quelquesfois representer somptueusemẽt aucunes de ses Tragedies: Messire Philippes de Boulainuillier Cõte de Dampmartin, seigneur tres-vertueux: & l'ancien ami de Iodelle, Henry Simon: Aussi le sieur de Brunel, qui par la felicité de sa memoire & de son esprit, y a restitué quelques vers oubliez. Iouïsse dõc le Lecteur de ceci ce pendant: Et auant que iuger de ceste Poësie, ie le prie de noter deux choses: l'vne, que ores que par icelle lon peut bien apperceuoir que l'autheur auoit bien leu, & entendu les anciens, toutesfois par vne superbe asseurance ne s'est oncques voulu assuiettir à eux, ains a tousiours suiui ses propres inuentions, fuyant curieusement les imitations, sinon quand expressément il a voulu traduire en quelque Tragedie: tellement que si lon trouuoit aucun trait que lon peut recognoistre aux anciens, ou autres precedens luy, ç'a esté par rencõtre, non par imitation, cõme il sera aisé à iuger en y regardant de pres. L'autre, que qui remerquera la proprieté des mots bien obseruee, les phrases, & figures bien accommodees, l'elegance & maiesté du langage, les subtiles inuentions, les hautes con-

ceptions, la parfaite suite & liaison des Discours, & la braue structure & grauité des vers, où il n'y a rien de cheuillé; se trouuera si affriandé en ce style d'escrire singulier, & possible encore non accoustumé entre les François, que si apres il prend les œuures de plusieurs autres, il s'en degoustera tant qu'il ne voudra plus lire ny estimer autres escrits que de Iodelle. Mais outre cela qui par la lecture de ses œuures se peut recueillir, nous ne pouuons celer aux Lecteurs vne chose quasi incroyable, c'est que tout ce que lon voit, & que lon verra composé par Iodelle, n'a iamais esté faict que promptement, sans estude, & sans labeur: & pouuons auecques plusieurs personnages de ce temps, tesmoigner, que la plus longue & difficile Tragedie ou Comedie, ne l'a iamais occupé à la composer & escrire plus de dix matinees: mesmes la Comedie d'Eugene fut faite en quatre traittes. Nous luy auons veu en sa premiere adolescence composer & escrire en vne seule nuict, par gageure, cinq cens bons vers Latins, sur le sujet que promptement on luy bailloit. Tous ses Sonnets, mesmes ceux qui sont par rencontres, ils les a tous faicts en se promenant, & s'amusant par fois à autres choses, si soudainement que quand il nous les disoit, nous pensions qu'il ne les eut encore commencez. Bref, nous ne croirons iamais qu'aucune autre nation de tout le temps passé ait eu vn esprit naturellement si prompt & adextre en ceste science.

Il a beaucoup escrit en l'vne & l'autre langue, & plus que autre Poëte Grec ou Latin, moderne ou ancien, que nous ayons: car nous esperons faire mettre en lumiere encore quatre ou cinq aussi gros volumes que cestuy cy. Et outre cela, plusieurs auec nous, certifieront que nous auons veu perdre de ses œuures non recueillies, plus que six tels volumes que cestuy cy ne pourroyent contenir: Il a escrit aussi plusieurs oraisons fraçoises. Et certainement Iodelle n'excelloit pas seulement en l'art de la Poësie, mais quasi en tous les autres: Il estoit grand Architecte, tresdocte en la Peinture, & Sculpture, treseloquent en son parler, & de tout il discouroit auec tel iugement, comme s'il eust esté accompli de toutes cognoissances. Il estoit vaillant & adextre aux armes, dont il faisoit profession. Et si en ses mœurs particulieres il se fust autant aimé, comme il faisoit en tous ces exercices de son esprit, sa memoire eust esté plus celebre pendant sa vie, & il eust plus vescu pour son païs, & pour ses amis qu'il n'a fait: Mais mesprisant philosophiquemét toutes choses externes, ne fut cogneu, recherché, ny aimé que maugré luy, & se fia trop en sa disposition, & en sa ieunesse. Si est-ce que les Roys Henry deuxieme, & Charles neufieme, l'aimerent & estimerent. Charles Cardinal de Lorraine le fit premierement cognoistre au Roy Henry: la Duchesse de Sauoye sœur de ce Roy, & le Duc de Nemours, sur tous le fauoriserent grandement. Or il mourut l'an mil cinq cens se-

ptante trois, en Iuillet, aagé de quarante & vn an, ayant encor en son extreme foiblesse faict ce Sonnet (qui est la derniere chose par luy composee) qu'il nous recita de voix basse & mourante, nous priant de l'enuoyer au Roy, ce qui ne fut pas fait, pour n'auoir eu besoin de ce que plus par cholere, que par necessité il sembloit requerir par iceluy.

Alors qu'vn Roy Pericle Athenes gouuerna,
Il aima fort le sage & docte Anaxagore,
A qui (comme vn grand cœur soymesme se deuore)
La liberalité l'indigence amena.

Le Sort, non la grandeur ce cœur abandonna,
Qui pressé se haussa, cherchant ce qui honore
La vie, non la vie, & repressé encore
Plustost qu'à s'abaisser, à mourir s'obstina:

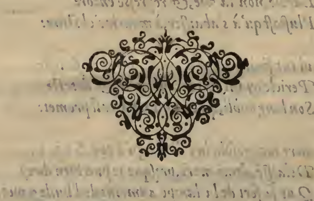
Voulant finir par faim, voilla son chef funeste.
Pericle oyant ceci accourt, crie, & deteste
Son long oubli, qu'en tout reparer il promet:

L'autre tout resolu luy dit (ce qu'à toy, SIRE,
Delaissé, demi-mort, presque ie puis bien dire)
Qui se sert de la lampe aumoins de l'huile y met.

Facent les mespriseurs de la Poësie, & les enuieux de Iodelle, tel iugemēt de luy & de ses escrits qu'ils voudront, si auront ses vers de soy assez de force

& de valeur, pour emporter le los qu'ils meritent, & en ce siecle, & aux autres qui nous suiuent. Et quant à luy, tant que les François se souuiendront de leur vieil honneur, & merite vers les Muses (desquelles ils ont esté de tout temps nourrissiers) ils ne deuront estre ingrats à la memoire de cestuy leur nourrisson, possible le plus agreable qu'elles ayent eu depuis les Bards, & qui tousiours ses œuures n'a dressé qu'à la gloire de la France.

CHARLES DE LA MOTHE.



EXTRAIT DV PRIVILEGE DV ROY.

IL eſt permis à Nicolas Cheſneau Libraire iuré en l'Vniuerſité de Paris, imprimer ou faire imprimer, & expoſer en vente en vn ou pluſieurs volumes, *Les Oeuures Poëtiques d'Eſtienne Iodelle Pariſien*. Et ſont deffenſes faictes à tous autres Libraires ou Imprimeurs, n'en vendre ſinon de l'impreſſion dudit Cheſneau, ou de ſon conſentement: Et ce iuſques à ſix ans entiers & conſecutifs apres la premiere impreſſion qui en ſera faicte, à peine de confiſcation, & d'amende, comme plus àmplement il eſt porté és Lettres ſur ce donnees à Paris le 24. Septembre 1574.

Signé, Par le Conſeil,

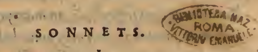
LE COINTE.

Ce volume a eſté acheué d'imprimer le 6. iour de Nouembre 1574.





LES AMOVRS D'ESTIENNE IODELLE PARISIEN.



SONNETS.

I.

Madame, c'est à vous à qui premierement
I'ay voüé mon esprit, & ma voix, & mon ame,
A qui i'offre ces vers, que d'vne saincte flamme
Amour mesme inspira à maint & maint amant:
Vous lirez sous le nom de quelque autre comment
L'amour de vos beaux yeux la poictrine m'enfläme:
Vous verrez sous le nom d'vne autre belle dame
De vos rares beautez le plus riche ornement.
Que si mon amour n'est par eux bien peint encore,
Que si vostre beauté assez ne s'y decore,
Excusez: car Amour n'a peu si ardemment
Qu'à moy, ardre leur cœur d'vn sujet si louable:
Il ne fut oncques Dame, il ne fut oncq' Amant,
A vous de la beauté, d'amour à moy semblable.

II.

Des astres, des forests, & d'Acheron l'honneur,
Diane, au Monde hault, moyen & bas preside,
Et ses cheuaulx, ses chiens, ses Eumenides guide,
Pour esclairer, chasser, donner mort & horreur.
Tel est le lustre grand, la chasse, & la frayeur
Qu'on sent sous ta beauté claire, promte, homicide,
Que le haut Iupiter, Phebus, & Pluton cuide,
Son foudre moins pouuoir, son arc, & sa terreur.
Ta beauté par ses rais, par son rets, par la craincte
Rend l'ame esprise, prise, & au martyre estreinte:
Luy moy, pren moy, tien moy, mais helas ne me pers
Des flambeaus forts & griefs, feux, filez, & encombres,
Lune, Diane, Hecate, aux cieux, terre, & enfers
Ornãt, questãt, génant, nos Dieux, nous, & nos om-(bres.

III.

De quel soleil, Diane, empruntes tu tes traicts,
La flamme, la clarté de ta face diuine:
Le haut Amour grand feu du monde, où il domine
Luit sur toy, puis sur nous luire ainsi tu te fais:
Pour toy les beaux pensers, les parolles, les faicts
Il cree en nous par toy, ny iamais trop voisine
Ne voile son beau feu, qui sans fin enlumine
Nos cœurs, faisant passer par tes yeux ses beaux rais.
Sans cesse il te fait donc autour de luy tourner,
Pour oblique te luire, & t'armer & t'orner
Chãgeãt ses rais en trais, pour meurtrir ce qui t'aime:
Tu fais prendre sans prendre en toy son aspre ardeur,
Auec l'ardeur aussi i'en pren l'aspre froideur:
Car l'vne vient de luy, l'autre vient de toymesme.

IIII.

Encor que toy Diane, à Diane tu sois
Pareille en traicts, en grace, en maiesté celeste,
En cœur, & hault, & chaste, & presqu'en tout le reste
Fors qu'en l'autorité des virginales loix.
La riche & rare fleur, qu'en tout ton corps tu vois,
Ton en-bon-point, ta grace, & ta vigueur atteste,
Que puis qu'vn autre Hymen a desnoué ton ceste
Virginal, en veuuage enuiellir tu ne dois.
Que donc l'an nouueau t'offre vn espous qui contente
De tes valeurs la France, & d'amours ton attente:
D'vn tel vœu ie t'estrene, & si ton nom si bien
Ne te conuient alors, toy qui n'es pas moins belle
Que Venus, pren son nom, & le meslant au tien
Fay que Dione ensemble & Diane on t'appelle.

V.

Si quand tu es en terre, ô Diane, ta face,
De ta face qui luit dans le ciel, presqu' esteint
L'argentine blancheur, si sur ce blanc ton teint
Plein de roses, l'Aurore au teint rozin, efface:
Si deux flambeaux du ciel les plus vifs ont pris place
Dessous ton front, s'il fault que quand le soleil ceint
De rais, ses cheueux blons, & que les cieux il peint
De son or le plus beau, ton poil honte luy face:
Si Diane & Dione en l'air de toutes pars
Une odeur d'ambrosie, & nectar tu espars,
Si tu as tout ce qu'ont les deesses supremes:
Si ton esprit ressemble vn Dieu logé dans toy,
Ie croy tous nos esprits, t'apprehendans en soy,
Dans la terre iouir de tout l'heur des cieulx mesmes.

VI.

Quand ton nom ie veux faire aux effects rencontrer,
De la sœur de Phebus, qui chaste, & chasseresse
Est tant au ciel qu'en terre, & aux enfers Deesse,
Elle fort dissemblable à toy se vient monstrer.
Diane les chiens mene, & aux pans fait entrer
Ses cerfs: tu peux mener les grans Heros en lesse,
Ains les prēdre en tes rets: son arc le seul corps blesse,
Tes traicts peuuent au fond des ames penetrer.
De son frere elle emprunte en son ciel la lumiere:
Dedans tes yeux flambans & rayonneux son frere
Prendroit ce qui croistroit sa lumiere & ses feux.
Aux enfers elle n'a que sur les morts puissance:
Sur nous, ains sur les Dieux, par rigueur & clemēce
Faire en la terre vn ciel, ou vn enfer tu peux.

VII.

Quelque lieu, quelque amour, quelque loy qui t'absente,
Et ta deïté tasche oster de deuant moy,
Quelque oubli qui cōtraint de lieu, d'amour, de loy,
Face qu'en tout absent de ton cœur ie me sente:
Tu m'es, tu me seras sans fin pourtant presente
Par le nom, par l'effect fatal qui est en toy,
Par tout tu es Diane, en tout rien ie ne voy,
Qui mon œil, qui mon cœur de ta presence exemte.
En la terre, & non pas seulement aux forests
De moy viuant l'obiect continuel tu es,
Estant Diane: & puis si le ciel me rappelle,
O Lune, ton bel œil mon heur malheurera:
Si ie tombe aux enfers, mon seul tourment sera
De souffrir sans fin l'œil d'vne Hecate tant belle.

VIII.

Si quelcun veut sçauoir qui me lie, & enflame,
Qui esclaue a rendu ma franche liberté,
Et qui m'a asserui, c'est l'exquise beauté
D'vne que iour & nuict i'inuoque & ie reclame:
C'est Le feu c'est Le nœu, qui lie ainsi mon ame, Le feu le nœu, deuise de sa Dame.
Qui embrase mon cœur, & le tient garotté
D'vn lien si serré de ferme loyauté,
Qu'il ne sçauroit aimer ny seruir autre Dame.
Voila le Feu, le Nœu, qui me brusle, & estraint:
Voila ce qui si fort à aimer me contraint
Celle, à qui i'ay voüé amitié eternelle:
Telle que ny le temps ny la mort ne sçauroit
Consommer ny dissoudre vn lien si estroit
De la sainte vnion de mon amour fidelle.

IX.

Amour vomit sur moy sa fureur & sa rage,
Ayant vn iour du front son bandeau delié,
Voyant que ne m'estois sous luy humilié,
Et que ne luy auois encores fait hommage:
Il me saisit au corps, & en cest auantage
M'a les pieds & les mains garroté & lié:
De l'or de vos cheueux plus qu'orfin delié,
Il s'est voulu seruir pour faire son cordage.
Puis donc que vos cheueux ont esté mon lien,
Madame, faites moy, ie vous pry, tant de bien,
Si ne voulez souffrir que maintenant ie meure,
Que i'aye pour faueur vn brassellet de vous,
Qui puisse tesmoigner d'oresnauant à tous,
Qu'à perpetuité vostre esclaue demeure.

X.

Ou soit que la clairté du soleil radieux
Reluise dessus nous, ou soit que la nuict sombre
Luy efface son iour, & de son obscur ombre
Renoircisse le rond de la voulte des cieux:
Ou soit que le dormir s'escoule dans mes yeux,
Soit que de mes malheurs ie recherche le nombre,
Ie ne puis euiter a ce mortel encombre,
Ny arrester le cours de mon mal ennuyeux.
D'vn malheureux destin la fortune cruelle
Sans cesse me poursuit, & tousiours me martelle:
Ainsi iournellement renaissent tous mes maulx.
Mais si ces passions qui m'ont l'ame asseruie,
Ne soulagent vn peu ma miserable vie,
Vienne vienne la mort pour finir mes trauaulx.

XI.

Passant dernierement des Alpes au trauers
(I'entens ces Alpes haults, dont les roches cornues
Paroissent en hauteur outrepasser les nues)
Lors qu'ils estoient encor' de neige tous couuers,
I'apperceus deux effects estrangement diuers,
Et choses que ie croy iamais n'estre auenues
Ailleurs: car par le feu les neiges sont fondues,
Le chaud chasse le froit partout cet vniuers.
Autre preuue i'en fis que ie n'eusse peu croire,
La neige dans le feu son element contraire,
Et moy dedans le froit de la neige brusler,
Sans que la neige en fust nullement consommee:
Puis tout en vn instant cette flamme allumee
M'enuironnoit de feu & me faisoit geler.

XII.

Madame, j'ay regret de quoy ie n'ay cet heur
De trouuer le moyen de vous faire congnoistre
De quelle affection ie desire vous estre
Perpetuellement fidelle seruiteur.
Ma grand' affection est au comble & hauteur
De sa perfection, elle ne peut plus croistre,
Raison en fut la mere, & d'elle elle fit naistre
Ce desir que ie porte enclos dedans le cœur.
L'amour qui engendra ce desir la, Madame,
Se fit maistre de moy, se saisit de mon ame,
Dés lors que vos beautez que lon doit admirer,
Furent sans y penser de mes yeux apperceuës,
Soudain que par les yeux le cœur les eut receuës,
Il n'a depuis rien fait sinon les adorer.

XIII.

Plus tost la mort me vienne deuorer,
Et engloutir dans l'abysme profonde
Du gouffre obscur de l'obliuieuse onde,
Qu'autre que toy l'on me voye adorer.
Mon brasselet, ie te veux honorer
Comme mon plus precieux en ce monde:
Aussi viens tu d'vne perruque blonde,
Qui pourroit l'or le plus beau redorer.
Mon brasselet, mon cher mignon, ie t'aime
Plus que mes yeux, que mon cœur, ny moy mesme,
Et me seras à iamais aussi cher
Que de mes yeux m'est chere la prunelle:
Si que le temps ny autre amour nouuelle
Ne te feront de mon bras delascher.

XIIII.

J'aime le verd laurier, dont l'hyuer ny la glace
N'effacent la verdeur en tout victorieuse,
Monstrant l'eternité à iamais bien heureuse
Que le temps, ny la mort ne change ny efface.
J'aime du hous aussi la tousiours verte face,
Les poignans eguillons de sa fueille espineuse:
I'aime le lierre aussi, & sa branche amoureuse
Qui le chesne ou le mur estroitement embrasse.
J'aime bien tous ces trois, qui tousiours verds ressemblent
Aux pensers immortels, qui dedãs moy s'assemblent,
De toy que nuict & iour idolatre, i'adore:
Mais ma playe, & poincture, & le Nœu qui me serre,
Est plus verte, & poignante, & plus estroit encore
Que n'est le verd laurier, ny le hous, ny le lierre.

XV.

Jusqu'aux autels ie n'iray seulement
Me presenter victime au sacrifice,
Plus outre encor pour vous faire seruice
I'iray, Madame, affectionnément.
Je suis à vous dedié tellement,
Que ie ne crains gesne, mort, ou supplice:
Ce m'est assez, mais qu'en mourant ie puisse
Vous apporter quelque contentement.
Long temps y a que ie porte, Madame,
(Vous le sçauez) ce desir en mon ame,
A tout le moins vous le deuez sçauoir:
Je suis tousiours en ceste mesme enuie,
Et si ne puis autre vouloir auoir
Que d'employer en vous seruant ma vie.

Que

XVI.

Que n'ay-ie mes esprits vn peu plus endormis,
Mon cerueau plus pesant, & l'ame plus grossiere,
Pour ne sentir si fort vne douleur meurtriere,
Qui fait que sans repos languissant ie gemis.
Mes sens sensibles trop ce sont mes ennemis,
Qui espoincts iusqu'au vif d'vne douceur trop fiere
Ont perdu le repos, la liberté premiere,
Pour trop sentir le mal qu'en eux ils ont permis.
Si ie n'eusse à clair veu ta grace & ton merite,
Mon mal seroit legier, & ma peine petite:
Mais pour voir, pour cognoistre, & sentir iusqu'au fôs
Ta grace, ta valeur, ta rigueur ennemie, (promts,
Mes yeux, esprits, & sens, trop clairs, trop vifs, trop
Sont meurtriers, sont tyrãs, sont bourreaux de ma vie.

XVII.

Maudiray-ie, Madame, ou le sort enuers moy
Cruel & inhumain, ou ma triste auenture,
Qui fait que de tout temps miserable i'endure
Mille & mille tourmens sous l'amoureuse loy?
Maudiray-ie l'amour, maudiray-ie de toy
La grace ou la rigueur & trop douce & trop dure?
Maudiray-ie de moy vne encline nature
A suiure & receuoir le mal que ie reçoy?
Ha non! ie ne sçaurois autre chose maudire
Que ce mesme qu'en moy de plus rare i'admire,
C'est mon affection, ma constance, & ma foy.
Car tout aussi soudain qu'vne maistresse i'aime
D'vne ferme constance, & d'vn amour extreme,
Soudain le sort cruel la retire de moy.

XVIII.

Auec ton cher pourtraict, qui dans mon ame esprise
Est mieux peint qu'il n'est peint dãs tõ present si cher,
Tu fis sur le dehors tailler vn dur rocher,
Deuise que la foy constante a tousiours prise.
Le flot, le vent, le foudre, vn dur rocher ne brise:
Ta foy du temps faucheur fait l'acier reboucher:
Mais lors il me fallut d'autres marques chercher
Pour ma foy, qui l'acier du mesme temps mesprise.
Auec mon pourtrait mesme en basse taille doncq'
Des figures tu vis, qui ne furent adoncq'
Selon mon vray projet par vers bien decouuertes.
Pour renfort des premiers, ces vers cy que tu lis,
Puissent rendre enuers toy ces choses que tu vis,
Auec ma foy, mon ame, & mon cœur, plus ouuertes.

XIX.

Afin qu'en cet ouurage, aux faces de dehors
Selon l'art l'vne à l'autre accordante se treuue:
Dans deux temples diuers se fait la double espreuue
De deux effects d'aimer, plus estroits & plus forts.
De Pylade & d'Oreste vn debat sur leurs morts,
Dans le temple Taurique, vn extreme foy preuue:
Dans le temple Troyen d'vn Chorebe s'espreuue
L'amour, qui fait son cœur n'auoir soin de son corps.
Ouurant l'ouurage, on voit vne foy plus estreinte,
Qui à toy par Diane en l'vn des costez peinte,
Sur vn autel de Foy, quand mesme il se feroit
Pour elle autel de mort, iusqu'à tout est iuree:
Et qui là sur toute autre amour fort asseuree,
De mort, & de toute autre amour triompheroit.

XX.

Des trois sortes d'aimer la premiere exprimee
En ceci c'est l'instinct, qui peut le plus mouuoir
L'hõme enuers l'hõme, alors que d'vn hautain deuoir
La propre vie est moins qu'vne autre vie aimee.
L'autre moindre, & plus fort toutesfois enflammee,
C'est l'amour que peut plus l'hõme à la femme auoir.
La tierce c'est la nostre, ayant d'vn tel pouuoir
De la femme la foy, vers la femme animee.
Que des deux hommes donc taillez icy, les nœus
Tant forts cedent à nous. Que sur tes ardens feus
(O amour) cet amour entier, soit encor maistre.
L'autel mesme de mort feroit foy de ceci,
Que l'autel de Foy monstre. A iamais donc ainsi
Diane en Anne, & Anne en Diane puisse estre.

XXI.

Je viuois, mais ie meurs, & mon cœur gouuerneur
De ces membres, se loge autre part: ie te prie
Si tu veux que i'acheue en ce monde ma vie,
Ren le moy, ou me ren au lieu de luy ton cœur.
Ainsi tu me rendras à moy-mesme, & tel heur
Te rendra mesme à toy: ainsi l'amour qui lie
Le seul amant, lira & l'amant & l'amie:
Autrement ta rigueur feroit double malheur.
Car tu perdras tous deux, moy premier qui trop t'aime,
Et toy qui n'aimant rien voudras haïr toymesme:
Mais, las! si lon reproche à l'vn & l'autre vn iour
Et l'vne & l'autre faute: à moy qui trop t'estime,
A toy qui trop me hais, plus grand sera ton crime,
D'autant plus que la haine est pire que l'amour.

XXII.

Quel humeur, mais quel crime alors qu'on se dispence
D'euenter les faueurs qu'on reçoit en amour: (tour
Qu'on ouure au bruit la voye, & que d'vn heureux
Moins que du bruit de l'heur estre heureux on se pẽse:
Qu'on rauit, sacrilege, à l'amour le silence,
Qui le garde & l'escorte, épiant tout autour:
L'odeur qu'au iour on met se perd de iour en iour:
Le descouuert thresor souuent son maistre offence.
Par cet heur, par cet art, de celer & tácher
Que tel bien puisse mesme à Phebus se cacher,
Qui voit, comme il vit Mars & Venus, toute chose,
On bannit hors d'amour tout mal qui luy fait tort,
Dol, blasme, change, enuie, effroy, remors & mort,
Et des deux parts, maistresse, on double l'ardeur close.

XXIII.

Quel heur Anchise à toy, quand Venus sur les bords
Du Simoente vint son cœur à ton cœur ioindre!
Quel heur à toy Paris, quãd Oenone vn peu moindre
Que l'autre, en toy berger chercha pareils accords!
Heureux te fit la Lune, Endymion, alors
Que tant de nuicts sa bouche à toy se vint reioindre:
Tu fus, Cephale, heureux quãd l'amour vint epoindre
L'Aurore sur ton veuf, & palle, & triste corps.
Ces quatre estans mortels des Deesses se veirent
Aimez: mais leurs amours assez ne se couurirent.
Au silence est mon bien: par luy, Maistresse, à toy
Dans mon cœur plain, content & couuert ie n'egale
Venus, Oenone, Lune, Aurore: ny à moy
Leur Anchise, Paris, Endymion, Cephale.

XXIIII.

Je te ren grace, Amour, & quiconques des Dieux
Fauorise aux amans, non de la Dame acquise
Par moy, qui de vous Dieux deuoit estre conquise,
Tant sa grace & beauté se rend digne des cieux.
Non pour l'espoir que i'ay qu'elle, qui par ses yeux
Pleins de rays & de feux mon cœur sans cesse attise,
Pourra mieux appaiser la flamme en l'ame esprise,
Pour mesme en l'appaisant l'attiser encor mieux.
Tels biensfaits enuers vous estreignent mon seruice:
O Dieux, ô cher amour, mais plus grand benefice,
Ce m'est q̃ vous couurez ma flãme aux yeux de tous.
Mon heur estre celeste & diuin ie proteste:
Si donc à tous mortels vous cachez l'heur celeste,
A tous mortels cachez l'heur qui m'egale à vous.

XXV.

La Roche de Caucase, où du vieil Promethee,
L'aigle vengeur sans fin va le cœur bequetant:
Et la Roche où Sisyphe en vain va remontant
Láchant toufiours au haut sa pierre en vain portee,
Vont à plusieurs amans, dont l'ame est tourmentee,
Ou bien se feint de l'estre, vn suiet apportant,
Monstrant qu'ils vont encor la peine surmontant,
Qui aux deux roches fut à ces deux arrestee.
Moy qui ne veux point feindre vn tel mal, pour obiet
De mes yeux, pour seul but de mon cœur, pour suiet
De mes vers i'ay la roche, où d'vne ardeur extréme
Je preten tout ainsi qu'on feroit au sommet
Du rocher espineux, où la vertu lon met:
Aussi si i'y attein, i'attein la vertu mesme.

XXVI.

Des maux qu'vn desespoir, ou qu'vn espoir contraire
Coup sus coup dedans moy l'vn de l'autre naissans,
M'enflammans de desirs, & de peurs me glaceans,
Par frissons, par braziers continus m'ont peu faire:
Des maux que i'ay souffers, pour voir maint aduersaire
S'opposer à mon but: & des maux plus puissans,
Dont tes beaux traits sans fin dãs mon cœur repassãs,
Semblent en luy ma vie & defaire & refaire:
De mes ennuis, chagrins, regrets, fureurs, douleurs,
Lãgueurs, pleurs, & sanglots enfans de mes malheurs,
Ny du cruel delay, s'il faut encor attendre,
Je ne me plains, pourueu qu'vn Ouy, qu'vn Nenni
Me face heureuse vie, ou mort heureuse prendre,
Mort qui de vie egale à cent morts m'ait banni.

XXVII.

En ce iour que le bois, le champ, le pré verdoye,
Et qu'en signe d'vn verd tant desirable & gay,
Auec maint ardent vœu l'amant plante son may,
Pour marque que l'amour reuerdissant flamboye.
Le ciel au lieu de moy dedans ton cœur enuoye
Pour may vn bon vouloir, & verdoyant, & vray,
Ayant vraye racine, & qui sans long delay
Porte à tous deux vn fruit d'heur, d'amour, & de ioye:
En vn Printemps d'amour l'egard trop froidureux
Des biens, ne face naistre vn hyuer malheureux.
Aux riches nonchalans on voit les biens decroistre,
Au cœur & noble & vray par peine le bien croist:
Si par l'egard des biens le cœur des tiens decroist,
Par tel may fay leur cœur & mon espoir recroistre.

XXVIII.

Et quoy? tu fuis Amour, dis tu pas: & pourquoy?
Et n'est-ce pas celuy qui regne & qui domine
Brauement par dessus ceste ronde machine,
Et qui tient tout le monde esclaue sous sa loy?
Est-il Prince qui vive, Empereur, ny grand Roy,
Qui dessous son pouuoir humblement ne s'encline?
Et tu dis que ton cœur obstiné determine
De fuir cet amour, le chassant loing de toy.
Contre toy, contre amour, seras tu la rebelle?
Tu n'es mesme qu'amour, & l'amour ie t'appelle:
Il se campe, il se sied dedans toy ce vainqueur.
Helas! ie le sçay bien, ie l'ay veu en ta face
Decocher mille traicts de tes yeux en mon cœur:
Et quoy le voudrois-tu deloger de sa place?

XXIX.

Celle qui est au vif de quelque amour atteinte,
Quel Dieu, ou quel Argus empescher la pourroit
D'accomplir vn amour mutuel qu'elle auroit?
Amour donne tousiours moyen à la contrainte.
Mais qui a la vertu dans son cœur bien empreinte,
Et qui ne veut aimer fors que ce qu'elle doit,
Quel Dieu, quel Iupiter rallumer luy feroit
D'vn autre amour le feu de sa poictrine saincte?
Que sert donques le guet, ou Argus aux cent yeux?
Le fort de la vertu immuable vaut mieux.
Argus s'aueugla bien par le sainct caducee.
Doncques ie ne croy pas que la plus forte tour,
Ny vne pluie d'or ou giron amassee,
Puisse contraindre, ou vaincre vn vouloir en amour.

XXX.

Comme vn qui s'est perdu dans la forest profonde
Loing de chemin, d'oree, & d'addresse, & de gens:
Comme vn qui en la mer grosse d'horribles vens,
Se voit presque engloutir des grans vagues de l'onde.
Comme vn qui erre aux chãps, lors que la nuict au mõde
Rauit toute clarté, i'auois perdu long temps
Voye, route, & lumiere, & presque auec le sens,
Perdu long temps l'obiect, où plus mon heur se fonde.
Mais quand on voit (ayans ces maux fini leur tour)
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le iour,
Ce bien present plus grand que son mal on viẽt croire.
Moy donc qui ay tout tel en vostre absence esté,
I'oublie en reuoyant vostre heureuse clarté,
Forest, tourmente, & nuict, longue, orageuse, & noire.

XXXI.

En mon cœur, en mon chef (l'vn source de la vie,
L'autre siege de l'ame) vn amour haut & sainct
Vostre sacré pourtraict a si viuement peint,
Que par mort ne sera sa peinture rauie.
Car l'vne n'estant point à la mort asseruie,
Ce qui est peint au vif dedans elle, & empreint
Au cœur dans le desir (qui ne peut estre esteint
Sans l'ame) en l'ame vit, bien que le corps deuie.
Mais, las! l'œil de mon corps, qui ne se peut passer
De voir incessamment ce que voit son penser,
Fait qu'auec telle ardeur ie vous requiers tel gage.
Vostre image, de grace, au corps ne refusez,
Ou bien tost par langueur si de refus vsez,
Il verra l'ame au ciel emporter vostre image.

XXXII.

Allez mes vers, enfans d'vn dueil tant ennuyeux,
Que mon pleur plus que l'ancre amoitist ceste carte,
Las allez, puis qu'il faut que mon Soleil s'escarte,
Accompagnez la nuë espesse de mes yeux:
Allez mes pleurs, sourdans d'vn cœur tant curieux
De ces beaux rais, qu'il faut qu'auecques eux il parte:
Allez donques mon cœur, l'ame feroit la quarte,
Mais dans moy ce Soleil veut s'en seruir bien mieux.
Or puis qu'il faut que vif, en mourant, ie demeure,
De peur que le renom d'vn si beau feu ne meure,
Allez tous trois, au moins dire iusqu'en ce lieu,
Dont le vers, l'œil, le cœur, & l'ame attend sa force,
Le triste mot, helas! vous ne pouuez, qu'on force
Ce qui nuit, dites donc, adieu, mon dieu, adieu.

XXXIII.

Il faut que pour ton may quiconques soit celuy,
Madame, qui plus digne en son esprit t'adore,
D'vn verd & grand laurier à ta porte il honore
Ton beau nom, tes beautez, tes vertus auiourd'huy.
Si mon double laurier seiche presque d'ennuy,
Dont ce tẽps, dont mon sort, dont mon aigreur deuore
Sa verdeur & grandeur, si croy-ie faire encore
Qu'Apollon & Mars mesme auront hõneur en luy.
Mais il faut que cet autre en plantant ce may braue,
Ces vers ci pris de moy dedans l'escorce il graue.
A V *nom qui pour l'honneur des* FRANÇOISES *fut tel,*
Aux beautez, aux vertus, de nostre temps la gloire,
Pour trois couronnes faire à la triple victoire,
Voüé, sacré, planté fut cet arbre immortel.

XXXIIII.

Recherche qui voudra cet Amour qui domine,
Comme lon dit, les Dieux, les hommes, les esprits,
Qu'on feint le premier né des Dieux, & qui a pris
Eternellement soing de ceste grand' machine:
Dont l'arc, le trait, la trousse, & la torche diuine
N'a rien que la vertu pour son but & son pris,
Sans passions, douleurs, remords, larmes & cris:
Quant à moy, ie croiray que tel on l'imagine,
Et qu'au monde il n'est point: quant aux faulses amorces,
De l'autre aueugle Amour i'en depite les forces.
Mais ie croy si Amour aucun nous vient des Cieux,
C'est lors que deux moitiez par mariage unies,
Quittēt pour l'amour vray dont se paissēt leurs vies,
Tout amour fantastique, & tout amour sans yeux.

XXXV.

Pourrois-ie voir l'heureuse & fatale iournee,
Où deux ames, deux cœurs, & deux corps enlacez
Dans le beau ret d'amour se verront caressez,
Egalement tous deux du doux bien d'Hymenee:
Lors qu'estant auec Anne, Antoinete enchainee,
Tous nos esprits seront l'vn de l'autre embrassez,
Et meslez l'vn dans l'autre, & sans estre lassez,
De cognoistre l'autre ame estre pour l'autre nee?
Plus tost que ce doux bien m'eschape hors des mains,
Et qu'amour & les Dieux me soyēt tant inhumains,
Ie desire, ô Amour, que tu changes ta fleche
A celle de la Mort, à fin de m'en tuer:
Mais si tu fais ce bien que pour perpetuer
Ton fait, iamais la Mort n'y puisse faire breche.

XXXVI.

Tout cet hiuer par l'aspre & l'aigre vehemence
De longue maladie, a sur moy tempesté
Plus que sur vn vaisseau dans la mer tormenté,
N'eust fait son orageuse & froide violence.
Mais de mes maux le pire estoit la dure absence
De mon soleil, sans qui ie hairois la clarté
De l'autre, qui m'ayant son Printemps presenté,
De ma Dame me rend quant & quant la presence.
Mais comme de l'hiuer la queuë on voit durer,
Le Printemps fait mon corps aussi bien endurer
Que l'hiuer, & le ciel de mes maux ne se lasse.
Or si ma faute, helas! faite en mon long seiour,
De ne voir mon soleil le rend trouble au retour,
Mon malheur du Printẽps mes maux de l'hiuer passe.

XXXVII.

Sans pleurer (car ie hay la coustumiere feinte
De nos amans, qui n'ont que leurs pleurs pour sujet)
D'vn cœur ardent, dolent, deuot, soumis, abiet,
Ie me iette aux saincts piez de toy, maistresse saincte:
La feinte n'a mon ame à tel acte contraincte,
Tel esprit ne peut estre à la feinte sujet:
Mais ia depuis cinq mois i'ay tousiours pour obiet
Ma faute, qui s'est mesme à telle amende estreinte.
Pardonne donc, Deesse, accuse mon malheur,
Non pas moy, dont le ciel ialoux empesche l'heur,
Si tu dis mes malheurs chasser ta bien-vueillance.
Veu qu'on ne doit l'amant si malheureux aimer,
Vien ton cœur pour mon bien contre mon mal armer,
I'auray du bien le comble, & du mal la vengeance.

XXXVIII.

Quand ton nom ie veux feindre, ô Françoise diuine,
Des Françoises l'honneur, ie puis bien te nommer
Venus pour tes beautez, mais ta façon d'aimer
Ne conuient point au nom de Venus la marine:
De l'Attique Pallas ta vois & ta doctrine
Merite encor le nom, mais tu ne veux t'armer,
Fors des rais de tes yeux, dont tu viens enflammer
Dans mõ cerueau mon sens, mõ cœur dãs ma poitrine.
Diane Delienne vn presque pareil port
Te peut faire appeller, mais l'aigre ou le doux sort
Dessous le ioug d'Hymen dés long tẽps te rend serue.
Je veux (laissant aux Grecs, dont ces noms sont venus,
Leurs Deesses) te dire & Françoise Venus,
Et Françoise Diane, & Françoise Minerue.

XXXIX.

Admirant ta blancheur, beauté, maiesté, gloire,
Qui sur ton front placee, orgueillit tout ton port,
Et ce qui de l'esprit comme vn oracle sort:
Car c'est vn Dieu rẽclos qui meut ce corps d'iuoire.
Digne de te seruir ie ne me sçaurois croire,
Eußé-ie vn cœur plus haut & tout vn autre sort,
Et mon corps logeast il pour te venger de mort,
Quelque grand Muse fille & mere de Memoire.
Comme de te seruir indigne ie me sens,
Ie sens pour te louër incapables mes sens,
Si faut-il que ie t'aime, & faut que ie te chante.
Ta faueur, qui fera mon humblesse hausser,
Ta deïté qui fait mon esprit renforcer,
Rend mon seruice digne, & ma Muse puissante.

XL.

De moy-mesme ie suis deuotieux, Madame,
C'est d'où me vient vers toy telle adoration:
Mais ce sainct iour requiert autre deuotion,
Si mon amour pour toy n'occupoit toute l'ame.
Ce prompt Dæmon qui voit que mon zele i'enflame,
Baisant la croix, oyant la saincte passion,
De sa flamme ialoux, vient par tentation
Mon esprit retirer de l'autre saincte flame.
Il m'offre helas! la croix qu'il me faudroit porter,
Si tu me viens ta grace & ta presence oster,
Me faisant de ton ciel redescendre en la terre.
Ia la peur mon tyran crucifier me veult,
Et ma croix enserrer, dans vn enfer me peult,
Au lieu que l'autre croix hors d'enfer nous desserre.

XLI.

Sapphon la docte Grecque, à qui Phaon vint plaire,
Chantant ses feus, de Muse acquesta le surnom:
Corinne vraye ou faulse aux vers a pris renom,
Dont le Romain Ouide a voulu la pourtraire.
Petrarque Italien, pour vn Phebus se faire,
De l'immortel laurier alla choisir le nom:
Nostre Ronsard François ne tasche aussi sinon
Par l'amour de Cassandre vn Phebus contrefaire.
Si tu daignes m'aimer, Delie, si tu veux
Chanter ta flamme ainsi que docte tu le peux:
Si ie chante, Delie, vn pris nous pourrons prendre,
En hautesse d'amour, en ardeur, & en art,
Sur Sapphon, sur Ouide, & Petrarque, & Ronsard,
Sur Phaon, & Corinne, & sur Laure, & Cassandre.

XLII.

Je me trouue & me pers, ie m'asseure & m'effroye,
En ma mort ie reui, ie voy sans penser voir,
Car tu as d'éclairer & d'obscurcir pouuoir,
Mais tout orage noir de rouge éclair flamboye.
Mon front qui cache & monstre auec tristesse, ioye,
Le silence parlant, l'ignorance au sçauoir,
Tesmoignent mon hautain & mon humble deuoir,
Tel est tout cœur, qu'espoir & desespoir guerroye.
Fier en ma honte & plein de frisson chaloureux,
Blasmant, louant, fuyant, cherchant, l'art amoureux,
Demi-brut, demi-dieu ie suis deuant ta face,
Quand d'vn œil fauorable & rigoureux, ie croy,
Au retour tu me vois, moy las! qui ne suis moy:
O clair-voyant aueugle, ô amour, flamme & glace!

XLIII.

Je ne suis de ceux la que tu m'as dit se plaindre,
Que leur Dame iamais ne leur donna martel:
Veu l'ame vehemente, vn dur martel m'est tel,
Qu'il peut plus à la mort qu'à l'amour me cõtraindre.
S'il peult doncques l'amour auec ma vie esteindre,
En tout amour ie chasse vn poison si mortel,
Puis ayant mon sujet haut, celeste, immortel,
Humble & petit, pourrois-ie en moy tel mal emprain-(dre?
Mais las! d'auoir peur d'estre en ton cœur effacé,
Craindre qu'vn Delta double en chiffre entrelacé,
Ne soit plus pour mon nom, craindre qu'en tõ absence
Tu ne me faces plus tes lettres receuoir,
Ce n'est pas vn martel, c'est d'amour le deuoir,
Qui monstre en froide peur l'ardente reuerence.

XLIIII.

Aux communes douleurs qui poindre en ce iour viennẽt
Tous cœurs chreſtiẽs, Petrarque alla chãter qu'il print
De ſes douleurs la ſource, & par là nous aprint
Que les ruzes d'amour dépourueus nous ſurprennent.
En ce iour où les cieux, la mort, les pleurs, retiennent
Nos cœurs ardens, quel lieu reſte au feu qui l'éprint?
Il ne ſe gardoit pas du laqs qui le ſurprint,
Non plus que moy des rets qui plus forts me reprẽnẽt.
Bien qu'amour ſçache aſſez qu'il eſt en moy trop fort,
Pour croiſtre du tourment, non du deſir l'effort,
Il arme la peur froide, & l'aigre deffiance.
Petrarque à l'heure euſt peu perdre ſans grand' douleur
L'heur incogneu: ma perte auroit las! ce malheur,
D'auoir de l'heur perdu ſi haute cognoiſſance.

XLV.

Par quel ſort, par quel art, pourrois-ie à ton cœur rẽdre
Au moins ſ'il peut vers moy ſ'engourdir de froideur,
Ceſte viue, gentille, & vertueuſe ardeur,
Qui vint pour moy ſoudain, de ſoy-meſme ſ'éprendre.
Et quoy? la pourrois tu comme au parauant prendre
Pour fatale rencontre, & parlant en rondeur
D'eſprit, comme ie croy la iuger pour grand heur,
Qui plus à ton eſprit contentement engendre.
Tel que ie m'en ſentois, indigne ie m'en ſens,
Mais de ta foy ma foy ſ'accroiſt auec le tems.
Quel moyen donc? ſi c'eſt par grandeurs, ie le quitte:
Si par armes & gloire, au haut cœur nos malheurs
S'oppoſent: ſi par vers, tu as des vers meilleurs:
Ton hault iugement peut ſauuer ſeul mon merite.

XLVI.

Chaque temple en ce iour donne argument fort ample
De ioye, refaisant son haut feste sonner,
Et d'vn chant gay son chœur & sa nef resonner,
Où chasque image à nu découuerte on contemple.
En l'eglise ie pren de l'eglise l'exemple,
Ie veux le dueil, la peur, la peine abandonner,
Et en blancheur soudain telle noirceur tourner,
Si ie te puis sans robe adorer dans ton temple.
Le grand iour de demain disposé d'estre beau,
Peut auec vn Printemps me tirer du tombeau,
Si de vaincre ma mort tu prens soudaine enuie:
Je diray, sans vouloir rien à Dieu comparer,
Que s'il peut reuiuant nos vies reparer,
Reuiuant par toymesme, à toy ie rendray vie.

XLVII.

En tous maux que peut faire vn amoureux orage,
Pleuuoir dessus ma teste, il me plaist d'asseurer
Et serener mon front, & sans dueil mesurer
De l'ame l'allegresse à celle du visage.
Ta fille tendrelete admirable en cet âge
Où elle tette encor, vient tes coups endurer
Sur ses petites mains, sans crier, sans pleurer,
Sans frayeur, sans aigrir visage ny courage.
Pour te baiser son col alonger tu luy vois
A chasque coup de bust qu'elle sent sur ses dois,
Quand mauuaise tu fais vn ieu de luy mal faire.
De geste tout pareil quand tu viendras vser
De rudesse enuers moy, ie veux tes mains baiser,
Si vn baiser meilleur au moins ne te vient plaire.

CHAPITRE DE L'AMOVR.

AMOVR *qui quelquesfois emportes sur tes aisles*
Mainte ame viue, & haute, & d'vn instint celeste
L'emplissant, luy fais voir les choses les plus belles:
Quand la guidant dans l'air, dans le ciel, dans le reste
De ce grand monde vni par ta saincte harmonie,
Que nul ne le corrompt, ny change, ny moleste,
Luy monstres ce qu'en tout ta saincte main manie
D'amoureux entretien, tirant de la discorde
De tout, la paix qui est par l'amour seul vnie:
Et fais voir que par toy tout cela qui n'accorde
Ensemble, se recherche, & dessous ta puissance
Se mesle, & se meslant engendre par concorde:
Et voir qu'ainsi c'est toy qui donnes toute essence,
Tout mouuemẽt, tout cours, cõme estant la grand' ame
Du grand Tout, maintenu par durable alliãce:
Que c'est toy seul par qui reluit, tourne, & s'enflamme,
Tout rond, & feu celeste, & que sous les cieux mesme
La terre se maintient, l'onde, l'air, & la flamme:
Que de toy seul depend toute basse & supreme
Ame, vie, & vigueur, & croissance, & duree:
Car riẽ ne dure en rien, que d'autãt qu'il s'entr'aime.
Et dés lors que ta force amoureuse inspiree
Dans quelque chose, en sort par discord ton contraire,
Soudain son estre & forme est d'elle retiree:
Tu fais donc voir alors que lon ne peut forfaire,
Quand sous ton nõ d'amour nostre ame viẽt entendre
Ce seul grand Dieu, qui peut par vnion tout faire:
Qui à ses œuures fait tout tel entretien prendre

Qu'il luy plaist, & autãt qu'en eux cet Amour dure:
Qui est en tout, & mesme en soy peut tout comprẽdre.
Voila cela que peut telle ame viue & pure,
Hautaine, & sur ton vol hautain plus haut rauie,
Cognoistre en ta plus haulte & plus saincte nature:
Te faisant celuy seul, par qui desasseruie
Fut la confusion, qui empeschoit le monde
D'auoir en son Chaos forme, ornement & vie.
Ou si auant le ciel, & cette terre ronde
Rien n'estoit, ce fut lors l'amour d'vn tel ouurage
Qui fit faire de rien ce qui en tout abonde.
Cet amour nous fait naistre, accroist, nourrist, soulage,
Par maisons, par citez, par peuples nous allie,
Conseruant tout cela qu'il feit pour nostre vsage.
Cet amour mesmement à soymesme nous lie:
Et si le faux Discord de luy nous vient distraire,
A soy doux & benin, il nous reconcilie.
L'antiquité t'a sceu couuertement pourtraire
Pour tel Dieu, te faisant du Chaos premier naistre,
Que tu creuas, domtant Discord ton aduersaire.
Ce que par tes noms mesme on veut faire cognoistre,
T'appellant premier-né des Dieux, forme & idee
Souueraine de tout, & l'estre de tout estre.
Par qui fut toute chose en ordonnant guidee,
En son lieu le plus propre, & par force amoureuse,
Sans que rien restast vain, l'vne de l'autre aidee.
Tu es de tout la source & l'origine heureuse,
L'vnité, le principe vniq' de la machine,
Et de tous ses effects la cause plantureuse.
Son essence cinquieme, & sa chaisne diuine,

Qui tout embrasse & tient, restaurateur des choses
Que la vissicitude en les changeant termine.
Dessous maints autres noms sont tes puissances closes,
Que telle ame rauie en toy trouue en toymesme,
Contemplant les secrets qu'à ses yeux tu proposes.
Mais la mienne ne veut dessus ton vol supreme
Ores si haultement te suiure, tu la fiches
Ça bas sur vn obiect en raritez extreme.
Et bien que ce ne soit qu'vn seul de tes plus riches
Effects, vn seul subiect de ta vertu plus ample,
En qui de tous tes dons, tes mains n'ont esté chiches:
De toy vn seul chef d'œuure, vn seul petit exemple
De tout ce que tu peux infiniment, si est-ce
Que ton los en cela plus qu'en rien se contemple.
Et moy ie recognoy dans si haute deesse,
Qui est l'œuure & sujects où mon ame se range,
Et de tes raritez la rarité maistresse,
Je ne sçay quoy tant beau, tant diuin, tant estrange,
Qu'auecques toy, ie croy, ie suis forcé la dire,
Le mieux de tout ton mieux, le plus de ta louange.
Jl ne faut donc qu'au ciel ton vol ailé me tire,
Pour voir rien de plus grand, ie voy la chose en terre,
En qui auecques toy ton ciel courbé se mire.
Je voy ça bas la chose en qui le plus s'enserre
Ton thresor le plus cher, & qu'exprez voulus faire,
Pour plus à ton sainct ioug de grands ames acquerre.
Tu l'as faicte, ie croy, comme pour sanctuaire,
Pour retraite & palais où le plus tu seiournes,
Pour à toy les grands cœurs par tel organe attraire.
Car en tous les beaux dons, dont si bien tu l'atournes,

Amour & deïté se retrouuent ensemble,
Tesmoignans q̃ toy Dieu peu souuent t'en destournes.
Si ie veux raconter chasque don, qui s'assemble
En son seul chef diuin, ie ne suis pour descrire
Ce beau poil seulement, capable ce me semble:
Ce poil diuin n'est tel que lon le puisse dire
D'or, ou d'ebene, encor que sur vne albastrine
Blancheur, l'ebene, & l'or des cheueux on admire:
Mais tel que iustement l'vne & l'autre diuine
Cheueleure, soit celle excellemment doree,
Que du chef d'Apollon on feint l'ornement digne:
Ou soit celle qu'on donne à Venus Cytheree,
Luy cedant en beauté, qui rendroit bien captiue
De ses beaux nœus, d'vn Dieu l'ame plus asseuree.
Ce beau poil couronnant ceste blancheur naïfue
De ses tortis meslez, d'vne cresþe friseure,
Et l'oreille ombrageant, tant mignarde & tant viue,
Empestre en soy les cœurs, qui de telle lieüre
Sentent accompagner deux maux qui les attaignent,
Qui sont de ses beaux yeux la blessure & bruslure,
Ces liens precieux si fortement estreignent:
L'œil naure, & ard si fort, que nœus, playes; & flames,
Se rompent peu souuent, se guerissent, s'esteignent.
Oeil, œil, le plus bel œil, qu'eurent oncques les Dames,
Qui comme vn fer ardant (car de l'amour les fleches
Portent & fer, & feu) nous perces & enflammes:
Bien que le coup, l'ardeur, les amoureuses meches,
Nous tourmẽtent, tu viẽs pourtãt nos cœurs cõtrain-
De te laisser sans fin renouueller tes breches. (dre
Car auec tel plaisir tu nous viens ardre & poindre,

Que quād gros, grād, brillāt, rayōneux, plein de fiere
Douceur, dardant l'espoir, & la crainte nō moindre,
Tu tournes, & répans dessus nous ta lumiere,
Tu sembles nous ouurir tout vn ciel, aussi est-ce
Vn ciel, estant d'vn Dieu retraite coustumiere.
La vouste de ce ciel, vers qui nostre œil se dresse
Tout esblouy de voir ceste torche iumelle,
Qui sainctement se fait de nos sens charmeresse,
Se decore à l'entour de l'arcure tant belle,
D'vn sourcil delié, portant rigueur & grace,
Comme tirant des traits sortans des yeux d'icelle.
Diray-ie vn front serain, dessus lequel se place
La maiesté hautaine, vn teint qui de l'aurore
Et de Phebe les teints meslez ensemble efface?
Vn nez de beau pourfil, mesme vne bouche encore,
Petite & coraline, & par qui l'ame toute
Au parler, au chanter, au baiser se deuore?
Car quant à l'vn des trois, diuine elle se boute,
Le musc, le miel coulant, & l'harmonie estrange
Se fait, quand on la touche, ou soit que lon l'escoute.
Dedans elle des dents le double rang se range,
Qui blanches feroient honte à l'albastre, à l'iuoire,
Et claires osteroient aux perles leur louange.
Ce braue chef celeste, enuironné de gloire,
De Graces, & d'Amours, & qui nous espouuante
De rais, d'esclairs, de foudre, à ses amans notoire,
Et porté sur son col, semblable à l'excellente
Colomne, droicte, ronde, albastrine, & polie,
Sur qui vn chapiteau, riche & orné se plante.
Ceste gorge de marbre assez grasse & vnie,

Se flanque d'vne double & ronde montaignette,
Dont l'amour pour deffence a la place munie:
Toute force approchant de la force secrette
De ces deux ronds, se sent poussee & reculee
Si fort, qu'elle s'en rend & confuse, & muette.
Que diray-ie du reste? ha grand beauté voilee,
Que l'esprit par le reste imagine & regarde,
Mais las! qui est aux yeux par trop long temps celee.
De descrire & chanter par mes vers ie n'ay garde
Cela: car l'honneur mesme y mettant couuerture,
Ne permet qu'à l'oster nostre voix se hazarde,
Je diray seulement, que toute la structure
De ce beau corps parfaict, est en port & en taille
Tant admirable aux Dieux, que rare en la nature.
Ce corps enclost vne ame: Ha Dieu fault il que j'aille
Auec toy sur ton vol, Amour, ou bien sur l'aile
De ceste ame, tant hault que du corps il ne chaille?
Fault il aller cercher la grand' cause eternelle
D'vn tel esprit, tiré du pur de la substance,
Sur qui se formeroit toute forme plus belle?
Contre ce mien dessein, contre ton ordonnance,
Sur ce chant me fault il laißer la terre basse,
Pour voir le plus parfait de ta saincte puissance?
Toutes perfections que cet esprit embrasse,
Tant d'instincts, graces, dōs, qui de toy luy prouiēnēt,
Font comme on dit voiler d'Agamemnon la face.
Tout est inexprimable, il fault que tes mains tiennent
La bride à ce haut vol, m'arrestant sur la chose
Terrestre, qui pourtant (affermer ie te l'ose)
Ne cede à rien de tout ce que les cieux contiennent.

CHAPITRE D'AMOVR.

Je croy lors que nostre ame est au ioug asseruie
D'vne beauté farouche, & superbe & rebelle,
Qu'amour de mille morts tourmente nostre vie.
Je croy celuy-la serf d'vne peine eternelle,
Qui serf d'vne maistresse inconstante & vollage,
Ne peut n'y la lier ny se deslier d'elle.
Je croy qu'amour fait naistre encores plus grand' rage
Dans l'esprit, qui ialoux d'vne beauté conquise,
Fait au milieu du port luy mesmes son naufrage.
Je croy le mal que sent l'vne & l'autre ame esprise,
Quand on ne peut trouuer l'occasion fuyante,
Qui tant plus est suiuie & moins peut estre prise.
Je croy le mal que sent toute ame violente,
Lors que de sa moitié par force se retire,
Se repaissant de pleurs, & de songe, & d'attente.
Mais ie croy mieux encor que c'est plus grand martyre
D'aimer, & de penser l'amitié mutuelle,
Sans que les deux amans osent se l'entredire.
Je croy certainement ceste ardeur estre telle,
Que le feu qui sans air se cache sous l'escorce,
Consommant presque l'arbre auant qu'il estincelle:
Ou bien comme la glace, alors que plus s'efforce
L'hiuer de retenir le cours d'vne riuiere,
Fait perdre au fil de l'eau son apport & sa force.
Celuy-là qui glassant sa liberté premiere,
Et qui craintif dans soy son desir emprisonne,
Perd auec son espoir sa force coustumiere.
Tous ces deux sont en moy, l'amour le feu me donne,
La peur tous mes esprits engourdit de sa glace,

Et sens deux ennemis regner en ma personne.
L'vn graue en moy ton nom, l'autre ton nom efface:
L'vn me sert d'esperon, l'autre me sert de bride:
L'vn me volte dans l'air, & l'autre me terrasse.
L'vn me dit que l'amour ainsi que moy te guide:
L'autre me dit que non, & tous deux entretiennent,
Bien qu'ils soient ennemis, l'espoir mon homicide.
Par l'vn le plus souuent les parolles me viennent
Iusqu'au bord de la langue, & par l'autre au contraire
Mon bon heur & ma vois prisonniers se retiennent.
O malheureuse peur, qui seule peux distraire
Le cœur des bas humains des entreprises hautes,
Monstrant que l'homme seul rien de bon ne peut faire.
C'est toy qui vas guidant nos desirs & nos fautes,
Qui poursuiuant l'orgueil d'une immortelle guerre,
Et le vouloir ensemble, & le pouuoir nous ostes:
C'est toy qui fais sentir que nous sommes de terre,
C'est toy dont le brandon, le fleau & la tenaille,
L'ame des criminels brusle, assomme & enserre.
C'est toy dont le venin court d'entraille en entraille,
Et qui de peur qu'on entre en lumiere & memoire,
Nous sers incessamment d'une horrible muraille.
Mais helas! si tu veux rabaisser toute gloire,
Pourquoy est-ce que tant à l'amour tu t'ataches,
Veu que l'humilité des amans t'est notoire?
Il faut que seulement tes fureurs tu delasches
Sur le vice, & non pas sur la saincte puissance
D'amour, qui onc n'entra au cœur des hõmes lasches.
Amour est vertueux, diuine est son essence,
Essence qui se fait de toute essence mere:

Car

Car amour est de tout l'eternelle alliance.
Amour de ce grand Tout se peut dire le pere,
L'ame, le gond, l'appuy, l'entretien & la vie,
Qui tout par la Discorde accordante tempere.
Amour tous ses effects diuersement allie,
Amour est le plaisir de ses causes secondes,
Soit que lon aime bien, soit qu'on aime en folie.
Amour darde ses traicts iusqu'au plus creus des ondes,
Il balance son vol dessus le vol des nuës,
Et se fait mesme craindre aux abysmes profondes.
Si donc mes volontez ne sont de nul cogneuës,
Si les affections que maintenant i'embrasse,
Me sont plus tost pour bien que pour vn mal venues,
Qui sera celuy-la qui prendra ceste audace
De m'accuser d'aimer, & pourquoy la peur mesme
Me renuersera elle au milieu de la place?
Arriere arriere peur, furie maigre & blesme
Destourne toy de moy, laisse moy l'amour suiure,
Puis qu'amour mon obiet est de tous biens l'extreme.
Je veux aimer ma Dame, en elle ie veux viure,
Et luy ouure mon cœur auecques ma parole,
Tel amour ne peut-il de crime estre deliure?
Je veux que ceste voix iusques vers elle vole,
La peur s'en est fuye, & si veux qu'elle sente
Qu'vn amour vertueux folastrement m'affole.
Et si quelque hargneux apres s'en mescontente,
Disant, que si l'amour estoit honneste & bonne,
Que la peur si long temps ne m'eust esté presente.
Il fault que seulement responce ie luy donne,
Qu'on voit le plus souuent telle langue & enuie

En chemin vertueux destourner la personne.
Et toy, Dame, ie croy parauant asseruie
A la peur, comme moy, suy telle hardiesse,
Comme tu peux long temps ma peur auoir suiuie.
Car ie croy qu'en aimant vne telle maistresse,
Faudra qu'enuie cede à ses vertus tressainctes,
Comme a faict à l'amour la peur enchanteresse.
Et lors qu'en nous seront ses flammes bien empreintes,
Nous nous rirons de ceux qui en diuerse mine
Portent leurs passions sur leurs visages peintes:
Et sur le haure assis aux flots de la marine,
Nous verrons le reffus, le tort, la ialouzie,
L'attente, les regrets dedaigneux de leur vie,
Bayer apres le bien de ceste amour diuine.

CHANSON.

POVR LE SEIGNEVR DE BRVNEL.

L'Esprit auquel les Dieux, & la Nature,
L'astre benin, la sage nourriture,
L'art, & l'experience
Ont fait tant d'heur, que son desir supréme
Recherche en tout la perfection mesme,
De qui tient son essence.
Bien qu'en son chois tantost il se propose
Pour obiet l'vne, & tantost l'autre chose,
Variable en son change,
(Comme de tout le cours est variable)
Il est pourtant en son but immuable,
Et iamais ne s'y change.

C'est son seul but que d'aimer, & de suiure
L'obiet parfait, & en luy tousiours viure,
Tant que parfait il dure:
Mais quand l'obiet se change auecques l'áge,
De changer lors ce n'est de luy l'outrage,
Mais c'est du temps l'iniure.
Je ne veux point prendre tant d'arrogance,
Que de vouloir que parfait on me pense:
Mais il faut que ie die,
Que rien ne peut fors la chose parfaite,
Ny me rauir, ny rendre au ioug sujette
Ma raison & ma vie.
Celuy qui sçait l'architecture antique,
Corinthienne, Ionique, Dorique,
Aussi tost qu'il decœuure
Quelque Palais où l'ordre & où la grace
Est offencee, aussi tost il se lasse
Du regard d'vn tel œuure.
Et quand le temps rauisseur, qui deuore
Tout œuure beau, nous laisse voir encore
Dedans quelque ruine
La beauté grande, & l'art d'vn edifice,
Qui par les traits de quelque frontispice
Tout entier se deuine:
On iuge bien pour lors que chose telle
Durant son temps fut parfaitement belle:
Mais quant à la demeure,
Nul en ce lieu ne peut choisir son aise,
Et n'y a nul à qui tout ce lieu plaise,
Si ce n'est pour vne heure.

Celuy qui ſçait l'architecture vraye
De ceſt amour, que ma loy veut que i'aye,
Du defaut ſe retire:
Et quand il voit des choſes les mieux nees
Par tant de temps de graces ruinees,
Sans aimer il admire.
Je ſçay fort bien recognoiſtre vne Dame,
Soit quant au corps, ſoit meſme quant à l'ame,
Quelle les Dieux l'ont faite:
Ie ſçay encor les fautes mieux cognoiſtre,
I'en ay l'Idee, & ſçay ce qu'il faut eſtre
Auant qu'eſtre parfaite.
Viuant touſiours en la conſtance vraye
De n'aimer rien, que parauant ie n'aye
Des perfections preuue:
Ie ſçay choiſir, ou bien reietter celle,
Qui eſt parfaite, ou vulgairement belle,
Sans que pris ie me treuue.
Ayant choiſi, moy-meſme me viens rendre,
Et en prenant moy-meſme me ſens prendre
Si fort, que l'ame mienne,
Ayant trouué le bien qu'elle deſire,
Ayant atteint le but où elle tire,
Se fait ſerue à la ſienne.
Tout autant vit l'affection extréme
Dans moy, que vit la perfection meſme:
Mais auec la ruine,
Tant des beautez, qui tout le corps decorent,
Que des beautez, qui tout l'eſprit honorent,
L'affection decline.

Je ne say plus que remarquer les traces,
Où i'auoy veu parauant tant de graces,
Et louant tout l'ouurage,
Ie suis marri que nostre grand ouuriere
Ne fait durer la beauté iournaliere
Contre l'effort de l'âge.
J'accuse encor la celeste ordonnance,
D'auoir comblé d'vne telle abondance
Et ce corps, & ceste ame,
Pour tout soudain ses biens faits en retraire,
Et leur laisser seulement au contraire
Le regret & le blasme.
Lors en gardant ma constance premiere,
Ie sors de là pour ietter ma lumiere
Sus quelque autre excellence:
Car de vouloir tant seulement pour vne
Garder en moy la constance commune,
Ce seroit inconstance.
Lors que premier de moy tu fus choisie,
Tu enflambois le ciel de ialousie,
Tant tu estois parfaite:
Alors tu fus digne objet de mon ame,
Puis que le Ciel ne veut qu'elle s'enflame
D'vne chose imparfaite.
Mais maintenant que lon voit inconstante
Ceste beauté, & qu'on voit permanente
Dans moy la braue chasse,
Dont ie poursui tousiours vn bien supreme,
Change auec moy en accusant toymesme,
Le cœur comme la face.

Tel sans raison le plus souuent accuse,
Qui a beaucoup plus de besoin d'excuse:
M'accusant de la sorte
Tu dois penser puis que mon ardeur viue
S'étend, qu'il faut que mon mal qui arriue,
De toy non de moy sorte.
S'il sort de toy, tu es seule coulpable,
Et moy ie reste encore plus louable
D'auoir telle constance,
Que mon amour, qui fut vers toy si grande,
Sur l'autre amour, qui sans fin me commande,
N'a point eu de puissance.
Toy donc au lieu de souffrir quelque peine,
Soit du regret de ceste beauté vaine,
Soit de moy qui se change,
Rejouy-toy d'auoir esté seruie
D'amy parfait, puis que toute sa vie
Au seul parfait se range.
Et t'enrolant au nombre des parfaites,
Moque toy lors de tes beautez defaites
Ainsi que de fumees:
Et croy que Dieu toutes beautez volages
Eust fait durer, s'il vouloit qu'en tous ages
Nous vous eussions aimees.
Car, quoy qu'on die, il faut que lon confesse,
Que quand on met l'amour en sa maistresse,
La beauté le fait faire:
Si la beauté de son sujet s'estrange,
Il faut qu'amour auec l'objet se change,
C'est chose necessaire.

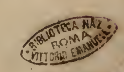
Et quand quelqu'vn de sa maistresse âgee,
Ne veult en soy voir la flamme changee
Iusqu'à la sepulture,
Il n'en faut pas vne constance faire:
C'est s'obstiner, & se rendre contraire
Aux loix de la Nature.
Et si tu dis que ie t'aimois à l'heure
Pour le seul corps, & que l'amour meilleure
Ne se voit si legere,
Ie le veux bien: Mais s'il faut que ie t'aime
D'esprit, encor ie t'aimeray de mesme
Que i'aimeroy ma mere.
Mesmes encor (qui est-ce qui l'ignore?)
Leur âge vieil, qui les femmes dedore
Tout ainsi qu'vne image,
Leur oste aussi de l'esprit l'allegresse:
Appelle donc l'amour vers la vieillesse,
Aueuglement, & rage.
Si tu me dis que tout ce discours monstre,
Que ie fay cas de la seule rencontre
Sans en aimer pas vne,
Veu que iamais on ne vit en ce monde
Rien de parfait, & veu que là ie fonde
Ceste amour non commune:
I'enten d'autant que l'homme on peut cognoistre,
I'enten d'autant que parfaite peut estre
Nostre essence mortelle,
Autant qu'estoit parfaite en tout la tienne,
Et autant qu'est parfaite encor la mienne,
Aimant d'vne amour telle:

AVTRE CHAPITRE D'AMOVR.

QVAND en espoir & peur, par les vers que ie châte,
Par ma parole encore enuers toy plus hardie,
Et par l'ame en toy seule & viuante & mourãte,
Par tous tesmoins de l'ame, ardente & engourdie;
A qui l'espoir douteux sert de flamme & de glace,
Et par seruice autant long & cher que ma vie,
J'auray monstré l'amour qui peint dessus la face,
Se graue au cœur, s'epand dans les os, dans les veines,
Et repos & raison hors de mes esprits chasse.
Si alors toy, peut estre, impiteuse à mes peines,
(Ce que le ciel ne vueille) accusois de folie
Et d'audace mes feus, & mes attentes vaines.
Si sans auoir égard que l'amour souuent lie,
Brusle, & naure les cœurs, sans que le nœu, la flame,
Et la sagette puisse estre de nous fuye,
Et sans égard encor qu'en aueuglant nostre ame,
Ainsi qu'aueugle il est, selon qu'il luy peut plaire,
Non selon qu'il nous plaist, il nouë, ard, & entame,
Sans égard qu'vn desir, encor qu'il fust contraire
Aux loix, à la raison, & loix, & raison force,
S'il est tel qu'on ne peut qu'en mourant s'en distraire.
Tu voulois nonobstant, te moquant de la force
Dont tu pourrois vn iour à ton dam faire preuue,
Te rire du doux mal qui de ma mort m'amorce:
Si tu trouuois mauuais que sans que rien m'émeuue,
Fors qu'vn desir estrange à rechercher la grace,
A rechercher cet œil qu'en mon grand mal ie treuue,
Je ne puisse pourtant ni l'ame iamais lasse,
Ni l'œil de mon esprit, ni ma voix, ni ma plume

Detourner

Detourner de l'objet, qui tout seul par eux passe.
Si tu trouuois mauuais que contre la coustume,
Homicide d'amour, & aux beautez cruelle,
Apres estre ia pris vn nouueau feu m'allume:
Et qu'estant ia lié par liaison nouuelle,
Bien qu'amoureuse, & vraye, & loyale, & contente,
Non sans danger, peut estre, à tel bien ie t'appelle.
Il ne faut point qu'excuse à tes yeux ie presente,
Ou deffense, ta grace & tes beautez regarde:
Cela seul m'est excuse & deffense presente.
Car si te contemplant à cela tu prens garde,
Que la beauté se fait de nos raisons maistresse,
Comment, las! penses tu que la mienne se garde?
Veu que soit ce bel or de l'vne & l'autre tresse,
Soit ce teint blanc-vermeil qui fait honte à l'aurore,
Soit ce front qui te monstre en maiesté deesse:
Soit ces sourcils deux arcs du Dieu que plus i'honore,
Dont il tire les traits pris dedans l'œil folastre,
Ains plus tost les rayons des soleils que i'adore:
Soit la bouche rosine, ou soit le col d'albastre,
Soit la taille, le port, où ces beautez encloses,
Qu'en moy ie voy sans voir, & raui i'idolâtre.
Soit la langue diserte, & dessus toutes choses
Cet esprit vif, gaillard, admirable, & celeste,
Digne du vaisseau riche, où ses graces sont closes:
Soit brief, ce qui de toy peut estre manifeste,
Soit ce que plus ie pense, imagine, & desire,
De qui l'heur incroyable est tesmoigné du reste,
Tout cela tel en toy vrayement se peut dire,
Qu'ainsi que mon amour tout autre amour efface,



Nulle beauté ne peut deuant ta beauté luire:
Si doncques ta beauté qui toutes beautez passe,
Peut dessus les raisons prendre tant de puissance,
Et mon amour sur moy tant de force & d'audace,
Comment penserois-tu qu'à telle violence
De ces deux, qui n'a point au monde de pareille,
Ma raison, ny la loy face la resistance?
Que doncques de ces deux la forçante merueille
Te force comme moy, pour vn grand bien extreme
De donner à mes vers & l'excuse & l'oreille.
Amour qui est de tout le seul ouurier supréme,
A d'eternelles loix les choses perdurables
Estreintes, s'exemptant de toutes loix soy-mesme.
Mais les choses qui sont mortelles & muables,
Amour les affranchist des loix de la constance:
Constance seroit elle en subiets variables?
Le desir, qui dans nous incessamment élance
Nos raisons, pour courir vers toute chose belle,
De l'ame des humains ne fait iamais absence:
Aussi le desir est la tierce part d'icelle,
Qui dedans elle ouurant d'action continue,
Sans cesse nous éprand d'affection nouuelle.
Car nostre desir meurt en la chose obtenue,
Lors qu'il se soulle, & noye en iouïssance pleine:
Et où le desir meurt amour ne continue.
Au moins si le danger, la peur, l'heure loingtaine,
L'espoir secret, ne donne au desir nourriture,
Le desir ha l'amour, & ha la foy certaine.
Tant qu'en cela qui n'est que demi nostre, dure
L'amour par le desir, qui d'autant renouuelle

Sa force, que luy fait l'empeschement d'iniure.
Ainsi doncques l'amour se fait perpetuelle,
Qui est penible & libre, & non plaine & contrainte:
Car tousiours nouueauté se fait compaigne d'elle.
Mais aux amours bridez lors que lon sent esteinte
Auec le temps la soif, cela qu'on y peut prendre
N'est pas plaisir, mais bien acquit de l'ame estreinte.
Outre l'amour qui vient doucement nous esprendre,
Sans tels liës de fer, n'a point maint & maint trouble,
Par qui les feux d'Hymen se reduisent en cendre:
Comme est le dur souci, qui de iour en iour double
Debats, controublemens, hargnes, & ialousies,
Dont telle amour contraint se regesne & retrouble:
Puis les deux ames sont d'humeurs diuers saisies
Souuent: car l'Androgyne est tousiours separee:
Et de nous nos moitiez sont peu souuent choisies.
La moitié quelquesfois autre part égaree,
De son autre moitié sans y penser se treuue,
Et lors l'vne est de l'autre ardemment desiree.
Que donc est malheureuse, ainsi comme ie preuue,
L'humaine loy par l'homme aueuglément forgee,
Qui de soy aduersaire & bourrelle s'espreuue:
Voulant non seulement rendre l'ame rangee
A vn seul ioug, souuent sans desir ne sans flame,
Ains dedans mesme fosse à tout iamais plongee.
Cruelle nous armant contre chacune Dame,
Des esprits, Nouueauté, Beauté, Grace, Plaisance,
Et dans l'ame tuant ce qui plus nourrit l'ame.
Voulant forcer des cieux toute gaye influance,
Et de tous yeux plus beaux la force plus celeste,

Et de ce Dieu puissant sur les Dieux la puissance.
Forçant Nature à qui le temps rend tout moleste,
Si la diuersité tousiours ne la soulage,
Mesme vn grand bien qui soit seul & long, se deteste.
Forçant mesme le temps dont le change volage
Force tout à changer, & voulant (ô sotie!)
Commander par nos loix aux fortes loix de l'âge.
Rendant vaine du tout la faueur departie
Des Dieux, des cieux, de l'art, de nature, & fortune,
Et des sens plus aigus la puissance amortie.
Imaginant à tort que chacun pour chacune
A esté fait de Dieu, bien qu'on voye le nombre
Confus, & la mesure en rien n'estre toute vne.
Donnant l'espouuentail d'vn beau mot, & d'vn ombre
De reigle & de police, à fin que la personne
Prenne pour amour haine, & pour iour la nuict sobre.
Car tel est tout esprit qui si fort s'emprisonne,
Que sans aimer il sert chassant tout gay seruice,
Et voyant n'ose voir tout bien qui l'éguillonne:
Tâchant que l'impossible ainsi se conuertisse
En possible, & que l'homme en qui sans fin domine
Tout diuers mouuement, sans mouuoir s'élourdisse.
Ordonnant qu'vn chacun en cela s'imagine
Trouuer sa moitié vraye, & iuste & sortissable,
Bien que rien de pareil le sort ne luy assine.
Mais qui plus est, voulant à l'Amour indomtable,
Et seul domteur de tout, donner loix, & enfraindre
Sa loy, qu'il rend tousiours dessus toutes loix stable:
Qui est, comme i'ay dit, qu'Amour ne peut s'estraindre
D'aucune loy, mais bien son vol leger l'eslongne.

De nous, tout aussi tost qu'il s'est senti contraindre.
Non pas que ce qui fait à nature vergongne,
Ne le doiue aussi faire à l'Amour: car nature
Par l'Amour, & l'Amour par nature besongne.
Tant que tout ce qui est de nature l'iniure,
Ainsi que tout inceste & toute flame enorme,
Amour doit l'exempter de sa liberté pure.
Mais quand on veut gesner la nature par forme
Et coustume, l'Amour doit tout rompre, & deffendre
Nature, & sa franchise à nature conforme.
C'est là la vraye loy, eternelle, & qui rendre
Peut seule entre les loix l'homme mortel capable
De la garder, sans elle & sans soy-mesme offendre.
Car toute loy n'estant de nul homme obseruable
En tout, & en tout temps, ou se fait force en toute,
Et ceste naturelle en tout se rend gardable.
Or toute loy se fonde, ainsi que nul ne doute,
Sur raison, ceste ci naturelle, eternelle,
Et faite d'vn tel Dieu, la raison ne deboute.
Mesme toute raison est iuste, vraye, & telle
Qu'elle doit dessous soy toutes raisons abbatre,
Quand elle suit la loy plus haute & naturelle.
On ne peut doncques plus encontre moy debatre,
Qu'en ce fait ci les loix & la raison ie fausse,
Car Amour pour ces deux me fait deuëment cõbatre.
Arriere donc la loy qui est vulgaire & faulse,
Pour le peuple grossier lourdement inuentee,
L'autre raison & loy sur toute autre se haulse.
L'ayant donc auec moy, pour cela reiettee
Ne peut estre ma voix, que la raison ie blesse,

Et la loy, si ma voix est par ces deux portee:
Voire bien mieux encor que quand ie prins adresse,
Pour brider mes amours, voulant la loy vulgaire
Par vulgaires raisons rendre d'amour maistresse.
Promettant faulsement ce qui ne se peut faire,
Qui monstre la loy faulse & la raison peu vraye,
Puis qu'elle trouue Amour & Nature contraire.
Tant s'en faut que besoin doncques enuers toy i'aye,
De m'excuser, ou bien qu'au lieu de moy ta grace
Et ta beauté forçante à m'excuser s'essaye,
Qu'il ne faut point d'excuse en ce que ie pourchasse,
Ayant pour moy la loy des loix victorieuse,
Prise de deïté, qui tout autre surpasse.
Comme celle d'Amour & de Nature heureuse,
Mere & guide de tout: car toute chose cede
A la loy de ces deux, durable & amoureuse,
Et dont l'eternité toutesfois ne procede,
Que de leur changement: car par le diuers change
Ces deux ont de leur fin trouué le seul remede.
Au lieu donc de donner à mon feu qui estrange
Semble du premier coup, une excuse inutile,
Vien donner ta raison à la loy qui me range:
A ma mort vne vie, à ta flamme gentile
Le plaisir, au plaisir longue perseuerance,
Tant qu'un desir faussant ailleurs nostre constance,
Sans fin, maugré l'encombre auec nos ans se file.

CHANSON.

L'aspre & l'estrange flame
Qu'amour me fait sentir,
De tout cela s'enflame,
Qui deuroit l'amortir.

MA trop longue souffrance,
Ma trop vaine esperance
Font que ma raison s'arme
Encontre ma poison:
Mais mon feu charme charme
L'effort de ma raison.
L'aspre.

Mon esprit se propose
Sans cesse toute chose,
Qui moindre puisse faire
L'iniuste affection:
Mais par l'obiet contraire
Croist l'apprehension.
L'aspre.

Tel qu'il est i'imagine
L'amour, qui me domine,
Et si ne puis pas estre
Aueugle en ses effects:
Mais cet aueugle maistre
M'aueugle en tous mes faits.
L'aspre.

Discourant la naissance
D'amour, & sa puissance,
Bien que ie ne l'approuue,

Ny Dieu, ny fils des cieux,
Dessus moy ie le trouue
Plus fort que nul des Dieux.
L'aspre.
Comme sa geniture
Ie congnoy sa pasture:
Nostre esprit seul l'engendre,
Seul le paist nostre cœur,
Qui seul force fait prendre
A son propre vaincueur.
L'aspre.
Mes vrais discours le peignent
Autre que ne le feignent
Les vers, ou la peinture,
Ou les discours des Dieux:
Mais les maux i'en endure,
Qui se feignent par eux.
L'aspre.
Il n'est enfant volage:
Car dedans mon courage
Il s'obstine sans cesse:
Aux aesles & au vol
Ne conuient sa paresse,
Ny l'enfance à son dol.
L'aspre.
S'il estoit Dieu, la bande
Des Dieux qui me commande,
Ne lairroit ses outrages
Si long temps triomphans
Sur les esprits plus sages,

Qui

Qui sont leurs vrais enfans.

L'aspre.

Ou bien s'il estoit mesme
Des Dieux le Dieu supréme,
Qui tout ce monde accorde,
Qui rompit le Chaos,
Il romproit ma discorde
L'eschangeant en repos.

L'aspre.

Mesme aux Dieux la malice,
La rage & l'iniustice,
Et cet ardeur de faire
Outrage aux innocens,
Ne peut plaire, mais plaire
A luy seul ie les sens.

CHANSON.

Pour respondre à celle de Ronsard qui commence, Quand i'estois libre.

SANS estre esclaue, & sans toutesfois estre
Seul de mon bien, seul de mon cœur le maistre,
Ie me plais à seruir:
Car celle la que i'aime, & sers, & prise,
Plus que tout bien, plus que toute franchise
Me peut à soy rauir.
La liberté si chere se doit rendre,
Que pour tout or ne se doit iamais vendre:
Mais la mienne ie vens,
D'vn plus cher pris, que n'est toute richesse:

Car ta beauté, qui mesme en est maistresse,
Est le pris que i'attens.
C'est peu de cas qu'vn tant aisé seruice,
Pour meriter par ta faueur propice,
De ta beauté le pris:
Ce pris si grand ne peut pas estre mesme
Pris de seruice, ains c'est vn don extréme
Qu'vn seruice auroit pris.
Sous vn tel ioug i'accours de franc courage,
Ma liberté se trouue en mon seruage:
Et quand mon cœur voudroit
Sans tel lien viure en la seruitude
De l'amour faux, vn ioug cent fois plus rude
Endurer luy faudroit.
L'ardeur, le soin, la pipeuse esperance,
Les chers presens, l'aigreur, la repentance,
Et la honte, & la peur,
Le martel aspre, & le volage change,
Le vain plaisir: c'est le ioug où nous range
Tout tel amour trompeur.
Tousiours l'amour dans nostre ame s'enflame,
Car le desir (tierce part de nostre ame)
Est pere des amours:
Mais celuy-là sage & heureux me semble,
Qui en lieu seur tout son desir rassemble,
Sans l'écarter tousiours.
Celuy, ie croy, qui est né pour poursuiure
Plusieurs amours, semblable n'a peu viure
Aux farouches poulains,
En dédaignant les beautez & caresses,

Veu que nos cœurs sont mesme en nos ieunesses
De tel desir tous pleins.
Moy maintenant (combien que passé i'aye
Des premiers ans la saison la plus gaye)
En mes ans les plus forts
Non au poulain semblable ie veux estre,
Mais au cheual, qui braue sert son maistre,
Et se plaist en son mords.
Ayant henni de ioye apres sa bride,
Cognoist la main qui adroite le guide:
Le peuple à l'enuiron,
L'orgueil premier de son marcher admire,
Et plus encor quand on le volte & vire
Au gré de l'esperon:
Laissant ce peuple en vn moment derriere,
Comme vn vent vole au bout de sa carriere.
Les courbetes, les bonds,
La bouche fresche, & l'haleine, à toute heure
Vont tesmoignant, qu'en œuure encor meilleure
Il est bon sur les bons.
Doulx au monter, & plus doulx à l'estable,
Au maniment, & craintif & traitable,
Aux combats furieux,
Sans cesse il semble aspirer aux victoires,
Presque iugeant, que du maistre les gloires
Le rendront glorieux.
Je ne suis pas presumptueux, de sorte,
Que tout ceci, ie vueille qu'on rapporte,
D'vn tel cheual, à moy:
Mais ie diray que l'Amour qui commande

A mon esprit, autant comme il demande
Le sent prompt à sa loy.
Tel frein luy plaist, tel esperon l'excite,
Il s'orgueillit sous l'Amour, du merite
De son gentil vouloir.
Portant l'amour, sa charge il ne dédaigne,
Ains volontaire en sa sueur se baigne,
S'en faisant plus valoir.
Il braue, il vole, & dans moy bondit d'aise,
De ce qu'amour a fait qu'il te complaise,
Toy qui és son seul but.
Bien qu'il soit doux, l'amour à la victoire
Va l'animant, compagnon de sa gloire
Comme autheur il en fut.
Si beau sujet luy double son courage,
Le cœur doublé luy fait dans le visage
Plus d'audace porter.
La raison marche auecques son attente
D'vn mesme pas, puis qu'il croit que contente
Tu veux le contenter.
Alors du tout sur luy tes deux beaux astres
Luiront sans cesse, écartans tous desastres:
Et perdre il se viendra
(O perte heureuse!) en tes lis, en tes roses:
Car pour tousiours l'heur de si rares choses
Plus captif le rendra.
J'ay fait assez à ma franchise apprendre
Par meur discours, que c'est d'ainsi se rendre
Aux beaux réts que ie voy:
Mais i'aime mieux estre encor ton esclaue,

Que de ce monde auoir le Roy plus braue
Esclaue dessous moy.
Or adieu donc tout faulx Amour, qui menes
Aux ceps, aux fers, aux gesnes, aux cadenes,
Trop impiteux vaincueur:
Mon ame n'est forcere ou prisonniere,
Ma Dame n'est corsaire, ny geoliere,
Mais garde de mon cœur.
Elle voudra, ie croy, sur mon chef mettre
Le Myrte heureux, qu'amour me veut promettre,
Non le pié rude & fier.
Peut estre encor elle qui éguillonne
Dans moy l'honneur, & l'audace me donne,
Y mettra le laurier.
Si donc pour toy ie méprise & abhorre
Toute autre amour, qu'en moy ie puis enclorre:
Si i'ay les yeux tousiours
Sur ton pourtrait, que mieux que dans vne onde
Ie voy dans moy, fay que ton cœur réponde
Du tout à mes amours.
Fay qu'en mon-sort ie ne rende vangee
Toute autre amour, par moy tant estrangee,
Comme Narcisse fit:
Mais qu'à Pelee on me nomme sans cesse
Semblable en heur, dont Thetis la Deesse
Ne dédaigna le lit.
Aux nopces soit present & fauorable
Chacun des Dieux: mais de si saincte table
La Discorde soit loin.
Comme Thetis, ton ventre apres fertile,

Dés l'an premier porte vn petit Achile,
Ton plaisir & ton soin.

CHANSON.

BRANLE I.

Ma passion qui a peur
Qu'on la iuge feinte,
Veut se couurir dans le cœur,
Sans s'ouurir par plainte.

SI mes vrais maux vous sçauez,
Vous qui causez les auez
Vray Amour, vraye Venus,
De ma foy constante,
Rendez les trauaux cognus,
Sans que ie les chante.
Ma passion.

Ouurez à l'œil, & au cœur,
Qui du mien s'est fait vainqueur,
Ma plainte, qui vaudra mieux
Par vous bien ouuerte,
Que par moy mesme à tous yeux
En vain découuerte.
Ma passion.

L'esprit haut inspirez en
De celle pour qui ie sen
Mon esprit serf de vos loix,
Qui pour recompense
Requiert, que faciez sans voix
Penser ce qu'il pense.
Ma passion.

Puis pour faire à tous chercher

Le mal, qui se veut cacher
De tous bons yeux attisez
De l'amour plus vraye,
Chasque beau trait éguisez
Pour sonder ma playe.
Ma passion.
Cet œil tout diuin s'il veut
Et l'œil des autres s'il peult
Verront ce mal qui se taist,
Non pas pour se faire
Plus grand: mais souuent on est
Plus creu pour se taire.
Ma passion.
Mon amour n'est pas tant haut,
Tant subtil, estrange, & chaud,
Que pourtraire il ne se peust:
Mais pour bien se peindre
Il n'est pas tel qu'on le creust
S'estre peint sans feindre.
Ma passion.
Il fault en ces hauts discours
De tous nos chanteurs d'amours,
Et aux amours qui naïfs
Par nous se pratiquent,
Chercher les traits vrais & vifs,
Sont ceux qui me piquent.
Ma passion.
Or suppleans en cela,
Ma vois ailleurs tournez la,
Vous deux qui dans moy l'émoy

Attachez de sorte,
Qu'il faut qu'il se tienne en moy
Renclos sans qu'il sorte.
Ma passion.
Aidez nous auec ces deux
Vous les trois compagnes d'eux,
Graces, qui m'auez appris
Si bien vos cadences,
Qu'osterie vous puis le pris
De vos propres dances.
Ma passion.
Vous donc qui si bien parlez,
Sonnez, ballez, carrollez,
Entendez chanter, parler,
Dancer sur les peines
Des amours perdus dans l'air,
Par leurs chansons vaines.
Ma passion.
Des forts amours les mieux faits
Vous cognoissez les effects,
Car l'amour seul vous hantez:
Iugez donc, de grace,
Si par tant d'amours chantez
Mon amour s'efface.
Ma passion.
Dançans en rond auec moy,
D'vne gaye & docte loy
Arondir vous me verrez
Par mainte maniere
De branles que vous orrez,

Ma Carrolle entiere.
Ma passion.
Qu'en ces gais branles nouueaus,
Les Ieus, les Cupidineaus,
Et les Ris viennent aussi,
Non pas pour y estre
Folastres, mais pour ici
Leurs vrais faits cognoistre.
Ma passion.
Tous les chants des amans sont
Pleins d'vn mal que point ils n'ont,
Pleins de tourmens, & de pleurs,
De glaces, & flames:
Mais feintes sont leurs douleurs,
Ainsi que leurs ames.
Ma passion.
Si ces amans enduroyent
Tant de maux, & s'ils pleuroyent
Vrayment du cœur & de l'œil,
Non par plainte fole,
On leur verroit plus de dueil,
Et moins de parole.
Ma passion.
S'ils pouuoyent de peur geler,
Ou bien de desir bruler,
L'vn engourdissant feroit
La voix lente & morte:
L'autre étoufant boucheroit
Aux pensers la porte.
Ma passion.

Mais au rebours leurs propos
Sont enflez de tous gros mots,
Que lon voit plustost sortir
Pour monstre & brauade,
Que non pas vrayment sentir
Leur ame malade.
Ma passion.
Je ne di pas que d'entre eux,
Mille beaux traits amoureux
Ne puissent souuent couler,
Mais c'est auenture:
Car des blessures parler
On peut sans blessure.
Ma passion.
Aussi leurs Dames ornant,
Tous mesme ornement donnant,
Táchent faire vn tableau faux
Des beautez & graces,
Comme des pleurs, & des maux,
Des feus, & des glaces.
Ma passion.
Tous en leurs pareils sujets,
Prenans semblables obiets,
Vsans de mesmes couleurs,
Dorent, albastrinent,
Ornent de perles & fleurs,
Teignent, coralinent.
Ma passion.
De mesme les emmiellans,
De mesme les enfiellans,

Leurs bourrelles ils en font,
Basilics, tygresses,
Mots qui doux & facheux sont
Aux vrayes maistresses.
Ma paßion.
Combien que la femme fait
Piquee, s'elle se voit
De tels mots iniuriers,
S'on la dit cruelle
Elle s'en fait plus prier,
Et s'en plaist dans elle.
Ma paßion.
Si l'amour simple estoit d'eux
Bien cogneu, ces mots hideux
Ils fuiroyent, desquels l'horreur
Nuit beaucoup, & monstre
Que des plumes non du cœur
Le mal se rencontre.
Ma passion.
Les noms d'elles inuentez,
Les traits sans fin rempruntez,
Ces mots, Deesse, moitié
Brief, ceste amour fole
N'est qu'vn autel dedié
A l'ombreuse idole.
Ma paßion.
La cruelle ayant pouuoir
De faire leurs yeux plouuoir,
Quand viuante elle seroit
Pour leur pluye toute

De leurs yeux ne tireroit,
Peut estre, vne goute.
Ma passion.
Telle peut les vns bruler,
Gesner, meurtrir, bourreler,
Qui n'auroit rien de leur sang,
Fust pour sa querelle,
Ny mesme d'vn cœur bien franc
La moindre estincelle.
Ma passion.
Tous leurs souspirs & sanglots,
Plus grands que les vens renclos
Qu'Vlysse auoit en sa nef,
Sont veus de leurs dames
De beaux vents sortis du chef,
Non du creux des ames.
Ma passion.
Ces dames pour qui souffrir
Ils sont forcez, & offrir
Leur vie, & leur sang, n'auroyent
Souuent de leurs bourses
Ce, dont (peut estre) ils pourroyent
Les voir moins rebourses.
Ma passion.
Or si leurs dames ainsi
De leurs dons n'auoyent souci,
Il les faudroit rauir mieux
Que d'vne furie,
Qui tout-vne presque en eux
Paroist singerie.

Ma paſſion.
Vous donc qui les tours auez
De ce mien branle acheuez,
Iugez qu'ils ſe monſtrent pleins
D'ardeurs furieuſes
Pourneant, ſans eſtre attaints
D'ardeurs amoureuſes.

BRANLE II.

Aux fables ma paſſion
N'eſt point comparable,
On la croiroit fiction
Ainſi que la fable.

POVR *enrichir leur deſſein*
De maſque, & de ſçauoir plein,
Les fables d'horreurs, fureurs,
Malheurs, ſont extraites
Des vieux, qui n'ont ces erreurs
Dans leurs amours faites.
Aux fables.
Ces anciens écriuoyent
Les biens & maux qu'ils auoyent:
Mais ſans nul égard ceux ci
Des maux nous écriuent,
Qui onc à eux, ni auſſi
Onc à nul n'arriuent.
Aux fables.
Je ſçay qu'Amour peut bien or'
Des vieilles fables encor
Les maux faire naiſtre en nous:

Mais quand vn seul plaindre
Se voit ensemble de tous,
Tous se voyent feindre.
Aux fables.
Souuent la feinte oste à soy,
Voire aux veritez la foy,
Quand auec elle on les dit:
Qu'est-ce donc qu'il semble,
Quand sans verité lon lit
Cent feintes ensemble?
Aux fables.
Tous vieux maux de playe, & ceux
D'aspre langueur sont en eux,
De liens, angoisse, arrest
D'vn cruel martyre:
Mais leur plus grand' peine c'est
D'inuenter leur dire.
Aux fables.
Sur ce lon voit ramassé
Le Philoctete blessé,
Le Phinee languissant,
L'étreinte Andromede,
La Niobe gemissant,
L'occis Palamede.
Aux fables.
Ou si de ce dernier Grec
La mort ne suffit, auec
Tous ces tourmens sera mis
L'hostelage iniuste
De Diomede, & Scinis,

Scyron, & Procruste.
Aux fables.
Tous les perils d'vn Iason
Nauigant à la toison
Se voyent d'eux retirer,
Toute horreur estrange
Qu'il peut voir ou endurer
A leurs doigts demange.
Aux fables.
Je croy toute horreur aussi,
Qu'Homere ou Virgile ainsi
Peignent, aux feintes qu'ils font
Estre ramenee
Par ces amans, qui en sont
L'Vlysse & l'Ænee.
Aux fables.
Mesme pour tragiquer mieux,
Ils recourent furieux
La cité, race, & maison
Thebaine ou Troyenne,
Sur tout pillans à foison
La Mycenienne.
Aux fables.
Ces trois grands maisons estans
Celles, dont presque sortans
Sont tous les diuers sujets
Des fables tragiques,
Ce leur sont riches obiets
D'amours fantastiques.
Aux fables.

Tout autre exemple de maux,
De morts,remords, & trauaux
Rend leurs écrits embellis,
Mesme on leur voit prendre
Les Iphis, & les Phyllis
Tous prests à se pendre.
Aux fables.
Comme Narcisse expirer,
Comme Didon se tirer
Par glaiue le double feu
D'amour & de vie,
C'est en leur feint & fou ieu
Leur commune enuie.
Aux fables.
Si tel desespoir saisit
Tous ceux qu'auiourd'huy lon lit,
Que non l'amour, mais du nom
Le bruit fait écrire,
Tour le iardin d'vn Timon
Ne leur peut suffire.
Aux fables.
Mais au lieu d'en auoir bruit,
Auec vn chacun s'en rit
Leur dame,si vraye elle est:
Ou en farce telle,
Si elle la croit,se plaist
De se voir cruelle.
Aux fables.
A ce bisarre animal
Il ne faut monstrer son mal,

Mais

Mais ſans monſtre & fiction
Luy faut faire office
D'ardente deuotion,
Et de gay ſeruice.
Aux fables.
Mais ceux ci ne ſont contans
De tous les maux tourmentans
Les chetifs humains ici:
Mais aux enfers ſombres,
Ils cherchent les maux auſſi
Des peruerſes Ombres.
Aux fables.
Là le Tityan vautour,
Et là l'infini retour
D'Ixion ſe voit, en l'eau
Se voit le Tantale,
Et celuy dont le fardeau
Sans fin redeuale.
Aux fables.
Afin que leurs malheurs tels
Se feignent d'eſtre immortels,
Ces tourmens là bas ſont pris:
Mais la dame ſage
Veut l'homme, non les eſprits,
Le dueil, non la rage.
Aux fables.
Seulement continuel
N'eſt pas ce mal eternel,
De leurs vers les changemens,
Et leur foy mal ſeure,

Font de leurs déguisemens
L'épreuue à toute heure.
Aux fables.
Tous l'vn l'autre ressemblans,
Et tous cent fois redoublans
Ces mesmes traits langoureux,
Font voir que leur ame
Trop plus d'écrits amoureux
Que d'amour s'enflame.
Aux fables.
Tous chargeans mesmes fardeaus,
Alterez de mesmes eaus,
De mesme roüe emportez,
Et en leur mensonge
D'vn Vautour mesme empietez,
Mais tout n'est qu'vn songe.
Aux fables.
Tous ces amans pleins de cris,
Et ces infernaux esprits,
N'ont rien du tout, qui entr'eux
Commun se propose,
Fors qu'en vain, sans fin les deux
Refont mesme chose.
Aux fables.

BRANLE III.

Quand nostre passion craint
Qu'on la trouue estrange,
De soy tout cela qu'on feint
D'estrange elle estrange.

APRES *ces maux, ces tourmens,*
Trauaux, erreurs, damnemens,
Ie vous prie à ceste fois
Amour, Venus, Graces,
De resuiure encor ces trois,
Leurs pleurs, feus, & glaces.
Quand nostre.
Sans estre glacés, ardens,
Ny pleurans, tous impudens
Font par mainte estrangeté
Diserte, mais lourde,
Leur iugement fingeté
Empirer la bourde.
Quand nostre.
L'estrangeté qu'en tout poinct
Ils resingetent, n'est point
Sur les seuls braziers, glaçons,
Larmes, qui leur viennent,
Mais sur tous noms & façons
Qu'estranges ils prennent.
Quand nostre.
Seulement prises ne sont
Ces estrangetez qu'ils font
Des fables : mais d'autres cas
Tels qu'il faut qu'on voye,
Qu'euxmesmes ne veulent pas
Que leur songe on croye.
Quand nostre.

CHANSON

Diuisee en trois Airs, & chacun Air en six Stanses.

AIR PREMIER.

MAISTRESSE, que sans fin ie doüe
De tout mon cœur, que ie te voüe
D'vn vœu qui est & stable & saint:
N'atten point que ma Chanson suiue
Quelque amant, qui sa flame écriue
Trop disertement, plus atteint
D'vne ardeur que sa chanson viue,
Que de toute autre ardeur qu'il feint.

Car outre encor qu'à la feintise
Ne fut oncq ma nature aprise:
Lardente & vraye affection
Etreignant sans fin mon seruice
A ta faueur, qui m'est propice,
Sort de plus saincte intention
Que tout amour naissant de vice,
Et s'apâtant de fiction.

Tels amans d'estranges louanges,
De peines, & plaintes estranges,
Font retentir presque tous lieux:
En táchant de rendre immortelles
Leurs Dames, qu'ils peignent tant belles,
Que toutes Deesses des Cieux

Deuroyent quiter, ce ſemble, à elles,
Ce que Nature a fait de mieux.

Comme auſsi par tout où ils feignent
L'horrible mal, dont ils ſe pleignent,
L'amour ils déguiſent, larmans:
Et tout de meſme armans leurs Dames,
De mortelles fleches, & flames,
Qui entamans, qui conſumans,
Voire & empoiſonnans les ames,
Retuent ſans fin ces amans.

Ainſi ce grand Dieu, qui ſupréme
Fait faire ioug aux grands dieux meſme,
Par ſon arc diuin ſurmontez,
Ne ſe voit pas ſeulement faire
Boute-feu, meurtrier ordinaire,
Traiſtre, & bourreau des cœurs dontez:
Mais leur Dame ſe voit pourtraire,
Vraye Furie en cruautez.

Lors qu'ils l'admirent & l'adorent,
Aueuglez, ils la deshonorent
Indignement de ce nom la.
Car ſans que bailler il luy faille,
Serpent, brandon, foüet, & tenaille,
Les geſnes, les chaines, qu'elle a,
Et tous faits cruels qu'on luy baille,
Sont plus encor que n'eſt cela.

AIR SECOND.

Mais d'où nous viennent tant de feintes
Des rares beautez, tant de plaintes,
Des tourmens que feignent ceux ci?
Le premier vient de flaterie,
Et d'indiscrete singerie:
De ce vice dernier aussi,
Vient le mal, la forcenerie,
Que leurs chants contrefont ainsi.

Ou si tant soit peu veritables
Sont leurs maux: C'est qu'ils sont coupables
Dans soymesme d'vn lache tour:
En tâchant leurs Dames seduire,
Et trop plus que la mort leur nuire,
Par vn leger & faux amour,
Qui veult leur cher honneur destruire,
Pour au triomphe en rire vn iour.

Ceux dont la constance naïfue
Fait que sans cesse se poursuiue
La course qu'ils veulent courir:
Soit qu'au mariage ils pretendent,
Ou à ce que les loix deffendent,
Seurs & secrets iusqu'au mourir,
Sans monstrer tant de rage, attendent
De iouir, mourir, ou guerir.

Mais pour tout autre, qui forcene

En sa courte & volage peine,
L'amour ce celèste vainqueur
(Sçachant bien son ame estre telle)
Dans luy, hors des enfers, appelle
Megere, ou l'vne ou l'autre sœur:
Qui, pour le temps perdu, bourrelle
D'heure en heure ce lâche cœur.

Car voyant delayer la gloire
De l'inique & faulse victoire,
Et toutesfois s'y obstinant,
Creue, de voir perdre toute heure
Propre à quelque queste plus seure,
Sans fin se rongeant & gesnant:
Mais tousiours l'amour la meilleure,
Sans telle peine va peinant.

Car encores que malheureuse
Fust telle poursuite amoureuse,
Qui n'a pour son but que l'honneur:
L'esprit frustré de son attente,
En souffrant beaucoup, se contente
A la fin d'auoir ce bon heur,
Que de sa poursuite s'absente
Et tout crime, & tout deshonneur.

AIR TROISIEME.


R *quant aux louanges,* MAISTRESSE,
Que pour toymesme à tous i'addresse,
D'vn chant diuersement chanté,

Sur tes beautez qui m'ont ſceu prendre:
Et quant aux plaintes que peut rendre
Mon cœur pris de telle beauté:
De moy tu ne peux rien entendre,
Qui hors du vray ſoit inuenté.

Car puis que l'heureuſe iournee
En qui i'eſpere, qu'Hymenee
Nous ioindra d'vn ſacré lien,
Eſt le ſeul but de ma pourſuite:
Il faut que ma chanſon conduite
Soit du tout ſelon le cœur mien,
Qui toute feinte a interdite
De l'ardeur qu'il a d'eſtre tien.

Si eſt-ce pourtant, que ſans feindre,
Sans trop louer, ſans trop me plaindre,
Pour la louange, ie diray,
Que l'air, & les traits de ta face,
Ton port, ton eſprit, & ta grace
Que ſans ceſſe i'admireray,
Par amour, dans mon cœur efface
Tout ce que iamais i'admiray.

Qu'ay-ie pour tes beaux yeux pourtraire,
Des rayons du Soleil affaire?
Ou qu'ay-ie affaire de chercher
L'albaſtre, le corail, la roſe,
L'or, les perles, pour telle choſe
Aux autres beautez attacher:

Si

Si ce qu'en toy ie me propose
M'est plus excellent & plus cher?

Diray-ie apres la peine dure,
Qu'estant absent de toy, i'endure,
En l'attente de mon seul bien?
Lequel si par quelque inclemence
Du ciel, n'est tout tel que ie pense,
Ma vie pour morte ie tien.
Or ta grand' grace en ton absence,
Tourne souuent ma peine en rien.

Ainsi qu'en rien ie tourne encores
La plainte que i'en ferois ores
Contre l'aspre longueur du tems.
Que doncques le ciel equitable,
En ta beauté tant souhaitable
Rende tous mes trauaux contens:
Faisant honte par l'amour stable,
Aux amours faux, ou inconstans.

CHANSON

Pour respondre à celle de Ronsard, qui commence, Ie suis Amour le grand maistre des Dieux.

AMOVR *n'est point ce grand Dieu, qui sous soy*
Tient l'vniuers gouuerné par sa loy:
Et qui enfant, anime, agite, enflame,
Ainsi qu'vn corps, tout le ciel qui nous luit,

Que par accords discordans il conduit:
Vn corps si grand n'auroit si petite ame.
Ce n'est celuy qui premier-né, rendit
Ordre & lumiere au Chaos qu'il fendit:
Et qui depuis hommes & Dieux maistrise.
Vn autre Dieu ce grand œuure a basti,
Et à son vueil a seul assuieti
Toute ame au ciel & en terre comprise.
Premier ce Dieu (puis qu'il fait tout parfait)
L'obscur Chaos & confus n'auroit fait,
Pour en tirer & l'ordre & la lumiere:
S'il pouuoit tout de ses formes orner,
Il peut à tout les matieres donner,
Estant des deux seule cause premiere.
Pour tel ouurage, il luy falloit auoir
Non l'amour seul, mais l'infini sçauoir,
La pouruoyance, & puissance infinie,
De tout l'idee, & aussi prompt l'effet
Que la voix mesme: Amour donc en ce fait
N'est qu'vn seul nœu de si grande harmonie.
Encores c'est le prendre improprement.
Pour l'accordance & sans commencement,
I'aimerois mieux faire eternel le monde,
Que faire vn Dieu d'vn seul effet diuin,
Tant qu'vn principe & supréme & sans fin
On establist d'vne cause seconde.
Amour pourroit (si c'estoit quelque Dieu
Naissant en nous, prenant au cœur son lieu,
Et de nos sens tirant sa nourriture)
Estre vn archer, dont nous n'euiterions

Le plaiſant trait,& ne reſiſterions
Au feu,qui prend de noſtre vueil paſture.
Doncques tout nú ſes guerres il feroit,
Car ſans nos ſens force aucune il n'auroit:
Encor nous ſeuls ſes dignes ſujets ſommes:
Tous animaux qu'on voit voler en l'air,
Marcher ſur terre,& nager dans la mer,
Ne ſentent point cet amour propre aux hommes.
Si nos deſirs,dont ſortent nos amours,
Sont touſiours ioints aux ſens & au diſcours,
Ce naturel qu'on voit aux beſtes eſtre,
Ne peut(encor qu'il les vienne enflammer)
Ce meſme Amour encontre elles armer,
Qui par raiſons de nos raiſons eſt maiſtre.
Sa paix,ſa guerre,& ſa treue ſe ſent,
Selon qu'il eſt,& ſelon qu'on conſent,
Ou qu'on reſiſte à ſes forces couuertes:
Son feu caché dedans le fond du cœur,
Faiſant monter au cerueau ſa vapeur,
Tient de nos pleurs les fontaines ouuertes.
Il ſemble bien ſans la vie épargner,
Dans noſtre ſang ſes deux aiſles baigner:
Mais c'eſt ſouuent la Haine ſon contraire,
Qui ſ'acouplant à ce mutin petit,
Soule de ſang ſon meurdrier appetit:
S'il eſt donc Dieu, Deeſſe il la faut faire.
Par le dehors on ne pare les coups
De ce guerrier,qui combat dedans nous;
Que ſeruiroit ou rondache ou cuirace?
Noſtre ennemi de nos armes armans,

Flatans la playe, & mesme nous charmans,
Enflons encor de la honte l'audace.
Bien que ce mal ait fait diuersement
Mainte ruine, & maint grand changement,
Il ne faut pas en faire vn Roy supréme.
Les Rois n'iroyent dessous son ioug captifs,
Au moins gesnez, palles, transis, chetifs,
S'ils se pouuoyent faire Rois de soymesme.
On pourroit bien vn trophee dresser,
De l'arc, des traits, dont il vient nous blesser,
Et de la trousse, & de la torche sienne:
Mais il ne faut que luy seul de nos cœurs,
(Qui pour luy sont de soymesme vainqueurs)
Approprier le trophee il se vienne.
Outre que c'est vne fable, des Dieux
Qu'on feint en mer, & en terre, & aux cieux,
Et iusqu'au fond de l'enfer implacable:
Quand ils seroyent, leurs amours seroyent saincts,
Tres-hauts, trespurs, de nul effort contraints:
Tout Dieu se rend tousiours à soy semblable.
Laisson Iupin, Pluton, Neptune aussi,
Mars & Phebus: comme cet Amour ci
N'a pas le vol si hautain & si roide,
Qu'il aille au ciel, il ne descend en mer,
Pour les Tritons & poissons faire aimer,
Telle amour est trop stupide & trop froide
Et plus stupide encor l'homme seroit,
Vray bois, vray roc, qui point ne sentiroit
Cet amour propre à sa haute nature,
Qui seulement comme aux bestes ne naist

Du ſens du corps, mais qui dedans nous eſt
De noſtre eſprit la propre geniture.
Bien que l'eſprit de ſa flame alumé
En ſoit courtois, hardi, prompt, animé,
Il ne faut pas ſi grand maiſtre le feindre:
Car plus ſouuent que noſtre eſprit ne doit,
Par noſtre eſprit maiſtriſer on le voit,
Meſme auec luy l'honneſteté ſ'éteindre.

CHANSON.

FAVT il, *Chanſon, que ie deſempriſonne*
Mon mal dans moy priſonnier ſi lōg temps?
Faut-il, Chanſon, qu'ores par toy ie dōne
L'air à ce feu, bourreau de tous mes ſens?
Faut-il reſtreindre auiourdhuy par mes plaintes
La crainte, helas! qui les tenoit eſtreintes?
Faut-il encore, ô Chanſon, que ie penſe
Que tu peux bien porter ſi loing mon dueil,
En iouiſſant pour moy de la preſence
De celle, helas! dont i'ay banni mon œil?
Te vantes tu qu'en pouuant voir ſa face,
Tu pourras voir d'elle ſur moy la grace?
Ainſi qu'on voit deſſous les nuicts plus ſombres
Les voyageurs endurer mille ennuis:
Ainſi qu'on voit ſouffrir là bas les ombres
Des pauures morts aux infernales nuicts:
Et comme au cul des foſſes plus obſcures
Les priſonniers ſouffrent cent peines dures.
Depuis le temps que i'ay ſenti retraire
De moy les rais d'vn flambeau nompareil:

Depuis le temps que i'ay laissé ma CLAIRE,
Dont la clarté sert d'vn second Soleil,
Ie sen tel dueil, ie sen telles tenebres,
Que mes beaux iours ne sont que nuicts funebres.
Encor ceux là, qui sous la nuict fouruoyent,
Vont esperant de l'aube le retour:
Encor ceux là, qui aux fosses larmoyent,
Esperent voir de iour en iour le iour:
Mais, las! mon ame errante & prisonniere
N'ose esperer liberté ne lumiere.
Ainsi des trois qui sont tous miserables,
Estans errans, ou captifs, ou damnez,
Les deux ne sont du tout à moy semblables,
N'estans du tout d'espoir abandonnez:
Reste le tiers qui me semble de mesme,
Puis que l'amour est vn enfer extréme.
Helas bons Dieux, faut-il que ie condamne
A tout iamais mon œil d'estre priué
De son obiet! faut-il que ie le damne
Auant qu'auoir tout moyen éprouué!
Si mon forfait sans fin d'elle m'exile,
I'arracheray mon œil comme mutile.
Car sans voir, CLAIRE, *vn plaisir desirable*
A tout iamais luy seroit déplaisir,
Et me sentant estre tant miserable
Des deux enfers i'aimerois mieux choisir
L'enfer dernier où la mort nous engoufre,
Que mon enfer, que sous l'amour ie souffre.
Si donc, ô CLAIRE, *ains ô clarté diuine,*
Le mien forfait n'est fait pour t'offenser,

Et ſi le temps, qui tout amour termine,
Ne peut le mien tant ſeulement bleſſer:
Si i'aime mieux mes deux enfers enſemble,
Que faire rien qui déplaiſir te ſemble:
Appaiſe toy, & te monſtrant Deeſſe,
Ainſi qu'on voit le grand Soleil des cieux
Enluminer ta tourbe pechereſſe,
Tout auſſi bien que les moins vicieux,
Fay qu'en m'aimant & luiſant ſur ma face
De tel enfer vn paradis ſe face.
C'eſt fait c'eſt fait, ô bien-heureux augure,
Ie voy à gauche vn pigeon blanc voler,
Signe d'amour: pendant qu'encor' i'endure
Vn peu, Chanſon pouſſe toy dedans l'air,
Ton vol me ſoit & ton retour proſpere,
Autant qu'au vol de ce pigeon i'eſpere.

CHANSON

Pour la deffenſe de l'Amour.

LES *vers des amans*
(O Amour) ſ'armans
Contre toy de cris,
De reuolte, & d'ire,
Ne nous ſont que rire,
Comme d'eux tu ris.
Un qui ſous ton nom
Enroulé, tient bon,
Soldat vieil, & fin,
Fuit toutes parolles

De reuoltes foles,
Et en craint la fin.
Tel encor captif,
Malade, ou chetif,
Feint sa liberté,
Et par son langage
Dement son visage,
Ou sa pauureté:
Qui dedans tremblant,
En ce faux semblant,
Sa vie sent bien
Peu franche, peu saine,
Peu riche, qui traine
Son plus fort lien.
Vn vaincu, trainé,
Enferré, gesné,
Soit dans la prison,
Soit dans la galere,
Captif, ou forcere,
Perd crainte & raison.
Ne pouuant tenir
Son dur souuenir,
S'attaque au geolier,
L'argousin irrite,
Et en vain depite
Et chaine, & colier.
Mais se repentant
Soudain, & sentant
Moquer par ces deux
Sa colere éprise,

Mal

Mal à propos prise,
Contre l'excez d'eux.
Sans rien proffiter,
Fors que d'augmenter
L'apprehension,
Accroist par batûres,
Outrages, naurûres,
Son affliction.
Par les sangliers vieus,
Des trenchans épieus
La pointe se voit
Souuent dédaignee,
Bien qu'en la seignee
Entree elle soit.
Mais dequoy leur sert
Ce gros cœur, qui perd
Force auec le sang?
Leur double deffence,
Ne peut par nuisance
Garentir leur flanc.
Plus vont s'allumant,
Plus vont écumant,
Voire tant plus fort
Ils vont par secousse
Poussans, plus se pousse
Dans leur corps la mort.
Tes traits desserrez
(Amour) sont ferrez,
Ainsi que souloyent
Les fleches Angloises,

Qui sur les Françoises
Campagnes gréloyent.
Lors auec soudain
Mépris,& dédain,
Que sert d'arracher
La fleche sur l'heure,
Si le fer demeure
Dans l'os,dans la chair?
Tel souuent médit,
Deteste,& maudit
Vn,dont il depend,
Qui mesme en l'outrage,
Dedans son courage
A merci se rend.
Tel veult s'affronter,
Charger,surmonter,
Comme braue il feint,
Quelqu'vn trop plus roide:
Mais vne peur froide
Au seul nom l'atteint.
Toy Amour,de nous
Pren les vains courrous,
Et soudains mépris:
En mépris extreme,
Sur nous par nous mesme
Regaignant ton pris.
Et puis que des cueurs
Des plus forts vainqueurs,
Vainqueur tu te rends,
De nos forces vaines

(Sans que tu te peines)
Plus grand' force prens.
Souuent on te ſuit,
D'autant plus qu'on fuit:
Et ſouuent tu fais
Sur ceux qui ſ'ennuyent
De ton ioug, qu'ils fuyent,
Redoubler ton fais.
Que craindre il te faut,
Pour tout aſpre aſſaut
Naiſſant des deſirs!
Qu'aimé tu dois eſtre,
Pour l'heur que font naiſtre
Tes diuers plaiſirs!
Ainſi noſtre cœur
A l'amour, & peur,
Eſt eſtreint par toy:
Quel haut pouuoir doncques
Sur nos faits peut onques
Auoir plus de loy?
Si tu n'as rien mieux,
Qui dedans les Cieux
Te face eſtre Dieu,
Tell' amour & crainte,
Voire en nous contrainte
Ty donne ton lieu.
Quand donc en tel rang
Des Dieux le haut ſang
Ne t'auroit point mis,
Quand les doctes plaintes,

Ou pietez feintes,
T'en auroyent démis.
Quand ton arc si fort,
Que tout autre effort
Luy cede en tous lieux,
Ne t'auroit sceu faire
Comme Hercule attraire
Dans ce rang des Dieux:
Les vifs sentimens
D'aises ou tourmens,
Que presque à nous tous
Plus grands tu fais prendre,
Que rien qui s'engendre
De nous, dedans nous.
Puis l'égard, qu'il faut
Qu'vn pouuoir soit haut,
Pour si puissamment
Agir sur vne ame,
Qu'il meut & enflame
Plus qu'humainement,
Feroyent * * *

CHANSON.

I'AY sans nulle occasion
De chanter affection,
Ie veux me plaire, & ne puis
Voir autour de moy qu'ennuis:
Mon cœur táchant d'enchanter,
L'ennuy me force à chanter:

Mais l'ennuy se rend vainqueur
De mon chant & de mon cœur.
Je sen de mes maux le cours
Egal au cours de mes iours,
Triste, & seul ie souffre émoy,
Pour vn qui m'est plus que moy,
Qui non plus que moy iamais
N'eut de repos ny de pais,
Duquel pourtant l'heur & bien
Peut tout seul faire le mien.
Mesmement le tems se voit
Extremement triste & froid:
Et qui pis est, de ce tems
Les miseres que ie sens,
Viennent par indignitez,
Soties, meschancetez,
Plus que tous mes maux diuers,
Aigrir mon fiel & mes vers.
Si n'est-ce pas la façon
D'vne gaillarde chanson,
Propre à chanter, à sonner,
A baller, & à donner
Relache à nos durs trauaux,
Que s'emplir de tous ces maux,
Qui l'ennuy n'esteindroyent pas,
Ains luy seruiroyent d'appas.
Si ne voy-ie proprement
De mes chants autre argument,
Qui s'abhorre toutesfois
De mon cœur & de ma vois:

Quelque part que mon penser
Diuerti s'aille adresser,
Rien ne voit qui propre soit
A ce que chanter il doit.
S'il pense à l'œuure, à l'honneur
Des Cieux, de Christ, du Seigneur,
Il trouue que c'est tout l'art,
La couuerture, & le fard,
Dont ce temps seditieux
Masque son trouble odieux:
Du bien on se diuertit,
Qui en mal se conuertit.
D'auantage il n'est celuy
Qui n'en remplisse auiourdhuy,
Iusques aux plus vils faquins,
Leurs chants, & lourds, & mutins,
Sans fin l'aureille on m'en ront:
A ceux qui degoustez sont,
Comme moy, iamais ne plaist
Ce qui trop commun nous est.
Si ie veux chanter des Rois,
Des meurs, des vertus, des lois,
Le malheur nous remet là,
D'estre auiourdhuy sans cela:
Voulant chanter nos debats,
Nos troubles, & nos combats,
Ce seroit me plaire au sang
Coulant de mon propre flanc.
Si ie chante les grandeurs,
Puis qu'elles ne sont qu'aux cœurs

Vertueux, & grands, & francs,
Non pas aux biens, ny aux rangs,
Veu ce que sont nos François:
En ce temps peruers ma vois
Ne plairoit, ains au rebours,
Ie ne chanterois qu'aux sourds.
Puis c'est vn dur souuenir,
Que voir ce qu'on doit tenir
Tout le plus cher entre nous,
Se laisser presque de tous:
Quant à chanter les grands biens,
Les rangs, faueurs, & moyens
Des grands, soit tel argument
Propre aux flateurs seulement.
Tout autant m'est n'auoir rien
Qu'vser comme ils font du bien,
En leurs hauts rangs ie les voy
Estre trop plus bas que moy:
Ie dédaigne tous les heurs,
Tous les moyens, & faueurs
Naissans du hazard, & non
Du merite & du renom.
Fi des vertus, qui aux Cours
Ont maintenant plus de cours:
Comme de tout ignorer,
Et nonobstant s'asseurer
A donner effrontément
De tout vn lourd iugement:
Ou bien par mine vouloir
Faire vn silence valoir.

De mesme façon morguer,
Et de mesme haranguer,
Par tout en tout n'ayans qu'vn
Geste & iargon pour chacun,
Selon que differemment
S'offre à leur courtisement
Masqué, apparoistre accords,
D'habit, de cœur, & de corps.
Jaqueter, & bouffonner,
Sur autruy se patronner,
Singes en dits, & en faits,
Iusques aux gestes mauuais
De ceux qui ont vogue & bruit:
Car ces deux tous seuls on suit,
Estre à tous serf, toutesfois
Se morguer en petits rois.
Auancer le nez, souffler
Ses plumes, sa voix enfler:
Et puis soudain, s'il le faut,
La rabaisser de bien haut,
La radoucissant d'vn ris
Qu'on a tout exprez appris,
Qui souuent entre eux s'émeut
Sans sçauoir qui les y meut.
Car ce qui plaist, à l'enui
Est à tout propos suiui.
La Court est sans iuste chois,
Iuste raison, iuste pois,
Qui pis est, sans amitié,
Sans droit, sans foy, sans pitié,

Chacun

Chacun à son proffit tend,
Faisant trafique du vent.
Le vent est souuent loyer
De celuy, qui employer
A voulu ses ans entiers
A tels indignes mestiers.
Si est-ce que viure ainsi,
Ce leur semble, c'est d'ici
La vertu seule, l'honneur,
L'accortesse, & le bonheur.
Toute leur vie & façon
N'est point propre à ma chanson,
Soit pour flater les prisant,
Ou soit en leur deplaisant,
Me déplaire en mon discours,
En me les peignant si lours,
Tant loing de toute valeur,
Et n'estimant que la leur.
Quant à chanter des secrets
Que les Romains & les Grecs,
Ou mes discours plus gaillards,
En tant & tant de beaux arts
M'ont peu sans cesse enseigner,
Ils seroyent à dédaigner,
Estans enuers tous sans bruit,
Estans enuers moy sans fruit:
N'estoit que mon esprit tend
De s'y rendre seul content,

* * *

CHANSON.

O bel œil, ô blanc tetin,
Teint albaſtrin,
Rouge bouchette

LA l'Aurore au teint vermeil
Dans ſa roſine charrette,
Sortoit auant le Soleil,
Pour chaſſer la nuict fréchette.
O bel œil.

Le verdoyant mois de May
Plus propre à toute amourette,
Rendoit tout eſprit plus gay
De ce que plus il appette.
O bel œil.

Le temps eſtoit frais & beau:
Car lors le Soleil nous iette
De ſa maiſon du Toreau,
Vne ardeur freche & doucette.
O bel œil.

Les bois, les champs, & les prez
Couuerts de verte herbelette,
Eſtoyent par tout diaprez
De mainte, & mainte fleurette.
O bel œil.

L'amour à l'occaſion
De l'heure aux amans ſecrette,
En mon aſſignation
Me chaſſa hors ma chambrette.
O bel œil.

Tout le ciel sembloit semé
De mainte rose clairette,
Tout l'air estoit embasmé,
Toute voye verdelette.
O bel œil.
Des jeus, & des gais amours
La bande gaye & saffrette,
Auoit ia fini les tours
De sa dance sur l'herbette.
O bel œil.
Tout autour de moy, ie croy,
Chacun d'eux tourne & volette,
Tournant & menant dans moy
Mon ame à leur loy sujette.
O bel œil.
Mon chemin estre plus court
Cent & cent fois ie souhaitte,
Tant en ma memoire court
Le plaisir que ie proiette.
O bel œil.
Prés du iardin suis venu,
Où ma Deesse est seulete,
Et l'huis desia bien cogneu
Sans faire bruit ie crochete.
O bel œil.
Elle deslors m'attendant,
Escoutoit la chansonnette
Du Rossignol, accordant
Ses amours de sa gorgette.
O bel œil.

Dans vn cabinet bien verd,
Que ia par mainte branchette
Le Iasmin auoit couuert
De sa petite fueillette:
O bel œil.
Je trouue cet obiet beau,
Qui sur sa chair grasselette,
N'auoit sous vn long manteau
Qu'vn crespe pour chemisette.
O bel œil.
Son aise & sa crainte font
Qu'vn teint plus rosin se iette
Sur ses iouës, sur son front,
Lustre de blancheur si nette.
O bel œil.
Mais, ô Dieu, quel doux recueil
Sa voix tremblante & foiblette
M'a fait auec son doux œil,
Forçant mon ame pauurette:
O bel œil.
Dérober las ie me sens
D'vne force doucelette,
M'a plus grand' force & mes sens,
Et rendre ma voix muette.
O bel œil.
Mon œil raui s'éblouit
En richesse si parfaite,
S'éblouit & s'éjouit
D'vn œil qui si bien le traitte.
O bel œil.

Mon cœur, mon sang est saisi,
Et mon ame toute attraite
Par l'ame d'elle, quasi
N'en peult faire sa retraitte.
O bel œil.

Voyant ne pouuoir vser
De mon ame, la recepte
C'est de me mettre au baiser,
Qui mon ame en fin rachepte.
O bel œil.

Pressant & repressant fort
Ceste leure tendrelette,
Auecques mon ame en sort
Son ame mignardelette.
O bel œil.

Seulement ne m'a repeu
Sa leure chaude & molette:
Mais tout cela que i'ay sceu
Baiser sur sa chair doucette.
O bel œil.

J'ay cent fois baisé ce teint,
Ceste bouche vermeillette,
Cet œil qui tout astre esteint,
Et l'vne & l'autre pommette.
O bel œil.

Que de rayons precieux,
Mais que de coups de sagette
Entrent en baisant ses yeux
Dans ma poitrine tendrette.
O bel œil.

Que d'autre riche thresor
I'ay sur sa gorge grassette
Amassé, mais plus encor
Sus sa double montagnette.
O bel œil.
Que de roses, que de lis,
De ma bouche trop folette
Ay-ie sur son teint cueillis,
En sa blancheur rougelette.
O bel œil.
Quel musc, & quel ambre gris,
Ay-ie entre mainte perlette
Dedans ses deux leures pris,
Entr'ouurant sa bouchelette.
O bel œil.
Du reste ie me tairay,
Le Rossignol, la logette,
Les jeus, & les amours i'ay
Pour témoins d'amour bien faite.
O bel œil, ô blanc tetin,
Teint albastrin,
Rouge bouchette.

CHANSON.

IE suis parmi le trouble, & le soin, & l'apprest,
Dont vn iuste deuoir rend ici chacun prest
A repousser l'erreur, qui renouuelle
De nous, sur nous vne guerre cruelle.
Mais ie pourrois plustost, au moins si au besoin

Se pouuoit écarter de moy si iuste soin
Mettre en oubli tout tel deuoir de guerre,
Pris pour mon Dieu, pour mon Prince, & sa terre:
Que le deuoir extreme auquel l'amour vainqueur
A tellement pour toy soumis mon libre cœur,
Qu'il faut durant tous les soucis d'ici,
Que toy sans fin sois son plus grand souci.
Car combien qu'au premier mon Païs & mon Roy,
Et mon Dieu mesme, étreigne & requiere ma foy:
Elle n'est point à ces trois plus astreinte
Que ie la sen s'estre à ton ioug étreinte.
Car pour semblable cause & par pareilles lois
Tu as pris dessus moy tel pouuoir que ces trois,
En te faisant de mon ame sans cesse
Le seul seiour, la royne & la Deesse.
Doncques non seulement de toy se resouuient,
Mais bien en mon absence en toymesme se tient:
Elle te sert comme royne, & encore
Comme Deesse apres son Dieu t'adore.
Mais, las! dans toy logee & suiette sous toy,
Mesme enuers toy deuote, il faut pourtant qu'en soy
Durant la guerre vne guerre elle voye,
Dont pour loyer ta beauté la guerroye.
Et ne faut point qu'Amour luy preste pour cela
L'arc, la trousse, les traits, ny le flambeau qu'il ha:
Car contre moy d'incessables alarmes
Elle me fait combatre de mes armes.
De l'œil, le sens subtil, qui le premier receut
Dans soy telle beauté que pour obiet il eut,
Est celuy-là qui dedans l'ame mienne

Assault ses sens auec la raison sienne.
Le soudain iugement que mon œil tout épris
Feit prendre à mon esprit, dans tes nœus deja pris,
Qui est pour vray, que grace & beauté telle
Passoit en tout grace & beauté mortelle,
Est vn fort champion, qui sans fin retournant
En l'assault, & dedans sans cesse redonnant,
Force cela, qu'en si roide rencontre
Peut la raison opposer à l'encontre.
Puis l'apprehension qui par tel iugement,
Imagina dans soy l'obiet si viuement,
Qu'elle engraua dans mon cœur, dans mon ame,
Pour son trophee vne eternelle flame:
Est celle qui encor par vn droit bien acquis,
Veult sans cesse r'auoir le fort qu'elle a conquis,
Si tant soit peu mon ame & mon cœur ose
Apprehender quelque contraire chose:
Si tant soit peu le loisir l'engourdit,
Si tant soit peu la peur le refroidit,
Ou si quelque autre égard, plaisir, affaire,
Le vient de toy par reuolte distraire.

ELEGIE.

MADAME, *si iamais ma douce liberté*
Dessous ta dure main esclaue n'eust esté,
Si t'aimant seulement d'vne faulse apparance
Ie n'eusse esté captif au vray sous ta puissance,
Estant en ton endroit feint & de double cœur,
Plus tost que vray ami & loyal seruiteur:

Estant

Et si sans me piquer & sans iamais me prendre,
I'eusse voulu tâcher amoureuse te rendre,
Tousiours feignant beaucoup & n'aimant que fort peu,
Bruler dedans la glace, & glacer dans le feu,
Ha ie serois encor bien-heureux en ta grace,
Comme i'estois auant que si fort ie t'aimasse!
Ou ne serois à toy si fort assubieti,
Que ie ne puisse prendre ailleurs autre parti:
Ains demeurant tousiours mon cœur en sa franchise,
Sans que i'eusse esté pris, ie te tiendrois éprise.
Mais d'autant que i'ay mis sans fart, sans fiction,
En toy seule mon cœur & mon affection:
D'autant que ie me suis d'vn cœur trop volontaire
Rendu à toy captif plus que n'est le forsaire,
Et que tu as cogneu que ie n'auois en moy
Autre espoir, autre amour, autre desir qu'en toy,
Tu as soudain de moy destourné ton courage,
Et ce qui te deuoit encore d'auantage
Esmouuoir à l'amour & ton cœur enflammer,
Cela t'a fait du tout delaisser à m'aimer.
En toy, qui parauant m'estois si fauorable,
I'ay veu vn changement si bisarre & muable,
Que de ton feu premier ie n'ay point apperceu
Rien que la cendre morte en la place du feu:
Et ce qui t'a ainsi legerement changee,
Ce dont tu t'es sentie estre plus outragee,
Et ce qu'à mon amour m'a fait vn plus grand tort,
N'est sinon mon amour trop ardent & trop fort.
Si ie t'eusse porté l'amitié froide & lente,
La tienne en eust esté beaucoup plus violente,

Si bien que sans aimer i'eusse aisément acquis
Ton amour, qu'en aimant acquerir ie ne puis:
Et si i'eusse voulu dissimuler & feindre
D'vn cœur traistre & meschant & d'vn parler nõ moin-
Ie n'eusse esté de toy aimé tant seulement, (dre,
Mais ie t'eusse trompee aussi bien aisément.
Ie sçay ce que l'on dit, ie sçay ce qu'il faut faire
Pour pouuoir laschement les courages attraire:
Ie sçay la sotte ruse, le langage commun,
Et les traits deceuans desquels vse vn chacun:
Qu'il ne faut que iamais l'amant se passionne,
Et que pour estre aimé il ne s'affectionne.
Ie croy bien que cela peut entrer dans le cœur
D'vn lâche, d'vn meschãt, d'vn traistre, & d'vn trõpeur:
Mais moy, qui ne suis né auec si meschante ame,
Qui te voulois aimer & non tromper, ma Dame,
Ie pensois conseruer ton amour par amour,
Et non pour te brasser & faire vn meschant tour,
Et croyois en suiuant la loy de la nature,
Que l'amour de l'amour receust sa nourriture.
Mais quoy? ie ne te fu iamais si odieux,
Qu'en ce temps (ô bon Dieu!) que ie t'aimois le mieux:
Ie sçay que rien en moy ne t'a peu tant deplaire,
Que tout ce que l'amour me contraignoit à faire:
La peur, la ialousie, & les mortels soupçons,
Que tu nommois en moy si mauuaises façons,
Qui te deplaisoyent tant, n'estoit-ce l'amour mesmes,
Qui causoit en mon cœur ses furies extremes?
Et si ie n'eusse esté d'amour espoinçonné,
Ie n'eusse aussi de toy rien craint ny soupçonné,

I'en auois bien raiſon: car deſia toy legere
Commençois à changer ta volonté premiere,
Et ſi mal ſatisfaire à l'amour mutuel,
Que tu n'auois plaiſir qu'à me donner martel.
Que ſi lors i'euſſe eſté quelque trompeur ou traiſtre,
I'euſſe bien fait ſemblant de rien n'y recognoiſtre:
Mais me ſentant ainſi moquer & outrager
I'euſſe eſpié le temps propre pour m'en vanger:
Ie ne l'ay pas voulu, & pour toute vengeance
Ie ne t'ay rien caché ny paſſé ſous ſilence:
Et t'ayant decouuert mon amour librement,
La crainte & le ſoupçon d'où venoit mon tourment,
Ie n'ay veu que l'amour & mon libre langage
Qui t'ayent hors de moy diuerti le courage.
Et ſi c'eſtoit amour, qui ſans diſſimuler
Conduiſoit mes façons, & me faiſoit parler,
Alors que ma façon t'a eſté deplaiſante,
Mon amour t'a deſpleu ſans fart trop violente:
Car ma vois & mon geſte eſtoient tant ſeulement
D'vne ſi grand' amour l'organe & l'inſtrument.
Donques pour bien aimer ie ſuis hors de ta grace?
Et donques mon amour de ton amour me chaſſe?
O deſtin malheureux! ô dure cruauté!
Malheureux fut le iour que ie vey ta beauté,
Malheureux fut le lieu de noſtre cognoiſſance,
Et moy plus malheureux d'eſtre ſous ta puiſſance.
Car ie ne puis, Madame, ores me délier,
Ie ne te puis laiſſer, ie ne puis t'oublier,
Et maugré tes rigueurs cruelles & eſtranges,
Ie ne te puis changer, encor que tu me changes:

Il ne peut dans mon cueur entrer autre que toy,
Et tousiours solitaire à part ie ramentoy
Tes gracieux propos, & le priué langage
Que tu tenois auant que changer de courage.
Il me souuient encor du bien & du bon heur
Que i'auois tous les iours receuant ta faueur,
Quand ta main me serrant d'vne estroite caresse,
Me faisoit les sermens d'vne saincte promesse:
Ou alors que ton bras, en gage de ta foy,
Tant amoureusement s'étendoit dessus moy:
Ou quand ton ris, ton œil, & tes leures vermeilles
Doucement me baisant me promettoyent merueilles:
Ou bien en ce tems là que ie chassois d'autour
De toy ceux qui venoyent pour te faire l'amour.
Ha que ne suis ie mort en ce tems la, Madame,
Que nous estions tous deux espris de mesme flame,
N'estant pas moins aimé que i'estois amoureux,
Ha que ie fusse mort, content & bien-heureux!
Ie n'aurois veu au tems de ma grand' esperance,
De ton plus grand amour & plus grand' asseurance,
Où plus ie deuois estre en ta foy asseuré,
Vn autre ami à moy si soudain preferé,
Ny ie ne t'auroy veu d'vn cueur pariure & traistre,
A moy ton seruiteur telle faute commettre:
O qui seroit celuy qui de ce souuenir
De point ne larmoyer se pourroit contenir?
Ie dépite le ciel, la fortune cruelle,
Le destin, & le sort, qui pour estre fidelle
M'ordonnent maintenant d'endurer plus grand mal,
Que si i'auois esté pariure & desloyal.

Ie dépite l'enfer, car il n'est pas possible
De me faire souffrir vn tourment plus horrible,
Pour le iuste loyer d'vn damnable forfait,
Que celuy que ie sens, pour auoir satisfait
Au deuoir, à l'amour, & à ceste promesse
Que ie dois, que ie porte, & garde à ma maistresse:
Et faut sans trouuer foy en elle ny amour,
Que ie luy sois fidelle & l'aime sans seiour:
Et que sans nul espoir de recouurer sa grace,
En ce cruel enfer ma ieunesse se passe,
Sans pouuoir relier ma desiointe moitié,
Ny sans pouuoir ailleurs chercher d'autre amitié.

ODE

Sur la deuise De Nœu & de Feu.

QVAND *ce grand Macedon laissa son Emathie,*
Pour renger sous sa main l'vne & l'autre partie
De ce grand vniuers,
Et borner les confins de sa terre natale,
En tous lieux où Titan sa sommité détale.
Aux deux poles diuers:
Animé du desir des victoires futures,
Et d'en estre asseuré par la voix des augures
Et oracles des Dieux:
Veit le temple d'Hammon sur les chaudes arenes
De l'Egypte brulante, outrepassant les plaines
Des plus estranges lieux.
Il veit de Gordian la royale charrette,
Qui estoit de son heur la fatale prophete,
Et le nœu merueilleux:

Nœu tellement fœé qu'il promettoit le sceptre
De l'opulente Asie, à qui seroit le maistre
De son tour cauteleux.
Mais le fils de l'Olympe impatient d'attendre,
De pouuoir de ce nœu les cordelles estendre,
Fit que le coustelas
Termina le destin iusqu'à lors inutile,
Tranchant le labyrinth, & la corde subtile
Du facheux entrelas.
Estant le nœu deffait, il peut aussi deffaire
La Persienne armee, & les forces de Daire,
Et de Pore Indien,
Poussant outre le Tygre, outre Euphrate, outre Gange,
Et outre Tanaïs la fameuse louange
Du Macedonien.
Ce nœu refit depuis le Feuure, qui martelle
Dans l'Æthnean fourneau la brulante estincelle
Du foudre rougissant:
Lors que le Dieu guerrier de la belle Cyprine
Pressoit l'iuoire blanc, le sein, & la poitrine,
Sur le lict gemissant.
Cupidon l'eut apres, Cupidon qui en lie
Les cœurs des amoureux en sa douce folie,
En sa fole douceur:
Et ce nœu est si fort, qui captifs les peut rendre,
Que pour le délier d'vn second Alexandre
Cesseroit la valeur:
Nœu qui tousiours est nœu, & pour croistre sa force
Il le voulut doüer d'vne nouuelle amorce,
Et luy donner le Feu:

Feu qui brule ſans ceſſe & ne ſe peut eſteindre,
Ne pouuant toutesfois auec la flamme atteindre
Au Dedale du Nœu.
Seroit-ce point ce Nœu qui te ſert de deuiſe?
Seroit-ce point ce Feu qui ta cordelle attiſe?
Ouy, mais autrement.
Car la ſeule vertu eſt le Nœu Gordien,
Qui à ton ame ſert d'vn immortel lien
Plein de contentement.
Si le Feu eſt d'amour, c'eſt d'vn amour honeſte,
Amour qui eſt liee & du nœu & du ceſte
D'vne chaſte Venus:
Auſſi ton Nœu ton Feu touſiours auront duree,
Tandis que lon verra en la voûte etheree
La clarté de Phebus.

EPITHALAME

De Madame Marguerite ſœur du Roy Henry II. Treſ-chreſtien, Ducheſſe de Sauoye.

QV'IL *te deplaiſt,* DEESSE, *en qui tellemẽt viuẽt*
Vertu, Sciẽce, amour de ceux qui ces deux ſuiuẽt,
Que les deux nous deuroiẽt cõtraindre à t'adorer,
L'autre eſmouuoir les Rois de ces deux honorer:
Qu'il te deplaiſt (ie croy) quand les ingratitudes
Qu'on fait, ſoit aux vertus, ſoit aux diuers eſtudes
Des grans hommes, leur ſont rapporter ſeulement
D'vn trauail vn trauail, d'vn merite vn tourment:
Et penſe que tu crois ces graces plus diuines
Ne pouuoir tant en nous aſſeurer leurs racines,

Qu'on n'en perde souuent le desir ou l'effet
Pour le tort qu'à ces dons aueuglement on fait,
Lors qu'aux vns de mépris sert vne ame bien nee,
Aux autres d'vne enuie, aux autres de fumee,
Et de regret à soy iustement se fachant
D'estre nee au pouuoir du sot ou du méchant:
Pitié dont tellement la constance s'ébranle
Qu'elle met à tous coups toutes vertus en branle,
Nonobstant ce confort fantastiquement pris,
Que la vertu foulée en fin retient le pris.
Car puis que nostre vie est tant douteuse & breue,
Et que l'iniquité tousiours l'equité greue,
Tant qu'en perdant plaisir & proffit bien souuent
Nous perdons mesme encor du renom le seul vent:
Qui ne croira (bons Dieux!) telle cause estre forte
Pour mouuoir la personne en son mestier accorte,
De suiure vne plaisante & seure oisiueté,
Ou par vn desespoir quelque autre volonté,
Aimant mieux peu ou prou dessous vn hazard viure,
Qu'vn bien qui se fait mal obstinément poursuiure.
Mais si iamais (tousiours la vertu qu'on estrange
Nous laisse vn vain espoir ou vn regret pour change)
Quelque ame ainsi bien faite, apres auoir laißé
L'heur qui la nourrissoit, pour le voir offensé,
Par raisons, par remors, maistres de sa pensee,
Et par occasions se vit iamais forcee,
C'est la mienne auiourdhuy. I'auois quitté ce bien
Qui outre mille maux ne rapporte ici rien,
Voulant, si Mars tousiours eust l'Europe troublee,
Rendre nulle ma vie ou ma gloire doublee,
Pour

Pour en fin reioignant & l'vn & l'autre effort,
Pars Mars vaincre mes maux, & par Phebus ma mort:
Mesme ce sainct retour de paix, puis que l'vn manque
Comme l'autre, à tous deux m'auoit fait quitter banque,
Pour viure au sentiment de l'heur qui m'est presté,
Et sans le sentiment du malheur arresté,
Ains garder tout ainsi le char de l'ame mienne,
Que s'elle estoit desia sous l'ombre Elysienne:
Mais vn remors me prend, l'amour accoustumé
M'attire mon esprit à plus grand chose né,
Me force, & dedans moy ne peut iamais conclure,
Que Dieu m'ayant fait tel inutile m'endure.
Je songe à ceste loy, qui naturellement
Ne permet que pour moy ie sois né seulement:
Ie songe, si ie veux suiure le plaisir mesme,
Qu'en ceci ie me puis feindre vn plaisir extreme:
Ie songe à l'heur que c'est de viuant depiter
Les riches ignorans, & mort les surmonter:
Ie songe aux changemens, au temps, à l'esperance,
Que ton accroissement donne aux esprits de France,
A mon Prince, à toymesme, à la posterité,
A qui ie fay, peut estre, vn tort non merité,
Aux amis, & à ceux qui bons me fauorisent,
Qui n'auront rien de moy contre ceux qui méprisent,
Aux singes, aux pedans, aux flatteurs, aux vanteurs,
Que mon silence aura rendu sur moy vainqueurs:
Ie songe mesmement bien que ie ne sois point
Si fier de m'égaler à ces deux de tout point,
A la faconde heureuse, à la Muse fluide
Du grand Tulle Arpinois, du Sulmonois Ouide,

Dont l'vn absent vn peu, l'autre sous l'Aquilon
Trainant ses derniers iours, escriuoient, Apollon
Hors du ciel rauissoit à soy les champs d'Amphryse,
Ayant au lieu du Luth la cornemuse prise,
Sans qu'vn depit de voir blesser leurs dëitez
Rendist ces trois en vain contre eux mesme irritez:
Bien qu'en cela plus iuste argument les peust poindre
Que moy, qui n'ay leurs maux, & qui me sen biẽ moindre,
Qui mesme en mon païs plein de repos & d'heur,
Ne me puis plaindre en rien que du vulgaire erreur,
Qui de tout temps cruel aux vertus, ne doit faire
Que tuant mon honneur ie me sois si contraire.
Je voy, s'il faut au grand le moindre apparier,
Scipion ce me semble à soy contrarier
Cent fois dans son Linterne, alors que son inique,
Voire à son seul sauueur ingrate Republique,
Voulant forcer au conte vn, auquel on deuoit
Et la ville & la vie & tout l'heur qu'on auoit,
Fit là ce grand vainqueur solitaire se rendre,
Arrachant au païs sa vieillesse & sa cendre.
Ores ie pense voir l'amour enraciné
D'vn chascun vers la terre en laquelle il est né:
Ore vn desir plus grand (car desir nous r'enflame
Sans cesse, comme estant vne part de nostre ame)
Vouloir donter l'esprit, donteur des Africains,
Ardant de croistre encor par conseil & par mains,
Et sa Romme & sa gloire, or' les fieres tempestes
Qui de ses citoyens menassoient ia les testes,
Or l'ennuyeux defaut des honneurs iournaliers,
Or les parens absens, & les Dieux familiers,

Or mille occaſions qui ſ'offroient de bien faire,
Et or la palme aux mains de l'enuie aduerſaire,
Qui fait de nos courroux ſon triomphe plus grand,
Ore les chers amis,& tout obiet qui rend
Et memoire & remors retentoient ce grand homme,
Monſtrans qu'auant la mort le ſoing ne ſe conſomme,
Qui ſoit que nous cherchions ou le iour ou la nuict,
Iuſqu'en la nuict mortelle inceſſamment nous ſuit:
Si ſe vainquit-il lors ſçachant que la vaillance
Plus grande, c'eſt donter les ſens & l'inconſtance.
Mais reuenant à moy,qui voulois de mon gré
Qüitter du tout les Rois,& l'Helicon ſacré,
Dont ie puiſois deuant vne liqueur tant belle,
Pour arrouſer le plant de leur gloire immortelle,
Encor qu'vn cœur trop haut qui me rend plus ſujet
Au malheur,que tous ceux qui ont vn cœur abjet,
S'efforce me donner ceſte loy dommageable,
D'eſtre pluſtoſt chetif que d'eſtre variable:
Maugré ce cœur ie pren la reſolution
De ne m'obſtiner point,comme vn grand Scipion,
Puis que ma petiteſſe & l'iniure petite
Ne peuuent égaler ſon tort ny ſon merite,
Et qu'ores plus qu'à luy d'occaſion ie voy,
Pour changer mon deſſein, ſe preſenter à moy.
Ici le ſoin des Dieux,& la ſaincte alliance
Que le ciel à l'Europe,& l'Eſpagne à la France,
Voire tous quatre enſemble ont peu ſi bien iurer,
Que deux peuples vnis ſemblent deja tirer
Tous nos peuples en paix,& qu'Europe ſes guerres
Garde au barbare ſeul,& le ciel ſes tonnerres.

Ici ton Hymenee & l'heur qui t'estoit deu
Auant que naistre, l'heur & l'espoir qu'en ont eu
Les tiens, ma ioye extreme en qui ie sens mon ame
D'autant passer chacun, que toy sa seule Dame
Outrepasser les Dieux, & les Rois au pouuoir
Que ta vertu te fait dessous ceste ame auoir.
Ici ta vertu mesme & les biens ordinaires,
Dont à iamais tu rens les Muses tributaires,
S'offrent, & d'autre part les liens saincts & forts,
Dont par miracle Hymen garrotant nos discords,
Ta Niepce accouplant: les vœus qu'à ton seruice
I'ay cent fois repetez, mon ancien office,
Qui veut boüillant dans moy m'étoufer au sortir,
Voyant auecques Mars l'autre office amortir:
D'autre costé l'humeur qui bisarre secouë
L'ame des eschauffez Poëtes, & s'en iouë
Plus que iamais, pour faire accorder à ce son
De nopces & la docte & l'indocte chanson:
L'asseurance que i'ay de te pouuoir bien plaire,
Si ie me puis au moins moymesme satisfaire,
Et l'espoir de gaigner mon Roy, puis que le mieux
Qu'on face, c'est de plaire aux Rois nos seconds Dieux,
Me rallument mon feu, que ie rembrase encore
Des merites premiers que ia l'oubli deuore.
Le besoing de charmer par mes vers les ennuis
Que i'ay, pour n'estre veu iamais ce que ie suis,
Ains que sincere & sain de crime & conscience
Ie voy chasser mon heur, tacher mon innocence
Par l'iniquité mesme, ou mesmement par ceux,
Qui, las! m'honoreroient si i'estois comme d'eux:

La crainte du reproche & le iuste argument
Que l'enuieux prendra si ie fais autrement,
Combien qu'en le faisant ie n'aye point d'attente,
Qu'autre que mon deuoir enuers toy me contente:
L'amour de la vertu & ce cœur vrayment mien,
D'aimer & faire en tout le bien pour le seul bien,
Qui sur soymesme tient sa recompense assise:
Car sans fin la vertu sert de chasse & de prise.
Bref, mille autres raisons m'ont en ce changement
Rendu l'art, le vouloir, l'espoir, & l'argument:
Dont l'vne qui se naist de toy dans mon courage,
Languissant parauant m'anime d'auantage
Qu'Achille depité pour s'estre veu rauir
La veuue de Lyrnesse, & voulant asseruir
Tant les destins des siens, que sa hayne ennemie,
A vn iuré courroux, encor qu'auec s'amie
On luy offrist des dons, ne fut alors forcé
De reuoler aux coups, quand Patrocle percé
Tout outre par Hector dedans ses mesmes armes,
Luy fist changer au fer & sa lyre & ses larmes.
Il est vray que ie suis renflambé d'vn grand heur,
Et ce Pelide estoit rembrasé d'vn malheur:
Aussi ie ne repren les armes, mais la lyre,
Comme luy quand premier il digeroit son ire.
Il faut donques sortir, & comme celuy-là
Qui dedans sa maison si long temps se cela
A ce Thebain Adraste: il ne faut que la crainte
De tout prochain danger rende ma force estreinte,
Me deust l'ingratitude & l'enuie engloutir
Comme la terre l'autre: il faut donques sortir,

Et quand ie n'aurois point d'occaſion meilleure,
La furieuſe ardeur qui ſ'empare à ceſte heure
De moy, dedans l'horreur de ces bois où laßé
D'auoir en ces chaleurs ſi longuement chaßé,
Laßé du vain ſouci que ie rechange en ioye,
Riant des biens, des maux que le haZard enuoye,
Trouuant maugré fortune en ces lieux écarté
Le repos, le plaiſir, l'heur, & la liberté.
Ie refreſchi au bord ſecret d'vne fontaine,
Tant le corps comme l'ame, & reprenant l'aleine,
Auecques les zephyrs & l'odeur de ce lieu,
I'ay reſpiré dans moy vn ie ne ſçay quel Dieu.
L'antiquité dit vray, que les foreſts plus ſombres
Cachent en ſoy des Dieux, des Demons & des Ombres,
Aux lieux ſecrets ſe fait maint myſtere ſacré,
Non plus qu'à moy le peuple aux Dieux ne vient à gré:
Quiconque ſoit ce Dieu qui tous mes ſens domine,
D'vne folaſtre humeur rempliſſant ma poitrine,
Rend la conception que i'enfante pour toy,
Tant eſtrange, tant belle, & tant nouuelle à moy,
Que combien qu'elle ſoit trop tarde & inutile,
I'en penſe bien pourtant mouuoir l'ame gentille
De ta diuinité, comme eſmeu ie me ſens
Or que telle fureur ſe fait plaire à mes ſens.
Il me faut donc par force entreprendre, ma Dame,
Ce que i'ay commencé de ton Epithalame,
Auec vn autre chant pour la ſolennité
D'autres nopces deſia dedans moy proietté,
Et force eſcrits plus grands, dont mes Muſes trop vaines,
Ont tâché ces trois mois de ſoulager mes peines,

Dans lesquels asseurez de l'immortalité
Le los de ceste Paix prend vne eternité.
Au lieu de ces labeurs ma libre fantasie
A d'vne gaye humeur la peinture choisie
D'vn docte, d'vn bisarre, & superbe appareil,
Que dans moy i'imagine estre du tout pareil,

* * *

Tes merites pourtant au vif y seront peints:
Ce songe en verité se fust changé, peut estre,
S'on pouuoit, s'on daignoit en France me cognoistre.
Vn appareil plus grand les autres t'auront fait,
Moy ie te paye ici du vouloir pour l'effet,
Et loing de toy n'ayant du vray la pourtraiture,
Mon ardeur me fait plaire en la feinte figure,
Comme lon voit souuent dans ces cerueaux plus creus
Errer ces beaux discours, propres à leurs humeurs.
L'vn dans l'esprit se peint d'estre Roy, Duc ou Conte:
L'autre mille ennemis dans vne heure surmonte:
Le moyne est Cardinal, l'apprentif est ouurier,
L'asne se fait docteur, l'aduocat Chancelier:
L'vn se fait ou Cresus, ou Crassus, & se ronge
L'entendement, pour estre Irus au bout du songe:
Cent beaux chasteaux en l'air s'est ia basti cestuy,
Qui sa pauure chambrette empruntoit auiourdhuy:
L'autre feint enuers soy les amours des plus belles,
L'autre (les fictions des fiances sont telles)
Auec soy sa moitié s'imagine d'auoir,
Qui n'embrasse en la fin que le vent & l'espoir.

Moy, qui te cognoissant Deesse, ne puis ore
Auoir plus grand desir, sinon que lon t'honore
Ainsi que ie voudrois d'vn infertile soing.
Ie suis dedans Paris encor que i'en sois loing,
Où ie desseine, & taille, & charpente, & massonne,
Ie brode, ie pourtray, ie couppe, ie façonne,
Ie cizele, ie graue, émaillant, & dorant,
Ie griffonne, ie peins, dorant & colorant,
Ie tapisse, i'assieds, ie festonne, & decore,
Ie musique, ie sonne, & poëtise encore:
Et en ne faisant rien ie fais tous ces mestiers,
Comme pour te seruir i'eusse fait volontiers,
Et m'oserois vanter si tous mes beaux nuages
Remplissent ce papier, que les riches ouurages,
Qui au vray ce beau iour de nopces orneront,
Cent fois moins que mon songe au monde dureront.
Mais quoy, en doy-ie donc remplir ces vers? il semble
Qu'il suffit me pener, sans en voir mille ensemble
De faueur courtisane éplucher à loisir,
Et se pener en vain de ce qui m'est plaisir:
Ie ne le veux donc point: Il vaut mieux que i'acheue
Ton sainct Epithalame, ou que ie me releue
Du tout de toute peine, & que tous ces Vers ci
Ne soyent qu'vne promesse, ainsi que font ici
Plusieurs, qui prometteurs d'histoire ou d'œuure feinte,
Font naistre la souris ou la corneille peinte.
Ie ne le veux point donc: quoy? le malin diroit
Qu'apres la ville prinse au secours on iroit:
L'autre auec vn sou-ris estranglé dans la gorge,
Louant l'ouurier, viendroit blámer l'œuure & la forge:

L'autre

L'autre plus dangereux, plaindroit que ie ne puis
Estre aussi sage & dous que bon ouurier ie suis:
L'autre diroit vrayment ce songe estre aggreable,
Et qu'il espere voir ce ieune homme metable:
L'autre au rebours diroit, que ie croy, faire mieux,
Orgueilleux & trompé, que les plus studieux,
Et iugera de moy, qui suis humble & facile,
Que souuent mon orgueil rend mon ame inutile:
Qu'il eust trop mieux valu chanter ce qu'vn grand Roy
Fait apprester de grand, que ce qui vient de moy,
Tant que ie vois finir apres que i'auray dit
Que ce que mieux iamais Hymen au monde fit:
C'est ceste couple saincte, & grande, & vertueuse,
Que la faueur des Dieux face encor plus heureuse.
Ainsi ma seule, ardante & pure volonté
Rendra ton iugement sans rien voir contenté:
Toutesfois ie ne puis: ce Dieu qui me vient mettre
Ceste manie au chef, ne me veut point permettre
Que ie cede & desiste, & veut, ie pense, à tort
Me faire croire ici que des Rois le discord
Esteint, & leur enuie au fond d'oubli iettee,
Ont Discord & Enuie à leurs suiets ostee.
Et puis ie respondray qu'il n'estoit point besoin
D'offrir ceci plustost, sçachant qu'on a le soin
De chose encor plus grande, & qu'vn sort aduersaire
Se rend souuent à l'heur de mes desseins contraire:
Aussi que le dessein plaire ie ne pensois,
Qui vient d'vn homme docte, ou qui viēt d'vn Frāçois:
Nostre peuple se sert à soy-mesme de rire,
Et comme Dieux noueaux les estrangers admire.

Ie respon que bien tost mes œuures feront foy,
Sans qu'on s'attache à tort, de ma vie & de moy:
Ie respon que l'orgueil ne me feit onc rien faire,
Et qu'ore mon seul but c'est d'humble pouuoir plaire.
Tousiours la modestie accompagne vn cœur haut,
Qui ne se hausse en rien, sinon quand il le faut:
Et faut que sans blesser l'honneur & la noblesse,
La vertu face à tous & support & caresse:
Lon m'a tousiours veu tel, qui ne me di pourtant
Ny grand ny vertueux, mais ces deus souhaittant.
O miserable terre, helas, qui tes sens bouches
Au bien, pour les ouurir aux medisantes bouches!
O peuple vil & sot, qui sans fin hais le plus
Ceux qu'honneur & vertu tient d'auec toy forclus!
O Rois, ô siecle, ô Court, où l'ardeur saincte & gaye
Pour le bien contre tous resister ne s'essaye!
Ie puis respondre encor, que si i'eusse peu voir
Ce que de riche & grand ce sainct iour doit auoir,
Que i'eusse mieux aimé chanter l'honneur du Prince,
Ton honneur vray, l'honneur de Paris ma prouince,
L'honneur de ton Espoux, que pour vn Dieu ie tien,
Tant pour son propre los que pource qu'il est tien,
Que non la vaine ardeur qui rien ne nous rameine,
Qu'à moy d'escrire, à toy de la lire la peine.
Mais qu'eusse-ie peu voir, quand estant innocent
Ie suis du lieu par force & sans raison absent?
Ie n'ay pourtant nul soin de mon mal, l'innocence
Rompt tout mal & souci, remors & penitence:
Ie n'ay iamais encor importuné mon Roy
Soit de grace ou de biens, ie n'ay encor dequoy

L'importuner de l'vn, tant pour sçauoir cognoistre
Comme il faut en la fin son droit faire paroistre,
Que pour l'aise & le bien qu'aux lieux ausquels ie suis,
I'ay receus, & qu'assez publier ie ne puis:
Et pour sçauoir desia, tousiours ne mord l'enuie,
Qu'on commence à cognoistre & mon droit & ma vie.
Pendant donc que le vray deuiner ie n'ay sceu,
Et que ce que i'escri s'executer n'a peu,
Au lieu d'vn vray present de chose plus aimee,
Laisse toy doucement encenser de fumee,
Digne offrande des Dieux, auec vn tel encens
Ma volonté plus saincte au ciel voler ie sens,
Qui porte dessus soy ses honneurs, ce merite,
Ce grād nom que Pallas eschange à MARGVERITE,
Et ce nom PHILEBERT, *qui tous deux apres eux*
Ayant le monde orné feront honneur aux cieux:
Vn cœur deuot se feint la presence en absence,
Iettant l'œil & la foy hors de son apparance.
Mais pourquoy si long temps semblé-ie marchander?
Il semble que ie vueille en vain recommander
L'ouurage par l'attente à l'ame desireuse:
La chose delayee apparoist precieuse.
Qui que tu sois pourtant Dieu, qui me faisant gros
De charge en vain germee, & qui mouuant mes os,
Tendant mes nerfs, bruslāt mon sang, renflāt mes veines,
Comme si ie souffrois à ton sortir les peines
De la femme accouchante: Ore sors sors dehors,
Tu es trop gay pour estre étouffé dans mon corps:
Ie retien ta fureur en moy si long temps close,

Dont l'opinion faulse & desia le long temps
Qu'enuers ceste Deesse en reste ie me sens,
Me chargeoient l'estomac, ou pour vser d'vne autre
Comparaison plus gaye en ceste longueur nostre.
Ie te manie ainsi que quand vn bon piqueur
Sur la carriere essaye vn cheual belliqueur,
Si tost piquant au vif & luy lâchant la bride
Ne luy donne carriere, ains en brauant le guide
Pas à pas, fierement d'vn orgueilleux dédain,
Le faisant se iouër de la charge & du frein,
Compasser hautement sa pompeuse pennade,
Sans sault, & sans gallop, sans bond & sans ruade,
Escumer, se gourmer, & d'vn braue hennir
Monstrer prendre courroux qu'on le vient retenir,
Puis adroit roidement sa carriere luy donne,
Puis il l'arreste, & puis de rechef luy redonne,
Puis plus follastrement le volte à toutes mains,
A courbettes, à bonds, tant que de sueur pleins
Le maistre & le cheual rapportent ceste gloire,
De n'estre faits tous deux sinon pour la victoire.
A toy gaye fureur i'ay long temps retenu
La bride, & ne sembloit estre en ce champ venu,
Sinon que pour brauer & partir sans rien faire
Comme si sans donner plaisir ie voulois plaire.
Or sus donc, vie-vie efforce maintenant
Ta course, & fay si bien qu'on aille soustenant,
Que d'emporter le prix indignes nous ne sommes:
Toy de beaucoup d'escris, & moy de beaucoup d'hommes.
Celuy qui a le cœur plus deuôt en tels lieux,
Face qui voudra faire, il fait tousiours le mieux.

Car cela qu'il a moins qu'vn autre d'excellence,
L'ardeur le luy fait prendre ou bien le recompense.
Me voila donc, i'y suis, bien tost tu m'as porté
Dans ma ville où ie voy, ce qui est apresté,
Par moy, sous le vouloir de mon Roy, ce me semble,
Ioignant l'honneur, la grace, & la richesse ensemble.
Ia l'Aurore laissant son Tithon endormi,
Chasse la nuit ombreuse, & reseme parmi
L'air tranquille & serain des roses qu'elle apreste
*Pour les faire pleuuoir sur * **
Dedans la maison iointe au temple principal,
Où mon Prince est couché, i'oy l'accord musical
Des Chantres & sonneurs plus diuins, qui reueillent
Deçà delà ces Dieux, qui ce matin sommeillent,
Fors les Amans assez reueillez de l'amour,
Qui les fait souhaiter le soir de ce beau iour.
I'ay bien d'autre façon habillé telle bande,
Que l'vsage commun grossier ne nous commande,
Guillaume, Iean Dugué, Charles, Mitou, sont ceux,
Que de nom & d'habit, i'ay fait Princes d'entr'eux:
L'habit fait qu'assez bien à ces noms ils conuiennent,
Leur son fait que ces noms pour iamais ils retiennent.
Guillaume est vn Phebus, Charles tant de la main
Comme du reste imite vn Amphion Thebain,
Iean Dugué fait le Pan, Mitou qui l'accompagne,
Le Thracien Orphee, & pour ce coup dédaigne
Son luth, ayant aux champs Elysiens appris
D'vn gentil instrument, qu'il a maintenant pris.
Les deux dessus le luth, dont comme Dieux ils sonnent,
Doucement vn Sonet doux & hautain fredonnent,

Que ſur ce iour i'ay fait: les deux autres ſuiuans
Accordent au ſonet & au ſon, émouuans
L'ame plus aigrement: l'vn touche ſes regales
Aux ſept tuyaus de Pan Archadien égales:
Et l'autre vn clauecin accorde gayement,
Et ſelon ſa partie auec l'autre inſtrument.
Deuant chacun des deux, par enfans de la ſorte
Que lon peint les Amours, leur inſtrument ſe porte,
Et tous ces quatre enſemble ont ſur moy tel pouuoir,
Que ie penſe ces Dieux, & non ces hommes voir,
Quand l'vn d'eus tient le plain, l'autre deſſus fredonne,
Et le tiers fredonnant, le quart plainement ſonne:
Puis rechangent ſoudain, & ſe iouans de nous
Auec vn dous réueil donnent vn ſommeil dous,
Et ſans la prompte ardeur en chacun embraſee,
Ie croy que lon lairroit en ſon lict l'eſpouſee.
Ces quatre donc tous ſeuls des autres à l'écart
Se faiſans rois de ſens ſont leur muſique à part.
Ie voy là d'harmonie encore vne autre bande,
Qui guere moins aux ſens de nous tous ne commande,
Ce ſont Muſes, parmi ceſte troupe i'ay mis
Deux de ces trois enfans Italiens tranſmis
Non de Rome, ains du ciel, pour adoucir la peine,
Que toute affaire apporte au Prelat de Lorraine.
En vn autre troupeau de Chantres on peut voir
Leur frere plus âgé faire vn autre deuoir:
Mais quant à ce ſaint Chœur, qui ſi bien ſe deguiſe
Et de port, & d'habits, ſur tout vne Deniſe,
Deniſe Muſe vraye ores que mieux ie l'oy,
Auec ſa voix hautaine emporte hors de moy

Mon ame dedans l'air: les ſix autres pucelles
Se ſont en tous eſtats choiſies des plus belles,
Ou qui pouuoient au moins auec quelque beauté
Ioindre ce diuin chant dont ie ſuis enchanté:
Les oyant tant au vif repreſenter l'antique,
Qu'elles nous ſemblent rendre encor la chromatique:
Chacune tient en main vn inſtrument diuers,
Que les vnes vont bien accordant aux ſaincts vers,
Dont i'ay loué les Dieux autheurs de l'alliance,
Aux autres il ne ſert ſinon de contenance.
Vne autre troupe encor des Chantres mieux appris,
A qui donne la Court l'entretien & le pris,
Marchent tels que lon peint les poëtes antiques,
Entre leſquels on voit les huict ſçauans Lyriques,
Sapphon eſt autre part, & tant d'autres bien nez,
Veſtus en long, & tous de laurier couronnez.
Ces grands Demons humains, ces Chantres & Poëtes,
Vont chantant d'vn ramas des choſes que i'ay faites
Sur le los de la Paix, les traits les mieux tirez,
Auſquels on a des chants celeſtes inſpirez,
Comme l'ame des vers. Vne bande confuſe
D'autres muſiciens tous enfans de la Muſe,
Se rompt deçà delà portant diuerſement
D'homme ou de Dieu ſi bien le vieil accouſtrement,
De femme, & de Triton, de Seraine, & Satyre;
Que leur ſon fait mourir, leur gaye façon rire.
Leurs chants ſont fort diuers, folaſtre eſt leur accord,
Hors des vulgaires loix, mais pourtant ſans diſcord:
Auſſi tous ſeparez, trois à trois, quatre à quatre,
Ne ſouffrent le plaiſir par le diſcord combattre:

Trois beaux enfans qui ſont, & femmes & poiſſons,
Des Seraines encor vont imitans les ſons.
Voila vn petit mont, qui porte ſur ſa pente
Mercure encor aſſis, qui maintenant n'enchante
Noſtre lumiere, ainſi qu'il fit d'Argus les yeux,
Sa flutte nous réueille, & ſi peut tous les deux.
Mon Anglois qui chez moy m'a cent fois de ſa harpe
Recreé les eſprits, l'ayant ore en écharpe
Contrefait Arion, ſur des flots cheuauchant
Son Dauphin, & ſauuant ſa vie par ſon chant.
Sapphon ſur vn rocher, qui enleué la porte,
De ſon ciſtre & ſa voix ſes amours reconforte:
Le Centaure Chiron ſagement compaſſant
Sa marche de cheual, & ſon arc delaiſſant
Qu'il porte dans le ciel, tient la lyre diuine,
Dont il appriſt au fils de Thetis la marine,
Et ſonnant fait le quart. Entre ceux ci voilà
Quatre autres qui vn peu ſ'écartent de ceux-là,
Qui d'vne aigre muſique & gaillarde & hautaine
Font retentir le ciel à grand' force d'haleine.
Vn Triton embouchant vn gros inſtrument creus,
Trompe des Dieux marins retorſe en pluſieurs nœus,
Porté deſſus des flots de toque blanche & bleuë,
Dieu vieillard par le haut, & poiſſon par la queuë,
Sert d'vne baſſe-contre à ces quatre. Vn Triton
Plus ieune que cetui, d'vn plus meſuré ton
Va rempliſſant ſa trompe, autrement retournee
Que celle que ſon pere a ſi bas entonnee.
Deux Satyres plus haut & plus clair que ces deux,
De cornets à bouquin éclattent auec eux,

La

La-Mare, que premier entre ceux-ci i'estime,
Vn ton perçant & dous si viuement anime,
Que les plus endormis soit d'ici, soit d'autour,
Se iettent hors du lict, benissans ce beau iour
Où le ciel se decœuure à leurs yeux fauorable,
Autant qu'est cet accord à l'aureille aggreable.
Voila, ie voy sortir encor de ce degré
Trois pasteurs, qui tantost iouoient tant à mon gré
D'vn flageol, d'vne fluste, & d'vne cornemuse,
Qui m'ont fait souuenir de la rustique Muse,
Qui ne dedaignant point les trouppeaux & les bois,
Ny la chanson champestre, enflamba quelquefois
Tytire Mantouan, Damete de Sicile,
Et l'Ergaste gentil de Naples la gentile:
Darinel en est l'vn, qui bourdonne si bien,
Qu'aux chants Arcadiens le Poictou ne doit rien.
Toutes ces bandes sont de gens excellents pleines,
Soit en esprits, en mains, en vois, ou en haleines,
Mesmement quelques vns qui de nom & d'honneur,
Dédaignent le nom vil de publique sonneur,
Se sentent trop heureux pour toy qui es Maistresse
De la trouppe sçauante, & trouppe chanteresse,
D'honorer ce sainct iour, comme feroient ces Dieux,
Comme feroient aussi ces saincts esprits des vieux,
Contrefaits par ceux ci, si ces gaillardes bandes
N'approchoient de si pres de leurs graces plus grandes:
Ou si eux-mesme au ciel, ou là bas dans leurs champs,
N'auoient à reiouir auiourdhuy de leurs chants.
Les Ombres & les Dieux, pour les sainctes concordes
Qui nous accordent mieux que n'accordent leurs cordes.

Ie ne voy point ici ce bien sonnant Albert,
Heritier de l'honneur de son pere: Lambert,
Ny tant d'autres encor que nostre Court renomme,
D'estre nés à tirer à soy l'esprit de l'homme,
Comme Orphee les bois, ne s'y sont point trouuez,
Et croy que pour la chambre ils se sont reseruez.
Ton Francisque est absent que te plain d'auantage;
Sois Deesse enuers luy, & pardonne à son âge:
Ie ne voy plus ici de bande, dont le son
Et l'habit represente vne antique façon:
Les bandes de hauts-bois, & clerons, & trompettes,
Aux autres faisans place & iusqu'ici muettes,
Ont bien sceu qu'il est iour ici de tout costé,
Que toute dame ioint la pompe à la beauté,
Qu'on leue les deux Rois, que desia lon habille
Ces trois Roines, la Mere, & Fille, & Belle-fille,
Et que sur toutes, toy (de ce iour le Soleil)
Tu vas faire enrichir d'vn éclat nompareil,
D'or, d'argent, de flambeaus, qui par tout illuminent
Dessus lesquels encor tes deux beaux yeux dominent.

* * *

De tous cœurs se saisit l'allegresse, & le soing
Auec le vent qui sort, & emporte bien loing.
L'accoustrement d'eux tous, sans qu'on leur accommode
Quelque antique personne, est fait à nostre mode,
Que fort riche d'étoffe, encor mieux façonné
De tes couleurs; tu as à chacun d'eux donné.

Tous ces gais violons sont de mesme liuree,
Et maints autres desquels nostre Court se recree,
Qui veut, ie croy, ce iour, veu ces seules merueilles,
Souler tous grands esprits, tous yeux, toutes oreilles.
Sus enfans, sus amis, sus sus troupeau diuin,
La musique est la sœur de la ioye & du vin:
Du vin la fureur saincte égayant par mesure,
Fait mesme souuent vaincre & l'art & la Nature:
Allez, dessemblez-vous, le vin frais vous attend,
Desiunez, rendez-vous l'esprit libre & content,
Et puis demi-repeus de legere viande,
Que chacun plus dispost se retrouue en sa bande,
Afin que quand le iour se monstrera plus haut,
Et que le Roy voudra qu'on marche, comme il faut,
Par ordres & par rangs vos troupes ie dispose
Pour marcher, sans confondre en vous la moindre chose,
Par ceste grande allee que i'ay fait ordonner,
Ce qui peut tout ce peuple & moy-mesme étonner.
Ceste allee à main dextre au long du mur menee,
Et selon les retours par compas retournee,
Tantost baissant plus bas, & tantost se leuant,
Sans perdre pourtant grace, & tousiours ensuiuant
Sa hauteur, sa largeur, & l'art qu'on y contemple,
Presque iusques aupres des portes du grand Temple
Commence, à l'huis duquel tous ces Dieux sortiront,
Qui sous elle à couuert iusques au temple iront.
Ie l'ay presque en façon de longue gallerie
Fait fonder, & leuer sur la charpenterie,
Qui se suit, baisse, hausse & tourne par endroits,
Par espaces, gardant ses allignemens droits:

Car tantost à niueau tout droit se continue,
Puis tantost la mesure & grace retenue
Peu à peu fait son fais deualler contre-bas,
Puis peu à peu le monte encore par compas:
I'ay toutesfois par tout de gros festons de l'hierre
Reuestu tous les bords, & mesme iusqu'à terre
Couuert & enrichi tout ce qui la soustient,
Tant que rien en tout l'œuure offenser ne nous vient.
Sur ce bois donc qui sert à tout l'œuure de ferme,
De huict pieds en huict pieds on voit vn double terme,
Duquel la hauteur va le naturel passant,
Qui en deux chefs humains par le haut finissant,
Dont l'vn monstre au dehors, l'autre au dedans la face,
Dont l'vn est masle, & l'autre a de vierge la grace,
Se couple dos à dos, & tousiours au millieu
De sa hauteur ioignant les deux nombrils au lieu
De iambes & de pieds, il s'amortit en pierre,
Qui large par le haut descendant contre terre,
Tousiours se ramenuise, & au pied seulement
S'eslargit, se plantant ainsi plus fermement:
Ie les ay fait, à fin que chasque terme ensemble
Sans differer d'vn trait l'vn à l'autre ressemble,
Tous mouler de papier, qui cache dans le creus
Ce qui soustient le fais qui repose sur eus:
L'artisan studieux a d'vne grace telle
Dans son moulle exprimé l'action naturelle,
Qu'à les voir on diroit qu'ils ahanent bien fort,
Et que presque leur corps raccoursit sous l'effort,
Tant bien pour soustenir chasque arcade voutee,
Mesme la voute aussi des arcades portee:
Ils renfoncent les yeux, ils reserrent les dents,

Ils repliſſent le col, & retenans leurs vents
Ils ſe font arondir le ventre & la poitrine,
Ils renflent les tetins, & renfrongnent la mine:
Ie les euſſe bien fait au lieu de les brunzer,
En toutes les couleurs de marbre déguiſer,
Et prendre leur poli, ou bien en pierre noſtre,
En ſerpentine, albaſtre, ou porphyre, ou quelque autre,
Mais la façon du brunze eſt haute, & ſe peut mieux
Repreſenter au vif & contenter les yeux:
Ce qui ſ'eſt ſi bien fait, qu'on ne ſçauroit cognoiſtre
Lequel des deux ouuriers ſ'eſt monſtré meilleur maiſtre,
Le ſculpteur, ou le peintre: ils ſont ainſi qu'alors

* * * *

CONTR'AMOVRS.

I.

VOVS, ô Dieux, qui à vous preſque égalé m'auez,
Et qu'on feint comme moy ſerfs de la Cyprienne:
Et vous doctes amans, qui d'ardeur Delienne
Viuans par mille morts vos ardeurs écriuez:
Vous eſprits que la mort n'a point d'amour priuez,
Et qui encor au frais de l'ombre Elyſienne
Rechantans par vos vers voſtre flamme ancienne,
De vos palles moitiez les ombres reſuiuez:
Si quelquesfois ces vers iuſques au ciel arriuent,
Si pour iamais ces vers en noſtre monde viuent,
Et que iuſqu'aux enfers deſcende ma fureur,
Apprehendez combien ma haine eſt equitable,
Faites que de ma faulſe ennemie execrable
Sans fin le Ciel, la Terre, & l'Enfer ait horreur.

II.

O Toy qui as & pour mere, & pour pere,
De Iupiter le sainct chef, & qui fais
Quand il te plaist, & la guerre, & la paix,
Si ie suis tien, si seul ie te reuere,
Et si pour toy ie dépite la mere
Du faux Amour, qui de feux, & de traits,
De paix, de guerre, & rigueurs, & attraits
Tâchoit plonger ton Poëte en misere,
Vien vien ici, si venger tu me veux,
De ta Gorgone éprein moy les cheueux,
De tes Dragons l'orde pance pressure:
Enyure moy du fleuue neuf fois tors,
Fay-moy vomir contre vne, telle ordure,
Qui plus en tache & en l'ame, & au corps.

III.

Dés que ce Dieu soubs qui la lourde masse
De ce grand Tout brouillé s'écartela,
Les cieux plus hauts clairement étoila,
Et d'animaulx remplit la terre basse:
Et dés que l'Homme au portrait de sa face
Heureusement sur la terre il moula,
Duquel l'esprit presqu'au sien égala,
Heurant ainsi sa plus prochaine race:
Helas ce Dieu, helas ce Dieu vit bien
Quel deuiendroit cet homme terrien,
Qui plus en plus son intellect surhausse.
Donc tout soudain la Femme va bastir,
Pour asseruir l'homme & l'aneantir
Au faux cuider d'vne volupté faulse.

IIII.

Je m'étoy retiré du peuple, & solitaire
Ie tâchoy tous les iours de iouir saintement
Des celestes vertus, que iadis iustement
Iupiter retira des yeux du populaire:
Ja les vnes venoyent deuers moy se retraire,
Les autres i'appelloy de moment en moment,
Quand l'Amour traistre, helas! (las trop fatalement!)
Te feit, ô ma Pandore, en mall' heure me plaire:
Je vy, ie vins, ie prins, mais m'ouurant ton vaisseau,
Tu vins lâcher sur moy vn esquadron nouueau
De vices monstrueux, qui mes vertus m'emblerent.
Ha, si les Dieux ont fait pour mesme cruauté
Deux Pandores, aumoins que n'as-tu la beauté,
Puis que de tout leur beau la premiere ils comblerent!

V.

Myrrhe bruloit iadis d'vne flamme enragee,
Osant souiller au lict la place maternelle:
Scylle iadis tondant la teste paternelle,
Auoit bien l'amour vraye en trahison changee:
Arachne ayant des Arts la Deesse outragee,
Enfloit bien son gros fiel d'vne fierté rebelle:
Gorgon s'horribla bien, quand sa teste tant belle
Se vit de noirs serpens en lieu de poil chargee:
Medee employa trop ses charmes, & ses herbes,
Quãd brulãt Creon, Creuse, & leurs palais superbes,
Vengea sur eux la foy par Iason mal gardee.
Mais tu es cent fois plus, sur ton point de vieillesse,
Pute, traitresse, fiere, horrible, & charmeresse,
Que Myrrhe, Scylle, Arachne, & Meduse, & Me- *(dee.*

VI.

O traiſtres vers, trop traiſtres contre moy,
Qui ſouffle en vous une immortelle vie,
Vous m'apaſtez, & croiſſez mon enuie,
Me déguiſant tout ce que i'apperçoy.
Je ne voy rien dedans elle pourquoy
A l'aimer tant ma rage me conuie:
Mais nonobſtant ma pauure ame aſſeruie
Ne me la feint telle que ie la voy.
C'eſt donc par vous, c'eſt par vous traiſtres carmes,
Qui me liez moymeſme dans mes charmes,
Vous ſon ſeul fard, vous ſon ſeul ornement,
Ja ſi long temps faiſant d'un Diable un Ange,
Vous m'ouurez l'œil en l'iniuſte louange,
Et m'aueuglez en l'iniuſte tourment.

VII.

Combien de fois mes vers ont ils doré
Ces cheueux noirs dignes d'une Meduſe?
Combien de fois ce teint noir qui m'amuſe,
Ay-ie de lis & roſes coloré?
Combien ce front de rides labouré
Ay-ie applani? & quel a fait ma Muſe
Ce gros ſourcil, où folle elle s'abuſe,
Ayant ſur luy l'arc d'Amour figuré?
Quel ay-ie fait ſon œil ſe renfonçant?
Quel ay-ie fait ſon grand nez rougiſſant?
Quelle ſa bouche, & ſes noires dents quelles?
Quel ay-ie fait le reſte de ce corps?
Qui, me ſentant endurer mille morts,
Viuoit heureux de mes peines mortelles.

CONTRE LA RIERE-VENVS.

*P*VISQVE *tu veux qu'ici ta saincte ardeur, ô Muse,*
A detester vne orde & sale ardeur s'amuse,
Dont l'infete vapeur peut presque empuantir
L'odeur du feu qu'en moy tu fais du Ciel sortir,
Il faut que dans ces vers ta flame eclaire en sorte,
Qu'elle rende en la fin l'enorme flame morte,
Qui d'vn prodigieux & stygien flambeau
Tâche amoindrir l'amour, l'autre feu clair & beau,
Et qui honte du Ciel, des Dieux, & d'Amour mesme,
Deuroit d'aborrement & contre-cœur extreme
Nous faire oster le feu qui de l'Amour nous vient,
Par qui Nature ici nostre genre entretient:
Ains d'erreur, de hideur, & d'horreur deuroit faire
Perdre aux flambeaux du ciel leur lumiere ordinaire,
Faire aux Dieux retirer la flame d'entre nous,
Qu'apporta Promethee aux vsages de tous:
Faire plus qu'vn repas de Thyeste en arriere
Aux cheuaux du Soleil rebrousser leur carriere,
Et nous priuer en fin de la flame du iour,
Nous frustrant des effets du flamboyant Amour,
Qui premier éclaircit la masse tenebreuse.
Plein donc d'vn ardent fiel contre l'ardeur hideuse,
Mesme ayant commencé par tant de feus diuers,
Ie veux que de feu mesme apparoissent mes vers,
Afin que si la France à tel monstre pardonne,
Auant qu'en tant de chefs serpentins il foisonne,

S'il ne doit que par feu comme l'Hydre perir,
Sauué du feu public vienne en mon feu mourir.
Iamais ne fut assez en son vray los tenuë
Ny pratiquee au vray, ny mesme au vray cogneuë
D'amour la claire torche : & ce noir brandon ci
Ne peut estre aborré, ne peut estre obscurci
D'vne execration, qui assez pour luy vaille,
Puis que contre les loix de Nature il bataille.
Si tout bien de Nature est sur tous biens sacré,
Tout mal contre elle soit sur tous maux execré:
Quoy que ie couure ou monstre amour, iamais n'appaise
Au foyer de mon cœur l'aspre & l'occulte braise,
Dont l'effort plus contraint se rend d'autant plus chaud:
Et comme ces Demons qui sont du rang plus haut,
Et qu'on croit dans le feu dernier element viure,
Mon esprit, qui leur haut naturel semble suiure,
Deust-il sentir son corps consumer peu à peu,
Brulant d'amour ne peut viure ailleurs qu'en son feu.
La flame aux cieux volant, viët des cieux, & nostre ame
Est plus celeste alors qu'elle enclost plus de flame:
Mais comme ie me laisse à toute heure attiser
Tel foyer qui prochain vient mon ame embraser,
Aimant mesme vn amour qui agreant moleste:
Cet autre amour contraire à l'amour ie deteste,
Ie hay, ie fui, i'aborre vne Riere-Venus,
Dont les feus puis n'aguere en France sont cognus.
Car le brandon qu'vn cœur sous nostre Amour endure,
S'allume dans le ciel de flame haute & pure,
Telle, comme ie croy, que peut auoir aux cieux
Pour les Dieux & pour nous le seul œil de tous yeux:

Le ciel, le feu, l'air, l'eau, la terre, & ce qui mesme
Ou dans nostre bas Globe ou dans tout rond supreme,
Discourt & sent & croist, fait hommage au brandon
D'amour, & ce grand Tout n'est rien sans Cupidon,
Qui seul fait & repare & maintient ce qu'enserre
En soy le ciel, le feu, l'air, & l'onde, & la terre,
Au rebours du brandon horriblement infect,
Qui ne fait aucun œuure issir de son effet,
De Nature la haine & l'outrage execrable:
D'autant qu'à celuy-là de Megere semblable,
Il s'allume là bas aux brandons inhumains,
Fumeus, puans, sanglans, dont s'horriblent les mains
Des sœurs, qui pour cheueux sur leur chef amoncelent
Leurs hideus couleureaus, & qui tantost bourrelent
Les coupables esprits de ces serpens rongeurs,
Arrachez d'vn tel poil, ou de ces feus vengeurs,
Qui vn poison de rage & puanteur font prendre
Au brandon qu'Amour faux dessus eux fait épandre:
C'est pourquoy son effet des faux cœurs enchanteur,
Leur fait d'vne orde rage aimer la puanteur.
Lâche & vilain se voit le desir qui endure
Son contentement propre, auoir pour but l'ordure,
Et que cela qui mesme au contentement sort,
Doiue auecques l'ordure aller au lieu plus ord:
Qui telle Venus monstre estre d'embas yssue,
Puis qu'au fond de la terre elle est encor receue.
Que donc l'Amour hautain mette en cendre mon cœur,
Non pas vne infernalle & furialle ardeur.
Comme maint oisillon approchant d'auantage
L'ardent Soleil, son chant en son chaud encourage:

Comme vn Grillon nocturne est au chant enflammé,
Tant plus il sent au soir son foyer allumé:
Et comme la Cygale au fort de l'Esté chante,
Tant plus la chaleur est & brulante, & sechante:
Sur mes heurs malheureux, sur mes gayes douleurs,
Ie fay maint chant diuers au millieu des chaleurs,
Et sans fin pour l'amour, qui ses cruels alarmes
Refreschit dans mon cœur, ie pren mesme les armes
Deffendant mon tyran: mais ne pouuant aimer
L'autre amour, contre luy ie veux mes chants armer
De plus fort en plus fort. Car tout bon cœur ne souffre
Ce feu, non plus qu'vn feu se degorgeant du souffre
Que la bouche du mont Sicilien rendroit
Alors que plus de souffre en son ventre fondroit:
Non plus que des serpens chaque espece prochaine
Du Basilic, ne peut endurer son haleine,
De l'haleine & non pas du regard, comme on feint,
Ce royal serpenteau la vie en eux esteint:
Non plus que l'air sortant des mares croupissantes,
Ou l'air plus corrompu des cloaques puantes:
Non plus que la fumee emmi les champs sortant
D'vn feu fait de toute herbe & tout bois mal sentant,
Ou ces fortes vapeurs par medecines extraites
Des drogues que lon trouue entre autres plus infetes:
Non plus que des serpens plus chauds & plus vilains,
Les repaires qui sont d'estrange odeur tous pleins,
Ou des porcs engressez le tet plus ordinaire,
Ou d'autres animaux plus puants le repaire:
Et non plus qu'vn amas charongneux de ces corps,
Soit d'animaux puants, ou soit de serpens morts,

Horreur mesme aux oiseaux & bestes carnacieres,
Ne peut estre enduré par les plus charongnieres.
Mesme à fin qu'en laissant toutes autres senteurs,
I'approprie à tel fait ses propres puanteurs,
Non plus que cela mesme en qui souuent se souille
Ce crime, qui l'ordure aime, recherche & fouille
De fort prés, & long temps ne peut estre souffert
D'vn, qui par punaisie au moins tel sens ne perd.
" L'ame aimant les vertus abomine le crime
" Plus qu'vn bon nez l'odeur ne reiette ou estime.
Si donc tel monstrueus & sale échauffement
Hors mon ame amoureuse encor plus ardemment
Par vn beau contre-feu de mon amour se chasse,
Qu'ardemment mon amour par elle ne s'embrasse:
Il faut bien que mon chant, puis qu'en ces vers tousiours
I'oppose l'amour nostre aux monstrueus amours,
Face prendre à tous ceux qui hayent telle peste,
Vn si grief contre-cœur du mal que ie deteste,
Qu'il puisse encor passer la pitié, la faueur,
La iuste bien-vueillance & l'ardente ferueur,
Qu'en écriuant d'amour ie veux grauer en celle,
Qui fait, qui sçait mon feu, qu'en decouurant ie cele.
En ceci ie l'implore, elle qui iuste doit
Par pitié bienheurer ma ferueur, qu'elle voit
Si bien à la chaleur de ma vie estre estreinte,
Que l'vne en moy ne peut se voir sans l'autre esteinte:
Si bien qu'vn tel tortis se croisant, se laçant
De cent nœus, & dans l'air en ma mort se haussant,
Fera voir tout d'vn coup mon amour & ma vie
En deux pointes de feu iusques au ciel rauie.

Ie voudrois qu'en voyant bouillir mon fiel si fort
Contre vn forfait, qui fait aux Dames tant de tort,
Et qui peut mesme faire aux François de nostre áge
Trop plus qu'à la Nature & aux Dames d'outrage,
Elle vint tout ensemble ici fauoriser
Ce qui peut & mon fiel & mon cœur attiser,
Mon fiel tout plein de haine encontre ceci forte,
Mon cœur tout plein d'amour qu'immortel ie luy porte,
Et qu'auec moy iurant en mon mesme dessein,
Elle fist plus que moy, qui suis de courroux plein:
Si bien qu'en se ioignant aux Deesses plus belles,
Se voilans de ces noms Dames ou Damoyselles,
Elle fist que chacune vsast du haut pouuoir
Qu'on leur voit contre nous en nostre amour auoir:
Au moins si leur bel œil & leur pudique oreille
Pouuoyent ouir & voir ceste horreur nompareille,
Par l'eclat de leurs yeux qui peut mesme eclaircir
Tous les cieux, & d'eclairs toute flame obscurcir,
Rauir soudain du ciel des Dieux l'ame immortelle,
Et des humains porter au ciel l'ame mortelle,
Forcer mesme aux enfers Pluton de les aimer:
Pour amortir ce feu qui nous vient diffamer,
Elles viendroyent estans iustement irritees,
Et dans ces vers encor par mon ire excitees,
Esteindre telle rage: en faisant par beautez
Tel obscur brillement ceder à leurs clartez,
Voire armant pour chasser telles forceneries,
Au ciel, terre & enfers, Dieux, & Rois & Furies.
Mesme aux premiers arrests par leur grandeur donnez
Contre ceux qu'on verroit du crime soupçonnez,

Elles les priueroyent pour iamais d'auoir place
En leurs yeux, en leur cœur, en leur memoire & grace,
Tant qu'elles, que lon croit de Nature l'honneur,
De ſon beau le plus beau, l'heur plus grand de ſon heur,
De Nature les fleurs, & plus dignes richeſſes,
De Nature par moy ſe feiſſent vengereſſes:
Mais elles ne voudroyent honteuſes en ceci
Entendre le ſeul nom de ceſte hideur ci.
Tout François vrayment noble, à qui la force grande
Des Dames & d'Amour par ſon vray ſens commande,
Du nom & plus du fait prendra, ce croy-ie, horreur,
Sans me lire & ſans prendre en mes fureurs fureur.
Moymeſme ie ne puis dans vn tel chant me plaire,
Qu'à bon droit & pour bien ie ſuis contraint parfaire
Sans peine & ſans plaiſir. Souuent l'aſpre courrous
Maint diſcours prompt & haut peut pouſſer hors de nous.
La preſtreſſe à Phebus quand ce Dieu la poſſede,
Par force à la fureur de ſes oracles cede:
Elle ſent en ſa langue vn forcé mouuement,
Changement en ſon corps, nouueau tranſportement,
En ſon eſprit prophete, en ſa poitrine enfleure,
En ſa face, en ſes yeux meſme, en ſa cheueleure,
Palleur, terreur, meſlange, & ſans aucun plaiſir
Met hors ce qui luy vient eſprit & corps ſaiſir.
C'eſt malheureux ſujet que de voir ou d'entendre,
D'écrire ou de parler, ce qui l'horreur engendre.
Tout ord & vilain vice en ſoy touſiours a eu
Deplaiſance eſtant dit, & croiſſance eſtant teu.
Quand l'inſtinct de l'Amour ranimant dans moymeſme
L'autre ardeur de chanter l'embraſement extreme,

M'offre ainsi double feu: l'vn dont l'amour nous ard,
L'autre dont Apollon nous échauffe en son art,
Faisant au feu premier si viue clarté rendre,
Qu'il puisse apres la mort éclairer nostre cendre.
Ie m'égaye en ces feus, bien qu'ils m'aillent brulant,
Comme sur le mont d'Oete vn grand Hercule allant
Par brulement au ciel, lors qu'vne flame telle
Purgeant sa chair diuine eust brulé sa mortelle:
Ou comme cet oiseau, qui pour renouueller
Sa vie vient soymesme apres mil ans bruler.
Car telle ardeur d'amour qui aux grands cœurs viẽt nai-
Rencontrant l'autre ardeur chasse le mortel estre, (stre,
Nous porte dans le ciel, gaignant par vn tourment
L'eternité qui sort d'vn hardi brulement,
Tant que de nostre cendre à la mort asseruie,
De siecle en siecle on voit renouueller la vie,
Qui se rend par pareil & perpetuel cours
De memoire aux deux noms, aux vers, & aux amours:
Ce qu'attendre ie puis, non ceux dont on decœuure
Auant la mort mourir les vers, l'amour & l'œuure,
Bien qu'il se vantent tous, singes de hauts esprits,
D'eterniser leur nom, leur Dame & leur escrits:
Ce cher loyer des Dieux, de Nature, & des astres,
N'est pas pour les labeurs des malings poëtastres.
Moy donc estant épris de ces deux diuins feus,
Ie donne à l'heure vn stile aux vers tel que ie veus,
Pouuant tourner ma Muse en mainte & mainte forme,
Comme quand vn Prothee en cent façons se forme,
Comme Achelois sentant l'effort Herculean,
Comme Thetis fuyant l'autre effort Pelean.

L'ample

L'ample ſujet d'amour preſque encloſt toute choſe,
Que tout autre ſuiet à nos diſcours propoſe:
Luy des Dieux premier né, nous fait parler des Dieux,
Rechercher leur ſubſtance & compaſſer les cieux
S'accordans par luy ſeul, tellement que ſans peine
Là haut de cercle en cercle vn haut ſens il pourmeine,
Pour commencer l'eſſence & les cours & les rangs
Des aſtres arreſtez, & des aſtres errans:
Luy qui eſt tout flambant & noſtre flame eguiſe,
Nous porte dans la flame apres les cieux aſſiſe
Au plus haut de ſon monde, & luy ſeul inſpirant
L'air, que nous reſpirons, en l'air nous va tirant,
Puis ſur toutes les mers nous dreſſe vn nauigage,
Où ſouuent noſtre eſpoir par luy ſouffre vn naufrage,
Il rompt ſon vol & vient ſur terre ſe ficher,
Pour dedans & dehors la flame rechercher:
Soit tel qu'on feint ou non, proffitable eſt la feinte
Par qui preſque de tout la ſcience eſt attainte.
Luy donc qu'on fait auſſi de toute vie autheur,
Comme on le feint auſſi l'autheur & le moteur,
Fait que l'aigu diſcours ſous ſa guide decœuure
De Nature tout art, toute cauſe, & tout œuure,
Toute matiere & forme, & donne tant d'objets,
Fait prendre vn diuers ſtile en ſi diuers ſujets,

* * * * *

Des guerres du Roy Henry deuxiesme, contre l'Empereur Charles cinquiesme, apres le siege de Metz leué.

Le dol long temps couué, la surprise, & l'audace,
Tombent en contreruse, en repousse, & rabais:
Quiconque hait les siens, leur repos, & leur pais,
L'estranger, le trauail, la guerre le terrasse,
Celuy n'est plus qu'vn songe, vn tronc, & vne glace,
Qui veilloit, florissoit, & bruloit en ses faits:
S'on veut vaincre, enrichir, reuiure par meffaits,
La dépouille, la perte, & la mort nous menasse.
Malheur quand l'âge vieil, le trouble, & la froideur
Rencontre vne ieunesse, vn accord, vne ardeur:
Par ces trois l'heur passé, l'effort, & l'esperance
Se tournent en malheur, foiblesse, & desespoir,
Or' que l'Empereur, l'Aigle, & l'Espagne font voir
Que vaut nostre grãd Roy, nostre Lys, nostre France.

A Madame Marguerite sœur du Roy Henry deuxiesme, depuis Duchesse de Sauoye.

I

VOYANT *ce iour parler du grãd Dieu, dõt l'essẽce*
En ce meslant par tout, anime l'vniuers,
Ie me souhaitte auoir & mille & mille vers,
Que docte i'ay cent fois sacrez à sa puissance.
Et voyant que le ciel pour reuenger la France,
Nous enuoye en ce temps le plus beau des hyuers:
Sur ce temps ie conçoy mil argumens diuers,
Pour par vn bon augure aider nostre esperance.

Puis ie brusle d'emplir cent papiers écriuant
L'aise de nostre Roy, ses enfans receuant,
L'aise de toy leur Tante, & l'heur de telle race.
Et ne pouuant du tout m'assouuir, ie ne veus
Me faillir sans qu'aumoins ces petits traits ie trace
De Dieu, du temps, du Roy, de toy, de tes neueus.

II.

Dieu, ce Dieu qui promet aux François plus de bien
Qu'il ne leur a ces iours permis faire d'outrage,
De foy, d'œuure, de sens, de langue, & de courage,
Doit estre aux biens, aux maux, le seul but du Chre-
Seule cause de tout, de tout seul entretien, (stien:
Tout infini, tout bon, tout puissant, & tout sage,
L'ame, le gon, l'appuy du monde son ouurage,
Qu'il fit luy estant tout, & pouuant tout de rien:
Qui pacifique en tout, par harmonie accorde
Des neuf cieux & des quatre elemens la discorde,
Par son destin certain guidant l'incertain sort:
Qui par ordre & raison donne ou ame ou croissance,
Qui nous sauue par CHRIST, *sa race, & son essence,*
Seul fort, & seul vengeur du tort & de la mort.

III.

Ore qu'en ce beau parc pensif & solitaire,
Pour façonner ces vers ie rassemble mes sens:
Ie m'esmerueille en tout de sentir que ce temps,
Ce beau temps ne sent rien du cornu Sagitaire.
Les Dieux pour nous vẽger, ce semble, ou pour no⁹ plaire,
A la queuë d'Automne ont fait naistre vn Printẽps,
Tant que les Dieux de nous parauant mal contens,
Ne seront plus nommez Bourguignons du vulgaire.

Ha! qu'il me plaiſt d'aller par vn ſeruice beau
Chercher chez l'ennemi la gloire ou le tombeau:
Tu mens, Iule Ceſar, lâche en ſon infortune
Le François ne ſe montre, ains renforçant ſon cœur,
Comme l'Hydre, des coups, des playes, du malheur,
Doit ſous mon Roy combatre & les Rois & Fortune.

IIII.

Mon Roy ſçait-il pas bien que les deſtins ont fait,
A fin qu'vn changement maintienne ce grand eſtre,
L'vn peuple à l'autre peuple, & les Rois aux Rois e-
Contraires, pour en tout mõſtrer tout imparfait? (ſtre
Et mon Roy ſçait-il pas auſſi que le meffait
Par le preuoir des Dieux rend le deſtin ſeneſtre?
La victoire eſt touſiours (ô HENRY*) dãs ta dextre,*
Mais de nous tes ſujets le vice nous deffait.
Le vice & la victoire ont bien peu d'alliance,
Vertu, valeur, victoire, encor ſont en la France,
Ne crain qu'vn ſeul poiſſon retarde ton vaiſſeau,
Ny que la nuict te puiſſe en ton beau iour te nuire,
Sois Tiphys, ſois Phebus, & pour pourſuiure & luire
La vertu ſoit touſiours ta voille & ton flambeau.

V.

Trouppe d'enfans diuins, ſoit celle qui arriue,
Ou bien ſoit mõſieur meſme, ou l'vne & l'autre ſœur,
Voſtre mere Iunon vous doüe de ſon heur,
Voſtre tante Pallas de ſa vertu naïfue:
Mars ce prince Lorrain, qui ja ſous ſoy captiue
Nos ennemis, vous ſoit de prouëſſe donneur,
Mercure ce prelat des Cardinaux l'honneur,
Vous doüe de conſeil & d'eloquence viue.

Ainsi vous serez faits tous sept, ô nombre beau,
Sept pandores en France, & chacun son vaisseau
Dans ses mains receura de Iupiter son pere:
Puis l'ouurant vous verrez sortir tant de vertus,
Que les maux de Pandore à la fin combatus,
Lairront nostre air François sans crime & sans misere.

AV ROY CHARLES IX. APRES la reduction du Haure de Grace.

I.

Si ie t'ay discouru ces iours d'vn bastiment,
Ie ne suis pourtant, Sire, vn maistre d'edifices,
L'heur de Nature & l'art m'ōt pourueu d'exer-
Plus grās, pour au pais rēdre vn autre ornement. (cices
Non que ie refusasse à mesler dextrement
D'vn si bel art l'estude à d'autres artifices,
Et pour toy ie seruisse à mes plus grans seruices,
Si ie pouuois tel art embrasser dignement.
Mais le bastiment vray qu'il faut qu'vn Roy demande
De moy, c'est de son nom, c'est de sa gloire grande
L'edifice, à la flamme & au fer resistant.
Poursuy, CHARLES, *l'heureux instinct de ta nature,*
Tant qu'ensuiuant tes ans, tes faits, telle structure
Aille par moy tous ans & tous faits surmontant.

II.

Si ce bien, dont ta race & ta face & ta grace,
Ton instinct, ton destin, me gardent d'en douter,
Se peut voir de mes yeux, qui est de surmonter
Nostre espoir, & passer les gloires de ta race.

Si tu fais voir que quand en ceste terre basse
Tout te deplore, alors Dieu vient tout augmenter:
Bref, si tu es vray Roy (car ie ne puis flater
Ny mentir) ne crain point qu'aucun ton los surpasse.
Mon subiet non pas moy tout autre effacera,
Ia du sujet l'entree assez ample sera,
Quand ie diray le trouble & l'heur de ton enfance.
Le trouble empesche l'heur, mais le vouloir des cieux
Ton conseil, ton esprit & braue & gracieux,
Font à l'œil ton heur croistre auecques la croissance.

III.

Estre fils d'vn HENRY *qui fut fils d'vn* FRANÇOIS,
Tous deux rares honneurs de la France en prouësses,
En victoires, grandeurs, sciences & sagesses:
Estre de sang issu & rang de puissans Rois:
Estre orné seul des dons que lon a feint aux trois,
De Venus, de Minerue, & de Iunon Deesses,
Qui sont les grands beautez, les vertus, les hautesses,
Et en face & façon promettre armes & loix.
Dés l'enfance auoir veu foudroyer les murailles,
Ne s'estre point troublé des assaults & batailles,
En courant son Royaume auoir molly sous soy,
Et rembarré les siens, assoupi nostre guerre,
Et fait chasser l'Anglois dedans son coin de terre,
C'est ja pour toy grand gloire, & grãd sujet pour moy.

IIII.

Mars en guerre effroyable en ses combats tempeste,
Venus plus douce, tire en l'amour nostre cœur,
Forcé dessous les loix de son enfant vainqueur,
Et Diane ses serfs en la chasse conqueste.

Mars te vit en naissant, & souffla dans ta teste
Ie ne sçay quoy, qui doit du monde estre la peur,
Et Venus t'inspira le meilleur de son heur,
Diane par les bois t'accoustume à la queste.
Sous Mars tout ce grand monde au ioug asseruiras,
Sous Venus tous les cœurs du peuple rauiras,
Et pour d'ici chasser le mal qui nous menasse,
Tout ce rond spatieux te seruira de bois,
Voire & pourras en tout ce que peuuent les trois,
Mars, Venus, & Diane, en guerre, amour & chasse.

V.

Pendant qu'en mes discours ie ri de l'iniustice,
Qui à tort s'efforçant m'abysmer de malheurs,
Réueille vn cœur en moy, qui domteur des douleurs
Ne permet qu'à mes maux ma constance flechisse:
Je songe, & contrepoise à mon mal, la malice
Du temps, qui mesme à tort s'attachant aux grãdeurs
De nos princes & Rois, monstre que les grands heurs
Sont enuiez du peuple, & poursuiuis du vice.
Mais le ris de mon mal n'est pas de là sorti,
Pour voir vn mal commun iusqu'aux grãds departi:
Carriant de mes maux ie pleure des publiques.
Puissé-ie de ces deux en fin telle fin voir,
Que l'vn engendre en moy l'heur, l'égard, le sçauoir,
L'autre aux grãds le cõseil, & l'horreur aux iniques.

VI.

C'estoit assez ce semble (ô Dieu) qu'apres auoir
Au regne de HENRY *dix ans nourri la guerre,*
Nous auoir fait decroistre en accroissant sa terre,
Dont en fin lon ne peut grande croissance voir:

Faire encor,lors que foible estoit nostre pouuoir,
Rompre vne tréue heureuse, & puis cõme vn tõnerre,
Qui par vn double éclat deux grands sapins atterre,
En deux batailles presque accabler nous vouloir,
Nous arracher le pris,le cœur,& l'esperance,
Si deux prises deux fois n'eussent vangé la France:
Sans apres vne paix qui nous fait discorder,
Faire vn grand Roy meurdrir,comme en duel,& faire
(O monstre)le François au François aduersaire,
Oster vn autre Roy,& l'autre hasarder.

Contre les Ministres de la nouuelle opinion.

NE m'est-ce assez, helas! puis qu'il faut commencer
Par regret sur vn temps plein de regrets, ma plainte,
De voir par faction nouuelle iniuste & feinte,
L'vsance & antique & droite & vraye effacer?
Voir tel erreur sans choix & sans pois sembrasser,
Par pique,ou dol,ou foy legerement étreinte,
Et voir la foy,la loy,l'amour,la iuste crainte,
Presqu'auec tout l'estat des François renuerser?
Voir les champs,les citez,de leur Roy plus voisines,
Pleines de sang,de feus,de vols,& de ruines,
Qu'on couure,à faux,du nom tant de Dieu q̃ du Roy?
Sans voir,las! que desia par deux fois sur sa teste,
La France ayant bien peu preuoir telle tempeste,
Sans remede & sans yeux l'attende ainsi sur soy.

II.

Ce qui deuoit le plus decouurir telles rages,
Ce qui deuoit deuant, apres, & à iamais
Contre les faux desseins de ces gens, & leurs faits
Animer nos conseils, nos escrits, nos courages,
Sont les pretextes feints, les faux & sots langages
Des Ministres leurs chefs, impudents, contrefaits,
Seurs du martel des leurs, & qui hayans la paix
Cachent du faux desir d'icelle leurs orages.
Qu'ores on voye au moins comme ils sçauent piper,
Qui creuans d'auoir veu de leurs mains échapper
Leur Roy, par les chemins luy táchant faire outrance,
Le faisans assieger dans Paris, cottiser
Ses sujets, ses moulins bruler, ses ponts briser,
Crient que c'est en humble & vraye obeissance.

III.

Apres tant d'autres maux brassez en d'autres lieux,
Vouloir ici d'entree & reuolte premiere,
Rendre il y a sept ans la noblesse meurtriere
Des parens de leur Roy deuant ses propres yeux:
Puis couuant, nourrissant leurs feux ambitieux,
Piquer, pousser, presser leurs fauteurs, de maniere
Que leur caute simplesse & leur humblesse fiere,
A son Roy demasqua son front seditieux:
Nous vouloir cantonner, mettre l'Anglois en France,
Faire enuahir du Roy la terre & la finance,
Soudoyer de larcin, de sacrilege aussi,
En siege & en bataille oser contre vn Roy faire
Par traitre assasinat son Lieutenant deffaire,
N'estoit-ce pour pouuoir en cela voir ceci?

IIII.

C'est aux ministres seuls, ministres des miseres
(Peux-ie dire) & des maux, & des torts inhumains
Que nous souffrõs par eux, qui brûlans en leurs mains
Nostre fatal brandon, se sont faits nos Megeres:
C'est aux ministres donc que les iustes coleres,
Soit de moy, soit de tant de diserts écriuains
Se doiuent addresser, monstrans lâches & vains
D'esprit tous les fauteurs de si faux ministeres.
Seuls ils ont machiné, dreßé, tramé, conduit,
Denombré leur pouuoir par Eglises instruit,
Des viures, des moyens, des surprises commodes,
Donné le iour auquel le Roy prendre on deuoit,
Qui des leurs dés long temps & fort loin se sçauoit,
Mesme c'est ce qu'entre eux ils nommoyent leurs sy-
(nodes.

V.

Quoy que ces éhontez, qui n'ont eu leurs pareils
En ce monde, ayent dit que pour sauuer leurs testes,
De leurs chefs s'assembloiẽt les forces tousiours prestes,
Et qu'ils n'ignoroyent point de Marcel les conseils:
Ils en sont dementis par les longs appareils,
Par memoires trouuez, par mille autres enquestes,
Que lon peut faire au vray, par toutes sourdes questes,
Achapts, amas, traffics, & complots nompareils.
Je l'ay tousiours senti, car telle humeur couuerte
Ne pouuoit pas faillir d'estre à mes sens ouuerte:
Mais m'amusant sans fin contre ses Antechrists,
Aux points de leur doctrine & faulse & obstinee,
Ie laissois là leurs faits: aussi la secte nee
D'écrits, ne peut mourir iamais que par ẽcrits.

VI.

Quiconque aura bien ſceu de quelles fortes armes,
En combien de façons, & par combien de temps,
De quel nombre infini, non de cheuaux & gens,
Mais d'écrits, qui m'eſtoyēt & ſaints & ſeurs gendar-
J'ay táché guerroyer l'erreur, le fard, les charmes (mes,
De ceux qui font traffic d'ainſi piper nos ſens:
Quiconque aura cogneu que ſans fin ie pretens
A ce but, de liurer tout d'vn coup mes alarmes:
Quiconque encor ſcaura que non par mon effort,
Mais par la verité, contre qui rien n'eſt fort, (mee,
Ie puis plus tout ſeul preſque encontre eux qu'vne ar-
Se fachera qu'ainſi que le temps triſte & faux,
Contre noſtre bien ſ'arme, au ſecours de nos maux
Sa fille Occaſion contre moy ſoit armee.

VII.

Les hauts eſprits, qui meſme offenſez ſçauoyent mieux
En vn tel tort aimer, voire aider leur patrie,
Durant les maux publics par quelque ſympathie,
Tous preſqu'auoyent des maux particuliers pour eux.
Quand vn corps eſt greué d'aucun mal furieux,
Du mal la plus grand' part eſt touſiours departie
A chacune plus viue & ſubtile partie:
Car mieux ſe rend par là le mal victorieux.
C'eſt pourquoy demandoit ce Roy Macedonique
Ces grands chiens gardiēs de leur grand parc attique.
Moy qui touſiours depuis l'erreur, le mal, l'effroy
Du païs, n'ay receu que tort & que trauerſe,
N'oppoſeray-ie point maugré ma chance aduerſe,
Aux infidelles loups mon plus fidelle abboy?

VIII.

Que t'ont (ô Dieu) meffait, ou ma Frãce, ou mon Prince,
Que ta meffait encor la mesme pieté,
Qu'estant vtil en tout, inutil i'aye esté
Au secours de la foy, du Roy, de la prouince?
Car encor que souuent maint labeur i'entreprinse
Bien conceu, bien conduit, & ja presqu'enfanté,
Il falloit par rencontre estrange, ou noueauté
De sujet, qu'entre-rompre à tous coups ie le vinse.
Mais que t'a mon corps mesme à point nommé forfait,
Qu'estant contraint changer les parolles au fait,
Les liures aux harnois, les plumes aux pistolles,
Prisonnier dans vn lict ie sois arresté lors?
Au moins si tel deuoir tu veux oster au corps,
Fay vaincre l'ame, & pren victoire en ses parolles.

IX.

Je ne crains pas que Dieu, le sçauoir, la vertu,
Laissent vaincre Satan, l'ignorance, & le vice,
Ny qu'en tout soit l'estat, le repos, la police,
Par faux suiets, par trouble, & desordre abbatu:
Que ce qui stable estoit, grand, & bon, combatu
Soit par legereté, petitesse, & malice:
Que de l'habit du bien, de simplesse, & iustice,
Le mal, le dol, le tort, soit long temps reuestu:
Mais ie crains qu'vn desastre, & honte, & playe cede
(O Dieu!) trop tard à l'heur, à l'honneur, au remede,
Quand le rebelle (ô Dieu!) l'heretic, l'estranger,
Auront mangé mon Roy, mon Eglise, & ma France.
Haste nous donc le iour, le sens, l'obeissance,
Pour de leur nuict, furie, & mépris nous venger.

X.

Quel destin fait que ceux qui plus aux choses peuuent,
En soyent par destourbier ou desastre empeschez,
Que comme vn singe au bloc on y voye attachez,
Pour la plus part ceux là qui moins aptes s'y treuuēt?
Et que ceux bien souuent plus hardiment s'émeuuent
Aux vengeances d'vn tort public, qui lors cachez,
Desastrez, mécongneus, & le moins recherchez,
Tout seuls en vain dans soy leurs courages épreuuēt?
Par armes, par escrits, de ce siecle l'erreur
Des doctes & vaillans doit sentir la fureur:
En l'vn bien que malade, & que riche i'egale
Par vouloir les meilleurs: en l'autre ayant tant fait,
Voire vn peu mieux que ceux qui ont en main ce fait,
Ie meurs d'estre au millieu de mes biens vn Tantale.

XI.

Mon but d'ainsi sans cesse apres ces gens brosser
Par les forts les plus lōgs, plus drus, & pleins d'épines,
N'est pas pour bruit acquerre en si hautes doctrines:
Mais pour aider ma France & ces monstres chasser.
Par leurs doctrines donc il failloit commencer,
Non pour monstrer combien on les verroit mutines,
Mais cōbien ces docteurs par leurs hargnes malignes,
Auoyent peu l'Euangile & forcer & fausser:
Puis monstrer que leur masque abiect, & doux, & morne,
S'échangeroit en face, & cruelle, & difforme,
Nous ayans fait dedans leur labyrinth entrer.
Mais quoy? sentans qu'on trouue vn filet de Thesee,
Ils nous tâchent en fin dans leur prison rusee,
Bon gré, maugré, par meurdre & par flame empestrer.

XII.

Qui croiroit de trouuer l'erreur, la barbarie,
Le deffaut de ceruelle, & l'enuelopement,
Mais bien le pur mensonge en leur enseignement,
Dont i'ouuriray l'occulte & riche tromperie?
Qui eust pensé de voir tant d'aigreur, de furie,
De vils & ords brocards, d'aboy, de hurlement,
De vains espouuentaux en leur reuenchement,
Si tost que l'on fait teste à leur affronterie?
Aux projets qui croiroit tant de traffic & dol?
Aux exploits qui croiroit tant de sang & de vol?
Sut tout qui pourroit croire (ô l'impudence extreme!)
Qu'aux nouuelles qu'ils font pour vanter ou cacher
Leur bien ou mal qui court, ils semblassent tâcher
De se faire ou leur vaincre en impudence mesme?

XIII.

Je hay qu'estans tous presque arrachez de dedans
L'eschole pedantesque, ou le cloistre, qu'en haine
Extreme ils ont, leur face & leur façon soit pleine
Du pis qu'ayent en eux les moynes, les pedans.
Je hay que telle humeur les rende en tout ardans,
Bien qu'ils soyẽt deguisez d'une attrempance vaine,
Plus qu'vn crapaut creuans d'vne enfleure vilaine,
Plus qu'vn chien plein de rage, écumans & mordãs:
Je hay qu'ils rendent tels au soustien de leurs songes
Les leurs, voire au soustiẽ de tous noueaux mẽsonges:
Mais ie hay plus ceci que quand on les reprend,
Outrageant, menaçant, leurs doctes aduersaires,
Ains se faisans Dieu mesme, estans à Dieu cõtraires,
Ne vont criant sinon qu'à Dieu mesme on se prend.

XIIII.

Un fort & seur esprit se renforce & soulage
Tant plus son sort ialoux luy presente d'assaut,
Comme on feint qu'vn Hercule en ses diuers trauaux
Contre l'aspre rencueur de Iunon s'encourage.
Les maux que contre moy de ces maistres l'outrage
Pourroit brasser de soy, de leurs meurtriers loyaux
Les aguets, ny l'effroy de nos publiques maux,
Ny mes malheurs n'ont peu mordre sur mon courage:
Qu'estant sain & dispos, iusques au bandement
Entier de tous mes nerfs, iusqu'à l'épanchement
Dernier de tout mon sang, iusqu'au soupir extreme,
Je n'y vueille ce corps & ceste ame opposer,
Et sur tout, qui plus est, toute l'ame épuiser,
Pour sauuer contre eux tous le sauueur de nous mesme.

XV.

Si tant de mal se peut par bon auis guerir,
Si par le fer vengeur on peut telle hydre abbatre,
Si telle erreur on peut par disputes combatre,
Et si la Muse au cœur peut ces monstres ferir,
Embrasez-vous, ô vous qui pourrez secourir
Encor trop mieux que moy la France en l'vn des qua-
Car suiuis de conseil, d'armes se sentans batre, (tre,
De vois & vers forcez, ils sont seurs de perir.
Apportez le Moly transformant, que Mercure
Apporta pour changer des Grecs l'orde figure,
La masse Herculienne, & l'effort apportez
Des vieux peres Chrestiens, les fureurs Iambiques
D'Archiloc, & dessus les honteuses reliques
De la France vn trophee à sa gloire plantez.

XVI.

Tout mon regret n'est pas que ta durable Eglise,
(O CHRIST) soit dissipee en nostre France ainsi,
Ie ne plains pas encor tant seulement qu'ici
Ton regne pacifique & ton nom lon méprise.
Mais ie plains que la France abolit ou deguise
Outre la pieté, toute autre forme aussi
Requise en tout estat: ie plains que ce temps ci
Toute autre gent Chrestienne, ainsi que nous, diuise:
Tant que ce mal, par qui nous sommes desunis;
Nous rend de tant de maux comme à bon droit punis,
Par nos vices l'amour qu'enuers toy tu commandes.
Mesmement tout amour d'entre nous estoit mort:
Tu fais donc à propos, que haine & que discord
Soyent de l'amour estaint les sanglantes amendes.

XVII.

Des nations que CHRIST à son sainct nom soubmet,
Ie tairay chasque vice naturel qui les pique,
Bien que ma Muse soit quelquefois satyrique,
Vn fiel pourtant trop aspre en ses vers ne permet:
Elle aux yeux d'vn lourd peuple yurongne ne remet,
Qu'il noye toutes loix dans l'orde loy Bacchique:
Elle se taist du peuple & feint & impudique,
Du peuple enflé le nom & du mutin somet:
Mais ie diray (i'en veux au peuple que plus i'aime)
Que l'enuie aux François par nature est extreme,
De là sort ce discord nostre fatal poison:
Par là le docte est fol, le vertueux inique,
Le doux prince est tyran, mais las! maint ieu tragique
Commençant par enuie acheue en trahison.

Il

XVIII.

Il faut qu'vn cours du ciel estrangement contraire
Au climat de la Gaule, & qui oncques, ie croy,
Autre part ne s'est veu tel qu'au vray ie le voy,
Vienne en nos faits ainsi qu'en vn iouët se plaire.
Tout ce que chasque estat veut & doit & croit faire,
Se fait mesme au rebours: quand on pense du Roy
Retrencher la despence, on voit venir dequoy
Rengager, rembrouiller, deplorer son affaire:
Plus la noblesse veut mesnager, plus se croist
Par pompe son fardeau: mainte grandeur decroist,
Voire & se fait vilaine, en pensant faire gloire
D'auarice & d'acquest: plus se croist la foison
D'officiers & d'edicts, moins se fait de raison:
Plus de Dieu lon dispute, & moins lon en fait croire.

XIX.

Que de ce siecle horrible on me peigne vn tableau,
Par ordre y ordonnant l'estrange mommerie
Où tout vice, tout crime, erreur, peste, furie,
De son contraire ait pris le masque & le manteau:
Aux peuples & aux Rois dessous maint faux flambeau
Qui les yeux éblouit & les cœurs enfurie,
Soit de ces masques faux l'enorme tromperie
Conduite, & pour moumon porte à tous vn bandeau:
L'iniustice prendra le beau marque d'Astree,
En science sera l'ignorance accoustree,
Sous le masque de CHRIST, *d'humblesse & charité,*
Satan, ambition, sedition felonne
Marcheront, & n'estoit la chance que Dieu donne,
Leurs faux dez piperoyent tout heur & verité.

XX.

Pour debonder les maux, dont maintenant abonde
La saincte & iadis ferme & forte Chrestienté,
Sur tout la France, en qui l'echaffaut apresté
Ensanglante de loin presque tout œil du monde,
Ces apostres nouueaux n'ont pas ouuert la bonde
Tous seuls d'vne tant aspre & roide aduersité,
Auec eux les auteurs du malheur ont esté
Tant d'abus dont en tous nostre France est feconde.
Mais cõme en temps mauuais dans l'air on peut biẽ voir
En grand' pluye creuer vn gros nuage noir,
Puis voir apres les vents, les gresles, les tonnerres
Saccager tout l'espoir des palles vignerons:
Entre nos maux sans fin ces gens nous marquerons,
Comme orage & degast de nous & de nos terres.

XXI.

Je sçay que mille escrits, l'apparence du vray,
Les passages deioints, l'ardeur de contredire,
L'amour des nouueautez auec excuse attire
Maint & maint à ces gens desquels i'ay fait l'essay.
Je sçay qu'en nos Prelats gist force abus, ie scay
Que maint qui seulement à son salut aspire,
Pense d'homme de bien trouuer ce qu'il desire
Aux autres qu'il n'a pas si bien fondé que i'ay.
Je sçay que c'est grand bien de bannir de l'Eglise
Tout abus, iurement, larcin, & paillardise,
Mais les voyant doubler tant de seditions,
Je sçay sous ombre saincte en leurs ames s'enclorre
De tout temps vn orgueil, qui couue & fait eclorre
Tant de monstres, naissans pour nos perditions.

XXII.

Piquez d'vne acre humeur, n'ayans dequoy se plaire
Aux lieux de leur exil, l'vn sur l'autre entassez,
De nombre, de disette, & de remors pressez,
Faschez de rien, de trop, de mesme chose faire:
Car en diuers i'ay veu ce triple dueil contraire,
Hais des leurs souuent, des leurs mesmes chassez,
D'esperance s'enflans, du ioug facheux lassez,
Sous des loix qu'ẽ ces lieux dõne mesme vn vulgaire:
Tous hargneux, tous ialoux l'vn de l'autre, obstinez
Pourtant, & ennemis des lieux où ils sont nez,
Bien que d'y retourner leur desir fut extreme,
On ten se ralliant tous conseils assemblez,
Pour rendre tous endroits du royaume troublez,
A tout hazard du Roy, du pays, & d'eux mesme.

XXIII.

En songeant aux moyens qui par eux ont esté
Proiettez, pour attraire à ce but d'Euangile
Tout ce qui entre nous se voyoit plus debile,
Le tentans d'apparence ou bien de nouueauté:
Je trouue vn mauuais art d'auoir solicité
Le Moyne las du cloistre, & la Nonnain fragile,
Aux pratiques trouuans l'occasion vtile,
Qui est la seruitude & la lubricité:
Comme aussi le pedant debauché, le folastre
Disciple, l'artizan tant plus opiniastre
Qu'il est sot: mais ce dol est extreme, qu'ils ont
Par nos femmes gaigné nostre noblesse: ô ruse
Antique de Satan. Tousiours Adam s'abuse
Par Eue, & tels appas tous tels poisons se font.

XXIIII.

Je m'emerueillois fort, sans penser n'au Papisme,
N'au Caluinisme aussi, de quel humeur épris
En ce faux siecle estoyent nos bisarres esprits,
Contre l'humeur Frãçoise & le doux Christianisme,
D'oser contre les grands par vn vray satanisme
Tant d'iniures vomir, par dits & par escrits,
Les diffamant: Satan est pere de mespris,
De mensonge, d'orgueil, & d'outrage & de schisme:
Ces mots de sot, meschant, ladre, traistre, poltron,
Sodomite, atheiste, & meurtrier & larron,
Et pour femmes tous mots d'ordure & de fallace,
Sonnent à nostre oreille: or tout essay public
M'a fait voir tel instinct estre huguenotic,
Et voir qu'ainsi ces gens sont de Satan la race.

XXV.

Aux plaintes que ma Muse en ces vers cy poursuit,
Soulageant dans vn lict mon mal & l'aigreur forte,
Que la publique horreur & la pitié m'apporte,
Ie ne rens pas l'erreur par disputes destruit:
Telle victoire ailleurs i'obtiendray, mais le fruit
Que ie quiers en ceci, c'est que leur grand' cohorte
Mise en armes peut bien conceuoir de la sorte,
Qu'il faut en quel peril & honte on la conduit:
Sans edict, sans bataille, elle mesme animee
Seroit à bannir ceux qui l'ont tant enflammee,
Qui cruels pour se faire en France retenir,
Sans cesse au sang, au sac, d'vn fouët sanglant la chassẽt,
Et leurs seurtez au dam de sa seurté pourchassent,
La faisans au lieu d'eux son propre honneur bannir.

XXVI.

Est-ce CHRIST,*ou Satan, ambition ou zele,*
Droit ou tort, faux ou vray, discord iuste ou ialous,
Rage ou sage conseil, haine ou amour de nous,
Soustien du Prince ou bien sedition rebelle,
Qui vous pique & vous pousse en vne esmeute telle,
Et qui vous faites CHRIST *le conducteur de vous?*
Ce beau nom d'Euangile, & tous les mots plus dous,
Dont la faulse apparence est faite & saincte & belle,
Pouuoyent faire cuider que poussez en ce fait
Vous estiez du meilleur de ceci, mais l'effet,
Comme imposer, piper, mal-dire, mal escrire,
Trafiquer, mutiner, chasser, meurtrir, bruler,
Du Prince les deniers & les villes voler,
Doiuent faire cuider qu'estes poussez du pire.

XXVII.

Ie pense encores voir sous celuy de nos Rois,
Que pour ses faits du nom d'Auguste lon appelle,
L'erreur, l'embrasement, la faction rebelle,
De ceux là que pour lors on nommoit Albigeois:
Vaincus, chassez, tuez par nos Seigneurs François,
Que le Romain Pontife anima d'vn sainct zele:
Aux grands eurent tousiours recours de leur querelle,
Comme au Roy d'Arragon, cõme au Comte de Fois:
Nos François qui vainqueurs en France retournerent,
Pour chef de tout le reste vn Montfort ordonnerent,
Qui assiegé, preßé, voulut armer son cœur
Des mysteres sacrez, puis soudain hors la ville
Saillant, donnant, forceant, en occit dixhuict mille,
Tant la France a tousiours rembarré tout erreur.

XXVIII.

O moy pourtant heureux de l'heur qu'auroit ma France
Si ces gens qui se sont contre elle mutinez,
Si les nostres aussi qu'en fin ces obstinez
Forceront de venir iusqu'à l'extreme outrance,
Auoyent ceux la par crainte, & ceux cy par clemence,
D'vn sainct & iuste accord leurs cœurs desacharnez,
Fuyans le cruel choc où les a destinez
La contrainte derniere, & l'ardeur de vengeance:
Ie sentirois fort grand vn tel heur pour ne voir
Ce beau regne noyé dans son sang, & sçauoir
Que ces pipeurs diroyent s'ils auoyent la victoire,
Dieu venge ainsi les siens en tout temps en tout lieu:
Et vaincus ils diroyent, sont des verges de Dieu,
De nostre Eglise vraye & la marque & la gloire.

XXIX.

Ne les a ton peu donc decouurir? aumoins ceux
Qui à leur gloire sote & sanglante pretendent,
Et vrais Pythons enflez d'vn ord venin se rendent
Cõme vn Sphinx aguettãs par leurs propos douteux,
Et qui souillans de CHRIST *le sainct banquet entre eux,*
Sont Harpyes, qui or' pour nous piller se bandent,
Qui leur baue infernale en Cerberes espandent,
En Chimeres se font & cruels & hideux,
Qu'vn Phœbus, vn Oedipe, vn Zetes, vn Alcide,
Vn prompt Bellerophon en puisse estre homicide
Ou domteur, ie ne veux les plus simples blesser:
Mais les felons qu'on voit pour nous mettre en misere,
D'enfleure, aguet, rauage, escume, horreur, passer
Tout Python, Sphinx, Harpye, & Cerbere, & Chi-
(mere.

XXX.

CHRIST pacifique Roy, qui entre les tiens estre
Ne sçaurois, sans y voir ta compagne la Paix,
Qui fais naistre entre nous ces troubles & meffaits,
Pour nous faire tes biens par nos maux recognoistre,
Et les apprehendans t'en recognoistre maistre,
Monstre que tous de Dieu les enfans tu nous fais,
Toy estant nostre frere, & que soyons refaits
Ton beau corps, que Satan par discord fait decroistre:
Ou bien si ces errans tousiours obstinez sont
Contre toy Roy celeste, & l'autre Roy qu'ils ont,
Nostre cœur, nostre droit, & nos forces prospere:
Car ie crains veu l'estat où on est, qu'en nos iours
La Paix ne naisse point, sans qu'elle ait ton secours
Pour pere, & la victoire ample & iuste pour mere.

XXXI.

Tous les saincts mandemens, que nostre foy Chrestienne
Commande de garder, sont de la vieille loy
Fors vn, que IESVS-CHRIST à l'exemple de soy,
Veut que comme à nous seuls particuliers on tienne,
C'est que nos ennemis nous aimions. Or qu'on vienne
Surnommer maintenant ces assiegeurs de Roy,
Ces troubleurs de repos, ces ébranleurs de foy,
Les vraïs restaurateurs de l'Eglise ancienne.
Reseruer la vengeance à Dieu, pour ceux prier
Qui affligent, sans fin dessous les Rois plier,
Fussent ils tyrans, est-ce ou s'armer ou écrire
Cent libelles vilains? se filler son cordeau,
Se faire des mutins le chef & le bourreau,
Est-ce suiure de CHRIST & pour CHRIST le martyre?

XXXII.

Depuis que i'ay leur cause entierement sondee,
La conferant à l'autre, & tout point epluché,
Que pour elle & contre elle aux escrits i'ay cherché,
Ie la hay la trouuant & nuisible & fardee.
Puis voyant leur façon austere, outrecuidee,
Hargneuse en dits & faits, bien que tout soit caché
Sous vouloir d'euiter des autres le peché,
Ie la hay comme estant de faux singes guidee.
Je hay que la plusspart d'entr'eux, sans rien sçauoir,
Voire sans leurs raisons souuent n'ouir ne voir,
S'obstinent à credit, leurs flames ie deteste,
Mais plus leurs fiers desseins, & plus encor cent fois
Ces petits libelleurs, de qui les sots abbois,
Tant le reste est aueugle, embrasent tout le reste.

XXXIII.

C'est horreur, que n'osans brasser telle entreprise
Du regne d'vn feu Roy puissant & redouté,
Sur les ans d'vn Roy ieune, en paix & en seurté,
Ils ont l'occasion de leur massacre prise:
Puis se voyans soudain découuerts, par feintise,
Par harangue emmiellee, & mensonge ehonté,
Ont táché pallier l'indigne lácheté,
Disans ne conspirer que contre ceux de Guise.
Et s'on objecte à l'œil de leur profession
Le rebours, ils diront qu'il n'est pas question
De la foy, mais que c'est vn fait ciuil: & semble
Ce qu'ils ne lairroyent pas faire eux-mesme à leurs chiēs,
Qu'vn grand Roy doit laisser meurdrir les parēs siēs
Par tels iuges, partie, & bourreaux tout ensemble.

Que

XXXIIII.

Que ie ri quand ie voy ces placarts, ces requestes,
Où ces messieurs ce font de France les estats:
Et monstrent que deja c'est s'auancer d'vn pas
Contre nos loix, nos Rois, nos repos, & nos testes.
De France les estats, pour mouuoir ces tempestes,
A Vuormes, à Geneue, ou ailleurs ne vont pas.
Auec pitié ie ri, les voyant mettre à bas
Leurs desseings par leur faute, & s'y cõduire en bestes.
Je ri d'ouir qu'il faut pour les iustes venger,
Ceux qui n'en peuuent mais voler & saccager,
Et qu'ainsi des plus grands la tutelle on pratique.
Mais las! ie pleurerois quand ils pleurent des feux,
Pour vne opinion, spectacle trop hideux,
S'ils n'escriuoyent qu'il faut ardre tout heretique.

XXXV.

L'eternité que CHRIST en l'Eglise a promise,
Qui tant d'ans a regné sans que fussent ceux ci:
Les clefs & le pouuoir que sainct Pierre eust ici,
Qu'ils confessent eux-mesme eternel à l'Eglise:
L'esprit y demeurant pour iamais, qui maistrise,
Qui inspire & conduit tous vrais pasteurs ainsi
Qu'il a fait les premiers: les saincts peres aussi
Par qui les saincts escrits ont authorité prise:
Ce que mesme Luther a creu du sacrement:
Les discors qu'ils en ont: les faux Anabaptistes,
Les Parfaits, les Dormants, Frerots, & Dauitistes,
Qui sont engendrez d'eux, est-ce pas argument
Pour monstrer qu'ils n'ont pas l'esprit ny sa doctrine,
Mais qu'en se ruinant ils cherchent sa ruine?

XXXVI.

Que ce conſeil me plaiſt, qu'auant qu'vn ſainct Concile
Reüniſſe de CHRIST *les membres differents,*
S'on trouue quelques vns de ceux cy conſpirants
Pour la ſedition & non pour l'Euangile,
On les puniſſe à mort: qu'on mette en chaſque ville
Secrettement main forte, & qu'à tous adherants
Toute occaſion ſ'oſte, & que mille enquerants
Ayent ſans ceſſe l'œil ſur la faction vile.
Mais ie louë encor plus que ceſſans tous les feux,
Puis que le nombre eſt tel, que ſi ce n'eſt par eux,
Et par la raiſon meſme extirper ne ſe peuuent:
De mille eſcrits ſçauans, ingenieux & forts,
Saincts, & pris de Dieu meſme, on face tant d'efforts,
Que d'euxmeſmes d'auoir pitié de ſoy ſ'eſmeuuent.

Pour le iour que la paix fuſt faicte 1568.

I

Si ta paix eſt honneſte, & iuſte, & ſaincte, & bõne,
Qu'elle ait heureuſe entree, accroiſſance & ſeurté:
Si ton diſcord n'eſt pas, comme il faut, garrotté,
Que ta couronne on voye orner d'autre couronne,
Qui ſon rond d'or d'vn rond de laurier enuironne,
Non d'oliue, qui donne & loiſir & fierté,
Et confort au diſcord, que plus grand' loyauté
Dieu pour iamais enuers ton beau ſceptre nous dõne:
Qu'il donne à ton Conſeil l'adreſſe, & le bon cueur,
A tes beaux ans la ioye, & l'heur, & la longueur,
Sur tous à tes faicts gloire, à ta gloire memoire:

A moy, qui ſuis tout tien, grand pouuoir, grand effort,
Tant pour aider, qu'orner ta Paix, ou ton diſcord,
Ton ſceptre, ton conſeil, tes ans, tes faits, ta gloire.

Pour le iour de Paſques enſuiuant.

II.

Ce iour que tu viens, SIRE, au ſainct banquet Chreſtien,
Prendre & mãger de CHRIST le corps que tu adores,
Par qui ſans fin la vie en ton corps tu reſtaures:
Car ce corps reuiuant, fait reuiure le tien.
Croy que c'eſt d'vne paix l'infaillible entretien
Auec Dieu, par ſon fils, qu'en toy tu incorpores:
Et ſur ſi ſaincte paix ſonge à la paix encores
Que tu as faicte, & l'vne auec l'autre maintien:
Mais crain touſiours que ceux, qui par fardé menſonge
Ont fait vne figure, vne foy vaine, vn ſonge
De l'vnion que CHRIST fait ce iour auec toy,
Ne feignent l'vnion qu'auec eux tu as faicte, (faite,
Trompeuſe, & d'vn faux maſque en leur dam contre-
Rompans en telle paix, comme en l'autre leur foy.

Pour le iour de la Pentecoſte enſuiuant.

III.

Dieu vueille qu'en ce iour, qui du nom de cinquante
Prend ſon nom, l'eſprit ſainct auparauant promis
Du Fils, & puis du Pere aux Apoſtres tranſmis,
Face en toy quelque occulte, & puiſſante deſcente,

Pour ton ame eschauffer, s'elle est encore lente,
A retenir, & mesme enflammer tes amis:
A reünir, ou bien domter tes ennemis,
Car de ce Dieu la force est douce & violente.
Il voit le plus beau regne où CHRIST *ait dominé,*
Aueuglé, corrompu, mutiné, butiné,
Sans qu'vn espoir d'accord iuste & vray s'y decœuure.
Luy donc Dieu (car des Rois l'effort n'est assez fort)
Par toy nous mõstre à l'œil, pour vaincre vn tel discord,
Qu'en ta parolle il parle, & qu'il œuure en ton œuure.

Pour le iour de la sainct Michel ensuiuant.

IIII.

En l'autre sainct Michel, ce haut prince des Anges,
Patron de ton sainct ordre, auoit fait (que ie croy)
Sur l'autel d'or luy mesme ardre & fumer pour toy
L'encensoir plein de vœus, d'oraisons, & louanges:
Puis contre Satan mesme, & contre les estranges
Complots de ses enfans il s'arma pour la foy,
Pour la vie & l'estat de toy, qui es vray Roy,
En t'inspirant qu'il faut que tel mespris tu venges:
Mais en semblable iour qu'auec si saincts, si grands,
Si pompeux appareils, tes vœus à Dieu tu rends,
Et que si grands parfums de prieres s'assemblent,
Il a trop plus dequoy son encensoir combler,
Pour impetrer qu'ainsi qu'il fait Satan trembler,
Satan & tous enfans de Satan sous toy tremblent.

Pour le iour que Monſeigneur partir pour aller au camp.

V.

Race des Dieux, HENRY, fils & frere de Roy,
Qui retenant le nom & le cœur d'vn tel pere,
As l'honneur de tenir la place d'vn tel frere,
Qui de ſi grand' armee a mis le faix ſur toy:
Qui meſme ayant l'addreſſe & la vaillance en ſoy,
Voudra par ſa preſence extremement proſpere,
Porter ſur l'ennemy la peur, le vitupere,
En renforçant les ſiens, l'heur, le cœur, & la foy:
Va le premier, fay bien, & de cœur magnanime,
De voix, d'effect, de face, & de façons anime
Si bien ton camp, que feinte aucune n'y ait lieu.
C'eſt grand heur d'eſtre Chef ſi grand en ſa ieuneſſe.
Quoy donc? de pouuoir ieune obliger par prouëſſe
Et l'eſtat de ſon Prince, & la loy de ſon Dieu?

Le iour que l'Autheur a leu le dernier Edict.

VI.

Quel debat ſur ceci? ceux qui entre nous celent
L'ardent zele qu'ils ont vers l'autre faction,
Ne ſe pouuans garder que de leur paſſion
Les feux ſecrets ſans ceſſe à tous mots eſtincellent:
Font bruit qu'en l'autre camp par l'edict ils rappellent
Ceux qui ſe contenoyent: qu'en indignation
De l'edict l'Allemaigne eſt en combuſtion:
Que les Anglois ſur nous leur haine renouuellent:

Nous disons qu'en tous lieux où ces gens ont esté
Maistres, ils ont banni l'antique Pieté,
Et qu'ainsi l'autre Edict par eux sans fin se force:
Qu'ils ont en pleine paix ruiné les saincts lieux,
O vain debat, táchons par armes faire mieux
Que deuant, & la loy prendra des armes force.

Pour le iour que tout le camp partit pour aller trouuer l'ennemy.

VII.

Vous Charles, Catherine, & Henry, qui tenez
Nostre fortune en main: Charles les loix nous donne,
Catherine maintient de son fils la couronne,
Et par Henry les camps fraternels sont menez.
Vous tous qui aux conseils, & aux combats prenez
A cœur la foy d'vn Dieu, qui vostre ame eguillonne,
A cœur le droict d'vn Roy que Dieu sur vous ordõne,
A cœur l'amour de France en qui vous estes nés:
S'il n'y a plus d'espoir que lon nous pacifie
De tel accord, que l'vne & l'autre part s'y fie,
Prenez & faites prendre à nous tous plus de cœur,
D'ardeur, & vnion, de force & ruse encore,
Sans qu'en trainant tousiours ce Royaume on deuore,
Le faisant sur soymesme infortuné vainqueur.

VIII.

Encor que toy, ta France & tes sujets fidelles,
Mesmes iusqu'à la mort des Princes bons & preux,
Par aguet ou hasart de coups malencontreux,
Tous les iours receuiez quelques playes nouuelles:
Bien que tu doiues estre irrité des nouuelles

Et faux bruits que les gens hargneux forgẽt entr'eux,
Sans qu'en rien Moncontour, Gernac, sainct Denis,
Voire le choc dernier contienne ces rebelles. (Dreux:
Combien que tout traitté qu'ils font auecques toy
Ne doiue estre dit paix, mais bien pardon d'vn Roy,
Telle paix maintenant est pourtant seure & bonne.
Si donc vers Dieu, vers toy, ces gens cherchent mercy,
Pardonne & les reçoy: pardonner en cecy
Plus que vaincre en combat la victoire te donne.

A la Royne mere du Roy.

I.

QVAND ie te voy sur toy porter toute la France,
Cõme Athlas fait le ciel, ton chef Royal baissant
Sous vn fardeau qui va le faix du ciel passant:
Car l'vn d'ordre & d'accord iustement se balance,
L'autre est plein de discord, desordre & insolence,
Abus, erreur, fureur, que tu vas regissant,
Pourtant dessous ton fils les hauts cœurs molissant,
Et rabaissant les vils par conseil & prudence.
Quand ie voy que sur toy toute l'Europe a l'œil,
Quand ie te voy porter souuent vn double dueil
Du tẽps, & de HENRY, *quand ie voy qu'on te charge*
T'aboyant des deux parts, ie te plains fort dans moy:
Mais ie m'appaise alors qu'vn tel fils ie te voy,
Qui ja plein d'heur reprend & raccorde ta charge.

II.

Dieu, MADAME, *a permis en vengeant nos malices,*
Nos piques & nos torts, nos abus obstinez,

Que deux partis se soyent l'vn sur l'autre acharnez,
Faisant par nous sur nous exercer ses iustices.
De là les maulx, les torts, les hontes, les supplices,
Les pechez, les prisons, les trauaux, destinez
Estoyent à l'vn & l'autre, à fin qu'éguillonnez
Nous fussions de remords de nos haines & vices:
Mais la paix, la bonté du Roy, ceste vnion
Commune, pour reprendre à ta suasion
Le Haure, l'estranger chasser hors les prouinces,
Se desarmans font foy de ton futur bon heur,
Et qu'au double entre nous reflorira l'honneur
De Dieu, du Roy, de toy, de Frãce, & de ses Princes.

Sur la mort de la Royne d'Espagne sa fille aisnee.

III.

Je croy qu'estant, MADAME, *aux maux excercitee*
Autant ou plus que Royne oncques le fut ici:
Et comme en plaine mer des vagues de souci,
D'ennuy, d'effroy, de tort, de malheur tourmentee,
Et qu'en voyant souuent toute ioye restee
De ioye estre la fin, tous plaisirs mesme aussi
N'estre que seruitude, en qui nos sens ainsi
Qu'en vn rets d'or leur force ont sans cesse arrestee:
Sçachant qu'il faut par force arriuer tous au port,
Et qu'apres nos honneurs vne honorable mort,
Qui sans crime nous prend, rend la vie plus viue:
Toymesme ne voudras en ta mort t'ennuyer:
Voudras tu donc tel port à ta fille enuier,
Qui hors des maux auec tant d'honneurs y arriue?

De

III.

De ton dueil ie ne veux par ces vers arrester
Le roide & premier cours, en l'aspre destinee.
La douleur est rebelle alors qu'elle est gesnee,
Trop s'aigrit vn grand mal qu'on veut trop tost oster.
A trop bon droict ta fille il te faut regretter,
Tant vtile, tant grande, aux vertus tant bien nee,
Qui mieux qu'autre couronne encor l'ont couronnee,
Bien que Royne dix fois, dix elle en peut porter.
Mais quand le cœur, le fiel, où gist l'amour, & l'ire,
Font que nostre estomach tant de soupirs en tire,
Tant de cris nostre bouche, & tant de pleurs nostre œil:
Comme en vn ciel il faut que du haut de la teste
La raison qui ressemble vn beau Soleil, arreste
Le venteux, l'orageux, & le pluuieux dueil.

IIII.

Bien que tu sois grand' Royne, & que ta grandeur doiue
Presque approchant des Dieux, des Dieux mesme sen- (tir,
Sans vn terrestre dueil faire de soy sortir,
Si faut-il que grand dueil par force elle conçoiue:
Nature veut que mere & femme on t'aperçoiue,
Le sang ne peut, & moins l'humaine loy, mentir:
Puis quelle mort pourroit tel amour amortir?
Mais il faut que ton dueil soymesme se deçoiue,
De toy naissant il doibt dire dans toy, Qui fait
Que ie conteste au vueil d'vn Dieu stable & parfait?
Qui m'arme contre moy, si la vie on voit estre
Vn songe & brief & grief, si le bien plus choisi
Au monde est quasi mal, si tout n'est rien quasi, (stre?
D'vn tel rien qu'en peut-il au cœur d'vn Chrestiẽ nai-

V.

Des deux grands Rois d'Europe, estre fille premiere
A l'vn, & femme à l'autre, outre encor estre sœur
D'vn Roy non seulement des peres successeur
En regne & en vertu, mais en façon guerriere:
Estre aussi sœur de quatre, à qui la terre entiere
D'autres grandeurs reserue, auoir soymesme l'heur
D'estre plusieurs fois Roine, en maiesté, douceur,
Et autres vertus, estre en terre vne lumiere:
Auoir vescu & mesme estre morte en l'amour
Extreme d'vn mary, pouuoir reuiure vn iour
En terre par merite, & viure au ciel par grace,
Hors des tragiques fins, qu'ont les plus grands, t'auoir
Laissee en te laissant seurté de le reuoir,
N'est-ce assez pour calmer & ton ame & ta face?

VI.

La fille à ce Cesar qui peut iadis conquerre
Nos Gaules en dix ans, par mort auoit rendu
Le tribut de nature: or du pere entendu
Fut tel trespas alors qu'il domtoit l'Angleterre,
(L'Angleterre il nommoit Albion, pour la terre
Qui de loin paroist blanche) Adonc fut respondu
Par luy, Morte ma fille & mon gendre perdu:
Aussi le gendre & luy tost apres feirent guerre.
Mais tu doibs au rebours, ces nouuelles oyant,
De ton gendre iuger: car luy, Chrestien, voyant
Qu'vne cause qu'on croit Chrestienne vous allie,
Fera (quand deux enfans ne le tiendroient lié,
Quand autre Hymen de nous ne l'aura rallié)
Que Dieu, que le danger, plus que l'amour le lie.

INSCRIPTION

POVR VNE STRVCTVRE EN-treprise par la Roine mere du Roy.

A La Grandeur, Vert. & Liberalité de Catherine R. de Fran. auiourdhuy des II. plus puissans & floriss. R.R. de l'Europe, mere à l'vn, & belle-mere à l'autre : tres-heroïque & tres-magnif. Princesse, soit iustement & deuotem. dedié le dessein de si rare, si riche, & à tous siecles admirabl. structure : à fin qu'elle qui sur tous les grans Heros & grandes Heroines du monde, la peut plus franchement & plus dignem. entreprendre, en faisant honte à tout l'orgueil des plus grandes masses antiques, plus par richesse & gentilesse d'inuention que par despence immoderee : & mesme en peu de temps pouuant venir à chef d'vne entreprise assez incroyable, vienne apres par vn solennel & digne vœu la consacrer elle mesme, tant à la future & perdurab. memoire de Charles VIIII. treschr. R. de Fran. son fils, comme aussi à la sienne propre deuëment & immortelem. soit pour vne marque inaccoustumee de sa Gloire industrieuse & Magnificence incomparab. soit pour la conseruation & protect. de la louange que merite vne inuention telle, aidee & pour iamais asseuree sous l'apparence d'vn si haut nom : non pas tant contre les efforts de l'Ignorance & de l'Enuie, qui facilement & tousiours seront contraintes de ceder à l'admiration d'vn tel ouurage, que contre la ialousie

que tout Art plus induſtrieux,& la Nature meſme treſ-inimitab. ouuriere,en doiuent prendre : l'vn pour ſe voir vaincu, l'autre pour ſe voir non ſeulement imitee, mais extremement exprimee, & quaſi mieux que naïſuement & veritablem. rendue:comme touſiours le teſmoigneront aſſez ces vers addreſſez icy,& ſacr.à ceſte meſme Maieſté.

Toy qui dois & peux ſeule en la France entreprendre
Tel ouurage,qui t'eſt ſacré par ſon Ouurier,
Voy comme tu pourras contre tout Art plus fier,
Contre Nature meſme vn ſi bel art deffendre.
Eux,en voyant,vrayment ſous la voûte ſ'épandre
Vne grand' vigne en treille: aux vrais miroirs d'acier
Les colonnes ſembler,voire en tout l'œuure entier
Tiges,fleurs,fueilles, fruits,vraymẽt viuans ſe rẽdre:
L'eau de l'arbre ou du roc ſortir: le branlement
Cà & là faire croire vn naïf mouuement,
Tous deux ialous,depits,nuiſibles pourront eſtre:
Mais ne crain point,tous deux ſtupides ſe rendront,
Plus que l'arbre ou le roc, à tous coups qu'ils viendrõt
Penſer que tout eſt faux, ſans rien faux y cognoiſtre.

Si l'Art & la Nature meſme ſe doiuent ſtupifier ſur tel edifice dreſſé de telle ſorte, & en tous lieux tranſportab. Il ne reſte rien au monde qui ne puiſſe à iamais gratifier telle hardieſſe d'œuure: duquel le deſſein eſt à tel nom, & l'execution eſt à telles memoires eternellement vouee DD.Conſacr.

A MONSEIGNEVR.

I.

CECY qu'à l'impourueu ce iour ie te proiete,
Grand Duc & grand vainqueur, est peu d'ouurage au pris
Des vers sacrez à toy, lors qu'à mes sens épris
Ton Dieu, ton Roy, ta France, & ta gloire s'obiete.
Mais pour monstrer mon ame en rien n'estre sujette
A l'oubli, quand de moy souuenance on a pris,
Ie iette en l'air ces vers: car quant aux longs escrits
Ce temps ne veut encor qu'au monde ie les iette.
Je te dy donc, qu'ainsi qu'il te souuint de moy,
Lors que fort esloigné ie ne pensois à toy:
Moy, ma Muse, & le ciel, sans que lors tu y pense,
De te recompenser prendrons vn tel souci,
Qu'à ton Dieu, qu'à ton Roy, & à ta France aussi,
Grand' part tu pourras faire en telle recompense.

II.

C'est beaucoup voir les Dieux, les Heros, & les Rois,
De rang s'entresuiuans au tige de ta race,
Auoir pour digne pere vn HENRY, qui en face,
En façons & en faits sembloit passer ces trois:
Qui te laissant son nom pour armes & pour lois,
Te laissa son affable & sa hautaine grace.
Auoir pour frere & Roy, CHARLES, qui en sa place
Te commet, receuant de toy ce que tu dois.
Dés l'enfance auoir veu mainte alarme animee,
Presque enfant par deux fois estre grand chef d'armee.
Au camp premier, suiuant, pressant, gaignant, gardãt:

Au ſecond, triomphant de deux grandes batailles.
Mais c'eſt plus, qu'à Dieu ſeul le los & ſoing tu bailles,
A ſon vueil le laurier & l'oliue accordant.

III.

En la douceur de paix, ta douceur naturelle
Semble preſque oublier tes merites guerriers,
Mais le ciel ne peut voir ſeicher tes beaux lauriers,
Et veut que leur verdeur ſans fin ie renouuelle.
Des Prouençaux la route ainſi s'oubliroit elle?
Pourrois-ie de Coignac me taire volontiers?
Taire l'heur d'affranchir d'vn tel ſiege Poictiers?
Taire de Montcontour la victoire plus belle?
Du Roy la gloire y giſt: trahir ie ne la puis,
Si ſoldat, ſi poëte, à mon Prince ie ſuis,
Trop plus que moy, mon Dieu, mon Roy, mon païs (i'aime.
Et quoy? tu vois qu'ici d'vn tien petit bienfait
Enuers moy, la memoire ainſi chanter me fait:
Ton bienfait oublirois-ie enuers ces trois extreme?

A MONSEIGNEVR LE DVC.

I.

CE iourdhuy d'vn trait meſme, à l'impourueu, ie veux
(Duc, qui près d'Alēçon ton tiltre & tō partage)
Au Duc d'Anjou ton frere offrir mon ſainct hōmage,
Puis ſacrer dans ton temple encor mes humbles vœus.
Pareil bien, d'vn cœur meſme, & ſans penſer aux deux,
De tous deux i'ay receu: ſans qu'ayes teſmoignage,
Que ſi ce n'eſt d'effect ie vous ſers de courage,
Qu'à toute heure eſprouuer pour toy pour luy tu peux.

Pour doncques enuers vous vos bienfaits recognoistre,
Qui font vn frãc vouloir plus qu'vn tel don paroistre,
Les armes & les vers ie pourrois presenter.
Le premier seroit peu: mais ie voudrois vous suiure
D'vn tel cœur, que ie peusse en vos gloires reuiure,
Comme vous la mort vostre en mes vers surmonter.

II.

Iadis la France a veu son Hercule Gaulois,
Dans son temple tenir les peuples, par l'oreille
A sa langue enchainez: monstrant toute merueille
De sçauoir, d'eloquence, & de mœurs, & de loix:
François ton haut ayeul, l'autre Hercule François,
Ramena de ces dons la force nompareille,
Qui rauit & enchaine. Or d'vne ardeur pareille
Goustant ces dons, il faut qu'à luy pareil tu sois:
Hercule on te nomma peu apres ta naissance,
Depuis nommé FRANÇOIS *quãd tu sortois d'enfance,*
En ce nom tu changeas vn nom de haut renom.
Mais des deux noms ie fay la difference nulle,
Car puis qu'en tous effects François estoit Hercule,
Suiuant François tu prens d'Hercule encor le nom.

III.

Homere, qui diuin son Achille chanta,
Commença, que ie pense, à la derniere annee
Qu'Achille auoit vescu, quand son ire obstinee
Fit, que des fiers combats long temps il s'absenta.
Stace moindre poëte à ses vers presenta
D'Achille le subiect, chantant la destinee
De sa naissance, enfance, & ieunesse bien nee,
Mais la mort l'œuure ensemble & l'ouurier arresta.

Commence de bonne heure, & en beaux faicts prospere
Sous nostre Agamemnon: qui des deux estant frere,
Fera qu'entre vous trois discord ne sortira.
Si pour vos ans derniers, ie ne vy tant d'espace
Que ie vous sois Homere, aumoins seray-ie Stace:
Dans tel Stace (peut estre) vn Homere on lira.

Au Roy, au nom de la ville de Paris, sur la paix de l'an 1570.

I.

MINERVE *se peut dire aussi bien gardienne*
De mes murs, de mon nõ, de mes arts, de mõ heur,
Qu'elle, fille du Dieu qui des Dieux est Seigneur,
Fut garde de la ville, & gloire Athenienne.
Bien qu'elle soit armee en sa ville ancienne,
Par la tranquille oliue ell' emporta l'honneur
Sur le Cheual guerrier, dont vn Dieu fut donneur,
Par son offre effaçant l'offre Neptunienne.
Si Minerue me fait comme à sa ville auoir
Force & conseil en guerre & en paix, mon deuoir
C'est de rẽdre à mon Roy tout l'heur qu'elle m'y dõne.
Si donc moy, ta sujette ay veu que tu te plais
En la paix, ie te doy l'oliue de la paix,
Attendant qu'vn laurier plus parfait te couronne.

II.

De quatre dons Amour, Pallas, Phebus, Mercure,
Auoyent voulu ta paix marquer & asseurer:
L'amour sainct d'vn flambeau te vouloit honorer,
Pour les tiens vers les tiens enflammer d'amour pure.

Pallas vouloit t'orner (monstrant la paix qui dure)
De l'arbre Athènien: Phebus te decorer
De son arc, dont il vient sur les Monstres tirer,
Pour de nos vices faire ample déconfiture:
L'autre donner sa verge, à fin qu'à tout iamais
Nos maux on en charmât: mais en vain seroient faits
Tous ces dons, car il faut que ta iuste pensee
Pour ardre, vnir, purger, ou assoupir ainsi
Par sainct zele, accord, force, & charme, serue ici
De flambeau, d'oliuier, d'arc, & de caducee.

III.

Pour monstrer que la paix (qu'ainsi comme tu veus
Deuote ie reçoy) te vient du Dieu supreme,
Et que toy, SIRE, autãt pour nous que pour toymesme
L'as requise auec Zele, & prieres, & vœus:
Je diroy volontiers qu'onques entre ces deux,
Le vueil d'vn Roy Chrestiẽ, & le vueil de Dieu mesme
Difference il n'y a: car Dieu prend soing extreme
Des Rois, & dãs sa main tiẽt tousiours le cœur d'eux.
Mais si durant ta paix tu guerroyes le vice,
Redressant tout autant Pieté que Iustice,
Chassant auec tes cerfs tout crime detesté,
Táchant les foruoyans r'appeller en la voye,
Tu prouueras au vray qu'en la paix qu'il t'enuoye,
Dieu d'vn cœur tout semblable à ton cœur a esté.

Z

IIII.

Par mes feus iustement ie tesmoigne la ioye
Que i'ay sentant mõ Roy s'étreindre d'vn beau nœu,
Et luy mesme estre plein de maint & de maint feu,
Qui en terre & au ciel diuersement flamboye.
Sa pieté, son droit, son espoir qui verdoye,
Tout prest à meurir, pousse au ciel maint ardent vœu,
Par addresse & valeur son renom peu à peu
Iette des feus qu'aux bouts de la terre il enuoye.
Le sainct feu qu'Hymen dõne à son cœur viẽt des cieux,
En terre son cœur prend vn autre feu des yeux
De ma Roine, & tel feu tous les autres excite.
Or comme tous mes feus de ioye vont en haut,
Que leur vertu flambante aille au ciel, car il faut
Que par le ciel la terre en sente le merite.

V.

Pour vrayment m'éjouir ie ne quiers que dans moy
Le ciel en ce sainct iour transmette la liesse,
Et que ce dieu qu'on feint sans fin estre en ieunesse,
De ses Tygres tiré, me l'amene auec soy:
Dans mes murs ie n'appelle Hymen, Iunon, la Foy,
Venus, l'Amour, le Ieu, le Ris, & la Caresse,
Qu'auiourd'huy tout tel Dieu, toute telle Deesse,
Soyent aux lieux où Hymen doit étreindre mon Roy:
Mais ie quiers que la paix n'agueres reuolee
Dans moy, pour consoler la France desolee,
Etreigne autant son nœu qu'Hymen étreint le sien:
Ou si la paix ne peut rester ferme en la France,
Ie quiers qu'Hymen estrangle en son nœu d'alliance,
Des faux sujets l'effort qui nous vole vn tel bien.

VI.

Qu'Hymen, Amour, le ciel, de foy, d'ardeur & d'heur,
Leur ioigne, enflãme, illustre, & corps, & cœur, & vie,
Tant qu'à nul change, ou haine, ou desastre asseruie
Soit oncq leur alliance, & chaleur, & splendeur:
L'accord qui vient des dieux, la flame, ou la grandeur,
Ne craint discord, froideur, ny du bas sort l'enuie,
Dont souuent est rompue, esteinte ou tost rauie,
D'Hymen, d'amour, du ciel, l'influence ou l'ardeur.
Si aux grands le haut sang lie, allume, & bien-heure
Tel laqs, telle ferueur, telle faueur, pour l'heure
Vertu l'étreint, l'embrase, & prospere encor mieux:
Ce lien royal donc, cet amour & hautesse,
Ferme, extreme, & supreme, en tout vainque sans cesse
Tout nœu, tout feu, tout don, d'Hymen, d'amour, des cieux.

VII.

Extreme est la grandeur de l'vn & l'autre sang:
L'vn aiouste à son tige illustre d'Allemagne,
Entre autres les maisons de Bourgõgne & d'Espagne,
Et du Romain Empire & le nom & le rang:
L'autre sans fin des loix, fors que des siennes franc,
Tout sang Chrestiẽ deuãce, & par son Charlemagne
A son beau lis doré l'Aigle noir accompagne,
Lis qui mesme sans tache est pareil au lis blanc:
La race donc des deux, la beauté, la ieunesse,
L'heur & la ioye issant de malheur & tristesse,
Et le long temps qu'Hymen par vn premier amour
N'étreigneit vn mien Roy, meritent qu'on ordonne
Tout vn an pour tel iour celebrer, & qu'on donne
A tous les ans d'apres la feste d'vn tel iour.

VIII.

Combien que Mars, ce semble, & Prince & peuple rende
Appauuri, la grandeur du Roy, du pays sien,
L'heur fertil, qui du mal semble croistre son bien,
De ces nopces encorrendront la pompe grande.
Mais ie sçay que d'vn Roy la haste qui demande
Le but d'vn tel desir, & le temps qui à rien
Ne me semble commode, & le lieu que ie tien
Mal propre à receuoir & l'vne & l'autre bande,
Ont fait que de beaucoup telle pompe ait esté
Moindre que n'en estoit du Roy la volonté:
Mais il faut transferer de Spire & de Mezieres
L'entier decorement de ces nopces en moy,
Qui à ma Roine puis monstrer, que de mon Roy,
Mars, ce semble, ialoux sur son heur ne peut gueres.

A la Roine mere du Roy.

Soit donc par ta main digne à mon Roy consacree
L'offrande de ces vers, que d'vn beau vœu i'ay faicts
Au nom de si grand' ville, en exaltant la Paix,
Le Royal mariage, & l'vne & l'autre Entree.
Mon Roy croit la faueur des hauts Dieux rencontree
En ces trois heurs diuers, sortir de tes effects:
Il faut donc qu'vn present que sur ces trois tu fais,
Ainsi que le present des trois heurs luy agree.
Or si apres auoir par armes deffendu
Son estat, par la paix calme tu l'as rendu,
Si pour croistre son heur son espouse est fatale:
Fay qu'à luy, qu'à la Royne, on iuge encor tant d'heur,
Qu'eux deux entrans dedans leur ville capitale,
Hors des flots soyent entrez au port de leur grandeur.

VERS CHANTEZ ET RECITEZ à l'Hymenee du Roy Charles IX.

Vers intercalaires chantez & ſonnez par toute la troupe des Muſiciens.

PVIS *que de ces ſept Dieux la conduite decore*
L'heureux Hymen, qui va ſainctemẽt attachãt
Deux cœurs royaux enſemble: il faut que noſtre chant
Les Dieux, le Roy, la Roine, & leur Hymen honore.

Vers recitez & chantez par la premiere Muſe du premier rang.

CES *Dieux veulent que nous les neuf filles du Dieu,*
Qui preſque à tous ces Dieux, ainſi qu'à nous, eſt pere,
Sous nos ſons, ſous nos chants conduiſions en ce lieu
Ceſte arriuee autant nouuelle que proſpere.
Ces ſept Dieux ſont ſeigneurs des ronds de l'vniuers:
Neuf vers doncques ie chante à neuf ſujets diuers:
Les ſept à ces ſept Dieux gouuerneurs, le huictieſme
Au grãd Hymen qui ſuit: le neufieſme à nous meſme,
Qui toutes neuf ornons tels Hymen par nos vers.
Puis que de ces ſept.

La premiere Muſe du ſecond rang.

CHARLES *qu'Hymen étreint d'vn liẽ ſainct & dous,*
Eſtant de nom neufieſme entre les Rois de France,
Maintenant de ces Dieux, & d'Hymen, & de nous
Reçoit neuf grands faueurs en ſa grande alliance.

La Lune offre grand fruict: Mercure offre les arts:
Venus l'amour: Phebus toute ſplendeur, & Mars
Grand victoire promet: Iupiter grand' richeſſe,
Et Saturne exalté promet grande hauteſſe:
Hymen grand ioye, & nous grãds los en toutes parts.
Puis que de ces ſept.

La premiere Muſe du tiers rang.

Par moy de ces neuf ſœurs, auecques ces neuf vers
CHARLES, *ſa chere eſpouſe, & l'Hymen qui les ſerre*
Ayent encor neuf dons: trois fleurs, ſix rameaus vers,
Laurier, Myrte, oliuier, cedre, palme, & lierre,
Oeillets, roſes, & lis: pour victoire, amour, paix,
Pour ſanté, pour iuſtice, & ſcience en leurs faits:
L'œillet ſoit pour grandeur, la roſe pour plaiſance,
Leur lis pour grand eſpoir, puis qu'à eux l'influence
Des neuf cieux ces neuf dõs par neuf Muſes a faits.
Puis que de ces ſept.

CLEION.

OVTRE *ces ſons, ces chãts ſortans d'inſtrumẽs d'or,*
Et de celeſtes voix, oyez ces vers encor
De moy Cleïon, qui ſuis des Muſes la premiere:
Ces Dieux qui du Soleil empruntent leur lumiere,
Ainſi que tout cela qui peut auoir en ſoy
Grand' ſplendeur entre vous, l'emprunte de ſon Roy,
Ordonnent que la cauſe aux dames ie declare
De leur deſcente ainſi pompeuſe, heureuſe & rare:
Car ils ont dans leurs chars tel ſuperbe appareil,

Que quand leurs grans flambeaux enflammez du Soleil
Au ciel inceſſamment dans leurs cercles ils guident,
Et par eux ſur vos maux & ſur vos biens preſident:
Non que ce ſoyent les chars celeſtes de ces Dieux,
Ny les meſme animaux, qui dans leurs diuers cieux
D'vn corps ſimple & ſubtil tirent ces chars, qui paſſent
Sans frayer leurs ſentiers que par reigle ils compaſſent.
Car tous ces Dieux eſmeus des cauſes & des fins
Que pour vous ils voyoyent en leurs heureux deſtins,
Font ceſte pompe expres dreſſee en telle mode,
Qu'à vos yeux, qu'à vos ſens l'appareil ſ'accommode:
Chaſque dieu toutesfois imitant tout cela,
Que propre à ſoy là haut dedans ſon cerne il a,
L'œil mortel reçoit bien la plus pure figure
De ce qui eſt diuin, non la pure nature.
Car au ciel qui n'a rien en tout ſon Globe entier,
Qui tant ſoit peu puiſſe eſtre & maſſif & groſſier,
Des animaux, des chars, des palais la matiere
Eſt faite d'eſprit pur, de flame & de lumiere,
D'argent & d'or ſubtil, argent & or pareil
A celuy de la Lune & celuy du Soleil,
Et ſi quelque couleur ſ'y meſle, elle eſt pareille
A ces couleurs ſans corps qu'a l'Aurore vermeille,
Ou qu'Iris l'arc du ciel par le Soleil reçoit,
Ou qu'au Soleil couchant ſouuent on apperçoit,
Qui tout autour de ſoy bigarre vn beau nuage,
Et par ces ombres fait embellir ſon image.
C'eſt pourquoy tous ces chars, tous ces animaux ci,
En or & en argent, & en couleurs auſſi,
Et preſque en mouuemens, en ſplendeurs, & au reſte

Imitent quasi l'ordre & matiere celeste.
L'appareil ample & digne, & propre à chacun Dieu,
S'est fait tel que voyez, pour en temps & en lieu
Qui seroit propre, orner vn si haut mariage,
Qui auroit ja lié de foy, corps & courage,
Telle espouse heroïque à l'heroicq espous,
Qui sur vous estant Roy la fait Roine sur vous.
Ils accompagnent donc de faueurs & presence
Hymen, qui à tel nœu donna telle excellence:
Ce qu'ils font par Destin qui leur fait faire honneur
Au grand Hymen, duquel ils ont sceu le bon heur.
Or le temps & le lieu de telle pompe extreme
Fut alors arresté, qu'vne ville supreme
Non dessus les citez de France seulement,
Mais sur celles qu'enclost Neptune entierement,
Verroit en soy sa Roine heureuse, sage & bonne,
Qui au chef ce iour mesme auroit pris sa couronne,
Ce qu'ores vous voyez: mais pource que les lieux
Où ce hautain projet fut resolu des Dieux,
Les causes qui ont fait telle pompe conclure,
La suite de la pompe, & la gloire future,
Qui doit auec tout heur sortir de chasque don,
Dont chacun de ces Dieux bienheura le brandon
De ces nopces sur tous les Royaux mariages,
Et mesme d'vn chacun des Dieux les tesmoignages
Qu'ils veulent rendre ici de leurs vouloirs tant bons,
Me seroyent maintenant à declarer trop longs,
I'ay voulu de ces Dieux outrepasser encores
Le vueil, en escriuant dedans ce liuret qu'ores
Ie te presente, ô Royne, au long l'entier discours.

Or

Or ly donc & retien, mesme auec luy tousiours
Des Muses les labeurs vueille auoir aggreables,
Autant qu'auec ces dieux tu nous as fauorables.

A LA ROYNE.

Par les Muses mesmes.

AINSI que c'est à nous à chanter de nos vois,
Entonner dans l'airain, toucher de doctes dois,
Vn heur qu'il plaist aux Dieux pour vn beau siecle eslire:
Ne plus ne moins s'il faut pour le futur l'escrire
Aux grands Rois fils des Dieux, aux grãds Roines aussi,
Qui en tel heur des dieux sont le premier souci,
Ce n'est aussi qu'à nous de l'escrire en tel stile,
Que presque à Rome estoyent les vers de leur Sibylle.
Car cela dependant du destin incogneu,
Et parauant secret entre les Dieux tenu,
Ne peut estre argument des hommes, quand la Muse
Sur tous auroit en eux des vers la grace infuse,
Pour aux siecles suiuans les heurs futurs pouuoir
Faire cognoistre, il faut cognoissance en auoir:
Ce qui n'est qu'aux Dieux propre: A nos forces hautaines
Soit le diuin sujet, & l'humain aux humaines.
Tous les vers Sibyllins qui restoient, & ceux là
Que la Sibylle encor deuant Tarquin brula,
Venoient vrayment de nous, qui les Sibylles sommes,
Interpretes du vueil des Dieux aux dignes hommes.
En vers iadis estoient les Oracles diuers,
Et seules nous auons puissance sur les vers:
S'il sort de l'ame humaine aucun vers prophetique,

Nous l'inspirons tout fait dans l'ame poëtique,
Qui en ce fait si prompt sent bien plustost l'effet,
Qu'aucun égard, discours, ou bien trauail du fait.
Car nous, & nos beaux arts, qui l'ame au ciel emportẽt,
Faisons que d'elle apres des voix celestes sortent:
De nous elle est l'organe, & si ce bon heur n'est
Dedans vn vers, il meurt tout aussi tost qu'il naist.
Tout ouurage, où par nous se souffle vigueur telle,
Ha sa vie aussi bien que la nostre immortelle:
Mais en ce fait (ô Roine) où la posterité
Doit admirer sans fin l'estrange rarité
Du haut dessein des Dieux, qu'vn grand destin fit nai-
Ie croy qu'onc à cela rien pareil ne peut estre. (stre,
Donc de si rare emprise, & si merquable à tous,
L'execution digne & haute (qui à vous
Auec si grand merueille auiourdhuy se presente,
Qu'elle surpasse en tout de tous Rois toute attente,
Qu'ils pourroient prẽdre en soy des faueurs, dõt les dieux
Voudroient vn grand Hymen fauoriser le mieux)
Merite bien, qu'ainsi qu'on voit estre celeste
De ces celestes Dieux la musique, qu'au reste
De ce qui peut aider à remarquer sans fin
Si nouuelles faueurs, rien n'y soit que diuin.
Les grand's causes aussi qui tous ces Dieux esmeurent,
Lors que par tel destin tel dessein ils conclurent,
Pour apres tant de maux dans la France honorer
Vn bien, dont on pouuoit tant de biens esperer:
Mesme la conuenable & durable memoire,
Que requiert de ce fait la memorable gloire,
Qui par ces Dieux se rend ainsi grande, d'autant

Qu'Hymen va tous ses nœus en ce nœu surmontant,
Par tant d'heurs que reçoit non seulement la France,
Mais bien la terre entiere en si digne alliance:
Et pour fin nostre iuste & coustumier deuoir,
Qui sacre au vueil des Dieux des Muses le pouuoir,
Font que tant pour le siecle auenir, que le vostre,
Ces vers n'ayent requis autre main que la nostre.
Enten les donc, MADAME, *& mesme à ce grand Roy*
Ton espoux, à la Roine aussi, qui pres de toy
Apparoist tout ainsi qu'entre les Dieux Cybele,
Quand mere elle se voit d'vne race tant belle,
Dont presque approche en traits, en hautesses, en heurs,
De celle ci la race: à ses filles tes sœurs,
Dont au grand Duc Lorrain se voit coniointe l'vne,
L'autre, peut estre, encor attend plus grand' fortune:
A toute Dame aussi qui est, ou sera pres
De ta grand maiesté, fay les entendre apres.
Si des Muses la bande en est la chanteresse,
Si enuers si grand Roine vn si grand chant s'addresse,
Si le sujet surpasse en ce qu'il contiendra,
Tous sujets, rien iamais au monde il ne craindra.
Nous dépitons l'orgueil, l'enuie, l'ignorance,
Le sort, le tort, la mort: & quant à l'oubliance,
Nous sommes de Memoire & la race & le soin,
Qui pres de nous bannit sa contraire bien loin.
Ces Dieux ont veu l'heureuse & haute destinee,
Qui sort de leurs aspects pour tel grand Hymenee,
Qui, sa couple estant faite, ici deuoit venir,
Pour auec plus grand pompe à tout iamais benir
Ce sainct nœu, qui surmonte encor toute alliance,

De la race d'Austriche à la race de France:
Car CHARLES *qui a pris* ELIZABET, *ainsi*
L'vn Roy fils de grands Rois, l'autre qui sort aussi
De Rois, & d'Empereurs, doit auec elle luire
Dessus tous les flambeaus de ces Dieux, qui conduire,
Orner, & prosperer ont voulu ce Dieu sainct,
Par qui CHARLES *auec* ELIZABET *s'étreint.*
Vous diriez tant leurs feus de conionctions prennent,
Que pour telle alliance allier ils se viennent,
Si generalement, que d'opposition
Aucune ne se rompt telle conionction.
Les Royautez qui sont des deitez prochaines,
Emeuuent plus des Dieux les faueurs ou les haines,
Soit pour voir la grandeur des Rois, ou pour sentir
Ce qui en peut de bon ou de mauuais sortir:
Ce qu'encore sur tout au mariage ils gardent.
Car aux branches autant qu'aux tiges ils regardent,
Vers les rameaus petits, ou vers les tiges hauts,
Continuant la suite ou de biens ou de maux,
Ou changeans l'vn en l'autre, ou ramenans le change
Du bien au plus grand bien, du mal au mal estrange,
Dont les Dieux prennent bien, ou plaisir, ou pitié:
Mais leur destin n'a point de haine, ou d'amitié,
Inflechissable il suit; & les Dieux pitoyables
Ne se sont point pourtant par pitié flechissables:
Long temps ils te l'ont fait (pauure France) esprouuer.
Car combien que pitié se peust en eux trouuer,
Pour tes guerres, tes maux, crimes, meurdres, outrages,
Horreurs, saccagemens, ruines, où tes rages
Aueugles te poussoyent; ferme estoit le destin,

Qui de tes propres mains mesme à ta propre fin
Sembloit te trainer presque, alors que l'oubliance
De Roy, de loy, de sang, d'amitié, d'alliance
Tenoit vos cœurs saisis, & qu'on recommençoit
Tant de fois ce qu'au vray sa ruine on pensoit.
Car apres que du sort l'orageuse tourmente
D'horribles coups de mer, presque auoit toute attente
De ton salut chassee, on voyoit bien souuent
L'air serain, l'onde calme, & paisible le vent:
Mais c'estoit pour soudain te ramener au double
Le vent, le flot, & l'air, plus aspre, fier, & trouble.
On a veu mesme apres si diuers changement,
Du grand effort dernier l'aigre redoublement,
Par effroyable heurt & bourrasque importune
De plusieurs de tes grands la nef, & la fortune,
Et la vie engouffrer, tant qu'ainsi s'annonçoit
Ton salut, ou ta fin du tout se prononçoit:
D'autant, ou que les Dieux mollissoyent leur courage
Receuans telle amende, ou qu'apres tel orage
Tu ne pouuois iamais ton vaisseau rehausser,
Qui plein d'eau se voyoit deja presque enfoncer.
On voyoit mesmement que les peuples estranges,
De ton nom, de tes faits, de tes heurs, & louanges,
Et du sceptre si beau de tant & tant de Rois,
Qui à ces peuples mesme auoient donné tes lois,
Ne pensoyent plus rien voir quasi que les reliques
Pendans encore au flot de tes troubles Galliques,
Qui pleines dedans soy de leurs propres eclats,
Sans voile, ancre, timon, hune, cordage, & mas,
Sembloyent à tes voisins pour vn temps rachetees

Des foudres, tourbillons, & vagues depitees,
De ciel, d'air, & de mer; à la merci des eaux
Abandonnees presque: & bien que tes vaisseaux
Fussent grands, & encor fort armeZ, maint corsaire
Proiettoit son proffit de ton dommage faire:
Et maint estant, ou bien paroissant estre humain,
Par Zele, ou autre égard tendoit aux tiens la main:
Maint aussi se voyant presque en telle tempeste,
Táchoit qu'elle restast entiere sur ta teste,
En son abri si fort se serrant, & s'ancrant,
Que le volant orage en luy n'allast entrant.
Aux autres, d'vne sorte ou d'vne autre accusee,
Tu seruois de pitié, d'exemple, ou de risee,
Sans voir que tout autant leur en pendoit à l'œil,
Sans voir mesme la part qu'ils auroyent en ton dueil.
Dãs nous aux maux d'autruy viẽt plustost malvueillãce,
Que pour autruy secours, & pour soy pouruoyance.
Mais soudain (tel auoit des Dieux esté le soin)
Les contraires destins se trouuans au besoin,
En temps calme & serain vindrent tourner la rage
Du fortunal estrange, & le prochain naufrage,
En seurté de vray port, voire aussi le mépris,
Que precipitément l'estranger auoit pris,
En admiration, en amour, ou en crainte
De ta claire grandeur, qui soumise ou esteinte
Ne peut estre iamais, ains qui peut faire choir
(Peut estre) dessous soy tous ceux qui voudroient voir,
Aider, ou haster mesme en elle vne ruine:
Grand est l'appuy qui sort d'ordonnance diuine.
Tout estat qui se doit hausser plus qu'il n'est pas,

Se hausse mesme alors que lon le croit plus bas.
Car pour l'heure le ciel, qui fit la Paix descendre,
Par tel destin prospere vn moyen luy fit prendre
Plus grand qu'elle n'eust oncq, d'amollir peu à peu,
Desaigrir, amortir, le cœur, le fiel, le feu
Des François acharnez: penible & long affaire,
Qu'elle ja descendant par deux fois ne peut faire:
Et ce qu'au premier coup faire encor ne pourroit,
Lors qu'à la tierce fois descendre on la verroit.
Mais ce destin si doux dont elle print puissance,
D'heure en heure en cela luy fait prendre accroissance,
Tant que la rendant stable auec sa fermeté,
Il establit les heurs qui en elle ont esté
Destinez par le ciel: desquels ce mariage
Tant haut, & tant heureux, ne sert pas de presage
Seulement, mais d'entree & seur auancement:
L'heur sans fin l'heur attire. Or quand fatalement
Telle Paix descendit, les Dieux qui l'enuoyerent
D'vn tel bien resiouis, tout ce iour se trouuerent
Chez le Pere Ocean. *

L'ABONDANCE.

Au Char de la Lune.

La nature sans fin ie rens belle & feconde,
Moy qui suis l'Abondance, & pour elle portãt
Ma riche corne en main, dõt tout fruict va sor-
l'aide, i'orne, i'empli, son soin, son art, son mõde: (tãt,
Mais celle là qui fait que plus ma corne abonde,
C'est de Phebus la sœur, qui du frere empruntant

Ce grand lustre, qui va tout son teint argentant,
Fait de tout abonder l'air, & la terre, & l'onde:
Car la froide moiteur par le chaud s'enflammant,
Se formant, s'accroissant, & souuent s'animant,
De fruits, & de lignee apporte l'abondance.
CHARLES, ELIZABET, *puissent dōc par nous deux*
Se voir croistre en lignee, & ce qui naistra d'eux
Puisse voir en tous fruits de France l'accroissance.

Le Somme au derriere du Char.

Pour le Silence, & moy, ie parle en peu de mots:
Car l'vn tousiours se taist, & l'autre dort sans cesse.
Du Roy l'heureux Silence accroisse la Sagesse,
Du Roy le Somme heureux accroisse le repos.

LE GENIE.

Au Char de Mercure.

MERCVRE, *qui des arts fut au monde inuenteur,*
Fait que son gentil astre en tout tēps a puissance
Sur toute inuention, sur toute cognoissance,
Sur l'eloquence aussi, dont luymesme est auteur.
Mais sans moy les humains n'auroyēt iamais cet heur,
Qui premier aux bien nés, & mesme en leur naissāce
Soufle vn pouuoir d'auoir toute telle influence:
Pourtant ce Dieu me fait de son Char conducteur.
La nature pestrit la masse, moy Genie
Diuers instinct luy soufle auec vigueur & vie,
Fortune aueugle apres l'expose à ses hasarts.
Nature fut prodigue, & Fortune opportune

Tant

Tant au Roy qu'à la Roine : en eux pourtant les arts
Puissent vaincre les dons de Nature & Fortune.

LES TROIS GRACES
Deuant le Char de Venus.

AMOVR, *Venus, & nous compagnes seruiables*
A Venus, les ardeurs, les beautez, les attraits,
Mettons aux cœurs, aux corps, aux graces plus loua-
Amour brusle les cœurs sous sa puissance attraits, (bles.
D'air, de traits, & de teint: Venus les corps decore:
Nous de grace animons l'air, le teint, & les traits.
Mesme en ces trois effets l'vn par l'autre s'honore,
Tous les trois sont communs entre nous, & pouuons
Tous cinq ardre, embellir, & donner grace encore.
L'Amour aide aux beautez, & aux graces qu'auons
Mises en vous, Venus vous addresse & enflame,
Et Nous vos beautez croistre & vos flames sçauons.
Aussi d'Amour la mere, & de nous trois la dame
Venus que vous voyez, est le beau feu tousiours,
La beauté, l'ornement de tout corps & toute ame:
Cause, entretien, plaisir de l'essence, du cours
Et mouuement de tout, de trois Graces suiuie,
Que merite son grand & continu secours.
Car pour tous biens Venus le seul bien de la vie,
Doit de tous receuoir sans fin remerciment,
Auquel sans fin par nous tout esprit se conuie.
C'est pourquoy nostre nom lon peut prendre autrement,
Qui est de graces rendre: or nous conuions donques
De rendre ore à Venus graces infiniment.

CHARLES, ELIZABET, *& leur Hymen, si onques*
Rien a receu grand heur, ont receu tout le bien
Qu'auecq' Amour, & nous, Venus peut dire sien.

CVPIDON
Conduisant ledict Char.

Vers Sapphiques rymez.

SANS *voler dans l'air ie guide en ce beau lieu,*
Dans ce Char Cypris, reuerant ce beau Dieu,
Qui retint d'vn nœu memorable sous soy
CHARLES, *auec moy.*
D'vn leger trompeur le renom ie perdray,
Ferme pour tousiours tel amour ie tiendray:
Car chacun des Dieux promet en ce grand bien
Rompre le vol mien.
Seul ie suis autheur de ce bien, d'amour vient
L'heur d'Hymen: Cypris de mon heur, son heur tient:
Rien ne peut des deux ranimer le brandon,
Fors que Cupidon.

AV CHAR DV SOLEIL,
où estoyent les quatre Saisons.

Vers intercalaires chantez & sonnez par les Musiciens estans dans le creux du Char, & aussi par les Muses.

LE *grand Soleil fait luire aux cieux*
Tous astres, & sur tous la Lune:
D'vn Roy le lustre radieux,
Ses deesses, ses demi-dieux
Fait luire tous, & sur tous vne,

Que mesme il fait paroistre vn Soleil à chacun:
Car puis que l'amour fait que les deux ne soyẽt qu'vn,
D'vn des deux la lumiere est à tous deux commune.

LE PRINTEMPS.

PHEBVS *marchant par ses maisons,*
De trois en trois signes rappelle
L'vne apres l'autre ses saisons:
Nature par son change est belle.
Moy le Printemps reflorissant,
La Ieunesse ie represente
De ce monde raieunissant:
La Ieunesse en tout est plaisante.
Des fleürs dont ie suis couronné,
Qui font au ciel la terre plaire,
Ce bel Hymen i'ay mesme orné:
L'heur florissant n'a rien contraire.
Ce Roy, ceste Roine, en tout temps
Puissent florir, de telle sorte
Qu'eternel semble leur Printemps:
L'heur est grand, qui tout heur apporte.

L'ESTE'.

QVAND *Phebus s'echauffe, & qu'il laisse*
Ses Iumeaus, ie sors moy Deesse,
Du chaud, du sec, du meurissant Esté:
Toute fleur cede encor à la meurté.
Ainsi que les fleurs il colore
Du Printemps, mes épis il dore,

Et mes épis dorent les champs encor:
Cerés doree est plus riche que l'or.
Ie semble apres ieunesse tendre,
Age meur faire au monde prendre,
Qui tout soulage, & contente, & nourrit:
Tout trauail plaist quand sa moisson nous rit.
Que du Roy, de la Roine l'áge
Tout meur, tout doré, vous soulage,
En ramenant vn áge d'or pour vous:
Du fruit des Rois depend le fruit de tous.

L'AVTONNE.

CE Dieu flambant par moy, qui suis Autonne,
Mille autres fruits & les vins mesmes donne,
Tous ses beaux fruits il dore, & peint de cent couleurs,
Le diuin Bacchus passe & bleds, & fruits, & fleurs.
En tout beau val, en tout mont & campagne
De ma Pomone Abondance est compagne,
Auec elle & Bacchus la Liesse est aussi:
Bacchus par la Liesse est vainqueur du Souci.
La fin du mois, qui prend son nom d'Auguste,
Me donne entree, & l'áge encor robuste,
Soit pour l'an, soit pour vous, ie puis signifier:
L'heureux labeur peut l'áge & l'hyuer deffier.
En tout labeur propre à l'ame Royale,
En tout beau fruit de leur couche loyale,
Mesme en vertu, soyent veus ces deux ci foisonner:
La vertu peut trop plus que les sceptres orner.

L'HYVER.

LE *Soleil s'esloignant en regne me remet,*
Tout est deja fletri dessous mon Capricorne,
Ie retien toutesfois d'Abondance la corne:
L'ardent trauail passé le bien futur promet.
Mon chef est tout chenu, horrible est ma saison,
Mon vent & ma froideur tout l'air pourtãt nettoye,
L'Amour m'est compagnon, le Ieu, le Ris, la Ioye:
Souuent l'heur des champs cede à l'heur de la maison.
I'enferme les thresors de la Nature, à fin
De les garder: sous moy l'an finit, & commence:
L'homme vieil semble ainsi renaistre en sa semence:
La race & la vertu doit venger vostre fin.
CHARLES, ELIZABET, *pleins de prosperité*
Puissent en leur hyuer renouueller leur áge,
Au ciel par Deité, sur terre par lignage:
Tout bon Roy fils des dieux merite eternité.

L'AVRORE

Conduisant ledict Char.

BIEN *que i'aye vn char propre à moy qui suis l'Aurore,*
Dont (Dames) vous semblez emprunter en vos teints
Les roses, dont les cieux par moymesme sont peints,
Ie me suis mise au char qui seul tout le ciel dore.
Ce Dieu duquel i'annonce, & deuance, & colore
L'or premier, veult qu'ici de mes rosines mains

A ses cheuaux tous d'or ie reigle ainsi les freins,
Pour ses faueurs vers vous, vous annoncer encore.
Vn Roy semble vn Soleil: que Phebus, que ces Dieux
Eclairez de son feu, qu'au huictiesme des Cieux
Les feux clouez, & ceux de ses douze demeures,
Pour vous puissent tousiours tellement bien-heurer
Ses ans, & ses saisons, ses mois, ses iours, ses heures,
Qu'à l'enui CHARLES *semble vn bas monde dorer.*

ENYON.
Au Char de Mars.

Vers Asclepiades rymez.

On feint Mars violent, plein de fureur, de fiel,
D'horreur, meurdre, hideur, en reputant le ciel
Au bas monde pareil, tant que la passion
Des Dieux semble regir leur volage action.
Mars vient d'vn sage Dieu, qui de ce monde sien
Seul compasse le cours, l'ordre, le mal, le bien,
Puis cherché de Venus Mars ne seroit iamais,
Si tant il reiettoit l'ordre, l'Amour, la Paix.
Aux mortels le desir, l'ire, le changement,
Et l'aspre ambition, font tel aueuglement,
Tant qu'ils vont s'animans en ce peril de Mars,
Masquans l'ambition peinte de mille fards:
Et pleins d'aigre dépit, pleins de fureur, de tort,
Qu'on voit bondir en eux, contre le iuste sort,
Presqu'aux grand's Deitez arracheroyent le droit,
Qui esclaue de Dieu rendre la terre doit.
Lors maint peuple felon, qui de la loy se rit,
Qui contemne le Roy, qui le mutin cherit,

Brouille, & souille le temps: Mars retenant le soin
Des guerres, sa faueur fait venir au besoin.
Mars si fort ne requiert en ce pays le sang,
L'horreur, meurdre, hideur, qu'il ne le rende franc,
Et si vous reuerez en ce pays la Paix,
Qu'en fin n'aille quittant tel pays à iamais.

Les vers chantez aux trois autres Chars de Saturne, Iupiter, & d'Hymen, n'ont peu estre recouurez.

ODE

Sur la naissance de Madame, fille du Roy Charles neufiesme.

DA la Lune argentine,
Qui au bas ciel chemine,
Et qui parfait son cours
En trente iours:
Prenant, perdant lumiere,
Neuf fois s'est faite entiere,
Et se comblant neuf fois
A fait neuf mois:
Depuis que Dieu propice,
Qui par maint benefice
Veut mon Roy restaurer,
Et bien-heurer,
Luy vint former vn gage,
Vn sacré mariage,
Dont il lia la foy
De ce grand Roy:
Et fit son Ysabelle
(Qui Royne ieune, & belle,

Comme vn aſtre nous luit)
Conceuoir fruit.
Or que donques cet heure
Par le ciel ſe bien-heure,
Bien-heuré ſoit le fruit
Eſtant produit.
Soit bon preſage au pere,
Soit plaiſir à la mere,
Qui ja leué ſent bien
Le ventre ſien.
Il faut que la tendreſſe
De ſa prime ieuneſſe,
Au faix qu'elle reçoit
Sujette ſoit:
Et que la ioye amere
De ſe voir ſi toſt mere,
En bref luy face auoir
Vn grand eſpoir:
Comme la vigne à l'heure
Qu'elle doit porter, pleure,
Non pour ſe depiter
D'ainſi porter.
La Royne peu ſçauante
Du mal qu'il faut qu'on ſente,
Soit les enfans portant,
Soit enfantant,
Bien qu'elle en ſoit ioyeuſe,
Souuent morne & paoureuſe,
Pourroit bien à l'eſcart
Pleurer à part:

Mais son esprit contemple
Deux Dames, dont l'exemple
Chassant ce leger dueil,
Peut tarir l'œil.
Ces deux demi-Deesses
En toutes allegresses
Ont peuplé ces bas lieux
De demi-dieux:
Des Nymphes ont portees,
Quelquefois tourmentees
D'vn desastre arriuant,
Plus que deuant.
L'Imperatrix sa mere,
De ces deux la premiere,
Pour la rasseurer mieux,
S'offre à ses yeux.
Puis tousiours aupres d'elle
Est nostre grand' Cybelle,
Mere feconde aussi
Des Dieux d'ici.
De l'Aigle, dont la serre
Peut porter le tonnerre,
Et qu'on croit dedans l'air
Plus haut voler,
La femelle hautaine,
Du naturel prochaine,
(Car de l'Aigle elle tient,
Puis qu'ell' en vient).
Ne peut qu'elle ne face
Aux deux semblable race:

Ce qu'au Soleil exprés
On preuue aprés.
La femme venerable
Du Prince redoutable,
Qui tient dedans ſa main
L'Aigle Romain,
D'Empereur meſme fille,
A peuplé ſa famille,
Pour regir les mortels,
D'enfans tous tels.
Tout cela qu'elle porte
Sent ſon Aigle, en la ſorte
Ce naturel hautain
Leur eſt certain.
Comme qui verroit croiſtre
(Si cela pouuoit eſtre)
Le grand tige admiré
D'vn Lys doré:
Si haut qu'il ſemblaſt meſme,
Que la grandeur extréme
Des fleurons precieux
Touchaſt aux cieux,
Tant que leur beauté grande,
De tous les Dieux la bande
Qui la careſſeroit,
Eſtonneroit.
Ainſi noſtre Heroine,
Noſtre grand CATHERINE,
Eſleue l'heur fatal
Du Lys Royal.

Qui des Rois veufue, & mere,
D'alliance prospere,
Tous Princes sous son Lys
A recueillis.
Tout ce qu'en ces Prouinces
L'Europe a de grands Princes,
La nomment en grand heur
Ou mere, ou sœur.
Car on les a veus rendre
Presque tous Bruz, ou Gendres,
Sans les futurs partis
De ses deux fils.
Cybelle elle est feconde
De grands liens au monde,
Sans les troubles peruers
De l'vniuers.
Un Tige on la peut dire,
Dont les fleurs on admire,
Sont ses filles, & fils,
Fleurons du Lys.
L'odeur de tant de grace,
Qui en la terre basse
En telle fleur se sent,
Au ciel se rend:
Au ciel leur chef arriue,
Et leur splendeur naïfue
Presque efface cela,
Qui reluit là.
CHARLES *le Prince nostre,*
Grand fleuron sur tout autre,

Par vn couronnement
Fait l'ornement:
Veu ses ans, son attente,
Hommes, & Dieux contente:
Ceux-là luy soyent soumis,
Ceux-ci amis.
Son cœur est de hautesse,
Et son corps plein d'adresse,
Son ame & son cerueau
De dessein beau.
L'exploit de la vengeance
Sur les traitres de France,
Fait par si bon effet
Voir ce qu'il sçait.
Les enfans que Dieu donne,
C'est cela qui guerdonne
La foy, qui d'vn nœu saint
Deux cœurs étreint:
Qui souuent dans nostre ame
Serre, eguise, renflame,
D'vn froid amour le nœu,
Le trait, le feu:
Qui le plus rend loyale
La couche coniugale,
Et qui plus en met hors
Les sourds discors:
Qui souuent plus en chasse
Le dédain, qui pourchasse
Vn diuorce, qu'il veut
Faire s'il peult.

Qui donne éjouissance,
Qui nourrist l'esperance,
Qui plus en tout beau fait
Valoir nous fait:
Qui maint dessein inuente,
Qui en guide l'attente,
Qui en borne le bout,
Seul but de tout.
Qui fait d'vn heur extrême
Voir en autruy soymesme,
Pour en luy viure alors
Que sommes morts.

SONNET.

Si Dieu pour premier fruit de ton sainct mariage
T'eust dóné (SIRE) vn fils, luy naissant tout guerrier,
Comme enfant d'vn tel Roy, t'eust auec le laurier
De maint futur triomphe apporté le presage:
Mais de ton sainct lien tu as pour premier gage
Vne fille, qui doit contre ce monstre fier
Nostre obstiné Discord, apporter l'oliuier,
Et de la paix de France estre l'heureux message.
Paix soit premier chez toy, pour dehors perdre aprés
Tous ceux qui pour leur gaing à ta perte estoyẽt prests:
Ta Fille aussi nous vient, lors qu'vne paix notaire
Par toy du sang des chefs seditieux nous sort:
Puis vn fils qui naistra doit d'vn si bel accord
Faire naistre auec soy sur l'estranger ta gloire.

VERS FRANCOIS EXTRAITS de la Masquarade faicte à l'hostel de la ville de Paris 1558.

CHANSON D'ORPHEE.

Si iamais rochers & bois
Ma force dans soy sentirent,
Si sous ma voix, sous mes dois,
S'arrachans ils me suiuirent,
Suiuez rochers, & auecq' vostre Orphee
Admirez moy d'vn grand Roy le Trophee.
Si quelque Nymphe dans vous,
Quelque Pan, quelque Satyre,
Pour ouir mes accords dous,
D'auenture se retire,
Chantez rochers, & auecq' vostre Orphee
Adorez moy d'vn grand Roy le Trophee.

LA MVSIQVE DES ROCHERS.

On nous auoit veu cacher
Pour t'ouir, aux roches creuses,
Mais auecque le rocher
Nous tirent tes mains heureuses,
Rauis, abstraits, mourans d'ouir Orphee,
Et plus encor d'ouir vn tel Trophee.
O heureux Roy, qui as eu
Pour ton sonneur vn Orphee,
Heureux sonneur qui as peu
Si bien sonner tel Trophee,

O trois trois fois trois fois heureux Orphee,
O trois trois fois trois fois heureux Trophee.

MINERVE.

Voyant ainsi, ô Roy, dans ma main docte & forte
Branler asseurément les armes qu'elle porte,
Et voyant ma Meduse effroyer derechef
Tous vos yeux des serpens de son horrible chef,
Me voyant mesme auoir la bourguignote en teste,
Qui son panache fait flotter dessus sa creste,
Ne sçay tu pas desia que Minerue ie suis,
Qui seule sur les arts & sur les armes puis
Autant qu'Apollon mesme, autãt que Mars mes freres?
Minerue, qui laissant mes deux villes premieres
Athenes, & puis Rome (auiourdhuy seul tombeau
De ce qu'elles ont eu de bon, de grand, de beau)
Me suis de ton Paris faite la gardienne
Par ton Pere, qui seul me rend Parisienne,
Et me rendra tousiours, si tousiours ie ne voy
Fouller l'heur que ie donne à ta ville & à toy,
Et sur le sçauoir sainct mettre le pié barbare,
Sçauoir, qui seul les Rois des lourds bouuiers separe,
Sans lequel, soit qu'vn Roy le suiue par autruy,
Ou qu'en soymesme il ait sa conduite par luy,
Il ne sçauroit guider l'espoir de plus grand gloire,
Ny, estant mort, auoir de sa mort la victoire.
Mais pourquoy tout ceci puis que tes bras tu tends
Pour de ta gardienne estre garde en tout temps?
Ie m'egare, & m'estant proposee autre chose
Ie m'esbahi qu'ainsi sans propos ie propose.

Des

Or ſçache donc que c'eſt, & ſçachent tous pourquoy
Ma trouppe tant eſtrange arriue deuant toy.
Tu as bien leu qu'auant que la Greque ieuneſſe
Euſt voué de laiſſer le repos de la Grece,
Se donnant au hazard pour premiere ramer,
Et contraindre au faix l'eau pucelle de la mer,
En ſuiuant le conſeil du cauteleus Pelie,
Qui penſoit perdre ainſi de ſon Neueu la vie,
S'il pouuoit enuoyer ce courageus Iaſon
Au dangereus conqueſt de la riche Toiſon:
Sur le mont Peliaque en la foreſt parlante
Ie fei faire pour eux la Nau prophetiſante,
Qui fut nommee Argo, & Argonautes ceux
Qui dedans elle iroyent par les flots depiteux.
Ils demarent, ils vont, mille monſtres ils voyent,
Souffrants cent mille maux cent fois ils ſe deuoyent:
Ils viennent en Colchos, où Medee les fait
Iouir de la Toiſon, & ſon frere deffait.
Ils partent en danger, mille perils les ſuiuent,
Et recourants leurs maux d'autre maux leurs arriuent:
Mais ſur tout par les bords de la ſeiche Libye
Furent contraints porter leur Nauire affoiblie,
Leur mere ſoulageants qui les auoit portez,
Et du deſir de l'or les auoit contentez
Sous ma guide touſiours, qui de leur nauigage
M'eſtois faite compaigne en tout ce grand voyage,
Fauoriſant ma Nef, qui apres par les Dieux
Tiree en haut fut faite vn aſtre de nos cieux.
Or maintenant voyant que i'ay voulu me faire
De ton Paris peuplé Deeſſe tutelaire,

Dés

Dés que ce grand FRANÇOIS *vint gouſter nos douceurs,*
Pere ſecond de moy, pere de mes neuf Sœurs:
I'ay touſiours veu porter pour enſeigne honorable
De la felicité de Paris admirable
La figure d'Argon, qui monſtroit vn deſtin
Que ceſte meſme Argon tu aurois en la fin.
I'ay ces iours obtenu de Iupiter mon pere
Qu'elle redeſcendroit, pour en ce temps proſpere
Te l'offrir, t'aſſeurant que par ſon grand moyen
Plus que n'eſt la Toiſon tu conquerras de bien,
Empliſſant tous les lieux de maint & maint trophee,
Ainſi comme le ſçait ce tout diuin Orphee,
Qui maintenant ton Nom deſſus ſon Lut ſonnoit,
Et qui iadis auſſi les Grecs accompagnoit:
Ainſi que ſçait Iaſon & ſes compagnons meſme,
Ayant bien veu là bas filer ton heur ſupréme
Par les fatales mains de ces trois Sœurs, qui ſont
Ou redeſont ſans fin l'heur que les hommes ont.

IASON.

Je ſçay meſme, qu'vn iour & la Toiſon doree,
Et le ſceptre, & les biens, & la race honoree,
De ceux qui vont portant en leur col la Toiſon
Sentiront que HENRY *eſt leur fatal Iaſon,*
Apprenans que ſans fin la celeſte ordonnance
Donne à ceſte grand Nau ſur la Toiſon puiſſance:
Ceſte Nau, qui non pas ſeulement en Colchos,
Mais aux deux bouts du monde emportera ton los.
Elle eſt encor parlante, elle eſt encor prophete,

Rompre ni faire rompre aucunement la foy,
Ainsi qu'on la rompit à Medee insensee,
Quand elle fut par moy pour vne autre laissee.
Si tu te peux garder, toy qui es Roy prudent,
De maint flateur subtil, maint flateur impudent,
Qui courtisan de ris, de façon, de harangue,
Couure mille venins du doux miel de sa langue,
Et qui, si tu n'estois vn bon Prince auisé,
Rendroit sur la Vertu le Vice autorisé,
Plus trompeur que n'estoient les Serenes flatantes,
Dont i'échappay les vois doucement attrayantes,
Qui pour le beau loyer du son qu'ils accordoient,
Et ma vie & la vie à tous nous demandoient.
Brief si en toutes peurs, tous perils, tous orages,
Argon ta pauure Nef tu portes & soulages,
Comme dans la Libye elle se fit porter,
Et comme tu la vois deuers toy rapporter
Dessus le dos courbé des Argonautes mesmes,
Qui paroistroient tous tels que sont les ombres blesmes
Des champs Elysiens, où nous des long temps morts
Habitons maintenant, & n'auroient point de corps
Si Minerue n'auoit à vostre humaine veüe
Accommodé la chose. Estant donc ainsi veüe
Si viuement, croyez que tous vous nous voyez
Sans phantausme, tous tels que voir vous nous croyez:
Tout ainsi par la mer quelquefois nous vogasmes,
Tout ainsi quelquefois ce vaisseau nous portasmes:
Et si on ne le croit qu'on oye le vaisseau
Parler au vieil Iason, & au Iason nouueau.

ARGON.

Iaſon mon plus cher fils, & la gloire indomtee
Quand i'eſtois ſur les eaux, de toute ma portee,
Si iuſques aux enfers deſcend l'affection,
Et ſi les Ombres ont aucune paſſion,
Pren vn peu de pitié de moy qui ſuis venue
Du ciel, où ie me ſuis par ſi long temps tenue
En aiſe & en repos: & il faut maintenant
Qu'on me voye cent maux & cent maux ſouſtenant:
Toutesfois puis que c'eſt pour porter de tels Princes
Iuſqu'aux dernieres mers, aux dernieres prouinces,
Ie veux bien ſupporter encore ce labeur.
Mais Mopſus, qui ſoulois predire le malheur
Et l'heur de mes enfans, ie te pry prophetiſe
A mon ſecond Iaſon l'heur de ſon entrepriſe.

MOPSVS.

De ceſte peine en bref ie te dechargeray,
Mere, & au lieu de toy ie prophetiſeray
Ce qu'ont deſia predit quelques Prophetes ſages,
Ce qu'ont deſia monſtré mille & mille preſages:
Que les François bien toſt loing du monde à l'eſcart
Mettront au ioug le col de l'Anglois Leopard:
Et de l'autre coſté rabbatront l'arrogance,
De ceux qui ſe font grands par ruſe & alliance,
Faiſant en fin la fin de l'Empire Romain,
Duquel le nom mourra ſous leur fatale main.
Et qui ne le croira, que la raiſon il croye,

Apprenant que le ciel de terre en terre enuoye
L'Empire des humains: & que quand il permet
Vos humaines grandeurs croistre iusqu'au sommet,
Ce n'est sinon à fin qu'aussi tost il les baisse,
Comme monter en haut lentement il les laisse:
Cestuy là des long temps est deja renuersé,
Semblable au pauure oyseau, qui sur terre blessé,
Alors que dedans l'air s'ebranler il s'essaye,
Ne fait plus que trainer & son sang & sa playe.
Et si tu crains, ô Roy, que le François prochain
De la grandeur qu'auoit iadis le nom Romain,
Ne soit point heritier de la grand' Monarchie,
Et que ton Croissant cede au Croissant de Turquie,
Tellement que lon vist vn grand Lion couché
Apres auoir long temps sur le ventre marché,
Pour épier sa proye, en s'elançant desfaire
L'Aigle & le braue Coq l'vn à l'autre contraire:
Asseure toy par moy que les Turcs mesme tiennent,
Que les freins de l'Empire entre les mains reuiennent
Des grans Rois indomtez heritiers de Francus,
Par qui doiuent vn iour eux mesme estre vaincus.
Mesmes qui te peut plus asseurer de ces choses,
Que si deuant tes yeux Calais tu te proposes,
Et les derniers Lauriers, dont apres vn malheur
Ce grand Prince Lorrain couronne ta grandeur?
Car cela seul deja te promet l'Angleterre,
Ou les destins sont faux, l'Angleterre & ta terre
Auec l'Escoce aussi, feront que chacun Roy
De l'Europe sera contraint flechir sous toy.
Et mesme en ce discord qu'on verra bien tost naistre

Pour l'Empire, il faudra que toy le plus grand maistre,
Si tous les tiens au moins sçauent bien leur mestier,
Táches de ce grand rond auoir le tiers entier:
Si l'Europe tu as, les deux autres parties,
Veu qu'au pris de l'Europe elles sont abruties
Et barbares, en fin par force & par moyens
Peu à peu couleront dessous la main des tiens:
Tant que si seul tu n'as toute la terre basse,
Tu te peux asseurer qu'vn iour l'aura ta race.
Voila ce que Calais, & le cœur aiousté
Aux tiens, peut aiouster à telle Maiesté.

IASON.

Argon s'en resiouit, Argon parmi la voye
En murmuroit tantost vn long Io de ioye,
Oyant le bruit meslé de toute la cité,
Qui la porte en signal de sa felicité.
Croy doncq' qu'elle est ja preste aux premieres cõquestes,
Qui des vieux ennemis doiuent briser les testes.
Ne crain donc point, tu as des Deesses & Dieux
Comme nous, pour ta guide & faueur en tous lieux,
Ta femme est ta Iunon, ta sœur est ta Minerue,
Qui le droit de la nostre à bon droit se reserue:
Et bien que nous n'eussions autre support sinon
Que celuy de Pallas, & celuy de Iunon,
Tu as outre ces deux vne tierce Deesse,
Vne Diane archere, & chaste, & chasseresse.
Ce bon Roy Nauarrois, son ieune frere encor
Te pourront bien seruir de Pollux & Castor,

Ce grand vainqueur de Guise est ore ton Hercule,
Qui sous toy, l'Espagnol outrepassant recule,
Calaïs & Zethes sont deux freres qu'il a,
De deux freres encor vn chacun choisira
Le nom qu'il luy est propre, & l'autre diuin frere
Qui d'vn double conseil les affaires modere
Auecq' la pieté, sera ton grand Tiphys
Gouuerneur de la nef. Mesme ie voy ton fils,
Et d'autres ieunes Dieux, & tant d'autres Deesses,
Qui leurs faueurs rendront de tous malheurs maistresses.
Voici nos rames, ly dedans elles nos noms,
Et vien accommoder les noms des bons aux bons,
Nous les allons porter ensemble & leur nauire
La dedans, pour tousiours t'attendre, & te conduire
Par tout où il plaira à ta grand' Maiesté
Singler d'vn voile plein de la prosperité.

SVR LA NAISSANCE DE Henry de Lorraine Comte d'Eu, second fils du Duc de Guise.

SONNET.

O Dieu pour tout ce iour tourne en douce tiedeur
Ma fieure, qui s'estend d'vne rage obstinee
Sur mon sang, sur ma chair, sur mes nerfs achar-
Tantost d'ardeur me tue, & tantost de froideur: (nee,
En ce reláche (ô Dieu) renforce encor mon cœur,
Ma Muse, & ma raison par foiblesse étonnee,
Pour augurer en bref l'heureuse destinee
D'vn enfant dont en moy ie preuoy la grandeur:
Enfant, qu'ores on offre au sainct sacré Baptesme,

CHANT.

Outre l'heur de ton astre, outre cet heur extreme
Qu'en vaillance le ciel ottroye au sang Lorrain:
Ton nom HENRY *t'excite à gloire plus hautaine,*
Par l'heur fatal d'auoir pour pere & pour parrain
Deux HENRYS, *du haut sang de* BOVRBON
& LORRAINE.

CHANT.

CESSANT *de mon mal la rigueur,*
Et ma Muse prenant vigueur,
(Enfant) sur le nom qu'on te donne,
Ie veux de trois hauts noms chanter,
Qui le plus semblent augmenter
L'heur de la Françoise couronne.
L'vn de ces noms, dont le bonheur
Emporte auiourdhuy plus d'honneur,
C'est celuy que porte ton Pere,
Celuy qu'a ton Parrain, celuy
Que tu prens auiourdhuy de luy,
Nom qui soit à tous trois prospere.
Ce qui dedans la France rend
Ce beau nom de HENRY *si grand,*
C'est ce grand HENRY *magnanime,*
HENRY *pere de nostre* ROY,
Qui par tout exemple de soy
Son fils à toute gloire anime.
De ce grand HENRY *les valeurs,*
Maugré tous les diuers malheurs,
Ialoux d'vne si braue gloire,
Ont fait qu'il ait esté nommé

Pere

Pere des armes, qui armé
Sur Mars mesme eust eu la victoire.
Les armes ne sont seulement
D'vn si grand Prince l'ornement:
En voyant sa iustice grande
Et ses vertus, on eust cuidé,
Qu'il eut seul sous soy possedé
La vierge Astree auec sa bande.
O que n'ay-ie en ceste chanson
Et pour le vers, & pour le son,
La veine, & l'haleine plus forte,
Son Esprit ie deifiroy
Au ciel, & ça bas te feroy
Sortir des fleurs de sa chair morte.
HENRY, *i'empliroy de ton nom*
Tous les cieux, & de ton renom
Tout ce bas globe auquel nous sommes,
De ta memoire tous les temps,
De ton amour tous cueurs des gens,
De ton exemple tous grands hommes.
Sur les fons sacrez ce Roy tint
Ton Pere, qui son nom en print,
Et qui fait preuue en sa ieunesse,
Outre le cueur heredital,
Que quasi ce nom est fatal,
Et pour addresse, & pour prouesse.
Ton Parrain mesme de * *
Donne du preux sang de BOVRBON
Et de l'heur fatal de son nom
Grand' preuue & plus grand' esperance.

Ce qui rend ores entre nous
Ce nom memorable ſur tous,
Ce Prince à ſon ſecond fils meſme
Ce beau nom fatal a laiſſé,
Qui par luy ſera ſurhauſſé
Vn iour en ſon honneur ſupréme.
Il eſt du naturel entier,
Comme du nom fait heritier:
Car dés qu'il eſt ſorti d'enfance
Sous CHARLES *ſon frere, & ſon Roy,*
De deuoir, d'ardeur, & de foy,
Il s'eſt fait l'Achille de France.
Ja la faulſe Religion,
Ia l'ouuerte rebellion,
Se maſquans de Pieté feinte
Fouloient tout deuoir & raiſon,
Quand l'erreur & la trahiſon
Il a deſſous ſon ioug étreinte.
Eſtant encor ſi ieune d'ans,
Deux fois chef d'armee en deux camps,
Entre maint acte memorable,
Deux grandes batailles gaignant,
Auant le temps il va ceignant
Son front de laurier perdurable.
Or (Enfant) c'eſt aſſez chanté
Du nom, que tu as rapporté
Du Bapteſme ceſte iournee:
La valeur de ceux que i'ay dicts,
En cueur, en faicts, en grace, en dicts,
Te ſoit auec leur nom donnee.

A M. le Comte de Fauquemberge & de Courtenay.

QVAND seul sans toy ie suis, car riẽ que ton absẽce
Ne me fait trouuer seul, tant que quand ie serois
Auecq' tous les humains seul ie me iugerois,
Car plus que tous humains m'est ta seule presence:
De peur de m'ennuyer ie fantastique & pense
Par quel art, quell' magie, à tous coups ie ferois;
Que toy estant absent, present te trouuerois:
Car iamais nul ennuy, toy present, ne m'offense.
Ma Muse ou ce Demon qui me fait tant de dons,
Que lon me met moymesme au rãg des hauts Demõs,
Se masquant lors de toy se presente à ma veuë.
Par luy donc ie te voy, en luy ie t'entretien,
Et des vers du Demon, qui est & tien & mien,
Present, absent, ie pais l'ame à toy toute deuë.

II.

C'est vn grand heur à toy d'auoir de la Nature
Vn esprit, qui fait honte au labeur & à l'art:
C'est vn grand heur à toy sans craindre ny hasart,
Ny destin, t'appuyer dessus la raison pure:
C'est encor plus grand heur, que nonobstant l'iniure
Que ton procés, ta fieure, & l'enuie, & le fard
De plusieurs, & tout mal qui de tous ces maux part,
Te font sans fin, sans fin ton sens tout tel te dure:
C'est vn grãd heur de voir qu'aux vertus, aux hautesses,
De l'esprit tu ioindras les grandeurs, les richesses,
Que ie sen s'éueiller d'vn sommeil long & fort:
Mais entre tous ces heurs, qu'est-ce qui voudroit taire
L'heur de m'auoir pour tien, qui veux & qui puis faire
Tous heurs croistre en ta vie, & reuiure en ta mort?

III.

Jamais ne peut noſtre ame aſſeoir de certitude
Sur rien, que ſur la vraye & parfaite amitié:
Les filandieres ſœurs, ny les ſœurs ſans pitié,
N'aſſeruent point tel bien à la viciſſitude:
Touſiours à ſoy ſemblable en l'eternel eſtude,
De tenir & main preſte & prompt & ferme pié,
A tous maux de l'ami participe en moitié,
De tout ſans regarder ne gré n'ingratitude:
De là le bien de l'homme eſt fait vn plus grand bien,
De là les maux humains ſe transforment en rien,
Cela combat la peur & ſouuent la mort noſtre:
Mais l'amitié cent fois eſt plus heureuſe encor,
Quand vne couple ainſi que Pollux & Caſtor,
Se peut communiquer Deïté l'vn à l'autre.

IIII.

Combien que veu ton ſang, ton rang, ton abondance,
Seruiteur ie te ſois: i'oſe prendre enuers toy
Vn nom plus haut, plus digne, & plus grand, puis qu'à moy
Tu daignes t'abaiſſant en donner la puiſſance.
Je ſuis donc ton ami, mais tel que l'excellence
Du beau mot n'orgueillit mon deuoir ny ma foy:
Car plus que mille ſerfs ie puis ce que ie doy
Payer, & croy qu'amour doit toute obeiſſance.
Theſee Perithoe, & Pylade & Oreſte,
Scipion & Lelie, & ſi quelque autre reſte
Des couples des amis furent, ce croy-ie, eſgaux:
Mais l'alliance ainſi d'hommes pareils vnie,
Ne pourroit rien gaigner en l'eſpreuue des maux,
Sur mon amitié ſerue & ſeruitude amie.

V.

A fin que ceux qu'enuie ensemble brusle & mange,
Ne se peinent dequoy tu me peux tant aimer,
La brusque & libre humeur qui me vient enflammer,
Me fera déborder iusques en ma louange.
Sous vn sort malheureux le ciel en ce corps range
Vn esprit que tout sien il peut bien estimer,
Vn sens, vn iugement, vn cœur qu'on peut nommer
Vray iuge du vray bien, vainqueur du mal estrange.
Vn prompt sçauoir sans fard, vn dol, mais sans vsage,
Vn ie ne sçay quel don qui iuge & qui presage
Toutes fins par discours, non par songes menteurs.
Vne bonté qui point ne change ou s'espouante,
Et si lon dit que trop par ces vers ie me vante,
C'est qu'estant tien ie veux te vanter en mes heurs.

VI.

Si aux extremes maux, où mon hasart me guide,
Tu n'esprouuois mon ame estre sans changement,
Qui prend du bien non pas du mal le sentiment,
Comme en tout asseuree & non comme stupide:
Tu pourrois bien douter que le sort, qui preside
Sur tous cœurs, les changeant de moment en moment,
T'estant cruel pourroit faire vn ébranlement
A ma foy, dont la mort ne peult estre homicide.
Mais l'espreuue de l'vn te peult rendre certain
En l'autre, que si Dieu mesloit le ciel hautain
A la terre, & vouloit faire vn Caos renaistre.
S'encor i'estois tout tel, ie serois & ne puis
Tant ceder à ce Dieu, que si en tout ie suis
Malheureux, en cela ie ne puisse heureux estre.

VII.

Maudiray-ie(cher Comte)ou les Dieux enuers moy
Nonchalans,ou ialoux,ou du ſort la conſtance,
Qui ne fut oncq conſtant fors qu'en l'aſpre nuiſance,
Que ſans relâche il fait tant à moy comme à toy?
Des celeſtes flambeaux maudiray-ie la loy?
(Si quelque loy ſur nous peut auoir l'influence
Des corps non animez:) maudiray-ie qu'en France
Ils m'ont fait naiſtre & voir tout cela que i'y voy?
Maudiray-ie la Court,où les grands qui ne penſent
A moy,tant que trop plus que moymeſme ils s'offensēt.
Ha non! ie maudiray ſeulement la Vertu.
Seul i'exerce auiourdhuy ce qu'en moy plus i'admire.
Car pourquoy? ſi i'eſtoy ſans cela,penſes-tu
Qu'en France en vn tel temps i'euſſe rien q̃ maudire?

VIII.

Comme vn docte artiſan,s'il n'entremet l'ouurage,
Sent éblouir ſes yeux, ſent étourdir ſes ſens:
Noſtre ame au long trauail ſe deplaiſt,ſi le tems
De cent varietez ſes eſprits ne ſoulage.
Tu ſçais quand tu partis,de quel heur,& courage
Ie ſuiuois l'œuure ſainct que de moy tu attens:
Mais par trop longue halene élourdir ie me ſens,
Si par le changement ie ne me rencourage.
Donques tant en la chaſſe,& au vol des perdreaux,
Qu'au pourmenoy des bois, des iardins, & des eaux,
Ie repren les plaiſirs, les Muſes & l'halene.
Là où pour ne laiſſer roüiller l'œuure des vers,
Ie reſue ces ſonnets deſſus ce temps diuers,
Sonnets faits de grand choſe, & toutesfois ſans peine.

A M. SYMON.

SONNET.

L'AMITIE qui me lie à toy dés ma ieunesse,
De ma Muse(ô SYMON)print son fatal lien:
Quand premier des François, toy m'ouurant le moyen,
I'empruntay le Cothurne, & le Soc, à la Grece:
Pour aux Rois, pour au peuple, auecques la hautesse,
Auecques la bassesur, du vers Æschylien,
Et du vers de Menandre, apporter l'ancien
Miroir Tragic, Comic, qui Rois, & peuple dresse.
Or ma Muse, qui peut nostre amitié nouër,
Se sentant immortelle, ores luy veult vouër,
Qu'ainsi qu'elle luy fit prendre d'elle naissance,
Elle luy donnera ce qu'elle sent en soy,
Qui est l'eternité, tant que du temps la loy
N'ait sur ton nom non plus que sur le mien puissance.

A Loyse l'Archer, & à ses sœurs.

On vante assez le banquet ancien
De ceste perle à l'ami presentee:
Assez des vieux l'ambrosie est chantee,
Le seul honneur du past Olympien.
L'vne pour estre vn miracle Indien,
Par tdnt de vers se voit ainsi vantee:
L'autre pour estre aux seuls Dieux apprestee,
Mesme passant le ius Hymettien.
En ce disner peuuent estre choisies
Plus saincts ioyaux, plus sainctes ambrosies

Que l'Inde n'a, que n'ont pas les hauts cieux:
Mais la douceur est en l'aigreur changee,
Et bien que fust l'autre perle mangee,
Ces perles ci deuoreroient les Dieux.

FANTASIE SVR VN VERS BIEN chanté & bien ſonné ſur le Lut.

A Loyſe l'Archer.

Chanter ce vers, ſonner ce ſon ainſi,
Ce ſon qui eſt l'eſprit au vers enclos,
Animer l'vn, animer l'autre auſſi,
C'eſt de ta voix & de tes doigts le los
Tant excellent (ô LOYSE*) qu'iceux*
Dignes de toy, te rendent dignes d'eux.
O voix! ô dois! ô beau vers! ô beau ſon!
O ame! ô corps! de ſi rare chanſon,
Qui ame & corps nous rauit par ces deux.

L'AMOVR CELESTE DE Vertu, ſur vn ieu.

A M. Symon.

Par moy l'Amour celeſte on voit mener ici
Trois Cupidons, captifs deſſous ma main diuine:
L'vn eſt l'amour de Mars, qui ſanglãs vous mutine:
L'autre vous va bruſlant d'vn auare ſouci,
C'eſt l'amour de Plutus: le tiers, qui bruſle auſſi,
Eſt l'amour trop laſcif de Venus la marine.
Ceſte Muſique accorde à ma pompe enfantine,
Qui pour vous & pour nous va chantant ces vers ci.

Il

Il faut que pour le fils de la Venus celeste,
Hautain & pur Amour, ces trois ci lon deteste,
Qui en ce peruers siecle ont eu le plus de cours.
Il les a pris captifs en ceste saincte feste
Des Innocens: Que doncq vn trophee on appreste
A l'Amour innocent, sur ces trois faux Amours.

A M. de l'Aubespine, Secretaire d'estat.

Bien que l'allusion des noms fort peu souuent
A l'antiquité docte & à moymesme agree,
Si m'en iouray-ie ici: l'Aubespine est sacree
A Venus, aux honneurs de son autel seruant:
Ce que Venus cherit, d'elle il va receuant
Des graces la faueur, qui seules font entree
A l'honneur, à l'amour: l'Aubespine recree
Le Rossignol, sa plainte en ses chants poursuiuant.
L'odeur de sa fleur blanche en telle sorte attire,
Que nonobstant l'espine il faut que lon l'aspire,
Ayant de telle espine éprouué la douceur.
Il faut que d'elle vn iour, sous elle vn chant ie face,
Qui mesme estant du chant des rossignols vainqueur,
Soit plein d'honneur, d'Amour, de Venus, & de grace.

A Madame de Primadis.

Voyant, Madame, en vn bel œuure,
Où mainte rose se décœuure,
Si tost ces roses façonner,
I'estoy prest à m'en estonner,

Quand il me souuint que sans peine
Ell' a promptement ce bel heur
D'en prendre en son teint la couleur,
L'odeur suaue en son haleine,
Ailleurs la façon de la fleur.

A Madamoyselle de Surgieres.

Nonobstant tout mépris, la Vertu fait paroistre
A tout cœur vertueux son besoin de bien loin.
De moy (qui ay bien peu de moymesme le soin)
Le soin entra dans toy sans mesme me cognoistre.
Cela sans fin m'oblige, & tousiours me fait croistre
Ceste ardeur, de me rendre vn immortel tesmoin,
Que puis que les vertus tu secours au besoin,
Tout siecle doit en toy ta vertu recognoistre.
Je n'ay point aux vertus tant de part ny tant d'heur,
Que toy, qui la vertu couples à la grandeur,
Deusses peiner pour vn qui oncq pour soy ne peine.
Que doncq ce cœur gentil, qu'en cela tu as pris,
Me rende à recognoistre à iamais, tant épris,
Qu'à toy, plus grãd qu'à moy, soit le fruict de ta peine.

Sur la deuise de la Cygalle.

Quand le chien d'Erigone ou l'auant-Chien encore,
Au plus fort de l'Esté d'vne ardente cuisson
Seiche toute herbe aux champs, auançant la moisson
Que le Soleil doré de son or mesme dore:
Du plain iour l'aspreté, qui toute humeur deuore,
Vient tous gosiers d'oiseaux fermer à leur chanson,
La Cygalle sans plus renforçant son haut son,

Sans fin de voix & dueil, l'œil du grād monde honore.
Or tu es la Cygalle, & ta Dame vn Soleil,
Mais au chaud de l'Esté ton chaud n'est pas pareil,
Ny ton beau chant au chant de la rauque Cygalle:
Car ta Dame peut faire ainsi qu'aucun flambeau
N'egalle à ton auis son lustre en tout si beau,(n'egalle.
Qu'aucun chaud, qu'aucun chāt, ton chaud, ton chāt

Anagrame, SON ARC TIRE FLAME.

L'arc d'Apollon & l'arc de sa Sœur, ont des deux
A plusieurs fait sentir l'ire & valeur celeste,
Tesmoin soit la Niobe, & des Gregeois la peste,
Les Cyclopes tuez, & le Python hideux,
L'arc d'Hercule dans l'air de maint coup hazardeux,
Des Harpyes la bande & puante & moleste
Tua mesme en volant: mais l'amour nous moleste
D'vn arc passant tout arc, & tout art mesme, d'eux:
Encor son arc premier ne tiroit que des fleches,
Qui pouuoient mesme au fond des ames faire breches:
Mais ma Maistresse l'a d'autres armes armé,
Dont il embrase tout, tirant pres de Madame:
Ce qui fait donc qu'Amour m'ait si tost consumé,
C'est de Madame l'arc, car SON ARC TIRE FLAME.

Au Seigneur de la Bourdaiziere.

Voyāt ta beauté grāde on peut (cher BOVRDAIZIERE*)*
A celle de Narcisse en tout la conferer,
Non tes amours, qu'on voit des siennes differer,
Autant qu'il te sembloit de face & forme entiere.
L'air, l'or, le teint, les traits, peurent à la priere

Pousser la Nymphe Echo qu'il fit desesperer:
Au contraire tu viens sans cesse reuerer
Et supplier ta Nymphe, encontre toy trop fiere.
Ta Deesse aussi passe en beauté mille fois,
Cet autre qu'vn refus fit transformer en voix:
Mais lors que son amour, non l'amour vers toymesme
Te fait languir au feu, non pas au bord d'vne eau,
Tu te changes en voix, dont sort ce vers si beau,
Qu'il peut venger ton sort contre son tort extreme.

A luy mesme.

Lors que ie iuge en tout ta Deesse estre telle,
Que sa beauté rassemble en soy les raritez
Qu'à part on attribue à plusieurs Deïtez,
Et qu'autant que son corps son esprit mesme excelle:
Lors qu'à tant de beautez ie vien conferer celle,
Dont Nature en ton corps a les traits imitez
D'Apollon, & ses arts dans ton ame excitez,
Pour ceste autre beauté rendre encore plus belle:
Je dy que si ta Dame est cruelle enuers toy,
Qu'en fin ton corps si beau perd le plus beau de soy,
Sont les vers qui sans fin les beautez embelissent:
Je dy que l'esprit perd le los du iugement,
Qui aux vaines grandeurs postpose aueuglement
Les beautez & beaux dons qui les grãdeurs grãdissẽt.

Disthique.

Phebus, Amour, Cypris veult sauuer, nourrir & orner,
Ton vers, cœur, & chef, d'ombre, de flamme, de fleurs.

Sur les Meteores de I. A. de Baïf.

Tant bien chercher aux cieux leurs substance plus pure
Que n'est l'elementaire, & en leurs actions,
Merquer les tours, les temps, les inclinations,
Mesme en leurs feux tout nom, tout cours, ordre & figure:
Descrire en l'element du feu la nourriture
Qu'il prend, les qualitez & les impressions:
Chanter en l'air ses corps subtils, ses regions,
Sa pluye, foudre, & vents, neige, & gresle plus dure:
Chanter tant bien en l'eau, sa liqueur, ses reflus,
Son sel, ses animaux: puis ce qui est reclus
Dans terre, ou qui sur elle & vegete & chemine:
Comme vn BAIF *fera, chasque chose en son lieu,*
C'est monstrer qu'on a l'ame en tout vrayment diuine,
Qui par tout dans ce Tout se mesle ainsi que Dieu.

A LA FRANCE.

ELEGIE.

SVR ce que tourne le ciel, & sur ce q̃ close dedãs luy
Forme la Terre encor, l'Onde, le Vuide, le Feu:
Combien voy-ie en toy sans cesse se naistre de terreurs,
Et sans cesse en toy, FRANCE, *se naistre d'abus?*
Veux-tu dans vn vers cognoistre la cause de ces deux?
C'est le mépris qu'õ fait, FRANCE, *d'aprẽdre que c'est.*
Or dõc cesse le Feu, l'Air, l'Onde, la Terre, de leurs faits
Intimider nos sens, tromper, époindre, rauir.
Mesme le Ciel, par faute de voir de sa Dãse le vray cours

Cesse de mille liens l'ame pesante lier.
Par la diserte leçon des Vieux (qui mesme de leur rang
Ont fait par ce labeur estre le docte BAIF)
S'ouure la cause de tout, tāt bien que la crainte, que l'er-
Et la superstition faulse, se donte par eux. (reur
O doncq' digne labeur! ô Gens dont l'ame ne peut pas
En rien estre de Feu, d'Air, ne de Terre, ne d'Eau!
D'elle le Ciel est seul geniteur de son estre le plus pur,
Tel qu'est l'estre de Dieu presque tel estre creant.
Vn propre corps luy constituant, qui par sa pesanteur
Lâche, ne puisse le vol roide de l'ame tenir.
Par fois doncq la tirant, & iusqu'au feste de ses ronds,
En voletant, se ficher sur chasque chose la fait.
Lors de ce haut sur tous Elemens treshaute se comprend,
Ains comprend dans soy l'œuure de tous Elemens,
Voire le rond des Cieux, voire ainsi tout ce que sans fin
Cause le Vuide, le Feu, l'Onde, la Terre, le Ciel.
Puis au corps derechef se logeant, par son graue discours
Enclos dans son corps tient de ce monde le corps.
Tant qu'vn mōde petit clost vn grād monde dedans soy,
Vn miracle encor peut de là chose venir,
L'ame de soy retirāt par l'art de la Muse ce grand Tout,
Comme le peut retirer par ce poëme BAIF, *(bastir*
(Mieux que celuy qu'on veit (ce dit-on) d'vn verre se
Vn monde, en ce petit verre de Dieu se moquant.)
Tous les cieux vrayment figurez peut clorre de ses vers,
Clorre la Terre encor, l'Onde, le Vuide, le Feu.

A MADAME MARGVERITE de France, sœur du Roy Henry, deuant qu'elle fust mariee.

Vierge, ta France te veut par ces vers sacrer vn
autel,
Auquel nuire le fer, l'onde, ne l'âge, ne peut.
L'âge superbe ne mord les vers, dont Grece se bastit
Vn los eternel, ny ce que Rome graua:
Moy doncq qui retirant mes pas leur gloire resuiuray,
Meurdrissant l'oubli, viure ta gloire feray:
Et de ce vers mesuré ton sainct nom bruire lon orra,
Puis que ta saincte faueur aide ma saincte fureur.

Epistre à la mesme Dame.

Si desormais vers toy, sous qui doit estre serue
L'impudente ignorance, on addresse, ô Minerue,
Tant d'œuures auortez, à qui leurs peres font
Porter effrontément ton beau nom sur leur front,
Comme si lon vouloit sa sauuegarde faire
Sous la targue qu'on voit au poing de l'aduersaire:
Si mesme dans ton temple impatient ie voy
Quelque enroüé corbeau croüasser deuant toy,
Qui se poussant au rang des Cygnes les plus rares,
Vienne soüiller ton nom dedans ses vers barbares,
Et qui tout bigarré d'vn plumage emprunté,
Ne couche iamais moins qu'vne immortalité:
Ie ne seray point moins dépit, ny nos Charites,
Tes neuf sçauantes Sœurs ne seront moins dépites,
Que si nous auions veu dans ton temple Troyen,

Iamais

Ou Aiax Oilee, ou le Laërtien:
L'vn pour forcer encor ta prestresse Cassandre,
L'autre pour ton pourtrait gardien vouloir prendre
D'vne sanglante main, indigne de toucher
A cela que la Troye auoit tenu si cher:
Car pareil à ceux-ci est celuy qui s'efforce
De bon gré maugré faire aux Muses toute force,
Pour d'vne main souillee au bourbier d'ignorance,
Toucher au sacré los d'vne Pallas de France,
Faisant tort à ton temple, à moy ton prestre saincť,
Voire à son nom qu'on voit dés sa naissance esteint.
Mais aussi quãd ie sçay qu'vn RONSARD, *qui estonne*
Et contente les Dieux, à qui ses vers il donne,
Vient humble dans ton temple à tes pieds apporter
Ce qui peut aux neueux, voire aux peres oster
La gloire des beaux vers, bien que lon me vist estre
Ton plus cher seruiteur, ton plus fauori prestre,
Te repaissant sans fin d'vn vers qui vient à gré,
Quand il vient d'vn IODELLE *à toy seule sacré:*
Ie ne suis moins ioyeux que la prestresse antique
Du deuin Apollon, quand au temple Delphique
Le grand Roy Lydien prodigant son thresor,
Vint enrichir ce lieu de mille presens d'or,
Eschangeant les vaisseaux d'argille bien tournee,
Aux vaisseaux massifs d'or, où la trouppe estonnee
Des deuots pelerins abordez en ce lieu,
Beuuoyent de longue suite aux festes de ce Dieu.
Car les riches presens qui or' chez toy se treuuent
Presentez par RONSARD, *tout ainsi nous abbreuuent:*
Inuitans tout vn monde à louer ton honneur,

Inuitans tout vn monde à louer ton donneur,
Qui recule en l'autel de ma grand' MARGVERITE,
Pour faire place à l'or, mon argille petite,
Où deuant ie faisois l'offrande à ta grandeur,
Non pas d'vn pareil pris, mais bien d'vn pareil cœur.
Malheureux sont ceux-là, de qui les ialousies
Pour les gesner tous seuls, ont les ames saisies:
Malheureux est celuy, qui pour penser gaigner,
D'vn admirable ouurier veut la gloire espargner:
Dans les antres ombreux, le ialoux d'vn bel œuure
Doit viure, s'il ne veut que sa rage on decœuure.
Qu'est-ce qui fait les vers, & leurs saincts artisans,
Seruir d'vne risee à tant de Courtisans,
Et que les grands qui sont leur but de la Memoire,
Dedaignent à tous coups l'ouurier de telle gloire,
Aimans mieux se priuer mesme de leur espoir,
Portans tout au cercueil, qu'en viuant receuoir
Les vengeurs de leur mort? Hé! qui fait que la France
Charge souuent d'honneurs son asnesse Ignorance,
Si ce n'est vne enuie? enuie qui ne veut
Souffrir vne vertu, qui trop plus qu'elle peut,
Se perdant pour la perdre. Il faut il faut des autres
Vanter les beaux labeurs pour donner force aux nostres.
Tel admire souuent ce qu'il doit admirer,
Qui de soymesme fait d'auantage esperer:
Car quād au point d'hōneur, tāt plus vn hōme en quitte,
Et plus il en retient, & plus il en merite.
Ie seray tousiours franc, l'honneur que i'ay de toy,
Au rebours de tout autre éueille vn cœur en moy,
Vn cœur prompt & gentil, qui fait que gay i'adore

Celuy, qui comme moy ma grand Minerue honore,
Et si fait que de luy ie m'accompagne, à fin
Que ton nom & le sien vole au monde sans fin.
Aux couards soit l'enuie, oncques on ne vit estre
L'enuie dans l'esprit courageux & adextre.
Nul ne sçauroit si bien se faire plaire aux Dieux,
Que ie ne desirasse encor qu'il leur pleust mieux.
Quand on a le cœur tel, bien qu'encore on ne face
Ses traits du tout parfaits, ce braue cœur efface
Par vne opinion le trait le plus parfait,
Puis de l'opinion la verité se fait:
Ainsi l'œuure d'autruy doit seruir à la vie
D'vn encouragement, & non pas d'vne enuie.
Tant s'en faut qu'enuieux de nos hommes ie sois,
Que ie iure ton chef, qu'entre tous nos François,
Tant l'honneur du pays m'a peu tousiours espoindre,
Ie voudrois qu'on me vist, tel que ie suis, le moindre,
Ie ne seruirois plus fors qu'à ton sacré los
D'inciter languissant les esprits plus dispos.
Mais puis que nous voyõs croistre en France vn tel nõbre
De brouilleurs, qui ne font sinon que porter ombre
A la vertu naissante, il te faut prendre au poing
Ton glaiue, & ton bouclier, pour m'aider au besoing,
Et tant qu'encourageant mes forces, à l'exemple
Du vainqueur Vandomois, ie sorte de ton temple,
Pour sur les ignorans redoubler les efforts,
Et voir ces auortons aussi tost que nais morts,
A fin que l'heur de France & des Muses ie garde,
Faisant apres RONSARD *la seure arriere-garde.*
Ie les verray soudain sous mes traits s'effroyer,

Ie les verray soudain sous ta Gorgon muer,
Mais non pas de beaucoup,car estans demi-pierre
De l'esprit,il ne faut sinon que lon reserre
Leur mouuement,d'vn roc,à fin qu'on oste à tous
Le pouuoir de se nuire eux-mesmes de leurs coups,
Arrestant par les yeux de Meduse auec l'ame
Le malheureux Demon qui si mal les enflame.
Or ce pendant qu'ainsi ton secours i'attendray,
Et redoutable à tous au combat me rendray,
Embrasse moy ces vers,que la Harpe meilleure
Pour ta saincte grandeur a sonnez à ceste heure:
Embrasse,embrasse,& fay ces beaux hymnes sonner,
Freres de ceux qu'on vit à son Odet donner,
Tant que depuis ton temple entendent les estranges
Des hommes & des Dieux les plus belles louanges,
Confessans qu'en ce siecle ingrat,aueugle,& las
Des troubles de la guerre,on voit vne Pallas,
Qui fait de nos vertus & de nos Muses conte,
Autant qu'à l'ignorance & au vice de honte,
Prenant pour les faueurs que fait sa deité
L'vsure qu'elle attend en nostre eternité.

CHAPITRE.

En faueur d'Orlande excellent Musicien.

S'IL faut q̃ tes chansons graues ensemble & douces,
Sur l'aile des beaux chãts qu'on leur doit inuẽter,
Iusqu'aux Rois (ô ma Muse) ains iusqu'aux Dieux tu pousses:
Des vers en contr'echange ici tu dois chanter
Pour Orlande,qui peut aux vers l'aile si belle,
D'vn heur,d'vn air,d'vn art, admirable prester.

L'aile qu'Orlande peut donner aux vers, est telle,
Que son vol animé de mouuemens si beaux,
Si prompts, si hauts, surpasse en volāt toute autre aile.
D'enfer au ciel, du ciel aux infernales eaux,
Mercure en vn moment remonte & redeuale,
Ayant au chef, aux piés, ses ailerons iumeaux.
Ce beau vol peut porter à la riue infernale
Nos vers, au ciel, aux coins de la terre, sans peur
De ce qui fit en mer choir le fils de Dedale.
Mercure aussi qu'on fait fort subtil inuenteur,
En Musique, peut estre, est la Musique mesme,
Haussant, baissant, par tout ce beau vol enchanteur,
Puis donc qu'vn tel art donne & course & force extreme
Aux vers, & puis qu'Orlande vn tel vol façonnant,
Est des vieux & nouueaux ouuriers l'ouurier supré-
Muses qui d'vn tel art irez tousiours tenant, (me:
Comme l'art tient de vous, il ne faut qu'on refuse
D'orner ce qui vous peut donner tant d'ornement.
Puis la Musique a pris son beau nom de la Muse,
Mesme l'air des beaux chants inspirez dans les vers,
Est comme en vn beau corps vne belle ame infuse.
Le ciel qui roide emporte auecq' soy l'vniuers,
Retournant tant de ronds, vne harmonie engendre
Par leurs accords, tirez de leurs discords diuers.
Si l'humain sens pouuoit de ces cercles entendre
Le bruit, qui de discords sans reigle, & infinis,
En tant d'accords reiglez, & finis, se vient rendre,
Tous les plaisirs humains seroient de nous bannis:
Mais au defaut des sens, nos esprits de diuine
Essence, absens des corps, sont au ciel reünis:

Et raprenans au lieu de leur haute origine,
Tous ces sons qu'ils auoient autresfois entendus,
En rapportent des tons dans leur fresle machine:
Mesme aucuns d'eux si tost qu'ils sont redescendus,
Táchent faire imiter à leurs sens l'harmonie,
Qui d'aise les auoit pareils aux Dieux rendus.
Telle accordance encor s'imite au ciel, vnie (Sœurs,
Aux beaux vers, quand la main de Phebus, de ses
Du tout presque à son gré l'ame des Dieux manie:
Et qu'eux émeus, forcez, par accents rauisseurs,
Lairroient & l'Ambrosie, & le Nectar, pour paistre
Leurs deïtez sans cesse en ces autres douceurs.
Car que sert l'autre past à leur immortel estre?
Mais tel celeste accord à tous coups fait dans eux,
De leur estre celeste vn sentiment renaistre.
Il ne fait seulement les Dieux se sentir Dieux,
Mais les hommes il fait, par vne éprise extreme
Se sentir tels, que fôt ces Dieux mesme en leurs cieux.
Nostre essence mortelle, en l'essence supréme
Sur l'heure il ne peut pas seulement transformer,
Mais en hommes il peut tourner les bestes mesme:
Ains ce qui est sans ame, il s'efforce animer,
Comme le bois suiuant, & la suiuante pierre,
Qu'il semble d'effort propre & sans charme charmer.
Et comme au ciel, en l'air, en la mer, en la terre, (sons,
Aux Dieux, aux hauts esprits, aux oiseaux, aux pois-
Aux bestes, aux humains, Amour ses traits desserre,
Voire & encor penetre aux Enfers, par ses sons
Et par ses chãts, qui sont ses deux traits, la Musique
Force tout ce qu'en tout rencontrent ses chansons:

Elle a mesme forcé la porte Plutonique,
Retenant le hideux & l'incessable aboy,
Qui sort par trois gosiers hors du corps Cerberique,
Quand ce monstrueus chien, tout transporté, tout coy,
Tout beant, aualloit ces charmes indomtables,
Dans soy tournant sa rage en douceur maugré soy.
Quand les Sœurs sans pitié se feirent pitoyables,
Quand les trois autres Sœurs (qui tout destin filans,
Ne flechissent iamais) se veirent flechissables.
Ces tons si forts, si dous, penetrans, & coulans,
Du cruel, de l'auare Enfer les lois faulserent,
Toute ombre triste, rude, & farouche emmielans:
Tant qu'Yxion, Sisyphe, & Tantale laisserent
Ou le dur souuenir & sentir de leurs maux,
Ou leur rouë, & leur faix, & leur soif, s'arresterent:
Aussi non seulement aux esprits infernaus (Deesses,
Cet Orphee eust fait force, ains aux Dieux, aux
Aux Demons, aux humains, aux brutes animaus.
Nostre Musique doncq', qui aux enchanteresses
Chansons de cet Orphee exerçoit son pouuoir,
Les fit sur tous les cœurs autãt qu'Amour maistresses.
Mesme son mont Rhodope, en fin ne l'eust peu voir
De Thyrses assommé par les foles Bacchantes,
(Car puissance il eust peu sur sa mort mesme auoir:)
Mais les barbares bruits des cymbales sonnantes,
Des éclatantes vois, des cornets, des tabours,
Estoufferent l'effort de chansons si puissantes.
La Musique plus vraye & parfaite a tousiours
Telle rencontre, alors que plus on chante & sonne,
Que des meilleurs ouuriers on fait plus le rebours.

Ainsi contre Apollon ses lourds tuyaus entonne
Le Satyre Marsye: & le iars éclatant,
Pense égaller l'oiseau dont Meandre resonne.
Ces Bacchantes, qui haine extreme alloyent portant
A tel honneur, festans leurs iours Trieteriques
Alloyent par tout errant, chantant, dansant, saultãt:
Mais si le sainct effort de si rares Musiques,
Eust peu lors dãs leurs chefs, dãs leurs cœurs penetrer,
Pleins de vapeurs, d'ardeurs, & de rages Bacchiques,
Auecques la Musique Orphee eust fait entrer
L'amour mesme au dedans des vineuses Menades,
Faisant ces deux pareils en force se monstrer.
Car l'vne tous leurs sens & troublez & malades,
Eust remis en leur train: & l'Amour eust domté
La haine sa contraire éprise en ces Thyades:
Doucement le cerueau par tels appas flaté
Eust mis hors toute erreur, & fureur, par l'aureille:
Et l'amour allumé dans le cœur eust esté.
L'admiration doncq' de chose nompareille,
Vers Orphee eust esté tel amour produisant:
Et la Musique seule eust fait telle merueille.
Mesme aux amours plus vrais la Musique attisant,
Au cœur, au chef émeu, le desir, la memoire,
Va l'apprehension viuement embrasant.
Amour fait & refait par elle sa victoire,
Et croy que cault il porte en son carquois des traits,
Qu'il luy derobe, à fin d'en restaurer sa gloire.
Aussi de mesme pere & mesme mere extraits
Ie les croy, frere & sœur: car la Venus celeste
Est la mere, & le ciel dans elle les a faits.

L'vn l'autre s'accompaigne, & sont pareils au reste
Tous leurs effets, sinon que par douceur la Sœur
Rompt cela, dont le frere aigre & fascheux moleste:
Ou quand languide il dort, qu'il dilaye mal-seur,
Que trop fier il mesprise, elle l'éueille, asseure,
Et rabaisse, par viue, aspre, & braue douceur.
Aussi se souuenant de leur pere, à toute heure
Nous portent dans le ciel, & font entrer en nous
La Venus, qui d'vn heur celeste nous bien-heure.
Vous donc tous, qui goustez tous les plus saints & doux
Plaisirs, que la Venus conioînte au ciel, fait naistre,
Et qu'Amour & Musique ont fait sentir en vous:
Qui Orphee admirez en tel art si grand maistre, (froids,
Iugeans par là les cueurs plus lourds, plus durs, plus
Plus enterrez, plus morts en cœurs humains renaistre.
Car sont les animaux, rochers, daulphins & bois,
Et vrays enfers d'Orphee, ou d'Arion encore,
Ou d'vn, dont Thebes print & ses murs, & ses loix.
Vous qui discernez bien ceux dont cest art s'honore,
D'auec les faux ouuriers: & qui voudriez ouir
Cela dont le banquet des hauts Dieux se decore,
Quand Phœbus & ses Sœurs les viennent éjouïr,
Rauir & posseder: & qui de l'harmonique
Branle des cieux tournans, voudriez mesme iouïr.
Vous qui aimez les vers, qui mieux qu'vn Atlantique
Neueu courrier des Dieux ne les pourroit porter,
Seroyent portez au ciel sur l'aile de Musique:
Vous qui voudriez, peut estre, ouïr mes vers chanter
D'vn chant diuers & digne, admirez tous Orlande,
Qui peut tout tel vouloir en vous tous contenter.

Il

Il peut faire en vous naistre vne Venus plus grande
Que n'est l'autre, ie croy, faisant qu'Amour ainsi
Auec sa Sœur, trop plus que iamais vous commande.
Il pourroit faire en terre, & aux Enfers aussi,
Sur ce qui est viuant, sans vie, & hors de vie,
Plus que n'en fit Orphee, autant là bas qu'ici.
Il peut d'inuention docte, douce, & hardie,
Qui contente le docte, & retient l'ignorant,
D'Apollon, de ses Sœurs, vaincre la melodie.
Son ame, que ie cuide, alla des cieux tirant
Tous les tons plus parfaits, tant que mesme il égale
L'accord meilleur que font ces cieux en se virant.
A tous beaux vers, & mesme aux miens, ie croy, fatale
Son aile, reuolant par tout l'ample vniuers,
C'est le but, le loyer que toy, Muse, en mes vers
Attens, d'auoir chanté sa Muse musicale.

A Loyse l'Archer.

SONNET.

Si Orlande sent bien, qu'outre son grand merite,
Par ces miens vers son los peut prēdre accroissement,
Qu'il sçache gré, LOYSE, à toy premierement,
Puis à moy, que sans fin tout grand merite excite.
Ton sçauoir, ta façon, ta vois, si fort incite
Tous ceux, dont la vertu peut donner ornement
Aux vertus, qu'il conuient qu'en cela promptement
Vers la vertu, vers toy, vers soymesme on s'aquite.
Air pour air, par ses chants Orlande payera
Mers vers, leur soufflant l'ame: il te satisfera

Par ses chansons: mais force & grace bien plus grande
Ses chansons reprendront par ta vois, par tes doigts:
Au lieu doncq' de le voir quitte enuers toy, tu dois
Obliger de rechef l'art & le nom d'Orlande.

Sur la Grammaire de P. Ramus.

Les vieux Gaulois auoyent tous arts en leur langage,
Mais Dis l'vn de leurs Dieux (qui riche tiẽt couuers
Sous les obscures nuicts mille thresors diuers)
Aux champs Elysiens retint des arts l'vsage:
Il falloit doncq' auoir pour là bas penetrer,
Les rappeller, les faire en l'air Gaulois rentrer,
Ce Rameau d'or, par eux redorant tout nostre âge.

SONNET

Sur les Dialogues d'Honneur de I. Baptiste Posseuin.

Si de l'honneur le nom s'honore en toutes parts,
S'il fait seul les duels, les assauts, les iournees:
S'il conduit au sçauoir les ames les mieux nées,
Honneur le seul guidon d'Apollon & de Mars:
Bref, s'il est nourricier & nourriçon des arts,
S'il est seul conducteur des plus grand's destinees,
Vainqueur de la rancueur, de la mort, des annees,
Et bien souuent le fleau des Rois & des Cesars:
Quel poinct plus honorable eust trouué pour deduire,
L'autheur Italien, ne Gruget pour traduire,
Fors l'honneur & son poinct, des outrages domteur?

Ceux doncques de ce temps, & leurs enfans encore,
Soyent tels enuers ceux-cy, que cet Honneur honore
D'vn honneur eternel & l'vn & l'autre Autheur.

ODE

Sur la traduction de Paule Emile, faicte par Iean Regnard, Sieur de Miguetiere.

Si les sages Dieux, qu'on doit croire
Ialoux de nostre basse gloire,
N'auoyent d'vne imperfection
Bridé toute humaine action,
A fin de rabaisser l'audace
Des hommes, leur rebelle race:
Et si dés le commencement
Ils n'auoyent meslé iustement,
Et leur defaueur & leur grace,
Par mille beaux faits entrepris,
Par mille admirables écrits,
Maugré le dard de la mort blesme,
Mille mortels se fussent faits
Eux-mesme immortels & parfaits,
Aussi bien que les grands Dieux mesme:
Mais ceste ordonnance supréme,
A fait qu'aucun peuple n'ait eu
Le pouuoir d'empescher qu'vn vice,
Apres mille efforts n'obscurcisse
Tout ce que de bon il a peu:
Les peuples que Phebus éclaire

Tous les premiers, quand au matin
A son leuer il fait retraire
De sa sœur le char argentin,
Ont premierement par vaillances,
Par la grandeur de leurs puissances,
Par hautes apprehensions,
Et par doctes inuentions,
Meres de toutes nos sciences,
Táché d'égaller leur pouuoir,
Táché d'egaller leur sçauoir,
Voire & par leur renom, leur vie,
Aux Dieux, qui estoient maistres d'eux:
Mais tousiours l'orgueil hasardeux
A sus la vraye gloire enuie.
Car leur gloire leur fut rauie,
Ou pour au milieu de leur bien
Auoir voulu trop entreprendre,
Ou pour en voulant tout apprendre,
A la fin ne comprendre rien.

Quelle entreprise a ton trouuee
Qu'ils ayent iamais acheuee,
Comme deuant ils la pensoyent?
Tantost quand plus ils s'efforçoyent
De venir au but de la chose,
Le tour du destin, qui s'oppose
A nos forces, à nos conseils,
Rompoit les humains appareils,
Inutiles, quand trop on ose:
Tantost voulans cognoistre tout,
Ils sentoyent au lieu d'estre au bout

La peine, loyer de la peine,
Ou sus vn principe inuenté
Ils asseuroyent leur verité,
Ainsi qu'vne tour sur l'arene,
Ou d'vne pieté qui meine
Cent mille superstitions,
Faisant semblant d'atteindre aux nuës,
Et parlans par voyes incongneuës
Bigarroyent leurs opinions.
Depuis la cauteleuse Grece,
La Grece tousiours menteresse,
Et par beaux faits & par écrits
Voulut à tous rauir le pris
De ceste immortalité grande,
Que l'homme ainsi qu'vn Dieu demande:
Mais leurs vertus ils embrouilloyent
Des vices, dont ils se souilloyent,
Et de mainte execrable offrande,
En masquant d'vne pieté
Leur detestable cruauté:
Ou bien dans l'onde obliuieuse
Enuoyoyent leur nom desia mort,
Pour s'estre efforcez pour le tort,
Fust par audace auantageuse,
Fust par ruse malicieuse,
Ou bien s'ils l'ont fait viure ici,
Ils ont fait viure auec leur honte,
Et nostre reproche, qui donte
Leur labeur & leur gloire aussi.
Que diray-ie de mille songes,

Mille fables, mille menſonges,
Dont ils penſoyent orner leur faits,
Et leurs beaux eſcripts contrefaicts?
Quoy que le vulgaire m'en tance,
Ie me permets ſans arrogance
De dire, que la grand' faueur,
Que nous faiſons à leur labeur,
Ne vient que de noſtre ignorance,
Qui approuue, comme à credit,
Tout ce que le commun nous dit,
Sans que rien à ſoy lon retire.
Ce que le Ciel plus chichement
Nous donne, c'eſt le iugement:
Qui fait que i'oſe encore dire,
Que tous ceux qui veulent eſcrire
Du tout comme l'antiquité,
Seruans aux aueugles d'amorce,
Se penſent eux meſme ſans force,
Et ſans yeux la poſterité.
Apres que les deſtins bornerent
L'heur des Grecs, les Romains regnerent,
Ces plus fiers que vaillans Romains,
Qui penſoyent tenir en leur mains,
Fuſt en guerre, fuſt en doctrine,
Les gonds de ceſte grand' machine:
Mais par mainte ſedition,
Qu'enfantoit leur preſomption,
Ont fait eux meſme leur ruine.
Laiſſons mille vices vilains,
Dont leurs plus beaux actes ſont pleins,

Comme le ciel les entremesle:
Laissons leurs procez obstinez,
Laissons leurs cœurs effeminez,
Quand on combatoit pesle-mesle:
Laissons & le foudre & la gresle,
Qui leur serain souuent brouilloit,
Et laissons vne enuie extreme,
Qui au sang de leurs amis mesme
De rage souuent se souilloit.
Si est-ce qu'entre tant de fautes
Ils ont leué leurs gloires hautes,
Par beaucoup de braues vainqueurs,
Par beaucoup de doctes autheurs:
Et bien que si forts ils ne fussent,
Bien que souuent mesme ils receussent,
Voyant l'autre camp affronté,
La froide peur de leur costé:
Et combien que tant ils ne sceussent,
Par grands morgues, par grands moyens,
Par la largesse de leurs biens,
Seruoyent d'épouuentail au monde,
Encore leur viuant renom
Nous espouuentant de leur nom,
Ne sentiroit la nuict profonde,
Noyé dedans l'infernale onde,
Si les bons esprits & le temps
Ne decouuroyent que les plus braues,
Les mieux disans, & les plus graues,
Font bien souuent les charlatans.
Mais que diray-ie de leur race,

Qui encore aujourdhuy pourchasse
De se faire nommer de nous,
Le peuple le mieux né de tous?
Ie ne parle point de leurs vices,
Ie sçay que tousiours les malices,
S'on les contrepoise aux bienfaits,
Raualent l'honneur sous le fais,
Et puis tousiours quelques supplices
Suiuent ceux-là, qui écriuans
Parlent librement des viuans:
Ie ne sçay pas si ce peuple ose,
En reprenant vn cœur plus haut,
Quelque beau fait quand il le faut,
Ie diray ceste seule chose,
Puis qu'il faut que ma flamme enclose
Trouue vn soupirail en cela,
Que ce peuple & son voisinage
Nous donne souuent tesmoignage,
Que les Gots ont passé par là.
Encore ont il ceste prudence
De s'authoriser d'vn silence,
Et par mille admirations,
Quelquefois par inuentions,
De mains, d'espaules, de louanges,
Se faire admirer aux estranges:
Mais toy mais toy, peuple François,
Qui, vaillant, iamais sous les lois
D'vn peuple estranger ne te ranges,
Quel autre plus grand vice as tu
Qui obscurcisse ta vertu,

Sinon

Sinon le mépris de ta gloire?
Ie ſçay qu'aucun n'egallera
Ce qu'il a fait, ce qu'il fera,
Aux couronnes de ta victoire:
Mais ſi des hommes la memoire
Ne les fait à tous ſiecles voir,
Qu'as tu gaigné par tant d'alarmes,
Sinon que perdre tes genſdarmes,
Et le plus beau de ton eſpoir?
Quelle autre plus belle eſperance
Auois tu, pour la recompenſe
De tant de trauail deſpendu,
Et de tant de ſang reſpandu,
Sinon l'honneur, qui deuoit ſuiure
Ta vaillance, & qui ne peut viure
Si quelque ingenieuſe main,
Mieux qu'en vne taille d'airain,
D'or, de bois, de marbre, & de cuiure
Ne l'anime ſi doctement,
Qu'on y voye eternellement
Vne ame des ſiecles maiſtreſſe?
Mais comme ennemi du plus beau
Que nous ayons d'vn lourd tombeau,
Tu fais que ta lourde pareſſe
Ton nom & tes ayeulx oppreſſe,
Ou pour de tout temps mettre au bas
Les vrais artiſans de la vie,
Qui par les ans n'eſt point rauie,
Ou pour ne te cognoiſtre pas.
Voila ce que le ciel t'enuoye,

Voila le trait dont il foudroye
Tout cela que tu as de bon,
En te priuant du vray guerdon
Que la seule vertu merite.
Mais i'attens qu'vne chatemite
Contre mes vers grince les dents,
Qui Sardanapale au dedans,
Contreface au dehors l'hermite:
Me faisant de ce lourd defaut
Vne vertu, disant qu'il faut
Estimer que la gloire humaine
Est vne honte deuant Dieu,
Et que si lon fiche en ce lieu
Quelque attente, l'attente est vaine:
Mais si ceste beste vilaine
Veut fonder son espoir infet,
Elle trouuera que la rage
D'auoir quelque gloire en son áge,
De tel masque la contrefait.
Je sçay qu'vn peuple qui se vante,
Rend sa gloire au ciel deplaisante,
C'est le vice dont i'ay blasmez
Les peuples parauant nommez:
Mais si la chose que lon traitte
Se voit au naturel pourtraitte,
Quel autre eguillon voudroit on
Pour embrasser ce qui est bon,
Et fuir la chose mal faite?
Dy moy, donc si les autheurs saincts
N'eussent par histoire depeints

Les faits ſacrez que lon doit croire,
Qu'euſt-il en ce monde reſté
De foy, de loy, de pieté,
Veu que du vieil temps la victoire
En euſt effacé la memoire?
Dy moy, ſi tout Roy des Chreſtiens
Voyoit nos hiſtoires bien peintes,
Suiuroit-il pas les guerres ſainctes
Ainſi que nos Rois anciens?
Mais quel Prince auroit ce courage,
S'il eſt ami du beau langage,
Et ſi les hiſtoires des vieux
Ont deſia paſſé par ſes yeux,
De vouloir tous les faits apprendre,
Qu'ont voulu iadis entreprendre
Nos peres, des Dieux les enfans,
De toute guerre triomphans,
Veu qu'on ne les ſçauroit où prendre,
Sinon de quelques vieux ramas
De Chroniques, & vieux fatras
Qui doiuent ſeruir, ce me ſemble,
D'enuelopemens aux merciers,
Et de cornets aux eſpiciers:
Ou bien quand vne feſte aſſemble
Six ou ſept artiſans enſemble,
Entre les tiſons, & les pots,
Leur faire paſſer la froidure,
Tous bayans apres la lecture,
Dont preſque ils épellent les mots?
Mais, au rebours, quel homme braue

S'estant acquis vn style graue,
Et s'estant enrichi de traits,
Sur les meilleurs des vieux pourtraits,
Eust voulu se mettre en tel œuure,
Veu qu'en toy, Peuple, lon decœuure
Vne ingratitude enuers ceux
Qui sont de ton bien soucieux,
Et plus qu'en autre qui se treuue?
Le ciel qui fait tout par compas,
Fait que ceux, qui ne peuuent pas,
Veulent toute chose parfaire:
Et que ceux qui le peuuent bien,
Ne veulent iamais faire rien.
Quelque esprit aux Muses contraire
Entreprendra bien tel affaire,
Qui, nourri seulement aux plaids,
Apporte du creu de sa terre,
Et souuent parlant de la guerre,
Du pur iargon de son palais.
FRANÇOIS, *ce grand Roy, dont la France*
Prend iustement vne arrogance,
Voulut de nos Rois le premier
Chasser ce vice coustumier,
Qu'apastoit tousiours la paresse
Pour amortir nostre hautesse:
Et ainsi que de toutes parts
Les plus doctes hommes espars
Il appelloit par sa largesse,
Dedans sa France il appella
(Peux tu bien entendre cela,

O peuple, ſans rougir de honte,
Voyant qu'il faut qu'vn eſtranger
Vienne tes hiſtoires renger,
Et qu'vn peuple que chacun domte
De ceſte gloire te ſurmonte?)
Il appella doncques à ſoy
Ce docte hiſtorien Æmile,
L'honneur de Veronne, ſa ville,
Du peuple Italique & de toy.
Or ce n'eſt pas tout, que la peine
D'vn docte eſcriuain nous rameine
Nos ayeulx dehors de la nuict,
Si chacun n'en reçoit le fruict.
Vne hiſtoire n'eſt pas ſuiuie
Pour ceux ſeulement qui leur vie
Conſomment au parler Romain,
Où Æmile employa ſa main:
Il faut qu'on contente l'enuie,
En ſa propre langue eſcriuant,
Du gentil-homme peu ſçauant,
Et d'vne grand' part du vulgaire,
Qui veut auſſi bien voir ſon los
Sous la main d'ignorance enclos,
Sortir en lumiere plus claire.
Ce que mon REGNARD *a ſceu faire,*
Rendant Æmile d'vn tel heur,
Qu'vn autre qui a voulu ſuiure
Le premier & ſecond liure,
Doit borner au tiers ſon labeur.
Ce n'eſt pas moy qui chacun priſe

Dans mes vers, & qui authorise
Pour estre quitte à mon ami,
Des écrits forgez à demi:
Ma liberté inuiolable,
Et ma louange est equitable,
Et ne sçay que c'est qu'en flattant
Louer quelcun, puis detractant
De son nom plaisanter à table.
Il ne faut la gloire celer
Des amis, ny trop en parler:
Ce qui a fait qu'en bref ie vante
La double gloire de celuy,
Qui brauement vient auiourdhuy
Entre nostre trouppe sçauante,
Combattre la trouppe ignorante,
Et qui suiuant le Dieu guerrier,
Meslant les liures aux alarmes,
Bien faisant, bien disant des armes,
Doit attendre vn double laurier.

Toy trouppe des Dieux, qui maistrises
Dessus toutes nos entreprises,
Et toy qui nous donnes les loix,
HENRY, *le meilleur Roy des Rois:*
Toy ANNE *aussi, dont la hautesse*
A fait que cet œuure on t'adresse,
Vueillez, les vns par leur bonté,
L'autre par liberalité,
L'autre par moyen & addresse,
Par l'exemple de cestuy-ci,
Nous inciter si bien ici

A bien faire & à bien écrire,
Puis qu'vn bon siecle est retourné,
Puis que le ciel a ordonné
Au peuple François plus d'Empire,
Qu'à autre que i'aye sceu dire:
Qu'en gloire il les surmonte tous,
Tant que, si parfaits nous ne sommes,
Nous puissions les premiers des hommes,
O grands Dieux, approcher de vous.

Sur le Monophile d'Estienne Pasquier, Aduocat en la Cour de Parlement.

Ne verray-ie point que ma France
S'estonne de son siecle heureux,
Mais de son siecle malheureux,
Qui n'a de son heur cognoissance?
Verray-ie point cet an nouueau,
Que le Latonien flambeau,
Qui va reuoir son Ganymede,
Chasse auecques ses ans passez,
Ces ans à tout iamais chassez,
Le mal dont ce mal nous procede?
Verray-ie point qu'il te regarde,
(O ma France) encor vne fois,
Gouster la douceur de ses loix,
Qui seule de l'oubli te garde?
Loix que le Prince Delien
Sur son coupeau Thessalien,
Entre ses sçauantes Sœurs donne:
Loix qui mieux te couronneroyent

Que quand les Rois adiousteroyent
L'autre couronne à leur couronne.

Pourquoy parmi nostre ignorance
Semez-vous (ô doctes esprits)
Tant d'œuures, si pour vostre prix
Vous n'auez que la repentance?
La terre qui vous a portez,
La terre que vous exaltez,
Ialouse de voir vos louanges
Se faire maistresses des ans,
Engloutit ses propres enfans,
Pitié mesme aux terres estranges.

Mocquons nous, Lyre, ie te prie,
Mocquons nous des seueritez
De ces vieux sourcils despitez,
Par qui tout œuure se decrie?
Que seruira (dit vn vilain)
Cest œuure de mensonge plein,
Qui le peuple à mensonge incite?
O vilains, voulez-vous encor
Dessous vn masque de Nestor
Celer vn deforme Thersite?

Moquons nous, ma Lyre, & me chante
Que de ce vieil siecle doré,
Ce siecle pour l'or adoré,
Ia la saison nous est presente:
L'or tout seul retient son honneur,
L'or seul de France le bon heur,
L'or qui a la terre pour mere,
Veult clorre au ventre maternel

Dessous

Dessous vn cercueil eternel,
Tous ceux qui ont le ciel pour pere:
Tant l'ambition execrable
Loing de la vertu se tenant,
Hait le bien d'autre part venant
Que de sa faim insatiable:
Ce qui de son gibier n'est pas,
Ne sera iamais son repas:
Et comme l'asne courbé laisse
Les fleurs, pour manger les chardons,
Reiette les celestes dons,
Et sa seule fange caresse.
Mocquons-nous, ma Lyre, & brocarde
Ces autres singes, qui mal nés
Pendent vn chacun à leur nés
Sous vn demi-ris, que lon farde
De quelques gestes courtisans:
Ceux-ci par mines déprisans
Les bonnes choses qu'ils n'entendent,
Se vont naurans de leur cousteau,
Mesme de leur propre cordeau
Deuant les doctes yeux se pendent.
Mocquons nous, Lyre, d'auantage
De ceux-là qui mesme entre nous,
Estans l'vn de l'autre ialoux,
Blasment l'vn de l'autre l'ouurage:
Et bien qu'ils celent au dedans
Leurs poisons sans fin remordans,
Ils appastent de leur mouëlle
L'enuie qui dedans se paist,

L'enuie qui sans fin leur est
Et leur amie, & leur bourrelle.
Mais qui nous fait ores, ma Lyre,
Changer tellement nostre son,
Que la douceur de la chanson
Se tourne en l'aigreur de Satyre?
PASQVIER, *destourne nous du ris,*
PASQVIER, *entre les bons esprits*
De la France vne gloire rare,
R'adresse vers toy nostre voix,
De toy seul parler ie deuois,
Mais sans fin ce malheur m'esgare.
Si nostre terre n'estoit telle,
Que tu peux voir dedans mes vers,
France combleroit l'vniuers
Ia ia de ta gloire immortelle,
Pour auoir si bien mis au iour
De ton Monophile l'amour:
Mais helas helas! nostre gloire
En France n'aura point son cours,
Si le temps rechangeant tousiours,
N'a mesme sus France victoire.
Sus donc, Faucheur, que lon s'emplume,
Raze tout, pren l'affaire en main,
Et tant, que contre nous en vain
Se puisse obstiner la coustume.
Si tu fais vn tel changement,
Ia nostre PASQVIER *iustement*
Vaincra d'vne eternelle vie
L'Ignorance, le gros sourci,

L'ardente ambition aussi,
Le ris, & l'escumeuse enuie.

ODE

Sur les Singularitez de la France Antarcti-
que, d'André Theuet, Cosmogra-
phe du Roy.

Si nous auions pour nous les Dieux,
Si nostre peuple auoit des yeux,
Si les grands aimoyent les doctrines,
Si nos Magistrats traffiqueurs,
Aimoyent mieux s'enrichir de mœurs,
Que s'enrichir de nos ruines:
Si ceux là qui se vont masquans
Du nom de Docte, en se mocquans,
N'aimoyent mieux mordre les sciences,
Qu'en remordre leurs consciences:
Ayant d'vn tel heur labouré,
THEVET, *tu serois asseuré*
Des moissons de ton labourage,
Quand fauoriser tu verrois
Aux Dieux, aux hommes, & aux Rois,
Et ton voyage, & ton ouurage.
Car si encor nous estimons
De ceux là les superbes noms,
Qui dans leur grand Argon oserent
Asseruir Neptune au fardeau,
Et qui maugré l'ire de l'eau
Iusques dans le Phase voguerent.

Si pour auoir veu tant de lieux,
Vlysse est presque entre les Dieux,
Combien plus ton voyage t'orne,
Quand passant sous le Capricorne,
As veu ce qui eust fait pleurer
Alexandre? Si honorer
Lon doit Ptolomee en ses œuures,
Qu'est-ce qui ne t'honoreroit,
Qui, cela que l'autre ignoroit,
Tant heureusement nous decœuures?

Mais le Ciel par nous irrité,
Semble d'vn œil tant depité
Regarder nostre ingrate France.
Les petits sont tant abrutis,
Et les plus grands, qui des petits
Sont la lumiere & la puissance,
S'empeschent tousiours tellement
En vn trompeur accroissement,
Que veu que rien ne leur peut plaire,
Que ce qui peut plus grands les faire:
Celuy-là fait beaucoup pour soy
Qui fait en France comme moy,
Cachant sa vertu la plus rare:
Et croy, veu ce temps vicieux,
Qu'encor ton liure seroit mieux
En ton Amerique barbare.

Car qui voudroit vn peu blasmer
Le pays qu'il nous faut aimer,
Il trouueroit la France Arctique
Auoir plus de monstres, ie croy,

Et plus de barbarie en ſoy,
Que n'a pas ta France Antarctique.
Ces Barbares marchent tous nuds:
Et nous, nous marchons incogneus,
Fardés, maſquez. Ce peuple eſtrange
A la pieté ne ſe renge:
Nous la noſtre nous meſpriſons,
Pipons, vendons, & deguiſons.
Ces Barbares pour ſe conduire
N'ont pas tant que nous de raiſon:
Mais qui ne voit que la foiſon
N'en ſert que pour nous entre-nuire?
Toutesfois toutesfois ce Dieu,
Qui n'a pas banni de ce lieu
L'Eſperance noſtre nourrice,
Changeant des cieux l'inimitié,
Aura de ſa France pitié,
Tant pour le malheur que le vice.
Ie voy nos Rois, & leurs enfans,
De leurs ennemis triomphans,
Et nos magiſtrats honorables
Embraſſer les choſes louables,
Separans les boucs des agneaux,
Oſter en France deux bandeaux:
Au peuple celuy d'ignorance,
A eux celuy de leur ardeur,
Lors ton liure aura bien plus d'heur
En ſa vie, qu'en ſa naiſſance.

ODE

A Claude Colet, sur le IX. d'Amadis.

Le temps malheureux où nous sommes,
Plombant les lourds esprits des hommes,
Ne permet qu'on puisse honorer
Ceux, qui, bannissant l'Ignorance,
Táchent de retrainer en France
L'áge, qui nous viendroit dorer:
Sans nostre enuenimé courage,
Qui, reiettant chacun ouurage,
Veult tousiours sa roüille endurer.
Mesme le mal, qui plus estrange
Nourrit nostre cœur en sa fange,
C'est que tousiours nous trouuons bien
Quelque raison, quelque deffense,
Ou quelque probable apparence,
Pour battre contre nostre bien,
Sans que pour la chose louable
(Bien qu'elle nous soit proffitable)
Nostre esprit se condamne en rien.
Tant est la venimeuse enuie
Familiere de nostre vie,
Qu'vn bien est plustost deietté,
Qu'vn mespris d'vn bien salutaire,
D'vn bien qui mesme pourroit plaire,
Puisse estre des hommes quitté:
Et ne faut point que lon escriue,
En espoir qu'au monde lon viue,
Sinon par la posterité.

Du Philosophe, du Poëte
La peine est à ceci sujette,
Qu'on n'eust point escrit au millieu
De nos vieux Payens autre chose,
Que cela qu'escrire lon ose,
Voire s'on escriuoit de Dieu,
On trouueroit qu'Hypocrisie,
Ou bien que l'aueugle Heresie
En tels escrits auroit son lieu.

Ne sçais-tu pas que i'emprisonne
Les graces que le ciel me donne,
Dessous vn silence obstiné?
Bien que ie sente en moy la gloire
Et Poëtique & Oratoire:
Bien que le Ciel m'ait destiné
Pour plus haute philosophie,
Et bien que braue ie me fie
D'estre au monde heureusement né.

Mais quand on me verroit confondre
Tous nos anciens, & refondre
Des sciences vn Rond nouueau,
On ne verroit point que ma France
Vint estrener telle asseurance,
Sinon que d'vn obscur tombeau,
Pour se rendre à son bien contraire,
Et de ses amis aduersaire,
Ne souffrir vn esprit plus beau.

Fault-il donc que tu t'esmerueilles,
COLET, *si les doctes merueilles*
Tant des amours que des combats,

Si ta plus mielleuſe parole,
Si meſme du peuple l'eſchole
Façonnant les courages bas,
Maugré ton heureuſe entrepriſe,
Par le peuple en meſpris eſt miſe,
Peuple indigne de tels appas?
L'vn tantoſt d'vn front venerable,
De ſon front bannira ta fable,
Et ſourcilleux contre ſon heur,
Aime mieux reietter tout l'œuure,
Que lire ce qui luy decœuure
Le contraire de ſa fureur:
Lequel ſera, ſi la rencontre
D'vn bon ſiecle s'oppoſe contre,
Du peuple la fable & l'horreur.
L'antiquité qui s'eterniſe
Par ceux là meſme qu'elle priſe,
Eſtimoit vn œuure immortel,
Quand la façon bien ordonnee
Paſſoit la matiere donnee:
Ton ouurage, COLET, *eſt tel,*
Qui ceſte mentereſſe feinte,
Par ta docte eſcriture as peinte,
D'vn pinceau qui n'eſt point mortel.
Penſeroit-on bien qu'vn Homere
Depeignant de Pirrhe le pere,
Ou bien de Laërte le fils,
Sous tant d'alarmes furieuſes,
Sous tant d'erreurs auantureuſes,
Sous tant de dangers deſconfits,

N'ait

N'ait voulu voiler la vaillance,
N'ait voulu voiler la constance,
Double but aux hommes prefix?
Lors que lon lit la destinee
De cest Anchisien Ænee,
Le regne Troyen replantant:
Ne voit-on pas ces mesmes choses
Estre hors des fables écloses,
Que le Mantouan va chantant?
Et toutesfois de telles fables
Les façons, à iamais durables,
Vont l'vne & l'autre mort domtant.
Poursuy donc, COLET, *fay toy viure,*
Et ton nom, comme moy, n'enyure
Dessus le riuage oublieux,
Par faute d'auoir ce courage,
De supporter l'iniuste rage
De nostre siecle iniurieux:
Tu vaincras, peut estre, l'audace
Des siecles, tirant par ta trace
Mes escrits dépitant les vieux.

Aux cendres du mesme Colet.

SI ma voix, qui me doit biẽ tost pousser au nombre
Des Immortels, pouuoit aller iusqu'à ton ombre,
COLET, *à qui la mort*
Se monstra trop ialouse & dépite d'attendre
Que tu eusses parfait ce qui te peut deffendre
De son auare port:

Si tu pouuois encor ſous la cadence ſaincte
D'vn Lut, qui gemiroit & ta mort, & ma plainte,
Tout ainſi te rauir,
Que tu te rauiſſois deſſous tant de merueilles,
Lors que durant tes iours ie faiſois tes oreilles
Sous mes loix ſ'aſſeruir:
Tu ferois eſcouter à la trouppe ſacree
Des Manes bien heureux, qui ſeule ſe recree
Entre les lauriers verds,
Les mots que maintenant deuôt en mon office
Ie rediray neuf fois, pour l'heureux ſacrifice,
Que te doiuent mes vers.
Mais pource que ma voix, aduerſaire aux tenebres,
Ne pourroit pas paſſer par les fleuues funebres,
Qui de bras tortillez
Vous ſerrent à l'entour, & dont, peut eſtre, l'onde
Pourroit ſouiller mes vers, qui dedans noſtre monde
Ne ſeront point ſouillez:
Il me faut contenter, pour mon deuoir te rendre,
De teſmoigner tout bas à ta muette cendre,
Bien que ce ſoit en vain,
Que ceſte horrible Sœur qui a tranché ta vie,
Ne trancha point alors l'amitié qui me lie,
Où rien ne peut ſa main.
Que les fardez amis, dont l'amitié chancelle
Sous le vouloir du ſort, euitent vn IODELLE,
Obſtiné pour vanger
Toute amitié rompue, amoindrie, & volage,
Autant qu'il eſt ami des bons amis, que l'age
Ne peut iamais changer.

Sois moy donc vn tesmoin, ô toy Tumbe poudreuse,
Sois moy donc vn tesmoin, ô toy Fosse cendreuse,
Qui t'anoblis des os
Desia pourris en toy, sois tesmoin que i'arrache
Maugré l'iniuste mort ce beau nom, qui se cache
Dedans ta poudre enclos.
Vous qui m'accompagnez, ô trois fois trois pucelles,
Qu'on donne à ce beau nom des ailes immortelles,
Pour voler de ce lieu,
Iusqu'à l'autel que tient vostre mere Memoire,
Qui regaignant sans fin sus la mort la victoire,
D'vn homme fait vn Dieu.
Pour accomplir mon vœu, ie vois trois fois espandre
Trois gouttes de ce laict dessus la seiche cendre,
Et tout autant de vin,
Tien, reçoy le cyprés, l'amaranthe, & la rose,
O Cendre bien heureuse, & mollement repose
Icy iusqu'à la fin.

A SA MVSE.

CHAPITRE.

TV sçais, ô vaine Muse, ô Muse solitaire
Maintenant auec moy, que ton chãt qui n'a rien
Du vulgaire, ne plaist non plus qu'vn chãt vulgaire.
Tu sçais que plus ie suis prodigue de ton bien,
Pour enrichir des grands l'ingrate renommee,
Et plus ie pers le temps, ton espoir & le mien.
Tu sçais que seulement toute chose est aimee,
Qui fait d'vn homme vn singe, & que la verité

Sous les piés de l'Erreur gist ores assommee.
Tu sçais que lon ne sçait ou gist la Volupté,
Bien qu'on la cherche en tout: car la Raison sujette
Au Desir, trouue l'heur en l'infelicité.
Tu sçais que la Vertu, qui seule nous rachete
De la nuict, se retient elle mesme en sa nuict,
Pour ne viure qu'en soy sourde aueugle & muete.
Tu sçais que tous les iours celuy là plus la fuit
Qui monstre mieux la suiure, & que nostre visage
Se masque de ce bien à qui nostre cueur nuit.
Tu sçais que le plus fol prend bien le nom de sage
Aueuglé des flateurs, mais il semble au poisson,
Qui engloutit l'amorce & la mort au riuage.
Tu sçais que quelques vns se repaissent d'vn son,
Qui les flate par tout, mais helas! ils dementent
La courte opinion, la gloire, & la chanson.
Tu sçais que moy viuant les viuans ne te sentent:
Car l'Equité se rend esclaue de faueur:
Et plus sont creus ceux là qui plus effrontez mentent.
Tu sçais que le sçauoir n'a plus son vieil honneur,
Et qu'on ne pense plus que l'heureuse nature,
Puisse rendre vn ieune homme à tout œuure meilleur.
Tu sçais que d'autant plus, me faisant mesme iniure,
Ie m'aide des Vertus à fin de leur aider,
Et plus ie suis tiré dans leur prison obscure.
Tu scais que ie ne puis si tost me commander,
Tu cognois ce bon cœur, quand pour la recompense,
Il me faut à tous coups le pardon demander.
Tu scais comment il faut gesner ma contenance,
Quand vn peuple me iuge, & qu'en depit de moy

I'abaiſſe mes ſourcis ſous ceux de l'Ignorance.
Tu ſcais que quand vn Prince auroit bien dit de toy,
Vn plaiſant ſ'en riroit, ou qu'vn piqueur Stoïque
Te voudroit par ſotie attacher de ſa loy.
Tu ſcais que tous les iours vn labeur poëtique
Apporte à ſon autheur ces beaux noms ſeulement,
De farceur, de rimeur, de fol, de fantaſtique.
Tu ſcais que ſi ie veux embraſſer meſmement
Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
Mon merite tout ſeul me ſert d'empeſchement.
Bref, tu ſcais qu'elles ſont les enuieuſes rages,
Qui meſme au cœur des grands peuuent auoir vertu,
Et qu'auec le mépris ſe naiſſent les outrages.
Mais tu ſcais bien auſſi, pour neant aurois tu
Debatu ſi long temps, & dedans ma penſee
De toute Ambition le pouuoir combatu.
Tu ſcais que la vertu n'eſt point recompenſee,
Sinon que de ſoymeſme, & que le vray loyer
De l'homme vertueux, c'eſt ſa Vertu paſſee.
Pour elle ſeule doncq ie me veux employer,
Me deußé-ie noyer moymeſme dans mon fleuue,
Et de mon propre feu le chef me foudroyer.
Si doncq' vn changement au reſte ie n'épreuue,
Il faut que le ſeul vray me ſoit mon but dernier,
Et que mon bien total dedans moy ſeul ſe treuue,
Iamais l'Opinion ne ſera mon colier.

LES DISCOVRS DE IVLES CESAR AVANT LE PASsage du Rubicon.

AV ROY.



ON croit que ce qui plus pousse, dresse, & contente
Des mieux nés le desir, le projet, & l'attente,
SIRE, c'est le seruice & la suite de ceux
Que Dieu mesme & Nature ont commis dessus eux:
Tant pour leur dominer que pour en tout affaire
Comme Nature & Dieu tácher de leur bien faire,
Sans mors les gouuerner, sans dol les maintenir,
Sans fin en paix & guerre ensemble les vnir,
Pour les vnir à soy prendre vn desir extreme
De leurs biens & repos autant que des siens mesme:
Chercher à les cognoistre, & en leur commandant
Les merquer pour s'aider d'eux mesme en leur aidant.
Car là le Roy doit mettre & le but de sa gloire,
Et l'espoir le plus haut de sa longue memoire,
Comme en luy nous mettons (quand on a ce bon heur
De le suiure & seruir) le but de nostre honneur.
Croy pourtant qu'vn esprit vrayment haut & deliure
De ioug & vaine ardeur, hait de seruir & suiure
Et les Rois & leurs cours, dont pour les seuls appas
D'vn espoir, il espouse & les toicts, & les pas,
Sans qu'vn vouloir plus franc, que l'espoir ne peut estre,
Et sans qu'vn eguillon, que luy peut faire naistre

La vertu,pour preuoir l'honneur futur d'vn Roy,
Et sans qu'vn iuste amour l'y contraigne de soy.
C'est pourquoy les plus grands qui furent onq' au monde,
Dedaignoyent des Tyrans la Court en tout feconde,
Fors qu'en honneur,vertu,iustice,& liberté,
Dont telles Courts auoyent sans cesse pauureté:
Tant que ces gens viuoyent en leur pauure sagesse
Plus contens,que ces Rois en leur pauure richesse.
Encor voit on que quand les plus vrais Rois,au lieu
Qu'ils tiennent dessus nous,monstrent d'effet que Dieu
*Les donne heureusement,comme il t'a donné,*SIRE,
Et qu'à soy leur vertu les vertueux attire:
Si est-ce que l'esprit que tant entier i'ay fait,
Estant attrait des Rois,souuent d'eux se distrait,
Fasché de voir gesner tant sa franche nature,
Que son discours,mespris,gaillardise,& droiture
Par seruice seruil, duquel il soit estreint
Tant plus fort,que plus fort sa bonté l'y contraint,
Et par suite, en laquelle il ne face oncques faute,
Suiuant d'ardeur plus vraye, & plus prompte & plus haute.
Car ceux qui de tous poincts de franchise sont francs,
Quand ils se sont donnez font tous deuoirs plus grands
Que nul serf de loyer: qui sans qu'aucun merite,
Ou sans qu'vn vouloir franc,& iuste amour l'incite,
(Fait esclaue d'espoir) & seulement táchant
A son but,espiant,reculant,raprochant,
Donne,reçoit,attend,presque de ruse egale,
Des beaux vents courtisans la plaine & vaine balle,
Habile à retourner son cœur girouëtant,

Vendant les mesmes vents qu'il va mesme achetant.
Tous tels seruiteurs vils, soit qu'ils seruent leurs Princes,
Ou ceux qui les suiuans tiennent de leurs prouinces
Les charges dans leurs mains: voulans sans fin piper,
Ne faillent guere en fin d'eux mesme se tromper:
Tant qu'on les voit souuent pauures & vieux se rendre,
Pour alors, tout ainsi qu'vn oiseau de Meandre,
En regrettant d'auoir passé leur áge entier
En maint indigne, & dur, voire infertil mestier,
Apres leurs vents, leurs jeux, & la longue risee,
Dont leur faueur aueugle en son songe abusee
S'eclaphoit contre tous, tous blancs & tous mourans,
Lamenter tant le but, que le cours de leurs ans,
Tous deux tels, que souuent au bout de leur attente,
Rien n'y a qui leur maistre, ou les autres contente,
Ny mesme eux, ou leur race, en leur fin faisans voir
Qu'vn desespoir occit ceux qui viuent d'espoir.
Bien qu'aucuns soyēt entre eux, qui ne laissent pas d'estre
Seruans pour le salaire, & bien seruans leur maistre,
Et qu'aucuns de ceux-ci, en l'espoir qu'ils ont eu,
Ayent plus rencontré qu'à l'espoir n'estoit deu:
Et que souuent encor les bons heurs se reseruent
A ceux qui pis, ou moins, ou le moins souuent seruent.
Mesme qu'aucuns, ou soit pour l'auoir merité,
Ou pour estre importuns, ou par fatalité,
Trompans l'opinion de tous, par l'heur extreme
Passent infiniment leur opinion mesme:
Puis ce grand heur se passe encor par autre espoir.
Car plus ha l'homme auide, & plus il tâche auoir,
Tant que souuent on perd tout esgard de seruice,

S'en

S'en meslant bien ou mal, pourueu que l'ardent vice
D'auoir, se puisse en nous à tout heure souller,
Qui seul nous fait de tout, plus qu'on ne veut, mesler,
Et dés que nous croyons grandement fructueuse
Telle meslange, ou bien saintement glorieuse,
Iaçoy que soit vn mal qui souuent nous appert;
On s'estime perdu pourtant silon la pert:
Creuant contre chacun, qui loyal la manie:
Car toute loyauté des Courts n'est pas bannie.
Maint on voit grand ou bas, suiure & seruir vn Roy,
Qui trop plus tient son ame à son Prince qu'à soy.
Mais au rebours de tout, quelquefois sans s'astreindre
A tel seruice & suite, & sans caller ne feindre
Soit l'ame soit la voix, sans voir souuent flater,
Chatouiller, sucrer, oindre, amorcer, appaster
Par l'oreille & par l'œil, de blandice ou louange,
L'humeur qui fresche ou vieille en vn maistre demange,
Que sans cesse on accoustre ainsi, tant qu'il deplaist
Souuent, ce croy-ie, à luy, qui tout entier s'en paist:
Sans crainte, honte ou dueil de poursuite importune,
Et sans à chasque tour du temps & de fortune,
Voir les vns en Catons, les autres se tourner
En bouphons, & tous deux leurs singes façonner:
Loin des fameuses Courts, & loin de la personne
A qui tel esprit franc d'vn franc vouloir se donne,
Seul, secret, & deuôt, dans soy la va seruant,
Et non du corps, mais bien d'vn cœur plus seur suiuant:
Attrait, gaigné, lié, autant par vraye & viue
Gentilesse & grandeur, que par vertu naïfue:
Et sur tout par l'humeur, qui à tel esprit rond

Par vn resentiment satisfait & respond:
Le condamnant ainsi par l'attrayant merite,
A l'esloigné seruice, ains à l'absente suite:
Qui le rendans present en l'absence, & tout prest
D'estre vrayment present, quand besoin il en est:
Qui souuent rendans mesme vtile son absence,
Plus que n'est de beaucoup vtile la presence,
L'affranchissent des loix d'aspre quemanderie
Souuent vaine, de dol, de masque, & flaterie,
Comme il est affranchi des vents & vanitez,
Dont par espoir & peur tous cueurs sont agitez.
Car luy sans proietter rien de ce qui auance,
Sans craindre ingratitude, inconstance, oubliance,
Mesme sans en soy prendre aucun but ou souci,
Fors que pour le merite il luy plaist faire ainsi:
De gayeté de cœur, reuere, honore, & aime
D'vn grãd cœur, qui n'a point d'eguillon que soymesme,
Celuy que son vouloir prend pour sujet gaillard,
Et qui iamais dehors ce franc vouloir ne part:
Et songe à part d'aider à faire à tous paroistre,
D'aider à maintenir, d'aider à faire croistre,
Non seulement de l'autre & le los & l'honneur,
La grandeur, & le rang, le repos, & bon heur,
L'eternité du nom: mais l'accortesse, addresse,
Et sagesse, & vertu, voire encor la liesse,
La gaillardise vtile, & l'accort passetemps,
Qui pour les faits meilleurs rafrechissent nos sens.
Et sur tout il se peine à faire, que d'ouurage
En secret entrepris, toute peine il soulage
A celuy qu'il adore, en tachant que tous biens

Soyent creus ou restaurez, tant à luy comme aux siens.
L'encourageant, s'il peut, aux choses les plus hautes,
Des plus grands anciens luy proposant les fautes,
Vertus, ruses, discours, & ce dont la grandeur
Peut renuerser, ou croistre, ou sauuer son grand heur,
Prenant sans fin le soin des choses qui luy viennent,
Veillant pour empescher tous troubles qui retiennent
Son estat empestré, soit qu'iceluy soit Roy,
Ou bien que soit quelque autre ayant estat sous soy.
Tousiours dedans les Courts aux Rois on ne se donne,
Bien que tous soient aux Rois, ny tousiours leur personne
Hors des Royales Courts, ne peut estre l'objet
D'vn franc esprit qui prend quelque grand pour sujet:
Car il ne choisit pas (s'il choisit par franchise)
Ce qui est plus prisé, mais ce que plus il prise.
Quand c'est vn Roy pourtant, le choix de cestuy-ci
Se rend plus glorieux, plus proffitable aussi.
Car veillant pour vn Roy, qui dessous Dieu commande
A tant d'œuures de Dieu, mainte chose plus grande
S'en peut apres laisser à la posterité,
Qui fait prendre à tous deux plus d'immortalité.
Or tout ceci m'auient, qui hors de ta presence
T'ay choisi pour mon but, te seruant en absence:
Et quand (ô SIRE*) encor mon Roy tu ne serois,*
Si t'aurois-ie pourtant choisi plus que tous Rois:
Car ce que i'ay conceu dedans moy d'esperance,
Des traits que i'ay merquez dés ta premiere enfance,
M'ont fait, sans à ta suite autrement m'asseruir,
Comme il t'apparoistra, d'vn grand cœur te seruir.
Moy pauure, & qui pis est, desastreux gentilhomme,

Tant riche toutesfois, que le ſort de nul homme
N'eſt enuié de moy, ne me puis ny de rang,
Ny de biens, ny d'honneurs, vanter, mais d'vn cœur frãc,
Par lequel i'ay ſacré tout ce que peut d'office
Et mon ame & mon corps, à ton plus haut ſeruice:
Sans que i'aye eu ſouci, ſi en gré tu l'auois,
Sans iamais m'enquerir, ſi rien tu en ſçauois.
Le temps veut commencer, ſans que ie vueille dire
Ici ce qu'il en eſt, à te decouurir, SIRE,
Quel ſeruice eſt le mien: voulant faire auancer
Deuers toy mes labeurs, & me faut commencer
Par vne arre petite, en qui ma fantaſie
Pour grand' occaſion choſe haute a choiſie,
Que ie veux en ces vers ſubtilement (apres
L'auoir bien exprimee) à toymeſme à plus pres
La venir adapter, pour bien te faire apprendre,
Meſme à propos, le fruict qu'ores tu en peux prendre.
Moy donc à qui deſor ſans aucun vain eſpoir,
Le temps & mon Demon, ton regne & mon deuoir,
Commandent de ſortir hors de ma ſolitude,
Pour faire iſſir dehors les fruicts d'vn franc eſtude,
Et pour d'oreſnauant apres vn domeſtic
Seruice recelé, t'en monſtrer vn public:
Ie reſen bien, mais c'eſt pour diſſemblable choſe,
Qu'vn eſtroit Rubicon à paſſer ſe propoſe,
A moy comme à Ceſar. Car pour eſtre incogneu
Iuſqu'ici, ie ſcay bien quel grand heur m'eſt venu,
Ie ſcay bien, veu le temps, qui contre noſtre teſte.
Nous reforge ſans fin diuers traits de tempeſte,
Que ſ'il peut bien ſcauoir, ce que ſur luy ie puis,

Ce m'est d'estre cogneu pour tout tel que ie suis,
Vn grand malheur, peut estre, & continuel trouble:
Si tu n'as, SIRE, *en main le bouclier sept fois double,*
Dont vn Aiax de gloire & de fureur ardent,
En combatant couuroit Vlysse le prudent.
Tant qu'il ne tourne en moy gueres moins de pensees,
Que Cesar en sentit dedans soy r'amassees,
La nuict dont il vouloit passer le lendemain
Le Rubicon, pour faire à son pays Romain
La guerre, & de fureur iuste ensemble & inique,
Le ventre maternel de sa grand Republique,
Parricide fouler. Quant à moy çà & là,
Tantost deuers ceci, tantost deuers cela,
Mes pensers se roüans m'agitent & me meinent,
Et mesmement pour toy d'autres pensers me peinent:
Scachant que le soupçon, le garbouil, le besoin,
Auant les faits doit faire aux faits auoir le soin.
Car ie sen que desia la rage turbulente
De ce siecle, bien tost à passer te presente
Maint nouueau Rubicon, où mesme tout ainsi
Qu'à Cesar, pour passer ou reculer aussi,
Pourroit, peut estre, en fin se trouuer vne perte,
Perte ou honte, ou bien mesme & la honte & la perte.
Cela donc me fait poindre en ces pensers diuers
D'vn prompt & chaud humeur, pour vouloir dãs ces vers
De ce Cesar pensif les mesmes discours faire,
Qu'il fit sur tel passage, & pour, & au contraire,
Ausquels ie brusle apres d'accommoder les tiens:
Mais premier permets, SIRE, *ici chanter les siens.*
Ja ce Cesar contoit par dix fois les annees

Dedans l'oblique tour du grand Soleil tournees,
Depuis qu'il eut sa charge aux Gaules, & qu'aux loix
De Romme il entreprint flechir tes fiers Gaulois,
Qui deslors estoyent tels que pour à sa fin rendre
L'entreprise, il falloit Cesar pour l'entreprendre:
Car à tels la vaillante & iuste liberté
Peut ceder, mais encor c'est par fatalité.
Ia donc par cent assauts, par batailles, par prises,
Escarmouches, exploits vrayment guerriers, surprises,
Attraits, ruses & dols, il auoit (non d'effort,
Bien que son effort fust subtil ensemble & fort:
Mais bien du fil du temps qui tout mine & depeuple)
Sous son dessein superbe accablé ce franc peuple,
Qui ja sur Romme auoit presque pris en ses mains,
Ce que sur luy prenoyent par Cesar les Romains:
Et qui sous toy, peut estre, ou bien sous les tiens, SIRE,
Aioustant tes Lis d'or aux Aigles de l'Empire,
De Romme & du Romain vainqueur se vangera,
Et ses subiugateurs sous soy subiuguera.
Or deslors par l'effort de tant d'amples victoires,
Qui Romme, ains tout le mõde emplissoyẽt de ses gloires,
Ce vainqueur ne greuoit des nations d'ici
Les cœurs tous seuls, mais bien les cœurs des siens aussi:
Et sur tout de ceux là qui les premiers de Romme
Se voyoient peu à peu deuancer d'vn tel homme,
Contre le haut espoir que prendre ils auoyent peu,
Contre le mespris mesme auquel ils auoyent eu
Sa croissante grandeur, semblable à la maree
Qui flot à flot se fait soudain demesuree
En ses croissans reflus: ou bien semblable au feu

Qui souuent dans vn chaume, en marchant peu à peu
Embrase tout vn champ: voire semblable encore
A l'argentin flambeau dont la nuict se decore,
Qui dés qu'il a fait voir ses cornes dans les cieux,
Ne cesse d'aiouster à son corps radieux,
Iusques à tant qu'il ait, prenant par tout lumiere,
De sa claire rondeur comblé la forme entiere:
Tant que de grandeur telle en eux ils conceuoyent
Crainte, enuie, & fureur: la crainte qu'ils auoyent,
C'est que voyans Cesar brusler d'enorme enuie
Naturelle, de voir à son ioug asseruie
Et sa ville & le monde entier, dont la rondeur
Deslors n'outrepassoit de gueres la grandeur
De si superbe ville, & voyans qu'à l'extreme
Ardeur s'aparioit presque la force mesme
D'armes, d'amis, de biens, mesme que tel objet
Ambitieux par luy par maint & maint projet
Se suiuoit d'heure en heure: & que par ses recentes
Conquestes se frayoit la voye à ses attentes,
Ils craignoyent que le bien & l'heur dont ce fatal
Cesar les accroissoit, ne fust bien tost le mal,
Le malheur, le decroist, ains la cheute ordonnee
De leur hautesse acquise, en vn coup terminee
Auec l'estat public, auec la liberté,
En qui l'heureux estat sans cesse auoit esté:
Bien que liberté lors ne fust qu'vne voix feinte,
Et couleur faulse entr'eux, car ils l'auoyent estreinte
Eux & leurs deuanciers desia de tant de nœus,
Et pour en vn grand feu reduire mille feux
Autour d'elle, ils auoyent laißé telle trainee

Qu'il ne failloit qu'vne ame accorte, heureuse, & nee
Au mépris des hasarts, pour soudain luy seruir
D'amorce, & tout d'vn coup en cendre la rauir,
Ou soudain l'estouffer, ou bien d'effroy troublee,
Chancelante en ces pas de mainte redoublee.
Suite, rencontre, & choq, malignement tácher
De la faire au peril extreme tresbucher,
Sous feinte de secours ou d'vne aueugle force,
Contre celuy qui plus la renuerser s'efforce,
Vrayment la secourant: mais voulant hasarder
D'vn coup ce qui pourroit peu à peu la garder,
Ou bien differant trop sa recousse opportune,
Et donnant à la fraude, à l'audace, à fortune
Trop de loisir, pour mesme attendre le destin,
Et de la fin d'icelle & de sa propre fin
Sur elle s'accabler, la priuant d'esperance
De pouuoir de quelque autre auoir autre allegeance:
Tellement que l'estat auquel estoit alors
De ces Romains trop grands, trop riches, trop accords,
Et trop forts, en leur dam, la liberté premiere
C'estoit d'estre reduite à sa borne derniere,
Encor qu'elle peust bien ou rompre ou desserrer
Quelques vns des liens, & qu'elle peust errer,
Les allongeant, ou bien les trainant par les terres,
Estranges à ses flancs ayant tousiours les guerres,
Les effrois, les abois, les atteintes des siens,
Comme Acteon fuyant auoit ses propres chiens:
Mesme encor qu'elle peut faire esteindre, peut estre,
Ou faire euanouir, ou bien garder de croistre
Les feux, qui par trainee à l'entour se dressoyent,

Et

Et qui d'embrasement soudain la menaçoyent,
Ou d'vn grand cœur auant qu'estre toute enflammee,
Par force s'arracher hors la flamme allumee,
Sans se laisser du tout consumer de ces feux,
Et sans garder que mesme aux arriere-neueux
De ces plus grands Romains, au moins quelque relique
Entiere peust rester de liberté publique.
Mais quoy? son piteux sort & son Demon qu'elle ha
Pour guide de sa fin, la pousse & conduit là,
L'estat mesme, où elle est, vient par force, ce semble,
Appeller dessus elle & son sort, & ensemble
Son contraire Demon, qui chassant tout conseil
Luy fait contre soymesme ourdir tel appareil,
Se plaire en ses ardeurs, & s'y rendre acharnee,
Pour voir par ses efforts sa force ruinee:
Trop auant s'est poußé de son mal l'ardent cours,
Et du secours l'espoir meurt auec le secours.
Il faut ceder aux nœuds d'estreinte ambitieuse,
Il faut ceder au feu d'ardeur seditieuse.
Quand entre les Romains ce Cesar ne seroit,
Romme alors pour cela cent Cesars se feroit:
Aussi de tout estat l'accroissance fatale,
Dés lors qu'elle est portee au sommet, redeuale
Par force, tout ainsi que lon feint le fardeau
De Sisyphe aux enfers, porté iusqu'au coupeau
De son roc, s'echaper, & de roide roulee
Gaigner en vn moment le fond de la vallee:
Si bien que ce qui a tant de trauaux cousté,
Pour estre par la voye aspre & haute porté.
Iusqu'au proposé feste, échape, & de vistesse

Par ſort, par faulſe gloire, & faulx eſpoir ſe laiſſe
Precipiter, trompant les mains, les ſens, l'eſpoir,
Le trop tardif deſir qu'on a de le rauoir,
Et l'eſlancement vain qu'on fait pour le rateindre,
Ne laiſſant que le dueil pour vainement s'en plaindre:
Tant qu'on eſt plus long temps ſouuent à regreter,
Que lon n'auoit eſté long temps à le monter.
Et en ces deux longueurs de temps la precedente,
Et celle là qui ſuit la cheute violente,
Se ſont ſouuent du tout vaines en vn moment,
Auquel ſi toſt on voit l'impourueu roulement
Du hault iuſqu'au plus bas, au moins ſi dans la roche
Quelque debile appuy pour vn temps ne l'accroche,
Qui par l'eſpoir reſté nous fait plus reſentir,
Et plus ſouuent l'effet du premier repentir.
Pour tout vray donc eſt vaine, & la longueur de l'âge,
Durant lequel auec tout effort, tout courage,
Tout haſart, tout encombre, on pouſſe ce qu'il fault
Voir par neceſſité tomber de ſon plus hault,
Et vaine eſt la longueur des regrets & des plaintes,
*   *   *pour ces cheutes contraintes*
Par naturelles loix, dont l'vne c'eſt que tout
De grandeur & duree en fin trouue le bout:
L'autre que l'homme eſt né pour aux choſes plus hautes
Et plus grandes, touſiours faire les plus grand's fautes:
L'autre encor que tant plus l'homme ſe voit hauſſer
En vn eſtat, & plus il veut ſous ſoy baiſſer
Ses egaux en l'eſtat, d'aueuglement extreme,
Hazardant auec eux & l'eſtat, & ſoymeſme,
Sans égard de pays, de loix, ny d'amitié,

D'alliance, de sang, de peur, ny de pitié,
Par ses discours faisant à soymesme vne excuse,
Que pour le bien futur, du mal present il vse.
Vne autre loy se peut adiouster à ces loix,
Considerable encor plus que les autres trois,
C'est qu'au monde inconstant toute chose rechange
Par la vicissitude incertaine qui renge
Sous ses tours & retours, non pas tant seulement
La chose, mais pour elle aussi l'euenement
Entre nous, tout autant diuerse sur tout estre,
Que sur tout bien ou mal qui pour nous se peut naistre:
Changeant auec ses tours, ses façons, & souuent
Lentement, & souuent trop plus roide qu'vn vent,
Pour ramener non pas tousiours apres la chose
Bonne ou mauuaise, vn bien ou mal qu'elle propose
Au rebours l'vn de l'autre: ains d'vn moyen fatal
Apres le mal souuent cela qui est moins mal,
Ou souuent retourner apres le mal le pire,
Ou bien apres le bien celuy qu'on peut eslire
Pour le mieux de deux biens, ou mesme en moindre bien
En changeant rabaisser quelque autre bien moyen:
Ou par vn sault estrange aller conuertir mesme
Vn bien ou mal leger, en bien ou mal extreme:
Ou d'vn reuoltement encores plus leger,
Du bien du mal l'extreme en l'extreme changer:
Si bien que par ses faits ne soit pas maintenue
Seulement ceste loy, qui mobile est venue
Du naturel de tout, mais que sans fin tournant
Elle aille mesme en tout nature maintenant,
Qui caduque ne peut conseruer ses essences,

Ou bien ses actions que par ces inconstances.
Qui ne voit que la seure & plus constante loy,
D'vne inconstance telle au ciel change sous soy
Les dominations des feux qui sur nous luisent,
Et qui de quelque instinct nous & nos faits conduisent
Par leurs retours diuers, soit qu'ils soyent ascendans,
Ou bien de leurs honneurs & forces descendans:
Soit que l'vn auec l'autre ou se ioint, ou s'oppose,
Soit qu'autrement du Ciel le grand bal les dispose
Aux rencontres qu'ils font par ses douze maisons,
Où les heures, les iours, les mois, & les saisons
De l'an par les trauaux du Soleil se partissent:
Soit que tous ces aspects sur nous se reünissent
Par tant d'autres moyens que l'art peut esprouuer,
Et ausquels il a peu des noms propres trouuer:
Tant que tel art souuent par principe inniable,
Par supposition pour le moins vray-semblable,
Par obseruation que comme il dit il fait,
Et par diuers calcul qu'il tient iuste & parfait,
S'efforce de monstrer que tout ce qui chemine
En ceste haute, claire, & tournante machine,
En tours, en ordre, en nombre, en figure, en pouuoir,
Et mesme en tous effets, que tel cours fait auoir
A toute autre nature en ces ronds contenue,
Et necessairement sous les reigles tenue
Du Ciel, qui la contient, pourroit parfaitement
Par cognoissance entrer dans nostre entendement,
Si pour l'aspre longueur de l'estude, la vie
Au millieu du trauail ne nous estoit rauie.
Or cet art dans ce Ciel tantost en haut honneur,

Fait quelque aſtre eſleuer comme maiſtre & ſeigneur,
Et du Ciel,& du temps,& de toute influence,
Que le Ciel à chacun durant tel temps diſpence:
Toute choſe qui naiſt,tout faict qu'on voit venir,
Se ſeint ou peu ou prou de tel pouuoir tenir,
Comme ſi dans ſon throne alors ce grand Planete
A ſon regne rendoit toute eſſence ſujette,
Ainſi qu'vn grand Monarque: apres il vient ceder
A quelque autre qu'on voit apres luy commander.
Tantoſt pour autre égard vn tel art nous aſſemble
Des principaux flambeaux vne grand' troupe enſemble,
Qui ſemblent,mais non pas du tout egalement,
Par leurs regards donner vn commun mouuement.
Tout ainſi que lon voit qu'vne Ariſtocratique
Façon de gouuerner quelque grand' republique,
Des hauts & ſaincts decrets d'vn Senat par compas
Doit regir l'ordre haut,le moyen & le bas:
Bien que ne plus ne moins qu'en telle compagnie
De celeſtes flambeaux, la ciuile harmonie
D'vn eſtat publiq, rompe en ſoy l'egalité
Par enfleure de biens,de race,ou dignité,
Par vn reſentiment de bienfaits & victoires,
Ou par l'orgueil qui veut croiſtre ou perdre ſes gloires:
Meſme touſiours faut-il(mais chacun au rebours
Confeſſe neceſſaire & louable touſiours
Telle inegalité)que les vns tous ſeuls guident,
Et qu'entre les plus hauts les vns ſur tous preſident,
Voire vn ſeul,ou bien deux,qui prennent preſque en ſoy
(Le ſeul nom excepté)tout ce qui eſt d'vn Roy:
Mais leur charge & puiſſance, ou bien n'eſt qu'annuelle

Seulement, ou bien n'est qu'autant que les appelle
A cela le besoin, encor leurs actions
Cedent aux loix, & mesme aux superstitions:
Qui plus est, quelquesfois de nouuelle ordonnance
Et de controullemens, se borne leur puissance:
Ou celuy qui Monarque entre les siens est né,
De rien que de sa mort n'a son pouuoir borné.
Ceste Aristocratie en ceci, comme au reste,
Suit le gouuernement de la troupe celeste,
De tant de feux meslez unis ensemblément,
Desquels cet art obserue vn commun reiglement.
Car là tousiours les Vns sur les autres maistrisent,
Et selon plus ou moins fauorisent, ou nuisent,
Mesme par leurs aspects contraires & malings,
Semblent presque se rendre en leur troupe mutins,
Comme en vn corps ciuil troublans par leur discorde,
Tout ce qui à peu pres en telle chose accorde.
Voila donc comme au Ciel les obseruations
De l'art Astronomicq', aux propositions
Hautes quelles se font, trouuent que d'vne sorte
Ce haut gouuernement celeste se rapporte
A l'estat Monarchicq d'vn Empereur, d'vn Roy,
Ou d'Vn autre qui seul tient tout l'estat sous soy:
Et que, comme i'ay dit, d'autre sorte il ressemble
A l'estat de plusieurs qui commandent ensemble,
Se faisans les premiers, tant par l'illustre sang
Des plus vieilles maisons, que par merite & rang:
Ne pouuans toutesfois, ou ne deuans rien faire
Sans vn accord de tous, fust-ce du populaire,
Qui puissant en l'estat (bien qu'il soit le plus bas)

Ha pour cela ses voix, & propres magistrats,
Dont l'authorité mesme à tout autre s'oppose,
Tirant souuent à soy pour la publique chose
Tout vueil, & tout pouuoir des armes, & des loix,
Tant il craint que les grands facent sur luy les Rois.
Mais deslors que lon voit ses fureurs moderees,
Ou bien de ses soupçons les causes retirees,
Il se raccorde & met ce qu'il auoit repris,
Aux mains de ceux qui sont à regir mieux appris,
Deuers soy retenant toutesfois sa puissance,
Qui contre les grandeurs, tousiours contrebalance,
Si bien qu'il n'a pas moins entre eux d'authorité,
Mais il a moins d'honneur, de charge, & dignité.
Aussi croire il nous faut que d'vne multitude,
Sans quelques nobles chefs l'estat est vil, & rude,
Incertain, confus, lâche, ignoble, & qui ne peut
Auoir l'honneur en soy, qui seul pourtant nous meut
Non seulement aux faits, qui par l'heur de la guerre,
Du nom, du los, du bien, font l'accroissance acquerre:
Mais aux vertus, aux arts, aux sciences aussi,
Bref, à tout ce qu'on peut cognoistre & suiure ici
De bon, de beau, de grand, & sans qui (ie croy) qu'estre
Seroit pis que mourir, ou bien iamais ne naistre:
Bien qu'en quelques endroits, quelque aspreté des lieux,
Quelques insignes torts qu'ont receu les ayeux
Des peuples, qui grossiers dessous tel Ciel habitent,
Et d'aspreté de mœurs ces mesmes lieux imitent,
Tant que la durté lourde, & du viure, & des mœurs,
Les exempte aussi bien de Seigneurs que d'honneurs:
Outre cela, le long, & coustumier vsage

De hair la Noblesse, à cause de l'outrage
Que, peut estre, ils auoyent (comme i'ay dit) reçeu
De leur noblesse, & mesme vn égard qu'ils ont eu
Quelquesfois à bon droit, pour voir aucuns des Princes
Leur voisins, se monstrer tyrans de leurs prouinces:
Puis la difficulté que lon trouue à vouloir
Asseruir ceux qui sont sous leur propre pouuoir,
D'autant que la franchise estant long temps goustee,
Bien que lourde elle soit, ne peut estre domtee,
Qu'à toute extremité de trauail & pouuoir,
Qui mesme en fin trompé bien souuent se peut voir:
Puis leur gloire grossiere, & les vaines audaces
De penser corriger les Rois, & les menasses
Qu'aux plus grans mesme ils font, pour se voir estre amis
Des Princes, sans se voir à nul Prince sousmis,
Les dures loix sans grace, & les peines cruelles
Qui à leur liberté rendent les leur fidelles:
L'asseurance qu'ils ont qu'en voulant faire excez
A leur basse franchise, on trouue sans accez
Tout leur pays, peut estre, & l'effort sans louange,
Mesmement sans grand gain telle conqueste estrange:
Et bref, maint autre égard qu'on peut encor trouuer,
Qui les garde sans fin d'autre ioug esprouuer,
A serui, mesme encor sert auiourdhuy d'excuse
Aux peuples, dont l'estat fuyant les nobles, vse
De tel entretien bas, qui n'est point vrayment franc,
Où pour tout rang n'y a que du peuple le rang,
Qui bien souuent se peut de son propre ioug plaindre,
Lequel plus que le ioug d'vn Roy le vient estreindre,
Ployant sous ses égaux vilement, láchement,

Et ſans qu'eſpoir de grace y ſoit aucunement.
Mais ie dy que quiconque a gouté des nobleſſes
Le deuoir, & le fruict, les grandeurs, les prouëſſes,
Les plus gayes vertus, & les ciuilitez,
Qui ſoyent franches pourtant des ſuperfluitez,
Les honneurs, que Dieu meſme exprés a voulu faire
Des vertus l'eguillon, le but, & le ſalaire,
Les gloires, des honneurs compagnes, & les arts
Plus riches, plus hautains, plus rares, plus gaillards,
Qui delectent tous ſeuls, ſoulagent, & conſeruent
Noſtre vie, & qui ſeuls de grand luſtre luy ſeruent,
Les ſpectacles gentils, & tout diuers plaiſir,
Où licitement tire vn grand & haut deſir,
Les plus dignes, plus forts, & plus hauts exercices,
Par ordre reſuiuis des honneſtes delices:
Les entremeſlemens qui grands & fructueux,
D'hommes brutaux nous font ſouuent des Demi-dieux:
La louange, qui lors qu'à l'oreille elle agree
Dedans nous & noſtre ame, & nos vigueurs recree,
Soit qu'vn bruit populaire exalte nos renoms,
Ou ſur tout qu'vn beau vers embraſſe nos beaux noms.
Comme ne pourroit plaire (ô Dieux) louange telle
Aux mortels, qu'elle plaiſt à vous Troupe immortelle,
Lors que là haut Mercure, Apollon, ou ſes ſœurs,
Flatent vos deïtez de leurs doctes douceurs?
Et meſme outre le los, les grand's pompes licites
D'vn triomphe, en publicq couronnant nos merites:
Les beaux chars de diuers animaux attelez,
Les lauriers, & les fleurs, les ſons, les chans meſlez
D'allegreſſe & de ris, les enſeignes, trophees,

Et autres merques d'or & d'argent estophees,
Les grands arcs triomphauls, les prieres, les vœus,
Les sacrifices saincts, les festins, & les jeus,
Qui montans iusqu'au Ciel, des palmes glorieuses
Peuuent les deïtez rendre presque enuieuses:
Mesmement, qui plus est, de tant & tant de los
La memoire à tousiours gardant qu'il ne soit clos
Sous le cercueil muet, dans la muette cendre,
Ou qu'il n'aille en la bourbe oublieuse descendre,
Ains qu'il soit eternel par la posterité,
Qui au nom des mortels donne immortalité,
Et pour encore en fin comprendre d'auantage
Tout cela qu'vn esprit hautain, accord, & sage,
Braue, heureux, genereux, en tous ses faits peut voir,
Admirer, desirer, & mesme receuoir
En sa vie, en sa mort, voire apres la mort mesme,
Dessous vn noble estat, soit que soit le supréme,
Qui en tout temps tout tel dure en ses Royautez,
Ou soit l'estat publicq, qui en ses dignitez
Et magistrats plus hauts, pour vn temps presque égale,
Et la fuyant ensuit la puissance Royale.
Or quiconques dans soy tous ces dons goustera,
D'vn populaire vil sans fin dedaignera
L'estat tout populaire: & n'y a rien qui blesse
Vn noble esprit, si fort, que de voir sans noblesse
Tous ceux entre lesquels, comme vn astre qui luit
Vn peu, mais tout autour couuert de noire nuict,
Il luy conuient trainer indignement sa vie,
Qu'il aimeroit trop mieux se voir soudain rauie,
Que voir tirer tousiours le filet que Clothon

Luy a predestiné, sous quelque gros Canton
De Suisses, Grisons, ou bien d'autres sauuages,
En leur ioug tant ignoble auilissans leurs âges.
Que cent fois soyent maudits (si lon dit vray) tous ceux,
Qui entre nous vouloyent tâcher nous faire à eux
Semblables, en estat : Grande estoit leur furie
Hypocrite, plus grande encor leur barbarie.
Les sauuages viuans tous nuds qui n'ont ny loy,
Ny Dieu, ny raison presque, ont entr'eux cōme vn Roy:
Cet ordre est naturel, que les choses guidees
Soyent des choses par ordre, & d'elles commandees:
Et iaçoy que souuent par desastre ou erreur
De Nature, ceux-là qui en plus grand' grandeur,
Et auec plus de faix de grands charges futures,
Regnes, principautez, dignitez, prelatures,
Se voyent naistre ici, ne soyent pas ceux qui ont
Le plus d'autres grandeurs, qui les plus propres sont
Pour guider celles ci, comme vn instinct de flame,
Qui haut & vif rehausse & repoint sans fin l'ame,
Et vient pourtant promettre en ceste prompte ardeur,
D'vn iugement plus froid & plus seur la tiedeur:
Comme est vn autre instinct d'accortesse, meslee
A droicture, & bonté, qui la rendent reiglee,
Pour en tout l'âge entier sans fin la mesurer,
Sans iusques à la mort d'elle se separer:
Comme est l'instinct encor de science & sagesse
Plus hautaine, & l'instinct de plus noble hautesse,
Et celuy-là qui peut sans cesse nous hausser
A tout ce que plus grand sans cesse on peut penser:
Voire & celuy qui fait qu'en addresse & en grace,

Les autres tant du corps que de l'ame on surpasse:
Et tous autres instincts, dont pour nous patronner
Au plus pres sur les Dieux, le Ciel nous vient orner.
Si est-ce que pourtant la meslange fatale
De Nature, aux vns chiche, aux autres liberale,
Tant diuerse en ses dons, mesme les tours des Cieux
Ramenans aux vns pis, ainsi qu'aux autres mieux,
Eux mesmes tant diuers, en cent mille influences,
Qui font de nos esprits (comme on dit) les puissances:
Et sur tout du grand Dieu les graces, qui autant
Les va diuersement dans nos ames iettant,
Soit d'vne main prodigue, ou chiche, compassee
A ce qu'il a preueu de nous dans sa pensee,
Rendroyent, comme ie pense, & nos complexions
Egales, & nos sens, & nos conditions:
Et n'auroyent distingué de tant de differences
Les graces, dont en nous ils versent les semences,
Et sur tout celles là qui nous peuuent guider
A policer, regir, regner, & commander,
A guerroyer, & vaincre, à deffendre, conduire,
Ou bien amplifier dextrement vn Empire,
Et par viuacité naïfue, par effort
De cœur, par maiesté de visage & de port,
Et d'esprit, & de voix, tantost tenir en bride,
Tantost à ce qu'on veut piquer ceux que lon guide:
Et reluisant sur tout, des plus precieux biens
Orner son temps, sa terre, & soymesme, & les siens.
De tous ces dons on voit sans trauail, sans estude,
Aux vns la naturelle, & tant grande aptitude,
Aux autres on la voit plus mediocre, aux vns

De ces dons on y voit ceux qui ſont plus communs
Aux autres, & ceux-cy ſont quaſi tous les hommes.
Car des hommes douez tant richement, nous ſommes
Au monde mal pourueus, on voit ſi grand deffaut
De tels & pareils dons, qu'il ſemble (peu ſ'en faut)
Qu'ils ne ſoyent pas des Dieux, ny des hommes la race:
Mais qu'excepté la voix, & la forme, & la face,
Ils ayent retiré l'eſtre de leurs eſprits
Des brutes animaux bien ſouuent mieux apris.
Et pourquoy donc Dieu meſme & ſous luy meſmemẽt
Le Ciel, & la nature, auroyent ils tellement
A ſi peu d'entre nous, d'vne ſi riche corne
Reſpandu tout cela qui plus nos eſprits orne?
Et au rebours, au nombre infini des humains,
Pour tels dons auroyent-ils tant reſerré leurs mains,
S'ils ne vouloyent qu'exprés des ames fuſſent nees
Au monde, dont ſeroyent les autres gouuernees?
Eſtans ou plus, ou moins, & par diuers degré
Serues au ioug, aux lois, à la vois, & au gré
De celles, que ie croy, telles entre nous naiſtre
Exprés, pour le deffaut qu'aux autres on voit eſtre.
Auſſi ny le deſtin celeſte, ny le ſort,
Qui eſt l'euenement particulier qui ſort
Du deſtin à toute heure, & deſſus chaſque choſe
Qui peut eſtre en l'arreſt de tout deſtin encloſe,
Ne ſe fuſſent point veus (depuis que du grand monde
Se va ſans fin tournant l'architecture ronde,
Et logeant noſtre eſpece humaine dedans ſoy)
Maintenir pour iamais ceſte immuable loy,
Que touſiours nous naiſſons, les vns pour eſtre grands,

Et les autres petits pour estre serfs ou francs,
Riches ou souffreteus, sans qu'en la plus brutale
Façon de viure, ou plus la basseur est egale,
Leur loy tousiours courante oncques permettre peust
Qu'aux vns quelque grãdeur plus qu'aux autres ne fust:
Que plus riches les vns naquissent, ou se feissent
Que les autres, les vns mesme aux autres seruissent:
Et que par tous moyens telle societé
Ne recherchast tousiours telle inegalité,
Que luy ait peu l'ardeur naturelle promettre,
Ou bien que luy ait peu son vil estat permettre.
Qui plus est ce destin, & ce sort, quant au bien,
N'eussent iamais souffert ces noms de tien, & mien:
Ils n'eussent point laißé sans fin entre nous estre
La force qu'ont ces noms de seruiteur, & maistre,
Sans qui tous les labeurs des humains cesseroyent,
Et sans qui tout commerce, & secours manqueroyent:
Mesme en fin l'homme mesme ils n'eussent par concorde
(Qui à Nature, au Ciel, voire à Dieu, les accorde
En face, & en façon, en courage & desir)
Semblé les vns du tout disposer, & choisir
Au fer, aux coups, au sang, au sceptre, à la couronne,
Que le vray sang ou bien la prouësse nous donne:
Et tant aux chars, qu'à mille autres pris Martiaux,
Aux dictatures mesme, aux haches, aux faisceaux,
Aux puissans tribunats, pretures, & questures,
Aux sainctes dignitez de prestres, & d'augures,
Et à mille autres rangs d'honneurs, tous differens
De nom, selon l'estat, & la terre, & le temps:
Les autres au contraire, au soc qui leur agree,

Au pastoral flageol qui aux champs les recree,
Aux perilleux trauaux de leur petit trafficq,
Aux sueurs de tout art plus bas & mecanicq:
Qui pis est par malice, ou par disete, aux peines
Des hotes, & des piqs, des rames, & cadenes:
Tout cela (dis-ie) ici ne se fust veu sans fin
Sur nous entretenu du Sort, & du destin,
Si Dieu, le Ciel, Nature, & la suite ordonnee
Par eux en toute chose, & de leur destinee
Les cheutes, ramenans tout effet incertain
A nous, d'vn roullement qui est pourtant certain,
Ne s'accordoyent tous là, par conseil necessaire
Qui preueut, & pourueut de tousiours ainsi faire:
Ains ne contraignoyent tout sans cesse à telle fin,
Estans eux mesme adstraints par ce grand vueil diuin,
Mesme immuable à Dieu, d'incessablement tendre
A ce but, que tel vueil pour le mieux voulust prendre:
Qui est, que par vn ordre inegalement mis,
Par mille sorts diuers, les vns fussent sousmis
Aux autres, que ceux cy de ceux là garantissent
La vie aux grands dangers, leurs esprits affranchissent
De grands desseins, grands soins, grands discours, qui ne (sont
Propres à ceux, ausquels les rangs vulgaires font
Vulgaires les esprits: qu'autant en autre terre
Comme en la leur, autant en la paix qu'en la guerre
Les maintissent sous soy: quant aux biens, quāt à l'heur,
Aux mœurs, & au repos, tout ainsi que des leur,
Desir, soin, & trauail en toute chose ils eussent,
Et en leur commandant, aspres, & doux ils fussent,
Aspres pour leurs vouloirs effrenez refrener,

Doux pour par bonté mesme à bonté les mener:
Et qui tout autrement suiuant la loy commune,
Où nous reduit la basse & vulgaire fortune,
Ceux là serfs, ou sujets, ou sousmis à ceux ci,
De l'amour, de la crainte, & du seruice aussi
Leur rendans tout deuoir, auec l'obeissance,
Cherchassent par trauaux leur aisance & croissance:
Eussent le soin pour eux de tout commun besoin,
En les affranchissant du trop vulgaire soin,
Au trafficq de dehors, en l'aliment publique,
Au domesticq mesnage, au labeur trop rustique,
Aux œuures manuels, aux deuoirs plus petits
Des soldats, ou des chefs sous eux assujetis,
Au commun appareil des diuers exercices,
A l'œuure, à l'ornement des diuers edifices,
Soyent murs, iardins, maisons, grans arcs & grans cha-(steaux,
Soyent citez, forts, ou ports, ou bien marins vaisseaux,
A tout cela dequoy toute grandeur s'atourne,
Et dont sous elle encor la petitesse s'orne:
Au ministere aussi tant des desirs remis
Sous le ioug de raison, que des plaisirs permis:
Aux ordinaires mesme, & sacrez ministeres
De leurs religions, & coustumiers mysteres:
Au ministere encor des executions
De leurs loix, mandemens, graces, punitions:
Au ministere vtile de ceux, qui pour les Princes,
Ou bien pour vn publicq, les deniers des prouinces
Doiuent asseoir, leuer, assembler, departir,
Les faisans nettement rentrer, & resortir
D'vne main non glueuse: & bref, en tous offices

Qui des petits, aux grands exercent les seruices:
Et que poussez ainsi du continu deuoir,
Qui moins puissans les lie à ceux qui ont pouuoir,
Non seulement pour eux, leur art, & leur ouurage,
Leur industrie, & soin, leur trauail, leur courage,
En paix, & en repos employer on les vist,
Et que non seulement chacun d'eux asseruist
A tel commun besoin, repoussé d'vne extreme
Ardeur, les bras, les pieds, le corps, & l'esprit mesme:
Mais bien qu'à l'heure aussi que d'vn discord bouillant,
La sanglante Enyon va leur repos brouillant,
Se vist de tous ensemble & le sang & la vie
Sacree obstinément, & sans cesse asseruie
Au soustien de la vie, honneur, & dignité
De tous ceux qui sur eux ont iuste authorité,
Soit Roy, soit magistrat, d'autant qu'il est notoire
Que leur gloire, & leur bien ne pend que de la gloire
Et du bien de ces grands, pouuans seuls estranger
Des testes du bas peuple, & du ioug estranger,
La honte, & sans parler de playes estrangeres,
Les pauuretez qui sont au dedans familieres.
A quoy sur toute chose, auec tout iuste égard,
Tout vouloir franc & prompt, tout conseil & tout art,
Preuoyance, & souci, mesure & accortesse,
Tout noble & digne chef doit mettre ordre sans cesse,
Pour le moins sans relâche efforcer il se doit,
Que tel qu'il est requis sans fin mis il y soit,
Sans souffrir que de charge indigne lon le foule
Tant, que par trop de faix hors de ses mains s'ecoule
Tout moyen d'enrichir, sans le voir deuestir

De champs, & de maisons, sans du tout engloutir
Ses iournalles sueurs, & de mains sacrileges
Ses franchises, ses droicts, ses sacrez priuileges,
Voler, ou violer, souuent oster pour rien
La vie aux vns, à fin d'oster aux leur le bien:
Tout crime amende doit, mais sont-ce legitimes
Façons de s'enrichir, que de laisser aux crimes
Les chemins pour remplir vn fisque? les chercher,
Espier, souhaiter, fureter, esplucher,
Et tácher pour tel gain, contre tout ce qu'on pense,
De faire conuertir en crime l'Innocence?
Où tant plus les malings, & trop cauts officiers
Font plus mal, plus ils sont estimez iusticiers:
Laissant en sauueté richesse, honneurs, louanges,
Ceux-là qui mesme entre eux des vices plus estranges,
Plus sordides, plus faux, se voyent entachez,
D'autant qu'ils sont comme eux sainctement empeschez
A ce tresbon, tresdigne, & tresiuste exercice,
Qui de iustice n'a qu'vn faux nom de iustice:
Ou bien laissans ainsi tous ceux qui en leurs rangs
Soyent petits, ou bien soyent mediocres, ou grands,
Aident à faire cheoir par diuerses fouleures
Sur le peuple oppressé toutes telles blesseures,
Lors que (non sous les Rois iustes, bons, & feaux,
Mais dessous des Tyrans) ils se font tyranneaux,
Ou que la Tyrannie ils flattent, & consentent
A ces maux, sur lesquels bien souuent ils plaisantent,
Ou bien la deguisans bien souuent par raisons,
Peuuent mesme vn bon Roy gaster de leurs poisons,
Tous presque marians à telle peste inique,

Maint autre crime encor tant priué que publique.
Souuent pourtant la faulse apparance les fait
Pour des coulombes prendre, ou le moindre meffait
Peut faire les petits pour noirs corbeaux paroiſtre:
Souuent meſme en ce rang des petits, on fait eſtre
En tous tels torts, ceux là qui en tout ſoy n'ont rien
De petit, ſi ce n'eſt la faueur, & le bien.
Il ne faut donc iamais que ceux qui veulent ſuiure
Ce qui auec honneur, voire apres la mort viure
Dans l'vniuers nous fait, ſoit que ceux là ſoyent Rois,
Ou qu'aux libres citez ils baillent lors les loix,
Ou que les Rois ſous ſoy leur baillent charge grande,
Ou qu'autrement leur main ſouueraine commande,
Puiſſent iamais permettre à ſoymeſme, ou à ceux
Qui ſont encor commis pour policer ſous eux:
Ou l'vn, ou l'autre eſtat, qu'au ſousmis populaire
Toute cruauté telle à tort ſe voye faire:
Dont pourtant on a veu mille brouilleurs eſprits
Nés au dam des humains, enragément épris,
N'eſpargnans ny diſcours ſubtil, ny ruſe inique,
Pour de plus en plus rendre vn eſtat tyrannique:
Iuſques à vouloir meſme en ces maux ſe baigner,
Sans ſemonce ou beſoin, pour plus faire regner
Par exemple mauuais leur nature inhumaine
Sur la terre, & regner ſur l'eſtat plus de haine,
Plus de maux ſur le peuple, & ſur leur actions
Maudites, & ſur eux plus d'execrations.
Ie croy, SIRE, *pour vray que toutes fois & quantes*
Qu'en quelque eſtat antique à ces ames meſchantes,
Les Eumenides ſœurs d'vn tiſon infernal

Ont échauffé les ſens engendreurs de tout mal,
A leur propre pays de langueur & miſere,
Aux pauures & aux grands de honte & vitupere,
Il ne leur a ſuffi pour à l'heure aſſouuir
L'eſtrange & láche ardeur, qui là les vient rauir,
D'auoir ſouuent ouuert la voye à ces maudites
Foulleures, que deſia par mes vers ie t'ay dites:
D'auoir ſans nul égard, ſans pitié, ſans propos,
Sans meſure introduit impos apres impos:
D'auoir meſme recreu toute charge annuelle,
Ia trop dure de charge encore plus cruelle,
Qui non ſeulement peut tout meſnage empeſcher
D'accroiſt & d'entretien, mais peut meſme arracher
Au four, au mains, au dents, d'vne deconfortee
Famille le pain cuit, ou la paſte appreſtee,
Ou tout autre ſien meuble, au moins ſi bien ſaiſir,
(O barbare hideur!) que ſur terre geſir
Plus vilement encor que les beſtes il faille,
Deſſous qui tels voleurs ne rauiroyent la paille.
Mais il n'eſt rien qu'ici ces hommes hayent tant,
Que l'homme dont ils vont les ſeuls membres portant,
La ſeule face auſſi: car ſi tant que nous ſommes
Ne leur eſtions d'eſprit diſſemblables, des hommes
La race ne deuroit du ciel ſe regarder,
Se porter de la terre, & tant ſoit peu garder
En ſa peruerſe eſpece, ains dans ſon ventre large
Telle mere engloutir deuroit ſa faulſe charge.
Pour tels hommes le Ciel n'a point aſſez, ie croy,
De foudres, de courroux, de deſaſtre, & d'effroy:
La mer n'a point aſſez de hurlemens, d'orages,

De tourmentes, d'horreurs, d'abyſmes & naufrages:
La terre aſſez de peſte & d'autres hideus maux,
De triſtes, veneneus, ou cruels animaux,
De poiſons, de venins, de funeſtes diſcordes,
De precipices bas, de feu, de fer, de cordes,
De Iuges impiteus pour là les condamner,
Ny de bourreaus pour tel ſalaire leur donner:
Ne permettans iamais que leur charongne rentre
Au grand tombeau du ſein maternel, mais au ventre
Des maſtins charongners, des ſiniſtres oiſeaux,
Qui meſme encor cent fois ſont trop dignes tombeaus:
De tels hommes de proye en toutes leurs beſongnes,
Recherchans des humains les maux & les charongnes,
Que meſme auant la mort on leur voit dechirer,
Bequeter, & tous vifs en la fin deuorer.
Pour eux l'Enfer encor n'a point tant de Cerberes,
De Tiſiphones, tant d'Alectons, de Megeres,
Qu'il faudroit de priſons, de tenebreus manoirs,
De brandons, de ſerpens, l'vn & l'autre tous noirs,
De fuits enſanglantez, de tenailles mordantes,
De fleuues tous bruſlans, de grand's roches pendantes
Sur le chef attendant, de pierres, de tonneaus,
Et de rouës qu'en vain on porte, on remplit d'eaux,
On tourne, ſans iamais voir la peine eternelle
Ceſſer, puis que l'eſprit eſt eternel comme elle:
Ou ſi ces maux ne ſont qu'antiques fictions,
Pour eux la conſcience a moins de paſſions
Qu'il ne conuient, d'aigreurs de remors, de piqueures,
De cauteres rongeans par ſecrettes bruſleures,
D'eſtourdiſſans fleaus coup ſur coup rebatans,

D'affamez vipereaus sans cesse resortans
Du fond de la Memoire, & de mainte autre peine
Que tel resentiment horriblement rameine,
D'vn tel viure faisant presque vn continuel
Mourir, & de la terre vn Enfer plus cruel,
Faisant de nostre corps nostre ame estre bourrelle,
Et de soymesme encor la meurtriere cruelle.
Mais pourquoy ces tourmẽs, quand plus au vray i'y pẽse,
Veus-ie estre accreus à ceux qui sont sans conscience,
Pour la plus part exempts de souffrir tels tourmens,
Puis qu'ils se font exempts de tous tels sentimens?
Il vaut mieux renuoyer au vrais tourmens leur vie,
Dont en fin quelque fin meschante la chastie,
Soit par conseil des Dieux, soit par vne equité,
Qui souuent mesme aux tours de fortune a esté:
Ie sçay qu'en rien plustost sur leurs chefs ie n'attire
Par ces vers que i'escri, les maux que ie desire
Leur estre ramenez, mais si ie ne puis plus
Proffiter aux vieux Grecs, aux vieux Romains exclus
Et de vie, & d'Empire, & puis que tout barbare
Regne viel ou nouueau de mes vers ie separe,
Comme indigne de reigle, & si à nos ayeulx
Lors qu'on voit tout remede inutile pour eux
Seruir, il n'est possible au moins à la couronne,
Que sus vn si doux peuple vn grand destin te donne,
Mesme au sceptre des Rois tes voisins qui à toy
Sont liez & par sang & par semblable foy,
A tout Roy de l'Europe & aux grands Republiques,
Qui encore à mon gré imitent les antiques,
A tout Duc, à tout Prince, ou Prelat qui en main

Tient en la Chreſtienté quelque eſtat ſouuerain,
Voire à toute leur gent, puis qu'ainſi que la tienne
Preſque ſous meſme loy, ſoit ciuile ou Chreſtienne,
Chacune ſe maintient, puis que d'eſprits & cœurs
Et de meſme deſſeins pour meſme loy, de mœurs,
D'armes & arts encor qu'il y ait difference,
La difference n'eſt pourtant telle qu'on penſe:
Si bien que qui voudroit faire ſous ſoy trembler
L'vniuers, il pourroit l'vne à l'autre aſſembler:
Et puis que toutes ſont en l'Europe, qu'eſlire
Les deſtins ont voulu, pour ſouuent vn Empire (droit,
Donner aux ſiens, plus vray, plus grand, plus ſainct, plus
Qui, peut eſtre, en fin, SIRE, aux tiens tous ſeuls ſe doit:
Ou bien ſans auoir ſoin de tout tel peuple eſtrange,
Bien que ſous la loy noſtre, vn Dieu commun le range,
Au moins à tes François, peuple qui d'vn lien
Plus grand que naturel eſtreint ſon bien au mien,
Ie veux iuſqu'à la mort dedier cet office,
Comme à toy, Roy, ie veux ſacrer ce ſainct ſeruice,
Sans chercher de m'y voir par toy Prince excité,
Et ſans qu'onque ta gent l'ait de moy merité.
Ie veux dõc qu'vne ardeur & plus libre & plus ſaincte,
Et plus aigre à bon droit, dont iamais eſtre atteinte,
Puiſſe quelque haute ame éepriſe en mon cœur ſoit,
Par l'equitable inſtinct de la Muſe qu'on voit
Plus aſpre, & bruſque, & iuſte, & qu'elle alors me face
D'art nouueau façonner quelque trompe de chaſſe,
Inuſitee à tous, meſlant à la fureur,
A l'eſpouuentement, à la froide terreur,
Des meſchans les raiſons, & meſme des offences,

Ou des aueuglemens, ou bien des conniuences,
Qu'aux offenses on fait vn iuste resentir,
Vn forcé marrisson, vn tardif repentir,
Et maugré qu'on en ait vn conseil qui rameine
L'horreur de ce qui mesme agreoit Melpomene:
C'est la Muse qui peut des diuerses façons,
Plus rares qu'ayent eu iamais les plus hauts sons,
Animer ma grand' trompe & d'vne estrange haleine,
Par toutes les forests de la grand' race humaine
Peut faire entendre vn iour ce tortueux airain,
Auquel & mon espaule & ma bouche & ma main
Addresser se verra, pour auec quelque grace
Le porter en echarpe, auec ardente audace
Dans le poing le reprendre, & puis en chasque part
Qu'il le faudra sonner, l'emboucher d'vn grand art,
Plus bruyamment encor, qu'en mes scenes Tragiques
Ie n'ay faict eclater mes grands cornets Bacchiques:
Plus librement aussi, que parmi les hauts bois,
Premiers des anciens, les Histrions sans loix
De Comedie encor, se barbouillans de lie,
Ne souloyent d'vn chacun au vif piquer la vie,
Mesme plus aigrement, que parmi maint rocher,
Et maint bois contrefait on ne voit emboucher
Vn long cornet bouquin crochu par le gros bout,
Lors qu'vn Satyre vieil en se riant de tout,
Entre ses tons aigus, mord, egratigne, affolle
Les ridicules mœurs de nostre race folle,
En ces Scenes qui ont des Satyres cornus,
Le nom de leur poeme & leurs noms retenus:
Et sans que toutesfois par les mots de ma trompe

Les

Les loix de modestie ie rompe,
Si bien que trop d'aigreur me poussast hors des rangs,
Et sans qu'en rien ie poigne ou les Rois ou les grands,
Si ce n'est en cela pour qui vrayment ie pense
Qu'ils m'adiugeroyent mesme & los & recompense,
Se voyans à leur bien si bien eguillonner,
Ou bien à ce qui peut plus d'honneur leur donner.
Car il ne faut iamais qu'vn Prince au gain regarde
Si fort, que son honneur & sa gloire il hazarde,
Ains sa memoire encor, de qui le seul espoir
Doit causer le grand cœur qu'en tout il doit auoir,
Et le mespris qu'il fait aux choses belliqueuses,
Des hazards se poussant iusqu'aux plus hazardeuses,
Le desir d'estre veu iuste, accord & loyal,
Genereux, vertueux, adroit, & liberal,
Et l'enuie de faire à tous siecles paroistre
Son Regne entre ceux-là que plus grands on voit estre.
Car c'est le seul espoir de memoire, qui fait,
Au moins s'il est vray Roy, que dans son ame il ait
Tout tel hautain desir, & qui mesme peut faire
Qu'en heur comme en grandeur de son peuple il differe.
Car sans vn tel espoir, veu le faix, les ardeurs
De croistre, les soupçons, les soucis, & les peurs,
Et veu les aigrisons & les fureurs encloses,
Trop plus grandes d'autant que de plus grandes choses
Elles vont renaissant: veu les aspres douleurs
Que lon sent pour se voir arriuer des malheurs,
D'autant plus grands qu'aux grands plus heureux ils a-
Veu les aigus regrets qui dãs leurs serres tiẽnẽt (uiẽnẽt:
Telles ames, alors que par vn long effort

Qu'vn decore requiert tout ce qu'à l'heure porte
Ce jeu brief & ce roolle, apres lequel il faut
Soudain se retirer derriere l'echauffaut,
Souuent sans le succez des choses desirees,
Souuent auecq' ennuy des choses empirees,
Souuent auecq' regret & mescontentement
D'auoir ainsi fini son roolle brieuement,
Plus souuent auec honte & repentance & rage
D'auoir trop mal ioué tant digne personnage,
Tant qu'auecques vn blasme en sort encor vn ris,
De voir l'orgueil enflé soudainement surpris
D'estonnement & faute, & bien souuent encore
Auec cruelle fin, qui sans fin deshonore,
Qui au chaisnes de fer les couronnes changeant,
Ou sous honteuse mort piteusement rangeant
Telle enfleure de vie en mille horreurs terribles,
En muglemens tragicqs, en larmes, en horribles
Pitiez, qui quelquesfois pour le peu d'amitié
Qu'on porte à tel ioueur, ne sont point de pitié,
Vont tout d'vn coup cachant tout cela qu'on admire
En eux, sous le rideau que le sort soudain tire
D'iceluy, les couurant pour iamais tel rideau,
Le plus souuent tout noir: c'est vn obscur tombeau,
Si tombeau mesme ils ont, qui pour la fin receuë,
Peut estre, couurira la grace qu'ils ont euë
Pour vn temps, la faueur des spectateurs, l'honneur,
Magnificence, pompe, accortesse, & bon heur,
Mesme ce qu'ils ont eu de courage & victoire
Sur d'autres, voire encor de clemence en leur gloire,
Et en leur triste fin d'innocence & de cœur,

Pour contre le malheur, la fureur, la rancueur,
Et le tort, s'il y est, porter telle inhumaine
Issue, & meprisant comme trompeuse & vaine
Toute gloire & grandeur, mesler aux durs sanglots
Quelque parole, ou fait, digne de quelque los,
Et qui puisse apres quelque constance apprendre,
Au lieu de s'enterrer dans l'vrne de leur cendre.
Mais au rebours souuent on voit ce tombeau là,
Qui (peut estre) dans soy pour iamais tout cela
Que i'ay dit, couurira, si ces Rois d'auenture
Ont eu soit en viuant, soit en la mort si dure,
Quelques vns de ces dons: il ne couurira pas,
Soit pour la vie, ou bien pour l'horrible trespas,
Les deffauts d'heur, de sens, de bon cœur, de paroles
Dignes, & dignes faits, aduis, les rages, les folles
Ardeurs, l'horreur honteuse en l'air il vomira,
Puis par tout l'vniuers l'air l'éparpillera,
Tant que le bruit ailé qui sera d'áge en áge
Courir ce qui est pire, en portant grand dommage
A tout bien qu'ils ont eu, portera grand renfort
Aux blasmes de leur vie, aux hontes de leur mort.
On se taist à bon droit du mol Assyrien
Sardanapale, aussi ie croy qu'il n'y eut rien
De bon dans telle femme, ou dans tel homme láche
Qui en femme s'ornoit, & partissant la táche
A sa troupe lasciue, impudemment mesloit
D'vn salle & mol regard l'ouurage qu'il filoit:
Encore a t'on bien sceü retenir de sa vie
Telle honte, & la honte encor par qui rauie
Luy fut & la couronne, & la vie, & l'honneur,

Auec ſon faux plaiſir & malheureux bon heur,
Auecques ſon oiſiue & chetiue richeſſe,
Qui trop mal auoit peu la molaſſe pareſſe
De ſon cœur, qui iamais ne fut eſmeu ny fort,
Ny maſle, fors qu'vn peu ſur l'inſtant de ſa mort,
Ineuitable à luy, meſme on paſſe en ſilence
Ce point que plus louable en ſon grand blaſme on penſe,
Ains en honte plus grande on táche le tourner:
Diſant qu'ayant bien veu qu'il ne pouuoit donner
Ordre à ſon dur deſtin brutal, il voulut faire
Son ſepulchre en cela qui ſeul luy pouuoit plaire,
Se bruſlant dans ſon or, dans ſes biens precieux,
Qui deuant luy bruſloyent & ſon cœur & ſes yeux.
Des Rois ſes deuanciers autant que luy barbares,
Des peinturez Medois, des Rois porte-thiares,
Qui regnerent en Perſe, & d'autres qui tenoyent
Leurs ſceptres ſous ceux-ci, qui par tout dominoyent,
Pluſieurs ſous leur cercueil, preſque de meſme ſorte
Ont dans leurs os poudreux enſeueli la morte
Memoire de leurs faits, de leurs dits, de leurs noms,
De leur vie, & leur mort, excepté quelques bons,
Iuſtes, heureux, ou preux, encor ce qui plus reſte
D'iceux c'eſt ce qui plus leur fut iadis moleſte,
Honteux, ou deſaſtreux: mais pource qu'ils ne ſont
Ny blaſmables du tout, ou qu'au contraire ils n'ont
Vn los du tout entier, la trompette que ſonne
La Renommee, ou bien piteuſe leur pardonne,
Ou bien ingrate oublie à nous rememorer
Du tout cela, dont plus ils táchoyent l'honnorer:
Choſe qu'elle n'a pas à tant d'autres Rois faite,

Dans lesquels presque on vit vertu du tout parfaite,
Ou presque parfait vice, ains d'vn renom diuers
Ces deux les font sans fin reuiure en l'vniuers.
Ces Rois qui par les maux qu'ils firent ou receurent,
Dans le tragicq theatre à tant de fables furent
Et sont mesme auiourdhuy, presque vn continuel
Et second argument, puis que perpetuel
Leur renom s'est rendu par implacables rages,
Qui par enuie ou haine exerçoyent leurs outrages,
Ou par euenemens de pitiez, de hideurs,
Qui tant à droit qu'à tort tomboyẽt sur leurs grandeurs,
Rencontrans pour leurs maux commis ailleurs ces peines,
Fussent Thebains, ou ceux de Troye, ou de Mycenes:
Car, comme en d'autres vers i'ay chanté, la plus part
Des ouurages Tragics de ces trois maisons part:
Fussent ceux qui premiers à Corinthe donnerent
Leurs loix, ou qui premiers dans Athenes regnerent,
Ou dans d'autres Citez, qui en se remplissans
De hargne, horreur, & meurdre, alloyent ainsi *
A la plus haute Muse vne ardeur qui l'allume
De sans cesse en leurs maux rensanglanter sa plume:
Quiconques soyent ceux là, ie les croy malheureux
Doublement, d'auoir eu leur memoire apres eux,
Premier par leurs malheurs ou crimes reuiuante,
Et puis par tels écrits, par qui se rensanglante
Sans cesse leur renom, & par qui mallement
Leur reuiuant orgueil remeurt incessamment.
Aussi, comme ie croy, veu que nous peruers hommes
D'vn ialoux naturel trop plustost induits sommes
A remerquer les maux, que les biens, il faut bien

Qu'aux honneurs & bontez presque ils ne puissent rien,
Ou bien peu de mechant & de honteux paroistre,
Pour tousiours apres nous faire aux siecles paroistre
Nostre memoire bonne & glorieuse aussi:
Ce que tesmoignent mesme assez ces Princes ci,
A l'issuë desquels horriblement infame,
Infortunee aussi ceste volante Fame
S'attache seulement: mesme les cruautez,
Dont les vns tristement ou les autres traitez,
Ce sont les seuls sujets, qui plus apres leur vie
Leur chetiue memoire ont desenseuelie,
Laissant presque du tout tout cela dont leur bon
Naturel en naissant leur fit (peut estre) don,
Ce dont l'enseignement, l'áge, l'art, l'exercice,
Aux grandes choses peut entremesler leur vice,
Froidement s'assopir d'vn dormir continu,
Ou bien ceder au mal qui mieux est retenu.
Que retient on de grand, de toute la grand' race
Du vieil Laomedon? qu'a ton dont mesme on face
Memoire de son fils, ce Priam tant puissant,
Sous qui la grand' Asie alloit son chef baissant?
Et qu'est-ce donc qui plus sur luy se rememore,
Et plus souuent, sinon ce qui honnit encore
Auiourdhuy ses honneurs, sa puissance, & le doit,
Qu'enuers chacun garder aux grands Rois il faudroit
Ce qu'on merque de luy, bien que la vaine Grece
Feindre (peut estre) ait peu toute la menteresse
Fable qu'on oit de luy: c'est que pour reuenger
Hesione rauie, il souffrit outrager
Ceux qui n'en pouuoyent mais, & qu'apres au publique

Repos & paix des siens, il proposa l'inique
Conseil, de ne vouloir rendre honteusement,
Comme aumoins il sembloit, ce qui non autrement
Qu'auecques des-honneur, auec honte & pillage,
Et faulsement de foy fait au sainct hostelage,
Auoit esté raui, puis desia refusé,
Dés que presque on en eut si traistrement vsé:
Quelle reproche helas! de voir cheoir tant de peine
Sur vn Roy ia vieillart pour l'adultere Helene?
Et qu'il falloit qu'vn Roy, que mesmement vn cas
Si vain ne concernoit ny ne delectoit pas,
Ia tout meur & tout blanc, souffrist estre enflammee
Pour vne femme à tort dedans ses murs menee,
Telle guerre sur luy, quand mesme il abondoit
De famille chez soy, qui encor redondoit
Par diuers Hymenee en tant d'autres familles,
Tant de fils, & de bruz, que de gendres & filles,
Pour qui craindre il deuoit qu'en fin par la raison
Que quelques Dieux feroyent si puissante maison,
Que tant d'autres auoyent pour leur source superbe,
Ne fust auec leur ville en fin couuerte d'herbe,
Apres qu'vn long effort d'vn grand peuple outragé
Auroit tout & par fer, & par feu saccagé,
Tant de grandeurs, & tant de richesses rauies,
Tant de testes à luy si cheres asseruies,
Qui au cruel seruage encores ne seroyent
Que tristes demourans de tous ceux qui auroyent
Accompagné durant le sac de leur prouince,
Par leur mort le piteux meurtre de ce vieil Prince.
Aussi quelle memoire agreable peut il

Retirer de son sort parauant tout fertil
D'heur, de race, & de biens, quand d'vne infortunee,
Triste, deshonnorable, & cruelle iournee
On verra tout borner dans vne Scene, ou bien
Dedans vn liure encor saigneux du meurdre sien:
Quand par Pyrrhe on verra forcer ses murs royaux,
Tous les siens se serrer le cœur de si grands maux,
Les femmes rompre l'air de leurs voix éclatantes,
Et rompre de leur poil les tresses innocentes:
Quand dans vne peinture, ou dans les vers qu'on lit,
Ou dans la Scene, ou bien en ce que mesme on dit,
Si suiuant la memoire en ceci pitoyable,
L'vn à l'autre on raconte vn tel fait lamentable,
Auec les sens emeus & troublez on orra,
Ou bien representer à l'œil mesme on verra
Cent & cent autres maux, dont ceste nuict meurtriere
Qui du regne de Troye estoit la nuict derniere,
Remplit la ville où ja par tout bruyoient les feux,
Et la Court, & l'œil mesme à ce Roy, qui aux vœus,
Au saincts autels sacrez, aux sanglots, & aux larmes
Auoit eu vain recours, ne pouuant rien par armes,
Iaçoit que cassé d'âge & desaccoustumé
A vestir la cuirasse, il se fust lors armé:
Et iaçoy que voyant Polite ieune d'âge
Plus que nul de ses fils, iusqu'au propre visage
De luy son pere s'estre en fuyant echapé
De Pyrrhe, & de rechef estre là ratrapé:
Et voyant que nauré, tombant, & demi-roide,
Blesmissant, debatant, atteint de la mort froide,
Auec sanglots les yeux paternels il souilloit

Du ſang,auquel depit & ieune il petilloit,
Il ne peut lors ſouffrir qu'aux piés & qu'à la face
D'vn pere tel maſſacre en ce pauuret ſe face,
Mais d'indignation lançant d'vn bras vieillard
Et foible,mais pourtant ſi fort qu'il peut ſon dard
Sur l'inhumain meurtrier,& d'ardant vitupere
Le demantant de dire vn Achille ſon pere,
Qu'il auoit trouué meſme ennemy tant humain,
Fit l'effort de la voix accompagner la main:
Qui fut cauſe,qu'helas! Pyrrhe piqué d'outrage,
De haine,& de fureur,enuoya ce meſſage
A ſon pere porter iuſqu'à l'ombreux enfer
Par ce meſme Priam,qui trop moins de ſon fer,
Que de ſon aſpre voix auoit peu faire offenſe
A ce Neoptoleme,& qui pour recompenſe
Tout murmurant encor fut aux ombres d'embas
Chaßé d'vn autre coup poußé d'vn autre bras.
Car ſon corps fut à iour trauersé de l'eſpee,
Là où le dard ayant la targue vn peu frappee
Par la pointe du fer,preſque à peine y pendoit,
Monſtrant le pauure effort du bras qui le dardoit.
Puis qu'on ſçait que la fin d'vn grand,qui ſe decœuure
Aux ans s'entreſuiuans,couronne en fin ſon œuure,
Ou bien d'vn verd laurier pour tout iamais aprés
Verdiſſant,ou d'vn vieil & funeſte cyprés,
Et d'vne branche d'If par les ans ſeiche & morte,
Tant qu'il ſemble à tous coups qu'à nous on la rapporte
De l'oublieux cercueil,ne nous repreſentant
Qu'vn nom que va la mort auec le corps dontant:
Puis que c'eſt la fin,dis-ie,en quoy le plus s'arreſte

Le vol du Temps, soit elle honneste ou deshonneste,
Pleine d'heurs ou malheurs, pleine de faits & mauls
Admirables, ou bien vuide de tout grand los:
Puis que l'homme en oyant parler de quelque antique,
Auant que presque ouir de sa vie Heroïque,
Ou bien cruelle, ou lâche, ou folle, les discours,
Impatient s'enquiert, ce qu'à la fin du cours
Il deuint, & de brusque ardeur precipitee
Met là le but entier de la chose contee,
De la memoire aussi qu'il en veult retenir,
Et de tout fruict qui peut par l'exemple venir.
Voyons quelle est la fin de ce grand Roy d'Asie,
Qui trop plus est merquee, & plus souuent choisie
Pour sujet, qu'vn grand cours de ses ans, quand on va
En memoire amenant la memoire qu'il ha:
Iugeons s'elle enrichit vers les siecles suiuans
Le souuenir qu'ils ont du long fil de ses ans,
Ou s'elle l'apauurit, d'orageuse nuee
Couurant toute sa vie assez ia denuee
De soymesme, de vraye & plus digne clarté,
Veu les dons qui en elle extremes ont esté,
Pour rendre par Empire, & puissance, & richesse,
Vne lueur qui fust des grand's lueurs maistresse.
Mais elle assez desia malheureuse en grand heur,
N'ayant pas son merite égal à sa grandeur,
En sa richesse encor quelque peu souffreteuse,
De ce qui iustement peut rendre plantureuse
La vie qui plus ferme & durable nous suit,
Si le viure premier à ce second ne nuit:
Mesme en son grand Empire encores mal adextre,

Non pas pour ne pouuoir extremement l'accroiſtre:
Mais pour n'auoir preueu que (peut eſtre) il faudroit
Que le tort outrageux en fin cedaſt au droit,
Au long ſiege les murs, les choſes ordonnees
Par les Dieux, comme on dit, aux fins des deſtinees:
Et pourtant n'auoir pas chaßé l'occaſion,
Qui petite euſt bien peu ſi grand' deſtruction
Sur ce Regne apporter, ſi lon venoit permettre
Ce qui tant ſoit peu meſme en branſle l'euſt peu mettre,
Et, ſi faut encor dire, en ſa puiſſance extreme
Aueuglément ſe fit impuiſſante ſoymeſme,
Enfermant & bornant tout ce qu'elle pouuoit
De ſes murs, où trop grande aſſeurance elle auoit.
Car ſi ce grand Troyen iugé des Grecs barbare,
N'euſt eſté non plus qu'eux de ſes forces ignare,
S'il euſt eu le conſeil, l'addreſſe, & le deuoir,
Par les ſiens, par luymeſme egal à ſon pouuoir:
Et ſi dés que les Grecs, qui ſe meſcontenterent
De ce rapt, & les vns les autres irriterent,
Se mandoyent, s'apreſtoyent, eux & leurs naus armoyẽt,
Et leurs diuerſes mers pour s'aſſembler ramoyent,
Qu'ils attendoyent les vents ſi long temps en Aulide,
Pourqui leur plus grand chef ſe rendit l'homicide
D'vne horrible façon, lors que par pieté
Faulſe & lourde excuſant l'enorme cruauté,
Sur l'execrable autel, au ſang de la pucelle
Iphygene il trempa ſa dextre paternelle:
Et durant meſme encor que de ce lointain port
Iuſqu'aux bords Phrygiens leur route & leur abord
D'heure & en peu de temps, luy qui telle abondance

De biens tenoit chez soy, deuoit toute puissance
Des siens & des amis en Phrygie assembler,
Qui trop plus que les vents, les Grecs eust fait trembler,
Et pour qui dans Aulide eust esté du tout vaine,
D'autres Vierges le meurdre & l'offrande inhumaine,
De loin dedans leur sein il eust poussé la peur,
Il eust de loin rompu le dessein & l'ardeur.
Car quel espoir eust eu d'entr'eux vn chef de guerre,
Si n'ayant que des naus, & point d'armee en terre,
Et sçachant qu'vne flote, encor qu'estrangement
Effroyable & nombreux soit son embarquement:
Ne peut pas presque encor porter si grand' armee,
Que la moindre qui peut par terre estre menee,
Aueugle eust entrepris d'aller lors conquester
La terre où il eust sceu sur terre s'aprester
Trop plus puissante armee, à fin de le surprendre
En la descente, ou bien l'engarder de descendre?
Qui ne sçait combien l'vn trop plus que l'autre peult,
Si rien fors qu'empescher la descente on ne veult?
Par vn nombre petit, lors qu'vn bon chef commande,
Rembarrer mesme on peut la flotte la plus grande.
Iugeon donc quel moyen toute la Grece eust eu,
Si ce Roy Dardanide à sa force eust pourueu:
De se mocquer des Grecs il luy estoit facile,
D'autant plus qu'à son dos il eust eu sa grand' ville,
Pour lors forte & munie, où mesme eust peu loger
Vn ost entier, en tout succez de tout danger,
Outre espoir auenu, s'il eust esté possible
Au moins que l'ost Gregeois luy fust en rien nuisible,
En la sorte qu'ici breuement i'ay fait voir,

Et dont le prompt moyen n'excedoit ſon pouuoir.
Car tant s'en faut qu'ainſi des grandes forces ſiennes,
Sur les bords affrontant les naus Pelagiennes,
Il ne les euſt au moins contraintes à ramer
De rechef leurs chemins ſillonnez en la mer,
Pour en effroy, dedain, & honte, & moquerie,
Porter les leur chez eux digerer leur furie,
Que ſans doute ce Prince euſt peu les laiſſant prendre
Terre dans ſes pays ſans les riues deffendre,
En pieces les tailler, & ſemer par monceaux
De charongnes ſes champs, des armes & vaiſſeaux
Eſtre maiſtre, en vn rien priuer d'honneur Mycenes,
Gardant ces chauds maris d'auoir beſoin d'Helenes,
Se fiant aux ſiens ſeuls, & trop barbarement,
Que ie croy, meſpriſant tout aduertiſſement,
Les laiſſant aborder iuſques au port Sigee,
Pour en leur prime abord voir ſa ville aſſiegee,
Et ne penſant, ie croy, pour aſſaut ou bataille
Qu'il euſt beſoin de rien, fors que de ſa muraille
Pour entiere ſeurté, des propres enfans ſiens
Pour chefs de tout combat, de ſes ſeuls citoyens
Pour ſoldats de ſa haute & ſuperbe apparence,
Pour tout rebut des Grecs & toute ſa deffence:
Qui pis eſt ne ſongeant, ce croy-ie, à tout le fort
Appareil de ces Rois aſſemblez, qui d'effort,
De haine, eſpoir, & cœur, & de force cueillie
De mainte force auoyent vne force aſſaillie,
S'eſtant meſme vn chacun en ſon endroit forcé,
Trop plus qu'en meſurant ſa force on n'euſt pensé:
Bref, ne poiſant, ie croy, que ſe voir chez ſoymeſme

Surprendre à l'ennemi, c'est vn peril extreme:
Encore, & nonobstant ce lourd ou fier mépris,
Dont la Memoire à tort ne l'auroit point repris,
Que vit-il arriuer aussi tost qu'à la riue
Troÿenne telle armee en mille naus arriue?
Tant estoit grand & fort & haut de ce Roy ci
Le pouuoir: & quoy doncq, si le preuoir aussi
Grand & haut, comme luy par conseil braue & sage,
Au pouuoir eust donné de soymesme l'vsage?
S'il faut croire celuy qui mesmement en gloire
De ses Grecs a gardé dans ses vers la memoire
De l'aspre & longue guerre, aussi tost que dedans
Ce haure ces Gregeois apparurent ardens
De vanger leur iniure, & que les Troyens veirent
Qu'armez d'armes & cœurs sur la greue ils saillirent:
Eux au rebours enflez, aspres, & forts, & durs,
Au hasard du combat, en laissant de leurs murs
La seurté, marchans roide & droit se presenterent
A l'ost desambarqué qu'en fureur ils chargerent,
Donnans puis çà, puis là, puis tantost de cœurs grands,
Escartans ceux qui ia vouloyent prendre des rangs:
Puis courans renfoncer tantost de cul & teste
Ceux qui rangez tenoyent desia leur troupe preste
Pour d'ardeur soustenir le choc, & repousser
Ceux, qui pour tost les rompre enrageoyent d'enfoncer
Sur d'autres, qui non pas par froideur ou paresse,
Mais d'autant que (peut estre) ils auoyent en la presse
Des vaisseaux, leurs vaisseaux, ou que plus esloignez
Ils les auoyent du bord, ou bien qu'embesongnez
Aux charges ils estoyent, pour faire en ordonnance

Tenir leurs naus, & mesme y laisser resistance:
Ou bien à tous deuoirs, dont lors auoit besoin
Selon la loy guerriere, vn grand ordre & grand soin
Qu'il leur falloit auoir de tout poinct necessaire,
Et duisible & gaillard qu'il leur conuenoit faire
Pour l'égard de la mèr, ou d'autant qu'ils estoyent
Embesongnez à ceux qui encore sortoyent
A la file, & de rang, & qui dés leurs sorties
Rendoyent agilement leurs forces departies
Par troupes: car encor ils n'auoyent eu loisir
De dresser bataillons & tout ordre choisir,
Ils auoyent seulement entre leurs Capitaines
En leur chemin conclu les choses plus certaines,
Pour au saillir premier le desordre empescher,
S'on venoit viuement leurs gens escarmoucher.
Plusieurs donc de ces chefs voyent que l'escarmouche
Si forte à leur mespris, ains à leur perte touche,
Si les Troyens voyoient mettre à sang ces premiers,
Et croyans de pouuoir faire ainsi des derniers,
Faisoyent encor deslors saillie sur saillie,
Dont iusqu'au creus des naus fust leur flote assaillie:
Et lors entre les cris des bruyans matelots,
S'entrehastent de geste, & de signe, & de mots,
Et monstrent en tous trois qu'ils vouloyent de courage
Indomtable domter ceste aduersaire rage.
Les vns font leurs vaisseaux du riuage approcher,
Les autres font les leur aux prochains accrocher,
Puis passans par plusieurs sautent d'vn pié deliure
De tillac en tillac, aux leur se faisans suiure:
Les autres font leurs naus au largue depestrer

D'entre

D'entre la presse druë, & pour bien tost entrer
Au plus pres des combats, s'eslongnans vn peu prennent
Vn tour ny long ny court, les vns en cernant tiennent
Vn tour plus long, à fin de pouuoir sortir mieux
En ordre, & se trouuer tous rangez sur les lieux
De l'acharné combat, les autres d'autre sorte
Font sembler qu'au riuage vn vol leger les porte,
Tant ils font roidement leur galere arriuer,
Pour plus viste la gloire auecq les coups trouuer.
Chacun boust & fremist, nul n'est qui ne desire
D'estre plustost dehors que dedans son nauire:
Mais le deuoir le nie a beaucoup, & mestier
Il n'est point de tirer tout l'exercite entier
Contre telle saillie, encore que l'encombre
Que faisoit son effort fust plus grand que le nombre:
Si est-ce, que ie croy, que ces Grecs s'estonnans
Des barbares soldats si vaillamment donnans,
Et outre esmeus, piquez, & bruslans, n'aperçoiuent
Rester presque en leurs naus que ceux qui rester doiuent.
Tandis ces Phrygiens non seulement bourroyent,
Et de cœur & de coups foudroyans rembarroyent
Les premiers descendus, mais bien ceux qui sortirent
Presqu'à l'heure rentrer dedans leurs vaisseaux feirent:
Car si tost qu'on les voit alliez, presentez,
Et en diuerse place asprement affrontez
A ces fiers Dardanois, de prime effort se sentent
Chargez, pressez, forcez, si fort qu'ils s'espouuentent
Tantost, & puis tantost reprenans leur vigueur,
Recueillans & leur troupe, & leur force, & leur cœur,
Ils vont tenans, donnans, poussans, & tant renforcent

Et le nombre & l'effort, qu'à leur tour presque ils forcent
L'ennemy, qui pourtant de ses barbares voix
Plus effroyable qu'eux, d'vn large & long pauois
Plus couuert qu'ils n'estoiẽt des courts bouclicrs de Grece,
De son soudain dessein, d'orgueil, d'ardeur, d'aspresse,
D'effort hardi, robuste, aueugle, & hasardeux,
Estoit, ie croy, pour l'heure encor plus poußé qu'eux:
Contre quoy le Gregeois vante son auantage,
Que luy bailloit l'adresse & conduite plus sage:
Qui plus est, il se sent époint outre cela
D'vn dépit enfiellé, d'vn creuecœur qu'il ha,
De voir qu'à si grand' foulle vn peuple estranger aille
En sa terre, en son haure, au pié de sa muraille,
En brauant menasser le Roy, les enfans siens,
Et du peuple les murs, les testes, & les biens:
Il est encore mesme enflé qu'à la rencontre
Premiere qui se fait, le menasseur se monstre
Plus estonné, moins roide, & moins ardent alors,
Maugré les cœurs repris, & les doublés efforts
Des Gregeois, les menant batant de place en place,
Souuent iusqu'à l'endroit de leurs naus il les chasse,
Tant que plusieurs d'entr'eux sans rien plus hasarder,
Presque conseilleroient de rentrer pour garder
Leurs naus, en se gardans dedans leurs naus soymesme,
Dont ils pourroient forcer tout effort plus extreme,
Auec les traits volans, auec les dards lancez,
Et qu'apres sur la greue ils combattroient assez:
Qu'on feroit mieux pour lors, attendant que fut faite
Leur pouruoyance à tout, de tendre à la retraite:
Qu'vn grand barbare effort soustenir lon ne doit,

Tant que tout esprouué, tant que tout preueu soit,
Et part art ordonné, mais si ces raisons crues
Dans ces gens refroidis, par eux se fussent creues
Du tout, ie croy, qu'à l'heure on les eust pourchassez,
Espouuentez, batus, massacrez, & forcez,
Iusqu'en leurs propres naus reduites au pillage,
Ainsi que ces fuitifs au meurdre & au seruage:
Parmi lesquels pour tel carnage executer,
Pesle mesle on eust veu ces Troyens se ietter,
Suiuant de bois en bois, par tout se faisans maistres,
Plus par desordre & peur que par leurs propres dextres.
Mais ceux qui sembloiēt prests dans soymesme de prēdre
Tel conseil, leurs auis soudain viennent reprendre,
Se rechauffans eux mesme, & les autres qui sont
Par tout en tel deuoir qu'aux Troyens teste ils font,
S'encourageans des coups, à la longue cognoissent
Que d'vn peu ces Troyens plus lassez leur paroissent
D'efforts plus longs & grands, & si bien les soustiennent
Que peu s'en faut qu'egaux tous les deux ne se tiennent.
Aussi croy-ie que ceux qui sur tous autres furent
L'espoir des peuples Grecs, & qui tousiours parurent
En dix ans que dura ce long siege odieux,
Vrais demi-dieux eux mesme, ou fort aidez des Dieux,
Furent ceux qui deuant, & lors que plus ils veirent
Que les inesperez forcemens le requirent,
S'estans tous les derniers en fureur debarquez,
Tous les derniers s'estoient aux vainqueurs attaquez.
Si dés l'abordement qu'en ces riues Troiques
Se ietterent dehors ces troupes Argoliques,
Et deslors que soudain ces Teucrēs enflammez

En grand nombre & grand ordre estoyent saillis armeZ,
Eussent voulu d'entree estre de la meslee
Auecq le moindre Aiax qu'on nommoit Oïlee,
L'autre Aiax au bouclier qui sept fois double estoit,
Et le Roy Menelas grand guerrier, qui sentoit
Plus fort l'outrage sien, puis l'autre Roy son frere,
Qui choisi pour seul chef de l'entreprise fiere,
Roy des hommes estoit, & pour au grand effort
Adiouster sur le champ quelque tour plus accord,
Vlysse en tout meslé, qui, de peur qui ne cede
Maugré son dol, prendroit Aiax ou Diomede
Pres de soy pour soustien, ce braue & furieux
Diomede qu'on feint auoir nauré les Dieux:
Puis sur tout autre encor le fils de la Deesse
Thetis aux pieds d'argent, qui d'extreme vitesse
Meslant l'extreme effort pour courir aux dangers
Plus grands s'est bien peu dire Achile aux pieds legers,
Qui quelque iour deuoit venger apres les larmes
De son dueil, son Patrocle occis dessous ses armes
Par Hector fort trompé, quand l'autre il aperçoit
Dessous l'armet, au lieu qu'vn Achile il pensoit
Mettre à mort, qui vengeant son cher Menetiade
Fit tout d'vn coup cesser la Troyenne brauade.
Car en crainte & frayeur Hector auoit tenu
Ces Grecs, tant que s'estoit ce Pelide abstenu
De combattre en sa nef, maschant l'ire enflammee
Pour Briseïs au lieu de Chriseïs menee
Au fier Agamemnon, qui pour se voir tollu
Son butin, le butin d'Achile auoit voulu:
Mais l'ami fut piqué du regret de la vie,

Qui au lieu de la sienne à l'ami fut rauie,
Plus qu'il n'estoit des morts, & pertes des Gregeois,
Des prieres de l'ost, & de leurs autres Rois,
Ni des riches presens qu'on luy prioit de prendre
Auecq sa Briséïs qu'à luy lon vouloit rendre:
Il s'arme, & de colere agilement sautant
Sur son char, va son œil tout embrazé iettant
Par tout le camp, pour voir si ce grand Priamide
Tueur d'hommes viendroit encor au vray Pelide
Furieux s'attacher: luy donc par tout faisoit
Tourner Automedon qui son char conduisoit
Galopant, dédeignant toute cargue, fors celle
Où l'amour, la vengeance, & la rage l'appelle.
Ie ne veus pas ainsi que l'aueugle sonneur
De ce braue duel croistre à l'vn d'eux l'honneur
Sans mesure, en faisant deux si grands capitaines
Courir si fort à pié qu'ils perdroient leurs haleines
A tourner quatre fois les murs d'vne cité,
L'vn épouantant l'autre, & l'autre épouanté
Plus que n'est la perdris, qui ia trois fois remise,
En repartant se void par l'autour presque prise.
Ie ne veux point encor en courant d'vn destin
Vne lasche, fuitiue & trop couarde fin,
Priuer l'vn d'eux d'honneur, & par fin si chetiue
La racine arracher de la memoire viue
De celuy, sur qui seul tant nos premiers François,
Et nos peres & nous, qu'aussi nos premiers Rois,
Et toy, SIRE, qu'on void heritier de leurs gloires,
Auons tousiours posé de nos hautes memoires
Le tige & fondement, mesme il ne me plaist point

De me laisser aller lourdement sur tel poinct
Auec l'antique erreur, qui tâche en vain de feindre
Aueuglément qu'vn seul Achile peut contraindre
La fortune si fort, que pour force qu'il eust,
Et pour tout cœur noueau que sa presence peust
Redonner aux Gregeois, iaçoy que lon s'efforce
Mesme de faire faire à luy seul toute force,
Du sang des hommes Grecs, comme sous la nuict noire
Vn loup dans vn troupeau rougiroit sa machouëre:
Combien qu'à vray parler, tant Hector que tous ceux
De sa part, sous l'effort ferme & non paresseux
Des Grecs rencouragez, commençassent adonques
De souffrir au combat plus qu'ils n'auoyent fait onques.
Car ces Heros, ces Rois, ces autres chefs bouillans,
Auec les leur s'estoient cent fois fait plus vaillans,
Sçachans que leur espoir ce grand Pelide, en place
Viendroit pour affronter d'Hector l'horrible audace,
Et que ses Myrmidons à la guerre bien nés,
Pour grand renfort seroient auec luy ramenez:
Mais ce iour il voulut que les vns attachassent
Premier, puis que tous d'ordre & de cœur s'y poussassent,
Et puis pour vn effroy tout soudain des Troyens,
Contre leur esperance il decochast les siens
Sur eux, luy sur Hector: or il voit donc qu'à l'heure
Aux cris des Myrmidons Hector planté demeure
Sur son char, il l'appelle, & le faisant tourner
Voit orgueillir son geste au lieu de s'estonner:
Car il cognoist celuy qui plus pouuoit sa Troye
Faire de Myrmidons & d'autres Grecs la proye,
Dont la mort pouuoit plus ensemble auantager

Sa terre auec sa gloire, & la Grece outrager.
Leurs guides sous leurs voix font qu'ardẽment decochẽt
Les cheuaux des deux chars qui l'vn de l'autre aprochẽt,
Mesme auant l'approcher ces Heros en courant
D'vn bras roide se vont leurs iauelots tirant:
Le coup d'Hector sembla plus que l'autre effroyable,
Mais Achile a le corps par tout inuulnerable,
Fors qu'en son talon seul, par qui Thetis dans l'eau
De Styx le tenoit lors qu'elle charmoit sa peau,
Par telle trempe: ou bien l'ayant renouuellee,
Comme autrement on feint, apres l'auoir bruslee,
Pour ce qui estoit sien faire à la peau rester,
Et tout ce qui estoit du Pere luy oster.
Mais sans croire à la feinte, au moins si c'est histoire,
Non pas fable qu'Achile & qu'Hector, il faut croire
Qu'estans outre nature estrangement tous deux
Vistes, roides, & forts, adroits, hautains, & preux,
Des autres pouuoit bien leur chair estre estimee
Non vulnerable, ainçois contre les coups charmee.
Ce que l'vn fit paroistre en ce combat mortel,
L'autre aussi fort long temps, mais il ne fust pas tel
Estimé sur la fin, quand sa prouësse agile
Et forte, vint ceder au coup fatal d'Achile.
Or ils n'eurent pas donc si tost lancé ces dards,
Qu'ils voyent retournez cu à cu leurs deux chars,
Tant que se rencontrans si pres, de violences
Incroyables saisis, posent vn peu leurs lances
Qu'en la gauche ils auoient, sur les chars, pour apres
Les reprendre & darder lors qu'ils seroient moins pres.
Ces lances n'estoient pas ni grosses, ny pesantes,

Ni tousiours vers le bout plus fort s'amenuisantes,
Sans arrest sans poingnee en hault ils les portoient,
Pour les lancer, & rien des nostres ne sentoient:
Et combien que plustost elles eussent semblance
De iaueline en fer & en bois que de lance,
Lances on pouuoit bien les nommer du lancer,
A quoy lon voyoit plus ces vieux preux s'adresser:
Laissans les lances donc, & pource que leur rage
Prompte brusloit apres les coups & le carnage,
Et pource qu'ils vouloient plus fort que de la nue
On ne voit cheoir la gresle & grosse & forte & drue,
Assouuissant leur faim tant sanglante, venir
Aux coups & drus & forts & durs à soustenir,
Croyans faire par là plustost que par l'adresse
De bien darder vn bois remerquer leur prouesse,
Outrecuidez, pensans desarmer & tailler
L'vn l'autre en vn moment, comme on voit écailler
Quelque horrible poisson dur d'ecaille, & l'atteindre
Dans la chair, l'écaillant si fort qu'on le voit teindre
De son sang par endroits, à fin que quand l'ecaille
Est ostee à son gré, par pieces on le taille.
Ensemble donc tous deux, sans que l'vn regardast
Aux premiers coups de l'autre, & qu'en rien se gardast
Que les Troyens pour luy perdissent tout leur cueur,
Que Priam ne preschast à son fils que la peur
Qu'vn seul luy deuoit faire, & combien que lon face
Hector obstinément l'attendre en vne place
Sans oncq vouloir entrer aux portes, que pourtant
Tout soudain il s'allast si fort espouuantant
Le voyant sur luy courre, & que tous ceux de Troye

Comme ſi cent eclats du Ciel quand il foudroye
Fuſſent tombeZ entre eux, auec tant d'autres forts
Peuples & chefs venus à leur ſecours pour lors,
Iuſqu'à vn tous perdus aux portes accouruſſent,
Se ſerraſſent dedans, ſans qu'en rien ſecouruſſent
D'eſpoir, d'hommes, de traits, de quelque autre deuoir,
Contre vn ſeul l'homme ſeul, qu'ils iugeoient leur eſpoir:
Eux qui auparauant long temps victorieux,
Ayans par leurs eſtours frequens & furieux,
Apres neuf ans forcé ces troupes Danaïdes,
De ſe vouloir ſauuer par les routes liquides,
N'y voyoient point pour lors d'accroiſſance plus grande,
Sinon d'vn homme ſeul & d'vne ſeule bande,
Voire encor ſe voyoient ſains & ſaufs, & qu'encor
Sain & ſauf leur reſtoit ce magnanime Hector,
Qui deuant tant de fois aſſaillant leurs grand's troupes
Semant le champ de morts, & dans les creuſes poupes
Dardant les feux vengeurs, pouuoit plus effroyer
Que ce grand Grec, qu'vn Grec menteur fait foudroyer,
Qui tant de fois auoit pour ſ'efforcer d'abattre
Son orgueil, deſiré ſeul à ſeul le combattre,
Et meſme alors qu'on feint que chacun ſe rendoit
Fuitif dedans les murs, de pié coy l'attendoit:
Comme meſme vne telle incroyable contrainte,
Par vn ſeul, ne m'eſt rien que vaine & lourde feinte:
Pour menſonge ie veux tout autant reprouuer,
Vn Phebus deſcendant pour Hector preſeruer,
Minerue contre Hector haranguant à ſon pere,
Par Iupiter en fin tel deſtin improſpere
De mort, contre celuy d'Achile balancé

Dans la balance d'or s'estre à l'heure abaißé,
Ceste mesme Deesse aux yeux vers descendue,
A fin que telle vie à tel poinct fust rendue:
Son Achile exhorté par elle, le moyen
De faire Hector tourner, puis du visage sien
De l'habit, de la forme, vn faux & soudain change,
Pour vers Hector vser de trahison estrange
Se faisant Deiphobe, vn encouragement
Simulé qu'elle donne, vn prompt recueillement,
Pour à tort rebailler la lance Peliade
A ce Pelide fier, qui trompant sa brauade,
Auoit failli d'atteindre Hector, qui n'eust failli
Achile, si son coup du bouclier recueilli
N'eust esté destourné: Puis l'autre iect de lance,
Dont luy qui sur Hector tout armé la relance,
L'atteint vers le gosier, ce que ie pense encor
Estre de tout ceci le plus vray: car d'Hector
C'estoit l'arrest fatal, de voir vn iour finie
Par la lance qu'on dit Peliade, sa vie:
Puis du mourant encor & du victorieux,
Les mots vn peu grossiers & trop iniurieux
Pour vn vainqueur honneste, & trop abjets aussi
Pour le cœur d'vn vaincu, tel qu'estoit cestuy-ci:
Puis tant d'autres façons de la fable assorties
Souuent si mal, qu'au vray s'elles n'estoyent parties
De telle antiquité venerable à tousiours,
Mesme tant en celuy qu'en tant d'autres discours
On s'en pourroit moquer, n'estoit que l'affluance
Si grande des beaux traits que iustement on pense,
Et hauts, & bons, & mesme au poëte decelez

Par les Dieux, sont parmi telles choses meslez,
Dont l'admiration doit tourner la risee
En l'honneur d'vne Muse en tous siecles prisee.
Mais moy qui ne veux pas laisser ore outrager
Ce qui nous appartient, & qui veux reuanger
Vne memoire haute estrangement blessee,
Par qui ta grand' memoire & la nostre auancee
Pour iamais peut bien estre, & qui me penserois,
Quand du costé des Grecs mesmement ie serois,
Leur memoire auancer, en rendant inutile
Comme fableuse en tout la victoire d'Achile:
Ie veux suiure l'instinct gaillard que ie reçoy,
Que par resentiment celeste i'apperçoy
Estre vray, pour le moins plus semblable à l'histoire,
Si quelqu'vne en estoit que vrayment on peust croire:
Car Dictys & Darés son supposez encor,
Le Grec Dictys n'eust fait ainsi mourir Hector:
Et sous tel instinct libre en brief ie te vois faire
D'vne façon qui plus te peut & te doit plaire,
Combatre nostre Hector, encor qu'vn sort fatal
Trop enuieusement soit sur luy tourné mal.
Ce grand Pelide armé de corps, de bras, de teste,
Mais sur son morion n'ayant pas ceste creste
Effroyable, qu'auant il y faisoit floter,
Trop marri de se voir d'autres armes porter,
Sçachant mesme qu'Hector auoit les siennes prises,
Sur soy par le combat de Patrocle conquises,
Fort & fier, haut & droit, & bruslant de bien faire,
Sur son char qu'il fait bruire, & dans ce champ eclaire
D'vne face enflammee, ainsi que lon peut voir

Vn tonnerre flambant, lors qu'il ne vient pas choir
En pierre, mais en flamme, & qu'en forme de boulle
Rouge bruyant, fiflant, dans les champs il se roulle.
Tout aussi tost qu'il voit Hector le fort des forts,
Dont le bras iusqu'au coude estoit tout rouge alors,
Mesme auant que fichez d'vne asseurance extreme,
Front à front, œil dans œil, & pié contre pié mesme,
Ils recherchassent l'art, l'vn sur l'autre auancé
Iusqu'à moitié du fer, de nerfs bandez haussé,
Tant que leur bras est long, en mesme instant dechargent
Leur coup suiui de coups, dont l'vn l'autre ils se chargent
Plus que Vulcan l'enclume, ayant dés l'aborder
Auec vistesse & grace, & force, sans tarder
Ia pieça mis au poing leurs trenchantes espees,
Noirastres de couleur, larges & bien trempees,
Ausquelles cedoit lors le clair iour en clarté,
Et de leurs bons harnois tout l'acier en durté,
Toutes les fois qu'en l'air incessamment mouuantes,
Escartoient leurs lueurs, ou bien que retombantes
Coup sus coup dextrement sans beaucoup espier,
Faisoient sembler qu'en plomb fust conuerti l'acier,
Au moins celle qu'Hector rouoit dedans sa dextre,
Et dont il chamailloit d'elle le propre maistre,
Sur l'epais morion faisant appesantir
Le roide & dru chaplis, horrible au retentir,
Et qui souuent remplit d'estincelles la place,
Ou bien faisant les coups tomber sur la cuirasse,
Et plus souuent encor dessus vn aceré
Pesant & grand bouclier, dont alors fut paré
Par Achile maint coup, quand le Troyen s'efforce

D'vne ſubtilité meſlee à l'aſpre force,
En feignant quelques coups, les ramener tout droit
Deſſus la face nue, ou ſur tout ce qu'on voit
En luy de decouuert, entre la cuiracine
Et le fort morion, ou de ruſe plus fine
Sur l'vne & l'autre eſpaule adroitement donnant,
Les courrayes trencher, qui ſeules vont tenant
Le corſelet fermé, pour apres l'ouuerture
Trouuer ce qui n'a pas reſiſtance ſi dure.
Veu l'art & veu l'effort qu'à l'heure on ne croit pas,
Le voyant & l'oyant ſortir d'vn mortel bras,
Tu as vrayment alors digne fils de Pelee,
Grand meſtier de grand force aux addreſſes meſlee,
Et grand meſtier encor d'auoir ſur toy tout bon
Corſelet & braſſals, bouclier & morion:
En flatant noſtre los, pourtant ie ne veux dire
Que ton parti ne fuſt touchant ces armes pire.
Car de celles que lors l'aduerſaire portoit,
Meilleure de beaucoup chacune piece eſtoit,
Auec les autres deux la cuiraſſe & l'eſpee,
Dans la forge Ætneanne auoit eſté trempee,
Et polie, & garnie, & richement encor
De relief burinee, & tant d'argent que d'or
Couché dedans l'acier par hiſtoires ornee,
Qui ſembloient viure en l'œuure, en qui la deſtinee
D'Hector & ton trophee on pouuoit ſur tout voir,
Hector meſme les vit, ſans pourtant en ſçauoir
Pour l'heure rien cognoiſtre, & ne penſa que fuſſent
Choſes qui ſur Achile ou ſur luy tomber deuſſent:
Malheureux de porter ignoramment ſur ſoy

De ſon cruel deſtin la trop iniuſte loy.
Dans ce mont, qui ſans fin ſous la grand' forge fume,
Vulcan le forge-foudre auoit deſſus l'enclume
Tourné tout cet ouurage,& luy meſme qui peult
Par vn grand art former aux metaux ce qu'il veult,
Des Cyclopes aidé pour batre,ou dans la braiſe
Mouuoir le fer,ou bien ranimer la fournaiſe,
De ſes mains meſme auoit ſi luiſamment poli
Tel ouurage,& de tant d'hiſtoires embelli
Sur tout,ou bien par trempe,ou par force diuine,
Donnant vne durté preſque diamantine
A telle eſpee,& meſme aſſez endurciſſant
Le reſte,pour garder que rien l'allaſt fauçant.
L'œuure fait,il bailla tel preſent à ta mere,
Qui pour te le forger à ce Dieu fit priere,
Tâchant faire par là qu'en toy, qui fus humain
Du coſté paternel, de la Parque la main
Pour trancher ton beau fil ſi toſt ne fuſt haſtee,
Ta vie toſt apres pourtant te fut oſtee,
Quand pour vanger Hector au temple d'Apollon,
Tu fus occis d'vn trait par ton fatal talon.
Ou ſi ce que i'ay dit des armes n'eſt encore
Que feinte,dont tant plus Hector ie deshonore,
Encontre toy l'armant de tel preſent fatal,
Dont meſmes il t'a ſceu faire encor aucun mal,
Si faut-il maugré moy confeſſer ſans feintiſe,
Quelque part qu'euſt eſté l'armeure par toy priſe,
Qu'en tout cela que toy, Prince,auoir tu pouuois
D'armes dans tes vaiſſeaux,ou que tous autres Rois
Auoyent dedans les leur,c'eſtoit l'armeure à l'heure

Qui en chacune piece estoit bien la meilleure,
Fust morion, cuirasse, & brassals, & bouclier,
Semblans, tant estoit bonne & la trempe & l'acier,
Fatallement fées : mais veu que tel orage
De coups tombans d'enhaut, d'effort, rage, & courage,
Dont Hector bien payé par tes bras tant & tant,
Va sur toy comme toy dessus luy rebatant:
Il faut que presque autant soit bonne & forte, & dure,
Chasque arme que tu as qui tant d'efforts endure,
Et puis ayant assez de l'horrible vaillance
D'Hector, que de la tienne armeure cognoissance,
Tu ne te serois oncq en tel combat ietté,
Si par trop contre toy l'auantage eust esté.
Iusqu'ici donc ces deux ont eu presque vne egalle
Puissance, mais la fin à tous les deux fatalle,
Auec honte deuoit d'vn & d'autre costé,
Par vn diuers effect mettre inegalité.
Car d'armeure & de fer Hector se fit paroistre
Plus fort, & ia s'estoit d'Achile rendu maistre:
L'autre d'vn peu d'adresse & par sort enuieux,
Vaincu se fit vainqueur du vainqueur glorieux.
Mais alors qu'entre deux ceci mesme ie chante,
Par quelle horreur, qui l'œil & l'oreille espouuante,
Ces Heros se sont ils rechargez, martelez,
Et des sons rebruyans du tout eceruelez,
Pour le moins si encore ils sont sans playe nulle,
Que peut estre l'ardeur & le cœur dissimule,
Leurs espees tantost semblent d'vn choir plus lourd
Ces armes assommer, auec vn coup tout sourd,
Ou tout mat, & tout plat; & tantost de bruyantes

Atteintes les rebatre, & tantost de tintantes,
Ou bien ne tintans point en donnant vont sonnant
Par compas vn bon son, tantost vont estonnant
De rechef ce grand camp d'eclatantes atteintes,
Les nuës mesme en sont penetramment atteintes:
Car comme i'ay chanté que ce fort Dardanois
Se va sur le bouclier, ou sur le dur harnois
D'Achile, de tant viste & tant poisante sorte
Acharnant, qu'on ne sçait comme l'autre supporte
D'vn tel bras la tempeste: aussi diray-ie bien
Que l'autre aussi s'efforce à ne luy deuoir rien,
Ains d'enragé courage aioustant à la dure
Peine & force qu'en luy fait durer sa nature,
Plus qu'il ne croit pouuoir estre à elle adiousté,
Rend iusqu'ici tous biens prestez d'autre costé,
De pareil poix, de force effroyable indomtee
Presque pareille, & d'ame autant entalentee
De nuire & deconfire, & d'vne adresse en quoy
Il vainquoit l'autre, ayant moins de force dans soy.
Car il ne paroist pas en l'enorme tempeste
Dont ore il va le corps, & les bras, & la teste,
Et le bouclier de l'autre à l'enui martelant,
Faire vn rebatement, qui soit moins violent
Que quand Vulcan alors que d'vn infatigable
Trauail faisoit forger ce harnois infaussable,
Sur qui s'obstine Achile, au moins s'il faut ici
Me plaire de rechef en ces fictions ci,
Et que ce Dieu parmi sa troupe renfrongnee
De Cyclopes autour de l'œuure embesongnee,
Auec retentissant ahan, & d'vn gros bras

Qui

Qui par compas se voit tantost haut, tantost bas,
Batant & rebatant aprestoient les matieres
Plus rudes, dont Vulcan fit ces armes entieres:
Ou quand l'œuure formé sur l'enclume on mettoit,
L'enclume qui de plainte eclatante tintoit,
Pour d'vn gros marteau batre vne des pieces seule,
La portant tost apres eclarcir sur la meule:
Aussi fort tout cela qu'auoit Vulcan batu
Pour Achile, d'Achile estoit lors rebatu.
Ainsi tintamarrant par renfort l'vn sur l'autre,
Le Grec en fin failloit sur le cheualier nostre,
Lassant, & mesme encor laßé des coups trop lourds
Que renforçoit Hector: mais Hector au rebours
Plus fort, plus vigoureux, plus nerueus, de la peine
Accroissoit sa valeur, son ame, & son haleine,
Et ces trois qui dans luy de plus en plus croissoyent,
Faisoyent qu'elles par force en l'autre renaissoyent:
Tant peut vne louable & genereuse enuie
Exciter la vertu, quand non pas de la vie
Moins chere, mais qu'il va de ce tant cher honneur,
Que la vertu refait de tous trauaux seigneur.
On diroit les voyant que lon voit mainte chose,
Que plus espouuentable vn esprit se propose,
En tout cela qu'on trouue au monde rechercher
Auidement l'vn l'autre, & l'vn l'autre attacher:
Mesme attachez ainsi rendre en eux acharnee
Leur rage par moments entre eux remutinee,
Soit instinct naturel de haine entre les deux,
Qui le face, ou de proye, ou desir hasardeux.
Mais que me seruiroit pour comparaison telle

Ensuiure ou inuenter chose vieille ou nouuelle,
Veu qu'auec tel combat rien ne peut s'assembler,
Qui tant extreme peut soymesme resembler?
O que c'est peu de voir la furieuse attache
De deux Taureaux plus grands, q̃ l'ardeur d'vne vache
Plus qu'onques on ne vit, forcenez brusleroit,
Et durant rage telle au combat pousseroit,
Mortellement ialoux, aimans mieux en leur flame
Et pensement brutal perdre en leur sang leur ame,
Que l'vn de l'autre maistre à son gré puisse vser
De la chose en qui l'vn veut l'autre maistriser:
Tant qu'apres leurs regards de trauers & la hargne
Des malins muglemens leur rage en rien n'espargne,
Par courses & grands heurts mille fois redoublez,
Le test, le front, les yeux, de leurs haines troublez,
Les tempes, ny la gorge, ou mesme la poitrine,
Qui de la vie enclose en leur cœur est voisine:
Ains leurs cornes craquans l'vne en l'autre, & leurs frõs
Qui semblent faire ouir le choc de deux grands monts,
Et leurs piés animez regalopans derriere,
Pour faire plus grand coup tousiours plus grand carriere,
Ne desistent iamais tant que l'vn de ces deux
Animaux, en grandeur & en fureur hideux,
Dont les yeux gros & ronds vne torche en eux portent,
Faisant sembler qu'au heurt les estincelles sortent,
Ait de son compaignon la victoire par peur,
Par grand playe, ou par mort, & du prix soit vainqueur.
Ce seroit bien peu, mesme à telle horrible beste,
Ayant ia dans son fiel, dans son cœur, dans sa teste,
Par eguillonnemens embrasé peu à peu

L'audace & le dépit, la terreur, & le feu,
Mettre en teste vn Lyon, grand, effroyable, & braue,
Qui de l'antre sortant de marche fiere & graue,
Dedaigneux va roüant ses longs pas en circuit,
Et qui en rugissant d'vn long & d'vn long bruit,
Rompt tout l'air, rebruyant, & tourne à la senestre
L'œil de trauers, que plein tousiours d'ire on voit estre,
Dés qu'en tournant il a dans vn coin apperceu
Son Taureau, qui dedain & courroux a receu,
Il s'enfle & s'affamant tant de sang que de gloire,
Faisant d'vn aigre eclat craquer l'aspre machoüere,
Comme s'il eguisoit sa fureur & ses dents,
Dont quatre horribles crocs il decouure au dedans:
Armé d'ongles trenchans outre ces dents trenchantes,
Il secoue en tremblant ses iubes iaunissantes,
Il court, & puis se lance, & du sault se iettant
Sur l'ennemi, de dents & d'ongles l'arrestant:
Ne plus ne moins qu'on voit des anchres endentees
Les batteaux ou les naus estre au bord arrestees:
Sous serre il le retient, il le presse, il le mord,
Ou se laissant trainer il le suit, & si fort
Garde pour lors sa prise, en qui mesme il fait bruire
L'os craquetant, que l'autre en rien ne luy peut nuire,
Muglant, sautant, trainant, secouant, enrageant,
De n'outrager celuy qui tant va l'outrageant:
Mais toutesfois en fin par si roide secousse
L'agitant, que dehors de la prise il se pousse,
Puis soudain reculant, & semblant dans ses yeux
Porter & sang & flame outragé furieux,
Voire horrible au Lyon, en couchant la double arme

Dont ſon grand front baiſſé, comme de droit fil ſ'arme,
Donne ſi roidement que bien ſouuent il faut,
Et atteignant trop bas iette la beſte en haut,
Qui de roideur ſurpriſe, & nullement greuee,
Des cornes du taureau dedans l'air ſouſleuee,
Choir bien haut & bien loing par deſſus luy ſ'en va
Auec eſtonnement de ce grand ſault qu'elle a:
Puis ſoudain retournant il recourt, il redonne,
Contre la dure peau du Lyon le coup ſonne:
Il fiche, il naure, & briſe, & en recommençant
Auec pareille ardeur ſouuent ſe va pouſſant
Pluſieurs coups, & ſouuent il eſt repris encore
De l'ongle & de la dent, qui dechire & deuore:
Souuent il en echape, & de rechef fraper
S'efforçant, de rechef ſe reſent attraper:
Souuent court, ſouuent long eſt le combat, il greue
Souuent ſi malement le Lyon qu'il le creue
A demi meſmement, mais ce n'eſt pas ſouuent,
Il pouſſe hors & l'ame & les tripes au vent:
Ou quelquefois apres que telle guerre rare
A bien pleu, l'vn & l'autre aduerſaire on ſepare:
Où plus ſouuent en fin du combat furieux
Le Lyon du Taureau ſe rend victorieux,
Qui ſaiſi de la gorge, eſtrangle, ronge, & mange
Ceſte partie, & meſme au ſang ſuccé ſe vange.
Ie ne ferois pas plus, ſi mes vers amuſant,
Ce que i'ay ia trop fait, i'allois meſme oppoſant
A ce Lyon vainqueur, des Ours le plus terrible
Qui ſe trouue aux rochers de la Scythie horrible:
Ou bien au lieu de l'Ours le Tygre plus puiſſant,

Plus agile & cruel, qui fut onques naissant
En toute l'Hircanie, & qui sortant en face
De mon Lyon, du prix se fist maistre en sa place.
Ou bien ferois-ie assez si pour bien exprimer
Cela qui vient Hector sur Achile animer,
Et sur Hector Achile, & leur haine conceuë
Que quasi naturelle ils semblent auoir euë,
Tant on la voit fatalle, en leur appariant
Le monstrueux assault du dragon variant
De cent & cent couleurs sa reluisante ecaille,
Dont son suc veneneux par tout son corps l'emaille:
Bien que son venin soit presque le moins malin,
Et que veu sa grand' masse il ait peu de venin
Au pris d'autres serpens: l'aspre guerre & vilaine
Que liure tel Dragon par naturelle haine,
C'est au fier, grand, & noble, & puissant Elephant,
De toute beste en force & en sens triomphant,
Alors qu'à tous se vient dessus l'arene Indoise
Rafraichir de ce monstre encontre luy la noise,
Lors que ce chaud serpent dessus terre volant,
Tousiours apres le sang des Elephans bruslant,
Qui froid le rafraichit en dressant l'orde creste,
Voire pour imiter le trait d'vne tempeste
Faisant bruire son vol, son gosier desenfler,
Pour l'alongeant de vents empunaisis sifler,
Son ecaille craquer, sa langue veneneuse
Dardiller, & bransler sa queuë tortueuse,
Où la nature a mis le plus de son effort,
Qui plus en combatant à l'Elephant fait tort,
Ose se ruer sur la beste trop bien nee,

Pour estre à vn combat si vilain destinee.
Car non pas en grandeur excessiue du corps
Seulement, & non pas pour fardeaux, pour efforts
Genereux, qui souuent ont peu seruir en guerre,
Elle va surpassant les bestes de la terre,
Mais en subtilité de prompt entendement,
En douceur, en memoire, & presque en iugement,
Et qui du graue port grandement venerable,
Par l'iuoire des dents si grandes admirable,
Admirable en stature, & de beau poil qui plaist
Tousiours, & mesme plus lors que tout blanc il est,
Toute autre beste, ainçois le serpent homicide,
Qui quelquefois le tue auec sa proboscide,
Le hapant, le serrant, ou bien l'estoufferoit,
Ou mesme l'atterrant expirer le feroit
En l'assommant, foullant, ou de quelque autre sorte
Triomphant en dedain de sa charongne morte.
Mais souuent presque en tout vn grand mal est egal
Au grand bien, pour le bien faire luter au mal,
A fin que la nature en tout par la malice
Donne aux mesmes bontez vn nuisible exercice,
De peur que ce qui ha receu d'elle trop d'heur,
N'ayant rien de contraire enfle trop sa grandeur,
En grand force de corps pour diuers egard prise,
En grand haine entre eux deux embrasement eprise.
Comme par mouuemens naturels en deuoir
De chercher ce qui peut victoire faire auoir,
En assaut, en repousse, en longue & dure peine,
Où souuent la longueur d'vn tel combat les meine,
En effroyable ardeur, de grands heurs estonnans,

De maints tours acharnez, d'horribles coups sonnans
Espouuentablement, de nuisances, morsures,
Prises, depestremens, & mortelles naureures,
En haut bruit d'infinis sifflemens, & en bruit
Dont l'Elephant par cris espouuentables bruit.
En toute chose donc soit elle auantageuse,
Ou contraire, qui suit telle guerre hideuse,
On peut, tel combat dire estre egal, & pourtant
L'vn des deux ne va pas la victoire emportant
A tous coups: car souuent le dur sort a baillé
Sur l'Elephant victoire, au grand monstre ecaillé:
Souuent si cautement l'Elephant s'euertuë,
Que sans danger de mort l'ailé serpent il tuë;
Et quelquefois luymesme, ou soit que se trompant
Il vueille la meslee acourcir en tombant,
Pensant l'autre assommer, si sa grosse, pesante,
Et grand' masse il fait cheoir sur la peste volante:
Ou soit que de tomber par force il soit contraint,
Estant de plusieurs nœus par les iambes etreint,
Dont du monstre la queuë incroyablement forte,
Le garrote si fort qu'en terre elle l'emporte,
Par vn destin pareil en tombant il deffait
L'ennemy, que creuer sous sa grand' cheute il fait,
Et luymesme en creuant & tuant l'aduersaire,
De ce bruslant venin extremement contraire
A sa nature, il va s'enuenimant si fort
Qu'il s'enfle & creue, & prend sa mort en l'autre mort.
Tels combats donc à voir seroient pleins d'horreurs toutes
De grãds dãgers aux faits, mesme aux fins de grãd's dou-
Sur ces trois points derniers plus au vray se pourroiẽt (tes.

Par vers qui pour la chose adapter discourroyent
A tel combat Indique apparier l'affreuse
Horreur, le danger grand, l'issue encor douteuse
Du duel, qu'à chanter ie me plais, y mettant
Autant de temps que presque on mit en combatant.
C'est grand horreur de voir comme aigris ils trauaillent,
Comme s'estourdissans ils s'assomment & taillent
Au bord des morions, au grand tour des boucliers,
Des breches, & souuent des eclats tous entiers,
Et de grands coups tousiours tombans de toute aspresse,
Enfoncent iusqu'au nu toute arme plus espesse,
Tant que s'il faut encore en ceci donner lieu
Aux fictions, faisant ces armes par ce Dieu,
*O * auoir esté forgees,*
Voire (s'il m'est permis d'ainsi parler) fees,
Veu ce qu'on leur voit faire, elles ne lairroient pas
De sentir à tous coups dommage sous leurs bras
Plus fées, pour pouuoir quelque enclume, ie pense,
Detrancher, que ne peut contre eux quelque deffence
Se fier sur l'enclume: Or c'est vne horreur doncq,
Si en conflict semblable aucune horreur fut oncq,
De voir qu'à chasque coup qu'on peut donner ou rendre,
Promptement on les voit tous deux à s'entre-fendre
Quasi sans cesse prests: c'est horreur que desor
Hector, Achile, & mesme Achile plus qu'Hector,
Qui du choir continu de leur bruyant tonnerre,
Rehaussé rabaisse, semblent & ciel & terre
Autour d'eux effroyer, & qui de coups tant lourds
Deuroyent tous deux pieça s'estre entre-rendus sourds,
Plus que ne sont les fils d'Yxion, quand ils forgent,
Ou

Ou le peuple habitant les lieux où ſe degorgent
Les ſept bouches du Nil,pour dire au vray,ſe vont
Par force en fin laſſant de l'œuure auquel ils ſont,
Et que pourtant tant plus leur vigueur eſt forcee,
Tant moins on voit dans eux leur rage eſtre laſſee,
Qui cent ans les pourroit faire opiniaſtrer,
S'ils ne ſortent au but qui les a fait entrer
En ſi cruels trauaux,qui meſmes les enflamment
Touſiours d'eſpoir,tant plus que leurs armes ſ'entament,
Penſans mettre en morceaux tout ce fer,& tuer
Le premier deſarmé quelque part,ou ruer
Tant & tant de tels coups,que quelques vns arriuent
Par quelque breche,ou plus l'ame & les forces viuent:
Car on ne les euſt peu ſi long eſpace voir
Continuer,n'eſtoit l'irreuocable eſpoir,
Obſtiné par l'eſpreuue,encore que tant bonne
Eſpeſſeur & durté des armes les eſtonne,
D'auoir vn ſi long temps ſur elles tempeſté,
Sans auoir l'vn ſur l'autre encor rien proffité.
Or quant à telle horreur de ceux qui le fait voyent,
Ou de ceux qui l'oyans,comme preſent m'en oyent
*Chanter,*SIRE,*en ta gloire & memoire ces vers,*
Que i'enuoye en tout ſiecle & tout terroir diuers,
D'icelle pour le plus la cauſe ne procede
Que de voir que par force il faudra que l'Vn cede
A l'autre,ou que d'vn meſme implacable deſtin
Donnent tous deux naurez l'vn à l'autre leur fin,
Tant que la terre helas! qui ſur telle iournee
Doit maudire à iamais l'ordonnance donnee:
Veu qu'apres ou deuant elle n'a ſceu trouuer

Deux Heros qui plus haut ayent sceu releuer
Sa maternelle gloire, en rendant par fatalle
Vertu sa race basse aux Dieux mesmes egalle,
Et que pourtant il faut qu'vn des deux demeurant
Tout seul dans elle, ou bien l'vn & l'autre mourant,
Elle reste à iamais miserablement veufue
Du pair, ou de moitié de ce pair qu'elle treuue
L'auoir deshonoree, ains qu'vn peu de rancœur
A deux grand's parts du monde ait fait perdre leur cœur.
Hector estoit le cœur de l'Asie puissante,
Achile estoit le cœur de l'Europe vaillante:
Mais ce n'estoit pas lors en ce pair glorieux
Seulement que le Ciel se rendroit enuieux
De leur gloire & hautesse en l'vne & l'autre terre,
Soit deuant, soit apres leur decennalle guerre,
Aux vaincus, aux vainqueurs le Ciel ialoux osta
Ce que la terre aux deux de plus grand enfanta:
Comme si la hautesse ensemble & la ruine
De Troye eust courroucé la hautesse diuine,
Et que l'vne eust esté sur les vaincus ainsi
Punie, comme l'autre estrangement aussi
Le fut sur les vainqueurs, qui dans leurs propres portes
Les haines, les fureurs, & les hontes plus fortes
Trouuerent que deuant les Pergames Troyens.
Tesmoin soit le grand chef des chefs Pelasgiens,
Ce Roy Mycenien, que l'inique adultere
Fit mourir, adioustant la mort au vitupere:
Tesmoin ce Roy qui fut par l'impudicité
De sa femme contraint d'aller vne cité
Fonder en terre estrange: ainsi lors l'outragee

Venus, ie croy, rendoit son Ilium vangee.
Et quoy des durs trauaux d'Vlysse errant dix ans?
Quoy de l'vn des Aiax que les Caphareans
Rochers, qu'alors les mains de Neptune darderent
Sur son chef dans la mer en passant accablerent?
Quoy de tant d'autres Grecs iusques à Pyrrhe encor,
Qui longtemps ne garda l'Andromaque d'Hector?
Et mesme auant le sac ce pié-leger Achile,
Luymesme occis laissa ses cendres dans la ville
Qu'on vouloit mettre en cendre: & soudain apres luy
Au debat qu'on fit lors des armes d'iceluy,
L'autre Aiax de sa main arracha son seruice
Et sa vie, aux ingrats Gregeois fauteurs d'Vlysse.
Quant aux forcez Troyens, pourroit ou bien vn lac
De sang, vn mont de cendre, exprimer en tel sac,
Tant de sang que, ie croy, le vainqueur vint espandre,
Qu'esteindre il en eust peu les feux qu'il fit esprandre.
Au double destin donc Iupiter courroucé,
Comme on peut feindre encor, semble s'estre poussé
D'vne part en grand haine & sentence cruelle,
Puis en pitié de voir perdre en tout grandeur telle,
Et d'autre part au triste enuoy de tous malheurs,
Au soudain contrepois des aises aux douleurs,
Des lauriers aux cyprés, des gloires aux diffames,
Et des flames de Troye à leurs lugubres flames,
S'ils en ont eu l'honneur: car des Dieux le destin
Qui ne doit, s'ils sont Dieux, que tendre à iuste fin,
Preuoyans & forcez sans force aux pouruoyances,
A double faute auoyent prescrit doubles vengeances.
Au moins comme eussent peu deuiner tous ces vieux,

Qui tous effets fondoyent au conseil de leurs Dieux.
Les Dieux pouuoyent fleurer dés long temps l'obstinee
Et faulse aigreur, non pas du ciel à nous donnee,
Mais par l'impurité de nature, qui lors
D'eux mesme, & dedans eux, & pour eux tant de torts,
De maux, d'enormitez, feroyent sortir ensemble,

* * * *

A L'OMBRE DE M. SIMON L'ARCHER.

AVX *Muses par les vers de l'Ascrean Poëte,*
Vn bel arc proprement se voit accommodé,
Qui de leurs mains, au haut du Parnasse, bandé
Decoche en l'uniuers mainte docte sagette.
Tel arc aux grands esprits par les Muses se preste,
Ses traits sont les renoms, desquels on est guidé
Par exemple à vertu. Mais il faut estre aidé
Pour sçauoir en visant tirer comme on souhaite.
Tu peus suiuant ton nom d'vn tel arc estre archer,
Mais tu n'eus tel plaisir à si bien décocher,
Comme à bien adextrer à tel arc la ieunesse:
Qui s'efforce à t'en rendre à ceste heure vn loyer,
Voulant de ta memoire au Ciel mesme enuoyer
La fleche, qui du dard de la Mort soit maistresse.

A L'OMBRE MESME.

Si plus tost, cher Esprit Paternel, Nous ton gendre
Et ta fille, n'auons payé le sainct deuoir;
Que dés long temps pouuoit par nos mains receuoir
En pleurs, en fleurs, en vœus, en prieres, ta Cendre.
Nostre deuoir pourtant moindre ne s'en doit rendre:
Nous sçauions ton merite auoir bien ce pouuoir
De faire à ton renom quelque memoire auoir,
Si ce merite vn iour se pouuoit faire entendre.
La memoire qui doit vn fort long temps durer,
Ne se perd pour se voir quelque peu differer,

Pourueu que lon luy dresse en fin vn cours qui dure.
Si au sainct payement que nostre deuoir fait,
A nostre affection s'egalle nostre effet,
Du deuoir differé tu prendras longue vsure.

IN EANDEM VMBRAM.

TV quoque digna polo, cœlestibus Vmbra colonis
Addita, quo studium studio, quibus ipsa rependi
Votis vota queant: Ecquid tibi grata iuuentus,
Ecquid cum grata tibi vírque senéxque iuuenta,
Versibus his iam ritè paret, det, consecret, audi.
Arte lyræ, validíque Senex qui fingitur arcus
Arte potens, patre Saturno qui natus (in acrem
Dum Saturnus Equum se vertit) quadrupes imis
Partibus, & summis vir erat: cui mater alendum
Syluestri Thetis Æacidem commisit in antro:
Hæc duodena, suos per quæ Sol aureus annos
Obliqua rotat vsque via, inter Signa receptus
Fertur, Orionius caudam qua vibrat aduncam
Scorpius, & Phrygia Capricornus adultus in Ida
Cornua protendit, mediúmque Chirona patenti
Hunc ambo cepere loco. Micat ille minutis
Ignibus, & iam iámque fere fugiente sagitta,
Et tenso, rigidis quem curuat viribus, arcu
Armatur, facit vnde nouum sibi nomen ab arcu.
Ast ea qua quondam puer est formatus Achilles
Cura vigil, si semiferum inter summa locauit
Astra senem, quantò fueras magis ipse, peractæ

Post vitæ spatium, nitidi suprema locandus
Inter signa poli, stellis signandus & aureis,
O tu docte sagáxque senex, cui fecerat Arcus
Nomen, vt æthereis posses quoq; lapsus ab astris
Arcitenens credi? Verùm maiore vel arte,
Ac cura solerte magis, veróque labore,
Non vnum sed & innumeros Heroas alendos
Suscipiens, pueri longè superare magistrum
Visus es Æacidæ. Nostræ sed vana Camœnæ
Hæc vatum fugiant veterum figmenta: relictis
Mortales nulli fiunt noua sydera terris.
Humanas æterna manet post funera mentes
Vita, nec exanimis nostri torpescit imagó
Sydereis adfixa polis: Expertia vitæ
Sydera sunt, orbis vel ab huius origine summi
Imperio formata Iouis, dispersáque cœlo.
Ast animæ, cœleste genus, iam mole solutæ
Corporea, primos pennis citioribus ortus
Authorémque Iouem repetũt, Cœlóq;, Deóque,
Ac sensu, vitáque simul potiore fruuntur:
Pernices ni fortè grauent teterrima pennas
Crimina, læthifero queis demergantur Auerno.
Ergo post actum terris tibi rectius æuum,
Iam sensu meliore, Deo, placitóque potire
Vsque polo: teneræque lubens gratare iuuentæ,
Hospitibúsque leucis opta procul omnibus alás,
Terra quibus tam cæca, quibus fugiatur Auernus.

D. O. M. S.

NE hinc ocyus queso quam par sit adulescens huc quæ te vocat rogat moraturq. te te inter manes etiamnum curat vmbra raro benemerita sepeliri ea maxume quæ aliis benemerendi viam muniunt tu ab hoc primum Genio a te dolcissimo gratissimoq. hospite viri senesq. demum intelligāt Simon Arcurius Diuioni natus studior. ergo Lutetiam a puero missus artib. & morib. optumis hac in ciuitate gnauit. excultus cuius tandem ciuis postquam vxorem duxisset Claud. Marchianam nobili progenitam famil. ex eaq. VIII liberos filium I. VII filias suscepisset coniugemq. illam qua cum amantiss. vixerat e viuis an. a salut. restit. ∞ɔXXXXV. migrantem rite luxisset ac totum etiam æuum in erudiendis formand. ac longe nobilius liberaliusq. quam fieri soleat educandis nobiliorib. & qui variis Gallor. optimat. famil. editi fuerant adulescentib. propemodum consumpsisset partis simul cum laude opib. cursuq. vitæ bene ac fœlicitit. ad senium vsque transacto an. ∞ɔXXXXXXX. annum iam ipse XXXXXXV agens vitam prosperam cum morte prospera commutauit Horum volui nescius vt non esses gratare adulescens parem in cœteris curam & lauda & amplectere exiguamq. auge memor. vel hoc saltem benemerito comparatam ac secundor. veluti parentum manib. qui fœlicem nonmodo tuis annis sed & studiis tuis progressum nunc etiam precantur bene quoq. precatus Vale.

L'OM-

L'OMBRE DE PERONne le Greſle.

Par trois ſortes de vraye & ſaincte pieté,
Qui ſont enuers mon Dieu, mon pays, & mon pere,
Fut le cours de mes ans (en vn ſiecle improſpere
D'vne mort qui n'eſt point improſpere) arreſté.
Je voyoy' la nouuelle & faulſe impieté
Preſte à bannir la foy que diuine on reuere:
Ie croyoy' ma patrie abyſmer en miſere:
Ie croyoy' à mon pere vn maſſacre appreſté.
Si grand' ardeur en fin me rendit froide & bleſme:
Veu ces malheurs ma mort me fut vn grãd heur meſme
La patrie, & le pere en memoire, & deuoir
Sepulchral m'ont payee: Et Dieu le ſeul ſalaire
Des Chreſtiens, tant au Ciel, comm' en ſoy m'a peu faire
Et plus vraye patrie, & plus vray pere auoir.

D. O. M. S.

Hevs hoſpes: Quis me hic inquis? Pius Genius: Ecquid me velit rogas, Quod prius roget habet. Tune ſecolis amabo impientiſs. locoq. Libitinæ ac Pollinctorib. parum cognito in beatos raræq. admodum pietat. teſtes Genios etiam imprudens incidere ratus fores? in genios forſitan ais quorundam, qui nuper pro patria ceciderint. Res certè minor, diſſimilis parum, digna ſaltem quæ te moretur donec pellegas. Adoleſcebat adhuc Perona Grellæa, viuacis ingeni, bonæ indolis, ſpei non mediocris, puella ingenuarum aliquot artium, artis præcipue Muſicæ ſtudio commendatiſſima. At

festinātius, dices, quid hæc tantum? Impij nostrorum temporum perduelles spe sua pessumarumq. insidiar. successu candentes, quib. Carolum R. inuadere, ac in ipsum fortasse cum suis opprimere, die sceleri dicta, iurataq. per vniuersa Galliar. loca defectione constituerant: Sandyonisiacum, vt sat nosti, occuparunt, Regi in vrbem Lutetiā recepto, suis destituto copiis, iugum, aut necē, internecionē ciuib. mœnib. ruinā, domub. sacrisq. superûm fanis incendium minantes: Ipsisq. propemodum tantæ ciuitat. fossis ac portis ingruere, passimq. insultare furialit. ausi plebem inermem, ac nil sibi tale metuentem, repentinis impetub. terruerunt. Cumq. ipsa nocte hostili furialiq. igne circum collucente publicis vbiq. clamorib. arma poscuntur, curritur vndiquaq. ad arma, arma sonant vndiq. Perona patrem sibi chariss. qui aliquot vrbanis cohortib. per decurias extemplò coactis præerat, arma capere, suos instigando instare, ad locum ipsi creditum properare, conspiciens, non tam patri quàm patriæ timuit: ac de diuino maxume cultu, cuius studiosissima fuit, actum autumans tanto subtilis pieq. excandescentis animi velut incendio correpta est, vt attracto ac suapte vi exhalante totius corpor. calore sese in subitum ac letiferum rigorem horroremq. ex inflammatiss. iustissimaq. exacerbatione transilire senserit. Ergone ex igne tanto tantum gelu? At id etiam in febricitantib. volgo fieri solitum dum febris occipit, hic flagor quoniam maior, proteruius frigoris virus fuit: sicq.

illa veluti congelato in venis ſanguine, natiuoq. pene calore in ipſis demum præcordiis extincto, poſt aliquot dies elanguens, ac ſenſim extabeſcẽs, frigidiſſimisq. artub. viuaciſſim. ac ardentiſſim. adhuc ſpiritum tanquam inſuetis nimium vinculis exoluens, interiit. Verum puellari (inquis) gelidiſſimoq. metu, forſan impotentius perculſa metuiſſe non potuit, quæ ſeſe pietat. ardori timorem quemlibet, tẽporis calamitoſiſs. odio, huius vitæ, ſi qua eſt dolcedinem, ac cœleſti velut thalamo, ſperatas quamprimum geniales nuptias, poſtponere, ad exitũ vſq. verbis ac voltu conſtanter ardenterq. teſtata eſt. Hoc verũ certe ac mirum eſt, infis, Ecquid igitur? nonne hæc pro patria: hoc quoq. hoſpes non negas, bona ne etiam verba nega, & Vale.

A L'ESPRIT DE M. LE COMTE de Briſſac, tué deuant Muſſidan.

CHER eſprit, non à moy, non aux tiens ſeulement,
Mais à ton ſiecle, auquel tu fus grand ornement:
Puis qu'à moy, puis qu'aux tiẽs, ſe rauit ta preſẽce,
Et que ton ſiecle en toy perd ſi haute eſperance:
Puis que ta foy, ton Roy, ton cher pays auſſi,
Que tous trois d'vn tel cœur tu ſouſtenois ici,
Mettant pour eux telle ame ardente & forte, & belle,
Ont veu ton corps mourir premier que leur querelle:
Puis que tu t'es ſi toſt, non en genre de mort,
Mais en cœur, en vaillance, en addreſſe, en effort,
Dreßé dedans le Ciel la meſme trace heureuſe
Que de ton pere l'ame accorte & valeureuſe

S'estoit tracee auant: puis que moy qui t'auois
Pris entre les hauts noms, que chanter ie deuois,
N'ay pour toy que ces pleurs, & ce chant qui regrette
De ne se faire ouir qu'à ta cendre muette:
Qu'ores le Ciel au moins ne me puisse nier
De t'honorer pour tous de quelque honneur dernier.
Au cœur, qui non flateur, mais haut & franc, honore,
Croist l'ardeur d'honorer apres la mort encore.
Si ma voix ne prend vol iusqu'à toy, soit permis
Qu'au lieu de toy pour toy m'entendent tes amis.
Qu'vne voix naisse en moy, que sans fin puisse entendre
Et ce siecle & tout autre: en moy te faisant prendre
De ta foy, de ton Prince, & de ta France, vn don,
Qui soit de ton deuoir vers ces trois vn guerdon.
Ou bien si des Heros les ames demeslees
Des sens charnels & lourds, & iusqu'à Dieu volees,
Nous oyent de tant haut: si ma voix penetrant
Par sa puissante ardeur, va iusqu'au Ciel entrant,
Qu'elle au lieu de mouuoir les enfers bas & sombres,
Tire pour ce seul coup, non (comme on dit) les ombres,
Mais les deux clairs esprits (au Ciel ce croy ie enclos)
De ton Pere & de toy: car en ton los son los
Par ta vie, & ta mort, prend aussi bien croissance,
Qu'ores son esprit prend au tien resiouissance.
Qu'esprise elle vous face apprehender de prés
Ce qu'il faut que de toy lon apprehende aprés,
C'est que ta mort apporte heur & malheur ensemble,
Et fait qu'au commun dueil vn los publicq s'assemble.
Car c'est desastre iniuste, & iuste dueil, de voir
Auec si riche fleur tomber si grand espoir:

Mais c'est grand los, grand heur, d'estre mort de la sorte
Et mort en France, auant que voir ta France morte:
Qui soit guerre, ou soit paix, par estrange destin
Semble en faits & conseils ne tendre qu'à sa fin:
Si Dieu ne garde au moins que proye on ne la voye
Des voisins, s'estant faite elle mesme sa proye.
Le temps de tes beaux ans fait donques le malheur
De ta mort, & le temps de nos malheurs, fait l'heur.
Heureusement se perd, qui en la gloire aperte
Se sauue de future & de honteuse perte.
Toy donc qui en mourant as cet heur de mourir
Glorieux, & cet heur de ne nous voir perir:
Toy toy donc (par trois fois ie t'appelle ô Genie
Bien-heureux, car le coup qui te mit hors de vie
T'osta hors tant de maux) faisant sortir de toy
Quelque voix claire & gresle, en brief confesse moy,
Que ta mort en tel temps tellement glorieuse,
Ne peult estre qu'à nous, non à toy, malheureuse,
Auant qu'vn tel destin eut transmis en ce lieu
Ton corps, ta gloire au monde, & ceste ame à ton Dieu:
(Car celuy qui vaillant pour tel Dieu perd son ame
La regaigne auec luy) de viue & prompte flame,
D'espoir, de hardiesse, & de desseins bouillans,
Propres à tes faueurs, à ton siecle, à tes ans,
Ton corps sentoit dans soy remplir son ame enclose,
Qui las ne pensoit pas sortir sans plus grand chose!
Tu ne táchois alors fors qu'en te hasardant,
Aller à ton nom grec tes beaux faits accordant:
Ainsi que né, nourri, exercité pour estre
Nostre Lyon, tu fis (Timoleon) paroistre

(Presque enfant) ton grand cœur en Piedmont: & Lyon
Te veit de Lyonceau te monstrer vn Lyon.
Depuis en tant d'exploits, & mesme en ceste guerre
Derniere, quand Mouuans vaincu mordit la terre:
Apres à IaZeneuil, à Congnac, où le chef
Des ennemis trouua le loyer du meschef:
Mesme en tant d'autres lieux qu'ici ie te veux taire,
Tu fis bien, & te tins tousiours prest à mieux faire:
Voire & de Mussidan deuant le mur fatal,
Qui aux tiens, qui à tous, plus qu'à toy fit de mal:
Sans cesse ardent de faire en accorte entreprise,
En escarmouche, suite, imboscade, surprise,
En rencontre, en bataille, en siege, & en assaut,
Tout ce que tu sentois digne de ton cœur haut,
Du seruice du Roy, de la iuste querelle
Qui du Roy, qui de Dieu porte le droit en elle:
Veillant, fondant, cherchant, sans que l'affection
Se peust vn seul moment depestrer d'action.
Mais alors tu croyois, sans pourtant la mort craindre,
Que c'eust esté malheur pour toy, de voir esteindre
Si tost si rare vie. Or m'ayant entendu
A toy nous conferant, & dans les cieux rendu
Plus pur, tu vois, tu sens, tu crois toute autre chose.
Va, reuole, & ton pere auecq' toy: puis repose
Pour iamais auec luy: nous laissant pour iamais
Auant que reuoler, vos deux noms, & vos faits:
A moy, qui mieux orner les veux ailleurs encore:
A l'Vniuers, qui mieux les oye & les honore.

SVR LE TRESPAS DE Ieanne de Loynes.

Demophoon, Cephale, Orphee, Ænee, ont fait
De Phyllis, de Procris, d'Eurydice, & de Creuse,
Grands ou communs regrets, selon que l'amoureuse
Ardeur & foy monstroit plus ou moins son effect.
Mais eux en telles morts ont tous presque forfait:
L'vn fait mourir Phyllis par attente angoisseuse,
L'autre naure Procris en la vallee vmbreuse,
Des palles morts le tiers sa grand perte refait.
Ænee a moins de dueil, & moins de faute, encore
N'est-il sans grand soupçon. Le dueil qui te deuore
(Veu qu'on n'y voit ou faute, ou mort forcee ainsi)
Monstre qu'en tout deuoit à vostre couple heureuse
Ceder Phyllis, Procris, & Eurydice, & Creuse,
Demophoon, Cephale, Orphee, Ænee, aussi.

A M. SOREAV SON MARY.

I.

Qu'vn passant ne s'estonne en voyant tant d'esprits
Si rares, tesmoigner ta douleur iuste, & forte,
Monstrant qu'à l'amitié qu'aux vertueux on porte,
Plus que les grãdeurs touche aux esprits mieux apris.
*Mesmes ton dueil (*SORÉAV*) d'amour extreme est pris*
Vray sujet de nous tous, puis ta face aussi morte
Que ta morte moitié, puis ton pleur en la sorte
Nous esprant, qu'on peut estre en cas si rares épris.
Orphee en repleurant sa moitié reperdue
Esmouuoit à sa perte, à sa plainte entendue,

Les rochers le ſuiuans, les beſtes, & les bois.
Toy les Orphees meſme eſmeus à ta triſteſſe,
Qui pour toy ſi le Ciel n'enfermoit ta maiſtreſſe,
De la mort & d'enfer romproyent encor les loix.

II.

Tout ce qui peut plus nuire à l'amour coniugale,
La mort, le temps, l'oubli, la haine, auoyent vn iour
Conſpiré ſus voſtre aſpre, & ferme, & ſainct amour,
Tant que la mort pour toy haſta l'heure fatale:
Mais le temps trompé, donne à telle ardeur loyale
Memoire au lieu d'oubli: L'oubli donc à ſon tour
En ſ'efforçant ſe trompe: En fin la haine autour
De mon cœur vient verſer ſa poiſon furiale:
Son venin la deçoit, qui me fait bien fuir
Les bois, la court, le monde, ains moymeſme hair,
Mais de l'effort contraire amour ſa force excite.
Comment? la mort par dueil me rend mort comme toy,
La mort ſe trompe. Icy la Muſe, au Ciel la foy,
En l'vn l'autre l'Amour tous deux nous reſuſcite.

DE M. BOVRDIN PROCVREVR
general du Roy au Parlement de Paris.

De BOVRDIN *le ſain chef qui courbé trauailloit*
Sous le faix des grands dons, dont le ciel, la nature,
Et l'art l'auoyẽt comblé pour tout bien qu'on procure
Tant au peuple qu'au Roy, ſans relâche veilloit.
Et veillant par dedans, ſans ceſſe ſommeilloit
Par dehors, car le ſens à tant diuerſe cure
N'euſt fourni des deux parts, alors que pour la cure
De nos playes ſans fin tous ces dons eſueilloit.

Ce

Ce ne fut donc ainsi qu'en vne apoplexie
Vn flot soudain d'humeurs qui estouffa sa vie,
Arrestant tout ressort des mouuemens vitaux:
Ce fut vn grand torrent des puissances de l'ame,
Tiré du chef au cœur ardant contre nos maux,
Qui dans le cœur tua les esprits & la flame.

IN EVNDEM.

Qui patriæ vigil vsque fuit, dormiuit & vsque,
Nunc obitu verè dormiit ecce suo.
Vix differt à morte sopor: nam visus vbique
Hîc dormire, ferè visus vbique mori est:
Quin subitò somnóque cadens fatóque soporem
Esse putet potius, quàm putet esse necem:
Quæsitúmque suis (nec enim tunc æger habetur)
Dormiat an vigilet, viuat an ille cadat.
At longùm nobis vigilat per scripta, per acta
Supremus nequiit quæ sepelire sopor:
Semper & extinctus credetur viuere, viuus
Qui falsò nobis creditus vsque mori.

A L'AME DE M. DESPENCE.

En ce siecle aueuglé, par celeste doctrine,
Par voix saincte & publique, & par maint docte escrit,
Par tout insigne exéple embrasser Iesus Christ,
C'est le remede heureux du malheur qui domine.
Ame heureuse, tu as à la lettre diuine
Consacré tous tes ans, plein du diuin esprit:

Long temps tu as presché, tu as maint liure escrit,
Où l'effort de raison l'effort d'erreur ruine.
Mais de ta vie encor l'exemple tu passas
En ta mort, quand la Croix d'vn tel zele embrassas,
En vn temps où l'erreur contre la Croix s'irrite.
Doncq' comme acquis ici par doctrine, par voix,
Par escrits, los, & fruit, & renom, tu auois,
La Croix t'aquiere du Ciel de la Croix le merite.

DE M. DE MONTSALEZ.

L'OMBRE.

I.

SVY donc, Passant, & ly: Cet immortel flambeau
Qu'ardent dedans sa main tient la Pieté saincte,
C'est l'instinct, c'est l'amour, dõt nostre ame est cõtrainte
A tout grand œuure iuste, & noble, & sainct, & beau.
Et ces fleurs qu'elle aussi respand sur maint tombeau,
C'est vn deuoir auquel les Vertus l'ont estreinte:
Ce vase c'est le los, les merites, la plainte,
Et les vœus, qui tousiours refument de nouueau.
Ce qui est propre à moy, sont ces Enfans qui tiennent
Ces flambeaus contre bas, par lesquels ils t'apprennẽt
Qu'ainsi ma vie esteinte en la mort a esté.
Mais croy qu'vn iour la gloire & memoire immortelle,
Leur fera r'allumer ma vie encor plus belle,
A l'autre ardent flambeau que tient la Pieté.

II.

La Pieté qui plus aux autres Vertus meine,
Qui plus meine à la gloire & memoire ces trois,

Nos cœurs, nos faits, nos nõs, sans cesse pour ses droits,
Soyent diuins, soyẽt humains, nous n'appelle à la peine:
Nous armant, quand l'erreur, ou quand l'orgueil forcene
Contre Dieu, & qu'il blesse, ou qu'il foulle nos Rois,
Nos païs, nos amis, nos parens: car des loix
Et liens de ces cinq, tout braue cœur se peine.
Pour tous les cinq i'uy fait, sacrant aux trois premiers
Mon sang à eux voüé, laissant aux deux derniers
L'aise & l'heur de mon los: Mais tous cinq m'en guerdonnent:
Dieu les cieux m'a donnez, & mes Rois les honneurs,
Mon païs la louange, & mes amis les pleurs,
Mes parens ce sepulchre auec les pleurs me donnent.

D. PIETATI, PIIS Q.
MANIB.
S.

ECQVID hæc sublimi sacroq. erecta stylobato Dea sepultis fortiss. nuper Herois Manib. adstare vosq. etiam rito ac perpetuo compellare grata memorq. non abnuerit pellegendo discitote hospites, Recognita si iusta si sancta vos potuerit Pietas commouere, vix vllum pietatis officium ipsis etiam cinerib. denegare quiueritis: Quod pienter ardenterq. exequamini, vos certe pios ipsamet rogat Pietas. Hic enim illa quam oculis conspicitis nobili pio fortiq. admodum viro Iac. Ballaguerio Monssalessij pagi celebriumq. aliquot in Aquitania locor. domino amantiss. torquato Regij ordinis Equiti digniss. meritiss. x x x x x. gratior.

armat.equitum ductori vigilantiss.strenuiss.acerr. iustam stabilemq; tum gloriam tum memoriam post ipsum obitum comparare, commendare atq. etiam conseruare nommodo statuit, sed & obnixe studuit. Cum enim ille illustri progenie editus ad bellic. arteis supramodum natus corporis animiq. dotib. nec non eximiis virtutum studiis prӕditus ac instructus sese adhuc puer paterna domo veluti surripuerit, florentiss. Galliar. Regib. tam in transalpinis quam cisalpinis castris ac expeditionib. continuam nauarit operam. Ob res in ipsa iamque adolescentia fortit. gestas C. equitum produx & mox etiam equitum xxxxx. dux ipse factus atq. Regia torque donatus fuerit, semper optime de principib. suis patriaq. meruerit: non tamen vsqueadeo sibi publicam deuinxerat pietatem, quam cum toto isto ciuili bello quo misera conflagrauit Gallia rebus in Cadurcor. finib. locisq. aliis preclare gestis fractis fusisq. Ponsenacij cuiusdã copiis. Postquam in grauiss. prӕlio fuerat quod ad Druydas commissum est, in altero quoque prӕlio quo Mouentius victus ac cӕsus est sese fortius etiam gesserat. Ipsos perdueles sӕpius terruerat maioremq. de se expectatiõn. omnib. excitauerat, eodem tandem prӕlio loco ac die eodemq. mortis genere quo Lodoic. Borbonius princeps Condӕus occubuit ipse VII. & XXX. an. natus pro Reg. ac patr. pro ipsa denique pietat. acerrime dimicans ac prӕ ceteris se se suosq. furiosis princip. illius impetib. opponens misere & ante

diem interemtus est. Tantæ pietat. ergo Franc. Ballagueria soror chariss. piiss. gratiss. ab ipsa Pietate dea iure ac merito stimulata hoc diutiss. tum fraternæ virtut. ac pietat. tum ipsius quoq. pietat. sororiæ monumentum ponend. ac consecrand. curauit. Iam nostis hospites, quidquid voti est peragite ac valete.

MANES.

INnumeros inter, tulerat quos Martia quondam
Roma, Duces, natos fera prorsus ad arma, suóq;
Marte velut genitore satos, victricibus omneis
Frondibus implicitos caput, haud minus attamen
(Vt decuit genus Æneæ) pietatis amantes: (almæ
Hi laudémque decúsque sibi noménque perenne
Præcipuè fecere, sua qui sponte, vocati
Responsis signísue Deûm, patriæque salutem
Vel precio vitæ, se vltro damnantis, ementes,
Deuouere pias animas, sobolísque thoríque
Oblitásque domus, angore metúque vacantes,
Contentas pietate sua, famáque sequenti,
Ac vitam vitæ damno breuis instaurantes.
Sic Decij, pater & soboles patre digna, supremi
Hoc fati subiere genus: sic acer & heros,
Quem non aspectu horribilis terrebat hiatus,
Deuotum simul absorpturus equúmque virũque.
At vitam læthúmque meum qui norit, eorum
Cur me non similem putet, heu ciuilia gentis
Bella diu nostræ nimis impia bella sequutum?
Qui nostrum patriæ vóui quocúmque cruorem

Occurſu, totiéſque mihi necis obuia vidi
Fata meæ, nec viſa tamen diſcrimina ſenſi:
Lumine pectoribus penitus cedente, ſimúlque
Spe vitæ mortíſque metu cedente valori.
Hic non Romuleis committitur inclyta pillis
Pugna, virûm quæ corda, manus, & robur, & artẽ
Arguat, at breuibus (diri proh temporis artes!)
Tormentis, quæ lethiferos reuomentia plombi
Flammiferi globulos, crebris loca grandinis inſtar
Ictibus, ac fumo tetrum tunc ſulphur olenti,
Atque inter fumos rutila (ceu fulgure) flamma,
Horrificíſque leueis implent ſtridoribus auras:
Implent corda metu, multóque cadauere læſi
Arua ſoli: plectente nimis Ioue vindice duros
Terrigenas, non iámque ſuo ſed fulmine noſtro.
Nam quid lõga magis, patulis quid hiantia dicam
Orbibus hæc tormẽta? Iouis dum fulmina ceſſant,
Nec terris etiam poſſunt ſatis eſſe piandis,
Hæc in nos nobis ſuperi fabricaſſe dederunt.
Talibus ergo feris (quæ tot modo fulmina torquent)
In pugnis, rigidúmque virũ, fortémque, trementẽ
Nil penitus, mors certa manet: præſénſque videri
Parca poteſt vbicunque ferox: validíſque lacertis
Intrepidè quoque vana manet fiducia menti.
Sic ego continuis caput obiectare periclis,
Ac nullam effugere oblati certaminis anſam
Dum volui: ſempérque meæ dum prodiga vitæ
Corda gerens, riſi cæcæ tot fulmina pugnæ.
Non ſemel hanc animam, Patriam cũ Marte tuerer

Aſſiduo, verum toties prudénſque voléſque,
Deuouiſſe ferar, quoties trux adſtitit hoſtis.
Cúmque pia pro gente, pio pro Rege, ſed ipſa
Pro pietate mori toties mihi certa foret mens.
Donec ſuſtulerit melirida fulminis huius
Plombea glans: Deciis reliquíſq; Quiritibus, orco
Qui tunc pro patria ſe deuouere profundo,
Maior ero, quanto fuit iſte frequentior in me
Feruor & anſa necis, quanto prior vſque futura eſt
Hæc mea Romana pietas pietate, profundo
Vel quanto Cœlum præſtat ſublimius Orco.

DE M. D'ALLVYE SE-cretaire d'Eſtat.

De mon ayeul le nom FLORIMOND *ie receu,*
Ce ſurnom, ROBERTET, *eſt le nom de ma race,*
Ieune ie fis ma fleur louer de maint e grace:
Secretaire d'Eſtat d'vn Roy CHARLES *ie feu:*
Sur tout i'aimay PIANE, *& pour femme ie l'eu,*
Qui ſeule en moy le tort fait par ma mort, efface:
Car bien que lon rauiſſe à ſon tige vne fleur,
L'eau dans vn vaſe peut maintenir ſa couleur:
Mais ceſte eau, qui aux yeux de ma PIANE *abonde,*
Fait bien plus: car meſlee auec l'eternelle onde
D'Helicon, m'arroſant & ranimant touſiours,
Dans ce vaſe mortel fait reflorir au monde
Mon nom, mon ſang, mon los, ma charge, & mes amours.

IN EVNDEM.

Cvm ferat arma Deûm ſibi parta trophæa Cupido,
Arma triſulca Iouis fulmen,patris arma Gradiui,
Ac falcem Saturne tuam,ſæuíque trabale
Ditis, Apollineam pharetrámque arcúmque, tridentem
Oceani,clauam Alcidæ,thyrſúmque Lyæi,
Cæteráque: ingẽtem qua Mors ruit omnia, falcem
Ferre nequit: pueri ſed & ipſa Cupidinis arma
Tela, facem, pharetrámque, tulit, quæ vincula ſoluens
Omnia, de puero Mors ſemper Amore triũphat.
Aſt hic dum Pianis ſolitos pia ſuſcitat igneis,
Igneis,caſta virum tantum quibus arſit amantem,
Quantum vel vir amans à coniuge poſſit amari:
Nomen & acta decúſque viri, dum ſuſcitat Orco,
Dúmque modis famáq; virum ſic ſuſcitat ipſum,
Thracius vt vates ſic ius non dempſerit Orco,
Poſt vim mortis in hanc læſo vim reddit Amori:
Iungat vt ingentem,qua Mors ruit omnia,falcem,
Vincláque diſſoluit,reliquis Amor ipſe trophæis.

POVR LE TOMBEAV DE M. THEVET, COSMOGRAPHE du Roy.

Le grand Moteur du Ciel & Nature feconde,
Pour en vn seul sujet faire voir en ce monde
Comme est grand leur pouuoir, reduit en son effet,
D'vn accord accompli THEVET auoit parfait.
Le Ciel la plus belle ame en ses beaux feux choisie,
Emprunta pour ici luire vne belle vie:
Et Nature choisit ses plus riches thresors,
Pour ce beau don du Ciel loger en digne corps.
Ainsi le sainct honneur du Ciel & de Nature
Fut découuert çà bas en vne creature,
Qui d'esprit & de corps tesmoigna la grandeur
De sa forme & matiere, & de son createur:
Car toutes les vertus qui l'esprit enrichissent,
Et toutes les beautez qui le corps embellissent,
Les sciences, les arts, la saincte pieté,
La grace, la vigueur, & la dexterité,
Feirent estre ceste ame vn diuin exemplaire,
Et feirent que ce corps onques ne sceut deplaire
Qu'à son ame, qui n'eut autre objet pour penser,
Que celuy qui pourroit à son ciel la hausser.
Comme le corps pesant, qui forcé dans l'air entre,
Bien tost courbe sa voye, & rechet sur le centre:
Ainsi le feu leger longuement ne peut pas
Contre son naturel demeurer ici bas.
Aussi ceste belle ame estant au corps forcee,

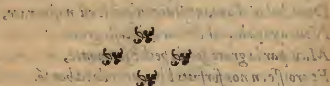
D'ordinaire desir contre le Ciel poussee,
Impetra par l'effect d'vne viue oraison,
De sortir de ce corps, sa mortelle prison:
Autour duquel ici autre chose ne reste
Qu'vne image de mort, à ses amis moleste:
Et de tant de vertus n'est demeuré, sinon
Vne gloire immortelle, & vn illustre nom,
Qui d'vn vol empenné de Romaine parolle
Par le disert THEVET *court l'vn & l'autre pole,*
Pendant que l'ame au Ciel iouit d'vn doux repos,
Et mollement la terre ici couure son corps.

CANTIQVE CHRESTIEN.

O Grand Dieu souuerain, dont la diuinité,
Chrestiens, nous adorõs dessous triple vnité,
Qui as pour ton palais ceste vouste etheree,
Où des Anges te sert la troupe bienheuree:
Qui formas, tout-puissant, le grand tour spacieux
De ce diuin chef-d'œuure admirable à nos yeux:
Qui tournes d'vn clin d'œil ceste grand' masse ronde,
Qui lances de ta main le foudre par le monde,
Pardonnes nous, Seigneur, & nos pechez lauant,
En ta iuste fureur ne nous va poursuiuant.
Que si tu mets nos faits en égale balance,
Et veux à la rigueur condamner nostre offense,
Qui pourra supporter le terrible courroux,
De ce grand Dieu viuant animé contre nous?

Rien ne se sauuera de ta fureur diuine,
Non pas mesme du Ciel l'eternelle machine.
Car où est celuy-là qui ne soit criminel
Par son propre peché, ou par l'originel?
Mais bien tu es celuy Dieu facile & ployable,
Qui es également & iuste, & pitoyable:
Qui donnes le loyer plus grand que le bien faict,
Et la punition moindre que le forfait:
Aussi ta pieté nos offenses surpasse:
Et donner au non digne est digne de ta grace,
Bien que dignes assez nous nous pouuons nommer,
Si dignes tu nous fais, & nous daignes aimer.
Doncques regardes nous de tes yeux pitoyables,
Soit comme seruiteurs, ou soit comme coulpables:
Coulpables sommes nous, si ta seuerité
Regarde seulement à nostre iniquité:
Mais si tu as egard à la noble nature
Dont tu nous as ornez sur toute creature,
Sire, nous sommes ceux qui de creation
Te sommes seruiteurs & fils d'adoption,
Dont, helas! d'autant plus coulpable est nostre race,
Nous ayant le peché priuez de ceste grace:
Mais par la grace soit le peché surmonté,
Et croisse en nos forfaits l'honneur de ta bonté.
Car soit que ta sagesse, ou soit que ta puissance,
Vueille autrement de soy nous donner cognoissance,
L'honneur de ta bonté est trop plus grand en nous:
Et cest Amour là, Sire, est aimable sur tous,
Qui a peu le seigneur du Ciel faire descendre,
Et les membres de Dieu dessus la croix estendre

Pour lauer nos pechez, par l'onde & par le sang,
Que le fer inhumain fit sortir de ton flanc:
Ainsi ta pieté & ton amour (ô SIRE)
Fait que vainqueur du mal nostre bien se peut dire.
O amour, ô pitié soigneuse de nos biens,
Qui serue de tes serfs t'es faite pour les tiens:
O amour, ô pitié de nous mal recogneuë,
Que nous auons quasi par nos pechez vaincuë,
Fay que de ton amour la violente ardeur
Vers toy puisse eschauffer nostre lente froideur:
Affranchi nous, Seigneur, de l'odieux seruice
Qui nous a si long temps fait esclaues du vice:
Esteins en nous l'ardeur de nostre vain plaisir,
Et fay de ton amour croistre en nous le desir,
A fin qu'ayant parfait le cours de nostre vie,
Lors que deuant son Roy l'ame sera rauie
De ton partage heureux iouissant auec toy,
Tu luy sois comme pere & non pas comme Roy.



SONNETS.

A LA ROYNE MERE.

I.

Si ie suis bien cogneu de Toy, de tes enfans,
Et des grands plus amis de vertu, tant qu'il faille
Que ma Muse à vous seuls se cōsacre, & qu'elle aille
Haussāt au ciel vos nōs, vos heurs, vos faits, vos rāgs:
J'iray sur tout en toy cercher les dons plus grans,
Que quelque heureux & rare aspect du ciel te baille,
Qui pour toy contre Enuie & Fortune bataille,
Brouillant, mais bienheurant, le beau fil de tes ans:
J'iray cercher cela que tu as d'auantage,
De nourriture & d'art, de conseil, & d'vsage,
N'oubliant l'heur receu du feu Roy ton seigneur,
L'heur aussi, qui de Rois, & Roynes te fait mere:
Mais si vaincre tu peux nostre Erreur & Misere,
Ie mettray ce pris double au plus haut de ton heur.

II.

C'estoit grand bien (encor que la crainte ou contrainte
T'ait peu mesme à bon droit tel vouloir esbranler)
Que tu voulois tousiours entre nous rappeller
La Paix, bannie helas! par ardeur saincte ou feinte:
Que tu as sans en rien t'espargner, & sans crainte
D'aucun hasard, voulu peiner, sonder, aller
Deçà delà, mander, desseigner, & parler
Tant bien, pour par raison rendre l'ardeur éteinte.
C'est grand bien, nonobstant tāt de sang, tant d'horreurs,
Iuste amende payee à Dieu pour nos erreurs,

D'auoir en fin pourtant estouffé la grand' flame,
Et mesme desaigri la playe fresche, auoir
Tout fermé, tout couuert: mais c'est tout de pouruoir
Qu'vn mal caché, couuert, ne se r'ouure & renflame.

III.

Tu n'as pas seulement de nostre Paix souci,
Soit pour l'auoir bien sceu rechercher, & bien faire,
Soit pour la preseruer du trouble son contraire,
Mais nostre guerre en main tu as pris tout ainsi:
I'enten guerre licite, & non celle qu'ici
Vn mal d'esprit à peu sinistrement attraire,
Pour du lien commun d'vn seul Dieu nous distraire,
D'vn seul Christ, d'vn seul Roy, d'vn seul païs aussi.
Le Haure où ton aduis tout seul poussa l'armee,
De ton cœur, de ton heur, de ton droit animee,
Les soldats enflammez & guerdonnez par toy:
Les blessez recueillis, le lieu que tu ordonnes,
Où la vie honorable apres l'honneur leur donnes,
Monstrent que nous auons en vne Royne vn Roy.

A MONSIEVR.

DV *Croissant de* HENRY *toutes les autres parts*
Ne deuoyent pas sous luy remplir leur forme ronde:
Ceste merque par qui s'entend le rond du monde,
Se gardoit à la race issuë d'vn tel Mars.
FRANÇOIS *soudain mourut:* CHARLES *hors des hasards*
Et troubles, doit regir sa France en tout feconde:
ALEXANDRE-EDOVARD *doit pour sa part secōde*
S'aller pousser au rang des Anglois EDOVARDS:

C'est ton sceptre premier, mon vers est prophetique,
L'vn de tes noms, le tort, l'occasion t'y pique,
Que ce mien vœu te soit vn vueil continuel.
*Puis excité du nom d'*ALEXANDRE,*à ton frere*
Aidant, tous deux aidez du tiers destin prospere
D'vn HERCVLE,*comblez le Croissant paternel.*

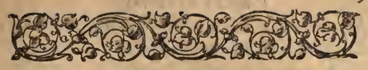
A MONSEIGNEVR LE DVC.

TV es seul, que ie pense, en tout le sang des Rois
Tes ayeulx, qui as eu (non, ie croy, sans presage
D'heureux & grãd destin de grand' force & courage)
Le nom d' HERCVLE,*auquel prendre vn patron tu dois.*
Sois donc premierement nostre HERCVLE *Gaulois,*
A ta langue enchaisnant les peuples de cet âge,
Par leurs oreilles pris, & liez, d'vn langage
Plein du doux miel d'honneur, de vertus, & de loix.
Cet âge en a besoin. Puis comme HERCVLE *domte*
Tout rebelle, & tout monstre execrable surmonte,
Asseruant, nettoyant, pacifiant, tous lieux,
Où tes freres, parens, alliez, & toymesmes
Regnerez: pour apres tous les labeurs extremes,
Du rang des Rois, te mettre en fin au rang des Dieux.

PERSONNAGES DE LA COMEDIE D'EVGENE.

Eugene, *Abbé.*
Meſſire Ieau, *Chappelain.*
Guillaume.
Alix.
Florimond, *Gentilhomme.*
Arnault, *Laquais.*
Pierre, *Homme de Florimond.*
Helene, *Sœur de l'Abbé.*
Matthieu, *Creancier.*

L'EV-



L'EVGENE,

COMEDIE D'ESTIENNE IODELLE PARISIEN.

PROLOGVE.

Assez assez le Poëte a peu voir
L'humble argument, le comicque deuoir,
Les vers demis, les personnages bas,
Les mœurs repris, à tous ne plaire pas:
Pource qu'aucuns de face sourcilleuse
Ne cherchent point que chose serieuse:
Aucuns aussi de fureur plus amis,
Aiment mieux voir Polydore à mort mis,
Hercule au feu, Iphigene à l'autel,
Et Troye à sac, que non pas vn ieu tel
Que celuy là qu'ores on vous apporte.
Ceux là sont bons, & la memoire morte
De la fureur tant bien representee
Ne sera point: Mais tant ne soit vantee
Des vieilles mains l'escriture tant braue,
Que ce Poëte en vn poëme graue,
S'il eust voulu, n'ait peu representer
Ce qui pourroit telles gens contenter.
Or pourautant qu'il veut à chacun plaire,
Ne dédaignant le plus bas populaire,

Bb

Et pource aussi que moindre on ne voit estre
Le vieil honneur de l'escriuain adextre,
Qui brusquement traçoit les Comedies,
Que celuy là qu'ont eu les Tragedies.
Voyant aussi que ce genre d'escrire
Des yeux François si long temps se retire,
Sans que quelqu'vn ait encore esprouué
Ce que tant bon iadis on a trouué,
A bien voulu dépendre ceste peine
Pour vous donner sa Comedie Eugene:
A qui ce nom pour ceste cause il donne,
Eugene en est principale personne.
L'inuention n'est point d'vn vieil Menandre,
Rien d'estranger on ne vous fait entendre,
Le style est nostre, & chacun personnage
Se dit aussi estre de ce langage:
Sans que brouillant auecques nos farceurs
Le sainct ruisseau de nos plus sainctes Sœurs,
On moralise vn conseil, vn ersçit,
Vn temps, vn tout, vne chair, vn esprit,
Et tels fatras, dont maint & maint folastre
Fait bien souuent l'honneur de son theatre.
Mais retraçant la voye des plus vieux,
Vainqueurs encor' du port obliuieux,
Cestuy-ci donne à la France courage
De plus en plus oser bien d'auantage:
Bien que souuent en ceste Comedie
Chaque personne ait la voix plus hardie,
Plus graue aussi qu'on ne permettroit pas,
Si lon suyuoit le Latin pas à pas.

Iuger ne doit quelque seuere en soy,
Qu'on ait franchi du Comicque la loy,
La langue encor foiblette de soymesme
Ne peut porter vne foiblesse extreme:
Et puis ceux ci dont on verra l'audace,
Sont vn peu plus qu'vn rude populace:
Au reste tels qu'on les voit entre nous.
Mais dites moy, que recueilleriez-vous,
Quel vers, quel ris, quel honneur, & quels mots,
S'on ne voyoit ici que des sabots?
Outre, pensez que les Comicques vieux
Plus haut encor on fait bruire des Dieux.
Quant au theatre, encore qu'il ne soit
En demi-rond, comme on le compassoit,
Et qu'on ne l'ait ordonné de la sorte
Que lon faisoit, il faut qu'on le supporte:
Veu que l'exquis de ce vieil ornement
Ore se voüe aux Princes seulement:
Mesme le son qui les actes separe,
Comme ie croy, vous eust semblé barbare,
Si lon eust eu la curiosité
De remouller du tout l'antiquité.
Mais qu'est-ce ci? dont vient l'estonnement
Que vous monstrez? est-ce que l'argument
De ceste fable encore n'auez sceu?
Tost il sera de vous tous apperceu,
Quand vous orrez ceste premiere Scene.
Ie m'en tairay, l'Abbé me tient la réne,
Qui là dedans deuise auec son prestre
De son estat qui meilleur ne peult estre.

Ia ja marchant, enrage de ſortir,
Pour de ſon heur vn chacun aduertir:
Et ſe vantant, ſi ſa voix il deboûche,
De vous brider deſire par la bouche:
Et qui plus eſt ſous la gaye merueille
De derober voſtre eſprit par l'aureille.

ACTE I. SCENE I.

Eugene, *Abbé.* Meſſire Iean, *Chappelain.*

Eugene.

L *A vie aux humains ordonnee*
Pour eſtre ſi toſt terminee,
Ainſi que meſme tu as dit,
Doit elle, pour croire à credit,
Se charger de tant de trauaux?
Meſ. *Le ſeul ſouuenir de nos maux,*
Qui ja vers nous ont fait leur tour,
Ou de ceux qui viendront vn iour,
L'apprehenſion incertaine
Empoiſonne la vie humaine:
Et d'autant qu'ils la font plus grieue,
Ils la font auſſi bien plus brieue.
Mais qui ſçait mieux en ce bas ci
Que vous, Monſieur, qu'il eſt ainſi?
Eu. *Il ne faut donc que du paſſé*
Il ſoit apres iamais penſé,
Il faut ſe contenter du bien
Qui nous eſt preſent, & en rien

N'estre du futur soucieux.
Mes. *O grand Dieu, qui dist onques mieux!*
Eu. *Comment donc ne consent on point*
De s'aimer soymesme en ce poinct,
De se flater en son bon heur,
De s'aueugler en son malheur,
Sans donner entree au souci?
Mes. *C'est abus, il faut faire ainsi.*
Eu. *En tout ce beau rond spacieux,*
Qui est enuironné des Cieux,
Nul ne garde si bien en soy
Ce bon heur comme moy en moy:
Tant que soit que le vent s'emeuue,
Ou bien qu'il gresle, ou bien qu'il pleuue,
Ou que le Ciel de son tonnerre
Face paour à la pauure terre,
Tousiours Monsieur moy ie seray,
Et tous mes ennuis chasseray.
Car serois-ie point malheureux
D'estre à mon souhait plantureux,
Et me tourmenter en mon bien?
Ie ne voûray iamais à rien,
Sinon au plaisir, mon estude.
Mes. *Ce seroit vne ingratitude*
Enuers la fortune autrement,
Qui vous pourvoit tant richement:
Car qui est mal content de soy
Il faut qu'il soit, comme ie croy,
Mal content de fortune ensemble.
Eu. *Fortune assez d'heur me rassemble*

Pour me plaire en ce monde ici,
Esclauant en tout mon souci:
Sans trauail les biens à foison
Sont apportez en ma maison,
Biens, ie dy, que iamais n'acquirent
Les parens qui naistre me feirent,
Et qui ainsi donnez me sont
Qu'à mes heritiers ne reuont,
Ains pour rendre ma seule vie
En ses delices assouuie,
Ce que nous pratiquons assez,
Tant qu'il semble que ramassez
Tous les plaisirs se soyent pour moy.
Les Rois sont sujets à l'esmoy
Pour le gouuernement des terres:
Les Nobles sont sujets aux guerres:
Quant à Iustice en son endroit,
Chacun est serf de faire droict.
Le marchant est serf du danger
Qu'on trouue au païs estranger:
Le laboureur auecque peine
Presse ses bœufs parmi la plaine:
L'artisan sans fin molesté,
A peine fuit sa pauureté.
Mais la gorge des gens d'Eglise
N'est point à autre ioug submise,
Sinon qu'à mignarder soymesmes,
N'auoir horreur de ces extremes,
Entre lesquels sont les vertus:
Estre bien nourris & vestus,

Estre curez,prieurs,chanoines,
Abbez,sans auoir tant de moynes
Comme on a de chiens & d'oiseaux,
Auoir les bois,auoir les eaux
De fleuues ou bien de fontaines,
Auoir les prez,auoir les plaines,
Ne recognoistre aucuns seigneurs,
Fussent ils de tout gouuerneurs:
Bref,rendre tout homme ialoux
Des plaisirs nourriciers de nous.
Mais que seruiroit t'expliquer
Ce que tu vois tant pratiquer,
N'estoit que ie me plais ainsi
En la memoire de ceci,
Voulant les plaisirs faire dire
Ou d'heure en heure ie me mire?
Au matin,quoy? Mes. *Le feu leger,*
De peur que le froid outrager
Ne vienne la peau tendrelette,
Le linge blanc,la chausse nette,
Le mignard pignoir d'Italie,
La vesture à l'enui iolie,
Les parfums,les eaux de senteurs,
La court de tous vos seruiteurs,
Le perdreau en sa saison,
Le meilleur vin de la maison,
A fin de mettre à val vos flumes:
Les liures,le papier,les plumes,
Et les breuiaires ce pendant
Seroyent mille ans en attendant

Auant qu'on y touchast iamais,
De paour de se morfondre: mais
Au lieu de ces sots exercices,
De la musique les delices
Auant que monter à cheual,
Et puis & par mont & par val
Voler l'oiseau, se mettre en queste
Bien souuent de la rousse beste:
Ou bien par les plaines errant
Suiure le lievre bien courant,
Pendant que moy Messire Iean
Ie suë aupres le feu d'ahan,
De taster les molles viandes,
Pour vous les rendre plus friandes:
Vous arriuez tous affamez,
Les chaudeaux sont soudain humez,
De paour de vicier nature:
On fait aux tables couuerture,
On rit, on boit, chacun fait rage
De babiller du tricotage.
On est saoul, on se met en ieu,
Et puis s'on sent venir le feu
De la chatouillarde amourette,
Soudain en la queste on se iette,
Tant qu'on reuienne tous taris
Par ces pisseuses de Paris.
Eu. *Tout beau Messire Iean, tout beau,*
Demoure là, d'vn cas nouueau,
Puis qu'à l'amour tu es venu,
M'est à ceste heure souuenu,

Pour lequel appelé t'auois.
Mes. *Quoy? comment? d'où vient telle voix?*
Auez-vous receu quelque offense?
Eu. *Non non, tout beau, seulement pense*
De me prester ici tes sens.
Tu sçais bien que depuis le temps
Que Henry magnanime Roy,
A mené ses gens auec soy
Iusques aux bornes d'Alemagne,
Amour qui se meist en campagne
Pour faire queste de mon cœur,
S'est rendu dessus moy vainqueur,
Me venant d'vn trait enflammer,
Pour me faire ardemment aimer
Ceste Alix, mignarde & iolie,
Bague fort bonne & bien polie,
Pour qui, ô seruiteur fidelle,
Tu me vaux vne maquerelle.
Mes. *O que ie me tiens en repos,*
Pour voir où cherra ce propos.
Eu. *Iusqu'ici tant bien m'a serui,*
Que du tout en elle ie vi:
Et pour estre bon guerdonneur
Luy voulant couurir son honneur,
Comme tu es bien aduerti,
Luy ay trouué le bon parti
De Guillaume le bon lourdaut,
Qui est tout tel qui nous le faut,
Et les ay mariez ensemble.
Mes. *O fort bien fait.* Eu. *Mais que te semble?*

I'ay feint que c'estoit ma cousine.
Mes. *La parenté est bien voisine,*
Il n'y falloit espargner rien,
Ce sont trois cens escus: & bien
Qu'est-ce pour vostre dignité,
Sinon qu'œuure de charité?
Eu. *Mais maintenant i'ay si grand'peur,*
Que Guillaume sente mon cœur
Auec les cornes de sa teste.
Mes. *Ha ventrebieu il est trop beste,*
Son front n'a point de sentiment,
Ny son cœur de bon mouuement:
Ho ho, quoy? craignez vous en rien
En cela vn Parisien?
Le bon Guillaume sans malice
Vous est couuerture propice,
Pour seurement brider l'amour.
Si fussiez allé chacun iour
Cependant qu'Alix estoit fille,
Planter en son iardin la quille,
A l'enui chacun eust crié:
Mais depuis qu'on est marié,
Si cent fois le iour on s'y rend,
Le mary est tousiours garend:
On n'en murmure point ainsi.
Et puis en ceste ville ci
On voit ce commun badinage,
De souffrir mieux vn cocuage,
Que quelque amitié vertueuse.
Eu. *Apres, mon amour est douteuse:*

Et ie crains que ceste mignarde
D'aller autre part se hasarde.
Car ses femmes ainsi friandes,
Suiuent les nouuelles viandes.
Et puis qui ne seroit ialoux
D'vn entretien qui m'est tant doux?
Dés lors que i'ay chez elle entree,
Ie la trouue exprés apprestee,
Ce semble, pour me recueillir:
Elle me vient au col saillir,
Elle me lace doucement,
Et puis m'estreint plus fortement,
I'entens si Guillaume est dehors,
Bon iour mon Tout, dit elle alors:
Mais si quand elle entend ma voix,
Elle sent le cocu au bois,
Ou bien en quelque lieu voisin,
Bon iour (dit elle) mon Cousin.
Mes. *Et quoy plus?* Eu. *Nous entrons dedans,*
Et ja d'vn desir tous ardens
Nous mirons nos affections
Au miroir de nos passions,
Qui sont les faces de nous deux:
Souuent mollement ie me deulx
Du temps, & elle se complaint
Que l'amour assez ne m'attaint.
Mes. *O dueil heureux!* Eu. *Elle s'appaise,*
Elle accourt, & plus fort me baise:
Puis s'arrestant elle se mire
Dedans mes yeux. Mes. *O doux martyre!*

Eu. *Et folastrant elle rempoigne*
Mes leures, qui font vne trongne,
A fin que d'elle elles soyent morses:
Et quant est des autres amorces,
Pense que peut en cela faire
Celle qui se plaist en l'affaire.
Mes. *Qui pourroit estre homme tant froid,*
Qui ne s'émeust en cest endroit?
Eu. *Mais où me suis ie promené?*
Où l'amour m'a il ia trainé?
Ore donc sçache en cest affaire,
Comment il te faut me complaire
Au long discours de ceste chose.
Deux poincts tous seuls ie te propose:
La peur que i'ay que ce sottard
Decœuure la braise qui m'ard:
Et la peur que i'ay qu'en ma Dame
Ne s'allume quelque autre flamme.
Au premier tu remediras,
Quand ce lourdaut gouuerneras,
L'asseurant que i'ay bonne enuie
De luy aider toute sa vie:
Quand tu le meneras au jeu,
Quand l'amadouant peu à peu,
Tu le rendras ami de toy,
Autant que sa femme est de moy,
A fin qu'ayez l'entree seure.
Quant est du second, ie t'asseure
Qu'il te faudra prendre cent yeux,
A fin de me la garder mieux:

Qu'on espie, que lon regarde,
Qu'on s'enquiere, qu'on prenne garde
De n'estre en embusche trouué,
Apres auoir bien esprouué.
Pour le loyer de ton office
Ie te voüe vn bon benefice.
Mes. *Grand mercy Monsieur, c'est de grace:*
Ne vous souciez que ie face,
N'ayez de ces deux poincts esmoy,
Dés ores ie pren tout sur moy.

ACTE I. SCENE II.

Messire Iean.

AINSI, *Dieu m'aime, on voit ici*
Maints aueuglez, qui sont ainsi
Que les flots enflez de la mer,
Qu'on voit leuer, puis s'abysmer
Iusques au plus profond de l'eau.
Ceux-ci se fichans au cerueau
Vn contentement qu'ils se donnent,
Dessus lequel ils se façonnent
Le pourtrait d'vne heureuse vie,
Voyent soudain suiure l'enuie
Du sort bien souuent irrité,
Rabbaissant leur felicité.
Songez à celuy qu'auez veu,
Ce braue Abbé tant bien pourueu
Moins en l'Eglise qu'en follie:
Songez dis-ie, au mal qui le lie,

Ains l'estrangle tant doucement
D'vn follastre contentement:
Il se fait seul heureux, en tout
Il n'imagine point de bout,
Il ne preuoit, & ne preuient
Au malheur, qui souuent aduient:
Et qui pis est, voir il n'a sceu
Qu'il est iournellement deceu.
L'aueuglement est le moyen
De tourner vn beaucoup en rien.
Il est si fol, comme ie voy,
De penser, Alix est à moy,
Et me tient seul ami certain:
Alix dy-ie plus grand putain
Qu'on puisse voir en aucun lieu,
Et qui veut sans crainte de Dieu
Se bastir aux cieux vne porte,
Par l'amour qu'à tous elle porte,
Exerçant sans fin charité.
Assez long temps elle a esté
A vn Florimond, homme d'armes,
Qui parauant sous les alarmes,
Par qui son amour l'asseruit,
Long temps à Helene seruit,
Sœur de ce bel Abbé mon maistre,
Sans par son pourchas iamais estre
Receu au dernier poinct de grace.
Tant qu'estant vaincu de l'audace
De sa maistresse impitoyable,
Pour passer l'amour indomtable,

Et amortir sa fantaisie,
Fust par luy ceste Alix choisie,
Laquelle il entretint tousiours,
Non pas seul maistre des amours,
Iusques à ce camp d'Allemagne,
Pour lequel se mist en campagne:
Mesmes on m'a dit qu'vn grand zele
Florimond auoit enuers elle.
Mais qui veut bien aimer, ne face
Aux Parisiennes la chasse:
Et puis nostre Abbé, nostre braue
Fol masqué d'vn visage graue,
Ce sot, ce messer coyon pense
Auoir eu seul la iouissance,
Et l'a mise en son mariage
A fin qu'il feist vn cocuage
De mary & d'ami ensemble.
Mais, ie vous prie, que vous semble
Des morgues, que ie tiens vers luy?
S'il dit ouy, ie dis ouy:
S'il dit non, ie dis aussi non:
S'il veut exalter son renom,
Ie le pousseray par ma voix
Plus haut que tous les cieux trois fois.
Ainsi ie fais vn ameçon
Pour attraper quelque poisson
En la grand' mer des benefices,
Sont mes estats, sont mes offices,
Et qui n'en sçait bien sa pratique,
Voise ailleurs ouurir sa boutique.

ACTE I. SCENE III.

Guillaume. Alix. Messire Iean.

Guillaume.

He Dieu quelle heureuse fortune
M'eust esté plus heureuse qu'vne,
Ou quelle plus douce rencontre
En toute la terre se monstre,
Que celle là qu'ores i'ay faite
De ceste femme tant parfaite,
A qui Dieu m'a ioint pour ma vie?
Hé mon Dieu que i'ay bonne enuie
De t'en rendre grace à iamais!
Ah! ie t'en iray desormais
Souuent presenter des chandelles,
Et à la Roine des pucelles,
Qui m'a donné si chaste femme.
Sa beauté tout le monde enflamme:
Car ie voy bien souuent passer
Maints amourets que trespasser
Elle fait en les regardant:
Mais aucun n'y va pretendant,
Accablé dessous sa vertu:
Moymesme ie suis abbatu
Bien souuent de sa chasteté.
Car alors que suis excité
De faire le droit du mesnage,
Elle me dit d'vn sainct courage,

Escoute mon mignon, contemple
Du bon Ioseph la saincte exemple,
Qui ne toucha sa saincte Dame.
Nostre chair est vile & infame:
Ces actes sont vilains & ords.
Et qui nous damne, que le corps?
Alors ie me mets en priere,
Et luy tourne le cul arriere:
Car helas (bon Dieu) tu ne veux
Que lon blesse les chastes vœus.
Al. *Qui est celuy que i'oy compter,*
Et tellement se contenter?
Ha mananda, c'est mon badault,
Escouter ici me le faut,
Pour sçauoir qu'il dira de moy.
Gu. *Bon Dieu, ie suis tenu à toy!*
Outre cela elle est tant douce,
Iamais ses amis ne repousse:
Elle est à chacun charitable,
Et enuers moy tant amiable,
Que le monde en est estonné.
Quantesfois m'at elle donné
De l'argent pour m'aller iouer?
Cil qui veut à Dieu se voüer
Ne sera iamais indigent.
Alix a tousiours de l'argent,
Elle est saincte dés ce bas lieu:
Car c'est de la grace de Dieu,
Que cest argent luy vient ainsi.
Al. *Je suis en paradis aussi,*

D'auoir vn mary tel que i'ay:
Par ainsi saincte ie seray.
Gu. *Mesme quand ie me vais esbatre,*
Si i'y estois trois iours ou quatre,
Elle n'en dit rien au retour
Non plus que d'vn seul demi iour:
Et quand ie me veux excuser,
Et de tels mots vers elle vser,
Pardon ie vous suppli, ma femme,
Vrayment ce m'est vn grand diffame
D'auoir demouré iusqu'à ores:
Ie voudrois qu'y fussiez encores,
Mon ami, c'est vostre santé.
Al. *Hé benest, que c'est bien chanté.*
Gu. *Et quand ie me treuue en mal-aise,*
Ie sens que sa priere appaise
La maladie que ie sens,
Elle s'en court par ces conuents
De sainct François, sainct Augustin,
De l'abbaye sainct Martin,
De sainct Victor, de sainct Magloire,
Pour faire prier. Al. *Voire voire,*
On y prie à deux beaux genoux.
Gu. *Elle m'apporte à tous les coups*
De ces saincts conuents quelques choses:
Ou bien de quelque pain de roses,
Ou bien des eaux, ou bien du flanc,
Aucunesfois de leur pain blanc,
Et me dit que par les merites
Du bon sainct, ces choses petites

Ont pouuoir de guarir la fieure.
Al. *Seroit perte s'il estoit lieure,*
Les cornes luy sient fort bien.
Gu. *Elle ne me moleste en rien,*
Mesme quand malade ie suis
Elle ferme tout soudain mon huis,
Et de crainte de me fascher
En autre lieu s'en va coucher:
Mais bien souuent ie sens de peur
Dedans moy debatre mon cœur,
Quand ma partie me deffaut,
Car i'entendy vn iour d'enhaut
Vn esprit qui fort rabastoit,
Lors qu'en mon lict elle n'estoit.
Al. *Ie retien d'vn sermon ces mots,*
Qu'vn esprit n'a ny chair ny os.
Gu. *Puis quand elle est malade aussi,*
Vrayment ie luy fay tout ainsi,
Et me couche en quelque chambrette:
Mais helas! elle est tant flouette,
Qu'elle est bien souuent en malaise,
Ou elle feint, ne luy deplaise,
Pour accomplir en saincteté,
Quelque beau vœu de chasteté:
Non fait non, elle souffre peine:
Car la nuict bien fort se demaine.
Al. *O que ie sens vn doux martyre!*
Ie creue ici quasi de rire,
Ie ne sçaurois m'y arrester:
Mais ie vois ore l'accoster.

Gu. *Mon Dieu que ie ſerois marry.*
Al. *De quoy parlez-vous mon mary?*
Gu. *Ha noſtre femme, Dieu vous gard.*
Ie meure ſi voſtre regard
Ne m'a ſerui d'allegement
Contre mon facheux penſement.
Al. *Quel penſement?* Gu. *Le creancier*
M'a faict ore ſignifier
Qu'il veut que ie paye auiourdhuy.
Al. *Auiourdhuy: c'eſt vn grand ennuy,*
C'eſt donné bien peu de reſpit,
Il n'en faut point eſtre deſpit,
Il faut prendre patiemment
Ce que noſtre Dieu iuſtement
Pour nos commiſes nous enuoye.
Gu. *Il eſt vray, c'eſt la droite voye.*
Patience eſt d'Honneur la porte.
Al. *Patience eſt touſiours plus forte.*
Gu. *Ses dons ſont à tous bien ſeans.*
Mais comment? qui entre ceans?
Auez-vous laiſſé l'huis ouuert?
Al. *Tout beau tout beau, i'ay découuert*
Vn des plus grands de nos amis,
C'eſt le Chappelain, le commis,
Le fac totum de mon couſin.
Meſ. *Et puis quoy? comment? voſtre vin*
Eſt-il ja là bas mis en broche?
Al. *Il eſt trouble, car on le hoche*
Trois ou quatre fois tous les iours.
Gu. *Monſieur faites deux ou trois tours*

Par le iardin en attendant:
M'amie enuoye cependant
Au meilleur ſans craindre les frais.
Meſ. *Ie vay donc là prendre le frais.*

ACTE II. SCENE I.

Florimond, *Gentilhomme.* Pierre, *Laquais.*

Florimond.

ORES *que ie ſuis de retour,*
I'ay conſumé quaſi ce iour
A contempler en ceſte ville
De plusieurs la pompe inutile:
Ceux qui n'agueres en la guerre
Faiſoyent leur cheuet d'vne pierre,
Et qui du long chemin greuez
Auoyent leurs harnois engrauez
A longues traces ſur le dos,
A qui preſque on voyoit les os,
Ayans vne face deſpite,
Du Soleil quaſi demi cuitte,
Meſlee en ſueur & poudriere,
Oublians leur face guerriere
Se ſont parez ſi mollement,
Qu'ils ſemblent venir proprement
Des nopces, & non de la guerre:
Meſmes aucuns vendent leur terre,
Les autres engaigent leur bien,
Les autres trouuent le moyen

De recouurer quelques deniers
Pour enrichir les vſuriers:
Les autres vendent l'equipage,
Harnois, cheuaux, & attelage,
Et tout pour deſpendre en delices:
Et au lieu des bons exercices
Pour touſiours aſſeurer leur main,
Le palais muguet en eſt plein,
Où leurs parfums, & leurs ciuettes,
Choſe propre à leurs amourettes,
Tirent les dames aux deuis,
Qui preſque y courent aux enuis,
Au velours, au ſatin, à l'or,
Et aux broderies encor,
Nonobſtant tout edict donné,
Il eſt autant peu pardonné
Qu'il ſeroit meſme entre les Princes
En pleine paix de leurs prouinces.
Mais quoy? comment? où eſt l'enſeigne,
Où eſt la bataille qui ſaigne
De tous coſtez en ſa fureur?
Où ſont les coups, où eſt l'horreur,
Où ſont les gros canons qui tonnent,
Où ſont les ennemis qui donnent
Iuſques aux tentes de nos gens?
Ha nous deuiendrons negligens,
Et chaſſerons hors de memoire
Le deſir qu'auons de la gloire.
Ie confere ceſte Cité,
A ce que lon m'a recité

Iadis de l'antique Capuë:
Car sa friandise nous tuë,
Comme les soldats d'Hannibal.
Quittons l'amour,laissons le bal,
Oublions ces molles rencontres,
Faisons tournois,faisons des monstres,
Et pendons encores les prix
Pour guerdonner les mieux apris.
Estimez-vous l'ennemi mort?
Sçachez que pour vn temps il dort,
Pour veiller plus long temps apres:
Mesmes de iour en iour plus pres
Táche s'approcher de nos forces:
Et apres les douces amorces,
Penseriez-vous les maux souffrir
Qui se viendront à nous offrir?
Endureriez-vous seulement
Les maux qu'eusmes dernierement,
Par trois iours le deffaut de pain,
Maint facheux mont,aspre & hautain,
Ces gros brouillars,ceste gelee,
Et puis ceste pluye escoulee
Qui souuent seruoit de breuuage:
Ce flux de sang qui feist outrage
Sans espargner soldat ne Prince.
Ie trepigne, & les dents ie grince,
Quand ie voy l'excessif & braue
D'auoir vn bel habit & graue,
Bien decouppé: ne passons pas
Des Gentilshommes les estats.

Pour veoir quelque dame cogneuë
Qu'on a deuant la guerre veuë:
C'est raison de se refraichir.
Mais depuis qu'on vient à franchir,
Fy fy de superfluité.
Mais ja trop me suis excité:
Puis ie voy mon homme venir,
A luy veoir ses gestes tenir
Il querelle en soy quelque chose,
Au fond de sa ceruelle enclose.
Ici le vay guetter de loing,
Attendant que i'aye besoin
D'aller auec ma bonne Alix
Esprouuer le bransle des licts.
Laquais, vois tu pas bien les mines?
Pier. *Ouy Monsieur, sont des plus fines.*

ACTE II. SCENE II.

Arnault, *homme de Florimond.* Florimond.

Arnault.

COMBIEN *que mille fois & mille,*
I'aye veu & reueu la ville
De Paris, où suis à ceste heure:
Si est-ce qu'apres la demeure
Que i'ay faite au camp d'Allemagne,
Apres mainte & mainte montagne,
Dont le souuenir maintesfois
Me fait souffler dedans mes doigts.

Apres

Apres la soif, apres la faim
Qui vint par le deffaut du pain:
Et apres m'estre veu moymesme
Bien dessiré, bien maigre, & blesme,
Paris ville mignarde & belle
Me semble vne chose nouuelle:
Aussi lon dit qui veut choisir
Le plus doux du plus doux plaisir,
Il faut auoir premier esté
Au mal auant qu'il soit gousté.
Puis-ie bien laisser la maison,
Sans que ie voye grand foison
De choses braues & pompeuses:
Et mesmement tant de pisseuses,
Qui se font rembourrer leur bas,
Promettent que ie n'auray pas
Le deffaut que i'auois au camp:
Mais au fort, en si grand ahan
Ie n'en auois pas grand enuie.
Mais que fais-ie, maugré ma vie?
En babillant trop ie demeure,
Monsieur m'a chargé qu'à ceste heure
Ie ne faillisse à le trouuer,
Il s'en veut aller releuer
Contre son Alix les discors,
Pour veoir si luitter corps à corps
Vaut mieux que de combatre aux armes.
O les doux pleurs, helas! les larmes,
Desquelles Alix parlera
Quand son amant elle verra.

Mais, ô fort heureuse rencontre!
Ie le voy, ie vais à l'encontre,
Peine n'auray de le chercher.
Flo. *I'auois beau ma face cacher,*
Mon Arnault me cognoist trop bien.
Et bien Arnault, de nouueau? Ar. *Rien*
Que ne sçachiez, comme ie croy.
Flo. *As tu entendu que le Roy*
Nous rappellera bien soudain?
Ar. *Le bruit est tel.* Flo. *Mais quel desdain:*
Les plaisirs qu'Alix ma mignonne,
Quand ie suis à Paris me donne,
A ceste fois me seront cours.
Et bien apres fay moy discours
De ce que tu as ouy dire?
Ar. *L'Empereur remasche son ire,*
Et grinçant les dents s'encourage,
Tant qu'on diroit voyant sa rage,
Et son appetit de vengeance,
Qu'il est tousiours en celle dance
Qu'il fait à l'enuers sus vn lict.
Flo. *Où est-il ore?* Ar. *A ce qu'on dit*
Il a desia le Rhin passé.
Flo. *Seroit-il bien tant insensé*
De venir mettre siege à Mets?
Ar. *On luy seruiroit de bons mets,*
Et si n'y seroit pas grand tort.
Car outre le nouueau renfort,
Les braues gens qui sont dedans,
Le feront mieux grincer les dents

Que iamais il ne feiſt encor.

Flo. *Pour le moins il ne tient à l'or,*
Qui eſt le nerf de toute guerre,
Qu'il ne prenne toute la terre
Que ceſte annee auons fait noſtre.

Ar. *Il attendra fort bien à l'autre,*
Et à l'autre an encor aprés:
Ie penſe qu'il vient tout exprés
Pour Thionuille enuitailler.
Mais vous ne faites que railler,
Vous ſçauez le tout mieux que moy.

Flo. *Ie m'enquiers ſeulement à toy,*
Pour veoir ſi ce qu'on dit de luy
Accorde à cela qu'auiourdhuy
On m'a par miſſiues mandé:
Et tu l'as fort bien accordé.
Puis donc que ce peu de loiſir
Se donne ainſi à mon plaiſir,
Ie veux recompenſer le peu
Par l'accroiſſement de mon feu,
Qui ja me rend mort en viuant.
Mais Arnault compte moy deuant
Que vers ma mignonne ie voiſe,
Qu'elle eſtoit ceſte forte noiſe
Que tu mouuois tantoſt en toy:
Ie te voyois mouuoir le doy,
Et marmonner en tes deux leures,
Comme vn qui friſſonne des fieures.
Songeois tu ainſi ſeul à part
A l'outrageuſe Amour qui m'ard?

Ar. *Rien moins, Monsieur.* Flo. *Et à quoy donc,*
Dy moy. Ar. *Ie me plaisoye adonc*
Aux gentilles delicatesses,
A l'heur, aux esbats, aux caresses
Que lon reçoit ici, au prix
Des maux où nous estions appris.
Flo. *Ie meure, c'est chose terrible*
Qu'il est presque au monde impossible
De trouuer vn, qui ne peust estre
Contraire au penser de son maistre:
En cela ie me deplaisois
Où te plaire tu t'amusois.
Ar. *Pourquoy Monsieur?* Flo. *Car ceste pompe*
Et brauade mollement trompe
Les plus enflammez de courage:
Et nos Gentilshommes font rage
D'exceder mesme l'excessif,
C'est ce qui me rendoit pensif,
Et en moymesme me plaignant,
Quand tu t'en venois trepignant
Pour me trouuer. Ar. *Pourtant Monsieur,*
Sauf tousiours vostre aduis meilleur,
Il me semble que c'est à ceux
Qui n'ont point esté paresseux
De maintenir le droit de France,
Opposant leur vie à l'outrance
De ces aiglons Imperiaux,
Apres tant & tant de trauaux,
D'auoir pour refraichissement
En volupté contentement:

Non pas à ces pourceaux nourris
Dedans ce grand tect de Paris,
Qui n'oseroyent d'vn iect de pierre
Eslongner les yeux de leur terre:
Non à plusieurs larrons honnestes,
Qui n'estans faits que pour des bestes,
D'vn visage humain emmasquees,
Par pratiques mal pratiquees
Despendent encor auiourdhuy
Et le leur & celuy d'autruy,
En banquets, pompes, & delices,
Pour souuent estre appuy des vices.
Cependant mesme que le Roy
Ayant ses Princes auec soy,
Souffre maintes & maintes choses
Pour garder ces bestes encloses.
Non à ces petits mugueteaux,
Ces babouins aduocasseaux,
Qui pour deux ou trois loix rouillees
De ie ne sçay quoy embrouillees,
Cheuauchent les asnes leurs freres,
Auec leurs contenances fieres,
Meslans la morgue Italienne,
A fin qu'vn gros sourcil s'en vienne
Les demander en mariage.
Ha ventrebieu quel badinage.
Non pas, dy-ie, à ces mercadins,
Ces petits muguets citadins,
Ces petits brouilleurs de finances,
Qui en banquets, & ris, & danses,

En toutes superfluitez
Surmontent les principautez.
Mais quant est de nos Gentilshommes,
Qui est le propos où nous sommes,
Bien qu'on croye toutes brauades
Rendre les courages plus fades,
Si celuy-là qui est plus braue
Entendoit le battement graue
D'vn tabourin quasi tonnant,
Ou bien d'vn clairon estonnant,
Il seroit mieux encouragé,
Et plus tost en ordre rengé.
Flo. *Ainsi le Ciel me soit ami,*
Si tu ne m'as mis à demi
Par ta parole hors de moy.
Quoy? comment? qu'est-ce que de toy
Quand tu vas ainsi contestant?
Vn docteur n'en diroit pas tant:
As tu tant l'eschole suiuie?
Ar. *La meilleure part de ma vie,*
Et si estois des mieux appris:
Mais ores les meilleurs esprits
Aiment mieux soldats deuenir
Qu'au rang des badauts se tenir.
Mais comment est-ce que la chose
Qu'en venant ie tenois enclose,
Dont vous m'auez interrogué,
Nous a si fort poussez au gué?
Où sommes nous venus ainsi?
Flo. *Nous nous sommes tous deux ici*

Oubliez de nostre entreprise,
Toutesfois cest oubli ie prise:
Car l'vne est bien plus recouurable,
Que l'autre tousiours n'est comptable.
Mais tournant bride à tous les dits.
Reuiendrons nous à nostre Alix,
Que mon cœur folement adore?
Faut-il que i'y voise desore,
Ou bien s'il vaut mieux que par toy
Soit faite l'entree auant moy,
Pour veoir si tu surprendras point
Quelque muguet, qui se soit ioint
A mon Alix par mon absence?
Ar. *Elle est fidele, que ie pense.*
Flo. *Et quand aucun n'y troueras,*
Au mesnage regarderas,
Pour veoir s'elle n'a rien acquis,
Si ses habits sont plus exquis
Que n'estoient quand ie departy.
Ar. *Sont tesmoings du nouueau party.*
Flo. *Tu noteras bien le visage,*
Le froid, ou le chaud du courage,
Le parler, la ioye, ou le dueil,
Les caresses, & le recueil
Qu'elle monstrera. Ar. *Laissez faire,*
Reposez vous de ceste affaire,
I'espere encor de faire mieux.
Flo. *Et ore que suis ocieux*
A nostre Dame m'en iray,
Où pendant me pourmeneray,

Faiſant la court à mes penſees.
Ar. *Qu'elles ſoyent bien là careſſees:*
Car c'eſt le lieu où ſe retire
L'amant, qui ſerf de ſon martyre
Fait maint regret, comme maint tour.
Flo. *Va va.* Ar. *Ie ſuis ja de retour.*

ACTE II. SCENE III.

Helene, *ſœur de l'Abbé.*

SI *l'œil trompé ne me deçoit,*
Par la rue au matin paſſoit
Florimond, ainſi qu'il me ſemble:
Dont ainſi Dieu m'aime, ie tremble,
Ayant peur que quelque fortune
Soit à quelques vns importune:
Car ie cognois bien ſon courage,
Impatient de quelque outrage.
Il m'auoit par long temps ſeruie,
Et me voüoit quaſi ſa vie,
Mais vaincu par mon chaſte cœur
De ſon amour s'eſt fait vainqueur.
Combien qu'outre le dernier poinct
Florimond ne me deſpleuſt point:
Et me laiſſant, comme i'ay ſceu,
D'vne Alix a eſté deceu,
Fille qu'il penſoit auoir ſeul,
Qui faiſoit de pluſieurs recueil:
Meſmes auant qu'il euſt eſté
Deux iours hors de ceſte cité,

Piquant

Picquant à la guerre d'Almagne,
Ceste maraude, ceste caigne,
Enamoura l'Abbé mon frere,
Si bien qu'elle trouua maniere
D'arracher de luy mariage.
O quel horreur, quel cocuage,
Vn seul mot iamais n'en parlay
A mon frere, & tousiours celay
Qu'il me sembloit de l'entreprise.
Car ie n'estois tant mal apprise
Qu'il ne me deust bien faire part
De ce qu'il brouilloit à l'escart,
Pour luy compter la fable toute:
Mais ores ie suis en grand doubte
Que de ceste badinerie
Se naisse aucune fascherie,
Et ie vous iure en bonne foy,
I'aime mon frere mieux que moy.
Ore ne luy faut celer rien.
Ho ho anda, ie le voy bien:
La rencontre est tout à propos.

ACTE II. SCENE IIII.

Eugene. Helene.

Eugene.

I'AY *tousiours cherché le repos:*
Mais puis que l'amour est passible,
De l'auoir il m'est impossible,

Car de mon amour m'absenter
Ce me seroit la vie oster.
He. *Mon frere, Dieu vous doint bon iour,*
Vous estes tousiours sus l'amour:
Amour vous court par les boyaux,
Amour occupe maints cerueaux,
Que bien aueuglément demeine.
Eu. *Ho ho, Ma seur, qui vous ameine?*
He. *Puis que sus l'amour estions ores,*
L'amour que i'ay vers vous, encores
Que n'ayez en ce merité,
Que mon cœur soit sollicité
De suruenir à vos dangers:
Car si nous estions estrangers,
Vous ne m'eussiez celé vos choses,
Tant que les auez tenu closes.
Eu. *Qu'y a il donc?* He. *N'aimez vous pas?*
Eu. *Et que vous allez pas à pas:*
Me voulez-vous prendre au filé?
He. *Vous me l'auiez tousiours celé,*
Mais ie l'ay bien sceu nonobstant:
N'aimez-vous pas Alix pourtant?
Sauuez-vous du prochain danger.
Eu. *Qu'est-ce donc? faut-il tant songer?*
He. *Florimond que bien cognoissez,*
Qui mes amours a pourchassez,
L'auoit aimee deuant vous,
Mais elle se change à tous coups:
Car dés lors qu'il fut departi
Elle choisit vostre parti.

Maintenant il est retourné,
Il luy auoit beaucoup donné
Pour à luy seul la maintenir.
RegardeZ qu'il pourra venir
Des amours qu'auez assopis
Pour les vostres, & qui est pis
Du mariage qu'auec fait.
Eu. *O grand ciel, que t'ay-ie forfait?*
Veux tu faire si braue cœur
Esclaue de quelque malheur?
He. *Ce que ie vous dis est certain.*
Eu. *Ha maugré bieu de la putain.*
He. *Ne crions point tant en ce lieu,*
Il faut supplier au grand Dieu
Que par luy soit remedié.
Eu. *A a vertu bieu c'est bien chié.*
He. *Comment? qu'est-ce ci? quelle guise?*
Voila vn braue homme d'Eglise.
Eu. *L'amour & la douleur extreme*
Me font absenter de moymesme.
He. *Voyez comme il serre les dents:*
Tout beau, tout beau, entrons dedans,
On y pourra remedier:
Que gaignez-vous d'ainsi crier,
Sinon faire vn simple mal double?
Ceci n'est pas vn si grand trouble:
Florimond s'appaisera bien,
Quand il verra qu'il n'y a rien
De constance en ceste femelle:
Il mettra son amour hors d'elle,

Ou il en prendra comme vne autre
Pour l'argent: quant à l'amour voſtre
Voudriez-vous aimer deſormais
Celle là qui n'aima iamais,
Prenez qu'ayez au ieu perdu
Ce que vous auez deſpendu,
Ne ſoyez pour ſi peu marry:
Quant à Guillaume ſon mary
Il eſt ſi treshomme de bien,
Qu'il ne ſe ſoucira de rien.
Eu. *Quelque peu ſoulagé me ſens.*
He. *Entrons.* Eu. *Entrons, entrons, le temps*
Nous offrira quelque remede.
He. *Celuy vainq' qui au mal ne cede.*
Eu. *Si eſt-ce que le cœur en moy*
Me predit quelque grand eſmoy.

ACTE III. SCENE I.

Arnault. Florimond.

Arnault.

A A Dieux, qui de noſtre entrepriſe
Par celle que mon maiſtre priſe,
Sommes ores bien deſtournez!
Nous pourroit on plus eſtonnez
Rendre iamais tous deux enſemble?
O Ciel, ô terre, que te ſemble
De choſe tant mal ordonnee?
Toymeſme maudit Hymenee

Conducteur de trois cocuages
Au lieu de tes saincts mariages,
N'as tu rougi d'authoriser
Ces nopces tant à mespriser?
O vous, quelconques soyez vous,
Dieux celestes, qui entre tous
L'ardeur des pauures embrasez,
De vostre ciel fauorisez,
Voulez-vous ores vous garder
De vostre foudre en bas darder,
Veu que meurdrir il conuiendroit
Ces transgresseurs de vostre droit,
Ces mocqueurs de vostre maistrise,
Laissans la femme mal apprise,
Laissans ceste infidelle dame?
Dame, mort bieu, veu tel diffame
Le nom de dame n'y conuient,
Laissans la pute qui ne tient
Compte de l'amant tant aimable,
Lequel d'vn vouloir immuable
Luy auoit dedié sa vie:
Mais, peut estre, auez ceste enuie,
Faisans tort au premier lien,
Faire tort à l'aise & au bien
De ce mien maistre gracieux.
Mais i'en renie tous les cieux,
Si ie ne fais tomber en bas
Tant de iambes & tant de bras,
Que Paris en sera paué.
En despecte, ie suis creué

De despit: qui ne le seroit
Quand son maistre on offenseroit?
Ladre Abbé, meurdrier de vertu,
Si ie m'y mets. Mais quoy? veux tu
Pauure Arnault, sans ton maistre faire
Ce qui luy pourroit bien desplaire?
En te faschant tu es venu
Iusqu'au lieu où il s'est tenu.
Pendant ce malheureux voyage
Ie gage que nulle autre image,
Estant mesme en ce deuôt temple,
Que celle d'Alix ne contemple:
Mais quand il sçaura la nouuelle,
Ha charbieu qu'il la fera belle,
Il m'espouuentera des yeux.
Flo. *Ie voy entrer tout furieux*
Mon Arnault. Oy oy, que seroit-ce?
On luy a fait peu de caresse,
Il en hennit comme vn cheual.
Et bien Arnault? Ar. *Et bien, mais mal.*
Flo. *Comment mal?* Ar. *Le plus mal du monde.*
Flo. *Si faut-il que ce mal ie sonde,*
Pour veoir s'il est ainsi profond.
Ar. *Assez pour vous noyer au fond,*
Si vous ne prenez patience:
Mais faites au mal resistence,
Et me laissez vanger du tout.
Flo. *Mort bieu qu'est-ce?* Ar. *De bout en bout*
Ie vous compteray le malheur,
Moyennant que vostre douleur

Prenne le frein de la raison.
Ie suis allé à la maison
De vostre Alix, où l'ay trouuee
Dés l'heure assez bien abbreuuee:
Car i'ay bien cogneu au respondre
Que de crainte de se morfondre
Elle auoit coiffé son heaume,
Elle estoit auec vn Guillaume,
Ainsi là dedans on l'appelle,
Et autrement le mary d'elle.
Flo. *Mary, sang bieu.* Ar. *Laissez moy dire:*
Si de tout ne bridez vostre ire,
Contenez vn peu pour le moins:
Ils estoyent assis aux deux coins
De la table, & au bout d'enhaut
Vn gros marousle, vn gros briffaut,
Dont Messire Iean est le nom.
Flo. *Dieu me perde i'y vois.* Ar. *Non non.*
Laissez moy de tout souuenir:
A ce que i'ay peu retenir,
C'est cet Abbé, ce braue Eugene.
Flo. *Qui? le frere de mon Helene,*
Que i'ay si long temps pourmenee?
Ar. *C'est celuy mesme, il l'a donnee*
A ce Guillaume en mariage.
Flo. *Ha Dieu, ha grand Dieu, quel outrage!*
Qui me pourra faire enrager,
A fin que ie puisse vanger
Ceste iniure de sorte telle,
Qu'il en soit memoire immortelle?

A a faux amour trop incertain,
A a faulse & trop faulse putain,
A a traistre Abbé, Abbé meschant,
Moyne punais, ladre, marchant
De tes refrippez benefices,
A a puant sac tout plein de vices,
M'as tu osé faire ce tort?
T'auois-ie fait aucun effort?
Ne m'auoit pas sa sœur Helene
Assez tourmenté, sans qu'Eugene
Son frere, ains son paillard, ie croy,
Me vint redoubler ce desroy,
Seduisant vn pauure cocu,
Pour auoir tousiours part au cu
Sous vne honneste couuerture?
Hou que la fin en sera dure.
Auquel dois-ie premier aller,
Il faut aller desetaller
De la maison ce qui est mien,
Par le grand ciel i'auray mon bien,
Et si serez bien frotez ores,
Si bien pis vous n'auez encores,
Si ie deuois fendre la porte
I'iray i'iray de telle sorte
Que le mur tremblera d'horreur.
Ar. *A a que ie conçoy de fureur,*
Ie suis gros de donner des coups,
Si ie ne les eschine tous
Ie veux estre frotté pour eux.
Allez Monsieur. Flo. *Allons tous deux.*

Acte

ACTE III. SCENE II.

Messire Iean. Eugene. Helene.

Messire Iean.

TV Dieu ie l'ay rechappé belle!
Sentit on iamais frayeur telle
Que ce braue nous la donnoit?
Par ses parolles il tonnoit,
Et meslant son Gascon parmi
Nous faisoit pasmer à demi.
Encore tant esmeu i'en suis,
Que presque parler ie ne puis,
Tant qu'il me faudroit emprunter
Vne autre voix pour racompter
A nostre Abbé telle vaillance.
Mais encor en moy ie balance
Si ie dois faire ce message:
Florimond fera beau mesnage,
Si vers l'Abbé vient vne fois.
I'aimerois mieux tenir ma voix
A tout iamais en moy renclose,
Que de derobber quelque chose:
Ie suis aux coups trop mal appris.
Et ceux-ci seront tous épris,
Qu'ils ne pourront estre qu'à peine
Desenuenimez de leur haine,
Que par l'espee vengeresse.
O esperance trompeŕesse!
Pourquoy m'auois tu iusque ici
Allaicté de ton laict ainsi,

Pour tout ſoudain t'euanouir?
Pourquoy me faiſois-tu iouir
De tes promeſſes ſi long temps,
Pour me mettre apres hors du ſens,
Et me faire au deſeſpoir proye,
M'eſtranglant d'vn cordon de ſoye?
A a pauure & deux fois pauure preſtre,
N'euſſes-tu pas trouué bon maiſtre,
Qui t'euſt nourri, qui t'euſt veſtu,
Qui t'euſt fait ami de vertu,
Sans le pattelin contrefaire,
Et en plaiſant à Dieu deſplaire,
Pour tourner en fin en ma chance
Si pauure & maigre recompenſe?
Adieu les complots & fineſſes,
Adieu adieu larges promeſſes,
Adieu adieu gras benefices,
Adieu douces meres nourrices,
En l'Abbé ie n'ay plus d'eſpoir.
Mais que tardés-ie à l'aller voir?
" *Qui ſe fait compagnon de l'heur,*
" *Se le face auſſi du malheur.*
Mais quoy? comment? d'où vient cela?
Qui a il de noueau? voila
Noſtre malheureux maiſtre Eugene
Qui ſort auec ſa ſœur Helene.
Ie penſe que ſi les hauts cieux
S'appaiſoyent des larmes des yeux,
Qu'Helene plus en iettera
Qu'il n'en faut, quand ell' le ſçaura.

Eu. *Mon cœur s'est pris à tressaillir,*
Ie sens quasi ma voix faillir,
Ma face est ja toute blesmie,
Helene, sœur & bonne amie,
Quand i'ay regardé contre val,
Voici l'ambassadeur du mal,
Voici mon Chappelain qui vient:
A veoir la face qu'il nous tient
Le malheur iure contre nous.
He. *Las mon frere que ferez vous?*
Mais las que feray-ie ô flouette?
Que deuiendray-ie moy pauurette?
Resteray-ie en ce monde ici,
Voyant mon frere en tel souci?
Mon esprit fuira comme vent:
Mais ie vais courir au deuant,
Ie veux l'infortune sçauoir.
Messire Iean ie puis bien voir
Que quelque chose est suruenuë.
Mes. *Les Dieux ont promesse tenuë:*
Apres l'heur on sent le malheur,
Apres la ioye la douleur,
Et la pluye apres le beau temps.
He. *O Dieu retien en moy mes sens,*
Ou ie cherray en pasmoison.
Eu. *Que la douleur est grand' prison,*
Ie me sens presque aussi faillir.
Mes. *Et vous souliez si bien saillir*
En vostre aise contre les cieux,
Et disiez qu'estre soucieux

En rien ne conuenoit à vous.

Eu. *O Iupiter que sommes nous!*
Pouuons nous rien de nous promettre?

Mes. *Et vous souliez sous le pied mettre*
Toute inconstance & changement,
Vous vantant qu'eternellement
Non autre que vous, vous seriez,
Et tous les ennuis chasseriez?
Mais il vaut mieux vn repentir,
Bien qu'il soit tard, que d'amortir
La cognoissance que Dieu donne
Par le malheur de la personne.

Eu. *Mais encores laissons nos pleurs,*
Retenons vn peu nos douleurs,
Ne donnons point tant à la bouche
Que les oreilles on ne touche.
Qui a-il, dy? Mes. *Tantost i'estois*
Chez Alix où ie banquetois
Auec Guillaume pour vous plaire,
Comme me commandiez de faire,
Quand à vn instant est entré
Vn soldat fort bien accoustré
D'equippage requis en guerre,
Qui vouloit mettre tout par terre,
Blasphemant tous les cieux, marry
D'ouir nommer ce mot mary.

He. *Elle qu'at elle respondu?*

Mes. *Toute tremblante elle a rendu*
Ces responces, Et bien Arnault
La plus saincte plus souuent fault:

Mais on appaise de Dieu l'ire
Quand du deffaut on se retire:
L'Abbé mon cousin me voyant
En paillardise forvoyant,
Ma mise auec cet homme ci,
Auec lequel ie vis ainsi
Que doibt faire femme de bien.
Pute (dit-il) ie n'en croy rien,
Il n'y a point de cousinage,
Il t'a mis en ce mariage
Pour seurement couurir son vice:
Mais nous donnerons tel supplice
A toy, à ton Abbé Eugene,
Et à sa pute sœur Helene,
Qui se vange ainsi de mon maistre,
Que la memoire pourra estre
Iusqu'à la bouche des neueux.
Il faisoit dresser les cheueux
A moy & à Guillaume aussi.
He. *Et Guillaume quoy?* Mes. *Tout transi,*
Estonné de ce cas nouueau
Ne sonnoit mot non plus qu'vn veau:
Et l'autre branslant sa main dextre,
Enragé va querir son maistre.
Et puis vostre Alix de crier,
Et Guillaume de supplier,
Alix detranche ses cheueux,
Et Guillaume fait de beaux vœux
A tous les saincts de paradis.
Ie suis seur que les estourisd

Vous donneront apres l'assaut.
He. *Las mon frere le cœur me faut!*
Eu. *Las ie ne puis rien dire aussi!*
Pensons vn peu tous à ceci.
He. *Mais quel penser?* Mes. *Il ne faut pas*
Mesme prochain de son trespas,
Abandonner du tout l'espoir.
He. *Mais quel espoir?* Mes. *On peut bien voir*
Que vostre cœur n'est point viril.
He. *Quel cœur aurois-ie?* Mes. *Quel? faut il*
Tant obeir à la douleur,
Qu'on se laisse vaincre au malheur?
Pensons: peut estre que les Dieux
Nous conseilleront. Eu. *Il vaut mieux,*
Puis qu'ainsi le mal nous affole,
Qui blesse & l'ame & la parolle,
Dedans la maison nous retraire
Pour mieux esplucher cest affaire.

ACTE III. SCENE III.

Alix. Florimond. Guillaume.
Arnault. Pierre.

Alix.

A *L'aide.* Flo. *Ie suis au secours.*
Gu. *Tout beau, bellement ie m'encours,*
I'en arracherois bien autant.
Flo. *Ie perisse, tu seras tant*
Et tant & tant de moy battue.
Qui me tient que ie ne te tue,

Pute, m'as tu fait tel outrage?
Me fais tu forcener de rage?
Al. *Helas Monsieur pour Dieu merci!*
Flo. *Tu n'es pas quitte pour ceci,*
Tousiours se renouuellera
La playe, & en moy saignera:
Mais laissons ici la vilaine,
Arnault ceste maison est pleine
De mes biens, qu'il faut emporter.
Al. *Monsieur voulez-vous tout oster?*
Ar. *Il auroit mesme bonne enuie*
De t'oster ta meschante vie,
S'il y pouuoit auoir honneur.
Flo. *Sus en haut.* Ar. *Sus donc Monseigneur.*
Flo. *Laquais trouue des crocheteurs.*
Pier. *I'y vois Monsieur, & quant à eux*
Ils voleront bien tost ici,
N'ont ils pas des ailes aussi?
Al. *O que ie suis au monde nee*
Pour estre au malheur destinee!
Quel malheur auroit bien enuie
Sur le grand malheur de ma vie?
A a faulse marâtre nature,
Pourquoy m'ouurois tu ta closture?
Pourquoy vn cercueil eternel
Ne fis-ie au ventre maternel?
Mais, las! il faut que chacun pense
Que tousiours telle recompense
Suit chacun des forfaits, qui traine
Pour s'acquerre sa propre peine.

Sus donc Esprit, sois soucieux:
Sus donc, sus donc pleurez mes yeux,
Ostez le pouuoir à la bouche
De dire le mal qui me touche.

ACTE IIII. SCENE I.

Guillaume.

S'IL y a eu personne aucune
Plus enuié de la fortune
Et du bon heur, que ie suis ores,
Ie veux estre plus mal encores.
Helas, qui eust ceci pensé!
Ie ne le croy pas: offensé
M'ont en cela ces gens de guerre,
Et pendant de çà delà i'erre,
Que lon bat ma pauure Innocente.
Suis-ie tant sot que ie ne sente
Quand ie suis tousiours auec elle
Si elle m'est tant infidelle?
Mais quoy? elle a ja confessé
Que Dieu elle auoit offensé
Auec Monsieur le gentilhomme:
C'estoit de grand' peur, ainsi comme
Ceux-là que lon gesne au palais,
Confessent des forfaits non faits.
Ie ne sçay, ie n'en sçay que dire,
Sinon que rendre mon mal pire,
D'autant plus que i'y penseray:
Par deuant l'Abbé passeray,

Qui sera, peut estre, à sa porte,
A celle fin qu'il me conforte,
Encore qu'il soit auiourdhuy
La cause de tout mon ennuy.

ACTE IIII. SCENE II.

Matthieu, *Creancier.* Eugene. Guillaume. Helene. Messire Iean.

Matthieu.

ON *m'a maintenant rapporté*
Qu'on auoit à Guillaume osté
Tous les meubles de sa maison:
Depuis que lon prend la toison
Il conuient au mouton se prendre.
Mais où est il? il luy faut rendre
Auiourdhuy ce que i'ay presté,
S'il ne vouloit estre arresté
Dedans l'enfer du Chastellet.
Est-il rien au monde si laid
Que de frauder ses crediteurs?
Ie suis troublé, ces transporteurs
Ore m'ont rendu estonné.
Auroit il bien tout façonné
Craignant vne execution:
Auroit-il fait vendition?
Où le trouueray-ie à ceste heure,
Puis qu'il n'est pas où il demeure?
Chez son Abbé, comme ie croy.
I'y vois, i'y vois. Eu. *Mais respons moy,*

Ont ils dit qu'ils viendront cheƶ nous
Incontinent? Gu. *Deffendeƶ vous:*
Car ie ſuis ſeur qu'ils le feront,
Et ſ'ils peuuent outrageront.
Eu *Las que diray-ie!* He. *Et que feray-ie!*
Meſ. *Le malheur prend bien toſt ſon ſiege*
Dedans ceux qui n'y penſent point.
Gu. *Ils me mettront en piteux poinct,*
Si lors m'y rencontrent auſſi.
Eu. *Les Sergens ſont ils prés d'ici?*
He. *Quoy Sergens? laiſſons ce moyen.*
Mat. *A la bonne heure ie voy bien*
Mon Guillaume deuant la porte
De ſon Abbé, qui le conforte,
Peut eſtre, des biens emporteƶ.
Ie m'approche. Gu. *De tous coſteƶ*
Le malheur eſt mon deuancier:
Helas! voici mon creancier.
He. *Hé qu'il vient à heure opportune*
Pour ſoulager voſtre fortune.
Mat. *Et bien Guillaume de l'argent?*
He. *Pourſuiueƶ-vous vn indigent,*
Eſtes vous forclus d'amitié?
Mat. *La raiſon chaſſe la pitié,*
Il faut payer. He. *Et ſ'il n'a rien*
Dequoy payer? Mat. *Il payra bien:*
Le corps eſt de l'argent le pleige.
He. *Mais ſ'il n'a rien?* Gu. *Comme auſſi n'ay-ie.*
He. *Son cercueil eſt-ce la priſon?*
Eu. *Bien bien, entrons en la maiſon,*

On pourra faire quelque chose:
Ou bien si rien ne se compose
Soyons tous en tout malheureux.
Mat. *Ie ne suis pas tant rigoureux*
Que ie n'entre bien auec luy,
Pour l'attendre tout auiourdhuy.

ACTE IIII. SCENE III.

Florimond. Arnault.

Florimond.

O Ciel gouuerneur, quel edict
Dresses tu au pauure interdit
De sa liesse coustumiere!
Ou quelle ordonnance meurdriere,
Quelle bourelle destinee
A ce iour pour moy ramenee!
Le haut Soleil, qui pour couronne
Son chef de mille feux couronne,
M'apportoit-il ja cest edict,
Lors que laissant le iaune lict
A par la grand' lice ordonnee
Commencé sa seiche traisnee?
Mais quoy? la fureur me transporte,
Mes ennuis m'ouurent vne porte
Incogneuë à tous mes esprits:
Tant que ie suis du dueil épris.
Ie suis mort, ie peri, c'est fait,
Ma vie auec tout son effet

Dependent de ceste amour mienne:
Et faut-il ore que ie vienne
Perdre ce qui me faisoit viure?
Puis apres si ie veux poursuiure
Et vanger telle cruauté,
La iustice est d'autre costé,
Qui ja, ce me semble, me chasse,
Et mes biens & mon chef menasse.
Si i'assopi ceste vengeance,
Ie viendray sentir telle outrance
Que despit me fera creuer.
Ar. *Ne vous vueillez ainsi greuer,*
Tous ces mots auront guarison.
Premier quant est de la poison,
Qui tellement vous a deceu,
Que, comme dites, n'auez sceu
En ce monde viure sans elle,
La contrepoison infidelle
A ceste poison hors poussee:
Quant à la iustice offensee,
Qui contre vous se leueroit,
Quand le faux tour on vengeroit:
De cela n'ayez peur aucune,
Ie me hasarde à la fortune.
Tout seul demain ie m'en iray,
Et nostre Abbé ie meurdriray.
Si ie fuy ignorez le cas:
Si ie suis pris, dites que pas
N'estiez de ce fait consentant.
I'aime mieux seul mourir que tant

En vous voyant souffrir, souffrir.
Flo. *Vrayment c'est brauement s'offrir.*
Ar. *Ainsi l'ire n'assopirez,*
Et de despit ne creuerez.
Flo. *Baste baste, laissons ceci,*
Le mal tousiours croist du souci,
Face la iustice du pire,
Il me faut dégorger mon ire,
Il faut que ce braue mastin
I'occie demain au matin,
Me faisant au mal qui me mine
Par son sang vne medecine.

ACTE IIII. SCENE IIII.

Eugene. Messire Iean.

Eugene.

E st-il possible que ma bouche
Pour me complaindre se deboûche?
Est-il possible que ma langue
Tire du cœur vne harangue,
Pour deuant le ciel mettre en veuë
Le mal de l'ame despourueuë?
Non non, la douleur qui m'atteint
Toutes mes puissances esteint,
Et l'air ne veut point s'entonner,
De crainte de s'empoisonner
Du dueil en ma poitrine enclos.
Mes. *O vray Dieu quels horribles mots!*

Eu. *Pource qu'il ſemble que malheur*
Ait remis toute la douleur
De chacun des autres ſur moy:
Ie porte de ma ſœur l'eſmoy,
Tant pour ſa petite portee,
Que pource que deſconfortee
Elle eſt à tort: car ce monſieur
La nomme cauſe du malheur.
De Guillaume non ſeulement
Il me faut porter le tourment,
Mais à ce que ie voy ſa debte.
Et combien qu'Alix ſoit ſubiete
A tromper ainſi ſes amis,
Mon cœur n'eſt pas hors d'elle mis:
Ie ſouſtien encor ces trauaux,
Et puis ie porte tous mes maux,
Dont l'vn eſt tel que le guarir
N'en ſera que le ſeul mourir:
Ie cognois trop bien Florimond.
Meſ. *Premierement eſtonné m'ont*
Auec leurs mots, comme eſtocades,
Caps de dious, ou eſtaphilades,
Ou autres brauades de guerre:
Sont de ceux, dont l'vn vend ſa terre,
L'autre vn moulin à vent cheuauche,
Et l'autre tous ſes bois eſbauche
Pour faire vne lance guerriere:
L'autre porte en ſa gibbeciere
Tous ces prez, de peur qu'au beſoing
Son cheual n'ait faute de foin:

L'autre ses bleds en verd emporte
Craignant la faim, ô quelle sorte
Pour brauer le reste de l'an!
Vous faschez vous des mots de camp:
Il faudra pourtant esprouuer
Tous les moyens pour paix trouuer.

Eu. *Il le faudra, c'est chose seure,*
Ou bien de la mort ie m'asseure,
Ie le sçay bien. Mes. *Pouruoyez y.*

Eu. *Mais laisse moy tout seul ici*
Pour quelque peu, i'y resueray,
Retourne apres. Mes. *Ie le feray.*

ACTE V. SCENE I.

Messire Iean. Eugene.

Messire Iean.

DESIA *trop ici ie sejourne,*
Vers Monsieur ores ie retourne,
Qu'à son vueil i'ay tantost laißé
A demi, ce semble, insensé,
En si triste & malheureux soing:
Il ne le faut laisser de loing,
De peur que dueil se tourne en rage.

Eu. *O fortune à double visage,*
Prospere à ce que i'ay pensé!

Mes. *Auez-vous en vous compaßé*
Moyen de ces maux amortir?

Eu. *Fort bien fort bien, si consentir*

A son presque mourant Eugene
Ne refuse ma sœur Helene.
Mes. *D'elle ie m'asseure si fort*
Que iusqu'à l'autel de sa mort
S'estend l'amitié fraternelle.
Eu. *Tout cest accord ne gist qu'en elle,*
S'ell' le fait, tant qu'elle viura
Sa vie à elle se deura,
Et si ie luy deuray ma vie.
Mes. *Desia ie brusle tout d'enuie*
De sçauoir ce que voulez dire.
Eu. *Il faut secrettement conduire*
Ceste chose, à fin que l'honneur
Offensé, n'offense mon heur:
Et n'estoit que bien ie m'asseure
Que ton oreille sera seure,
Ie ne decelerois la chose
Que d'executer ie propose.
Mes. *Vne chose à moy recitee,*
C'est comme vne pierre iettee
Au plus creux de la mer plus creuse.
Eu. *O que ma pensee est heureuse,*
Si ma sœur esbranler ie puis!
Mes. *En cela son pleige ie suis.*
Eu. *C'est que comme tu sçais assez,*
Deux ans se sont desia passez,
Depuis que Florimond quitta
L'amour qui tant le tourmenta,
A l'object de ma sœur Helene,
Et le quitta à si grand' peine,

Qu'il

Qu'il eust voulu que sa santé
Eust en la seule mort esté.
Mais il auoit esté confus
D'vn & d'vn renfort de refus:
Puis l'amour qui tant le pressa,
A l'égarade se passa,
Las, comme en mon damp i'ay bien sceu,
Auec Alix qui l'a deceu.
Mais ore si on luy parloit
De ma sœur, dont tant il brusloit,
Ie suis seur que non seulement
Enseueliroit ce tourment,
Mais qu'il rendroit toute sa vie
A mon commander asseruie.
Parquoy ie veux prier ma sœur,
Que sans offense de l'honneur,
Elle le reçoiue en sa grace,
Et iouissant elle le face.
Son honneur ne sera foulé.
Quand l'affaire sera celé
Entre quatre ou cinq seulement,
Et quand son honneur mesmement
Pourroit receuoir quelque tache,
Ne faut il pas qu'elle m'arrache
De ce naufrage auquel ie suis,
Et qu'elle mesme ses ennuis
Elle tourne en double plaisir?
Mes. *Sçauroit elle mieux choisir?*
O que chacun eust ce bon heur,
De faire tousiours son honneur

Vn bouclier pour ſauuer ſa vie.
Eu. *Elle ſera bien eſbahie,*
Quand de ce la viendray prier.
Meſ. *Point, laiſſez la moy manier.*
Mais quant au creancier comment?
Eu. *Ce m'eſtoit tourment ſur tourment:*
Mais ceſtuy eſt bien plus facile.
Si n'ay-ie pourtant croix ny pile.
Meſ. *Quoy donc? il ne faut delayer,*
C'eſt cas raclé il faut payer,
Ou que Guillaume entre en priſon.
Eu. *Vne Cure en fera raiſon,*
On trouuera bien acheptant.
Meſ. *Que trop que trop, il en eſt tant*
Par ci par là dans ceſte ville,
Qu'il faudroit mille fouëts & mille
Pour chaſſer les marchans du temple.
Eu. *Le marché de Romme eſt bien ample.*
Meſ. *Meſmes il pourroit eſtre ainſi,*
Que ſi ce bon Creancier ci
Auoit enfans, il la voudroit,
Mieux qu'vne terre elle vaudroit,
Et ne luy couſteroit ſi cher.
Eu. *Or ſus donc, il faut depeſcher*
Le premier poinct: ie vais deuant.
Meſ. *Allez donc, ie vous vais ſuiuant.*

ACTE V. SCENE II.

Guillaume. Matthieu. Helene.
Eugene. Meſſire Iean.

Guillaume.

ENCORES *que les maux ſoufferts,*
Et ceux qui ſont encore offerts
Me ſoyent griefs, Sire mon ami,
Si eſt-ce que preſque à demi
Ie ſuis en ce lieu ſoulagé.
A a que ie ſuis bien allegé
D'eſtre ſous la tutelle & garde
D'vn homme tant ſainct qui me garde.
Sire vous ne pourriez pas croire
De quel amour il m'aime, voire
Iuſques à prendre tant d'eſmoy
De venir meſme au ſoir chez moy
Pour veoir ſi ie me porte bien,
Il ne ſouffriroit pas en rien
Qu'on nous feiſt ou tort, ou diffame:
Il aime ſi tres tant ma femme,
Que plus en plus la prend ſous ſoy.
Mat. *Sus donc, courage eſueille toy*
Mon bon ami, & ne te faſche,
Ie te ferois quelque relaſche,
S'il eſtoit en moy volontiers:
Mais i'ay affaire de deniers.
Gu. *Payer faut, ou tenir priſon.*
Mat. *C'eſt bien entendu la raiſon:*
I'aime ces gens qui quand ils doibuent,
Volontiers le quitte reçoiuent.
He. *Vos raiſons ont tant de pouuoir*
Sur ce mien debile ſçauoir,

Que reſpondre ie ne ſçaurois:
Et quand encore ie pourrois,
Que gaigne ton de conteſter
Quand on s'y voit neceſſiter?
L'amour, Frere, que ie vous porte,
A ma honte ferme la porte,
Voulant contregarder ce iour
Nos deux vies par fol amour:
Et quand malheur m'en aduiendra,
Et que tout le monde entendra
Que par deux hommes, voire deux,
Que chacun eſtime de ceux
Qui ſont deſia ſaincts en la terre,
Contre ma renommee i'erre,
On me tiendra pour excuſee,
Comme ayant eſté abuſee,
Ainſi que femme y eſt ſubjette:
Et puis lon dira, la pauurette
N'oſoit pas ſon frere eſconduire.
Eu. *Voſtre honneur n'en ſera point pire.*
Ceci reuelé ne ſera:
Et au pis quand on le ſçaura,
Laiſſez le vulgaire eſtimer.
Eſt-ce deshonneur que d'aimer?
He. *Non, comme i'eſtime en tel lieu:*
Meſmement ainſi m'aide Dieu,
Si Florimond ne m'euſt laiſſee,
Et qu'il n'euſt Alix pourchaſſee,
La courſe du temps euſt gaigné
Sur ce mien courage indigné,

Et tout ce trouble eust esté hors.
Mes. *Il vaut mieux maintenant qu'alors:*
Car apres vne longue attente
Vne amour en est plus contente:
Et, peut estre, il aura courage
De faire apres le mariage:
Ce vous est vn parti heureux.
Eu. *Puis qu'il en est tant amoureux,*
Quand nous serons amis ensemble,
I'en seray moyen, ce me semble.
He. *Mais dequoy seruent tant de coups*
Pour gaigner ce qui est à vous?
Faut-il que gayement ie die,
Ie suis en mesme maladie:
Il n'y a rien qui plus me plaise,
Ore ie me sens à mon aise.
Eu. O *Amour que tu m'as aidé,*
Aueugle tu m'as bien guidé,
D'aise extreme mon cœur tressaut.
Mes. *Par bieu i'en vois faire ce sault.*
Que reste plus? Eu. *Rien qu'à ceste heure*
Te transporter en la demeure
De Florimond, & l'aduertir
De cet amour se diuertir,
Qu'il laisse enuers nous toute haine,
Qu'il laisse Alix, & qu'on rameine
Chez elle ce qu'on luy a pris,
Et que s'il a gaigné le pris
Sus vne amante damoyselle,
Qu'au moins son auenture il cele.

Apres cheZ Alix t'en iras,
Et la foiblette aduertiras,
Que sommes ensemble rejoints,
Sans luy declarer par quels poincts.
Car quand femme a l'oreille pleine,
Sa langue le retient à peine.
He. *Voy voy.* Eu. *Tu n'oubliras aussi*
Qu'elle vienne souper ici,
I'y feray pourueoir à cest' heure.
Mes. *Ie feray bien courte demeure.*
Ie vous pry' notez la maniere.
Mais ne voila pas vn bon frere.
O Dieu qu'on se frottera bien,
Si est-ce que ie me retien
Quelque lopin à ceste feste.
Il faudra que ie mette en teste
A mon Abbé, de me ranger
A quelque osselet pour ronger.

ACTE V. SCENE III.

Eugene. Matthieu. Guillaume.

Eugene.

SI les prisonniers des enfers
Auoyent tous debrisé leurs fers,
Si Sisyphe estoit deschargé,
Ou si Tantale auoit mangé
Ce qu'en vain poursuit son desir,
Ils n'auroyent point tant de plaisir

Qu'a maintenant Monsieur Eugene.
Ha voila voila bonne Helene,
La fraternité se ressemble.
Si faut-il que i'assemble ensemble
Guillaume & son anglois Matthieu,
Pour les accorder en ce lieu.
Guillaume, & vous Sire venez,
Vous estes vous point demenez
D'auoir esté tous seuls autant?
Mat. *Nenny.* Eu. *Vous voulez du content,*
Ie l'entens bien. Mat. *C'est la raison.*
Eu. *Auez-vous en vostre maison*
Grand nombre de fils? Mat. *Trois.* Eu. *Ie prise*
Ce nombre qui est sainct: l'Eglise
En aura elle quelqu'vn d'eux?
Mat. *I'en feray de l'Eglise deux:*
Car ie veux tendre aux benefices.
Eu. *Toutes choses me sont propices.*
Orça si i'auois d'auenture
Quelque belle petite cure
Valant six vingts liures de rente.
Mat. *Dites le mot, mettez en vente,*
Ie mettray dessus mon denier.
Gu. *Comment, Monsieur, il est banquier,*
Il en fait tous les iours traffique.
Eu. *Il en entend mieux la pratique.*
Que me voulez-vous donner or'?
Mat. *Deux beaux petits cent escus d'or,*
Sus lesquels ie me payeray.
Eu. *Allez les querir, ie feray*

Tandis au ſoupper donner ordre.
Mon ami Guillaume il faut mordre,
Et mon argent eſtoit failli.
Or ça tu eſtois aſſailli
Ce iour de tous coſtez ſans moy,
Ie t'ay mis hors de tout eſmoy:
Tes meubles rendus te ſeront,
Tes crediteurs ſe payeront,
Ta femme fera paix auſſi
A Florimond. Gu. *Hé grand merci*
Monſieur, ie ſuis du tout à vous.
Eu. *Il faut maintenant qu'entre nous*
Tout mon penſer ie te decele:
I'aime ta femme, & auec elle
Ie me couche le plus ſouuent.
Or ie veux que d'oreſnauant
I'y puiſſe ſans ſouci coucher.
Gu. *Ie ne vous y veux empeſcher,*
Monſieur ie ne ſuis point ialoux,
Et principalement de vous:
Ie meure ſi i'y nuy en rien.
Eu. *Va va tu es homme de bien.*

ACTE V. SCENE IIII.

Florimond. Arnault.

Arnault.

O *Dieux, quel aſtre en ma naiſſance*
Me receut deſſous ſa puiſſance!

Mais

Mais astre le plus gracieux
Qu'il soit (ô Dieux) en tous vos cieux!
De quel lieu prendray-ie la voix
Pour louer mon heur ceste fois?
N'ay-ie peur que mon cœur se noye
En l'abondance de ma ioye?
Rien plus au monde ne me fault.
Mais las, voici mon bon Arnault:
O Dieux quelle chere il fera,
O Dieux comment il vous louera.
Arnault, ho Arnault. Ar. *Qui est l'homme?*
Flo. *Arnault viença, vien voir la somme*
De tous mes malheurs mise au bas.
Ar. *Monsieur ie ne vous voyois pas.*
Qui a-il de nouueau? Flo. *Tout bien.*
Tu petilleras de l'heur mien
Quand tu le sçauras vne fois.
Ar. *Ie petille ja.* Flo. *De ma voix*
Il ne pourroit estre exprimé.
Ar. *Mais taschez y.* Flo. *Ie suis aimé.*
Ar. *De qui?* Flo. *D'Helene ma maistresse.*
Ar. *O Idalienne Deesse,*
Sainctement ie t'adoreray.
Flo. *Auec elle ie souperay:*
Nous coucherons tous deux ensemble:
Ar. *De crainte & de ioye ie tremble:*
De ioye, pour ce bon heur ci:
De crainte, qu'il ne soit ainsi.
Flo. *Si est: l'Abbé m'a fait ce tour.*
Ar. *Iamais n'ait vn seul mauuais iour.*

Le discord s'est bien tost tourné
A l'amour d'enhaut destiné.
Flo. *Aa que ne suis ie mort! disoye.*
Hé que n'ay-ie serui de proye
A d'Anuilliers ou à Iuoy,
Comme deux seruiteurs du Roy,
D'Estauge & son frere d'Angluse!
Plus en tels mots ie ne m'abuse:
Ains sans fin viure ie voudrois
(O Amour) dessous tes saincts droits.
Mais quoy? desia la nuict s'approche,
Le soupper se met hors de broche:
Allons, ne faisons point attendre.

ACTE V. SCENE

Alix. Messire Iean. Florimond. Arnault. Eugene. Helene. Guillaume. Matthieu.

Alix.

TOVT *ce que me faites entendre*
Messire Iean, est-il certain?
Mes. *Rien n'est plus seur.* Al. *O Dieu hautain,*
Tu m'as bien tost mieux fortunee,
Que ie ne me disois mal nee!
Mais puis que chose tant heureuse
Suruient à moy peu vertueuse,
A iamais ma foy ie tiendray,
A nul autre ne me rendray,
Sinon qu'à l'Abbé vostre maistre.
Mes. *Vous ferez bien, & foy de prestre*

Vers vous quasi serf il se rend,
Son propre vouloir enserrant
Prisonnier pour le vostre suiure:
Mais marchez d'vn pied plus deliure.
Flo. *Voila l'Abbé & mon Helene*
Deuant la porte, mais à peine
Ay-ie peu mon Helene voir
Sans m'absenter de mon pouuoir.
Saluons les, bon soir Monsieur.
Ar. *Bon soir à tous.* Flo. *Et vous mon heur.*
Si fort ie me sens embraser,
Que ie voudrois que ce baiser
Me deust durer iusqu'à demain.
Eu. *Ça ma sœur baillez moy la main,*
Et vous Monsieur auecques elle,
Iurans vne amour eternelle
A qui le temps ne fera rien.
Flo. *A a Monsieur ie le veux trop bien.*
He. *Le voila donc tout arresté.*
Eu. *Ie voy venir de ce costé*
Nostre Alix. Gu. *O qu'elle est ioyeuse.*
He. *Elle rit de sa paix heureuse*
Auec Messire Iean. Eu. *Voici*
Matthieu qui vient de cestuy-ci.
He. *Hastez-les.* Eu. *Venez ho venez,*
Que lâchement vous pourmenez.
Al. *Dieu vous doint le bon soir à tous.*
Mes. *Bon soir Messieurs.* Mat. *Bon soir.* Eu. *A vous.*
Voici vne gentille bande.
Al. *Monsieur quelle faueur trop grande*

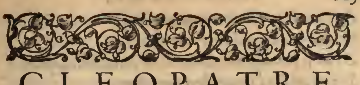
Vous m'auez fait en ce pardon.
Flo. *Merciez Monsieur de ce don,*
Et luy voüez pour desormais
Vn fidelle amour à iamais.
Gu. *Monsieur pour elle grand merci,*
M'amie faites bien ainsi.
Eu. *Sus entrons, on couure la table,*
Suiuons ce plaisir souhaitable
De n'estre iamais soucieux:
Tellement mesme que les Dieux
A l'enui de ce bien volage,
Doublent au Ciel leur sainct breuuage.

Adieu, & applaudissez.

Fin de la Comedie d'Eugene.

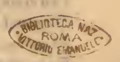
LES PERSONNAGES DE LA Tragedie de Cleopatre.

L'Ombre d'Antoine.
Cleopatre.
Eras.
Charmiun.
Octauian Cesar.
Agrippe.
Proculee.
Le chœur des femmes Alexandrines.
Seleuque.



CLEOPATRE CAPTIVE,

TRAGEDIE D'ESTIENNE IODELLE PARISIEN.



PROLOGVE.

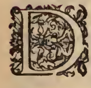
PVIS *que la terre (ô Roy des Rois la crainte)*
Qui ne refuse estre à tes loix estrainte,
De la grandeur de son sainct nom s'estonne,
Qu'elle a graué dans sa double colonne:
Puis que la mer qui te fait son Neptune,
Bruit en ses flots ton heureuse fortune,
Et que le Ciel riant à ta victoire
Se voit mirer au parfait de ta gloire:
Pourroyent vers toy les Muses telles estre,
De n'adorer & leur pere & leur maistre?
Pourroyent les tiens nous celer tes louanges,
Qu'on oit tonner par les peuples estranges?
Nul ne sçauroit tellement enuers toy
Se rendre ingrat, qu'il ne chante son Roy.
Les bons esprits que ton pere forma,
Qui les neuf Sœurs en France ranima,
Du pere & fils se pourroient ils bien taire,
Quand à tous deux telle chose a peu plaire?

Lors que le temps nous aura presenté
Ce qui sera digne d'estre chanté
D'vn si grand Prince, ains d'vn Dieu dont la place
Se voit au Ciel ja monstrer son espace.
Et si ce temps qui toute chose enfante,
Nous eust offert ta gloire triomphante,
Pour assez tost de nous estre chantee,
Et maintenant à tes yeux presentee,
Tu n'orrois point de nos bouches sinon
Du grand HENRY *le triomphe & le nom.*
Mais pour autant que ta gloire entendue
En peu de temps ne peut estre rendue:
Que dis-ie en peu? mais en cent mille annees
Ne seroyent pas tes louanges bornees.
Nous t'apportons (ô bien petit hommage)
Ce bien peu d'œuure ouuré de ton langage,
Mais tel pourtant que ce langage tien,
N'auoit iamais dérobbé ce grand bien
Des autheurs vieux: C'est vne Tragedie,
Qui d'vne voix & plaintiue & hardie
Te represente vn Romain Marc Antoine,
Et Cleopatre Egyptienne Röine:
Laquelle apres qu'Antoine son ami
Estant desia vaincu par l'ennemi,
Se fust tué, ja se sentant captiue,
Et qu'on vouloit la porter toute viue
En vn triomphe auecques ses deux femmes,
S'occit. Ici les desirs & les flammes
Des deux amans: d'Octauian aussi
L'orgueil, l'audace, & le iournel souci

De son trophee emprains tu sonderas,
Et plus qu'à luy le tien egaleras:
Veu qu'il faudra que ses successeurs mesmes
Cedent pour toy aux volontez suprémes,
Qui ja le monde à ta couronne voüent,
Et le commis de tous les Dieux t'auoüent.
Reçoy donc (SIRE) *& d'vn visage humain*
Prens ce deuoir de ceux qui sous ta main,
Tant les esprits que les corps entretiennent,
Et deuant toy agenouiller se viennent:
En attendant que mieux nous te chantions,
Et qu'à tes yeux sainctement presentions
Ce que ja chante à toy le fils des Dieux,
La terre toute, & la mer, & les Cieux.

ACTE I.

L'Ombre d'Antoine.



ANS *le val tenebreux, où les nuicts eternelles*
Font eternelle peine aux ombres criminelles,
Cedant à mon destin ie suis volé n'aguere,
Ia ja fait compagnon de la troupe legere,
Moy (dy-ie) Marc Antoine horreur de la grãd' Romme,
Mais en ma triste fin cent fois miserable homme.
Car vn ardent amour, bourreau de mes mouëlles,
Me deuorant sans fin sous ses flames cruelles,

Auoit esté commis par quelque destinee
Des Dieux ialoux de moy, à fin que terminee
Fust en peine & malheur ma pitoyable vie,
D'heur de ioye & de biens parauant assouuie.
O moy deslors chetif, que mon œil trop folastre
S'égara dans les yeux de ceste Cleopatre!
Depuis ce seul moment ie senti bien ma playe,
Descendre par l'œil traistre en l'ame encore gaye,
Ne songeant point alors quelle poison extreme
I'auois ce iour receu au plus creux de moymesme:
Mais helas! en mon dam, las! en mon dam & perte
Ceste playe cachee en fin fut découuerte,
Me rendant odieux, foulant ma renommee
D'auoir enragément ma Cleopatre aimee:
Et forcené aprés comme si cent furies
Exerçans dedans moy toutes bourrelleries,
Embrouillans mon cerueau, empestrans mes entrailles,
M'eussent fait le gibier des mordantes tenailles:
Dedans moy condamné, faisans sans fin renaistre
Mes tourmens iournaliers, ainsi qu'on voit repaistre
Sur le Caucase froid la poitrine empietee,
Et sans fin renaissante à son vieil Promethee.
Car combien qu'elle fust Royne & race royale,
Comme tout aueuglé sous ceste ardeur fatale
Ie luy fis les presens qui chacun estonnerent,
Et qui ja contre moy ma Romme eguillonnerent:
Mesme le fier Cesar ne taschant qu'à deffaire
Celuy qui à Cesar compagnon ne peult plaire,
S'embrasant pour vn crime indigne d'vn Antoine,
Qui tramoit le malheur encouru pour ma Roine:

Et qui encore au val des durables tenebres
Me va renouuellant mille plaintes funebres,
Eschauffant les serpens des sœurs echeuelees,
Qui ont au plus chetif mes peines egalees:
C'est que ja ja charmé, enseueli des flames,
Ma femme Octauienne honneur des autres Dames,
Et mes mollets enfans ie vins chasser arriere,
Nourrissant en mon sein ma serpente meurdriere,
Qui m'entortillonnant trompant l'ame rauie,
Versa dans ma poitrine vn venin de ma vie,
Me transformant ainsi sous ses poisons infuses,
Qu'on seroit du regard de cent mille Meduses.
Or pour punir ce crime horriblement infame,
D'auoir banni les miens, & rejetté ma femme,
Les Dieux ont à mon chef la vengence auancee,
Et dessus moy l'horreur de leurs bras élancee:
Dont la saincte equité, bien qu'elle soit tardiue,
Ayant les pieds de laine, elle n'est point oisiue,
Ains dessus les humains d'heure en heure regarde,
Et d'vne main de fer son trait enflammé darde.
Car tost apres Cesar iure contre ma teste,
Et mon piteux exil de ce monde m'appreste.
Me voila ja croyant ma Roine, ains ma ruine,
Me voila bataillant en la plaine marine,
Lors que plus fort i'estois sur la solide terre:
Me voila ja fuyant oublieux de la guerre,
Pour suiure Cleopatre, en faisant l'heur des armes
Ceder à ce malheur des amoureux alarmes.
Me voila dans sa ville où i'yurongne & putace,
Me paissant de plaisirs, pendant que Cesar trace

Ll

Son chemin deuers nous, pendant qu'il a l'armee
Que sus terre i'auois, d'vne gueule affamee,
Ainsi que le Lyon vagabond à la queste,
Me voulant deuorer, & pendant qu'il appreste
Son camp deuant la ville, où bien tost il refuse
De me faire vn parti, tant que malheureux i'vse
Du malheureux remede, & poussant mon espee
Au trauers des boyaux en mon sang l'ay trempee,
Me donnant guarison par l'outrageuse playe.
Mais auant que mourir, auant que du tout i'aye
Sangloté mes esprits, las las! quel si dur homme
Eust peu voir sans pleurer vn tel honneur de Romme,
Vn tel dominateur, vn Empereur Antoine,
Que ja frapé à mort sa miserable Roine
De deux femmes aidee angoisseusement palle
Tiroit par la fenestre en sa chambre royale.
Cesar mesme n'eust peu regarder Cleopatre
Couper sur moy son poil, se deschirer & battre,
Et moy la consoler auecques ma parole,
Ma pauure ame soufflant qui tout soudain s'en vole,
Pour aux sombres enfers endurer plus de rage
Que celuy qui a soif au milieu du breuuage,
Ou que celuy qui rouë vne peine eternelle,
Ou que les palles Sœurs, dont la dextre cruelle
Egorgea les maris: Ou que celuy qui vire
Sa pierre sans porter son faix où il aspire.
Encore en mon tourment tout seul ie ne puis estre,
Auant que ce Soleil qui vient ores de naistre,
Ayant tracé son iour cheZ sa tante se plonge,
Cleopatre mourra, ie me suis ore en songe

A ses yeux presenté, luy commandant de faire
L'honneur à mon sepulchre, & apres se deffaire,
Plustost qu'estre dans Romme en triomphe portee,
L'ayant par le desir de la mort confortee,
L'appellant auec moy, qui ja ja la demande
Pour venir endurer en nostre palle bande:
Or' se faisant compagne en ma peine & tristesse,
Qui s'est faite long temps compagne en ma liesse.

Cleopatre. Eras. Charmium.

Cleopatre.

QVE *gaignez-vous helas! en la parole vaine?*
Er. *Que gaignez-vous helas! de vous estre inhumaine?*
Cl. *Mais pourquoy perdez-vous vos peines ocieuses?*
Ch. *Mais pourquoy perdez-vous tāt de larmes piteuses?*
Cl. *Qu'est-ce qui aduiendroit plus horrible à la veuë?*
Er. *Qu'est-ce qui pourroit voir vne tant despourueuë?*
Cl. *Permettez mes sanglots mesme aux fiers Dieux se prendre.*
Ch. *Permettez à nous deux de constante vous rendre.*
Cl. *Il ne faut que ma mort pour bannir ma complainte.*
Er. *Il ne faut point mourir auant sa vie esteinte.*
Cl. *Antoine ja m'appelle, Antoine il me faut suiure.*
Ch. *Antoine ne veut pas que vous viuiez sans viure.*
Cl. *O vision estrange! ô pitoyable songe!*
Er. *O pitoyable Roine, ô quel tourment te ronge?*
Cl. *O Dieux à quel malheur m'auez-vous allechee?*
Ch. *O Dieux ne sera point vostre plainte estanchee?*

Cl. *Mais (ô Dieux) à quel bien, si ce iour ie deuie.*
Er. *Mais ne plaignez donc point, & suiuez vostre enuie.*
Cl. *Ha pourrois-ie donc bien moy la plus malheureuse,*
Que puisse regarder la voûte radieuse,
Pourrois-ie bien tenir la bride à mes complaintes,
Quand sans fin mon malheur redouble ses attaintes?
Quand ie remasche en moy que ie suis la meurdriere
Par mes trompeurs apasts, d'vn, qui sous sa main fiere
Faisoit croûler la terre? Ha Dieux pourrois-ie traire
Hors de mon cœur le tort qu'alors ie luy peu faire,
Qu'il me donna Syrie, & Cypres, & Phenice,
La Iudee embasmee, Arabie, & Cilice,
Encourant par cela de son peuple la haine?
Ha pourrois-ie oublier ma gloire & pompe vaine,
Qui l'apastoit ainsi au mal, qui nous talonne,
Et malheureusement les malheureux guerdonne,
Que la troupe des eaux en l'apast est trompee?
Ha l'orgueil, & les ris, la perle destrempee,
La delicate vie effeminant ses forces,
Estoyent de nos malheurs les subtiles amorces!
Quoy? pourrois-ie oublier que par roide secousse
Pour moy seule il souffrit des Parthes la repousse,
Qu'il eust bien subiuguez & rendus à sa Romme,
Si les songears amours n'occupoient tout vn homme,
Et s'il n'eust eu desir d'abandonner sa guerre
Pour reuenir soudain hyuerner en ma terre?
Ou pourrois-ie oublier que pour ma plus grand' gloire,
Il traina en triomphe & loyer de victoire,
Dedans Alexandrie vn puissant Artauade
Roy des Armeniens, veu que telle brauade

N'appartenoit sinon qu'à sa ville orgueilleuse,
Qui se rendit alors d'auantage haineuse?
Pourrois-ie oublier mille & mille & mille choses,
En qui l'amour pour moy a ses paupieres closes,
En cela mesmement que pour ceste amour mienne
On luy veit delaisser l'Octauienne sienne?
En cela que pour moy il voulut faire guerre
Par la fatale mer, estant plus fort par terre?
En cela qu'il suiuit ma nef au vent donnee,
Ayant en son besoin sa troupe abandonnee?
En cela qu'il prenoit doucement mes amorces,
Alors que son Cesar prenoit toutes ses forces?
En cela que feignant estre preste à m'occire,
Ce pitoyable mot soudain ie luy fis dire?
O Ciel faudra-il donc que Cleopatre morte
Antoine viue encor? sus sus Page conforte
Mes douleurs par ma mort. Et lors voyant son page
Soymesme se tuer, Tu donnes tesmoignage,
O Eunuque (dit-il) comme il faut que ie meure!
Et vomissant vn cri il s'enferra sur l'heure.
Ha Dames, aa faut-il que ce malheur ie taise?
Ho ho retenez moy, ie ie. Ch. *Mais quel mal-aise*
Pourroit estre plus grand? Er. *Soulagez vostre peine,*
Efforcez vos esprits. Cl. *Las las!* Ch. *Tenez la resne*
Au dueil empoisonnant. Cl. *A grand Ciel que i'endure!*
Encore l'auoir veu ceste nuict en figure!
Hé! Er. *Hé, rien que la mort ne ferme au dueil la porte.*
Cl. *Hé hé Antoine estoit.* Ch. *Mais comment?* Cl. *En la sorte.*
Er. *En quelle sorte donc?* Cl. *Comme alors que sa playe.*

Ch. *Mais leuez-vous vn peu, que gesner on essaye*
Ce qui gesne la voix. Er. *O plaisir que tu meines*
Vn horrible troupeau de deplaisirs & peines!
Cl. *Comme alors que sa playe auoit ce corps tractable*
Ensanglanté par tout. Ch. *O songe espouuentable!*
Mais que demandoit il? Cl. *Qu'à sa tumbe ie face*
L'honneur qui luy est deu. Ch. *Quoy encor?* Cl. *Que ie*
Par ma mort vn chemin pour rencõtrer son ombre. (trace
Me racontant encor. Ch. *La basse porte sombre*
Est à l'aller ouuerte, & au retour fermee.
Cl. *Vne eternelle nuict doit de ceux estre aimee,*
Qui souffrent en ce iour vne peine eternelle.
Ostez-vous le desir de s'efforcer à celle
Qui libre veut mourir pour ne viure captiue?
Er. *Sera donc celle là de la Parque craintiue,*
Qui au deffaut de mort verra mourir sa gloire?
Cl. *Non non, mourons mourons, arrachons la victoire,*
Encore que soyons par Cesar surmontees.
Er. *Pourrions nous bien estre en triomphe portees?*
Cl. *Que plus tost ceste terre au fond de ses entrailles*
M'engloutisse à present, que toutes les tenailles
De ces bourrelles Sœurs horreur de l'onde basse,
M'arrachent les boyaux, que la teste on me casse
D'vn foudre inusité, qu'ainsi ie me conseille,
Et que la peur de mort entre dans mon oreille.

Chœur de femmes Alexandrines.

QVAND *l'Aurore vermeille*
Se voit au lict laisser
Son Titon qui sommeille,
Et l'ami caresser:

On voit à l'heure mesme
Ce pays coloré,
Sous le flambeau supréme
Du Dieu au Char-doré:
Et semble que la face
De ce Dieu variant,
De ceste ville face
L'honneur de l'Orient,
Et qu'il se mire en elle
Plus tost qu'en autre part,
La prisant comme celle
Dont plus d'honneur depart,
De pompes & delices
Attrayans doucement
Sous leurs gayes blandices,
L'humain entendement.
Car veit on iamais ville
En plaisir, en honneur,
En banquets plus fertile,
Si durable estoit l'heur?
Mais ainsi que la force
Du celeste flambeau,
Tirer à soy s'efforce
Le plus leger de l'eau:
Ainsi que l'aimant tire
Son acier, & les sons
De la marine Lyre
Attiroyent les poissons.
Tout ainsi nos delices,
La mignardise & l'heur,

Allechemens des vices,
Tirent nostre malheur.
Pourquoy fatale Troye
Honneur des siecles vieux,
Fus tu donnee en proye
Sous le destin des Dieux?
Pourquoy n'eus tu Medee
Ton Iason? & pourquoy
Ariadne guidee
Fus tu sous telle foy?
Des delices le vice
A ce vous conduisoit:
Puis apres sa malice
Soymesme destruisoit.
Tant n'estoit variable
Vn Prothee en son temps,
Et tant n'est point muable
La course de nos vents:
Tant de fois ne se change
Thetis, & tant de fois
L'inconstant ne se range
Sous ses diuerses loix,
Que nostre heur, en peu d'heure
En malheur retourné,
Sans que rien nous demeure,
Proye au vent est donné.
La rose iournaliere
Quand du diuin flambeau
Nous darde la lumiere,
Le rauisseur taureau,

Fait

Fait naiſtre en ſa naiſſance
Son premier dernier iour,
Du bien la iouiſſance
Eſt ainſi ſans ſejour.
Le fruict vangeur du pere,
S'eſt bien eſuertué
De tuer ſa vipere,
Pour eſtre apres tué.
Ioye, qui dueil enfante,
Se meurdriſt, puis la mort
Par la ioye plaiſante
Fait au dueil meſme tort.
Le bien qui eſt durable
C'eſt vn monſtre du Ciel,
Quand ſon vueil fauorable
Change le fiel en miel.
Si la ſaincte ordonnance
Des immuables Dieux,
Forcluſe d'inconſtance
Seule incogneuë à eux,
En ce bas hemiſphere
Veut ſon homme garder,
Lors le ſort improſpere
Ne le peut retarder,
Que maugré ſa menace
Ne vienne tenir rang,
Maugré le fer qui braſſe
La poudre auec le ſang.
On doit ſeurement dire
L'homme qu'on doit priſer,

Quand le Ciel vient l'eslire
Pour le fauoriser,
Ne deuoir iamais craindre
L'Ocean furieux,
Lors que mieux semble atteindre
Le marche-pied des Dieux:
Plongé dans la marine
Il doit vaincre en la fin,
Et s'attend à l'espine
De l'attendant Daulphin.
La guerre impitoyable
Moissonnant les humains,
Craint l'heur espouuentable
De ses celestes mains.
Tous les arts de Medee,
Le venin, la poison,
Les bestes dont gardee
Fut la riche toison:
Ny par le bois estrange
Le Lyon outrageux,
Qui sous sa patte range
Tous les plus courageux:
Ny la loy qu'on reuere,
Non tant comme on la craint,
Ny le bourreau seuere,
Qui l'homme blesme estraint:
Ny les feux qui saccagent
Le haut pin molestans,
Sa fortune n'outragent,
Rendans les dieux constans.

Mais ainſi qu'autre choſe
Contraint ſous ſon effort,
Tient ſous ſa force encloſe
La force de la mort:
Et maugré ceſte bande
Touſiours en bas filant,
Tant que le Ciel commande
En bas n'eſt deuallant:
Et quand il y deualle,
Sans aucun mal ſouffrir,
D'vn ſommeil qu'il aualle
A mieux il va ſ'offrir.
Mais ſi la deſtinee
Arbitre d'vn chacun,
A ſa chance tournee
Contre l'heur de quelqu'vn:
Le ſceptre ſous qui ploye
Tout vn peuple ſubmis,
Eſt force qu'il foudroye
Ses mutins ennemis.
La volage richeſſe,
Appuy de l'heur mondain,
L'honneur & la hauteſſe
Refuyant tout ſoudain:
Bref, fortune obſtinee,
Ny le temps tout fauchant,
Sa rude deſtinee
Ne vont point empeſchant.
Des hauts Dieux la puiſſance
Teſmoigne aſſez ici,

Que nostre heureuse chance
Se precipite ainsi.
Quel estoit Marc Antoine?
Et quel estoit l'honneur
De nostre braue Roine
Digne d'vn tel donneur?
Des deux l'vn miserable
Cedant à son destin,
D'vne mort pitoyable
Vint auancer sa fin:
L'autre encore craintiue
Taschant s'éuertuer,
Veut pour n'estre captiue
Librement se tuer.
Ceste terre honnorable,
Ce pays fortuné,
Helas! voit peu durable
Son heur importuné.
Telle est la destinee
Des immuables Cieux,
Telle nous est donnee
La defaueur des Dieux.

ACTE II.

Octauien. Aggrippe. Proculee.

Octauien.

EN *la rondeur du Ciel enuironnee,*
A nul, ie croy, telle faueur donnee
Des Dieux fauteurs ne peult estre qu'à moy:
Car outre encor que ie suis maistre & Roy

De tant de biens, qu'il semble qu'en la terre
Le Ciel qui tout sous son empire enserre,
M'ait tout exprés de sa voûte transmis,
Pour estre ici son general commis:
Outre l'espoir de l'arriere memoire
Qui aux neueux rechantera ma gloire,
D'auoir d'Antoine, Antoine, dis-ie, horreur
De tout ce monde, accablé la fureur:
Outre l'honneur que ma Romme m'apreste,
Pour le guerdon de l'heureuse conqueste.
Il semble ja que le Ciel vienne tendre
Ses bras courbez pour en soy me reprendre,
Et que la boule entre ses ronds enclose,
Pour vn Cesar ne soit que peu de chose:
Or' ie desire, or' ie desire mieux,
C'est de me ioindre au sainct nombre des Dieux.
Iamais la terre en tout aduantureuse,
N'a sa personne entierement heureuse:
Mais le malheur par l'heur est acquité,
Et l'heur se paye par l'infelicité.
Ag. *Mais de quel lieu ces mots?* Oct. *Qui eust peu croire*
Qu'apres l'honneur d'vne telle victoire,
Le dueil, le pleur, le souci, la complainte,
Mesme à Cesar eust donné telle atteinte?
Mais ie me voy souuent en lieu secret
Pour Marc Antoine estre en plainte & regret,
Qui aux honneurs receus en nostre terre,
Et compagnon m'auoit esté en guerre,
Mon allié, mon beaufrere, mon sang,
Et qui tenoit ici le mesme rang

Auec Cesar: Nonobstant par rancune
De la muable & traistresse fortune,
On veit son corps en sa playe moüillé
Auoir ce lieu piteusement soüillé.
Ha cher ami! Pr. *L'orgueil & la brauade*
Ont fait Antoine ainsi qu'vn Ancelade,
Qui se voulant encore prendre aux Dieux,
D'vn trait horrible & non lancé des Cieux,
Mais de ta main à la vengence adextre,
Sentit combien peut d'vn grand Dieu la dextre.
Que plaignez-vous si l'orgueil iustement
A l'orgueilleux donne son payement?
Ag. *L'orgueil est tel, qui d'vn malheur guerdonne*
La malheureuse & superbe personne:
Mesmes ainsi que d'vn onde le branle,
Lors que le Nord dedans la mer l'ébranle,
Ne cesse point de courir & glisser,
Vireuolter, rouler, & se dresser,
Tant qu'à la fin dépiteux il arriue,
Bruyant sa mort, à l'ecumeuse riue.
Ainsi ceux la que l'orgueil trompe ici,
Ne cessent point de se dresser ainsi,
Courir, tourner, tant qu'ils soyent agitez
Contre les bords de leurs felicitez.
C'estoit assez que l'orgueil pour Antoine
Precipiter auec sa pauure Roine,
Si les amours lascifs & les delices
N'eussent aidé à rouër leurs supplices:
Tant qu'on ne sçait comment ces dereiglez
D'vn noir bandeau se sont tant aueuglez,

Qu'ils n'ont sceu voir & cent & cent augures,
Prognostiqueurs des miseres futures.
Ne veit on pas Pisaure l'ancienne
Prognostiquer la perte Antonienne,
Qui de soldats Antoniens armee
Fust engloutie & dans terre abysmee?
Ne veit on pas dedans Albe vne image
Suer long temps? Ne veit on pas l'orage
Qui de Patras la ville enuironnoit,
Alors qu'Antoine en Patras seiournoit,
Et que le feu qui par l'air s'eclata,
Heraclion en pieces escarta?
Ne veit on pas alors que dans Athenes
En vn theatre on luy monstroit les peines,
Ou pour neant les serpen-piés se mirent,
Quand aux rochers les rochers ils ioignirent,
Du Dieu Bacchus l'image en bas poussee,
Des vents qui l'ont comm' à l'enui cassee,
Veu que Bacchus vn conducteur estoit,
Pour qui Antoine vn mesme nom portoit?
Ne veit on pas d'vne flame fatale
Rompre l'image & d'Eumene & d'Atale,
A Marc Antoine en ce lieu dediees,
Puis maintes voix fatalement criees,
Tant de gesiers, & tant d'autres merueilles,
Tant de corbeaux, & senestres corneilles,
Tant de sommets rompus & mis en poudre,
Que monstroyent ils que ta future foudre,
Qui ce rocher deuoit ainsi combattre?
Qu'admonnestoit la nef de Cleopatre,

Et qui d'Antoine auoit le nom par elle,
Ou l'hirondelle exila l'hirondelle:
Et toutesfois en sillant leur lumiere
N'y voyoyent point ce qui suiuoit derriere?
Vante toy donc les ayans pourchassez,
Comme vengeur des grands Dieux offensez:
Esiouy toy en leur sang & te baigne,
De leurs enfans fais rougir la campagne,
Racle leur nom, efface leur memoire:
Poursuy poursuy iusqu'au bout ta victoire.
OCT. *Ne veux-ie donc ma victoire poursuiure,*
Et mon trophee au monde faire viure?
Plustost plustost le fleuue impetueux
Ne se rengorge au grand sein flucteux.
C'est le souci qui auecq la complainte
Que ie faisois de l'autre vie esteinte,
Me ronge aussi: mais plus grand tesmoignage
De mes honneurs s'obstinans contre l'aage,
Ne s'est point veu sinon que ceste Dame
Qui consomma Marc Antoine en sa flame,
Fut dans ma ville en triomphe menee.
PR. *Mais pourroit elle à Romme estre trainee,*
Veu qu'elle n'a sans fin autre desir,
Que par sa mort sa liberté choisir?
Sçauez-vous pas lors que nous échellasmes,
Et que par ruse en sa court nous allasmes,
Que tout soudain qu'en la court on me veit,
En s'écriant vne des femmes dit:
O pauure Roine! es tu donc prise viue?
Vis tu encor pour trespasser captiue?

Et qu'elle ainsi sous telle voix rauie
Vouloit trencher le filet de sa vie,
Du cimeterre à son costé pendu,
Si saisissant ie n'eusse deffendu.
Son estomach ja desia menassé,
Du bras meurdrier à l'encontre haussé.
Sçauez-vous pas que depuis ce iour mesme
Elle est tombee en maladie extreme,
Et qu'elle a feint de ne pouuoir manger,
Pour par la faim à la fin se renger?
Pensez-vous pas qu'outre telle finesse
Elle ne troue à la mort quelque addresse?
Ag. *Il vaudroit mieux dessus elle veiller,*
Sonder, courir, espier, trauailler,
Que du berger la veuë gardienne
Ne s'arrestoit sus son Inachienne.
Que nous nuira si nous la confortons,
Si doucement sa foiblesse portons?
Par tels moyens s'enuolera l'enuie
De faire change à sa mort de sa vie:
Ainsi sa vie heureusement traitee
Ne pourra voir sa quenouille arrestee:
Ainsi ainsi iusqu'à Romme elle ira,
Ainsi ainsi ton souci finira.
Et quant aux plains, veux tu plaindre celuy
Qui de tout temps te brassa tout ennuy?
Qui n'estoit né sans ta dextre diuine,
Que pour la tienne & la nostre ruine?
Te souuient il que pour dresser ta guerre
Tu fus hay de toute nostre terre,

Qui se piquoit mutinant contre toy,
Et refusoit se courber sous ta loy,
Lors que tu prins pour guerroyer Antoine,
Des hommes francs le quart du patrimoine,
Des seruiteurs la huictieme partie
De leur vaillant: tant que ja diuertie
Presque s'estoit l'Italie troublee?
Mais quelle estoit sa plainte redoublee,
Dont il taschoit embraser les Rommains,
Pour ce Lepide exilé par tes mains?
Te souuient-il de ceste horrible armee
Que contre nous il auoit animee?
Tant de Rois donc qui voulurent le suiure,
Y venoyent ils pour nous y faire viure?
Pensoyent-ils bien nous foudroyer exprés,
Pour deplorer nostre ruine aprés?
Le Roy Boecbus, le Roy Cilicien,
Archelaus Roy Capadocien,
Et Philadelphe, & Adalle de Thrace,
Et Mithridate vsoyent ils de menace
Moindre sus nous, que de porter en ioye
Nostre despouille & leur guerriere proye,
Pour à leurs Dieux ioyeusement les pendre,
Et maint & maint sacrifice leur rendre?
Voila les pleurs que doit vn aduersaire
Apres la mort de son ennemy faire.
Oct. *O gent Agrippe, ou pour te nommer mieux,*
Fidelle Achate, estoit donc de mes yeux
Digne le pleur? Celuy donc s'effemine
Qui ja du tout l'effeminé ruine.

Non non les plains cederont aux rigueurs,
Baignons en sang les armes & les cœurs,
Et souhaitons à l'ennemi cent vies,
Qui luy seroyent plus durement rauies:
Quant à la Roine, appaiser la faudra,
Si doucement que sa main se tiendra
De forbannir l'ame seditieuse
Outre les eaux de la riue oublieuse.
Ie vois desor en cela m'efforcer,
Et son desir de la mort effacer:
Souuent l'effort est forcé par la ruse.
Pendant Agrippe aux affaires s'amuse.
Et toy loyal messager Proculee,
Sonde par tout ce que la fame aislee
Fait s'acouster dedans Alexandrie
Qu'elle circuit, & tantost bruit & crie,
Tantost plus bas marmote son murmure,
N'estant iamais loing de telle auenture.
Pr. *Si bien par tout mon deuoir se fera,*
Que mon Cesar de moy se vantera.
O s'il me faut ores vn peu dresser
L'esprit plus haut & seul en moy penser:
Cent & cent fois miserable est celuy
Qui en ce monde à mis aucun appuy:
Et tant s'en faut qu'il ne fasche de viure
A ceux qu'on voit par fortune poursuiure,
Que moy qui suis du sort assez contant
Ie suis fasché de me voir viure tant.
Où es tu, Mort, si la prosperité
N'est sous les cieux qu'vn infelicité?

Voyons les grands, & ceux qui de leur teste
Semblent desia deffier la tempeste,
Quel heur ont ils pour vne fresle gloire?
Mille serpens rongears en leur memoire,
Mille soucis meslez d'effroyement,
Sans fin desir, iamais contentement:
Dés que le Ciel son foudre pirouëtte,
Il semble ja que sur eux il se iette:
Dés lors que Mars pres de leur terre tonne,
Il semble ja leur rauir la couronne:
Dés que la peste en leur regne tracasse,
Il semble ja que leur chef on menasse:
Bref, à la mort ils ne peuuent penser
Sans souspirer, blesmir, & s'offenser,
Voyant qu'il faut par mort quitter leur gloire,
Et bien souuent enterrer la memoire.
Ou celuy-la qui solitairement
En peu de biens cherche contentement,
Ne pallit pas si la fatale Parque
Le fait penser à la derniere barque:
Ne pallit pas, non si le Ciel & l'onde
Se rebrouilloyent au vieil Chaos du monde.
Telle est telle est la mediocrité
Où gist le but de la felicité:
Mais qui me fait en ce discours me plaire
Quand il conuient exploiter mon affaire?
Trop tost trop tost se fera mon message,
Et tousiours tard vn homme se fait sage.

LE CHOEVR.

Strophe.

De la terre humble & basse,
Esclaue de ses cieux,
Le peu puissant espace
N'a rien plus vicieux
Que l'orgueil, qu'on voit estre
Hay du Ciel son maistre.

Antistrophe.

Orgueil qui met en poudre
Le rocher trop hautain:
Orgueil pour qui le foudre
Arma des Dieux la main,
Et qui vient pour salaire
Luymesme se deffaire.

Strophe.

A qui ne sont cogneuës
Les races du Soleil,
Qui affrontoyent aux nuës
Vn superbe appareil,
Et montagnes portees
L'vne sus l'autre entees?

Antistrophe.

La tombante tempeste
Aduersaire à l'orgueil,
Escarbouilla leur teste,
Qui trouua son recueil
Apres la mort amere
Au ventre de sa mere.

Strophe.

Qui ne cognoist le sage
Qui trop audacieux,
Pilla du feu l'vsage
Au chariot des cieux,
Cherchant par arrogance
Sa propre repentance.

Antistrophe.

Qu'on le voise voir ore
Sur le mont Scythien,
Où son vautour deuore
Son gesier ancien:
Que sa poitrine on voye
Estre eternelle proye.

Strophe.

Qui ne cognoist Icare
Le nommeur d'vne mer,
Et du Dieu de Pathare
L'enfant, qui enflammer
Vint sous son char le monde,
Tant qu'il tombast en l'onde.

Antistrophe.

De ceux là les ruines
Tesmoignent la fureur
Des sainctes mains diuines,
Qui doiuent faire horreur
A l'orgueil, digne d'estre
Puni de telle dextre.

Strophe.

A t'on pas veu la vague

Au giron fluctueux,
Alors qu'Aquilon vague
Se fait tempestueux,
Presque dresser ses crestes
Iusqu'au lieu des tempestes?

Antistrophe.

Qu'on voye de l'audace
Phebus se courroussant,
Esclarcissant la trace
Qui son char va froissant,
Dessous ses fleches blondes
Presque abysmer les ondes.

Strophe.

A t'on pas veu d'vn arbre
Le couppeau cheuelu,
Où la maison de marbre
Qui semble auoir voulu
Dépriser trop hautaine
L'autre maison prochaine?

Antistrophe.

Qu'on voye vn feu celeste
Ceste sime arrachant,
Et par mine moleste
Le palais tresbuchant,
La plante au chef punie,
L'autre au pied demunie.

Strophe.

Mais Dieux (ô Dieux) qu'il vienne
Voir la plainte & le dueil
De ceste Roine mienne,

De la chance muable?

Antiſtrophe.

Ceſar en quelle ſorte
La voyant ſans vertu,
La voyant demi-morte,
Maintenant ſouſtiens-tu
Les aſſauts que te donne
La pitié qui t'eſtonne?

Strophe.

Tu vois qu'vne grand' Roine,
Celle là qui guidoit
Ton compagnon Antoine,
Et par tout commandoit,
Heureuſe ſe vient dire,
Si tu voulois l'occire.

Antiſtrophe.

Las, helas! Cleopatre,
Las, helas! quel malheur
Vient tes plaiſirs abbattre,
Les changeant en douleur?
Las las, helas! (ô Dame)
Peux tu ſouffrir ton ame?

Strophe.

Pourquoy pourquoy fortune,
O fortune aux yeux clos,
Es tu tant importune?
Pourquoy n'a point repos
Du temps le vol eſtrange,
Qui ſes faits brouille & change?

Antiſtrophe.

Qui en volant ſacage
Les chaſteaux ſourcilleux,
Qui les princes outrage,
Qui les plus orgueilleux,
Roüant ſa faulx ſuperbe,
Fauche ainſi comme l'herbe?

Strophe.

A nul il ne pardonne,
Il ſe fait & deffait,
Luy meſmes il s'eſtonne,
Il ſe flatte en ſon fait,
Puis il blaſme ſa peine,
Et contre elle forcene.

Antiſtrophe.

Vertu ſeule à l'encontre
Fait l'acier reboucher:
Outre telle rencontre
Le temps peult tout faucher:
L'orgueil qui nous amorce
Donne à ſa faulx ſa force.

ACTE III.

Octauien. Cleopatre. Le Chœur. Seleuque.

Octauien.

VOULEZ-*vous donc voſtre fait excuſer?*
Mais dequoy ſert à ces mots ſ'amuſer?
N'eſt-il pas clair que vous tachiez de faire
Par tous moyens Ceſar voſtre aduerſaire,

Et que vous seule attirant vostre ami,
Me l'auez fait capital ennemi,
Brassant sans fin vne horrible tempeste
Dont vous pensiez écerueler ma teste?
Qu'en dites vous? Cl. *O quels piteux alarmes!*
Las que dirois-ie! hé, ja pour moy mes larmes
Parlent assez, qui non pas la iustice,
Mais de pitié cherchent le benefice.
Pourtant, Cesar, s'il est à moy possible
De tirer hors d'vne ame tant passible,
Ceste voix rauque à mes souspirs meslee,
Escoute encor l'esclaue desolee,
Las! qui ne met tant d'espoir aux paroles
Qu'en ta pitié, dont ja tu me consoles.
Songe, Cesar, combien peult la puissance
D'vn traistre amour, mesme en sa iouissance:
Et pense encor que mon foible courage
N'eust pas souffert sans l'amoureuse rage,
Entre vous deux ces batailles tonantes,
Dessus mon chef à la fin retournantes.
Mais mon amour me forçoit de permettre
Ces fiers debats, & toute aide promettre,
Veu qu'il falloit rompre paix, & combattre,
Ou separer Antoine ou Cleopatre.
Separer, las! ce mot me fait faillir,
Ce mot me fait par la Parque assaillir.
Aa aa Cesar, aa. Oct. *Si ie n'estois ore*
Assez bening, vous pourriez feindre encore
Plus de douleurs, pour plus bening me rendre:
Mais quoy, ne veux-ie à mon merci vous prendre?

Cl. *Feindre helas! ô.* Oct. *Ou tellement ſe plaindre*
N'eſt que mourir, ou bien ce n'eſt que feindre.

LE CHOEVR.

L*a douleur*
Qu'vn malheur
Nous raſſemble,
Tel ennuy
A celuy
Pas ne ſemble,
Qui exempt
Ne la ſent:
Mais la plainte
Mieux bondit,
Quand on dit
Que c'eſt feinte.

Cleopatre.

S*i la douleur en ce cœur priſonniere*
Ne ſurmontoit ceſte plainte derniere,
Tu n'aurois pas ta pauure eſclaue ainſi:
Mais ie ne peux égaler au ſouci,
Qui petillant m'écorche le dedans,
Mes pleurs, mes plaints, & mes ſouſpirs ardens.
T'eſbahis tu ſi ce mot ſeparer,
A fait ainſi mes forces retirer?
Separer (Dieux!) ſeparer ie l'ay veu,
Et ſi n'ay point à ces debats pourueu!
Mieux il te fuſt (ô captiue rauie)
Te ſeparer meſme durant ſa vie!

I'eusse la guerre & sa mort empeschee,
Et à mon heur quelque atteinte laschee,
Veu que i'eusse eu le moyen & l'espace
D'esperer voir secrettement sa face:
Mais mais cent fois, cent cent fois malheureuse,
I'ay ja souffert ceste guerre odieuse:
I'ay i'ay perdu par ceste estrange guerre,
I'ay perdu tout & mes biens & ma terre:
Et si ay veu ma vie & mon support,
Mon heur, mon tout, se donner à la mort,
Que tout sanglant ja tout froid & tout blesme,
Ie rechauffois des larmes de moymesme,
Me separant de moymesme à demi
Voyant par mort separer mon ami.
Ha Dieux, grands Dieux! Ha grands Dieux! Oct.
Quoy? la constance estre hors de souci? *(Qu'est-ce ci?*
Cl. *Constante suis, separer ie me sens,*
Mais separer on ne me peult long temps:
La palle mort m'en fera la raison,
Bien tost Pluton m'ouurira sa maison:
Où mesme encor l'éguillon qui me touche
Feroit reioindre & ma bouche & sa bouche:
S'on me tuoit, le dueil qui creueroit
Parmi le coup plus de bien me feroit,
Que ie n'aurois de mal à voir sortir
Mon sang pourpré & mon ame partir.
Mais vous m'ostez l'occasion de mort,
Et pour mourir me deffaut mon effort,
Qui s'allentit d'heure en heure dans moy,
Tant qu'il faudra viure maugré l'esmoy:

Viure il me faut, ne crains que ie me tue,
Pour me tuer trop peu ie m'esuertue.
Mais puis qu'il faut que i'allonge ma vie,
Et que de viure en moy reuient l'enuie;
Au moins Cesar voy la pauure foiblette,
Qui à tes pieds, & de rechef se iette:
Au moins Cesar des gouttes de mes yeux
Amolli toy, pour me pardonner mieux:
De ceste humeur la pierre on caue bien,
Et sus ton cœur ne pourront elles rien?
Ne t'ont donc peu les lettres esmouuoir
Qu'à tes deux yeux i'auois tantost fait voir,
Lettres ie dy de ton pere receuës,
Certain tesmoin de nos amours conceuës?
N'ay-ie donc peu destourner ton courage,
Te descouurant & maint & maint image
De ce tien pere à celle-la loyal,
Qui de son fils receura tout son mal?
Celuy souuent trop tost borne sa gloire
Qui iusqu'au bout se vange en sa victoire.
Prens donc pitié, tes glaiues triomphans
D'Antoine & moy pardonnent aux enfans.
Pourrois-tu voir les horreurs maternelles,
S'on meurdrissoit ceux qui ces deux mammelles,
Qu'ores tu vois maigres & dechirees,
Et qui seroient de cent coups empirees,
Ont allaicté? Orrois-tu mesmement
Des deux costez le dur gemissement?
Non non, Cesar, contente toy du pere,
Laisse durer les enfans & la mere

En ce malheur, où les Dieux nous ont mis.
Mais fusmes nous iamais tes ennemis,
Tant acharnez que n'eussions pardonné,
Si le trophee à nous se fust donné?
Quant est de moy, en mes fautes commises
Antoine estoit chef de mes entreprises,
Las qui venoit à tel malheur m'induire,
Eussé-ie peu mon Antoine esconduire?
Oct. *Tel bien souuent son fait pense amender,*
Qu'on voit d'vn gouffre en vn gouffre guider:
Vous excusant, bien que vostre aduantage
Vous y mettiez, vous nuisez d'auantage,
En me rendant par l'excuse irrité,
Qui ne suis point qu'ami de verité.
Et si conuient qu'en ce lieu ie m'amuse
A repousser ceste inutile excuse:
Pourriez-vous bien de ce vous garentir,
Qui fit ma sœur hors d'Athenes sortir,
Lors que craignant qu'Antoine son espoux
Plus se donnast à sa femme qu'à vous,
Vous le paissiez de ruse, & de finesses,
De mille & mille & dix mille caresses?
Tantost au lict exprés emmaigrissiez,
Tantost par feinte exprés vous pallissiez,
Tantost vostre œil vostre face baignoit
Dés qu'vn iect d'arc de luy vous esloignoit,
Entretenant la feinte & sorcelage,
Ou par coustume, ou par quelque breuuage:
Mesme attiltrant vos amis & flatteurs
Pour du venin d'Antoine estre fauteurs,

Qui l'abusoyent sous les plaintes friuoles,
Faisant ceder son proffit aux paroles.
Quoy? disoient-ils, estes vous l'homicide
D'vn pauure esprit, qui vous prend pour sa guide?
Faut-il qu'en vous la Noblesse s'offense,
Dont la rigueur à celle la ne pense,
Qui fait de vous le but de ses pensees?
O qu'ils sont mal enuers vous addressees!
Octauienne a le nom de l'espouse,
Et ceste ci, dont la flame ialouse
Empesche assez la viste renommee,
Sera l'amie en son pays nommee:
Ceste diuine, a qui rendent hommage
Tant de pays ioints à son heritage.
Tant peurent donc vos mines & addresses,
Et de ceux la les plaintes flatteresses,
Qu'Octauienne & sa femme & ma sœur,
Fut dechassee, & dechassa vostre heur.
Vous taisez-vous, auez-vous plus desir
Pour m'appaiser d'autre excuse choisir?
Que diriez-vous du tort fait aux Rommains,
Qui s'enfuioyent secrettement des mains
De vostre Antoine, alors que vostre rage
Leur redoubloit l'outrage sus l'outrage?
Que diriez-vous de ce beau testament
Qu'Antoine auoit remis secrettement
Dedans les mains des pucelles Vestales?
Ces maux estoyent les conduites fatales
De vos malheurs: & ores peu rusee
Vous voudriez bien encore estre excusee.

Contentez

Contentez-vous Cleopatre, & pensez
Que c'est assez de pardon, & assez
D'entretenir le fuseau de vos vies,
Qui ne seront à vos enfans rauies.
Cl. *Ore, Cesar, chetiue ie m'accuse,*
En m'excusant de ma premiere excuse,
Recognoissant que ta seule pitié
Peut donner bride à ton inimitié,
Que ja pour moy tellement se commande,
Que tu ne veux de moy faire vne offrande
Aux Dieux ombreux, ny des enfans aussi
Que i'ay tourné en ces entrailles ci.
De ce peu donc de mon pouuoir resté
Ie rens ie rens grace à ta maiesté:
Et pour donner à Cesar tesmoignage,
Que ie suis sienne & le suis de courage,
Ie veux, Cesar, te deceler tout l'or,
L'argent, les biens, que ie tiens en thresor.

LE CHOEVR.

QVAND *la seruitude*
Le col enchesnant,
Dessous le ioug rude
Va l'homme gesnant:
Sans que lon menasse
D'vn sourcil plié,
Sans qu'effort on face
Au pauure lié,
Assez il confesse,
Assez se contraint,

Assez il se presse
Par la crainte estraint.
Telle est la nature
Des serfs déconfits,
Tant de mal n'endure
De Iapet le fils.

Octauien.

L'AMPLE *thresor, l'ancienne richesse*
Que vous nommez, tesmoigne la hautesse
De vostre race: & n'estoit le bon heur
D'estre du tout en la terre seigneur,
Je me plaindrois qu'il faudra que soudain
Ces biens royaux changent ainsi de main.
Sel. *Comment, Cesar, si l'humble petitesse*
Ose addresser sa voix à ta hautesse,
Comment peux tu ce thresor estimer
Que ma Princesse a voulu te nommer?
Cuides tu bien, si accuser ie l'ose,
Que son thresor tienne si peu de chose?
La moindre Roine à ta loy flechissante
Est en thresor autant riche & puissante,
Qui autant peu ma Cleopatre égale,
Que par les champs une case rurale
Au fier chasteau ne peult estre egalee,
Ou bien la motte à la roche gelee.
Celle sous qui tout l'Egypte flechit,
Et qui du Nil l'eau fertile franchit,
A qui le Iuif, & le Phenicien,
L'Arabien, & le Cilicien,

Auant ton foudre ore tombé sur nous,
Souloyent courber les hommagers genoux:
Qui aux thresors d'Antoine commandoit,
Qui tout ce monde en pompes excedoit,
Ne pourroit elle auoir que ce thresor?
Croy, Cesar, croy qu'elle a de tout son or,
Et autres biens tout le meilleur caché.
Cl. *A faux meurdrier! a faux traistre, arraché*
Sera le poil de ta teste cruelle.
Que pleust aux Dieux que ce fust ta ceruelle!
Tien traistre, tien. Sel. *O Dieux!* Cl. *O chose detestable!*
Vn serf vn serf! Oct. *Mais chose émerueillable*
D'vn cœur terrible. Cl. *Et quoy, m'accuses tu?*
Me pensois tu veufue de ma vertu
Comme d'Antoine? aa traistre! Sel. *Retiens la,*
Puissant Cesar, retiens la doncq. Cl. *Voila*
Tous mes biensfaits. hou! le dueil qui m'efforce,
Donne à mon cœur langoureux telle force,
Que ie pourrois, ce me semble, froisser
Du poing tes os, & tes flancs creuasser
A coups de pied. Oct. *O quel grinsant courage!*
Mais rien n'est plus furieux que la rage
D'vn cœur de femme. Et bien, quoy, Cleopatre?
Estes vous point ja saoule de le battre!
Fuy t'en, ami, fuy t'en. Cl. *Mais quoy, mais quoy?*
Mon Empereur, est-il vn tel esmoy
Au monde encor que ce paillard me donne?
Sa lâcheté ton esprit mesme estonne,
Comme ie croy, quand moy Roine d'ici,
De mon vassal suis accusee ainsi,

Que toy, Cesar, as daigné visiter,
Et par ta voix à repos inciter?
Hé si i'auois retenu des ioyaux,
Et quelque part de mes habits royaux,
L'auroy-ie fait pour moy las malheureuse!
Moy, qui de moy ne suis plus curieuse?
Mais telle estoit ceste esperance mienne,
Qu'à ta Liuie & ton Octauienne
De ces ioyaux le present ie feroy,
Et leur pitiez ainsi pourchasseroy,
Pour (n'estans point de mes presens ingrates)
Enuers Cesar estre mes aduocates.
Oct. *Ne craignez point, ie veux que ce thresor*
Demeure vostre: encouragez-vous or',
Viuez ainsi en la captiuité
Comm' au plus haut de la prosperité.
Adieu: songez qu'on ne peut receuoir
Des maux, sinon quand on pense en auoir.
Ie m'en retourne. Cl. *Ainsi vous soit ami*
Tout le Destin, comm' il m'est ennemi.
Le Ch. *Où courez-vous, Seleuque, où courez-vous?*
Sel. *Ie cours, fuyant l'enuenimé courroux.*
Le Ch. *Mais quel courroux? hé Dieu si nous en sommes!*
Sel. *Ie ne fuy pas ny Cesar ny ses hommes.*
Le Ch. *Qu'y a t'il donc que peut plus la fortune?*
Sel. *Il n'y a rien, sinon l'offense d'vne.*
Le Ch. *Auroit on bien nostre Roine blessee?*
Sel. *Non non, mais i'ay nostre Roine offensee.*
Le Ch. *Quel malheur donc a causé ton offense?*
Sel. *Que sert ma faute, ou bien mon innocence?*

Le Ch. *Mais dy le nous, dy, il ne nuira rien.*
Sel. *Dit, il n'apporte à la ville aucun bien.*
Le Ch. *Mais tant y a que tu as gaigné l'huis.*
Sel. *Mais tant y a que ja puni i'en suis.*
Le Ch. *Estant puni en es tu du tout quitte?*
Sel. *Estant puni plus fort ie me dépite,*
Et ja dans moy ie sens vne furie,
Me menassant que telle fascherie
Poindra sans fin mon ame furieuse,
Lors que la Roine & triste & courageuse
Deuant Cesar aux cheueux m'a tiré,
Et de son poing mon visage empiré:
S'elle m'eust fait mort en terre gesir,
Elle eust preueu à mon present desir,
Veu que la mort n'eust point esté tant dure
Que l'eternelle & mordante pointure,
Qui ja desia iusques au fond me blesse
D'auoir blessé ma Roine & ma maistresse.

LE CHOEVR.

O Quel heur à la personne
Le Ciel gouuerneur ordonne,
Qui contente de son sort,
Par conuoitise ne sort
Hors de l'heureuse franchise,
Et n'a sa gorge submise
Au ioug & trop dur lien
De ce pourchas terrien.
Mais bien les antres sauuages,
Les beaux tapis des herbages,

Les rejettans arbrisseaux,
Les murmures des ruisseaux,
Et la gorge babillarde
De Philomele iasarde,
Et l'attente du Printemps
Sont ses biens & passetemps.
Sans que l'ame haut volante,
De plus grand desir bruslante
Suiue les pompeux arrois:
Et puis offensant ses Rois,
Ait pour maigre recompense
Le feu, le glaiue, ou potance,
Ou plustost mille remors,
Conferez à mille morts.
Si l'inconstante fortune
Au matin est opportune,
Elle est importune au soir,
Le temps ne se peut rassoir,
A la fortune il accorde,
Portant à celuy la corde
Qu'il auoit parauant mis
Au rang des meilleurs amis.
Quoy que soit, soit mort ou peine,
Que le Soleil nous rameine
En nous ramenant son iour:
Soit qu'elle face sejour,
Ou bien que par la mort griefue
Elle se face plus briefue:
Celuy qui ard de desir
S'est tousiours senti saisir.

Arius de ceste ville,
Que ceste ardeur inutile
N'auoit iamais retenu:
Ce Philosophe chenu,
Qui déprisoit toute pompe,
Dont ceste ville se trompe,
Durant nostre grand' douleur
A receu le bien & l'heur:
Cesar faisant son entree,
A la sagesse monstree
L'heur & la felicité,
La raison, la verité,
Qu'auoit en soy ce bon maistre,
Le faisant mesme à sa dextre
Costoyer, pour estre à nous
Comme vn miracle entre tous.
Seleuque, qui de la Roine
Receuoit le patrimoine
En partie, & qui dressoit
Le gouuernement, reçoit,
Et outre ceste fortune
Qui nous est à tous commune,
Plus griefue infelicité
Que nostre captiuité.
Mais or' ce dernier courage
De ma Roine est vn presage,
S'il faut changer de propos,
Que la meurdriere Atropos
Ne souffrira pas qu'on porte
A Romme ma Roine forte,

Qui veut de ses propres mains
S'arracher des gens Rommains.
Celle la dont la constance
A pris soudain la vengeance
Du serf, & dont la fureur
N'a point craint son Empereur:
Croyez que plustost l'espee
En son sang sera trempee,
Que pour vn peu moins souffrir
A son deshonneur s'offrir.

Seleuque.

O sainct propos, ô verité certaine!
Pareille aux dez est nostre chance humaine.

ACTE IIII.

Cleopatre. Charmium. Eras. Le Chœur.

Cleopatre.

PENSEROIT doncq *Cesar estre du tout vainqueur?*
Penseroit doncq Cesar abastardir ce cœur,
Veu que des tiges vieux ceste vigueur i'herite,
De ne pouuoir ceder qu'à la Parque dépite?
La Parque & non Cesar aura sus moy le pris,
La Parque & non Cesar soulage mes esprits,
La Parque & non Cesar triomphera de moy,
La Parque & non Cesar finira mon esmoy:

Et

Et si i'ay ce iourdhuy vsé de quelque feinte,
Afin que ma portee en son sang ne fust teinte.
Quoy? Cesar pensoit-il que ce que dit i'auois
Peust bien aller ensemble & de cœur & de voix?
Cesar Cesar Cesar, il te seroit facile
De subiuguer ce cœur aux liens indocile:
Mais la pitié que i'ay du sang de mes enfans,
Rendoyent sus mon vouloir mes propos triomphans,
Non la pitié que i'ay si par moy miserable
Est rompu le filet à moy ja trop durable.
Courage donc courage (ô compagnes fatales)
Iadis serues à moy, mais en la mort égales,
Vous auez recogneu Cleopatre princesse,
Or' ne recognoissez que la Parque maistresse.
Ch *Encore que les maux par ma Roine endurez,*
Encore que les cieux contre nous coniurez,
Encore que la terre enuers nous courroucee,
Encore que fortune enuers nous insensee,
Encore que d'Antoine vne mort miserable,
Encore que la pompe à Cesar desirable,
Encore que l'arrest que nous fismes ensemble,
Qu'il faut qu'vn mesme iour aux enfers nous assemble,
Eguillonnast assez mon esprit courageux
D'estre contre soymesme vn vainqueur outrageux,
Ce remede de mort, contrepoison de dueil,
S'est tantost presenté d'auantage à mon œil:
Car ce bon Dolabelle ami de nostre affaire,
Combien que pour Cesar il soit nostre aduersaire,
T'a fait sçauoir (ô Roine) apres que l'Empereur
Est parti d'auec toy, & apres ta fureur

Tant equitablement à Seleuque monstree,
Que dans trois iours prefix ceste douce contree
Il nous faudra laisser, pour à Romme menees
Donner vn beau spectacle à leurs effeminees.
Er. *Ha mort, ô douce mort, mort seule guarison*
Des esprits oppressez d'vne estrange prison,
Pourquoy souffres tu tant à tes droits faire tort?
T'auons nous fait offense, ô douce & douce mort?
Pourquoy n'approches tu, ô Parque trop tardiue?
Pourquoy veux tu souffrir ceste bande captiue,
Qui n'aura pas plustost le don de liberté,
Que cet esprit ne soit par ton dard écarté?
Haste doncq haste toy, vanter tu te pourras
Que mesme sus Cesar vne despouille auras:
Ne permets point alors que Phebus qui nous luit
En deuallant sera chez son oncle conduit,
Que ta sœur pitoyable, helas! à nous cruelle,
Tire encore le fil dont elle nous bourrelle:
Ne permets que des peurs la pallissante bande
Empesche ce iourdhuy de te faire vne offrande,
L'occasion est seure, & nul à ce courage
Ce iour nuire ne peult, qu'on ne te face hommage.
Cesar cuide pour vray que ja nous soyons prestes
D'aller, & de donner tesmoignage des questes.
Cl. *Mourons donc, cheres sœurs, ayons plustost ce cœur*
De seruir à Pluton qu'à Cesar mon vainqueur:
Mais auant que mourir faire il nous conuiendra
Les obseques d'Antoine, & puis mourir faudra,
Ie l'ay tantost mandé à Cesar, qui veult bien
Que Monseigneur i'honore, helas! & l'ami mien.

Abbaiſſe toy donc ciel, & auant que ie meure
Viens voir le dernier dueil qu'il faut faire à ceſte heure:
Peut eſtre tu ſeras marry de m'eſtre tel,
Te faſchant de mon dueil eſtrangement mortel.
Allons donc cheres ſœurs: de pleurs, de cris, de larmes,
Venons nous affoiblir, à fin qu'en ſes alarmes
Noſtre voiſine mort nous ſoit ores moins dure,
Quand aurons demi fait aux eſprits ouuerture.
Le Ch. *Mais où va dites moy, dites moy damoyſelles,*
Où va ma Roine ainſi? quelles plaintes mortelles,
Quel ſouci meurdriſſant ont terni ſon beau teint?
Ne l'auoit pas aſſez la ſeiche fiebure atteint?
Ch. *Triſte elle ſ'en va voir des ſepulchres le clos,*
Où la mort a caché de ſon ami les os. *(ſtreſſe.*
Le Ch. *Que ſeiournons nous donc? ſuiuons noſtre mai-*
Er. *Suiure vous ne pouuez, ſans ſuiure la deſtreſſe.*

LE CHOEVR.

LA *greſle petillante*
Deſſus les toits,
Et qui meſme eſt nuiſante
Au verd des bois,
Contre les vins forcene
En ſa fureur,
Et trompe auſſi la peine
Du laboureur:
N'eſtant alors contente
De ſon effort,
Ne met toute l'attente
Des fruits à mort.

Quand la douleur nous iette
Ce qui nous poind,
Pour vn seul sa sagette
Ne blesse point.
Si nostre Roine pleure,
Lequel de nous
Ne pleure point à l'heure?
Pas vn de tous.
Mille traits nous affolent,
Et seulement
De l'enuieux consolent
L'entendement.
Faisons ceder aux larmes
La triste voix,
Et souffrons les alarmes
Tels que ces trois.
Ja la Roine se couche
Pres du tombeau,
Elle ouure ja la bouche:
Sus donc tout beau.

Cleopatre.

ANTOINE, *ô cher Antoine, Antoine ma moitié,*
Si Antoine n'eust eu des cieux l'inimitié,
Antoine Antoine, helas! dont le malheur me priue,
Entens la foible voix d'vne foible captiue,
Qui de ses propres mains auoit la cendre mise
Au clos de ce tombeau n'estant encore prise:
Mais qui prise & captiue à son malheur guidee,
Sujette & prisonniere en sa ville gardee,

Ore te ſacrifie, & non ſans quelque crainte
De faire trop durer en ce lieu ma complainte,
Veu qu'on a l'œil ſus moy, de peur que la douleur
Ne face par la mort la fin de mon malheur:
Et à fin que mon corps de ſa douleur priué
Soit au Rommain triomphe en la fin reſerué:
Triomphe, dy-ie, las! qu'on veult orner de moy,
Triomphe, dy-ie, las! que lon fera de toy.
Il ne faut plus deſor de moy que tu attendes
Quelques autres honneurs, quelques autres offrandes,
L'honneur que ie te fais, l'honneur dernier ſera
Qu'à ſon Antoine mort Cleopatre fera.
Et bien que toy viuant la force & violence
Ne nous ait point forcé d'écarter l'alliance,
Et de nous ſeparer: toutesfois ie crains fort
Que nous nous ſeparions l'vn de l'autre à la mort,
Et qu'Antoine Rommain en Egypte demeure,
Et moy Egyptienne dedans Romme ie meure.
Mais ſi les puiſſans Dieux ont pouuoir en ce lieu
Où maintenant tu es, fais fais que quelque Dieu
Ne permette iamais qu'en m'entrainant d'ici
On triomphe de toy en ma perſonne ainſi:
Ains que ce tien cercueil, ô ſpectacle piteux,
De deux pauures amans nous racouple tous deux,
Cercueil qu'encore vn iour l'Egypte honorera,
Et peut eſtre à nous deux l'epitaphe ſera.
ICY *ſont deux amans qui heureux en leur vie,*
D'heur, d'honneur, de lieſſe, ont leur ame aſſouuie:
Mais en fin tel malheur on les vit encourir,
Que le bon heur des deux fut de bien toſt mourir.

Reçoy reçoy moy donc auant que Cesar parte,
Que plustost mon esprit que mon honneur s'écarte:
Car entre tout le mal, peine, douleur, encombre,
Souspirs, regrets, soucis, que i'ay souffert sans nombre,
I'estime le plus grief ce bien petit de temps
Que de toy, ô Antoine, esloigner ie me sens.
Le Ch. *Voila pleurãt elle entre en ce clos des tombeaux,*
Rien ne voyent de tel les tournoyans flambeaux.
Er. *Est-il si ferme esprit, qui presque ne s'enuole*
Au piteux escouter de si triste parole?
Ch. *O cendre bien heureuse estant hors de la terre!*
L'homme n'est point heureux tãt qu'vn cercueil l'enserre.
Le Ch. *Auroit donc bien quelqu'vn de viure telle enuie,*
Qui ne voulust ici mespriser ceste vie?
Cl. *Allons donc cheres sœurs, & prenons doucement*
De nos tristes malheurs l'heureux allegement.

LE CHOEVR.

Strophe.

PLVS *grande est la peine*
Que l'outrageux sort
Aux amis ameine,
Que de l'ami mort
N'est la ioye grande,
Alors qu'en la bande
Des esprits heurez,
Esprits asseurez
Contre toute dextre,
Quitte se voit estre
Des maux endurez.

Antiſtrophe.

Chacune Charite
Au tour de Cypris,
Quand la dent dépite
Du ſanglier épris,
Occit en la chaſſe
De Myrrhe la race,
Ne pleuroit ſi fort,
Qu'on a fait la mort
D'Antoine, que l'ire
Tranſmit au nauire
De l'oublieux port.

Epode.

Les cris, les plains
Des Phrygiennes
Eſtans aux mains
Myceniennes,
N'eſtoyent pas tels,
Que les mortels
Que pour Antoine
Fait noſtre Roine.

Strophe.

Mais ore i'ay crainte,
Qu'il faudra pleurer
Noſtre Roine eſteinte,
Qui ne peut durer
Au mal de ce monde,
Mal qui ſe fſeconde,
Touſiours enfantant
Nouueau mal ſortant:

On la voit deliure
Du desir de viure,
Mille morts portant.

Antistrophe.

Tantost gaye & verte
La forest estoit,
La terre couuerte
Sa Cerés portoit:
Flore auoit la pree
De fleurs diapree,
Quand pour tout ceci
Tout soudain voici
Cela qui les pille,
L'hyuer, la faucille,
Et la faulx aussi.

Epode.

Ja la douleur
Rompt la liesse,
La ioye & l'heur
A ma Princesse,
Reste le teint
Qui n'est esteint:
Mais la mort blesme
L'ostera mesme.

Strophe.

Elle vient de faire
L'honneur au cercueil,
O quelle a peu plaire
Et deplaire à l'œil,
Plaire quand les roses

Ont

Ont esté decloses,
Auec le Cyprés,
Mille fois aprés
Baisotant la lame,
Qui semble à son ame
Faire les aprests.

Antistrophe.

Versant la rosee
Du fond de son cœur,
Par les yeux puisee,
Et puis la liqueur
Que requiert la cendre:
Et faisant entendre
Quelques mots láchez,
Bassement máchez,
Pour fin de la feste
Meslant de sa teste
Les poils arrachez:

Epode.

Elle a desspleu,
Pource qu'il semble
Qu'elle n'a peu
Que viure ensemble:
Et que soudain
De nostre main
Luy faudra faire
Vn mesme affaire.

ACTE V.

Proculee. Le Chœur.

Proculee.

O IVSTE *Ciel, si ce grief malefice*
Ne t'accusoit iustement d'iniustice,
Par quel destin de tes Dieux coniuré,
Ou par quel cours des astres mesuré,
A le malheur pillé telle victoire,
Qu'en la voyant on ne la pourroit croire?
O vous les Dieux des bas enfers & sombres,
Qui retirez fatalement les ombres
Hors de nos corps, quelle palle Megere
Estoit commise en si rare misere?
O fiere Terre à toute heure souillee
Des corps des tiens, & en leur sang touillee,
As tu iamais soustenu sous les flancs
Quelque fureur de courages plus grands?
Non, quand tes fils Iupiter eschellerent,
Et contre luy serpentins se meslerent,
Car eux pour estre exempts du droit des cieux
Voulurent mesme embuscher les grands Dieux,
Desquels en fin fierement assaillis,
Furent aux creus de leurs monts recueillis.
Mais ces trois ci, dont le caché courage
N'eust point esté mescreu de telle rage,
Qui n'estoient point geantes serpentines,
En redoublant leurs rages feminines,
Pour au vouloir de Cesar n'obeir,
Leur propre vie ont bien voulu trahir.
O Iupiter! ô Dieux! quelles rigueurs
Permets tu donc à ces superbes cœurs?
Quelles horreurs as tu fait ores naistre,

Qui des nepueux pourront aux bouches estre,
Tant que le tour de la machine tienne
Par contrepois balancé se maintienne?
Dictes moy donc vous brandons flamboyans,
Brandons du Ciel toutes choses voyans,
Auez-vous peu dans ce val tant instable
Découurir rien de plus espouuentable?
Accusez-vous maintenant ô Destins,
Accusez-vous ô flambeaux argentins:
Et toy Egypte à l'ennui matinee,
Maudi cent fois l'iniuste destinee:
Et toy Cesar & vous autres Romains
Contristez vous, la Parque de vos mains
A Cleopatre à ceste heure arrachee,
Et maugré vous vostre attente empeschee.
Le Ch. *O dure, helas! & trop dure auanture,*
Mille fois dure & mille fois trop dure.
Pr. *Ha ie ne puis à ce crime penser,*
Si ie ne veux en pensant m'offenser:
Et si mon cœur à ce malheur ne pense,
En le fermant ie luy fais plus d'offense.
Escoutez donc, Citoyens, escoutez,
Et m'escoutant vostre mal lamentez.
I'estois venu pour le mal supporter
De Cleopatre, & la reconforter,
Quand i'ay trouué ces gardes qui frappoyent
Contre sa chambre, & sa porte rompoyent:
Et qu'en entrant en ceste chambre close,
I'ay veu (ô rare & miserable chose!)
Ma Cleopatre en son royal habit,

Et sa couronne, au long d'vn riche lict
Peint & doré, blesme & morte couchee,
Sans qu'elle fust d'aucun glaiue touchee,
Aucq' Eras sa femme, à ses pieds morte,
Et Charmium viue, qu'en telle sorte
I'ay lors blasmee: A a Charmium, est ce
Noblement faict? Ouy ouy c'est de noblesse
De tant de Rois Egyptiens venue
Vn tesmoignage. Et lors peu soustenue
En chancelant, & s'accrochant en vain,
Tombe à l'enuers, restant vn tronc humain.
Voila des trois la fin espouuentable,
Voila des trois le destin lamentable:
L'amour ne veut separer les deux corps,
Qu'il auoit ioints par longs & longs accords:
Le Ciel ne veut permettre toute chose,
Que bien souuent le courageux propose.
Cesar verra perdant ce qu'il attent,
Que nul ne peut au monde estre contant:
L'Egypte aura renfort de sa destresse,
Perdant apres son bon heur, sa maistresse:
Mesmement moy qui suis son ennemi,
En y pensant, ie me pasme à demi,
Ma voix s'infirme, & mon penser defaut:
O qu'incertain est l'ordre de là haut!

Le Chœur.

P**EVT** *on encores entendre*
De toy troupe quelque voix?
Peux tu ceste seule fois
De ton dueil la plainte rendre,

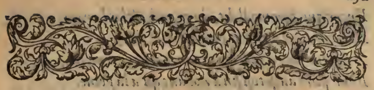
Veu que helas! tant douloureuse,
De ton support le plus fort
Tu ne remets qu'en la mort,
Mort helas à nous heureuse?
Mais prens prens donc ceste enuie
Sur le plus blanc des oiseaux,
Qui sonne au bord de ses eaux
La retraite de sa vie.
Et en te débordant mesme,
Despite moy tous les cieux,
Despite moy tous leurs Dieux,
Autheurs de ton mal extreme:
Non non, ta douleur amere,
Quand i'y pense, on ne peut voir
Si grande, que quelque espoir
Ne te reste en ta misere.
Ta Cleopatre ainsi morte
Au monde ne perira,
Le temps la garantira,
Qui desia sa gloire porte,
Depuis la vermeille entree
Que fait ici le Soleil,
Iusqu'aux lieux de son sommeil
Opposez à ma contree,
Pour auoir plustost qu'en Romme
Se souffrir porter ainsi,
Aimé mieux s'occire ici,
Ayant vn cœur plus que d'homme.
Pr. *Mais que diray-ie à Cesar? ô l'horreur,*
Qui sortira de l'estrange fureur!

Que dira-il de mourir sans blessure
En telle sorte? Est-ce point par morsure
De quelque Aspic? Auroit-ce point esté
Quelque venin secrettement porté?
Mais tant y a qu'il faut que l'esperance
Que nous auions, cede à ceste constance.
Le Ch. *Mais tant y a qu'il nous faudra renger*
Dessous les loix d'vn vainqueur estranger,
Et desormais en nostre ville apprendre
De n'oser plus contre Cesar méprendre.
Souuent nos maux sont nos morts desirables,
Vous le voyez en ces trois miserables.

FIN DE LA TRAGEDIE
de Cleopatre.

LES PERSONNAGES DE LA TRAGEDIE DE DIDON.

Achate.
Ascaigne.
Palinure.
Enee.
Le Chœur des Troyens.
Didon.
Le Chœur des Pheniciennes.
Anne.
Barce.



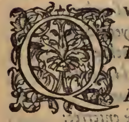
DIDON SE SA-CRIFIANT.

TRAGEDIE D'ESTIENNE IODELLE PARISIEN.

ACTE I.

Achate. Ascaigne. Palinure.

Achate.



QVEL iour sombre, quel trouble, auec ce iour te roulent
Tes destins, ô Carthage? & pourquoy ne se soullent
Les grands Dieux, qui leur veuë & leurs oreilles sainctes
Aueuglent en nos maux, essourdent en nos plaintes?
Pourquoy donques, ialoux, ne se soullent de faire,
Ce qui fait aux mortels leur puissance desplaire?
Race des Dieux, Ascaigne, & toy qui l'auanture
Des Troyens lis au ciel, asseuré Palinure,
Encor que nostre Enee au haure nous enuoye
Apprester au depart les restes de la Troye:
Encor que nous suiuions ses redoutez oracles,
Ses songes ambigus, ses monstrueux miracles:

Encor que, comme il dit, du grand Atlas la race,
Mercure, soit venu se planter à sa face,
A fin que hors d'Afrique en mer il nous remeine,
Pour faire aussi tost fin à nos ans qu'à la peine:
Ne iettez-vous point l'œil (las se pourroit il faire
Que telle pitié peust à quelqu'vn ne deplaire?)
Iettez-vous point donc l'œil sur l'amante animee?
Sur Didon, qui d'amour & de dueil renflammee,
(Ia desia ie la voy forcener, ce me semble,)
Perdra son sens, son heur, & son Enee ensemble?
Et dont peut estre (ha Dieux!) la miserable vie
Auec nos fiers vaisseaux aux vents sera rauie:
Tant que l'iniuste mort retombant sur nos testes
Armera contre nous les meurtrieres tempestes.
Sa peine fut horrible alors que la nuict sombre
De son espoux Sichee offrit à ses yeux l'ombre,
L'ombre hideuse & palle, & qu'à ses yeux Sichee
Découurant vne playe, vne playe bouchee
De la poudre & du sang, monstroit à la deserte
De son frere meurtrier la cruauté couuerte,
D'vn songe enseignant sa richesse enterree:
Dont elle auecq' les siens par l'Afrique alteree
Fuyant de ce cruel Pygmalion la rage,
Marchanda pour bastir sur ce bruyant riuage,
Ce que les siens pourroyent enuironner de place
De la peau d'vn Taureau, & donc elle menace,
Ayant dressé Carthage, horreur mesme des guerres,
Les voisins ennemis, & les estranges terres.
L'autre mal la troubla, lors que Iarbe le prince
Des noirs Getuliens, luy offroit sa prouince,

Et

Et son sceptre & sa gent, si par les torches sainctes
Du mariage estoyent leurs deux ames estreintes;
Sans qu'elle au vieil amour de Sichee obstinee,
Se peust faire flechir sous le ioug d'Hymenee:
Tant que ce Roy luy couue au fons de l'ame pleine
D'vn immortel courroux, vne implacable haine.
Plus estrange malheur encor la vint surprendre,
Quand le pardon des flots appaisez fit descendre
Nostre troupe en Afrique: & que les yeux d'Enee
De cent traits venimeux blesserent l'effrenee,
Lors que son hoste Amour de ses flammes mordantes,
Peu à peu deuoroit ses entrailles ardentes,
Braisillant dans son cœur, comme on voit hors la braise
Les charbons s'allumans saillir dans la fournaise:
Ou comme l'ardant corps dont se fait le tonnerre,
Lors qu'à son element il s'esleue de terre
Dans le millieu de l'air, clos d'vne froide nuë,
Double de cent esclairs la longue pointe aiguë.
Mais las! quand des Dieux l'ire à nostre aise s'oppose,
Nous nous sentons trainer de pire en pire chose.
Didon, qui nostre Enee (arraché de l'horrible
Massacre des Gregeois, de la fureur terrible
De Iunon aduersaire, & des hurlans abysmes)
Deslors mesme qu'vn pied dans Carthage nous mismes,
Dedans sa court receut, receuant dans son ame
Par le regard coupable, & l'image, & la flame,
Pourroit elle égaller tout le mal que luy brasse
Si long temps la Fortune, au dueil qui la menace
En nostre iniuste fuite? Ainsi que l'indiscrette
Qui perdoit son Iason, ou que celle de Crete

Qui rappelloit en vain son Thesee au riuage,
Remplira l'œil de pleurs, son ame d'vne rage,
Et d'vne horreur sa ville. Asc. *En memoire me tombe*
Ce qu'vn iour nous disoit mon pere sur la tumbe
D'Anchise mon ayeul: Que l'amour & la haine
Des Dieux vont bigarrant la fresle vie humaine:
Tant qu'à peine vne ioye aux mortels se rapporte,
Qui n'ait pour sa compagne vne douleur plus forte:
Mais il conseille aussi qu'aux choses doulоureuses
On s'aueugle, pour voir & gouster les heureuses.
Pal. *Il vaut mieux que les Dieux leurs ordonnãces gar-*
Que pour se desmentir, aux dangers ils regardent: (dent,
Et lon ne doit son fiel contre les Dieux espoindre,
Quãd on reçoit des Dieux de deux malheurs le moindre.
Quel malheur si Didon dans sa poitrine ardente,
Eust peu d'vn grand Enee enseuelir l'attente?
Tant qu'vne mesme ardeur rauissant leur memoire,
Peust rauir des Troyens & de leur chef la gloire:
Et qu'ici s'attachant la fatale campaigne
Que le Tybre entortille, eust pour neant d'Ascaigne
Attendu les efforts, voire & l'horrible race,
Qui doit forcer sous soy ce que Neptune embrasse?
Vn mal passe le mal. Asc. *Bien qu'vne douce amorce*
Desrobe bien souuent au ieune cœur sa force,
Si m'aueuglé-ie au bien que i'auois, & au trouble
D'vne amante insensee. Il faut que lon redouble
L'ame pour vaincre vn dueil. Donc ceste Afrique douce
En la laissant, nous charme? Où le destin nous pousse.
Suiuon, suiuon tousiours. Toute troupe est sujette
Au trauail: le trauail enduré nous rachette

Vn glorieux repos. Ach. *La ieunesse bouillante*
Qui contre le souci se rend tousiours nuisante,
Deffend à ton esprit, Ascaigne, qu'il ne ronge
La crainte des dangers, où plus âgé ie songe:
La haine fait le dol. Iunon par les enuies
Que sans fin irritee acharne sur nos vies,
(Elle qui du Tonant est la sœur & l'espouse)
Renuerse les destins: & de tout heur ialouse,
Veut monstrer que celuy tousiours son malheur traine,
Pour qui les cœurs felons ont enfielé leur haine:
N'auroit elle pas bien pourchassé par menee
Que hors d'ici les Dieux exilassent Enee?
Elle qui à son vueil Deesse se transforme,
Auroit elle point pris de Mercure la forme,
Pour nous oster (feignant du grand Dieu le message)
Vne Troye desia redressee en Carthage?
Qui plus est par l'horreur de l'hyuer, & la rage
Des cruels Aquilons, & par le seul naufrage
S'appaisent leurs courroux. Iupiter nous commande
De faire desmarer la Phrygienne bande,
Demeurant des Gregeois: car depuis que la Troye
Fut par l'arrest celeste aux Atrides la proye,
Ce pauure nom nous reste, & semble qu'à cest heure
Le Ciel vueille que rien de Troye ne demeure.
Car veu qu'en nulle terre on ne nous souffre prendre
Le siege & le repos, & qu'ores de la cendre
Des funebres tombeaux les tremblantes voix sortent,
Qui tousiours nouueau vol à nostre fuite apportent:
Et qu'ores par les cris de quelque orde Harpye
Nous sommes rechassez: & or' de la Libye

Par le fils de Maia, qui fait changer sur l'heure
A la traistresse mer nostre seure demeure.
Quelle belle Italie, ou quel autre heritage
Nous promet-on, sinon l'eternel nauigage,
Et le fons de la mer, qui par la destinee
Veut pour vn Dieu marin receuoir son Enee,
Enee son neueu, & de luy seul contente,
Noyer auecques nous nos Dieux & nostre attente?
Pal. *Iamais aux bas mortels les Immortels ne rendent*
Vne asseurance entière: & tousiours ceux qui tendent
A la gloire plus haute, ont leurs ames estreintes
Aux soucis, aux trauaux, aux songes, & aux craintes.
Mais en vain celuy-là se tourmente & soucie,
Qui soit heur, soit malheur, dessus les Dieux appuye
Le hasart de ses faits: car bien qu'au ciel ie veisse
Les astres ennemis, & que ie me predisse
De mes voisins dangers l'euenement moleste,
Il vaudroit mieux, suiuant vn message celeste
(Quãd mesme il seroit faux) mettre aux Dieux ma fiãce,
Que suiure pour guidon m͂a fresle cognoissance:
Aimant mieux en m'armant d'vne volonté pure
Perdre tout, que d'auoir vouloir de faire iniure
Au mandement d'vn Dieu, qui veut que pour vn vice
Executé, vouloir de faillir se punisse.
Asç. *Encor oublions nous, qu'outre l'ailé Mercure,*
Plus seurs encor nous doit rendre vn celeste augure,
Alors qu'au sac piteux nostre Troye estoit pleine
Du feu, de pleurs, de meurdre, vne flame soudaine
Vint embraser mon chef, qui comme nostre Anchise
L'expliqua, nous chassoit hors de la Troye prise.

Ie iure par l'honneur de ceste mesme teste,
Par celle de mon pere, & par la neufue feste
Que le tombeau d'Anchise adiouste à nostre annee,
Qu'vn mesme embrasement m'a ceste matinee
Donné le mesme signe: & qu'on nous tient promesse
De reuenger bien tost la Troye de la Grece.
Ach. *Sus sus doncques haston: l'entreprise est heureuse*
Qu'on n'execute point d'vne main paresseuse.
Haston sans aucun bruit au labeur nostre troupe:
Que tout se trousse au port, que les rameaux on coupe
Pour couronner les masts: qu'aux vens on prenne garde:
Aux fustes, aux esquifs, qu'aux armes on regarde:
Qu'il n'y ait mast, antene, ancre, voile, ou hune,
Qui ne soit pour souffrir les hasards de Neptune.
Mais tourne l'œil Ascaigne, & voy l'estrange peine
Où ton pere tout morne à l'écart se pourmene.
Las, faut-il qu'en amour l'audace la plus prompte
Pour vne peur, qui tient tousiours le frein, se domte?
Enee. *Du fer, du sang, du feu, des flots, & de l'orage*
Ie n'ay point eu d'effroy, & ie l'ay d'vn visage,
D'vn visage de femme, & faut qu'vn grand Enee
Sente plus que Didon sa force effeminee:
Non pas tant pour l'amour qui ait en moy pris place,
Que pour ne pouuoir pas comment souffrir sa face.
Ie ne m'effroyay point quand la Grece outragee
Fit ramer ses vaisseaux iusques au bord Sigee,
Ou des Atrides fiers, où Achille inuincible,
Où Aiax, où Vlysse, entre tous eux nuisible,
Par ses trompeurs efforts, d'vne voix enflammee
Encourageoit au sac leur bien conduite armee:

Et que de la muraille, on les vit sur la riue
Menacer de trainer nostre Troye captiue
Parmi les flots marins: à fin d'orner Mycenes
De ce riche butin, sallaire de leurs peines:
Ie r'asseuray soudain ma raison eslancee,
Lors que ma mere on vit fatalement blessee
D'vn trait de Diomede: & ne m'estonnay gueres
Du destin accompli, quand les dextres meurtrieres
De deux hardis Gregeois, dans le sang se souillerent
De Dolon, & de Reze: & vainqueurs emmenerent
Les cheuaux Thraciens, auant qu'on les vist boire
Dans le Xanthe, duquel viuroit encor la gloire,
S'ils en eussent gousté. Moins encor fut troublee
Ma raison dedans moy, lors que Panthasilee,
Roine Amazonienne, en son camp déconfite,
Le reste de son ost fit sauuer à la fuite.
Mesmes la mort d'Hector (Hector seule deffense
De nos murs & de nous) ne força ma constance:
Ny mesme de Pallas l'image gardienne
Prise de l'ennemi, ny ceste nuict Troyenne,
Ceste effroyable nuict, où les Dieux nous monstrerent
Que pour neant dix ans les Troyens resisterent:
Rien qui peust telle nuict s'offrir deuant ma veuë,
Ne trouua de son sens mon ame despourueuë.
Bien que du grand Hector l'effroyable figure,
Ayant les cheueux pris & de sang & d'ordure,
S'apparust deuant moy, pour lors aussi hideuse
Qu'estoit le corps d'Hector, par la trace poudreuse
Qu'il empourpra de sang tout autour de la ville,
Trainé par les cheuaux de son meurtrier Achille:

Bien (dy-ie) que sortant hors de la maison mienne,
Ie veisse en mon chemin la prophete Troyenne
Entre les mains des Grecs miserablement serue,
Tirer par les cheueux du temple de Minerue:
Et bien qu'à tant d'amis par le fer & les flames
Ie veisse saccager les maisons & les ames:
Bien (dy-ie) qu'en entrant dans la maison royalle
Auecq' les Grecs, ie veisse Hecube froide & palle
De femmes entouree, & de cris & de rages,
Dessous vn vieil laurier embrasser les images
Des pauures Dieux vaincus, & comme condamnee
Tendre le pauure col à toute destinee:
Voire son Roy vieillart, qui d'vne main dépite
Táchoit venger le sang de son enfant Polite,
Frappé de mesme main, tout petillant & blesme
Deuant l'autel sacré respandre son sang mesme.
Mais quand aurois-ie dit les troubles qui m'auindrent
Ceste effroyante nuict, qui pourtant ne me tindrent
Esperdu que bien peu? Tant de fois voir ma mere
Se planter tout soudain deuant moy: voir mon pere
Pesant de la vieillesse, & mon enfant debile,
Qu'il falloit nonobstant arracher de la ville:
Voir en chemin mà femme amoindrir nostre nombre,
Et se perdre de moy, puis tout soudain son ombre
Reuenant, se ficher deuant mes yeux, me dire
L'adieu qu'elle deuoit. Hé qui pourroit suffire
A compter tous ces maux, & encor les affaires
Que m'ont fait rencontrer les destins aduersaires
Depuis ce cruel sac, sans que le Ciel m'estonne
Des cas auantureux que pour nous il ordonne?

La voix de Polydore au taillis entendue,
Rendit elle ma voix autrement esperdue,
Que ie n'ay de coustume? Et lors que tous malades
Du tourment de la mer, dans les isles Strophades
Nous prismes nostre port, & que par la Harpye
(Monstre horrible & puant) fut ma troupe aduertie
Du malheur qui nous suit, vit on que ie changeasse
De beaucoup mon visage, & mes sens ie troublasse
De si rares hideurs? L'horrible prophetie
Des trauaux qu'Helenus predit sur nostre vie:
Le monstrueux Cyclope, à qui nous arrachasmes
Le pauure Achemenide, & au port le menasmes:
Le trespas de mon pere, à qui la sepulture
Nous fismes à Drepan, bien qu'encor i'en endure,
M'ont ils fait monstrer autre? Et mesmes quãd nos testes
Ie vey quasi couurir des dernieres tempestes
Que nous eusmes en mer, de quelle contenance
Me peut on voir monstrer vn deffaut d'asseurance?
Toutesfois maintenant hors quasi de tout trouble,
Ie palli, ie me pers, ie me trouble & retrouble:
Ie croy ce que i'ay veu n'estre rien fors qu'vn songe,
Duquel ie veux piper la Roine en mon mensonge:
Et bien que ie la sçache entre tous estre humaine,
Ie me la feins en moy de rage toute pleine.
Il me semble desia que les sœurs Eumenides
Pour tantost m'effroyer, seront les seules guides
De ces cris effrenez, me faisant miserable
Moymesme estre enuers moy, de trahison coulpable:
Ou bien si sa douceur à l'œil ie me presente,
Plus encor sa douceur de moymesme m'absente:

Veu

Veu que i'aurois vne ame estrangement cruelle,
Si la iuste pitié qu'il me faut auoir d'elle,
Ne me faisoit creuer & rompre l'entreprise,
Qui la loy de l'amour infidellement brise.
Si ne le faut-il pas: il faut que ma fortune
S'obstine contre tout, & faut que toy Neptune
Portes dessus ton dos, quoy qu'ores il aduienne,
Du royaume promis la troupe Phrygienne:
Le conseil en est pris, à rien ie ne regarde.
"*Vne necessité à tout mal se hasarde.*

Le Chœur des Troyens.

LES *Dieux des humains se soucient,*
Et leurs yeux sur nous arrestez,
Font que nos fortunes varient,
Sans varier leurs volontez.
Le tour du Ciel qui nous rameine
Apres vn repos vne peine,
Vn repos apres vn tourment,
Va tousiours d'vne mesme sorte:
Mais tout cela qu'il nous rapporte
Ne vient iamais qu'inconstamment.
Les Dieux tousiours à soy ressemblent:
Quant à soy les Dieux sont parfaits:
Mais leurs effects sont imparfaits,
Et iamais en tout ne se semblent.
Les deux peuples diuers, qu'ensemble
L'immuable fatalité,
Pour ce seul iour encore assemble
Dans les murs de ceste cité:

Les Troyens ſous le fils d'Anchiſe,
Tes Tyriens deſſous Elyſe;
Monſtrent aſſez à tous viuans,
Qu'il n'y a que l'audace humaine
Qui face, que le Ciel attraine
L'heur & le malheur ſe ſuiuans.
Noſtre heur auroit vne conſtance,
Si voulans touſiours hault monter,
Nous ne taſchions meſme d'oſter
Aux grands Dieux noſtre obeïſſance.
Mais eux qui toutes choſes voyent,
Exempts d'ignorer iamais rien,
Ont veu, comme il faut qu'ils enuoyent
Aux mortels le mal & le bien.
Et d'vn tel ordre ils entrelacent
L'heur au malheur, & ſe compaſſent
Si bien en leur iuſte equité,
Que l'homme au lieu d'vne aſſeurance,
Ne peult auoir que l'eſperance
De plus grande felicité.
Pendant que chetif il eſpere,
(Chacun en ſa condition)
La Mort oſte l'occaſion
D'eſperer rien de plus proſpere.
Ainſi les hauts Dieux ſe reſeruent
Ce poinct, d'eſtre tous ſeuls contens:
Pendant que les bas mortels ſeruent,
Aux inconſtances de leur temps.
Des euenemens l'inconſtance,
Engendre en eux vne ignorance:

Tant qu'aueuglez par le desir
Auquel trop ils s'assuiettissent,
Pour l'heur le malheur ils choisissent,
L'ombre du plaisir pour plaisir.
Mais quoy? veu telle incertitude,
L'homme sage sans s'esmouuoir
Reçoit ce qu'il faut receuoir,
Mocqueur de la vicissitude.
Car si toutes choses qui viennent,
Auoyent parauant à venir,
Si les douleurs qui en prouiennent
Par vn malheureux souuenir:
Ou bien, la crainte qui deuance
L'euenement de telle chance,
Ne nous peuuent apporter mieux:
Grands Dieux, qu'est-ce qui nous fait faire
Plus malheureux en nostre affaire,
Que mesme ne nous font les Cieux?
Heureux les esprits qui ne sentent
Les inutiles passions,
Filles des apprehensions,
Qui seules quasi nous tourmentent.
Tout n'est qu'vn songe, vne risee,
Vn fantosme, vne fable, vn rien,
Qui tient nostre vie amusee
En ce qu'on ne peut dire sien.
Mais ceste marâtre Nature,
Qui se monstre beaucoup plus dure
A nous, qu'aux autres animaux,
Nous donne vn discours dommageable,

Qui rend vn homme miserable,
Et auant & apres ses maux.
Et plus les bourrelles Furies
Voyent que nous sommes en heur,
Et plus apres nostre malheur
Monstre sur nous leurs seigneuries.
Ceste ineuitable Fortune,
Qui renuersa nostre cité,
N'eust point esté tant importune
Contre nostre felicité,
Si auant que les tristes flames
Eussent raui les cheres ames
De nos superbes Citoyens:
Ceste vangeresse muable,
N'eust point esté tant fauorable
Aux murs, & au nom des Troyens.
Mais qui eust peu brider sa rage,
Voyant que le Ciel gouuerneur
Souffroit qu'on saccageast l'honneur
Des villes, & des Dieux l'ouurage?
Ainsi n'eust pas esté saisie
Par les trois infernales sœurs,
L'ame de ce grand Roy d'Asie,
Voyant les Grecs estre vainqueurs:
Si ce grand Priam nostre prince
N'eust apparu dans sa prouince,
Comme Roy de tous autres Rois.
L'Ire n'est point en la puissance
Des princes: & l'Impatience
Contraint leur cœur dessous ses loix.

Quel horreur, quand la gloire haute
Trefbuche, & que les royautez
Se tournent en captiuitez,
Soit par hafart, foit par leur faute?
Toymefme Hecube infortunee,
Qui cruellement des Gregeois
Pour efclaue fus entrainee,
Comment maintenant tu dirois.
Quels brandons, & quelles tenailles
S'acharnent deffus les entrailles
De ceux, qui deuant triomphans,
Voyent foudain choir les orages,
Et enfanglanter leurs vifages
Du fang mefme de leurs enfans?
Nous mefmes qui deffous Enee
Cherchons noftre bien par nos maux,
Difons qu'auecq' les cœurs plus hauts
La plus grande mifere eft nee.
Mais qui veut voir vn autre exemple,
Soit du deftin, ou foit du mal,
Que l'homme en fouffre, qu'il contemple
En ce departement fatal,
Comment la Fortune fe ioue
D'vne grand' Roine fur fa roue.
I'ay grand' peur qu'aucune raifon
Voyant le fort tant variable,
(O pauure Didon pitoyable!)
Ne demeure dans ta maifon.
Vne impatience eft plus grande
Que tout mal que lon puiffe auoir:

Mais la mort a souuent fait voir,
Qu'impatience au mal commande.

ACTE II

Didon. Chœur des Pheniciennes.
Anne. Enee.

Didon.


IEVX, qu'ay-ie soupçonné? Dieux, grands Dieux qu'ay ie sceu?
Mais qu'ay-ie de mes yeux moymesmes apperceu?
Veut donc ce desloyal auec ses mains traistresses
Mon honneur, mes bienfaits, son honneur, ses promesses,
Donner pour proye aux vents? Ie sens ie sens glacer
Mon sang, mon cœur, ma voix, ma force, & mon penser.
Las! Amour, que deuien ie? & quelle aspre furie
Se vient planter au but de ma trompeuse vie?
Trompeuse, qui flattoit mon aueugle raison,
Pour en fin l'estouffer d'vne estrange poison?
Est-ce ainsi que le Ciel nos fortunes balance?
Est-ce ainsi qu'vn bienfait le bienfait recompense?
Est-ce ainsi que la foy tient l'amour arresté?
"Plus de grace a l'amour, moins il a de seurté.
O trop fresle esperance! ô cruelle iournee!
O trop legere Elise! ô trop pariure Enee!
Mais ne le voici pas? sus sus escartez-vous,
Troupe Phenicienne: il faut que mon courroux
Retenant ce fuitif, desor' se desaigrisse:
Ou que plus grand' fureur mes fureurs amoindrisse.

Toymesme(ô chere sœur)laisse moy faire essay,
Ou d'arrester ses naus, ou bien les maux que i'ay.
Il n'aura pas,ie croy,le cœur de roche: & celle
Qu'il dit sa mere,est bien des Dieux la moins cruelle.
Il faut que la pitié l'arreste encor ici,
Ou que ma seule mort arreste mon souci.
La mort est vn grand bien: la mort seule contente
L'esprit,qui en mourant voit perdre toute attente
De pouuoir viure heureux. Le Ch. *Qui ne verroit com-*
L'amour croist son pouuoir de son empeschemēt? (ment
Mais souuent d'autant plus qu'au fait on remedie,
Et plus en vain dans nous s'ancre la maladie.
Did. *Quoy t'esmerueilles-tu,si ma iuste fureur,*
O pariure cruel,remplit mes mots d'horreur?
Et qu'outre mon deuoir,deçà delà courante
Il semble que ie face à Thebes la Bacchante,
Qui sentant arriuer les iours Trieteriques,
Fait forcener ses sens sous les erreurs Bacchiques?
T'en esbahis-tu donc,veu qu'assez tu sçauois,
Las! que tu rendois telle & mon ame & ma voix?
Car bien que ton depart tu me dissimulasses,
Bien qu'à la desrobee aux vents sacrifiasses,
Et au pere Ocean: bien que sans te changer
Tu m'eusses fait fier du tout à l'estranger,
Sans que iamais on t'eust mescreu de telle faute:
Esperois tu pourtant, ô ingrat ingrat hoste,
Aueugler tous nos yeux en telle lâcheté?
Les cieux sont ennemis de la mechanceté.
La terre maugré soy soustient vn homme lasche.
Et contre le mechant la mer mesme se fasche.

Quand mesme ton dessein ce iour ie n'eusse veu,
Ny entendu des miens, le Ciel ne l'eust pas teu:
Ma terre en eust tremblé, & iusques à Carthage
La mer le fust venu sonner à mon riuage.
Mais qui te meult, Cruel? pourquoy trop inhumain
Laisses tu celle la qui t'a mis tout en main?
Nostre amour donc, helas! ne te retient-il point,
Ny la main à la main, le cœur au cœur conioint
Par vne foy si bien iuree en tes delices?
Que si les iustes Dieux vangent les iniustices,
Tes beaux sermens rompus rompront aussi ton heur.
Fais tu si peu de compte encor de mon honneur,
Las! qui t'enrichissant d'vn superbe trophee,
Tiendra ma plus grand' gloire en moymesme estouffee?
Ne te meut point encor vn horrible trespas,
Dont ta Didon mourra, qui aussi tost ses pas
Bouillante hastera dedans la nuict profonde,
Que les vents hasteront tes vaisseaux parmi l'onde?
Or si tu n'es (helas!) de mon mal soucieux,
Sois pour le moins (Ingrat) de ton bien curieux.
En quel temps sommes nous? n'as tu pas veu la gresle
Et la neige & les vents, tous ces iours pesle-mesle
Noircir toute la mer, & tant qu'on eust cuidé
Que plus le grand Neptune aux eaux n'eust commandé,
Tant les vents maistrisoyent les grand's vagues enflees,
Qui iusqu'au Ciel estoyent horriblement soufflees?
Celuy ne s'aime pas, qui au cœur de l'hyuer,
Hasardant ses vaisseaux & sa troupe en la mer,
Prodigue de sa vie, attend qu'vn noir orage
Dans l'eau d'Oubli luy dresse vn autre nauigage.

Sans crainte de la mort on ſuiuroit tout eſpoir,
S'on pouuoit pluſieurs fois la lumiere reuoir.
Prens encor que les eaux ſe rendiſſent bonnaces
En ton departement, crains tu point les menaces
Du Dieu porte-trident irrité contre toy,
Infidelle à celuy qui n'aura plus de foy?
Toutes les fois qu'en mer les flots tu ſentiras
Contre-luter aux flots, palliſſant tu diras,
C'eſt à ce coup, ô ciel, ô mer, que la tempeſte
Doit iuſtement vanger ma foy contre ma teſte.
Et ſi tu t'attens lors, que de Troye les Dieux
Portez dans ton nauire, appaiſent & les cieux,
Et l'onde courroucee: Il te viendra ſoudain
Dans l'eſprit, que tout Dieu laiſſe l'homme inhumain.
Vn Dieu meſme perdroit l'Ambroſie immortelle,
Priué de deïté, s'il eſtoit infidelle.
Tu gaignas leur ſecours par vne pieté,
Leur ſecours tu perdrois par vne cruauté.
Songes tu point encor, que meſme en la marine
L'Amour voit honorer ſa puiſſance diuine?
Neptune ſçait il pas, que c'eſt que de ſentir
Le brandon que ſes eaux ne peuuent amortir?
Glaucque le fier Triton, & la troupe menuë
De ces Dieux, ont ils pas la force en ſoy cogneuë
Dont Amour leur commande? & ſon diuin flambeau
Ard-il pas les poiſſons iuſques au creus de l'eau?
Meſmement quant aux vens: le fier vent de Scythie
Se vit il pas flechir ſous l'amour d'Orithye?
Voyant donc maintenant tous ces Dieux obeir
Aux loix d'Amour, voyant qu'ores tu veux hair

De celle là la vie, à qui mesmes la tienne
A iamais sera deuë, à ceste heure te vienne,
Qu'il te vienne vn remors de t'estre en l'esprit mis
De vouloir dans la mer à tous tes ennemis
Te fier de ta vie, en irritant ton frere,
Ton puissant frere Amour, en irritant ta mere,
Qui tous deux te feront sçauoir à tous les coups,
Qu'en pechant contre Amour nous pechons contre nous.
Si encores ta Troye & les grands tours cogneuës
De ton Priam, dressoient le chef iusques aux nuës:
Si des murs que bastit Apollon, tout le clos
N'estoit point couuert d'herbe, & de pierres, & d'os,
Qu'entreprendrois-tu plus des païs estrangers?
Chercherois-tu le tien parmi plus de dangers?
Lairrois-tu quelque terre heureuse & bien aimee,
Pour voir par cent perils de Troye la fumee?
Craindrois tu point l'hyuer, ny mesme Cupidon,
Pour la foy pariuree à quelque autre Didon?
Et maintenant (bons Dieux!) qu'en toy tu deliberes,
Cruel, de faire voile aux terres estrangeres,
Laissant si douce terre, & si doux traictement,
Pour suyure pour ton but vn hazard seulement,
Que fault-il que ie songe? helas, doy-ie pas croire
Que dessus vn amour la haine aura victoire?
Veu que tu me fuis tant, qu'à fin de t'estranger
De Didon, tu ne crains de suiure aucun danger.
Me fuis tu? me fuis tu? ô les cruels alarmes
Que me donne l'Amour, par ces piteuses larmes
Qu'ores deuant ta face espandre tu me vois!
Larmes, las! qui se font maistresses de ma voix,

Qui hors de moy ne peut ne peut. An. *Quand l'innocente*
Flechit sous le coulpable, & plus forte lamente
Deuant le foible, helas! le Ciel aueuglément
Donnant à l'vn le crime, à l'autre le tourment,
Fait-il pas voir qu'il faut s'accompagner du vice,
Qui traine incessamment l'innocence au supplice?
Did. *Par ces larmes ie dy, que te monstrant à l'œil*
Combien l'amour est grand, quand si grand est le dueil:
Et par ta dextre aussi, puis que moy miserable
Ne me suis laißé rien qui ne soit secourable
Par les feux, par les traits, dont ton frere si bien
A vaincu ma raison qu'il ne m'en reste rien:
Par nostre mariage, & par nos Hymenees
Qu'auoient bien commencé mes rudes destinees:
Par les Dieux, que deuôt tu portes auec toy,
Compagnons de ta peine, & tesmoins de ta foy:
Par l'honneur du tiers Ciel que gouuerne ta mere:
Par l'honneur que tu dois aux cendres de ton pere,
Si iamais rien de bon i'ay de toy merité,
Si iamais rien de moy à plaisir t'a esté,
Ie te pry prens pitié d'vne pauure famille,
Que tu perdras au lieu d'acheuer vne ville,
Comme nous esperions, & d'assembler en vn
Deux peuples asseruis dessous vn ioug commun.
L'espoir flatte la vie, & doucement la pousse,
L'estranglant à la fin d'vne corde moins douce.
Nostre espoir est il tel? pourrois-tu faire voir
Qu'entre tous les malheurs il n'y a que l'espoir,
Qui engendre à la fin luy mesme son contraire?
Vn cœur se doit flechir, & l'homme est aduersaire

Des hommes, & des Dieux, lors que d'vn mechant cœur
Fuit plus tost la pitié que son propre malheur.
T'es tu changé si tost? oste oste moy desores,
(Si quelque lieu me reste aux prieres encores)
Le cœur enuenimé, qui te deguise ainsi.
Las! ie ne te cogneu iamais pour tel ici:
Ie t'ay cogneu pour tel, que iustement surprise
I'ay mesprisé l'amour en tous autres éprise:
L'amour trop mise en vn, comme ie l'ay dans toy,
Est la haine de tous, & la haine de soy.
I'ay pour t'auoir aimé la haine rencontree
Des peuples & des Rois de toute la contree:
Mesmes les Tyriens de ton heur offensez
Couuent dessous leurs cœurs leurs desdains amassez.
La Princesse aime bien, qui beaucoup plus regarde
A vn seul, qu'à tous ceux qu'elle a pris en sa garde.
Qui plus est pour toymesme (ô Soleil me peux tu
Voir veufue de Sichee, & veufue de vertu?)
Pour toymesme (ô Enee) éprise de tes feux,
I'ay mon honneur esteint, ma chasteté, mes vœus:
Pour toy (dy-ie) ô Enee, on verra tost esteindre
Ma renommee aussi, qui se vantoit d'atteindre
D'vn chef braue & royal la grand' voûte, où les Dieux
D'vn ordre balancé font tournoyer les cieux:
Qui, peut estre, m'ostant du nombre des Princesses,
M'eust mise apres ma mort au nombre des Deesses.
A qui (ô trop cher hoste) à qui, ô seul support
De ma Carthage, à qui prochaine de la mort
Laisses tu ta Didon? Il faut que ma mort oste
Mes haines d'entour moy, si ie pers vn tel hoste,

Hoste, puis que ce nom me reste seulement
En celuy, qui m'estoit mari premierement.
Qu'atten-ie plus sinon que mes murs de Carthage,
Sentent de mon cruel Pygmaleon la rage?
Ou que hors de ce lieu que tu auras quitté,
Mon dur malheur me iette en la captiuité
Du Roy Getulien? Rien n'espargne l'enuie:
Et iamais vn malheur ne vient sans compagnie.
Aumoins si i'auois eu quelque race de toy,
Auant que de te voir arracher d'auec moy:
Et si dedans ma court, du pere abandonnee
Ie pouuois voir iouër quelque petit Enee,
Qui seulement les traits de ta face gardast,
Et m'amusant à luy mes soucis retardast:
Ie ne penserois point ny du tout estre prise,
Ny du tout delaissee. Alors que l'ame éprise
Ne peut auoir celuy qui toute à soy l'attrait,
Elle se paist aumoins quelquefois du pourtrait:
Et bien qu'vn souuenir m'embrasast d'auantage,
I'asseurerois au moins ma debte sur ton gage.
Mais ores que feray-ie? ay-ie vn autre confort,
Sinon que d'oublier Enee par ma mort?
Et sans m'attendre au temps, qui souuent desenflame,
Me despestrer d'espoir, de l'amour, & de l'ame?
L'amour fait que lon doit du Soleil s'ennuier,
Si la seule eau d'oubli peut ses flames noyer.
Mais pourquoy tant de mots? doy-ie donc satisfaire
A celuy qui se doit plustost qu'à moy complaire?
L'amour l'amour me force, & furieusement
M'apprend, Que qui bien aime, aime impatiemment.

Qu'en dis-tu? En. *Ie ne puis (ô Roine) qui proposes*
Parlant d'vn tel courage, & mille & mille choses,
Faire que ton parler ne me puisse esmouuoir,
Ny faire que ie n'aye esgard à mon deuoir:
Ces deux efforts en moy l'vn contre l'autre battent,
Et chacun à son tour coup dessus coup abbatent:
Mais lors que l'esprit sent deux contraires, il doit
Choisir celuy qu'alors plus raisonnable il croit.
Or la raison par qui enfans des Dieux nous sommes,
Suit plustost le parti des grands Dieux que des hommes.
Tu veux me retenir: mais des Dieux le grand Dieu
N'a pas voulu borner mes destins en ce lieu.
Le Ciel qui moyennant mon courage & ma peine,
Promet vn doux repos à ma race, me meine
De destin en destin, & monstre que souuent
La celeste faueur bien cherement se vend.
Ainsi qu'ores à moy, que le destin repousse
Hors d'vn repos acquis, hors d'vne terre douce,
Hors du sein de Didon, pour encores ramer
Les boüillons escumeux des gouffres de la mer,
Pour voir mille hideurs, tant que cent Hippolytes
En seroient mis encor par morceaux en leurs fuites.
Mais soit que ceste terre, où ie conduy les miens,
Semble estre seul manoir des plaisirs & des biens,
Soit que l'onde irritee, & mes voiles trop pleines
Repoussent mes vaisseaux aux terres plus loingtaines:
Soit encor que Clothon renouë par trois fois
Le filet de ma vie, ainsi qu'au vieil Gregeois:
Soit qu'apres mon trespas ma mere me rauisse,
Ou qu'aux loix de Minos ma pauure ombre flechisse,

Iamais ne m'aduiendra, tant que dans moy i'auray
Memoire de moymesmes, & tant que ie feray
Enee, ou bien d'Enee vne image blesmie,
De nier que Didon & de Roine, & d'amie
N'ait passé le merite, & iamais ne sera
Que ton nom, qui sans fin de moy se redira,
Ne m'arrache les pleurs, pour certain tesmoignage
Que maugré moy le Ciel m'arrache de Carthage.
Mais quant à ce depart dont ie suis accusé,
Ie te respons en bref: Ie n'ay iamais vsé
De feintise, ou de ruse en rien dissimulee,
A fin que l'entreprise à tes yeux fust celee.
L'amour ne se peut feindre: & mon cœur, dont tesmoins
Sont les Dieux, me forçoit au congé pour le moins.
Celuy n'est pas mechant qui point ne recompense:
Mais mechant est celuy qui aux bienfaits ne pense.
Ie n'ay iamais aussi pretendu dedans moy,
Que les torches d'Hymen me ioignissent à toy.
Si tu nommes l'amour entre nous deux passee,
Mariage arresté, c'est contre ma pensee.
Souuent le faux nous plaist, soit que nous desirions
Que la chose soit vraye, ou soit que nous couurions
Sous vne honneste mort, & la honte, & la crainte:
Mais dedans nous le temps ne doit pas d'vne feinte
Faire vne verité: la persuasion
Gesne, esclaue, en l'amour la prompte affection.
Ce n'estoit ce n'estoit dedans ta court royale,
Où les Troyens cherchoient l'alliance fatale;
Si les arrests du Ciel vouloient qu'à mon plaisir]
Ie filasse ma vie, & me laissoient choisir

Telle qu'il me plairoit, au moins vne demeure
Qui gardast que du tout le nom Troyen ne meure:
Si ie tenois moymesme à mon souci le frain,
Ie ne choisirois pas ce riuage lointain:
Ie bastirois encor sur les restes de Troye,
I'habiterois encor ce que les Dieux en proye
Donnerent à Vulcan, & de nom & de biens
Ie tascherois vanger les ruines des miens:
Les temples, les maisons, & les palais superbes
De Priam & des siens, se vangeroyent des herbes
Qui les couurent desia: nos fleuues qui tant d'os
Heurtent dedans leur fons, s'enfleroient de mon los:
Moymesme d'vn tel art que Phebus & Neptune,
De Pergames nouueaux i'enclorrois ma fortune.
Le païs nous oblige: & sans fin nous deuons
Aux parens, au païs tout ce que nous pouuons.
Et qu'eussé-ie plus fait pour moy ne pour ma terre,
Qu'en me vengeant venger son nom de telle guerre?
Mais les oracles saincts d'Apollon Cynthien,
Et les sorts de Lycie, & le Saturnien,
Qui d'vn destin de fer nostre fortune lie,
Me commande de suiure vne seule Italie.
En ce lieu mon amour, en ce lieu mon païs,
Là les Troyens vainqueurs ne se verront haïs
Des Dieux, comme deuant: là la saincte alliance
Sortira des combats: là l'heureuse vaillance
De neueus en neueus iusqu'à mil ans & mil
Asseruiront sous soy tout ce païs fertil:
Et le monde au païs. Si toy Phenicienne
Tu te plais d'habiter ta ville Libyenne,

Quelle enuie te prend, si ce peuple Troyen
S'en va chercher son siege au port Ausonien?
N'as tu pas bien cherché ceste terre en ta fuite:
Et pourquoy, comme à toy, ne nous est-il licite
De chercher vn Royaume estranger, quand les Dieux
Presque bon gré, maugré, nous chassent en tels lieux?
An. *Que la malice peut ingenieux nous rendre,*
Quand elle veut son tort contre le droit deffendre:
Plus le vainqueur Thebain sur l'Hydre s'efforçoit,
Et plus de ses efforts l'Hydre se renforçoit:
Si nostre conscience enuers nous ne surmonte,
Iamais par la raison la malice on ne donte,
Voudroit-on engluer le Griffon rauisseur,
L'Aigle, ou le Gerfaut? l'homme mechant est seur
Qu'il n'est né que pour prendre, helas! mais quelle proye?
Que ne prens tu, Troyen, sur ceux qui ont pris Troye?
En. *Quant à la foy que tant on reproche: iamais*
T'ay-ie donné la foy, que ce lieu desormais
Emmurant ma fortune, ainsi que tu t'emmures,
Finiroit des Troyens les longues auantures?
Lors que tu me faisois les troubles raconter
De ceste nuict, qui peut par vn dol emporter
La ville, à qui dix ans, à qui des grands Dieux l'ire,
A qui l'effort des Grecs n'auoit encor sceu nuire:
Te dy-ie pas qu'auant que les Dieux eussent mis
Telle fin au trauail des vainqueurs ennemis,
Souuentesfois Cassandre en changeant de visage,
Toute pleine d'vn Dieu, qui mesloit son langage
De mots entrerompus, & dont les saincts efforts
La faisoient forcener pour les pousser dehors,

Nous auoit dit, qu'apres la Troyenne ruine,
Apres les longs trauaux soufferts en la marine,
Ie viendrois replanter nostre regne, & mon los,
En la terre qui tient Saturne encore enclos?
Te dy-ie pas qu'ainsi les effroyans oracles,
Les songes, les boyaus, & les soudains miracles
Des cheueux de mon fils, mesmement le discours
Que le bon Helenus me fit sus tous mes iours,
Voire iusqu'à la voix de la salle Harpye,
Appelloient à ce but ma trauaillante vie?
As tu donc oublié, que quand nous abordasmes,
Et qu'humbles deuant toy long temps nous harangasmes
De ce qui nous menoit, & quel estrange sort
Nous auoit faict alors ancrer dedans ton port,
Nous dismes dessus tout, que desia sept annees
Nous auoient veu cherchans la fin des destinees,
Qui l'heureuse Italie à ma race donnoient,
Et qui là les labeurs des Phrygiens bornoient?
Tu ne peux ignorer que toute humaine attente
Ne soit tousiours au lieu, qui tout seul la contente:
Et que ie n'eusse sceu, voyant deuant mes yeux
Sans fin sans fin ce but où me tiroient les Dieux,
Par vn nouueau serment autre promesse faire,
Que i'eusse veu du tout à mon esprit contraire.
Car qui est celuy-là, qui sçachant vrayement
Qu'il faulsera la foy de son traistre serment,
Aura plustost en soy de refuser la crainte,
Que l'eternel remors d'auoir sa foy contrainte
Outre son esperance? Il ne faut donc penser
Que i'aye iamais sceu la promesse auancer.

Qui pourroit (ie suis tel) si telle elle estoit faite,
Bon gré maugré les Dieux empescher ma retraite?
Ie ne dy pas qu'en tout incoulpable ie sois,
Vn seul deffaut me mord, c'est que ie ne deuois
Arrestant si long temps dans ceste estrange terre,
Te laisser lentement prendre au laqs qui te serre:
Mais prens t'en à l'Amour, l'Amour t'a peu lier:
Et l'Amour m'a peu faire en ta terre oublier.
Amour, non à son fait, mais à son feu regarde:
Et le danger le prend quand moins il y prend garde.
Si tel amour tu sens, ie le sens tel aussi,
Qu'encores volontiers ie m'oublirois ici:
Tesmoins me sont nos Dieux, que iamais les nuicts som-
Ne nous cachent le ciel de leurs espesses ombres, (bres
Que de mon pere Anchise en sursaut ie ne voye
L'image blemissante, & qu'elle ne m'effroye,
Souuent m'effroye aussi Ascaigne, dont le chef
Ie voy comme dans Troye embraser de rechef.
Tout cela nonobstant n'a point eu tant de force
Qu'a eu ce iour le Dieu, qui au depart me force.
Ie iure par ton chef, & par le mien aussi,
Que manifestement i'ay veu de ces yeux ci:
Mercure des grands Dieux le messager fidelle,
Entrant dans la cité, m'apporter la nouuelle
Enuoyé du grand Dieu, qui fait sous soy mouuoir
Et la terre & le ciel, pour me tancer, d'auoir
Seiourné dans Carthage, oublieux de l'iniure
Que ie fais à Ascaigne, & à sa geniture.
Or cesse cesse donc de tes plaintes vser,
Et mesme en t'embrasant tascher de m'embraser.

La plainte sert autant aux peines douloureuses,
Que l'huile dans vn feu: les rages amoureuses
S'apprehendent au vif lors que nous nous plaignons,
Et les desespoirs sont des regrets compagnons.
Ce n'est pas de mon gré que ie suy l'Italie:
Mais la loy des grands Dieux les loix humaines lie.
Ne me remets donc rien en vain deuant les yeux,
Ie m'arreste à l'arrest de mes parens les Dieux.
Did. *Les Dieux ne furent oncq tes parens, ny ta mere*
Ne fut oncq celle là, que le tiers Ciel tempere
Le plus benin des Cieux: ny oncq (traistre menteur)
Le grand Dardan ne fut de ton lignage auteur.
Le dur mont de Caucase, horrible de froidures,
(O Cruel) t'engendra de ses veines plus dures:
Des Tigresses, ie croy, tu as sucé le laict,
Ou plustost d'Alecton le noir venin infect,
Qui tellement autour de ton cœur a pris place,
Que rien que de cruel & mechant il ne brasse.
N'allegue plus le Ciel guide de ton espoir,
Car ie croy que le Ciel a honte de te voir:
Sans tels hommes que toy le Ciel n'auroit point d'ire,
Iupiter n'auroit point de ses tonneaux le pire.
Voyez si seulement mes pleurs, ma voix, mon dueil,
Ont peu la moindre larme arracher de son œil?
Voyez s'il a sa face ou sa parole esmeuë?
Voyez si seulement il a flechi sa veuë?
Voyez s'il a pitié de ceste pauure amante,
Qu'à grand tort vn amour enraciné tourmente,
Plus qu'on ne voit Sisyphe aux enfers tourmenté,
Sans relâche contraint de son fardeau porté?

Voire plus que celuy qui sans cesse se rouë,
Emportant de son pois & soymesme & sa rouë?
Car tousiours aux enfers vn tourment est égal:
Mais plus ie vais auant, & plus grand est mon mal.
Toutesfois ce cruel n'en a non plus d'atteinte,
Que si mon vray tourment n'estoit rien qu'vne feinte.
Qu'on ne me parle plus des Scythes, ny des Rois,
Qui ont tirannisé Mycenes sous leurs loix:
Qu'on ne me parle plus des cruautez Thebaines,
Lors que des bas enfers les rages inhumaines,
Semans vn feu bourreau des loix, & d'amitié,
Se faisoient elles, mesme en leur rage, pitié.
Qu'on ne m'estonne plus de tout cela, que l'ire
Des hommes peut brasser: tu peux tu peux suffire
A monstrer qu'vn seul homme a d'inhumanité
Plus que cent Tigres n'ont en soy de cruauté.
Car en tout ce qu'on peut raconter des Furies,
Qui sembloient se iouër & du sang & des vies,
La cruauté naissoit de quelque desplaisir,
Et ta cruauté naist de t'auoir faict plaisir:
Voire vn plaisir, helas! dont la moindre memoire
Dessus vn cœur de marbre auroit bien la victoire.
O Iunon, grand Iunon, tutrice de ces lieux,
O toymesme grand Roy des hommes & des Dieux,
Desquels la maiesté traistrement blasphemee,
Asseura faulsement ma pauure renommee:
Qu'est-ce, qu'est-ce qui peut or' me persuader,
Que d'enhaut vous puissiez sus nous deux regarder
D'vn visage equitable? Ha grans Dieux, que nous som-
Vous & moy bien trahis! la foy la foy des hommes (mes

N'est seure nulle part: las comment fugitif
Tourmenté par sept ans, de mer en mer chetif,
Tant qu'il sembloit qu'au port la vague fauorable
L'eust ietté par despit, souffreteux, miserable,
Ie l'ay ie l'ay receu, non en mon amitié
Seulement, mais (helas! trop folle) en la moitié
De mon royaume aussi: I'ay ses compagnons mesme
Ramené de la mort: ha vne couleur blesme
Me prend par tout le corps, & presque les fureurs
Me iettent hors de moy, apres tant de faueurs.
Maintenant maintenant il vous a les augures
D'Apollon, il vous a les belles auantures
De Lycie, il allegue & me paye en la fin
D'vn messager des Dieux qui haste son destin.
C'est bien dit, c'est bien dit, les Dieux n'ont autre affaire:
Ce seul souci les peut de leur repos distraire:
Ie croirois que les Dieux affranchis du souci,
Se vinssent empescher d'vn tel que cestuy-ci.
Va ie ne te tiens point: va va ie ne replique
A ton propos, pipeur, suy ta terre Italique:
I'espere bien en fin (si les bons Dieux aumoins
Me peuuent estre ensemble & vengeurs & tesmoins)
Qu'auec mille sanglots tu verras le supplice,
Que le iuste destin garde à ton iniustice.
Assez tost vn malheur se fait à nous sentir:
Mais las tousiours trop tard se sent vn repentir.
Quelque isle plus barbare, où les flots equitables
Te porteront en proye aux Tigres tes semblables,
Le ventre des poissons, ou quelque dur rocher,
Contre lequel les flots te viendront attacher,

Ou le fons de ta nef, apres qu'vn trait de foudre
Aura ton mas, ta voile, & ton chef mis en poudre,
Sera ta sepulture, & mesmes en mourant,
Mon nom entre tes dents on t'orra murmurant:
Nommant Didon Didon, & lors tousiours presente
D'vn brandon infernal, d'vne tenaille ardente,
Comme si de Megere on m'auoit fait la sœur,
I'engraueray ton tort dans ton pariure cœur.
Car quand tu m'auras fait croistre des morts le nombre,
Par tout deuant tes yeux se roidira mon ombre.
Tu me tourmentes: mais en l'effroyable trouble
Où sans fin tu seras, tu me rendras au double
Le loyer de mes maux: la peine est bien plus grande
Qui voit sans fin son fait: telle ie la demande:
Et si les Dieux du ciel ne m'en faisoient raison,
I'esmouurois i'esmouurois l'infernale maison.
Mon dueil n'a point de fin: vne mort inhumaine
Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine.
Ie le sen, ie le voy, ouy grands Dieux ie le voy:
Le mal est le degré du mal: soustenez moy,
Entron, ie ché ie ché, entron. En. *O saints Augures,*
Interpretes des Dieux, qui des choses futures,
Des presentes aussi, donnez aux bas mortels
Les soudains iugemens, paroissez ores tels,
Que Didon puisse auoir par vous la cognoissance,
Et du vouloir des Dieux, & de mon innocence.
Mais quelle horreur l'esprend? comment, ô cher support
Des peuples affligez (il faut iusqu'à la mort
Que je confesse ainsi) comment, ô chere Dame,
Comment donc souffrez-vous de ceste gentile ame

Euanouir la force? O Iupiter, quel œil!
Qui eust pensé l'Amour pere d'vn si grand dueil?
Quelle torche ay-ie veuë en ses yeux qui me fuyent?
Comment auec mes yeux mes paroles l'ennuyent.
En quelle pasmoison la conduit-on dedans?
Comment son estomach de gros sanglots ardens
Bondit contre le Ciel? & tout despit s'efforce,
De mettre hors son feu qui prend nouuelle force
Du vent qu'elle luy donne? & comme peu à peu
Les soufflets se renflans embrasent vn grand feu?
Maint souspir bouillonnant qui son brasier allume,
Fait qu'auec son humeur son ame se consume.
Quels propos furieux m'a elle degorgez?
Le courroux fait la langue: & les plus outragez
Sont ceux, qui bien souuent poussent de leurs poitrines
Des choses, que l'ardeur fait sembler aux diuines.
I'en suis encor confus: vne pitié me mord:
Vn frisson me saisit: Mais rien, sinon la mort,
Ne peut rendre celuy des encombres deliure,
Qui veut le vueil des Dieux entre les hommes suiure.
Et semble que le Ciel ne permette iamais
La vraye pieté s'assembler à la paix.
O Amour, ô Mercure, ô Didon, ô Ascaigne,
O heureuse Carthage, ô fatale campagne
Où Iupiter m'appelle, ô regrets douloureux,
O bien heureux depart, ô depart malheureux!
Le Ch. *Quel heur en ton depart?* En. *L'heur que les miens attendent.*
Le Ch. *Les Dieux nous ont fait tiens.* En. *Les Dieux aux miens me rendent.*

La

Le Ch. *La seule impieté te chasse de ces lieux.*
En. *La pieté destine autre siege à mes Dieux.*
Le Ch. *Quicõques rompt la foy encourt des grans Dieux*
En. *De la foy des amãs les Dieux ne font que rire. (l'ire.*
Le Ch. *La pieté ne peut mettre la pitié bas.*
En. *La pitié m'assaut bien, vaincre ne me peult pas.*
Le Ch. *Par la seule pitié les durs destins s'esmeuuent.*
En. *Ce ne sont pas destins si flechir ils se peuuent.*
Le Ch. *Vn regne acquis vaut mieux que l'espoir d'estre*
En. *Nõ cestuy, mais vn autre est destiné pour moy. (Roy.*
Le Ch. *Quel païs se rendra sçachant ta deceuance?*
En. *I'ay non pas au païs, ains au Ciel ma fiance.*
Le Ch. *Que la Religion est souuent vn grand fart.*
En. *La religion sert sans art & auec art.*
Le Ch. *Sans la Religion viuroit vne Iphigene.*
En. *Sans celle aussi viuroit & Troye & Polyxene.*
Le Ch. *Ton pauure Astianax sentit bien son effort.*
En. *Les Grecs ne sont point seurs chez eux que par sa*
Le Ch. *A Diane elle fait des hommes sacrifice. (mort.*
En. *Diane par le sang humain nous est propice.*
Le Ch. *Que d'autres meurdres las! elle a mis en ce rang.*
En. *Le Ciel aussi requiert obeïssance ou sang.*
Le Ch. *Tu feras que Didon en augmente la bande.*
En. *Ha Dieux, ha Dieux, tay toy, vn remors me com-*
Bien qu'il soit sans effet, de rompre ce propos, (mande,
Iamais homme n'aima sans haïr son repos.

LE CHOEVR.

QVELLE *orde peste recelee,*
D'vne feinte dissimulee,

Seul masque de nos trahisons,
Qui dessous vn serain visage
Couue dans le traistre courage
Mille renaissans poisons,
Et tant de mal aux autres donne,
Qu'en fin son maistre elle empoisonne?
Tel souuent nourrit vne haine,
Qui emmielle sa langue pleine
De toute ardente affection:
Tel bien souuent les Dieux mesprise,
Qui pour bastir son entreprise
Ne bruit que de Religion:
L'vn ainsi les esprits amorce,
L'autre ainsi peu à peu prend force:
Tandis & l'vne & l'autre feinte
Donne mainte mortelle atteinte:
Car l'esprit qui se pense aimé
Se prend & se plaist en sa flame,
Tant qu'il sente le corps & l'ame,
Le bien & l'honneur consommé.
En son repas l'oiseau s'englue:
D'vn apast le poisson se tue:
Et l'autre qui du tout se fie
Des biens, de l'honneur, de la vie,
Sus celuy qui pense estre sainct,
Voit en fin l'ame ambitieuse,
Vne ame en fin seditieuse,
Qui tout vif iusqu'au vif l'atteint:
Le vipere meurt, pour sallaire
De trop à sa vipere plaire.

Alors tant plus de force on vse,
Quand on voit la traistresse ruse,
Et souuent plus on se fait tort:
Vn mal vient plus soudain abbatre
Ceux, qu'on voit le plus se debatre:
Comme vn sanglier qui tant plus fort
Pousse, escume, gronde, & enrage,
S'enferre tousiours d'auantage.
Dy, qui ne seroit descouuerte,
Ceste ame en toute feinte experte,
Dont ce Troyen nous abusoit,
Alors que d'vn amour extreme,
Alors que de ses grans Dieux mesme
La pauure Didon amusoit?
Autour du miel pique l'abeille,
Et l'aspic dans les fleurs sommeille.
Cependant, ô sort improspere,
O Amour traistre, auec ton frere
La pauure Roine se paissant,
De ceste feinte variable
Reçoit par vn feu veritable
Vn trespas cent fois renaissant.
Ainsi donc les colombes meurent:
Ainsi les noirs corbeaux demeurent.
Les yeux sanglans, la face morte,
Le poil meslé, le cœur transi,
Efforce sa force peu forte,
Et sus son lict petille ainsi,
Qu'Hercule arrachant sa chemise,
Qui ia iusqu'à l'os s'estoit prise.

Mais comment se pourroit-il faire,
Que le Ciel vn iour n'enuoyast
De ces trahisons le sallaire,
Qui son maistre en la fin payast?
Ainsi la vipere tortue
Nourrit en soy ce qui la tue.

ACTE III.

Didon. Anne. Enee. Achate.

Didon.

FOIBLE, palle, sans cœur, sans raison, sans haleine,
Anne mon cher support, maugré moy ie me traine
De rechef çà & là, mal apprise à souffrir
Vn repos qui me vient l'impatience offrir:
Tant que quand tu verras sus la prochaine riue,
La mer qui se tenoit dedans ses bords captiue,
Lors qu'vn Aquilon vient dessus ses flancs donner,
Bruire, bondir, courir, iusqu'au ciel bouillonner,
Et sans aucun arrest pousser iusqu'aux campagnes,
De ses flots depitez les suiuantes montagnes,
Tu verras tu verras l'estat où vn trompeur
A fait estre le corps & l'ame de ta sœur:
Et bien que ie ne semble estre tant effrenee,
Que quand ie rambarray de mes propos Enee,
Plus i'ay perdu dans moy de despit rigoureux,
Et plus i'ay regaigné de tourmens amoureux.

Alors que contre nous la fortune s'efforce,
Du decroist d'vn grand mal l'autre mal se renforce:
Tant que ie croy les Dieux contre mon chef iurer,
De plus en plus me faire en mes iours endurer.
Mais, las! si ie desplais au Ciel, & si l'enuie
D'vne Alecton mutine en veut tant à ma vie,
Que ne vient on changer à ma mort ma langueur?
Si de mon heur l'amour ne veut qu'estre vainqueur,
Si Venus quelquefois par Iunon outragee,
Ne veut que par ma mort estre d'elle vangee,
Que ne m'ont ils permis en ceste pasmoison,
D'où ie reuien, d'entrer en la noire maison?
I'eusse appaisé d'vn coup par l'extreme allegeance
Mon tourment, leur dedain, leur enuie & vengeance.
Auec mon sang se fust mon brasier refroidi,
Auec mes sens se fust mon trauail engourdi.
O malheureuse ardeur, qui reuiens en mes veines!
O malheureux resueil, qui me rends à mes peines!
Qu'heureusement i'estois oublieuse de moy!
Que maugré moy ie prens le iour que ie reuoy!
Ie sens, Anne ma sœur, ie sens, veu la racine
Que mon mal incurable a pris dans ma poitrine,
Que rien ne me sçauroit, non pas la mesme mort
Fauoriser au mal, qui redouble si fort.
Si le courroux ardent, & la haine irritee
Contre vn, duquel on a l'amorce trop goustee,
Pouuoit l'ardent effort de l'amour amortir,
Le courroux m'eust l'exil de l'amour fait sentir:
Veu qu'vn tel creuecœur s'est aigri dans mon ame,
Que moindre que mon ire on eust pensé ma flame:

Mais le feu n'est iamais du feu l'allegement:
Et le despit du mal nous cause vn tiers tourment.
Ou bien si la douleur viuement engrauee,
Pouuoit faire mourir la personne aggrauee,
Ie mourrois sur le champ: veu qu'on ne peut parler
D'vne douleur qu'on peust à la mienne égaler.
Mais tant plus que le vent combat contre la flame
Pour la tuer soudain, & plus elle prend d'ame.
C'est en vain, c'est en vain, guarir tu ne te peux
(O Didon) ny mourir lors que mourir tu veux:
Il faut que maugré toy, en ton mal tu te tiennes;
Il faut que maugré toy aux larmes tu reuiennes.
Rabaisse toy mon cœur, sans que plus ton courroux
Puisse triompher d'vn, qui triomphe de nous.
Mais quoy? faut-il qu'ainsi mon bon cœur degenere?
Faut-il que la vertu flechisse à la misere?
Verra ton sous le serf la Roine souspirer?
Veux-ie encor de ce poinct mon honneur empirer?
Faut-il qu'enuers vne ame outre mesure ingrate,
Ie face de rechef la priere aduocate?
Ie ne puis, ie ne puis. AN. *Arreste, ô chere sœur,*
O sœur qui de ta voix me peux tirer le pleur,
Et le cœur tout ensemble, arreste la carriere,
Serrant plus fort la bride à ta douleur trop fiere:
De peur qu'auant le temps tu ne perdes ainsi,
Toy, ta sœur, ta douleur, & ton Enee aussi.
L'espoir sert de remede: en esperant, les Cieux
Te feront la raison: ou l'espoir gracieux,
Quand mesme tu perdrois la chose pretendue,
T'aura tousiours plus saine auec le temps rendue.

On doit tout esprouuer, lors que nous cognoissons
En nos extremes maux que rien nous ne laissons,
Qui nous puisse apporter l'heureuse deliurance.
Nous forçons nos ennuis aux loix de la constance,
Mais la douleur ne peut son relâche trouuer,
Quand on sçait qu'on endure à faute d'esprouuer
Tout ce qui peut seruir: car ce qui plus nous oste
Le moyen de guarir, c'est d'y voir nostre faute.
Du premier coup le bœuf au ioug ne s'apprend pas:
Le fier poulain ne reigle au premier coup ses pas:
Mais ores on les flate, ores on éguillonne,
Tant que l'vn au colier, l'autre au frain se façonne.
Crois tu pas que si Phedre eust tasché plusieurs fois
D'embraser Hippolyte, & de pleurs & de voix,
Conduisant sagement son embusche dressee,
Qu'ils se fussent sauuez tous deux de mort forcee?
Achille courroucé, si tost ne reuint pas
Pour les presens d'Atride, aux Phrygiens combats.
Et que sçais tu si c'est vne feinte rusee,
Dont ce Troyen te veut rendre plus embrasee?
Car comment cognoist-on vn Pin estre constant,
Sinon qu'en vain le Nord va ce Pin combatant?
Mais souuent estonnez du premier choc qu'on donne,
Nous laissons le butin que le hasard nous donne.
Il faut suiure, il faut suiure. Did. *Helas! las quelle feinte?*
Ce cruel ne m'a veu iamais que trop atteinte!
Il ne feint point la fuite à fin de m'embraser,
Mais il feint vn oracle à fin de m'abuser.
Toutesfois puis qu'il faut à mon malheur complaire,
Puis que ie voy ma vie en la main aduersaire,

Puis que mon destin semble auoir remis ce iour
Tout mon bien dessus l'arc ou de mort, ou d'amour,
Anne mon seul espoir, Anne qui mieux apprise,
Peux tirer des enfers ta pauure sœur Elise,
Fay fay moy, pour tout bien, le vaincre en vn seul poinct,
Dont le plus ennemi ne m'esconduiroit point.
Tu vois desia les naus d'oliuiers couronnees,
Tu vois qu'vn vain espoir des faulses destinees,
Pousse, & presse au labeur ces fuitifs estrangers,
Comme vn noir escadron de fourmis mesnagers:
Tu vois que mon Enee, entalenté de faire
Que du bien que i'ay fait mon mal soit le sallaire,
Preside sus la troupe, encores moins esmeu
Des vents, que de mes pleurs qui mouuoir ne l'ont peu,
Constant en son propos, autant qu'en l'alliance
Qu'il a fait auec nous il monstre d'inconstance:
S'il est ainsi, ma sœur, que ton conseil premier
M'a fait mettre ma vie en la main du meurdrier:
S'il est ainsi qu'encor ta pauure sœur tu aimes,
Qui t'aime tousiours plus qu'elle n'aime soymesmes:
S'il est ainsi qu'Enee entre tous t'honorast,
Et en tous ses secrets vers toy se retirast:
S'il est ainsi que seule entre tous tu cogneusses
Les addresses vers l'homme, & que les temps tu sceusses,
Va ma sœur & luy dy, dy luy, ma sœur, qu'helas
Miserable Didon, de ceux ie ne suis pas
Qui pour les fils d'Atree en Aulide iurerent
La ruine Troyenne, & leur force y menerent:
Ie n'ay hors du tombeau la cendre bien aimee
De son bon pere Anchise, au gré du vent semee:

Ie ne luy ay pas faict, pour tascher de vanger
Iunon contre Venus, son Ascaigne manger:
Pourquoy veut il bouscher l'oreille à ma parolle?
Où court-il? est-ce ainsi qu'vne amante on console?
S'il se repent si tost de promettre à Didon
Le reste de ses iours, aumoins vn dernier don,
Vn dernier don aumoins à moy lasse, s'ottroye,
Moy pauure amante, helas! que sa rigueur foudroye,
C'est, qu'il vueille le temps attendre seulement,
Qu'il pourra dans la mer s'embarquer seurement:
Qu'il attende le temps, qu'auec ma fortune
Nous voyons appaiser & les vens & Neptune.
Adieu Hymen, adieu mariage ancien,
Puis qu'Enee en trahit le mal-noüé lien:
Ie ne luy requiers plus, que pour sa simple hostesse,
Albe, Romme, Italie, & tout le monde il laisse:
Qu'il s'en voise bastir toutes telles citez,
Dont il a (ie le croy) les beaux noms inuentez:
Ie ne veux plus en rien me rendre à luy contraire,
Tant pour mollir son cœur il me plaist de luy plaire:
Rien plus ie ne requiers, fors qu'vn temps qui est vain,
Pour espace & repos de mon tourment certain:
Ie ne requiers sinon que ce dernier relâche,
A fin que ma fortune enuieuse, qui tâche
Me faire vaincre à moy, m'apprenne à me douloir,
Non d'vne douleur faire vn hideux desespoir.
La (chere Sœur) la donc, prens peine, ie te prie,
De mes pleurs, de mes cris, de mes feux, de ma vie:
Feins en toy d'estre moy, & vien gesner tes sens
Pour vne heure du mal qui me poind si long temps:

Tu n'auras, si tu sens tant soit peu mes alarmes,
Pour ce marbre amolir, que trop que trop de larmes:
Plus pitoyablement encor ie t'instruirois,
Si tous pleurs n'empeschoyent l'accent piteux des voix.
O Amour, traistre Amour, ô Amour! Ań. *Le dueil serre*
Et mes pleurs, & ma voix, lors que ta voix m'enserre
Iusqu'au plus creus de l'ame: ha faux Amour, ie sens
Que ta fiere rigueur n'en veut qu'aux innocens.
Pourtant, pourtant Amour, si toymesme & ton frere
N'estes fils d'vn Pluton, conceus d'vne Megere,
Si tous deux ne portez autour d'vn cœur mutin,
L'inexpugnable fort d'vn roc diamantin:
Si l'Enfer ne vous preste à la dolente terre,
Pour reuenger ses fils accablez du tonnerre
Par mille impietez: si encor de vous deux
Le Ciel n'a plus d'effroy, qu'ensemble de tous eux,
Ie croy que la pitié de mon humble harangue,
La pitié de mes pleurs, faisant tort à ma langue,
Fera, que comme nous tu l'atteignes au vif.
L'humble douceur commande au cheual plus retif,
Non le rude esperon. Mais sois sois nous propice,
Venus, mere d'Enee: ainsi pour sacrifice
Du feu des aubespins, soit ton autel orné,
D'vn myrte & d'vn rosier vermeil encourtiné,
Le Cygne & le Pigeon en ton offrande tombe,
Et tousiours en honneur soit d'Anchise la tombe.
Did. *Nostre ame, quand l'horreur des filles de la nuict*
De propos en propos, de pas en pas la suit,
Or' de brandons ardens, or' d'ardantes tenailles,
Et or' de noirs serpens deuorant nos entrailles:

Combien qu'enuers le Ciel incoulpable elle soit,
Tousiours enuers soymesme vne coulpe conçoit,
Se condamnant sans fin des choses qui suruiennent,
Croyant que pour cela les rages la retiennent.
Encor qu'enuers le Ciel ie n'aye commis rien,
Qui le face auiourdhuy me priuer de tout bien.
Si est-ce qu'en oyant mes parolles dernieres,
Par qui ma sœur dressoit à Venus ses prieres,
A fin que l'obstiné se ployast à mon gré,
(C'est obstiné que i'ay sans fin au cœur ancré)
Ie me suis condamnee, en iugeant que la faute
De n'auoir tout ce iour à la maiesté haute
De Venus Cyprienne, offert mes humbles vœus,
A refroidi son fils & rembrasé mes feux.
Il faut donc que dressant vers les cieux la lumiere,
Ie t'appaise, ô Deesse, ô grand' Deesse, mere
De tout estre viuant, qui as tousiours esté
Des hommes & des Dieux la seule volupté:
Alme Venus qui tiens sous la grand' sphere blonde
Des signes porte-iour, le plus beau ciel du monde:
Où les Amours archiers, les follastres desirs,
Les Charites, les jeus, les asseurez plaisirs,
Où de tous animaux les moules, la figure,
Que Dieu par toy, sa fille, ottroye à la Nature,
D'vn accord mesuré se roulent plaisamment,
Inspirant mainte vie en leur sainct mouuement:
Toy, le but de Nature, à qui ne sçauroit plaire
De desfaire aucun œuure, ains tousiours de refaire,
Et qui dessus la Mort gaignes sans fin le pris,
Luy faisant rendre autant qu'elle en a tousiours pris:

Afin que depeuplant & repeuplant la salle
De Pluton, l'entretien de ce monde s'egalle:
Toy qui fais les oiseaux se plaire dedans l'air,
Les bestes en la terre, & les poissons en mer:
Toy par qui nous voyons les maisons, & les villes,
Le loix, les amitiez, les polices ciuilles:
Toy qui fais differer tout estre terrien,
Selon le plus & moins que tu leur fais de bien,
Seul bien vniuersel, où les hommes aspirent,
Soit que bien, soit que mal, aueuglés ils desirent:
Toy qui meslas ta force auec le Ciel, & fis
Sortir mon grand vainqueur, ton indomtable fils,
Qui, combien qu'on en face vn autre, dont la dextre
Le grand Caos meslé remit en meilleur estre,
Monstre de iour en iour (vainqueur mesme des Dieux)
Combien peut dessus tout son arc victorieux.
Toy de qui maintesfois mainte & mainte louange
Ie retins d'vn vieillard, que d'vn païs estrange
La Fortune m'auoit en Phenice amené,
Pour polir mon esprit du sien endoctriné:
Toy (dy-ie) las! qui vois les piteuses merueilles
Qu'on exerce sur moy: & qui n'as tes oreilles
(Au moins comme ie croy) closes à mon parler,
Qui vois, qui vois mon corps d'heure en heure escouler,
Sous la cruelle ardeur d'Amour, qui me martyre:
Comme deuant le feu on voit fondre vne cire:
Comme l'ardent metail par rougissans ruisseaux
On voit couler en bas des eschauffez fourneaux:
Ou comme on voit couler la neige des montagnes,
Et les ruisseaux glacez au trauers des campagnes:

Puis que ie n'ay iamais refusé de ployer
Sous les loix qu'il t'a pleu de ton Ciel m'enuoyer,
Puis que ie nay sacré vne ingrate Ieunesse,
Au trauail inutil de ta sœur chasseresse:
Si, humble, i'ay perdu pour vn hommage sainct,
A ton Autel sacré mon chaste demy-ceint:
Si au son de ton nom i'ay receu ton Enee,
Si ie me suis, helas! toute à son gré donnee,
Ployant dessous ton ioug: si pour l'amour de toy
I'ay mieulx faict aux Troyens qu'à ceux qui sont à moy,
Tourne en ce lieu ta veüe, & la misericorde
De toy, de la fortune, & de tes fils accorde,
Pour iustement changer mon trauail au repos.
Voy, Venus, le venin qui tient à tous mes os:
Voy tantost vn brasier, & tantost vne glace,
Qui soudain me r'enflamme, & soudain me r'englace:
Voy mon ame offusquee en tous autres objets,
Fors qu'en ton fils, qui rend tous mes sens ses sujets.
Voy sortir de mes yeux, & les larmes coulantes,
Et les brillans esclairs de mes flammes bruslantes:
Voy Didon sans humeur, voy Didon se iettant
A genoux deuant toy, voy Didon sanglotant.
Prens pitié, prens pitié, Deesse Idalienne,
Paphienne, Erycine, Vndeuse, Gnidienne,
Prens prens donque pitié, & ne permets iamais
Que d'vn tort detestable on paye mes bienfaits.
Si tu crois que ie t'aye autrefois fait offense,
D'auoir fait à Iunon plus qu'à toy reuerence,
Amoli toy de pleurs, appaise toy de vœus:
Ie iure tes yeux noirs, ie iure tes cheueus,

Qu'en receuant ce iour par toy ce benefice,
Ie payeray l'vsure à ton sainct sacrifice.
Ie requiers peu, mais las! toutes telles fureurs
Pour bien peu de relais perdent beaucoup de pleurs.
En. *Les ennuis dereiglez, les maux insupportables,*
Qu'on voit sur vn esprit se rendre insatiables:
La raison qui nous peut dessous ses loix forcer,
Et la pitié qui peut nos raisons effacer,
Les mots entrerompus par les larmes meslees,
Et les souspirs tesmoins des ames desolees,
Ne peuuent rien sinon qu'en vain nous esmouuoir,
Lors qu'en vn fait les Dieux nous ostent le pouuoir.
Anne, si les ennuis & si l'angoisse extreme
Me pouuoient arrester, l'angoisse de moymesme,
Sans que ton œil piteux tesmoignast tant de maux,
Seroit la corde & l'ancre à retenir mes naus:
Veu que nul ne sçauroit la peine assez comprendre,
Que sans cesse en l'esprit mon amour me r'engendre.
Mais les Dieux sont si forts, & du destin la loy
Se rend si sainctement inuiolable en moy,
Que les pleurs de Didon, que les larmes piteuses,
Qu'en mon piteux adieu mes larmes angoisseuses,
Voire des Tyriens les pleurs ensemble vnis,
Voire les pleurs des miens auec les autres mis,
Bref, de tous les mortels & les pleurs & les plaintes,
Ne pourroient pas des Dieux combattre les loix sainctes.
Cessons donc de plorer, tant plus nous plorerons,
Et plus nostre tourment dans nous nous grauerons.
Le pleur qui peu à peu sus nostre face coule,
Et iusqu'à l'estomach, sa resource, se roule,

Pour de rechef entrant & montant au cerueau
Redescendre par l'œil, nous mange, comme l'eau
Qui aux iours pluuieux des goustieres degoute,
Mange la dure pierre en tombant goutte à goutte.
Cessons cessons. AN. *Enee, ô Enee obstiné,*
Tu as bien ce propos contre toy ramené,
Pour monstrer que ton cœur que haineux tu reserres
Sans l'ouurir à pitié, est plus dur que les pierres.
La plüye goutte à goutte vn marbre caueroit,
Et quasi vn torrent de nos yeux, ne sçauroit
Mordre dessus ton cœur, plus felon que ie cuide
Qu'vn cœur de Diomede assommé par Alcide,
Cœur qui souffroit du sang des hostes saccagez
Voir abbreuuer chez soy ses cheuaux enragez:
Plus cruel qu'vn Procuste, & tous ceux dont la guerre
De Thesee & d'Hercule a deliuré la terre.
Mais qui me fait ainsi ceux ci ramenteuoir,
Si ce n'est la fureur qu'on me fait conceuoir?
Est-il possible, helas! qu'en l'ame feminine
Vne fureur tant aspre & sans bride domine?
Et qui pourroit (bons Dieux) se garder de fureur,
Quand on voit qu'on ne peut rien faire par le pleur?
N'ay-ie sceu donc rien faire? & n'ay-ie point l'addresse,
De faire la pitié sur ta rigueur maistresse?
Se perd doncques en l'air tout ce dont i'ay ploré?
Tout cela dont i'aurois l'aimant mesme attiré?
Cela, pour qui les Dieux, que ton dol nous raconte,
Seroyent, ie croy, meschans s'ils n'en tenoyent point conte?
Cela pour qui tout cœur humain ne craindroit pas
Plustost qu'y resister, de souffrir cent trespas,

Faut-il qu'ainsi ie perde? & faut-il que ie voye
Que les Dieux iustement ont puni ceux de Troye?
Me faut-il voir encor que ny moy ny Didon
N'auons iamais pensé au vieil Laomedon?
Si de tromper les Dieux cestuy-la print l'audace,
Ha que nous falloit-il esperer de sa race?
Que porté-ie à ma sœur, fors le venin dernier,
Qui la va faire voir l'infernal Nautonnier?
Puis-ie encor à ses yeux me monstrer en la sorte,
Moy qui ouure à ses maux & à sa mort la porte?
Puis-ie puis-ie me voir moymesme le corbeau
De ma sœur, luy portant l'augure du tombeau?
Hé que sçais-tu (Cruel!) qui donnes telle atteinte
A ceux qui te font bien, si de ton fait enceinte
Elle ne cache point maintenant dedans soy
(O fardeau malheureux!) vne moitié de Roy?
Veux-tu qu'auant que voir du monde la lumiere,
Ton propre enfant se face vn cercueil de sa mere?
Veux-tu pour rendre Ascaigne, & les siens triomphans,
Faire estouffer ainsi l'autre de tes enfans?
Las si les meres sont en vostre endroit coulpables,
(Grãds Dieux) qu'en peuuẽt mais les enfans miserables?
Quant aux meres, ie croy, que tu es coustumier
(O le loyal espoux) d'en estre le meurdrier.
Si lon demande où est la mere à ton Ascaigne,
Elle est où tu veux mettre vne autre, que dedaigne
Tellement ta fierté, qu'il semble que le Ciel
Dedans ton lâche esprit n'ait versé que du fiel:
Et qu'il s'egaye ainsi, que de tout temps tu rompes
Auec la foy, la vie, à celles que tu trompes.

Hé

Hé qui croira iamais qu'on puisse refuser
Vn delay seulement? mais ie ne fais qu'vser
Et ma langue & mes yeux en mes vaines reproches.
En vain taschent les vents de combattre les roches.
Voila l'heureux loyer: penses, que pour vn tel,
Ma sœur deuoit sentir d'amour le dard mortel:
Penses, que ie deuois miserable & deceuë
Pour vn tel donner force à la flamme receuë.
Ie deuois bien luy plaire au vouloir d'vn mechef:
Nous deuions bien orner de fueilles nostre chef,
Pour faire aux Dieux, seigneurs des sacrez mariages,
Pour vn tel que cestuy, les saincts sacrez hommages:
Ie deuois bien luy faire vn Sichee oublier,
Pour au lieu d'vn espoux à Pluton l'allier.
Deuions nous mille honneurs, mille caresses rendre,
A celuy qui filoit le cordeau pour nous pendre?
Ha ie ne puis, alors qu'vn si dur souuenir
Me reuient, ie ne puis mon ame retenir.
Ie me fauls à moymesme, & sans l'ire enflamee
Qui m'aigrist & soustient, on me verroit pasmee.
Ie m'en vais, ie le laisse, ô rigueur incroyable,
Que cest homme inconstant en nos malheurs est stable!

En. *O quel tumulte, Achate.* Ach. *Amour fait la discorde.*
En. *Vois tu point de remede?* Ach. *Auec la Roine accorde.*
En. *Dois-ie pour accorder discorder au destin?*
Ach. *Va donc: Celuy fait bien qui fait à bonne fin.*
En. *Pourquoy me gesne donc ma conscience encore?*
Ach. *C'est l'Aigle qui le cœur sur Caucase deuore.*

En. *O grand Ciel, que voit-on au monde d'arresté?*
Ach. *Le Ciel a retiré toute tranquillité.*
En. *Quel bon heur donque reste au mõde pour les hõmes?*
Ach. *De n'estre pas long tẽps ce que chetifs nous sommes.*
En. *Qu'attendons-nous pour fin & loyer des trauaux?*
Ach. *La mort est le loyer de nos biens & nos maux.*
En. *Nul donques ne peut-il ici bas heureux estre? (naistre.*
Ach. *Celuy que pour heureux les grands Dieux ont fait*
En. *Ie croy que le bon heur des humains ne leur plaist.*
Ach. *Pource que leur honneur bien souuent nous deplaist.*
En. *Ie pense voir le iour que la colere ardente*
De Iunon redoutee, enuoya la tourmente
Contre nos pauures naus, & qu'à voir vn tonnerre
Espouuenter la mer, & desplacer la terre,
Les esclairs redoubler, & des vens aduersaires
Les gosiers s'aboyer, & resiffler contraires,
Les flots monter au ciel : il sembloit que les ondes
Taschassent de rauir aux abysmes profondes,
Ceux qui s'estoyent sauuez de la Troyenne cendre:
Quand vn feu nous pardõne vne eau nous vient attẽdre.
Durant l'orage tel mes naus vireuoltees,
S'écartans çà & là, de tous costez iettees
A la merci du vent, sans suiure route aucune,
Ore deuers le Nord, attendoyent leur fortune,
Ore deuers le Sud par le Nord ramenees,
Et ore deuers l'Est se voyoyent destournees
Par l'Ouest opposé: tant que la mer bonace
De ses freres bandez appaisant la menace,
Nous eust poussez à bord: Ie sens de mesme sorte
(Ore que ma fortune arreste que ie sorte)

Agiter mon eſprit, qui çà qui là ſe vire
De cent troubles diuers, comme au vent le nauire.
D'vn coſté le proffit, la peur me tient de l'autre,
Soit la peur de ſa mort, ſoit la peur de la noſtre:
Didon & la ſaiſon ſont d'vne fureur meſme:
Mais la plus grand' fureur c'eſt la fureur ſupreme.
Ach. *Quoy? où reuenons nous? quoy, toy qui as pour mere*
Vne Venus, faut-il tenir du tout du pere?
En. *Ha foy, ha ſtable foy, ſeul gage inuiolable*
Des hommes & des Dieux, cent fois eſt puniſſable
Celuy qui t'offenſant de certaine ſcience
Amortit l'éguillon que ſent ſa conſcience!
Il luy deuroit ſembler, lors que le Ciel tempeſte,
Qu'il ne ſ'emeut ſinon que pour briſer ſa teſte:
Il luy deuroit ſembler, lors que la mer s'irrite,
Que contre luy tout ſeul ſon courroux ſe dépite:
Meſme au moindre combat chetif, il deuroit croire,
Que le Ciel l'a deſia priué de la victoire,
Puis qu'il a haſardé auec ſa foy premiere,
L'aſſeurance, le ſens, la force couſtumiere.
Car de toutes les peurs, la peur la plus extreme
C'eſt la peur d'vn eſprit coulpable enuers ſoymeſme,
Qui ſ'eſpouuante tant, que meſme ſans encombre
Se voit ſuiure ſans fin de la peur de ſon ombre.
Faut-il que maugré moy les peurs en moy s'empreignent?
Faut-il que maugré moy les durs remors m'eſtreignent?
Faut-il que maugré moy, voire en mon innocence
Ie m'accuſe à grand tort d'vne execrable offenſe?
Ach. *Si tu ne ſçais aſſez, que nous imprudens hommes,*
De nous meſme touſiours les aduerſaires ſommes,

Les Iuges,les bourreaux,tu te le peux apprendre
Du mal que ton esprit pour soymesmes engendre.
Ta seule opinion est de ta crainte mere:
La crainte du remors: le remors est le pere
D'vne autre opinion,que tu prens quand tu penses
Offenser griefuement,lors que point tu n'offenses:
Mais moy qui soucieux à tout danger regarde,
Ie sens vne autre peur: i'ay peur que trop on tarde
Dans ce haure,tu sçais combien est monstrueuse
D'vn courroux feminin l'ardeur tempestueuse.
Nous verrons tout soudain les troupes Tyriennes
Darder le feu vangeur dans les naus Phrygiennes:
Nous verrons tout frémir,& ces riues mouillees
De sang & de corps morts hideusement souillees.
Partons donc au plus tost. En. *Aussi tost que les sommes*
Auront vn peu ce soir rafreschi tous nos hommes,
Ie feray que lon single: Aa quoy qu'il en sorte,
Vn pesant fais de maux auecques moy i'emporte.
Las! nous faut-il voguer sans sçauoir quelle issuë
Sortira d'vn amour qui son amante tuë?
Pauure Didon,helas! mettras tu l'asseurance
Sur les vaisseaux marins,qui n'ont point de constance?

LE CHOEVR.

CEVX *que Fortune exerce aux trauaux de ce mõde,*
N'ont pas beaucoup d'effroy, si leur faut dessus l'õde
Sans relâche ramer:
Veu que mesme au millieu du repos & des villes,
Les humains vont souffrant,au lieu d'estre trãquilles
Vne eternelle mer.

Nostre Prince porté par la mer incertaine,
Sentira dans l'hyuer vne mer plus humaine
Que la mer du souci.
Didon, qui dans sa ville auec les siens demeure,
Sent vne horrible mer plus cruelle à ceste heure,
Que n'est ceste mer ci.
Malheureuse cent fois celle qui abandonne
A l'estranger son cœur, son lict, & sa couronne:
Le murmure nouueau
De son peuple, l'adieu du mari qui s'absente,
Et son dur desespoir, luy seruent de tourmente,
Enfondrant son vaisseau.

ACTE IIII.

Anne. Barce. Didon.

Anne.

A TIL *donques bien peu se renforcer de sorte,*
Qu'à toutes passions il ferme ainsi la porte?
At elle donc bien peu s'affoiblir tellement,
Que de se laisser vaincre à l'effort du tourment?
Elle meurt, elle meurt: Ia ja dans son visage,
De la mort pallissante on voit peinte l'image:
Encor tant les amans se nourrissent de pleurs,
Et tant les furieux se plaisent aux fureurs.
Elle a voulu que seule en son mal on la laisse:
Las veut elle forcer la mort par la destresse?
Deust elle pas trouuer, mesme en la trahison
Qui la fait forcener, sa propre guarison?

En s'egayant plus tost de perdre vn tel pariure,
Que faire pour vn traistre à son repos iniure?
N'eust-il pas deu plustost, que de la courroucer,
De quelque moindre offense aimer mieux trespasser?
Peut-il voir que par luy la vie soit rauie
A celle, dont il tient & son heur & sa vie?
Puis qu'il n'estoyent plus qu'vn en celaqs d'amitié,
Penseroit-il apres durer sans sa moitié,
En sentant mesmement l'implacable furie,
De l'auoir pour loyer luymesme ainsi meurdrie?
Las las! on voit mes sens, Barce espouuente toy:
Barce, chere nourrice, assemble auecques moy
L'estonnement, l'horreur, les plaintes, & les larmes,
Et s'il est oncq possible, en si cruels alarmes
D'vser d'aucun conseil, conseille le moyen
De bannir hors du cœur de ma Sœur ce Troyen.
L'âge tousiours apprend, & n'est pas qu'ancienne
Tu n'ayes pratiqué l'horreur magicienne:
Donc à l'escart tournant trois ou sept ou neuf tours,
De beaux vers remachez encharme les amours.
L'amour qui plus qu'au corps en nostre ame domine,
Ne se guarist iamais du ius d'vne racine:
Mais on dit que le vers qui est du ciel appris,
Domine sus l'amour & dessus nos esprits.
Si par son art Medee en la fin n'eust de soy
Chassé l'amour bourreau, de Corinthe le Roy,
Sa fille Glauque aussi, ne fussent mis en cendre:
De ses propres enfans la gorge encore tendre,
N'eust caché iusqu'au manche vn cousteau maternel,
Ains pour se depestrer du mal continuel,

Changeant sa serue vie auec la mort plus gaye,
Le sang,l'amour,& l'ame,eust vomi par sa playe.
Mais voyant que le vers qu'elle ainsi remachoit,
Du lourd fardeau d'amour son ame depeschoit,
Desploya son courroux sus ceux qui l'offenserent,
Et comme son dragon ses amours s'enuollerent.
Bar. *I'ay trop d'estonnement,ie n'ay que trop d'horreurs,*
Trop de plaints en la bouche, & trop aux yeux de pleurs:
Mais quant à ce conseil,miserable Nourrice,
Ie ne sens rien en moy qui ce mal diuertisse.
Des vers magiciens ie n'ay l'vsage appris,
Et les vers n'auoyent pas sus vn tel mal le pris:
Fust qu'auec cent pauots vn repos i'excitasse,
Fust qu'auecque les cieux les enfers i'appellasse,
Pour charmer la poison maistresse de ses os,
Rechassant par vn charme vn charme au cœur enclos.
O Manes de Sichee,ô Dame bien-heureuse,
Dont le meurdre souilla la dextre conuoiteuse
De ton frere inhumain,sans que moy qui t'auois
Nourri de ma mammelle,& qui las! ne pouuois
Receuoir plus de dueil,eusse sus ta lumiere
Rabbatu de mes doigts l'vne & l'autre paupiere.
Helas pauure ombre(dy-ie)encores t'est-il mieux
D'auoir ainsi volé sus le bord oublieux
Par vn meurdre soudain,que non pas à ta femme
Mourir à petit feu,d'vne amoureuse flamme,
Qui l'animant tousiours d'vne ardeur par dedans,
Et la vie,& la mort,luy laisse entre les dens.
Et moy chetiue,helas!qui suis seule laissee,
Depuis que la nourrice à Didon est passee

Auecques toy là bas, ne la puis secourir:
Non plus, hé! que tu peux te garder de mourir.
Puis-ie sans larme dire en quel poinct ie l'ay veuë?
Pourra ma foible voix de sa fureur conceuë
Exprimer les accens? pourray-ie assez bien plaindre
Les yeux qu'on voit flamber & puis soudain s'esteindre,
Comme s'ils estoient ja languissans dans la mort,
Et soudain reflamber encores de plus fort?
Mais plaindre ce beau poil qu'au lieu de le retordre,
Elle laisse empestrer sans ornement, sans ordre,
Sans presque en abstenir les sacrileges mains:
Mais, las! plaindre ce teint, l'hõneur des plus beaux teins,
Qui tout ainsi qu'on voit la fumee azuree
Du soulphre, reblanchir la rose coloree,
De moment en moment, par l'extreme douleur
Change auec vn effroy sa rosine couleur:
Mais las las! sur tout plaindre vn beau port venerable,
Vn port, helas! au port des Deesses semblable,
Qui se sent arracher du front la deïté,
Pour auec cent fureurs changer sa maiesté.
Vous diriez à la voir qu'insensee elle semble
La Lyonne outragee, à qui le pasteur emble
(Lors que de sa cauerne elle s'absente vn peu)
Ses petits Lyonneaux, & la poursuit au feu,
Effroyant d'vne torche vn fier regard colere,
Qui effroyablement de mainte torche éclaire.
O l'heure malheureuse en qui ces Phrygiens
Vindrent premier floter aux sables Lybiens!
Dés lors mon cœur iugea qu'auant la departie,
A grand'peine on verroit Çarthage garantie

D'vn

D'vn mal inesperé: car on veut s'outrager
Quand d'vn recueil prodigue on reçoit l'estranger:
Tousiours vient vne perte, vn regret, vne honte,
Quand plus des estrangers que des siens on tient conte.
Mais qui eust pensé, las! qu'vne desloyauté
Eust contre tant d'efforts meschamment resisté?
Qui l'eust pensé (bõs Dieux!) An. *Ie croy que la malice*
Nous aueugle au conseil, puis nous liure au supplice:
Croiroit-on qu'vn Enee oubliast de penser
Ce qui peut son dessein & sa vie offenser,
Auant qu'entrer en mer? sans qu'à rien il regarde
En vne mer de maus chetif il se hasarde.
Prent-il point garde, auant qu'auoir en soy fermé
L'arrest de ce dessein, à ce monstre emplumé,
Qui soucieux de tout iamais ne se repose,
Et qui de bouche en bouche espand chacune chose
Du Nil Egyptien iusqu'aux eaux d'Occident,
Et du Scythe gelé iusques au More ardent,
Prompt d'agrandir vn fait, ce monstre hasardeux
(Dy-ie) qui éguisa nagueres sur eux deux
Ses langues, & ses yeux, quand l'amour effrenee
Couuerte du manteau d'vn trompeur Hymenee,
Commença par augure à mille fois monstrer,
Qu'vn bien leger fait l'homme en cent malheurs entrer,
Quand le present plaisir qui moins qu'vn songe dure,
Oste le sentiment de la peine future?
Prent-il point (dy-ie) égard aux encombres que peut
Conspirer sur les grands ce monstre quand il veult?
C'est aumoins, c'est aumoins, que telle renommee
Rendra contre son nom toute terre animee?

Et tant que rencontrant son forfait en tous lieux,
Ne luy restra que d'estre à soymesme odieux.
Prent-il point garde encor qu'à grand' peine en leur áge
Les siens pourront à chef mettre vne autre Carthage?
Et que ces beaux destins, ces oracles rendus,
Ces miracles, ces feus, ces beaux Dieux descendus,
Ne sont qu'illusions, ou Demons qui nous peinent,
Et ministres du Ciel en nos malheurs nous meinent?
Prent-il point garde encor, ie croy, qu'en vn plain iour
Vn peché nous ennuicte aux forces qu'a l'amour,
Dont il rompt les conseils, qu'on cache & qu'on euente?
Hé! qui s'ose vanter de tromper vne amante?
Hé! qui s'ose promettre en la trompant ainsi,
Qu'aueuglément luymesme il ne se trompe aussi,
Pensant qu'on permettra sans en rien l'outrager,
Sortir hors d'vn païs l'outrageux estranger?
Nos peuples Tyriens auroyent-ils plus qu'Enee
Et les bras engourdis, & l'ame effeminee?
Mais toutesfois deliure & de honte & de peur,
Rend de la preuoyance vn seul hasard vainqueur.
O aueugle entreprise, ô trahison ouuerte,
Qui semble auoir esté pour l'vne & l'autre perte
Mise en ce chef pariure, à fin qu'il fust certain
Par l'exemple des deux, que Cupidon en vain
Nous repaist quelque temps, pour faire apres repaistre
Nostre cœur aux serpens que dans nous il fait naistre.
Que plaindray-ie premier? plaindray-ie le forfait
Que mon conseil, helas! à son honneur a fait?
Voire aux Manes sacrez de son loyal Sichee,
Voire aux pourchas de ceux, dont i'ay tant veu cherchee

Auec Didon fuitiue, en ce port estranger,
Vne alliance (helas!) franche d'vn tel danger?
C'est moy Barce, c'est moy: qui pourroit sans plorer
Le confesser, c'est moy qui la fais endurer,
C'est moy qui ay banni de son ame la honte,
Par qui seule d'amour la force se surmonte.
C'est moy qui pour sa mort, ay le bois entaßé,
C'est moy qui ay dans elle vn brasier amaßé:
C'est moy qui ay tousiours telle flamme nourrie,
Qui ne peult sans Didon se voir iamais perie:
C'est moy à qui tousiours se venoit addresser
Ce desloyal trompeur, qui ne crâint de blesser
Ny les Dieux, ny sa foy, ny l'amante embrasee,
Que sa foy, que les Dieux, ont en fin abusee.
Mais sera-til donc vray? (bõs Dieux!) permettrez vous
Que ce pipeur se iouë & de vous & de nous?
Que t'auons nous donc fait, saincte troupe celeste?
Mais que t'auons nous fait, ô estranger moleste?
Vangez s'il y a faute: Ha Dieux elle n'a pas
Trop inhumaine hostesse, en vn salle repas
Souillé d'vn corps humain vostre diuine bouche.
Ell' n'a pas egorgé Iupiter dans sa couche,
Changeant son cœur de femme au cœur d'vn Lycaon:
De rien ne l'a sçauroient charger les Dieux, sinon
D'auoir tout au rebours hostesse trop humaine,
Trop bien fait à celuy, las! grands Dieux, qui à peine
Trop ingrat s'en soucie, & qui l'abandonnant,
Fait iniure à soymesme, iniure au Dieu Tonant:
A ce Dieu qui d'enhaut les pariures regarde,
Et des hostes a pris la iuste sauuegarde.

Bar. *Plaiſe donc à ce Dieu iettant l'œil au beſoin,*
Ou de l'vn ou de l'autre auoir bien toſt le ſoin,
Soit que d'elle le mal pitoyable il cheriſſe,
Ou ſoit que le peruers Iuſticier il puniſſe:
Souuent ce Dieu vengeur de tous humains forfaits,
Permet que mille torts par les mechans ſoyent faits,
Afin que par celuy ſe puniſſent nos vices,
Qui plus deſſus ſa teſte amaſſe de ſupplices.
Mais ainſi que les Dieux qui ſemblent eſtre oiſifs
A venger les forfaits, ſont bien ſouuent tardifs,
I'ay peur qu'ils ſoyent auſſi tardifs à ce remede,
Et que ce mal au mal de la ſeule mort cede:
Si c'eſt mal que mourir, lors que de cent treſpas
Vn treſpas nous deliure. An. *Helas! ie ne croy pas*
Qu'il aduienne autrement, & ſans ceſſe m'effroyent
Les ſignes monſtrueux que les Dieux m'en enuoyent:
Ce qu'en dormant auſſi mes ſonges me font voir,
Trouble mes ſens, eſmeus d'vn pareil deſeſpoir.
Le Songe eſt fils du Ciel, & bien ſouuent nous ouure
Ce qu'encore le temps deſſous ſon aile couure.
Il m'a ſemblé la nuict que d'vn ardent tiſon
I'auois deçà delà ſemé par la maiſon
Vn feu, que d'autant plus ie m'efforçois d'eſteindre,
Et plus iuſqu'au ſommet il s'efforçoit d'atteindre:
Mes ſens ne ſe ſont point de ceci deſpeſtrez,
Qu'auſſi ſoudain n'y ſoyent d'autres ſonges entrez.
Ie voyois vn chaſſeur, duquel la contenance
Et de face & de corps, empruntoit la ſemblance
D'Apollon, quand tout ſeul pour chaſſer quelque part
Ou de Dele, ou de Cynthe, ou d'Amathonte il part:

Sus l'espaule luy bat sa perruque doree,
Sus le costé sa trousse en biais ceinturee,
Sa fleche est en la coche, & son arc en plein poing:
Tout ainsi mon chasseur qui s'écartoit bien loing,
Dedans l'espais d'vn bois s'offroit dedans ma veuë,
Tant qu'au bord d'vn taillis vne biche il ait veuë:
Il décoche, il l'atteint, elle demi-mourant
Fait du sang qui ruisselle vne trace en courant,
Le fer tient dedans l'os, & pourneant euite
Ce qui luy tient (helas!) compagnie en sa fuite,
Tant que sous vn Cyprés ayant porté long temps
Et sa fleche & sa playe, ait auachi ses sens.
Les pieds faillent au corps, le corps faut à la teste:
Et comme la pitié de l'innocente beste
Me souleuoit le cœur, plustost que ses sanglots,
S'est perdu parmi l'air mon songe & mon repos.
Combien de fois ces iours encor toute tremblante,
Ay-ie en sursaut repris mon ame trauaillante?
Lors que mon palle frere en dormant reuenoit
Me prendre les cheueux, & cruel me trainoit,
Comme il m'estoit aduis, hors du lict pour m'apprendre
D'auoir fait à sa femme vn autre parti prendre.
Mesmement vne nuict, lors que Iarbe le Roy
De nos peuples voisins sortoit presque de soy,
Tant l'amour le brusloit: sçachant qu'à cet Enee
Fut de ma sœur la terre & l'ame abandonnee,
Pource que nous tenions mille propos meslez
Du monstre qui si tost nous auoit decelez.
Vn songe vint saisir en dormant ma memoire
Sus celle qui fait tout, soit bien soit mal notoire:

Ie brouillois en l'esprit deçà delà roulant,
Tout ce qu'on m'auoit dit de ce monstre volant,
L'vn me sembloit compter que dés qu'en leur pensee
Ceux de Tyr proiettoient leur ville commencee:
Ce monstre ne cessoit, & puis haut, & puis bas
De volleter sur nous, y prenant ses appas,
Nous apportant sans fin quelque trouble des autres,
Ou bien à nos voisins portant sans fin des nostres.
Vn autre me sembloit parlant obscurement,
Descrire à son propos ce monstre hautement,
Ce monstre enfant du Temps, en tout aussi muable
Qu'en ses effets diuers son pere est variable.
Qui sans aucun repos fait, defait, & refait
Son rapport, tout ainsi que son pere son fait,
Et circuit en rien le Ciel, la Terre, & l'onde,
Comme le vol du temps circuit tout le monde.
Tous deux sont souhaittez, tous deux ne mourront point,
Et ne sont differens tous deux que d'vn seul poinct.
Iamais rien ce vieillard qui ne soit vray n'apporte,
Le faux, le vray, sa fille aux oreilles rapporte.
Or cependant qu'en moy ce propos s'embrouilloit,
Et que mainte autre chose aux propos se mesloit,
Ie vey de mes deux yeux ceste femme vollage,
Se planter sur les tours de la neuue Carthage,
Salle, maigre, hideuse, & soudain embouchant
La trompe qu'elle auoit, sonner vn piteux chant:
Voire & me fut aduis que de la trompe mesme
Sortoit & sang, & feu, tant qu'esperdue & blesme
De ce cruel spectacle au resueil me troublay,
Et de long temps apres mes sens ne r'assemblay.

Las! Barce qu'en dis tu? Barce, hélas! Bar. *On se ronge*
En vain s'on veut auoir la raison de tout songe.
An. *De mes songes encor ie ne m'effroirois point,*
Si rien plus grand n'estoit à mes songes conioint:
I'ay veu ces iours passez sur le haut du chasteau
Signe fatal de mort, croüasser maint corbeau,
Le hibou porte-mort, l'Orfraye menassante,
Et la voix du Corbeau dessus nous croüassante,
Ne me chanter que mal, & m'a fait frissonner:
Le vin que ce matin en sang i'ay veu tourner,
Aumoins ce m'a semblé, lors qu'en la coupe sienne,
Didon sacrifiant à Iunon gardienne,
Le tenois pour espandre aux cornes du Taureau:
Outre ce iour hideux m'est vn effroy nouueau:
Car tout ce iour Phebus à sa face monstree,
Telle, comme ie croy, que quand le fier Atree
Fist bouillir les enfans de son frere adultere
Leur faisant vn tombeau du ventre de leur pere.
Encores outre ce temps embrouillé lon oit bruire
La mer plaintiue aux bords, & sembler nous predire
Que les Dieux qui iamais rien constant ne permettent,
Enuoyent sur nos chefs ce que leurs feux promettent:
Mesme cest arc en Ciel Iris Thaumantienne,
Messagere à Iunon, de ce lieu gardienne,
Apparoissoit tout hier de noir sang toute teinte,
Non pas de cent couleurs, comme elle souloit, peinte.
Bar. *Lors que lon voit vn mal obstinément espris,*
Et que la froide peur se saisit des esprits,
Il nous semble que tout nous donne tesmoignage
De ce que nous craignons: mais d'vn serain visage,

Ie voy venir la Roine. O l'heureux changement,
Si auecques la face est changé le tourment.
Did. *I'ay trouué le moyen, ma sœur, qui me peut rendre*
Ce fuitif outrageux, ou qui me peut deffendre,
Me depestrant du Dieu qui iusqu'à mort me touche.
Vers la fin d'Ocean où le Soleil se couche,
Sont les Mores derniers, pres l'echine foulee
Du grand Atlas portant la machine estoilee:
De là lon m'a monstré la sage enchanteresse,
La vieille Beroé, Massyline prestresse,
Qui le temple gardoit aux filles Hesperides,
Apastant le dragon de ses douceurs humides,
Et d'oublieux pauots, & prenant elle mesmes
La garde du fruit d'or des soucis plus extremes:
Ainsi qu'elle promet, la vie elle deslie,
Ou bien d'vn soin cruel elle empestre la vie:
Elle arreste à sa voix la plus roide riuiere,
Et fait tourner du ciel les signes en arriere:
Les ombres de là bas en hurlant elle appelle,
Tu orras rehurler la terre dessous elle:
Tu verras des hauts monts les plantes deualees,
Et les herbes venir de toutes les vallees.
I'appelle (chere sœur) les Dieux en tesmoignage,
Toy & ton chef aussi, que l'ancien vsage
De l'art magicien maugré mon cœur i'espreuue:
Mais puis que ma fureur ce seul remede treuue,
Va, & au plus secret de ceste maison nostre
Vn grand amas de bois dresse moy l'vn sus l'autre:
Que l'espee de l'homme en la chambre fichee
Où i'ay brisé la foy de mon espoux Sichee:

Que

Que toute la despouille & le lict detestable,
Le lict de nos amours, dont ie meurs miserable,
Soit par toy mis dessus. Car la prestresse enseigne
Que tous ces demourans, de mes fureurs l'enseigne,
Soyent abolis au feu. Quand la pile entassee
Quand sus elle sera toute chose amassee,
D'if, de buis, de cyprés faisant mainte couronne,
Ie veux que maint autel ceste pile enuironne.
Là tout ainsi qu'on veit Medee charmeresse,
Renouuellant d'Eson la faillante vieillesse,
Tu me verras la voix effroyable & tremblante,
La cheueleure au vent de tous costez flotante,
Vn pied nú, l'œil tout blanc, la face toute blesme,
Comme si mes esprits s'écartoyent de moymesme:
Lors de fueilles ayans vos testes entourees,
Et d'vn nœud coniuré par les reins ceinturees,
Vous m'orrez bien tonner trois cens Dieux d'vne suite,
Et Enfer & Caos, & celle qui herite
Nos esprits à iamais, la trois fois double Hecate,
Diane à triple voye: il faut que ie combate
Pour moy contre moymesme, il faut que ie m'efforce
De forcer les efforts, à qui ie donnois force.
Hastez doncq, laissez moy, à fin que ie remáche
Toute seule à part moy, tout cela qui reláche
Les amours furieux, & que tout i'appareille
Pour commencer mes vœus, dés que l'aube vermeille
Aura demain rougi l'humide matinee,
Le Ciel, le Ciel m'orra. AN. *Toy donc qui vois Enee*
(O grand Ciel) opposer à tes loix sa malice,
Sois pour nous, & prospere en tout ce sacrifice.

Did. *Puis-ie donc forcenee encor me laisser viure,*
S'il n'y a que la mort qui d'vn tel mal deliure?
Laißé-ie triompher ceste flamme bourrelle,
Lors que ma main, ma main, peut bien triompher d'elle?
Qu'entreprendrois-ie (ô Mort!) Mort que seule ie nõme
Contre les Dieux vangeurs la vengeance de l'homme?
Qu'entreprendrois-ie (dy-ie) alors qu'en moy s'assemble
Tout ce que les enfers ont de rages ensemble,
Tout ce que le Vesuue a d'ardeurs recelees,
Tout ce que la Scythie a de glaces gelees,
Tout ce qu'on feint là bas de peines eternelles
S'ordonner par Minos aux ames criminelles,
Sinon auecq' ma vie en moy ja dedaigneuse
De faire creuer tout par vne playe heureuse?
Pourrois-ie bien encor me voir vne esperance
De me pouuoir guarir, pour chercher l'alliance
Des Nomades voisins, par moy ja mesprisee?
Serois-tu bien encor, Didon, tant abusee
Que d'allonger le fil de ta vie ennemie,
En suiuant par la mer celuy qui t'a trahie?
Prens encores, à fin que ta dextre couarde
N'ayant pitié de toy, sur toy ne se hasarde,
Qui te soit beaucoup mieux de suiure l'aduersaire,
Que de fuir ta vie à tout repos contraire:
Suiurois-tu toute seule aueugle & dereiglee,
Ou bien le suiurois-tu encor plus aueuglee,
Si tu le pensois faire auec toute la suite
Qu'à grand' peine tu as iusqu'en ces lieux conduite,
L'arrachant de Sidon? Et puis, hé condamnee,
Pauure femme, ie croy, en despit du Ciel nee,

N'as tu point eu encor assez de cognoissance
Quel fut Laomedon, & quelle est son engeance?
Non non, meurs meurs ainsi, Didon, que tu merites,
Appreste toy donc, Parque, & toy qui tant irrites
Mes fureurs contre moy, Fortune insatiable,
Appreste toy pour voir le spectacle execrable:
Tu ne t'es peu saouler, m'ayant tousiours foulee,
Mais bien tost de mon sang ie te rendray saoulee.
L'amour mange mon sang, l'amour mon sang demande,
Ie le veux tout d'vn coup repaistre en mon offrande:
Soyez au sacrifice, ô vous les Dieux supremes,
Ie vous veux appaiser du meurdre de moymesmes:
Vostre enfer, Dieux d'enfer, pour mon bien ie desire,
Sçachant l'enfer d'Amour de tous enfers le pire:
I'irois i'irois desor, mais il me faut attendre
L'occasion des vœus que ie feins d'entreprendre.

LE CHOEVR.

TROVPE *Phenicienne*
Qui preuois bien ton mal:
Et toy troupe Troyenne
Serue d'vn desloyal:
Vous le Ciel & la terre,
Voyez voyez ce iour,
Combien traistrement erre
L'iniustice d'amour.
O grands Dieux, si le vice
N'a point en vous de lieu,
Amour plein d'iniustice
Peut-il bien estre Dieu?

Toute chose il deteste,
Et tout luy est ami.
Songeons aux trois qu'on prise
Pour plus auantureux,
Et qu'en toute entreprise
Les Dieux ont fait heureux,
Jason, Thesee, Hercule:
Les Dieux leur ont presté
Grand faueur, crainte nulle,
Toute desloyauté.
Tous trois ainsi qu'Enee,
En trompant leurs amours,
Ont fait mainte iournee
Marquer d'horribles tours.
Tous trois trompeurs des hostes,
Tous trois, ô inhumains,
Ont veu soit par leurs fautes,
Soit mesme de leurs mains,
Leurs maisons effroyees
D'auoir receu les cris
De leurs femmes tuees,
De leurs enfans meurdris:
Mais la faueur supreme
Les poussoit toutesfois,
Et croy que la mort mesme
Les a fait Dieux tous trois.
Tu sçais bien (ô Enee)
Peste des grands maisons,
Qui d'vne destinee
Farde tes trahisons:

Tu sçais, ô implacable,
Homme lâche, homme fier,
Que ce tour detestable
N'est des tiens le premier.
Le Ciel, la mer, la terre,
Nonobstant sont pour toy,
Rien ne te fait la guerre,
Tu la fais à ta foy.
Didon qui s'humilie
Deuant les Dieux, sans fin
Va trainant vne vie
Serue d'vn dur destin.
Si ce n'est iniustice
De nous traiter ainsi,
Rien ne peut de ce vice
Les sauuer que ceci:
C'est que pecheurs nous sommes,
Et le Ciel se faschant,
Fait pour punir les hommes
Son bourreau d'vn mechant.

ACTE V.

Didon. Barce. Le Chœur.

Didon.

MAIS *où me porte encor ma fureur, qui me garde*
De me depestrer d'elle? & quel malheur retarde
Mes secourables mains, qui allongeās d'vne heu-
Mon miserable fil, font que cent fois ie meure? (re

Plus cruels sont les coups dont l'amour eguillonne,
Que ceux là que la dextré homicide nous donne.
Mais quoy? mourrons nous donc tellement outragees?
Mourrons nous, mourrons nous sans en estre vangees?
Le mechant a singlé dés que l'aube esueillee
Par ma veuë tousiours sans repos decillee
S'est descouuerte au Ciel, la pauure aube ie cuide
Qui prent pitié de moy: i'ay veu le port tout vuide,
I'ay i'ay veu de ma tour sous le clair des estoiles,
Les vens qui se iouoyent de ses traistresses voiles.
Se iouer de la foy lâchement pariuree,
Se iouer de l'honneur de moy desesperee,
Se iouer du repos d'vne pariure veufue,
Se iouer du bon heur de ma Carthage neufue,
Et qu'on verra bien tost se iouer de ma vie,
Par qui sera soudain ceste flotte suiuie,
Las las! sera-ce ainsi? Toy bruslante poitrine,
Faut-il que dedans toy tout le mal ie machine
Contre moy seulement? vous vous cheueux coulpables
Que ie rompts à bon droit, serons nous miserables
Tous seuls, sans qu'aucun mal sente le mechant mesme,
Qui vous fait arracher, & enrager moymesme?
Iupiter Iupiter, ceste gent trompereße
Doncques se moquera d'vne Roine & hosteße?
Sus Tyriens, sus peuple au port au port, aux armes,
Portez les feux, courez, changez le sang aux larmes,
Iettez-vous dans la mer, accrochez moy la troupe,
Que d'vn bouillant courage on me brusle on me coupe
Ces villains par morceaux, que tant de sang s'écoule,
Que iusques à mes yeux le flot marin le roule.

Que dis-tu? où es tu, Didon? quelle manie
Te change ton dessein, pauure Roine, ennemie
De ton heur? Il falloit telle chose entreprendre
Quand tu donnois les loix : tes forfaits t'ont peu rendre
Toymesme sans pouuoir, & ton peuple sans crainte.
Celuy qu'on dit porter, ô malheureuse feinte,
Les Dieux de son païs dans son nauire, emporte
Tout ce qui te rendoit dessus ton peuple forte:
N'ay-ie peu dechirer son corps dans la marine
Par pieces le iettant, tuer sa gent mutine,
Son Ascaigne égorger, & seruie à la table,
Remplissant de son fils vn pere detestable?
Mais quoy? (me diroit-on) la victoire incertaine
M'eust esté: c'est tout vn, de mon trespas prochaine
Qu'est-ce que i'eusse craint? i'eusse porté les flames
Dedans tout leur cartier : i'eusse raui les ames
Au pere, au fils, au peuple, & ja trop depitee
Contre moy ie me fusse au feu sur eux iettee.
Mais pùis que ie n'ay peu, toy Soleil, qui regardes
Tout ceci: toy Iunon, qui las! si mal me gardes,
Coulpable de mes maux: toy Hecate hurlee
De nuict aux carrefours : vous bande escheuelee,
Qui pour cheueux portez vos pendantes couleuures,
Et dans vos mains les feux vangeurs des lâches œuures:
Vous (dy-ie) tous les Dieux, de la mourante Elise
Receuez ces mots ci, & que lon fauorise
A la derniere voix qu'à peine ie desserre:
Si lon permet iamais ce mechant prendre terre,
Que tout peuple sans fin le guerroye & dédaigne,
Que banni, que priué des yeux de son Ascaigne,

En

En vain secours il cherche, & que sans fin il voye
Renaistre sur les siens les ruines de Troye:
Quand mesme maugré soy il faudra qu'il flechisse
Sous vne iniuste paix, qu'alors il ne iouisse
De regne ny de vie, ains mourant à grand' peine
Au millieu de ses iours, ne soit en quelque areine
Qu'enterré à demi. Quant à sa race fiere,
Qui sera, ie ne sçay (& la fureur derniere
Prophetise souuent) ainsi que luy traistresse,
Qui par dol se fera de ce monde maistresse:
Qui de cent pietez, ainsi que fait Enee,
Abusera la terre en ses loix obstinee,
Et qui tousiours feindra pour croistre sa puissance
Auec les plus grands Dieux auoir fait alliance;
S'en forgeant bien souuent de nouueaux & d'estranges,
Pour croistre auec ses Dieux ses biens & ses louanges.
Qu'on ne la voye aumoins en aucun temps paisible,
Et que quand peuple aucun ne luy sera nuisible
Elle en vueille à soymesme, & que Rome greuee
De sa grandeur, souuent soit de son sang lauee:
Que sans fin dans ses murs la sedition regne,
Qu'en mille & mille estats elle change son regne,
Qu'elle face en la fin de ses mains sa ruine;
Et qu'à l'enui chacun dessus elle domine,
Se voyant coup sus coup saccagee, rauie,
Et à mille estrangers tous ensemble asseruie.
Quant à vous Tyriens, d'vne eternelle haine
Suiuez à sang & feu ceste race inhumaine:
Obligez à tousiours de ce seul bien ma cendre,
Qu'on ne vueille iamais à quelque paix entendre.

Les armes soyent tousiours aux armes aduersaires,
Les flots tousiours aux flots, les ports aux ports cõtraires:
Que de ma cendre mesme vn braue vangeur sorte,
Qui le foudre & l'horreur sus ceste race porte.
Voila ce que ie dy, voila ce que ie prie,
Voila ce qu'à vous Dieux, ô iustes Dieux ie crie.
Mais ne voici pas Barce? il faut que ie l'empesche,
Et que seule de soy desor' ie me depesche
De l'esprit ennuyeux. Barce chere nourrice,
Va & laue ton chef, il faut que ie finisse
Ce que i'ay commencé, cherche moy ce qui reste
Pour parfaire mes vœus contre la mort moleste:
Puis appellant ma Sœur, qu'on la laue & couronne,
M'apportant tout cela que la prestresse ordonne.
Va donc. Bar. *A moy (ô Royne) à moy dõques ne tienne*
Qu'on ne voye soudain la deliurance tienne.
Mais quelle couleur, Dieux! toutes sacrifiantes
Rendent elles ainsi leurs faces effroyantes?
Quoy que soit, ie crains tout, las vieillesse chetiue!
Comment se fait que tant par tant de maux ie viue?
Did. *C'est à ce coup qu'il faut, ô mort, mort voici l'heure.*
C'est à ce coup qu'il faut que coulpable ie meure:
Sus mon sang, dont ie veux sur l'heure faire offrande,
Qu'on paye à mon honneur tant offensé l'amende:
I'ay tantost dans l'espais du lieu sombre & sauuage,
Pres l'autel où ie tiens de mon espoux l'image,
Entendu la voix gresle & receu ces paroles,
Didon Didon viens t'en. O amours, amours foles,
Qui n'auez pas permis qu'innocente & honneste
Ie reuoise vers luy, mais ja ma mort est preste.

Pour t'appaiser Sichee, il faut lauer mon crime
Dans mon sang, me faisant & prestresse & victime:
Ie te suy ie te suy, me fiant que la ruse,
La grace, & la beauté de ce traistre m'excuse,
La grand' pile qu'il fault qu'à ma mort on enflamme,
Desteindra de son feu & ma honte & ma flamme.
Et toy chere despouille, ô despouille d'Enee,
Douce despouille, helas! lors que la destinee
Et Dieu le permettoient, tu receuras ceste ame,
Me depestrant du mal qui sans fin me rentame.
I'ay vescu, i'ay couru la carriere de l'âge
Que Fortune m'ordonne, & or' ma grand' image
Sous terre ira: i'ay mis vne ville fort belle
A chef, i'ay veu mes murs, vengeant la mort cruelle
De mon loyal espoux, i'ay puni courageuse
Mon aduersaire frere: heureuse, ô trop heureuse,
Helas! si seulement les naus Dardaniennes
N'eussent iamais touché les riues Libyennes.
Sus donc allons, de peur que le moyen s'enfuye:
Trop tard meurt celuy-là qu'ainsi son viure ennuye.
Allon & redison sur le bois la harangue,
Arrestant tout d'vn coup & l'esprit & la langue.

Le Ch. *Dy nous Barce, où vas tu?* Bar. *Au chasteau ie retourne.*

Le Ch. *La Roine y vient d'entrer, & comme le vent tourne*
Les fueillars dans les bois, lors que libre il s'en ioue,
L'amour comme il luy plaist en cent sortes la roue:
A qui n'eust point fendu le cœur d'impatience,
Voyant tantost de loing changer ses contenances?

Ores nous la voyons les paupieres baissees
Resuer à son tourment: ores les mains dressees,
De ie ne sçay quels cris, desquels elle importune
Et les Dieux peu soigneux, & l'aueugle Fortune,
Faire tout retentir: ores vn peu remise
Se racoiser, & or' de plus grand' rage éprise
Se battre la poitrine, & des ongles cruelles
Se rompre l'honneur sainct de ses tresses tant belles:
Le pleur m'en vient aux yeux. O quel hideux augure,
Pour de nos murs noueaux tesmoigner l'auanture!
Bar. *Si est-ce que ie vois vers elle en esperance,*
Que bien tost de ses maux elle aura deliurance.

LE CHOEVR.

L'AMOVR *qui tient l'ame saisie,*
N'est qu'vne seule frenaisie,
Non vne deïté:
Qui, comme celuy qui trauaille
D'vn chaud mal, poinçonne & tenaille
Vn esprit tourmenté.
Celuy dont telle fieure ardente
La memoire & le sens tourmente,
Souffre sans sçauoir quoy:
Et sans qu'aucun tort on luy face
Il combat, il crie, il menace,
Seulement contre soy.
Son œil de tout objet se fasche,
Sa langue n'a point de relasche,
Son desir de raison:
Ore il cognoist sa faute, & ore

Sa peine le raueugle encore,
Fuyant sa guarison.
Tel est l'amour, tel est la peste,
Qu'il faut que toute ame deteste:
Car lors qu'il est plus dous
Il n'apporte que seruitude,
Et apporte, quand il est rude,
Tousiours la mort sur nous.

Barce.

O *Moy pauure, ô Ciel triste, ô terre, ô creus abysmes!*
Quand est-ce qu'ici bas pareil horreur nous vismes?
Que suis-ie? où suis-ie? où vois-ie? est-ce la dont l'offrande
Que l'homicide Amour pour s'appaiser demande?
O crime! ô cruauté! ô meurdre insupportable
Que l'amour a cõmis! Le Ch. *Quel trouble espouuentable*
T'a fait si tost sortir (ô Barce) quel iniure
Peut encor conspirer la fortune plus dure?
Bar. *Quelle quelle (grans Dieux!) estes vous dõc absentes?*
Estans seures au port riez vous des tourmentes?
La Roine s'est tuee, aumoins auec sa flame,
Par vn coup outrageux les restes de son ame,
Sanglotant durement à grand' force elle pousse:
Voila la fin qu'apporte vne amorce si douce.
Le Ch. *O iour hideux, ô mort horrible, ô destinee*
Cent à cent fois mechante, ô plus mechant Enee!
Mais comment? cõment Barce, helas! Bar. *Sous vne feinte*
Qu'elle à fait de vouloir rendre sa peine esteinte,
Par l'heur d'vn sacrifice elle a couuert l'enuie
De chasser aux enfers ses trauaux & sa vie:

Sur vn amas de bois, feignant par vers tragiques
D'enchanter ses fureurs, elle a mis les reliques
Qu'elle auoit de ce traistre, vn pourtrait, vne espee,
Et leur coulpable lict. Or à fin que trompee
Auec Anne ie fusse, ailleurs on nous enuoye,
Lors seule dans son sang ses flammes elle noye,
S'enferrant du present que luy fist le pariure.
Anne court à son cri, qui presque autant endure:
Voyant mourir sa sœur, son viure elle dédaigne,
Et de la mort veut faire vne autre mort compaigne.
Est-ce ainsi donc (ô Sœur) que ta feinte nous trompe?
Verray-ie que sans moy ta propre main te rompe
Le filet de ta vie? Est-ce ici le remede?
Est-ce le sacrifice à qui ton tourment cede?
Sont-ce les vœus, les vers dont tu m'as abusee?
Es tu tant contre nous & contre toy rusee?
Ainsi sa sœur en vain, laue & bousche sa playe.
Elle s'oyant nommer, tant qu'elle peut s'essaye
De sousleuer son chef, qui tout soudain retombe,
Ne cherchant qu'à changer son lict auec la tumbe.
O piteux lict mortel! ô que d'horrible rage
Le Soleil à ce iour attraine sur Carthage!

LE CHOEVR.

ARRACHEZ *vos cheueux, Tyriens, qu'on maudisse*
De mille cris enflez l'amoureuse iniustice,
Rompez vos vestemens:
Escorchez vostre face, & soyez tels qu'il semble
Que lon voye abysmer vous & Carthage ensemble:
Redoublez vos tourmens.

Redoublez les tousiours, & que la mort cruelle
De la Roine mourante, en vos cœurs renouuelle
Mille morts desormais.
Pleurez, criez, tonnez, puis que si mal commence
L'heur de Carthage, Il faut, ô peuple, qu'on la pense
Malheureuse à iamais.

Barce.

M*ais, que seiournons nous? sus sus, ô pauure bande,*
Bande, las! sans espoir, allons, & ceste offrande
Arrousons de nos pleurs, & souffrons tant de peine,
Qu'auec elle le dueil presque aux enfers nous meine.
Nul viuant ne se peut exempter de furie,
Et bien souuent l'amour à la mort nous marie.

FIN DE LA TRAGEDIE
DE DIDON.





ODE DE LA CHASSE.

AV ROY.

En quoy me sen-ie ores pousser
Dans ce bois, remerquant les places
Où ie t'ay veu ces iours chasser
*(*SIRE*) estant present à tes chasses?*
Sus quitton nostre Lyre, allon
Quester, chasser, poursuiure, ô Muse,
Suy moy, Deesse, & ne refuse
D'imiter ton frere Apollon:
Qui bien souuent ayant sonné
Des Dieux la gloire, & la nature,
Et du grand Monde façonné
Par eux la cause & la structure:
Ou bien sonné les fiers Geans,
Qui par son pere à coups de foudre
Furent en quartiers & en poudre
Espars dans les champs Phlegreans.
En sa main, dont si doctement
De son archet sa Lyre il touche,
Accompagnant son instrument
Des diuins accords de sa bouche,
Prend soudain l'arc d'argent, & va
Chasser dans vn bois solitaire,
Ou bien quelque monstre deffaire,
Ainsi que Python il tua.
Comme ce celeste sonneur
Ie sonnoy d'vn grand Dieu les gloires,

Et de mon Roy l'heur & l'honneur,
Attendant sonner les victoires
Tant d'vn tel Dieu que d'vn tel Roy,
Sur ceux qui leuent leur audace
Contre eux: mais ie sens d'vne Chasse
L'ardeur ores bouillir dans moy.

Dés l'autre iour l'humeur m'en print,
SIRE, en suiuant ton assemblee,
Et depuis l'ardeur qui m'éprint
Est tousiours en moy redoublee,
Non pas pour seulement quester
Bestes fauues, noires, ou autres,
Qui repairent aux forests nostres,
Mais pour d'autres monstres domter.

Sans ensuiure pourtant ce Dieu
Chasseur, & Harpeur, & sans prendre
Au lieu de ma Lyre vn épieu,
I'aime mieux ma Lyre retendre,
Et sur elle chanter si bien
La chasse qu'ores ie projette,
Que mesme à l'œil ie te la mette
Pour le proffit & plaisir tien.

Car en tout ce que i'ay vouloir
(SIRE) de rechercher ou faire,
De dire, escrire, ouir, & voir
La fin qui seule m'en peut plaire,
C'est d'y pouuoir auecq' plaisir
Perdre vn proffit d'esprit ensemble:
Car quand ce double fruit s'assemble,
C'est le but parfait d'vn desir.

Aussi mesme en ce que ie veux
Offrir aux grands, ie me propose
De leur faire ensemble ces deux
Cueillir en vne mesme chose:
Le plaisir remuant les cœurs
Leur attrait, l'esprit, & l'oreille,
Et l'autre leur deuoir éueille
Aux conseils, aux faits, & aux mœurs.
Si dans mes vers tu ne voulois
Chercher que la fueille agreable
Sans fruit, l'escorce sans le bois,
Le bois sans le suc proffitable,
I'aimerois mieux te voir tousiours
Baller, courre, escrimer, t'esbatre
A cent jeus, & faire combatre
Dans ta court ton Once & tes Ours.
Ou bien chasser, non pas ouir
La Chasse qu'ici ie t'ay faite,
La Musique ouir, non iouir
D'vne Musique plus parfaite,
Par laquelle taschant chasser
A cor & cri nostre manie,
Ie veux la paisible harmonie
Faire à tes sujets embrasser.
Ou bien i'aimeroy mieux te voir
Amuser d'vne masquarade,
Vuide de sens & de sçauoir,
Te paissant de vaine brauade:
Ou t'amuser par des bouffons
De ce qui par eux Comedie

Se nommeroit, ou Tragedie,
Et des deux n'auroit que les noms.
J'ay le premier de ces deux ci
L'honneur en ta France fait naistre,
Qui des Rois, qui du peuple aussi,
Deux diuers miroirs souloyent estre:
Si les premieres n'ont esté
Parfaites pour mon trop ieune âge,
Ie me suis en ce double ouurage
Moymesme depuis surmonté.
J'ay (pour n'esloigner mon propos)
Maint grand labeur tasché parfaire,
Pour ce bien du commun repos
Distrait de nous, à nous retraire,
Tant pour domter l'opinion,
L'abus, & l'ardeur aueuglee,
Qu'en la police dereiglee
Chercher la reigle & l'vnion.
Mais sur ma Lyre ie ne veux
Maintenant chantant vne Chasse,
Que dresser quelques petits vœus
Sur le mal qu'il faut que lon chasse,
Et dedans mes vers rapportant
L'vne & l'autre poursuitte & queste,
Faire que ce chant que i'appreste
T'aille doublement contentant.
Car comme du plaisir i'ay dit,
Si en cela que ie te donne
Tu recherchois le seul proffit
Et le maintien de ta couronne,

Tu serois mieux en ton royal
Conseil, arresté du langage,
D'affaires, & du sainct visage
Du graue & docte l'Hospital.
La Ieunesse, la Royauté,
Et des Princes la nourriture,
Font que toute seuerité
Repugne fort à leur nature:
Mais si faut-il qu'armes & loix,
Honneur, vertu, sçauoir, prudence,
Fust-ce entre le festin, la dance,
Et le ieu, s'apprennent des Rois.
Un Prince se peut destourner
Tant de l'amour que de l'estude,
De tout ce qui peut plus l'orner,
Que son sceptre: soit par trop rude
Coustume de l'assujettir,
Soit par face, ou façon, ou faute
De pouuoir l'humeur brusque ou hautè,
En y consentant diuertir.
Par faute de mesler le jeu
Et les gais mots, par la doctrine
Se faire plaire, & peu à peu
Luy faire plaire la diuine
Racine de tout heur & bien,
Fascheuse quand on la propose:
Mais qui ne sçait qu'en toute chose
Qui bien ne gouste n'aime rien?
*Or sus donc (*SIRE*) excite toy*
D'une course de Cerf, chantee

Briefuement, & mesme la croy
Vraye, & non pas representee.
Ie te voy ja (SIRE) apresté:
Car ayant ceste matinee
A la volerie donnee,
A cheual tu es remonté.
Le buisson au matin s'est fait,
Faisant beau reuoir & cognoistre,
Et qu'vn bon chien estoit au trait
Dans la main d'vn veneur adextre,
Qui voyant, iugeant, defaisant
La nuict, parlant, & faisant feste
Au chien, qui vouloit de la beste,
Et tousiours çà & là brisant:
Conduit tant par l'assentement
Du chien, que par sa propre veuë,
Soit que par le pied seurement,
Le temps, & la route il ait veuë,
Qu'il ait les portees, ou bien
Les foulees, les reposees,
Ou autres choses aduisees,
En son mestier n'oubliant rien.
A destourné son Cerf, & fait
Son rapport, sans que les fumees
Apporté dans sa trompe il ait,
Pource que se trouuans fermees
En Aoust & Iuillet seulement,
Par troches en Iuin, & encores
Par platteaux en May, du tout ores
Elles sont hors de iugement.

a departis ſont les Relais,
Et pendant que moy d'ainſi dire,
Toy d'ainſi m'ouir tu te plais,
*Nous ſommes ja paruenus (*SIRE*)*
Au laiſſer-courre, il faut penſer
De piquer tant que tout tu voyes:
Voila, le Veneur ſur les voyes
Tient ſon limier preſt à lancer.
Ce limier l'auoit mené droit
Aux briſees, tant il eſt ſage,
Puis a touſiours ſuiui ſon droit:
Tant peut la nature & l'vſage
Les beſtes meſme façonner.
La meute des chiens ne demeure
Gueres loin apres, pour à l'heure
Bien decoupler & bien donner.
Ce Cerf, pauure Cerf qui caché
Dans l'epais du buiſſon ſe penſe,
Où ce maſtin l'a rembuſché:
Ce meſme limier qui le lance,
De ſa vie en ſes pieds diſpos
Se fie, tous ces bois reſonnent
D'vn long gare-gare, & ſe ſonnent
Par ce tien Veneur deux longs mots.
Tout ſoudain que ce lancement
A nos oreilles ſe vient rendre,
On fait le prompt decouplement
Par quatre ou cinq longs mots entendre:
Toute ame ſe peut aſſeruir
A ſes ſens: mais l'œil, & l'oreille,

Contens ici, par nompareille
Force nous peut poindre & rauir.
Voy-le-ci (SIRE) dans ce fort,
Aller par ces portees mesme:
Il rompt, il brise, il bruit, il sort,
Et desia de vistesse extreme
Se court, se presse à cri & cor,
Suiui de la meute courante,
Tout ensemble apres luy parlante,
Attendu des relais encor.
Tu vois ces prompts piqueurs brusler
D'ardeur, & tantost par bruyeres,
Tantost par fustayes voler,
Par champs, par forts, & par clairieres:
Des mots de leur trompe animans
Ensemble les chiens & la beste,
Et au plaisir de la conqueste
Plus qu'à la proye s'enflammans.
Je ne m'estonne d'Orion,
Ny d'Adonis, ny d'Hippolyte,
Ny du miserable Acteon,
Ny d'Atalante, ou de la suite
Que Diane souloit mener:
Car ce plaisir dompteur des vices,
Passe tous plaisirs & delices
Qui ne nous font qu'effeminer.
Tant que ceux-ci, qui nuict & iour
Menans leur vie chasseresse,
Fuyoyent le casanier sejour,
Qui se couplant à la paresse

Se fait l'engendreur de tous maux,
Outre leur deduit & leur queste
Auoyent l'heur de la vie honneste
Pour grand loyer de leurs trauaux.
On feint les plus forts Dieux chasseurs,
Ainsi qu'Hercule, & Phebus mesme:
Car tousiours la grandeur des cœurs,
La force & la Noblesse s'aime
Aux chasses, qui peuuent dresser
Beaucoup, & maint les sçait bien faire,
Qui peut en guerre l'aduersaire,
Et en paix les crimes chasser.
Mais retourner au Cerf il faut,
Qui d'vne longue randonnee
Forlongeant, fait estre en defaut
Toute nostre meute estonnee:
Il faut que ces chiens ja branlans
Tousiours en crainte se retiennent,
Tant qu'eux-mesme aux voyes reuiennent,
Apres leur Cerf tousiours allans.
Il fait ses ruses maintenant
Que luy a peu son áge apprendre,
Aux hardes des bestes donnant,
Pour faire aux chiens le change prendre:
Ou bien querir (peut-estre) il va
D'autres Cerfs, que tousiours il chasse
Deuant soy, par si long espace
Qu'il face suiure vn de ceux là.
Ou n'ayant qu'vn seul Cerf trouué
Dedans sa reposee, à l'heure

Il

Il le chasse: & d'où s'est leué
C'est autre, le nostre demeure:
Ou tout au bout d'vn long fuyant
Bondist au fort, ou bien il vse
Encores de mainte autre ruse
Sur luy fuyant & refuyant.
Si pas vn de tes chiens n'a sceu
Defaire la malice sienne,
Et que relancer ne l'ait peu,
Il faut que le limier on prenne,
Et qu'on commence à requester
Depuis la brisee derniere,
Où lon a veu les chiens derriere
Leur proye bransler & douter:
Suiure les voyes, aduiser
Fort bien s'il demeure, ou s'il passe,
Songer comme il a peu ruser,
Tant que ses ruses on desface:
Et qu'en parlant alors ainsi
Qu'au laisser-courre on le relance.
Or sus donques chacun s'auance
Pour y estre, & toy (SIRE) *aussi.*
De la trompe les mesmes mots
Que i'ay dits parauant, se sonnent
De mesmes cris, mesmes propos
Tous les lieux d'alentour resonnent:
On le recourt, rebaudissant
Les chiens, grande est la randonnee:
Mais la beste en fin maumenee
Perd son haleine en se lassant.

Ce pauuret preßé de si pres
Par la meute qui le mau-meine,
Veut gaigner quelque eau tout expres,
Pour fraischeur reprendre & haleine:
Mas las! chetif il apprendra
Tout au rebours que la vistesse
Dedans l'eau nuisible se laisse,
Et tost les abois il rendra.
Quelques Cerfs se font par les eaux
Porter, de peur que les chiens viennent
Les assentir: dans les roseaux
Quelques autres cachez se tiennent:
Vn autre porter se fera
Sur le dos de quelque autre beste,
Mais de cestuy la mort est preste,
Peu apres que sorti sera.
Aux trousses ja les chiens ardans
Le tiennent, il est ja par terre,
Ils le tirassent de leurs dents,
Iouissans du fruit de leur guerre:
Les larmes luy tombent des yeux.
Et bien que pitié presqu'il face,
Si faut-il que de telle chasse
Sa mort soit le pris glorieux.
La mort du Cerf se sonne, alors
Les monts, les vaux, & les bois, rendent
Les bruyans & hautains accors,
Que les trompes dans l'air espandent.
On coupe & leue vn des pieds droits,
On abat l'orgueil de sa teste,

Qui sont (SIRE) de ta conqueste
Les enseignes & premiers droits.
On se met (peut-estre) à parler
Voyant ceste teste ramee
De frayer, brunir, & perler,
De bien sommee, & bien paumee,
De bien roüee, & si elle a
Marrein, andouilliers, & goutieres
D'vn fort vieux Cerf, & cent manieres
De dispute outre celles là.
Si lon auoit premierement
Bien iugé qu'il fut Cerf courable,
S'il est Cerf dix cors ieunement,
Ou fort vieux Cerf & fort chassable:
Si le pied monstroit bien que c'est,
Et tous signes qu'on a peu prendre,
En ton retour tu peux entendre,
Tout tel deuis qui aux grands plaist.
Là souuent du particulier
On tombe à parler de la chasse
En commun, comme du Sanglier,
Soit que lors du Vautray lon face,
Ou d'autres façons de discours:
Quand par grands leuriers que lon iaque,
Au sortir du fort il s'attaque
Du costé qu'on a fait l'accours.
Ces animaux grondans, fumans
A gueule ouuerte, armez d'horribles
Deffenses, bauans, écumans,
Et plus dangereux que terribles,

Se peuuent à cheual tuer
De l'espee: mais iem'asseure..
Que l'espieu est l'arme plus seure,
Soit pour atteindre ou pour ruer.
On parle des loups que lon prend
A la huee, ou d'autre sorte,
Du carnage par qui lon rend
La gloute beste prise & morte:
On parle des cheureuls, des daims,
Et d'autres, soit pour courre, ou tendre,
Ou pour épiant les surprendre
D'vn plomb, ou bien d'vn trait attaints:
Ainsi que l'Ours qui ne court sus
Aux gens, tant que mal on luy face,
Ains attend le coup de dessus
Vn haut arbre. Or quand on le chasse
De ses cauernes, les grands trous
On bousche, & bien qu'il grimpe, & rue
Des pierres, qu'il serre, & qu'il tue,
Cede en fin aux chiens & aux coups.
Puis du caut Renard buissonnier,
Qui tousiours entre les chiens vse
De tours rusez, mais du leurier
La dent finit en fin sa ruse:
Ou de petits chiens lon se plaist,
Comm' au Blereau luy faire guerre,
On escoute, on houë la terre
Droit sur l'accul quand il y est.
Parler aussi du Lieure on peut
Qu'à force on prend, ou d'vne sorte

Rare, quand le Leopard veut
En quatre ou en cinq ſauts l'emporte:
Meſme on peut diſcourir combien
A leuretter on ſe peut plaire,
Quand en plaine raſe on voit faire
Au lieure & aux lieures fort bien.

Pour le queſter on va marchant
Par rang dedans telle campagne,
Le Pelaud part: on va lâchant
Les leuriers, les cheuaux d'Eſpagne,
Et les viſtes courtaus apres
Font poudroyer leur longue trace:
Il ſe court, s'atteint, ſe bourraſſe,
Tant il a ſon ennemi pres.

Point ne luy fait perdre le cœur
L'atteinte d'atteinte ſuiuie,
Ses pieds ſont æleZ par la peur,
Qui ſeuls peuuent ſauuer ſa vie:
Il eſt mis en fin au nouët,
Dont quelquefois meſme il eſchappe
Par bonds quelquefois il ſe happe,
Et criant roidit le jarret.

Des animaux plus eſtrangers
On peut en bref toucher la chaſſe,
Comme des bien rameZ Rangers,
Ou des Lyons qu'au feu lon chaſſe,
Des Tygres qu'on trompe au miroir,
Des Elephans qu'auſſi lon trompe,
Et dont ne peut la forte trompe
Contre l'eſprit humain valoir.

Tels propos s'enflent estans pleins
De mots propres à ce langage,
Dont les Grecs, & dont les Romains
N'eurent iamais si riche vsage:
Là sonnent ces mots de limier,
Chien-courant, dogue, chien-d'attaque,
Epagneu, chien d'Artois, & braque,
Barbet, turquet, allant, leurier.
Là des chiens oublier ne faut
La race, couleur, & maniere,
Les noms, comme Miraut, Briffaut,
Tirebois, Cleraude, & Legere:
Et en leuriers, Iason, Volant,
Cherami, Cigoigne, Cibelle:
Et cent noms dont on les appelle,
De toutes les sortes parlant.
D'établer, de rere, d'aller,
De bontems, de fraye, gaignage,
Du contre-pié, de suraller,
D'os, de pinces, du viandage:
Bref, de tout autre iugement
Qu'il faut que lon face à toute heure,
D'entree, sortie, demeure,
Suitte, dressement, lancement.
Des diuers langages qu'on doit
Dire aux chiens, diuers mots de trompe,
Et diuerses voix que lon oit
Du change, auquel il faut qu'on rompe
Les chiens, ou de leur long defaut
De bien remeuter, de vistesse,

De creance, voire sagesse,
Qui sur tous aux chiens blancs ne faut.
Du cours de Chasse, & des abois,
Des testes, meulles, cheuilleure,
De perches, couronnes, epois,
Andouilliers, trocheure, & paumeure,
Puis des traces, & du souillard,
Des marches, laissees, fumees,
Et tant d'autres accoustumees
Façons de parler en tel art.
On oit de toiles, de haler,
De bloquer, crochetter, d'enceindre
De harts, & de perches, parler
D'épieux, que diuers sang peut taindre
Sans en vser: parler de pans,
De maistres, de nappe, de mailles,
Du fauue, du noir, de bichailles,
De layes, marcassins, & fans:
De broquars qui les dagues ont,
Puis des bestes de compagnie,
Ou qui au tiers ou quart an sont,
Et tous les mots de Venerie:
Ou d'autres chasses, soit pour voir,
Pour quester, pour poursuiure, ou prendre,
Et que nul vers ne peut comprendre,
Sont pris là pour vn grand sçauoir.
Là quelqu'vn (peut-estre) ialoux
De ces longs discours, & encore
Piqué du plaisir que sur tous
Il aime, il exerce & honore;

Subtilement destournera
Le propos hors de Venerie,
Et haut & dru de Volerie,
Mais en bref pourtant parlera.
L'occasion se peut choisir:
Sur cela que lon t'a fait prendre
Ce matin aux oiseaux plaisir,
Auant que par course entreprendre
De forcer ce Cerf, & premier
D'Austrucher sera la parole;
Soit qu'en saison propre se vole
Le perdreau par vn Espreuier.
Soit que d'autres oiseaux de poing
On vole aussi pour champs, à l'heure
Que ces perdreaux sont ja plus loing
Leurs vols, d'aile aussi roide, & seure
Que pere & mere, ou quand ils sont
Ia perdrix, qui vieilles deuiennent:
Pour tel vol sur le poing se tiennent
Les Autours, qui guerre leur font.
Ou bien leurs Tiercelets qu'on croit
Faire mieux, & que plus on aime,
Mesme souuent dresser on voit
L'oiseau de leurre à ce vol mesme:
Vn Lanier dans l'air se soustient
Sans fin, & roüant ne s'écarte,
Iusqu'à tant que son gibbier parte,
Mesme vn Faucon long temps s'y tient.
Qui plus est, vn Sacre, vn Gerfaut,
Se dresse à ceste mesme proye,

Qu'au

Qu'auparauant ietter ne faut
Que partir leur proye on ne voye:
Tous ces oiseaux ne bloquent pas
Lors que les perdrix ils remettent:
Mais tous, quand ils sont bons, les mettent
Au pied, fondans soudain en bas.
Soit oiseau de leurre, ou de poing,
De petits chiens pour la remise,
Sages & bons, lon a besoing,
Que peu ardens, & à la prise
Iamais aspres, lon doit choisir:
Leur deuoir, auec l'aile bonne
De l'oiseau, aux cuisines donne
Du gibbier, & aux yeux plaisir.
Je te diroy bien comm' apres
Il suiura le vol pour riuiere,
Et quand de mares on est pres,
Ou ruisseaux, en quelle maniere
Les oiseaux alors decouuerts
Se iettent à mont, là où vaine
Est l'attente, s'on ne prend peine
Que leurs gibbiers soyent bien couuerts.
De quels cris on vse, & quels mots,
De quel egard & patience,
Pour faire tourner à propos
D'vn oiseau la teste, où lon pense
Qu'il ait mieux sur sa proye l'œil,
De crainte que lon ne foruuide,
Comme on croise, comme lon vuide,
Contentant & l'œil & le vueil.

Les Ridanes ſont le gibbier,
Les Varriens, & les Sarcelles,
Sur tout le Canard, qu'vn Lanier,
Ny qu'vn Faucon à tire-d'æle
Ne peut r'auoir, ſi quand il part
Il ne l'arreſte, & lors en terre
Fondant roide comme vne pierre,
Aſſomme ſous ſoy le Canard.
Je te feroy encor' iouir
Du plaiſir, que telle perſonne
Pourra donner, faiſant ouir
Le plaiſir qu'aux grands ſeigneurs donne
La haute Volerie, au lieu
Ou ore pour Milan, & ore
On vole pour Heron encore,
Pour Chat-huan & Fauperdrieu.
Si toſt que le Milan ſe voit
Vn haut cri la veuë accompagne,
Le Duc que porté lon auoit
Eſt ietté deſſus la campagne,
Pour faire le Milan baiſſer,

* *

Au ciel comme luy ſe trouſſer.
Quelques autres Sacres à mont
Sont iettez, & mainte venue,
Preſque iuſques dans le ciel vont
Donner à leur proye cogneuë,

*

Quand ceſte meſlee au ciel faite

Se perd quasi de l'œil, qu'on iette
Apres tous autres le Gerfaut.
L'vn braue & fort, depuis le bas
Iusqu'au plus haut de pareille aile,
Ne de façon ne monte pas
Que les Sacres: mais en eschelle
Roide & soudain se voit hausser,
Droit au Milan, que par la force
D'vne seule venuë, il force
Du haut de trois clochers baisser:
Puis hausser, & faire on luy voit
Des fuites, mais en toute place
Nouuelle venue il reçoit,
Tant qu'en fin la cheute se face
Souuent bien fort loing: Mais auant
Que commencer, dés que la proye
S'est veuë, tousiours on enuoye
Quatre ou cinq piqueurs sous le vent.
Du Milan la cuisse se rompt
Aussi tost que la cheute est faite,
Puis soudain la curee ils font,
Et chacun y pique, & souhaite
D'arriuer premier, pour auoir
De ce Milan la queuë, pource
Que c'est le pris de telle course,
Qu'en son leurre on fait apres voir.
Or combien le vol pour Milan
A celuy pour Heron ressemble,
Pour Fauperdrieu, ou Chat-huan:
Et combien tout differe ensemble,

Par ce mesme homme se diroit,
Et i'en reciteroy la sorte:
Mesme puis qu'au faire elle apporte
Plaisir, le recit en plairoit.
Je diroy qu'vn heron souuent
Dans l'air, souuent se trouue en terre,
D'où l'on le fait partir, auant
Que dans l'air on luy face guerre:
Et qu'on peut de Faucons s'aider
Pour vne telle volerie,
Ou de Sacres comme lon crie
Pour de son bec faire garder.
Je diroy qu'en ce vol il faut
Des leuriers, pour le Heron prendre,
Et qu'à l'heure qu'il chet d'enhaut,
Les oiseaux que lon a peu rendre
Si sages, crainte aucune n'ont
Des Chiens: & ces chiens qui se dressent
Ainsi si bien, iamais ne blessent
Ces oiseaux qui communs leur sont.
Je diroy cela qu'estans pris
Par leur bec, quelques herons rendent,
Puis la curee, & puis le pris
Que les mieux faisans en attendent:
Les bouts des ailes de l'oiseau
Pour son leurre quelqu'vn remporte,
Et au Seigneur la houpe on porte
Pour en decorer son chappeau.
Le Fauperdrieu, & l'autre aussi,
Dont l'vn comme vn Milan s'arreste

Bien peu en terre: l'autre ainsi
Qu'vn Lieure par les champs se queste,
Dans la terre où il se blottit,
Et leurs vols ne different guere
De l'vne & de l'autre maniere,
Dont en bref par mes vers i'ay dit.
Ie pourroy toucher nonobstant
Les differences qui se treuuent:
Puis d'ordre i'iroy recitant
Tous les autres vols, qui se peuuent
Par vn tel homme raconter,
Comme du Geay, de la Corneille,
De la Pie, qui fait merueille
De craqueter & caqueter:
Mais bien de l'Allouëtte, estant
Mesme au nombre du haut vol mise,
Qui se perd de tout œil, montant
Droit dans les cieux, où elle est prise
Par le gentil Emerillon:
Bref, de tout vol depuis la Gruë,
Qui quelquefois voler s'est veuë
Iusqu'à ce petit oisillon.
I'exprimeroy mesme les mots,
Dont comm' vn autre en Venerie,
Celuy farcira son propos
Parlant de la Fauconnerie,
Comme de *
Passager, oiseau d'vne nuë,
Ou de plusieurs choses cogneuë
Tant seulement à ceux de l'art.

Comme curer, paistre, tenir,
Auoir bonne gorge, & enduire,
Emeutir, poiurer, deuenir
Pantois, & d'autres qu'on peut dire
Du traitement de tels oiseaux:
Comme il se iardine, il s'essore,
Pannage, main, & serre encore
Les longues pannes & cerceaux.
Perche, gand d'oiseau, chaperons,
Longes, iets, veruelles, sonnettes,
Et tant d'autres si propres noms
Des choses ou d'actions faites:
Et or' pour dire en general,
Ie comprendroy toutes les choses
Qui sont en tout tel sçauoir closes,
Des Nobles sçauoir principal.
Mais ie me sen ja trop laßé
De ma longue course, égaree
Hors du propos: I'ay trop laißé
Mon Cerf sans en faire curee:
La longueur du propos deduit,
Le chemin de ton retour passe,
Puis, peut-estre, quelque autre chasse
T'amusera iusqu'à la nuict:
Qui gardera qu'en ton retour
Te Majesté tel discours oye:
Il faut que ce reste de iour
A mon premier dessein s'employe:
Ie reuien, ce me semble, au lieu
Où ce Cerf couché lon despouille,

Sur ſa chaſſe, mort, & deſpouille,
Faiſant maint & maint iuſte vœu.
Ie luy voy couper les *
Puis ſon cuir oſter ils luy viennent,
Les *
Auecques *

*

*

*

On fend ſon cœur pour vne croix,
Ainſi comme lon dit, y prendre,
On cherche en luy tes menus droits
*Qu'en ton crochet (*SIRE*) on vient pendre,*
Entre leſquels les filets ſont,
Et le francboyau qu'on aſſemble
A pluſieurs deſia mis enſemble:
D'autres droits les veneurs y ont.
Tout le ſang dont ce corps eſt plein
Se raſſemble hors de la beſte,
On met par morceaux tout le pain,
Cependant qu'il faut que la teſte
On ſepare, & qu'on leue auant
La hampe, & puis que lon partiſſe
Le reſte, l'vne & l'autre cuiſſe,
Et les deux eſpaules leuant.
Les coſtes, le petit ſimier,
Que le cinq & quatre on appelle,
La piece du ſimier dernier
Qui la venaiſon monſtre en elle:

Le pain trempé au sang s'estend
Sur le cuir, la curee on sonne,
Qui auant qu'aux chiens on la donne,
Tant qu'ils y soyent tous, se deffend.
Tout cela qui nous rend ardans
A le suiure, & qui pour la gloire
Nous poind, & nous ard au dedans,
Nous trauaillant pour la victoire,
Donne aux vainqueurs une fierté,
Tant soit de petit pris la prise,
Vn triomphe, une ioye éprise,
Qui s'entremesle d'aspreté:
De cela tous ces chiens se font
Vn exemple assez conuenable,
Qui plus aspres & plus fiers sont:
Et de mainte façon merquable
Semblent recognoistre leur fait,
Triomphans du pris de leurs peine:
Ceste mesme victoire ameine
Les Veneurs à pareil effect.
Qui plus resiouis, plus gaillards,
Et brauans de leur peine prise,
Sont plus ardans d'auoir leurs parts,
Que si grand' chose estoit conquise:
Chacun n'oublie à se vanter
De cela qu'il a sceu mieux faire,
Táchant pour son plus grand sallaire
La gloire chez soy remporter.
Or ie voy qu'en ce temps diuers
Ta principale Chasse (SIRE)

Doit

Doit estre des Discords peruers,
Renuerseurs de tout grand Empire,
Pour en les pourchassant chasser
La ruine qui nous menace,
Comme ja telle heureuse chasse
Dieu t'a fait si bien commencer.
Je sçay mesme qu'en émouuant
Tant soit peu quelque eau croupissante,
Sort grand' puanteur: & qu'vn vent
D'vn peu de braise languissante
Excite souuent grand's ardeurs,
Et pour tels dangers ie ne cuide
Qu'encor' nostre France soit vuide
De souffleurs & de remueurs.
Je suis seur que les grands sont pleins
Souuent de grande haine & pique,
Ne suiuant pas de ces Romains
La doctrine & la gloire antique,
Qui moins de triomphe auoient mis
A vaincre les forts aduersaires,
Qu'à vaincre les propres choleres,
Nos plus familiers ennemis.
J'ay grand' peur qu'vne Ambition
Soit d'Ambition resuiuie:
Ie sçay qu'en nostre nation
Naturelle & propre est l'enuie,
Et que tout cela qui en vn
Nous doit estreindre d'auantage,
CHRIST,*le Païs, le parentage,*
Et d'vn Roy le lien commun:

C'est cela qui seul au rebours
Nourrist en nous la haine & noise,
Par ce monstre Enuie, tousiours
Maniant nostre humeur Françoise,
Nous piquant plus contre la loy
De tous ces liens qu'on separe,
Que contre le Iuif, le Barbare,
L'Incogneu, l'ennemi du Roy.
Ce vice à nous particulier,
Comme aux autres païs vn vice
Est tousiours propre & familier,
Nous fait (voulans faire seruice
Au Roy) luy nuire: car ialoux
Et piquez à qui estre, & faire
Pourra le plus, par vn contraire
Discord, nous perdans luy & nous.
Outre encor, ie voy (car ie veux
Presque toutes les causes rendre,
Qui me font conceuoir ces vœus
Sur ce Cerf que tu viens de prendre)
Que mainte persuasion
Qu'en tout on croit & saincte & bonne,
Soit par Zele ou ruse, se donne
Pour l'vne & l'autre faction.
Qui (peut-estre) trouuant desia
En nous la rencontre opportune,
Qui est l'ambition qu'on a,
Compagne de ceste rancune:
Nous eguisant, nous desfermant
L'esprit & l'œil, au soustien d'elle

En toutes choses, fors icelle,
Va nos sens & nos yeux charmant.
C'est ce qui fait que nous trouuons
Du tout bon ce qui est des nostres,
Que nous hayons & dédaignons,
Fut-il bon, ce qui est des autres:
Puis les vns se voulans hausser,
Peut-estre, sur les proches Princes,
Et tant du Roy que des prouinces
Toutes les charges embrasser.
Les autres se voulans sentir
Du mespris qu'on fait à leur race,
Pour les premiers aneantir,
Affrontent l'audace à l'audace:
Et CHRIST *(qui n'en peut mais) est pris*
Pour bon droit, ou pour couleur belle:
Nos brouilleurs sont de la querelle,
Par icelle épians leur pris.
Mesme ainsi que maint enflammeur,
Aspre & plein de pedanterie,
Retenant de sa vieille humeur
D'eschole ou bien de moynerie:
Ou d'autre costé maint criart,
Qui dedans sa chaire extermine
Et brusle vn chacun, & mutine
Le peuple, par zele ou par art:
Ou tasche à faire des discords
Des grands, leur proffit, & leur gloire,
Et du sang des grands hommes morts,
Couronner en fin leur victoire.

Plusieurs seigneurs (peut-estre) aussi
On tasché par telle dispute,
De frapper le blanc de la butte,
Où ils tiroyent deuant ceci.
Les aucuns pour hausser leur rang,
Les autres pour chercher vengeance:
Les vns pour s'assouuir de sang,
Dont mesme l'enorme abondance
Assez encor ne les repaist:
Ceux-ci ont la mutinerie
De nature, & la pillerie
Plus que Dieu mesme à ceux-là plaist.
Quant à maint autre, ou à credit,
Ou par quelque pique legere,
Ou par des grands n'estre point dit
Auoir vne ame casaniere:
Ou par vn deuoir, dont il sent
Sa vie à vn seigneur estreinte:
Ou par la force, ou la contrainte
Des crimes qu'il void ou entend:
Ou pour la deffence du bien
Que sa maison tient en l'Eglise:
L'Auarice trouue moyen
De se couurir sous la feintise:
Ou par vn éguillonnement
De femmes, d'amis, de lignage,
Ou bien pour quelque autre auantage,
Ruse, égard, ou transportement,
A sans rien poiser espousé
Soudain l'vne ou l'autre querelle:

Et quant à ceux qui ont vsé
En cela d'vn bon & vray Zele,
Le nombre est grand, mais ie ne sçay
Si des autres le nombre ils passent:
Et quoy qu'ils pretendent ou facent,
En estime ie ne les ay.
Car quant aux vns, ils sçauent bien
Que CHRIST *est vn Roy pacifique,*
Dieu de paix, & seul entretien
D'vnité dans son corps mystique:
Que CHRIST *veut puis qu'il n'est permis*
(Disent-ils) gloser l'Escriture,
Que nous aimions ceux qui iniure
Nous font, & nous sont ennemis:
Qu'à celuy qui va soufletant
L'vne des ioues, l'autre on baille:
Que quand on nous va tourmentant
D'vne ville, en l'autre on s'en aille:
Que les saincts anciens n'ont pas
Deffendu leur cause par armes,
Mais leur ieusne, priere, & larmes,
Et leur mort estoyent leurs combats.
Que ceux-ci mesmes *
Nagueres ceux, qui d'vn courage
Trop charnel en auant mettoyent,
Qu'il falloit repousser l'outrage,
Disans, que bien qu'en l'ancien
Testament guerre & resistence
Fut permise, telle licence
N'est point du Testament Chrestien.

Mais que CHRIST *par afflictions,*
Par tourmens,croix, & vitupere,
Veut qu'en l'ensuiuant nous entrions
Au royaume de Dieu son pere:
Du sang des saincts l'effusion,
Et semence continuelle
De l'Eglise,& la merque d'elle,
N'est que sa persecution.
Tant que par leur dire voulans
Faire cesser par force & armes,
Les maux,les assauts violens,
Persecutions,& alarmes
En leur Eglise,ils font cesser
La merque qui la fait cognoistre:
Et ce nom en eux ne peut estre
Qu'à eux seuls ils vouloyent laisser.

* * * .

ODE A M. LE COMTE DE DAMMARTIN.

BIEN que de ta maiſon le tige,& l'ornement,
Du ſceptre de Hongrie ait pris commencement,
Qui de mainte alliance
Dans la maiſon d'Anjou, d'Angleterre, & Bourbon
A prouigné ſon fruit,& ſa gloire,& ſon nom,
Rare honneur de la France.
Bien que de tes ayeuls & les faits,& les cœurs,
Bien que le pere tien qui des grands belliqueurs
Amortit la memoire:
A ceſte grand' nobleſſe accouplans la vertu,
Ayent pour toy la mort & le temps combatu,
Deux meurdriers de la gloire.
Bien que ta gloire auſſi,qui(ſi ce n'eſt en bien,
Aumoins à tes ayeulx en vertu ne doit rien)
Soit de telle hauteſſe,
Qu'il ſemble qu'à tous coups elle deuſt dédaigner
Vn chetif comme moy ſans trop s'accompagner
D'vne humble petiteſſe.
Si eſt-ce toutesfois que te voyant ainſi
Auoir de moy ſans feinte,& ſans ceſſe ſouci
D'vne amiable chere,
M'ouurant ſi priuément ton ſecours & ton cœur,
Qu'il ſemble proprement qu'au lieu de mon ſeigneur
Tu te rendes mon frere.
Eſprouuant meſmement qu'en cent & cent diſcours,
Que des abus humains nous faiſons tous les iours,
Comme par ſympathies,

Tu as auecques moy ſemblable opinion,
Semblable liberté, ſemblable affection,
Guide de nos deux vies.
Ie croiray que les Dieux, qui ſoin de nous ont pris,
Auant noſtre naiſſance accouployent nos eſprits
D'vne alliance telle,
Qu'au pris de telle couple, au pris d'vn ſi grand heur,
C'eſt bien peu que les corps, les biens, & la grandeur,
Qui n'eſt rien que mortelle.
Ie croiray quand le Ciel à ton corps remeſla
Ton ame, qui premiere ici bas deuala
Du monceau des Idees,
(Pardonne ſi i'accorde au Platonicien)
Ne peut, nous ſeparant, rendre de tout leur bien
Nos deux ames fraudees.
Ains comme Pollux fait pour la fraternité,
Ie recommuniquois vne diuinité
Aux ans de ton enfance:
Ou bien comm' vn Demon miniſtre de nos Dieux,
Maugré le corps maſſif ie rapportoy des cieux
L'obſcure preuoyance:
Ou ie croiray pluſtoſt (me pardonne vn Chreſtien,
Si ie me mets au rang Pythagoricien)
Que quand tu vins à croiſtre,
I'eſtoy quelque vieillard, qui pour lors te hantoy,
Et qui de iour en iour doucement t'incitoy
De te vouloir cognoiſtre.
Et quand ie renaſqui, que Clothon (qui pour nous
Des douces amitiez fila le nœu plus doux)
D'vn charme inuiolable,

Deffendit

Deffendit & au Temps, & à sa tierce Sœur
De ne trancher au fil de l'acier rauisseur,
Ce lien perdurable.
Mesmement qu'en viuant ie n'ay du ciel receu
Aucun bienfait, sinon que quand ce seul bien i'eu
Que ie te recogneusse.
Cessent donc mes malheurs, cessent les tiens encor,
T'ayant, i'auray tousiours vn eternel thresor,
Bien que pauure ie fusse.
Car bien que mille maux le ciel me face auoir,
T'aimer, & t'honorer, & sans fin conceuoir,
L'heur d'vne amitié douce
M'est plus qu'vne Nepenthe enchantemẽt des yeux,
Ou bien que de Circé le beau fruit oublieux
Qui le souci repousse.
Si doncques tout entier ie me trouue dans toy,
Si doncques à toy seul moymesme ie me doy,
Se pourroit-il bien faire
Que rien peust eschaper de moy qui ne fust tien,
Veu que telle amitié fait qu'en tout ie te tien
Autheur de mon affaire?
Qu'on cherche autre que moy, qui par menteurs écris,
Pour belistrer le bien qui gesne les esprits,
Promette vne autre vie
Aux Rois, qui meurdrissans eux mesmes leur renom,
Feroyent que lon verroit mon œuure auec leur nom
Dans l'eau d'Oubli rauie.
Qu'on cherche autre que moy qui iuge son bon heur
En l'honneur, & non pas au merite d'honneur:
Et qui d'vne apparence

En se trompant soymesme, aime mieux deceuoir
Tout le monde auec soy, que iustement se voir
Trompé d'vne esperance.
Qu'on cherche autre que moy qui traine vn repentir,
Pour auoir trop voulu au peuple consentir,
Peuple qui tousiours erre:
Veu que de cent remors repiqué ie seroy,
Et qu'eternellement moymesme ie feroy
A moymesme la guerre.
Je ne suis de ceux là, qui pour estre inconstans
Vont par mille moyens leur fortune tentans,
Qui comme vne nauire
Les tournoye en la mer, qui engouffrer les peut.
L'esprit qui contenter en soymesme se veut,
Rien que soy ne desire.
Je suis encore moins de ceux là, qui souuent
Miserables, helas! se repaissent du vent,
Entretenans leur vie
De cet heur malheureux, qu'ils ont pour esperer,
Et de voir sous les Rois à iamais martyrer
Leur raison asseruie.
Moins ie me sens encor de ceux là, qui se font
Eux-mesmes leur poison, par le dépit qu'ils ont
De la gloire d'vne autre.
Car si la gloire n'est qu'vn ris & qu'vn souci,
Rions & desirons vne gloire estre ici
Plus aux autres, que nostre:
Et combien moins seroy-ie encore de ces fous,
Qui pour se contenter s'appastent à tous coups
D'vn bien qu'ils fantastiquent,

Et se flattans en l'heur, qu'ils n'ont point merité,
Veulent que leurs esprits dessus la faulseté
La verité practiquent.
La verité me plaist, le bien qui m'est present
Me contante en ce monde: & le souci cuisant,
Soit des choses passees,
Ou de celles qui sont, ou qui viendront vn iour,
Ne sera, si ie puis, mon eternel vautour,
Bourreau de mes pensees.
C'est pourquoy de mes sons l'artifice immortel
A tousiours esté veu ne sentir rien de tel:
Car la liberté douce
Qui ne me veit iamais dessous le ioug rauir,
Ne me permet aussi que ie puisse asseruir
Mes cordes, ny mon pouce.
Et c'est pourquoy le bien qui seulement me plaist,
Et c'est pourquoy le bien qui vrayement me paist,
Maugré la Parque blesme
Reuiure se verra dans mes viuans escrits:
Hé, rien de bon peut-il sortir de ces esprits
Contraires à soymesme?
O douce amitié donc, ô pardurable foy,
Qui mes soucis mordans accable dedans moy,
Et d'vne saincte audace
Va tousiours s'opposant à mon plus fier malheur,
M'allegeant du fardeau que ie sens sous l'erreur
De ce vil populace.
C'est ceste amitié donc (bien que ce nœu fatal
Soit du petit au grand, & du maistre au vassal)
C'est ceste amitié saincte

Qui dedans la Memoire où rien ne peut le Temps,
Empreinte se verra, d'autant que ie la sens
Dedans mon cœur empreinte.
Ceste amitié m'est plus que le bien mendié
Des Princes reflattez, ou qu'vn los épié
Sous vn masqué visage:
Ou qu'vn proffit qu'on a pour sçauoir retracer
Les pas d'vn populaire, & gesnant son penser
S'asseruir à l'vsage.
Bref, pour repeter tout, elle me rend contant
Du tout en tes faueurs, sans que i'aille tentant
Ma fortune en l'orage:
Et fait que l'esperance, appast du plus chetif,
Ne me vient point seduire, ou d'vn remors plaintif
De l'enuieuse rage.
Elle ne paist d'vn bien fantastiq' mes esprits,
Bastissant dans la nuë, ains pour but & pour pris,
Et pour gloire derniere,
Elle s'ose vanter de l'immortalité,
Si i'obtien ce seul bien de ma fatalité
Que ie sorte en lumiere.

FIN DV PREMIER VOLVME
DES OEVVRES ET MESLANGES
D'ESTIENNE IODELLE.



CE QVI EST A CORRIGER en ce premier volume.

Le premier nombre demonſtre le fueillet: les lettres a,b, la premiere & ſeconde pages:le troiſieme,les lignes d'icelles.

En l'aduertiſſement page 2. ligne 2. liſez, Origines & des Temps, lequel on attribue à Caton,& à vn Archiloch,) 1. b,12. *Des flambans)* 2. a, 4. *qu'en l'auſterité)* 13. a, 7. *Que les temps ne corr.)* 15. a, 27. *Eſt porté)* 24. a, 10. *feu charmé charme)* ib. 15. *Que moindre.)* ib. b, 27. *qui nous comm.)* 32. b, 19. *Tout le)* 54. b, 30. *eſtois cogneu d'eux:)* 55. b, 12. *Ie reſpire dans)* 68. b,24. *des mal-nez poe.)* 72. b, 16. *L'vſance antique -- s'effacer?)* 74. b,14. *faire aux leurs)* 77. a, 23. *beau maſque d'Aſt.)* 78. a, 28. *Eue,en tels)* 85. b, 13. *de la reuoir,)* 111. b, 12. *Seul i'execre au)* 121. a, 30. *Mes vers)* 142. b, 1. *par ſes inc.)* 154. b, 6. *Et dont on puiſſe)* 166. a, 16. *ſont ſuppoſez, encor)* 299. a, 21. *vertu ſe fait de)* 177. b, 30. flagror) 189. b, 19. *vn eſcrit)* 198. a, 3. *ſéent)* 206. a, 7. *qu'auez)* 220. b, 25. Florimond) 231. a, 20. *paye en l'inf.)* 234. a, 30. *qu'vne)* 244. b, 2. *des fiers Ro.)* 269. b. 4. *renaiſſantes)* 270. a, 9. De qui) 291. a, 28. *Prendre vn)* 293. b, 19. *ce matin l'a rembuſché Ce)* 297. a, 6. *aux leuriers fort)* 301. b, 26. *Ta Ma.*



TABLE DE CE QVI EST CONTENV EN CE PREMIER VOLVME des œuures d'E. Iodelle.

SONNETS.

Admirant ta blancheur	10.*b*	*Auec ton cher pourtrait*	5.*b*
A fin qu'en cet ouurage	5.*b*		
A fin que ceux qu'enuie	111.*a*	*Bien que tu ſois grand' Royne*	85.*a*
Allez mes vers, enfans	9.*a*	*Bien que l'alluſion*	113.*a*
Amour vomit ſur moy	3.*a*		
Apres tant d'autres maux	73.*a*	*Ceci qu'à l'impourueu*	87.*a*
Aux communes douleurs	12.*a*	*Ce iour que tu viens, Sire*	82.*a*
Aux plaintes que ma Muſe	78.*b*	*Ce iourd'huy d'vn trait meſme*	87.*b*

Celle qui est au vif 8.a
Ce qui deuoit le plus 73.a
C'estoit grand bien 187.a
C'est aux ministres seuls 73.b
C'est horreur que n'osans 80.b
C'est beaucoup voir les Dieux 87.a
C'est vn grand heur à toy 110.a
C'estoit assez, ce semble 72.a
Chasque temple en ce iour 12.b
Christ, pacifique Roy 80.a
Combien que Mars, ce semble 90.b
Combien que veu ton sang 110 b
Comme qui s'est perdu 8.b
Comme vn docte artisan 111.b

Des maux qu'vn desespoir 7.b
De moymesme ie suis 11.a
Depuis que i'ay leur cause 80.b
De quel Soleil, Diane 1.b
De quatre dons Amour 88.b
Des astres, des forests 1.b
Des deux grands Rois d'Europe 85.b
Des nations que Christ 76.b
Des trois sortes d'aimer 6.a
De ton dueil ie ne veux 85.a
Dieu, ce Dieu qui promet 70.a
Dieu, Madame, a permis 84.a
Dieu vueille qu'en ce iour 82.a
Du Croissant de Henry 187.b

Encor que toy, ta France 83.b
Encor que toy Diane 2.a
En ce iour que le bois 7.b
En la douceur de paix 87.b
En l'autre S. Michel 82.b
En mon cœur, en mon chef 8 b
En songeant aux moyens 78.a
Et quoy? tu fuis, Amour 8.a
En tous maux que peut faire 12.b
Est-ce Christ, ou Satan 79.a
Estre fils d'vn Henry 71.b
Extreme est la grandeur 90.a

Homere, qui diuin 88.a

Iadis la France a veu 88.a
I'aime le verd laurier 4 b
Iamais ne peut nostre ame 110.b
Ie croy qu'estant, Madame 84.b
Ie hay qu'estans tous presque 75.b
Ie te rens grace, Amour 7.a
Ie m'esmerueillois fort 78.b
Ie ne crains pas que Dieu 74.b
Ie me trouue & me pers 11.b
Ie ne suis de ceux là ib.
Ie pense encore voir 79.a
Ie sçay que mille escrits 77.b
Ie viuois, mais ie meurs 6.a
Il faut que pour ton may 9 a
Il faut qu'vn cours du ciel 77.a
Iusqu'aux autels 4 b

La fille à ce Cesar 85.b
L'amitié qui me lie 112 a
L'arc d'Apollon 114.a
La roche de Caucase 7.a
Le dol long temps couué 69.b
Les hauts esprits, qui mesme 74.a
L'eternité que Christ 81.a
Lors que ie iuge en tout 114.b

Madame, c'est à vous 1.a
Madame i'ay regret 4.a
Maudiray-ie, Madame 5 a
Maudiray-ie, cher Comte 111.b
Mars en guerre effroyable 71.b
Minerue se peut dire 88.b
Mon but d'ainsi sans cesse 75 a
Mon Roy sçait-il pas bien 70.b

Ne les à ton peu donc 79 b
Ne m'est-ce assez, helas 72.b
Nonobstant tout mespris 113.b

O moy pourtant heureux 79 b
On vante assez 112.a
Ore qu'en ce beau parc 70.a
On sçait que la clairté 3.b

Par mes feux iustement	89.b	*Si quand tu es en terre*	2.a
Par moy l'Amour	112.b	*Si quelqu'vn veut sçauoir*	3.a
Par quel sort, par quel art	12.a	*Si tant de mal se peut*	76.a
Passant dernierement	3.b	*Si ta paix est honneste*	81.b
Pendant qu'en mes discours	72.a	*Soit donc par ta main*	90.b
Piquez d'vne acre humeur	78.a		
Plustost la mort	4.a	*Tant bien chercher aux cieux*	115.a
Pour monstrer que la paix	89 a	*T'oyant ce iour parler*	69.b
Pour deborder les maux	77.b	*Tout cet hyuer, par l'aspre*	10.a
Pourrois-ie voir l'heureuse	9.b	*Tout mon regret n'est pas*	76.b
Pour vrayment m'esiouir	89.b	*Tous les saincts mandemens*	80.a
		Troupe d'enfans diuins	70 b
Quand ton nom ie veux faire	2.b	*Tu es seul que ie pense*	188 a
Quand ton nom ie veux feindre	10.b	*Tu n'as pas seulement*	187.b
Quand seul sans toy ie suis	110.a	*Vn fort & seur esprit*	76.a
Quand ie te voy sur toy	84.a	*Vous Charles, Catherine*	83.b
Quand le Chien d'Erygone	113.b	*Voyant ta beauté grande*	114.a
Que te ry quand ie voy	81.a		
Quel debat sur ceci?	83.a	**CONTR'AMOVRS.**	
Quel destin fait que ceux	75.a		
Quel heur, Anchise, à toy	6.b	*Combien de fois*	64 b
Quel humeur, mais quel crime	ib.	*Des que ce Dieu*	63.b
Que de ce siecle horrible	77.a	*Ie m'estoy retiré*	64.a
Que n'ay-ie mes esprits	5.a	*Myrrhe brusloit iadis*	64.a
Que ce conseil me plaist	81.b	*O Toy qui as*	63 b
Que t'ont, ô Dieu, meffait	74.b	*O traistres vers*	64.b
Quelque lieu, quelque amour	2 b	*Vous, ô Dieux, qui à vous*	63.a
Qu'Hymen, Amour	90.a		
Quiconque aura bien sceu	74.a	**CHANSONS.**	
Qui croiroit de trouuer	75.b		
Quoy que ces eshontez	73.b	*Aux fables ma passion*	31.a
		Amour n'est point	37.a
Race des Dieux, Henry	83.a	*Faut-il, Chanson*	39.a
Recherche qui voudra	9.b	*I'ay sans nulle occasion*	42.b
		Ie suis parmi le trouble	47.b
Sans pleurer (car ie hay	10.a	*L'aspre & l'estrange flame*	24.a
Sapphon la docte Grecque	11.a	*L'esprit auquel les Dieux*	17.b
Si aux extremes maux	111.a	*Les vers des amans*	40.a
Si de l'honneur le nom	121.b	*Ma passion*	27.b
Si ce bien dont ta race	71.a	*Maistresse, que sans fin*	34.b
Si ie suis bien cogneu	187.a	*O bel œil, ô blanc tetin*	45 b
Si ie t'ay discouru	71 a	*Quand nostre passion craint*	33.b
Si Orlande sceut bien	121.a	*Sans estre esclaue*	25.a

CHAPITRES.

Amour qui quelquefois 13.a
Ie croy lors que nostre ame 16.a
Quand en espoir & peur 20.b
S'il faut que tes chansons 118.a
Tu scais, ô vaine Muse 134.a

ELEGIES.

Madame, si iamais ma douce liberté 48.b
Sur ce que tourne le Ciel 115.a

Epistre à M. Marguerite.
Si desormais vers toy 116.a

Fantasie.
Chanter ce vers 112.b

Epigrammes.
Voyant Madame 113.a
Les vieux Gaulois auoyent 121 b

ODES.

Sur la deuise de Nœu & de Feu. 51.a
Sur la naissance de Madame 100.a
Sur la traduction de P. Emile. 122 a
Sur le Monophile d'Estienne Pasquier. 128.a
Sur les Singularitez de la France Antarctique. 130.a
A C. Colet, sur le 9. d'Amadis. 131.a
Aux cendres dudit Colet. 133.a
De la Chasse. 290.b
A M. le Comte de Dampmartin. 306.a

EPITHALAMES.

De Madame Marguerite sœur du Roy Henry II. 52.a
Du Roy Charles IX. 91.a

DISCOVRS.

De Iules Cesar. 135.b
Contre la Riere-Venus. 65.a

Vers recitez à la Mascarade faite à Paris 1558. 103.b

TOMBEAVX.

De M. Simon l'Archer. 175.a
De Peronne le Gresle. 177.a
De M. le Comte de Brissac. 178.a
De Ieanne de Loynes. 180.b
De M. Bourdin. ib.b
De M. Despence. 181.a
De M. de Mont-salez. 181.b
De M. d'Alluye. 184.a
De M. Theuet. 185.a

COMEDIE.

L'Eugene. 189.a

TRAGEDIES.

Cleopatre captiue. 223.a
Didon se sacrifiant. 252.a

FIN.




29





